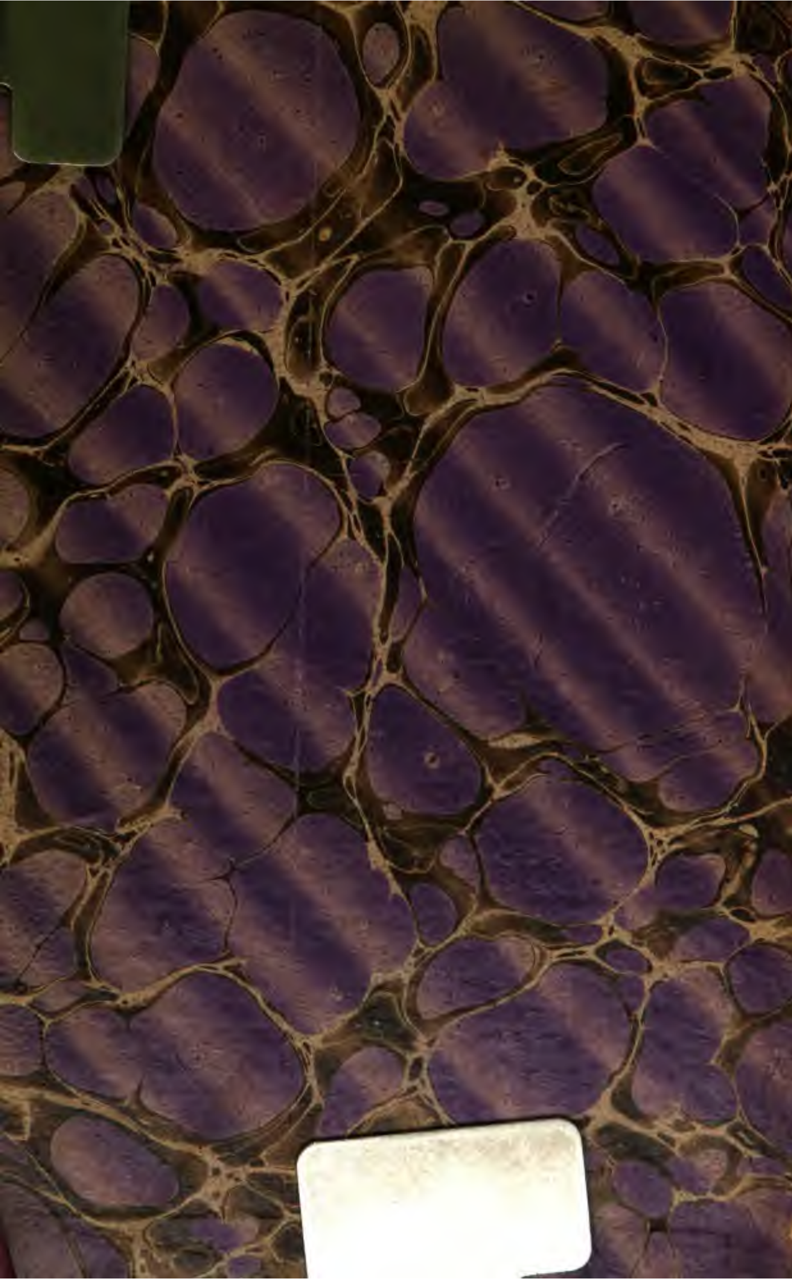
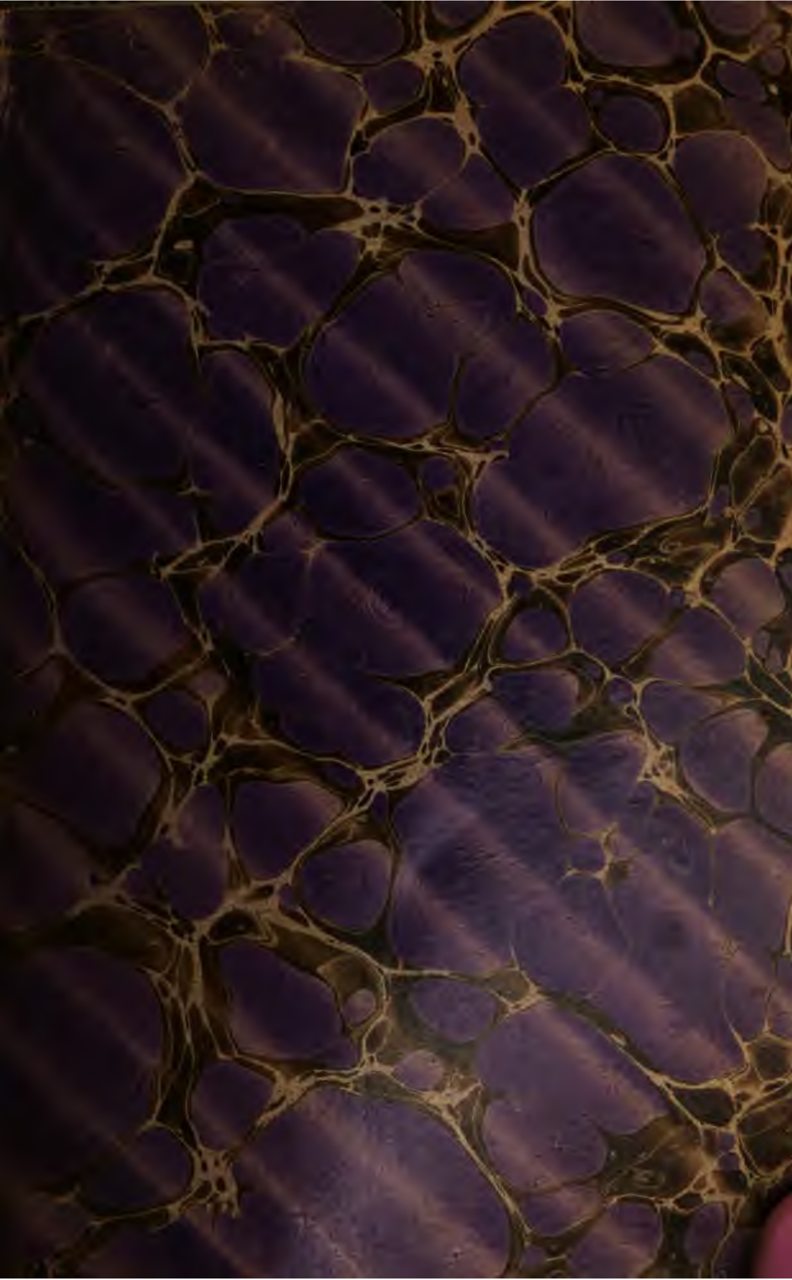
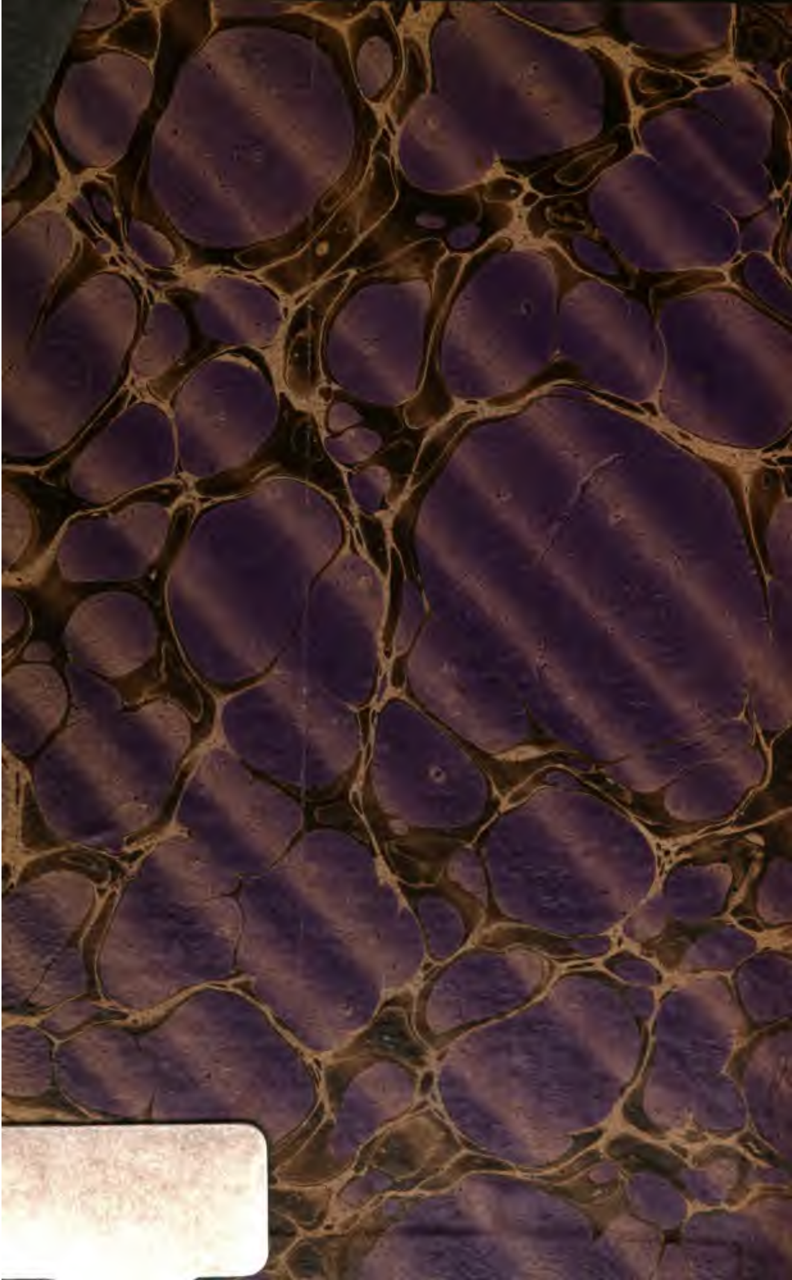
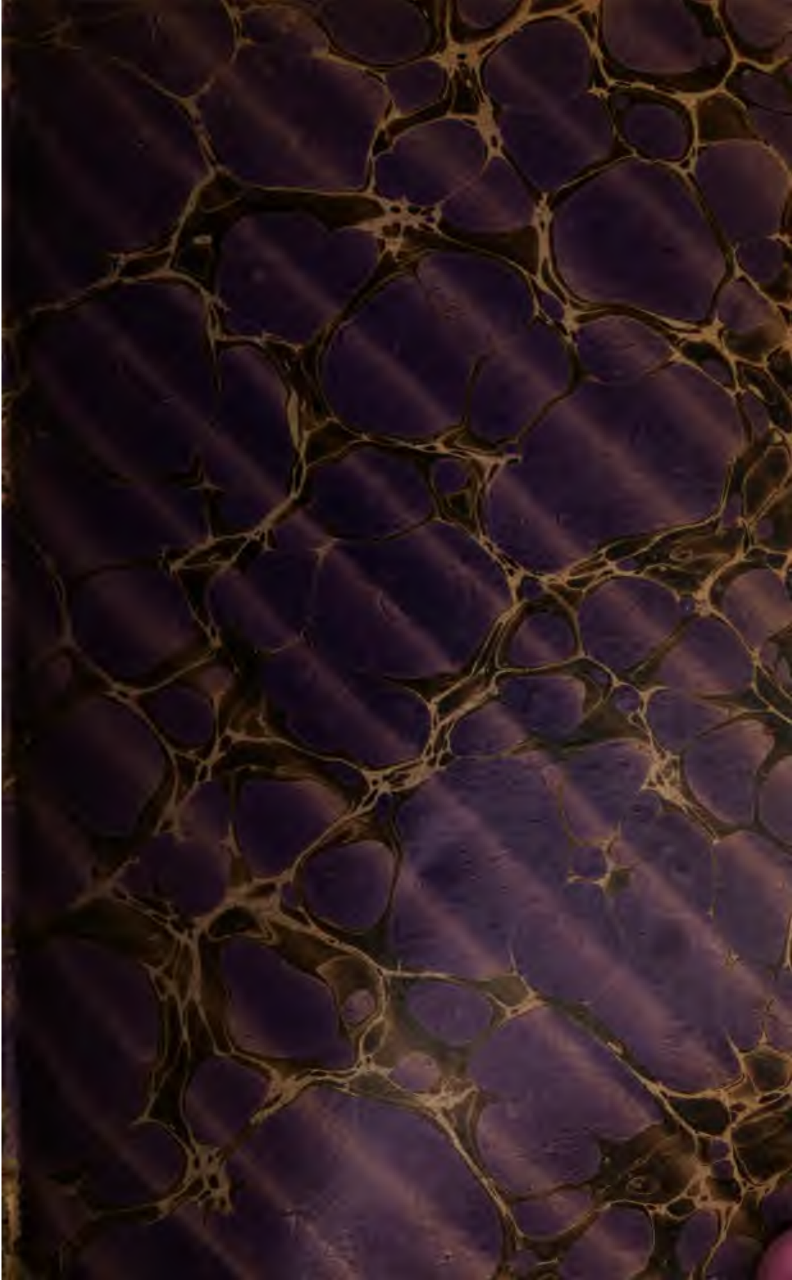




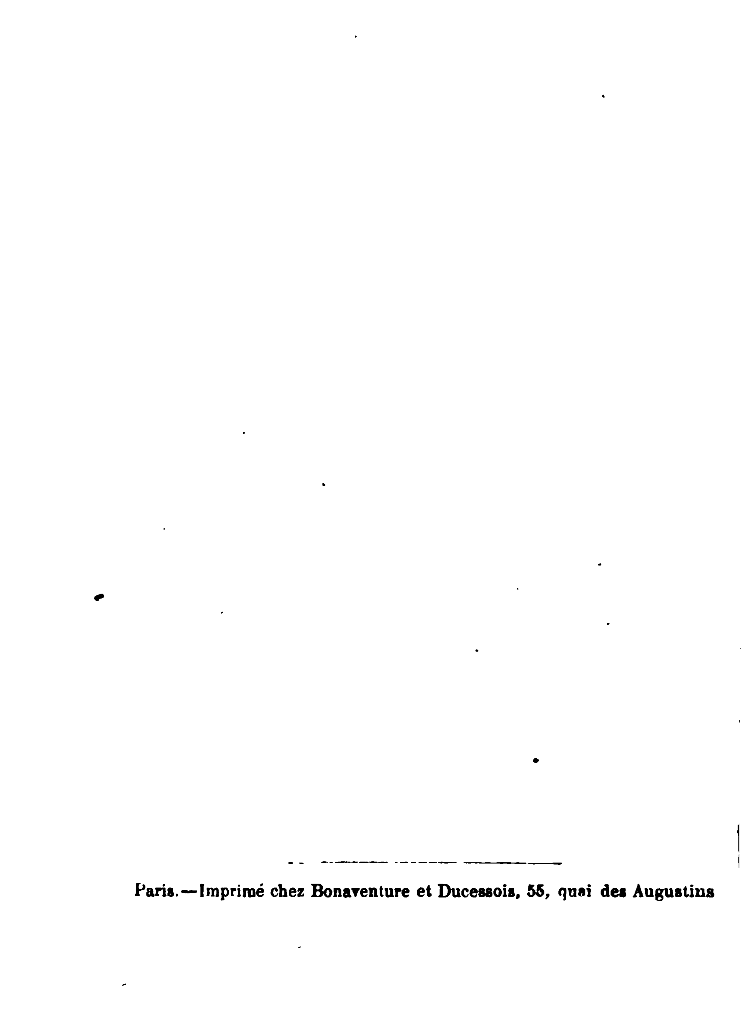




HISTOIRE UNIVERSELLE

HISTOIRE ANCIENNE

I



Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins

HISTOIRE

ANCIENNE

COMPRENANT

L'Histoire des Egyptiens, des Mèdes,
des Perses, des Juifs, de la Grèce, de la Sicile, de Carthage
et de tous les autres Peuples de l'antiquité

PAR

M. LE COMTE DE SÉGUR
de l'Académie française

Adoptée par l'Université

Nouvelle édition.

I



PARIS
DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS

1858



AVANT-PROPOS.

Cui quidem ita sunt stoici assensi, ut quidquid honestum esset, id utile esse censerent; nec utile quidquam, quid non honestum.

(Cicero. De Officiis.)

Les stoïciens pensaient comme lui (Socrate); ils disaient que l'honnête est toujours utile, et qu'il n'y a rien d'utile que ce qui est honnête.

(Cicéron. *Des Devoirs*, liv. III.)

J'écris ce livre pour la jeunesse; ma vieillesse veut lui être utile. L'étude de l'histoire est, selon moi, la plus nécessaire aux hommes, quels que soient leur âge et la carrière à laquelle ils se destinent. Les exemples frappent plus que les leçons; ils leur servent de preuves pour convaincre, ils les accompagnent d'images pour intéresser: l'histoire renferme l'expérience du monde et la raison des siècles.

Nous sommes organisés comme les hommes des temps les plus reculés; nous avons les mêmes vertus, les mêmes vices. Entraînés comme eux par nos passions, nous écoutons avec défiance les censeurs qui contrarient nos penchants et qui nous avertissent de nos erreurs, de nos dangers. Notre folie résiste à leur sagesse, nos espérances se rient de leurs craintes.

Mais l'histoire est un maître impartial, dont nous ne pouvons réfuter les raisonnements appuyés sur des faits. Il nous montre le passé pour nous annoncer l'avenir; c'est le miroir de la vérité.

Les peuples les plus fameux, les hommes les plus célèbres, sont jugés à nos yeux par le temps, qui détruit toute illusion, par la justice, qu'aucun intérêt vivant ne peut corrompre. Devant le tribunal de l'histoire, les conquérants descendent de leur char de triomphe, les tyrans n'effraient plus par leurs satellites, les princes nous apparaissent sans leur cortége et dépouillés de la fausse grandeur que leur prêtait la flatterie.

Vous détestez sans danger la férocité de Néron, les cruautés de Sylla, les débauches d'Héliogabale, l'hypocrisie de Tibère; si vous avez vu Denys terrible à Syracuse, vous le voyez humilié à Corinthe.

Les applaudissements d'une inconstante multitude ne trompent pas votre jugement en faveur d'Anitus et de Mélitus; vous mé-

prisez leurs délations, leurs calomnies, et vous suivez avec enthousiasme le vertueux Socrate dans sa prison, le juste Aristide dans son exil.

Si vous admirez la valeur d'Alexandre sur les bords du Granique et dans les plaines d'Arbelles, vous lui reprochez sans crainte son ambition démesurée qui l'entraine au fond de l'Inde, et les débauches honteuses qui ternissent à Babylone la fin de sa vie. Vous préférerez à sa fausse gloire la renommée intacte et la vertu sans ombre d'Épaminondas, de Léonidas, de Titus, de Marc-Aurèle.

L'amour des Grecs pour la liberté peut échauffer votre âme ; mais leurs jalousies, leur légèreté, leur ingratitude, leurs querelles sanglantes et leur corruption vous annoncent et vous expliquent leur ruine.

Si le colosse romain vous impose par sa vaste puissance, vous ne tardez pas longtemps à distinguer les vertus qui firent sa grandeur, et les vices qui amenèrent sa décadence.

La nuit de l'ignorance couvre la terre, la barbarie la dévaste comme un déluge ; les débris de l'empire sont dispersés et ensanglantés par des sauvages, qui vous font mieux sentir tous les avantages des sciences qu'ils ont chassées, des lois qu'ils ont détruites. Mais enfin les lumières d'une religion spirituelle dissipent les erreurs de l'idolâtrie : les vices ne sont plus dans le ciel. Dieu seul y règne ; la vertu ne manque plus de base solide : aussi vous trouverez généralement dans le monde moderne une civilisation mieux éclairée, des mœurs plus douces ; un lien de fraternité unit le faible au fort, le pauvre au riche, les rois aux bergers.

Mais cette religion n'est pas toujours écoutée : ses ministres en abusent ; les peuples l'outragent ; les ambitieux la bravent ; les princes l'oublient : aussi, à côté d'un petit nombre de héros parfaits, au milieu de quelques époques tranquilles et glorieuses, vous revoyez des monarques et des pontifes sanguinaires, des révolutions funestes, des guerres civiles et religieuses. Le flambeau de l'histoire, qui ne vous quitte pas, vous montre constamment la justice entourée de la paix, de l'amour et de l'estime ; tandis que l'ambition, le fanatisme, la rébellion et la tyrannie sont toujours punis par de longs malheurs et flétris par les inflexibles arrêts de la postérité.

L'habileté de Louis XI, les intrigues de Philippe II, la fortune insolente de Borgia ne vous empêchent pas de haïr leur mémoire ;

vous brûleriez de partager la captivité du vertueux saint Louis; vous gémissez sur la victoire du connétable qui combat contre sa patrie; vous enviez le bonheur de Bayard, qui meurt pour la défendre. Partout enfin vous trouvez la preuve de cette antique maxime, qu'à la longue il n'y a d'utile que ce qui est honnête, qu'on n'est véritablement grand que par la justice, et complétement heureux que par la vertu. Le temps distribue avec équité les récompenses et les châtiments, et vous pouvez mesurer l'accroissement et la décadence des peuples sur la sévérité ou sur la dépravation de leurs mœurs. La vertu est le ciment de la puissance des nations; elles tombent dès qu'elles sont corrompues.

Mais plus les leçons de l'histoire sont utiles, plus il est important qu'elles soient bien présentées. Il n'est que trop d'historiens propres à égarer ceux qui les lisent; leurs plumes éloquentes ne sont pas toujours assez impartiales, assez exemptes de passion; elles nous trompent quelquefois et flattent nos penchants. Beaucoup d'écrivains, éblouis par la célébrité, la prennent pour la gloire; d'autres mettent de faux et passagers intérêts à la place de la justice; et ces juges des rois et des peuples prononcent souvent au hasard des arrêts que leur dictent la crainte ou l'espérance, la reconnaissance ou la haine, et l'esprit de secte ou de parti.

Il faudrait donc, pour former des citoyens vertueux et pour éclairer les hommes sur leur bonheur, que celui qui leur apprend l'histoire, se dépouillant de tout esprit de circonstance et de système, leur fît juger les hommes et les événements uniquement d'après les règles de la morale; car l'esprit de secte et de parti n'est que pour un temps, la justice et la vérité sont de tous les lieux et de tous les siècles.

Le premier devoir d'un historien est de faire admirer la vertu, même lorsqu'elle est persécutée; de faire haïr le crime, malgré le succès précaire dont le couronne quelquefois le destin, et d'inspirer un juste mépris pour le vice, de quelque forme séduisante qu'il se montre souvent revêtu.

En développant aux yeux de nos disciples le vaste tableau de l'histoire du monde, nous leur présentons à la fois tous les exemples qu'ils doivent fuir et tous ceux qu'ils doivent imiter; mais la vue de ces modèles a son danger comme son utilité.

Ces hommes célèbres, qui viennent en foule de tous les pays et de tous les siècles pour appuyer nos préceptes, offrent un assemblage perpétuel de vertus et de vices, de grands talents et de

honteuses faiblesses, de succès injustes et de revers non mérités.

Nous devons donc, avec le plus grand soin, accoutumer la jeunesse à bien distinguer dans ce mélange la vérité de l'erreur; à juger les hommes et leurs actions par leur moralité, et non d'après les hasards des événements. Il faut enfin lui apprendre sans cesse, en admirant les vertus, les talents des hommes les plus illustres, à reconnaître, à condamner leurs faiblesses et leurs défauts, de quelque éclat qu'ils puissent être couverts par la fortune et par le génie.

En présentant ainsi aux yeux des jeunes gens les hommes et les événements sous leur véritable jour, le but de l'historien doit être d'imprimer dans ces âmes tendres le respect pour la Divinité, le dévouement à la patrie et au roi, la vénération pour la justice, l'amour d'une sage liberté, et le plus profond mépris pour tout ce qui blesse l'honneur et la vertu.

En composant cette histoire universelle, je me suis pénétré des principes que je viens d'exposer : c'est ce qui me fait espérer que mon travail sera utile. Beaucoup d'autres, avec plus de talent, m'ont précédé dans cette carrière : j'ai profité de leurs lumières, et je ne me suis éloigné d'eux que lorsqu'ils m'ont paru sacrifier, en quelque partie, la justice et la vérité à l'éclat de la fausse gloire, aux préjugés des temps, aux caprices de la fortune, et aux passions politiques et religieuses.

Cependant les erreurs en ce genre sont si rares chez les bons historiens et si faciles à relever, que ce motif seul ne m'aurait pas fait entreprendre un aussi long ouvrage.

La plupart des hommes sont obligés de consacrer leur temps à divers genres d'études, surtout dans un siècle où, les arts et les sciences ayant fait tant de progrès, on sent le besoin et le désir de savoir un peu de tout.

Il résulte de cette multitude de connaissances qu'on veut acquérir une impossibilité presque absolue d'en approfondir aucune. Peu de personnes ont le loisir de lire de longs volumes, et beaucoup de livres d'histoire sont trop étendus pour attirer et fixer une jeunesse dont tant d'autres objets partagent l'attention.

Les grands auteurs de l'antiquité sont des sources intarissables de morale et d'instruction; mais la jeunesse n'en lit que quelques morceaux choisis. Les savants seuls jouissent complétement de ces trésors.

Les écrivains français qui nous ont donné des histoires générales,

craignant de se répéter, n'ont point écrit l'histoire suivie de chaque peuple depuis son origine jusqu'à sa fin, et le jeune homme qui étudie leurs ouvrages est à tout moment interrompu dans cette histoire. On lui fait quitter l'Égypte dès que Cambyse s'en empare, pour reprendre l'histoire de la Perse; il est forcé d'abandonner celle de Perse pour l'histoire de la Grèce, lorsque les successeurs d'Alexandre se partagent son empire: de sorte que, promené d'un pays à l'autre, comme dans un labyrinthe, il perd le fil des événements, et se retrouve avec peine dans un tableau tracé avec si peu d'ordre et de suite.

On a fait, je le sais, beaucoup d'abrégés de chaque histoire; mais ils m'ont paru généralement trop secs et trop incomplets. Beaucoup d'événements importants et de traits remarquables y sont oubliés; et, d'un autre côté, on y trouve, comme dans les histoires plus volumineuses, de trop longues réflexions qui coupent et ralentissent la narration.

Les auteurs modernes veulent presque tous se trop montrer dans leurs ouvrages; leurs dissertations morales font disparaître l'intérêt du récit. Ce n'est plus l'histoire qu'on lit, c'est le professeur qu'on entend, et le charme cesse.

Il me semble que la réflexion doit naître des faits; il faut l'indiquer plus que la faire: plus elle est rapide, mieux elle pénètre; elle perd sa force dès qu'elle s'étend.

D'après ces observations, que je crois justes, j'ai tenté de suivre une marche différente. On trouvera dans cet ouvrage l'histoire non interrompue de chaque peuple, depuis sa naissance jusqu'au moment où il a cessé totalement d'exister comme nation indépendante.

J'ai voulu rassembler dans le cadre le plus resserré, et sans confusion, le plus d'événements possible; j'ai cherché à y placer toutes les actions, tous les traits dignes d'être cités, et à n'y rien omettre de tout ce que la lecture des meilleurs historiens m'a fait désirer de retenir.

Je me suis efforcé d'y peindre fidèlement tous les hommes célèbres par leurs destinées, par leurs vertus, par leurs crimes, par leurs talents et par leurs vices; j'ai fait le plus souvent leurs portraits et prononcé leur éloge ou leur censure, en racontant simplement leurs actions, et en répétant leurs paroles.

De courtes réflexions indiquent à la jeunesse le jugement qu'elle doit porter sur les hommes et sur les faits; elles font remarquer aussi la cause de la grandeur et de la décadence des États.

Si l'on trouve ma narration morale, intéressante et claire, mon style concis sans sécheresse, et exempt de toute affection sans être totalement dépourvu d'élégance ; si j'ai surtout trouvé le moyen d'instruire mes lecteurs en les attachant, et de leur donner d'utiles leçons de morale et de politique sans les fatiguer, j'aurai atteint mon but, et j'espérerai que, malgré la juste modestie du titre d'un ouvrage dédié à la jeunesse, il pourra être lu avec fruit, et avec plaisir par les hommes.

HISTOIRE ANCIENNE

CHAPITRE I.

DES ANCIENS PEUPLES.

Incertitude sur l'origine des anciens peuples. — Sur la forme de leurs gouvernements. — Inutilité des recherches sur cette matière. — Histoire des Juifs séparée.

Les savants ne sont pas d'accord sur l'ancienneté des peuples : les uns pensent que les Chaldéens ont été la première nation civilisée ; beaucoup d'autres attribuent cette antériorité aux Égyptiens ; et, suivant l'opinion de quelques autres, les Indiens et les Chinois la leur disputent avec avantage.

Cette question, qui a occupé tant de grands esprits, nous paraît impossible à résoudre, puisque chacun de ces différents systèmes ne s'appuie que sur des fables ou sur des faits épars, douteux et contestés ; d'ailleurs nous ne voyons pas bien à quoi pourrait servir la solution de ce grand problème. Ce qui est important pour tous les hommes n'est pas de savoir quel est le premier peuple sorti de l'état sauvage pour vivre sous l'empire des lois ; l'essentiel est de connaître les lois des différentes nations, leurs mœurs, leurs révolutions, l'histoire de leur gouvernement, et de bien étudier, pour notre propre intérêt, les causes de leur grandeur et de leur décadence, et tout ce qui peut avoir quelque influence sur la force, la durée des gouvernements, et sur le bonheur des hommes.

Les philosophes se sont efforcés, tout aussi vainement, de faire prévaloir leurs différents systèmes sur l'origine de la civilisation. D'abord, l'état de pure nature nous sem-

ble une abstraction chimérique; car, dès qu'il y a famille, il y a société et commencement de civilisation; et cette famille, gouvernée d'abord, si l'on veut, par le pouvoir monarchique du père, a pu l'être républicainement à sa mort, si la nature ou le hasard n'a pas donné à l'aîné des enfants les moyens de succéder à l'autorité paternelle.

La réunion plus ou moins prompte de plusieurs familles pour former un peuple a dû dépendre de la différence des localités, du climat et de mille circonstances trop variées pour servir de base à une opinion certaine.

Dans les zones brûlantes ou glacées, la réunion des familles a dû paraître plus difficile et moins nécessaire. L'homme, se nourrissant de la chasse dans les climats froids, vit errant et isolé. Dans les contrées que le soleil féconde presque seul, le travail est peu nécessaire pour satisfaire les besoins de la vie; les hommes y sont indolents et sans industrie; aussi tous les peuples dont la civilisation est le plus anciennement connue habitent les climats tempérés. Au reste, partout les peuples chasseurs, et après eux les peuples pasteurs, ont été les plus lents à se civiliser, et les nations livrées aux travaux de l'agriculture sont celles dont les progrès ont été les plus rapides. On en conçoit facilement la raison, puisque l'art de cultiver la terre rend les sciences nécessaires et l'industrie indispensable. Cet art demande des instruments, fait naître les fabriques et les métiers, exige la connaissance du temps, des saisons et du cours des astres; enfin, l'agriculture multiplie les lumières des hommes, leurs rapports, leurs besoins et leurs jouissances.

Quant à la forme variée des gouvernements que se sont donnés différents peuples, elle a dépendu de la position dans laquelle ils se trouvaient, de la nécessité plus ou moins pressante de se défendre contre l'invasion des tribus nomades ou contre le pillage des chasseurs, et surtout du caractère des hommes que cette nécessité leur aura fait prendre pour chefs. Ainsi, l'on pourrait croire

qu'une peuplade tranquille, n'ayant à craindre que le choc des intérêts particuliers, a pu longtemps se laisser gouverner pacifiquement par la sagesse des vieillards; tandis qu'une nation menacée par ses voisins et forcée d'obéir au plus brave pour se défendre aura marché plus rapidement à l'état monarchique.

Au surplus, comme les peuples n'ont écrit l'histoire de leurs gouvernements que lorsqu'ils ont été fort avancés dans la civilisation, il est évident que nous ne pouvons savoir rien de positif sur l'origine et les premiers progrès de ces mêmes gouvernements. Tout ce qu'ont recueilli à ce sujet les auteurs les plus savants n'est fondé que sur des traditions incertaines, mêlées de ces fables qui entourent le berceau des peuples, comme elles amusent l'enfance des hommes.

Nous croyons donc devoir nous abstenir de toutes recherches inutiles et de toutes discussions approfondies sur cette matière, qui, véritablement, est plus curieuse qu'importante. Ainsi nous commencerons cette histoire générale par celle des Égyptiens, puisque cette nation, quand même elle ne serait pas la plus ancienne, est celle dont nous pouvons suivre avec moins de doute les traces dans les temps les plus reculés, et qui nous offre encore d'indestructibles et d'admirables monuments pour appuyer ses antiques traditions.

Les livres sacrés, en nous présentant l'histoire du peuple hébreu, nous font bien connaître la suite non interrompue des grands événements du monde depuis la création de la terre jusqu'à la naissance de Jésus-Christ; mais cette histoire, tracée par une main divine, et que la foi respecte, doit être soigneusement séparée de toutes les histoires profanes. D'ailleurs le peuple hébreu ne fut jusqu'à Jacob qu'une famille; et tandis que les autres descendants de Noé se dispersaient sur la terre, la famille d'Abraham vécut dans la simplicité pastorale. Les Hébreux ne devinrent une nation nombreuse que pendant leur

captivité en Égypte, monarchie déjà puissante et riche, dont les rois avaient de grands et magnifiques palais quand Israël était encore sous les tentes ; enfin la civilisation des Israélites naquit à leur sortie d'Égypte, au milieu du désert : elle ne suivit point les progrès plus ou moins lents des législations humaines, et Dieu lui-même dicta le code de Moïse, ce code immortel qui gouverna toujours les Juifs lorsqu'ils formaient une nation, et qui les régit encore depuis qu'ils sont dispersés. Ainsi, nous croyons qu'on peut, en suivant même les lumières de l'histoire sainte, regarder le gouvernement, la civilisation et la législation des Égyptiens comme les monuments historiques le plus anciennement connus.

CHAPITRE II.

DE L'ÉGYPTE ET DE SES ROIS.

L'Afrique sans civilisation. — Position de l'Égypte. — Sa division. — Ses monuments. — Hiéroglyphes. — Labyrinthe. — Lac Mœris. — Nil. — Basse-Égypte. — L'oiseau phénix. — La ville d'Alexandrie. — Forme du gouvernement. — Vie des rois. — Législation. — Polygamie — Mariage des frères et sœurs. — Respect pour la vieillesse. — Conduite des Égyptiens envers leurs rois. — Les six ordres de l'État. — Différentes langues en Égypte. — Croyance à la métempsycose. — Culte. — Bœuf Apis. — Ichneumon. — Superstition des Égyptiens. — Leurs progrès dans les sciences et les arts. — Navigation. — Tête de mort dans les festins. — Insouciance des Égyptiens pour la musique. — Invention de l'écriture.

Des quatre parties du monde, l'Afrique est la seule qui, jusqu'à nos jours, ait été presque totalement privée des lumières qui adoucissent les mœurs des hommes en les éclairant ; et, à l'exception des Égyptiens et des Carthaginois, tous les peuples qui habitent ce vaste continent sont restés dans l'ignorance et dans l'enfance de la civilisation.

L'Égypte est un pays resserré par deux chaînes de montagnes qui ne laissent entre elles et le Nil qu'une plaine dont la plus grande étendue est de cinquante lieues ; la

longueur de cette vallée célèbre est de deux cents lieues; elle est bornée au levant par la mer Rouge et par l'isthme de Suez, au midi par l'Éthiopie, au couchant par la Libye, et au nord par la mer Méditerranée.

Hérodote prétendait que, sous le règne d'Amasis, on trouvait dans ce pays vingt mille villes habitées; mais ce qui est prouvé par tous les monuments de l'histoire, c'est qu'autrefois ce royaume était très-riche et très-peuplé.

On divisait l'ancienne Égypte en trois parties : la plus méridionale se nommait Thébaïde; celle du milieu, Heptanome; on nommait Basse-Égypte, ou Delta, les contrées septentrionales. Strabon rapporte que, lorsque Sésostris réunit tout le royaume sous sa domination, il le partagea en trente-six gouvernements..

Les ruines qui attestent encore à nos yeux l'antique magnificence de l'Égypte se trouvent principalement dans la Thébaïde et dans l'Heptanome. On voit encore aux lieux où fut Thèbes, cette ville dont Homère a chanté la puissance, la terre couverte d'une quantité innombrable de colonnes, de statues, et des allées à perte de vue, bordées de sphinx; on y admire les restes d'un magnifique palais, où l'antique peinture étale encore ses couleurs. Homère dit que Thèbes avait cent portes, et que sa population permettait de faire sortir par chacune d'elles deux cents chariots et dix mille hommes. On voyait aussi dans la Thébaïde la fameuse statue de Memnon, qui rendait un son articulé lorsqu'elle était frappée par les premiers rayons du soleil. L'Heptanome possédait une grande quantité de temples, entre autres celui d'Apis, un des dieux les plus révérés par les Égyptiens; Memphis était la capitale de cette contrée; on l'appelle aujourd'hui le Caire. On y montre encore aux voyageurs le puits de Joseph, taillé dans le roc et d'une profondeur prodigieuse, qui servait dans les temps de sécheresse à élever les eaux du Nil sur une colline, pour les distribuer par différents canaux. Cette contrée est encore illustrée par les pyramides, monuments prodigieux

que le temps n'a pu détruire, et que l'on comptait autrefois parmi les sept merveilles du monde ; tristes et vastes témoins de l'orgueil insensé de ces monarques qui ont fait périr tant de milliers d'hommes pour se bâtir des tombeaux.

Tous ces édifices étaient couverts de dessins et de figures qu'on appelle *hiéroglyphes*. Ils étaient destinés à conserver le souvenir des événements les plus remarquables ; mais, jusqu'à présent, les savants n'ont pu parvenir à retrouver la clef complète de cette écriture symbolique, qui aurait répandu parmi nous de grandes lumières sur ces temps reculés.

Non loin de Memphis, il existait une merveille plus surprenante encore que les pyramides ; c'était un immense édifice composé de la réunion de douze palais qui contenaient quinze cents chambres au-dessus du sol et quinze cents au-dessous. La difficulté de se retrouver dans le nombre infini de terrasses et de galeries qui servaient de communication à tous ces appartements avait fait donner à cet édifice le nom de *labyrinthe*. Il servait à la fois de sépulture aux rois et d'habitation aux crocodiles sacrés.

Un monument plus utile était le lac Mœris, creusé en partie par la main des hommes, et qui, si les anciens récits étaient parvenus jusqu'à nous sans erreur, aurait eu cent quatre-vingts lieues de tour et trois cents pieds de profondeur. Au reste, le but de cet ouvrage, incontestablement grand et admirable, était de corriger, autant qu'on le pouvait, les irrégularités du Nil, qui seul rendait l'Égypte féconde ou stérile, par l'abondance ou la rareté de ses eaux. Le lac en déchargeait la terre lorsqu'elle était trop inondée, ou s'ouvrait pour les verser quand le fleuve en refusait.

Deux pyramides, portant chacune une statue colossale, s'élevaient au milieu du lac : elles étaient creuses, hautes de trois cents pieds, et servaient ainsi d'ornement et de supplément à cet immense réservoir.

Le temps a fait un acte de justice : il a laissé tomber dans l'oubli les noms des princes qui n'ont travaillé qu'à leur tombeau ; mais il nous a conservé celui du roi Mœris, dont les étonnants travaux n'avaient pour but que la prospérité de son empire et le bonheur de ses peuples.

La plus grande merveille de l'Égypte n'est pas l'ouvrage des hommes ; la nature seule l'a créée : c'est le Nil. Il ne pleut presque jamais dans ce pays ; mais son fleuve lui apporte annuellement, par des débordements réglés, le tribut des pluies qui tombent dans les contrées voisines. L'Égypte était coupée de canaux qui distribuaient partout ses eaux bienfaisantes. Ainsi ce fleuve, répandant la fécondité, unissant les villes entre elles et la mer Méditerranée avec la mer Rouge, servait d'engrais à l'agriculture, de lien au commerce, de barrière au royaume, et était tout ensemble, comme le dit Rollin, le nourricier et le défenseur de l'Égypte. Le Nil a ses sources en Abyssinie ; il coule paisiblement dans les vastes solitudes de l'Éthiopie ; mais, en entrant en Égypte, il se trouve resserré dans un lit étroit, rempli de rochers énormes qu'on appelle cataractes, et qui le rendent furieux. Il précipite rapidement son cours du haut de ces rochers dans la plaine, avec un tel bruit qu'on l'entend de trois lieues. Ce qui cause ces débordements si nécessaires à la fertilité de l'Égypte, ce sont les pluies qui tombent régulièrement en Éthiopie, depuis le mois d'avril jusqu'à la fin d'août. L'inondation du Nil commence en Égypte à la fin de juin, et dure trois mois. Les plaines de ce beau royaume offrent ainsi deux aspects bien différents dans deux saisons de l'année. Tantôt c'est une vaste mer sur laquelle s'élèvent une grande quantité de villes et de villages ; tantôt c'est une belle et féconde prairie, peuplée de troupeaux, couverte de palmiers et d'orangers, dont la verdure émaillée de fleurs charme les yeux.

La Basse-Égypte, qui a la figure d'un triangle, est une espèce d'île formée par les deux branches du fleuve, qu'on

appelait pélusienne et canopique. Les deux villes de Péluse et de Canope, dont elles avaient pris le nom, s'appellent à présent Damiette et Rosette; Saïs, Tanis, Alexandrie, Héliopole, étaient les principales villes du Delta. Saïs contenait un temple dédié à Isis, avec cette inscription, qui convient également à la Vérité et à la Nature : « Je suis ce qui a été, ce qui est et ce qui sera, et per« sonne n'a encore percé le voile qui me couvre. »

Hérodote aimait les fables : en parlant du temple du Soleil qu'on voyait à Héliopole, dans le Delta, il raconte que le phénix, oiseau merveilleux et unique dans son espèce, naît dans l'Arabie, et vit cinq ou six cents ans; sa grandeur est celle d'un aigle; ses ailes sont mêlées de blanc, de pourpre et d'or : lorsqu'il voit sa fin approcher, il forme un nid de bois aromatique, il y meurt; de ses os et de sa moelle il sort un ver qui se transforme et devient un nouveau phénix; celui-ci compose un œuf de myrrhe et d'encens; il le vide, il y dépose le corps de son père, emporte ce précieux fardeau, et vient le brûler sur l'autel du Soleil dans la ville d'Héliopole.

Alexandrie, la principale des cités qui subsistent encore dans le Delta, fut bâtie par Alexandre le Grand, et égale en magnificence les anciennes villes de l'Égypte. Elle est à quatre journées du Caire. C'est là que se faisait le commerce de l'Orient, avant la découverte du cap de Bonne-Espérance par les Portugais.

En écrivant l'histoire des autres peuples, nous ferons connaître leurs lois et leurs coutumes dans l'ordre des règnes et des époques qui les ont vus naître ou changer; mais nous n'aurions pu suivre cette méthode relativement aux Égyptiens. L'origine de leurs usages, de leurs cérémonies, de leur législation, se perd dans la nuit des temps : il serait impossible d'en découvrir la naissance et d'en suivre avec certitude les progrès. L'explication des hiéroglyphes pourrait seule nous faire retrouver les noms des fondateurs de cette école politique, sage et religieuse, si

renommée parmi les anciens, que les plus grands hommes de la Grèce, Homère, Solon, Lycurgue, Pythagore et Platon allèrent exprès en Égypte pour y puiser les lumières qu'ils répandirent ensuite dans leur patrie. Moïse même est loué dans l'Écriture pour s'être instruit dans toute la sagesse des Égyptiens. Ces considérations nous portent à faire précéder le récit des événements par le tableau général des lois et des coutumes de l'Égypte.

La forme du gouvernement égyptien était monarchique; mais l'autorité du roi, loin d'être absolue, se trouvait limitée par une aristocratie d'autant plus puissante qu'elle semblait tirer ses droits du ciel, et le corps des prêtres était à la fois le dépositaire des lois et des sciences, l'interprète des dieux, le surveillant et le juge des monarques.

La vie publique et privée des rois était entourée de gênes dont ils ne pouvaient s'affranchir, et de règles qu'on ne leur permettait pas d'enfreindre. Pour les préserver de toute pensée basse et servile, on éloignait d'eux tout esclave; et, pour ne point compromettre les intérêts de la patrie, on leur défendait d'admettre aucun étranger à leur service. Dans la crainte des vices et des désordres qui suivent l'intempérance, on avait réglé soigneusement la nourriture et la boisson des rois; l'ordre de leurs occupations et l'emploi de leurs journées étaient de même décidés par la loi.

En se levant, ils lisaient leurs lettres; de là ils allaient au temple, où le pontife, après la prière, prononçait un discours sur les vertus nécessaires aux monarques, sur les fautes qu'ils pouvaient commettre, et sur les dangers de la flatterie et des mauvais conseils.

On lisait ensuite devant eux les livres sacrés, qui contenaient les maximes et les actions des grands hommes, pour les engager à respecter leurs lois et à suivre leurs exemples.

Le monarque travaillait après avec ses ministres; il

présidait le tribunal des trente juges, tirés des principales villes de l'empire, pour rendre la justice au peuple.

Le reste de la journée était consacré aux exercices militaires et à des conversations utiles. La piété, la frugalité, la simplicité entouraient le trône, et tout prouvait que les lois avaient été faites par des hommes qui étaient à la fois prêtres, législateurs et médecins.

La législation des anciens peuples était sans doute moins parfaite que celle des nations modernes, et cependant elle avait plus de force et de durée : on en trouvera la cause dans son origine. Les anciens législateurs d'Égypte et de Rome passaient pour avoir été inspirés par la Divinité ; on dispute contre les hommes, et non contre les dieux. Les lois d'Osiris, d'Hermès, de Moïse, de Numa, ne devaient éprouver aucune contradiction : on les respectait comme des oracles ; elles devenaient des sentiments comme des habitudes, et se gravaient dans les âmes comme dans les esprits. La législation de ces peuples s'unissait d'une manière indissolube à leur religion, et il leur était aussi difficile de changer de loi que de culte ; c'est ce qui explique leur constance à suivre leurs règlements et leurs coutumes : elle était telle, que Platon disait qu'on pouvait regarder une coutume nouvelle comme un prodige en Égypte, et que jamais aucun peuple n'a conservé plus longtemps ses usages et ses lois.

Pour rendre les juges indépendants et exclusivement occupés de leurs fonctions, on leur avait assigné des revenus, et ils rendaient gratuitement la justice au peuple.

On jugeait les affaires par écrit et sans avocats, parce qu'on craignait l'art de la fausse éloquence, qui réveille les passions et trompe les esprits.

Le président du tribunal portait à son cou une chaîne d'où pendait l'effigie de la Vérité, et il prononçait ses arrêts en présentant cette image à la partie qui gagnait sa cause.

On punissait de mort le meurtrier, le parjure et le calomniateur.

Le lâche qui ne défendait pas un homme attaqué, lorsqu'il avait la possibilité de le sauver, perdait aussi la vie.

On ne permettait à personne d'être inutile à l'État : chacun s'inscrivait dans un registre et déclarait sa profession; une fausse déclaration se punissait de mort.

La liberté individuelle était fort respectée dans ce pays; on n'y arrêtait pas même les débiteurs. Mais, pour garantir la fidélité des engagements, nul ne pouvait emprunter sans engager le corps de son père aux créanciers; dans cette contrée, on embaumait et conservait les morts avec soin. Un pareil gage était sacré : celui qui ne l'aurait pas retiré promptement aurait commis une infamie et une impiété, et s'il mourait sans avoir rempli ce devoir, on le privait des honneurs de la sépulture.

La polygamie était permise aux Égyptiens : les prêtres seuls ne pouvaient avoir qu'une femme.

La vénération des pontifes pour le dieu Osiris et pour la déesse Isis, sa sœur, avait introduit un grand vice dans la législation égyptienne; le mariage des frères avec les sœurs y était non-seulement permis, mais autorisé par la religion et encouragé par l'exemple des dieux.

La vieillesse jouissait en Égypte de beaucoup d'honneurs et de considération, et les législateurs de la Grèce imitèrent ceux de l'Égypte, en ordonnant aux jeunes gens de respecter les vieillards. Cette louable habitude annonçait et accompagnait une autre vertu, celle de la reconnaissance. L'ingratitude était en horreur, et les Égyptiens ont eu la gloire d'être loués comme les plus reconnaissants des hommes.

Si les rois devaient consacrer leur temps et leur vie au bonheur de la nation, elle les payait de leur peine par sa reconnaissance. Pendant leur vie, les monarques se voyaient honorés comme les images de la Divinité; après leur mort, on les pleurait comme les pères du peuple.

Quand un roi gouvernait mal, et consultait plus ses passions que les lois, on gémissait en silence; les prêtres

seuls lui faisaient de respectueuses remontrances; mais lorsqu'il était mort, sa mémoire était sévèrement condamnée; car tous les monarques, en quittant le trône et la vie, étaient soumis à un tribunal qui examinait leurs actions, et prononçait, avec une inflexible justice, l'arrêt qui devait honorer ou flétrir leur règne, et décerner ou refuser les honneurs funèbres à leurs mânes.

On comptait dans l'État trois ordres principaux, le roi et les princes, les prêtres, les soldats; et trois ordres secondaires : les bergers, les laboureurs et les artisans. Les terres qui faisaient le domaine du roi payaient les dépenses de sa cour et de l'administration.

Les biens des prêtres étaient affectés aux frais du culte et de l'éducation nationale. Les terres données à l'armée payaient la solde militaire.

L'ordre des prêtres était le plus respecté; ils entraient dans le conseil, et portaient un habit distingué. Le sacerdoce était héréditaire.

Lorsqu'on était dans la nécessité d'élire un roi, s'il n'était pas de famille sacerdotale, on l'initiait dans l'ordre avant son inauguration. Les prêtres étaient exempts de tout impôt. Il paraît qu'ils avaient une religion secrète, différente du culte public; ils connaissaient la Divinité, dont le peuple n'adorait que les images et les emblèmes.

Il existait aussi en Égypte des langues différentes : le langage sacré, que les premiers d'entre les pontifes connaissaient seuls; la langue hiéroglyphique, qui n'était bien entendue que par les savants, et la langue vulgaire, qui est encore celle que parlent les Cophtes, habitants de l'Égypte moderne.

Les législateurs égyptiens enseignaient le dogme de l'immortalité de l'âme, et croyaient à la métempsycose, pensant que les âmes, avant d'animer d'autres corps humains, passaient dans ceux de quelques bêtes immondes, pour expier leurs fautes si elles avaient été vicieuses; et comme, selon leur opinion, cette transmigration et ce

châtiment ne pouvaient commencer qu'après la corruption du cadavre, ils cherchaient à la retarder en embaumant avec soin les corps de leurs parents. Ils construisaient avec beaucoup de magnificence leurs sépulcres, qu'ils nommaient des demeures éternelles, et ne considéraient leurs maisons que comme des hôtelleries.

Il n'est pas certain que les grands prêtres d'Égypte aient communiqué tous les secrets de leurs mystères et de leur culte aux philosophes grecs qui venaient les visiter. Nous dirons, en peu de mots, ce que ceux-ci nous ont appris de la religion des Égyptiens. Ils adoraient plusieurs divinités, dont les premières étaient le soleil et la lune, sous le nom d'Isis et d'Osiris; la Grèce reçut d'eux le culte de Jupiter, de Junon, de Minerve, de Cérès, de Vulcain, de Neptune, de Vénus et d'Apollon.

Les emblèmes sous lesquels ils représentaient leurs divinités étaient expressifs, mais bizarres. Un œil au bout d'un sceptre signifiait la providence d'Osiris; un faucon, sa vue perçante. La statue d'Isis, toute couverte de mamelles, montrait qu'elle nourrissait tous les êtres; elle portait une cruche et un sistre, pour rappeler la fécondité du Nil et les fêtes qu'on célébrait en son honneur. Sérapis, dieu de l'abondance, avait un boisseau sur la tête; Jupiter-Ammon, la tête d'un bélier; Anubis, celle d'un chien; enfin beaucoup d'autres dieux, celle de différents animaux. Le peuple, naturellement superstitieux et grossier, oublia bientôt la divinité pour adorer ses images, et dans toutes les villes et bourgs de ce vaste pays, on vit les animaux et les plantes, érigés en dieux, devenir l'objet du culte le plus méprisable et le plus fanatique. Le rat ou le serpent, adoré dans une ville, était méprisé dans l'autre; on immolait dans un village ce qu'on encensait dans le village voisin; et cette opposition d'opinions et d'usages faisait naître entre les habitants du même pays des haines funestes, que Diodore prétend avoir été provoquées par la politique d'un roi qui crut affermir son autorité en divisant ses sujets.

Une des plus fameuses de leurs idoles fut le bœuf Apis, universellement révéré. Jamais divinité n'eut des temples plus magnifiques, des prêtres plus riches et plus zélés. Les honneurs qu'on lui rendait, les dépenses pour le nourrir, le désespoir après sa mort, l'empressement à lui chercher un successeur, paraissent incroyables. Lorsqu'on l'installait à Memphis, toute l'Égypte était en fêtes et en réjouissances.

Il paraît que cette vénération avait fait une profonde impression sur les Israélites, puisqu'ils se révoltèrent dans le désert contre Moïse pour dresser un autel au veau d'or.

L'affection des Égyptiens pour l'ichneumon paraîtra moins déraisonnable, puisque ce petit animal combattait le crocodile, monstre redoutable et fort commun dans les eaux du Nil.

La superstition générale était portée à un tel point, que les personnes les plus distinguées de l'État s'empressaient de servir, dans leurs temples, les chats, les oiseaux et les autres objets du culte populaire; déplorable preuve de la faiblesse humaine, qui nous fait voir la plus sage nation de l'univers livrée aux plus honteuses folies!

Beaucoup de monuments attestent les progrès du peuple égyptien dans l'astronomie, dans la géométrie et dans plusieurs autres sciences. Regardés comme bons agriculteurs, leurs nombreuses conquêtes ont prouvé leur bravoure; mais s'ils se vantaient d'avoir découvert beaucoup d'arts et de métiers, on doit convenir qu'ils les avaient peu perfectionnés. Leurs édifices ne présentent qu'une architecture colossale, sans goût et sans proportion; leurs statues sont informes et presque ébauchées; et leurs peintures, avec de vives couleurs, ne rappellent que l'enfance de l'art.

La navigation égyptienne s'étendait par la mer Rouge sur les côtes de l'Afrique et de l'Asie; l'Égypte rapportait de l'Inde de grandes richesses, et peut-être quelques-unes des lois et des connaissances dont elle s'honore.

En général, le peuple égyptien était grave et peu adonné au plaisir. Dans leurs festins, où régnait la tempérance, on leur présentait une tête de mort pour leur rappeler la brièveté de la vie.

Ils faisaient peu de cas de la musique, regardant cet art comme propre à amollir les mœurs. Les Égyptiens s'attribuent l'invention de l'écriture; ils traçaient leurs caractères sur l'écorce d'une plante du pays nommée *papyrus*.

Ce que nous allons dire, d'après les Grecs, des temps fabuleux de l'Égypte, fera connaître plus particulièrement l'idée que les Égyptiens s'étaient faite d'Osiris, d'Isis, leurs premiers souverains et leurs premières divinités; car il est impossible de séparer le commencement de l'histoire d'un tel peuple de ses fables et de sa religion.

CHAPITRE III.

TEMPS FABULEUX, TEMPS HÉROIQUES, ROIS D'ÉGYPTE

Naissance d'Osiris, d'Isis et de Typhon. — Règne d'Osiris. — Ses voyages. — Son retour. — Sa mort. — Sa résurrection. — Mort de Typhon. — Fausseté de l'histoire de Manéthon. — Division de l'Égypte. — Celle de son histoire. — Ménès. — Premier roi. — Thèbes bâtie par Busiris. — Osymandias. — Ses constructions. — Sa bibliothèque. — Son tombeau. — Division de l'année. — Euchoréus. — Memphis bâtie par lui. — Mœris. — Son lac. — Rois pasteurs. — Leur domination pendant deux cent soixante ans. — Amosis. — Son règne. — Époque de Joseph. — Ramessès. — Ses persécutions envers les Israélites. — Sésostris. — Le plus grand roi d'Égypte. — Éducation des enfants nés le même jour que lui. — L'Arabie soumise par lui. — Son administration. — Force de son armée. — Ses conquêtes. — Son repos après ses victoires. — Ses constructions. — Conspiration de son frère. — Cécité de Sésostris. — Fuite de son frère. — Phéron. — Son règne obscur. — Sa cécité. — Protée — Guerre de Troie sous son règne. — Sa conduite envers Pâris. — Rhampsinit. — Son voyage fabuleux aux enfers. — Chéops et Chéphren. — Leur tyrannie. — Mycérénus. — Culte des dieux rétabli. — Asychis. — Sa loi pour les débiteurs. — Pharaon. — Mariage de sa fille avec Salomon. — Sézac. — Sa victoire sur les Israélites. — Zara. — Sa défaite. — Anysis. — Sa cécité. — Règne de Sabacus. — Séthos. — Sa conduite envers son armée qui l'abandonne. — Ravage des rats. — Taracca. — Dernier roi égyptien. — Les douze rois. — Affaissement de la puissance égyptienne. — Coalition des douze rois. —

Élévation du fameux labyrinte. — Exil de Psammitique, un des douze rois. — Défaite des onze rois. — PSAMMITIQUE. — Il accueille les étrangers. — Fable sur deux enfants. — Prise d'Azoth après vingt-neuf ans de siége. — NÉCHAO. — Grandes entreprises sous son règne. — Désastre de l'une d'elles. — Ses victoires. — Perte de ses conquêtes. — Psammis. — Établissement des jeux olympiques. — APRIÈS. — Ses victoires. — Sa défaite. — Sa cruauté. — Conquête de Nabuchodonosor. — AMASIS. — Vice-roi, ensuite roi. — Ses occupations. — Apologue de la cuvette d'or. — Chapelle d'une seule pierre. — PSAMMENIT. — Son règne de six mois. — Punition de la mort d'un héraut. — Sa défaite par Cambyse. — Sa mort.

Jupiter et Junon, enfants de Saturne et de Rhée, c'est-à-dire du Temps et de la Terre, engendrèrent Osiris, Isis, Typhon, Apollon et Vénus. Rhée, ayant commis une infidélité avec Mercure, fut condamnée par Saturne, son mari, à ne pouvoir accoucher dans aucun mois de l'année; mais Mercure déroba à plusieurs mois des heures dont il forma cinq jours qui n'appartenaient à aucun de ces mois, et pendant ces jours, Rhée accoucha d'une multitude de dieux et de déesses. L'un de ces dieux fut un nouvel Osiris, qu'une vierge éleva avec beaucoup de soin et de tendresse.

Chargé de gouverner l'Égypte, il adoucit les mœurs sauvages de ses habitants; il bâtit la première ville, fonda les premiers temples et conçut le projet de civiliser toute la terre. En parcourant le monde dans ce dessein, il n'employa d'autres forces que celles de l'éloquence, de la musique et de la poésie; neuf vierges, habiles musiciennes, l'accompagnaient dans ce voyage, sous la conduite d'Apollon, son frère.

Maron, qui le premier apprit à cultiver la vigne, et Triptolème, auquel on doit l'art du labourage, de la semence et des moissons, marchaient à sa suite. Enfin, il grossit son cortége de quelques Satyres, dont les danses et la gaieté lui parurent propres à gagner l'esprit des peuples qu'il voulait soumettre.

En quittant l'Égypte, Osiris y laissa Hercule pour la défendre, à la tête d'une armée. Antée, Busiris et Prométhée furent chargés du gouvernement des provinces, sous l'ad-

ministration générale d'Isis, que dirigeait et conseillait Hermès. Hermès était le plus habile des hommes dans l'opinion des Égyptiens, puisqu'ils prétendent qu'on lui doit les sons articulés, les lettres, la religion, l'astronomie, l'arithmétique, la lutte, la musique, la lyre à trois cordes et la culture de l'olivier. C'est cet Hermès qu'on nommait *Trismégiste*, trois fois grand, et qu'on assurait être le même que Mercure.

Osiris parcourut l'Arabie, l'Éthiopie, les Indes et toute l'Asie, bâtissant partout des villes sur son passage, érigeant des temples et enrichissant tous les peuples de connaissances utiles.

Revenu dans ses États, le conquérant législateur fut bientôt trahi par Typhon, son frère, qui voulait s'emparer du trône. Ce frère perfide le reçut avec l'apparence de l'amitié, l'invita à un festin. Pendant le repas, on apporta un coffre magnifique; chacun en admirait l'ouvrage et la richesse. Typhon dit qu'il le donnerait à celui dont le corps le remplirait exactement. Plusieurs convives ayant inutilement tenté de le remplir, Osiris y entra à son tour. Le coffre se ferma; Typhon fit verser du plomb fondu, et l'envoya jeter dans la mer.

Isis, désolée, chercha dans tous les pays ce coffre funeste et précieux. Après beaucoup de voyages et de peines, elle le trouva chez un roi qui l'avait tiré des eaux. A sa vue, elle jeta un cri si lamentable, que le fils du monarque en mourut de frayeur. D'un seul de ses regards, elle tua un autre prince qui la surprenait lorsqu'elle approchait son visage du corps de son époux.

Osiris ressuscita et descendit souvent du ciel pour diriger par ses conseils Isis, qui revint en Égypte, combattit et tua Typhon, et plaça les enfants d'Osiris sur différents trônes de la terre.

Après ces temps fabuleux commencent les temps héroïques, dont l'histoire est très-obscure et très-incertaine. Les Égyptiens prétendaient avoir été gouvernés

vingt mille ans par les dieux, les demi-dieux et les héros.

Manéthon, grand prêtre d'Égypte, avait publié l'histoire de trente dynasties qu'il prétendait avoir tirée des écrits d'Hermès ou Mercure, et des anciens mémoires conservés dans les archives des temples. Cet ouvrage parut sous le règne de Ptolémée-Philadelphe. Les dynasties de Manéthon comprennent plus de cinq mille trois cents ans jusqu'au règne d'Alexandre. Les savants ont démontré la fausseté de ces calculs. Ératosthène, Cyrénéen, appelé à Alexandrie par Ptolémée-Évergète, donnait une liste de trente-huit rois thébains, toute différente de ceux de Manéthon. Ce qui est vraisemblable, c'est que l'Égypte ayant été longtemps partagée en quatre royaumes, dont les capitales étaient Thèbes, Thaïn, la Saïs des Grecs, Memphis et Tanis, on a donné la liste des rois qui ont gouverné ces différents États, et qu'on a souvent pris leurs règnes simultanés pour des règnes successifs. Sans vouloir éclaircir ces obscurités ni expliquer ces contradictions, nous ferons connaître simplement ce qu'Hérodote et Diodore ont dit des rois d'Égypte. Leur but a été, comme le nôtre, de parler seulement des monarques égyptiens dont l'histoire a paru la plus intéressante et la plus instructive. L'histoire ancienne d'Égypte contient deux mille cent cinquante-huit ans; elle peut se diviser en trois parties.

La première époque contient 1663 ans, depuis l'établissement de la monarchie fondée par Ménès, l'an du monde 1816, jusqu'à sa destruction par Cambyse roi de Perse, l'an 3479.

La seconde contient 202 ans, depuis l'invasion des Perses jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand, arrivée en 3681.

Enfin la troisième, dans l'espace de 293 ans, contient l'histoire des monarques grecs appelés Lagides, et s'étend depuis Ptolémée-Lagus jusqu'à la mort de Cléopâtre, dernière reine d'Égypte, en 3974.

MÉNÈS, ROI.

(An du monde 1816. — Avant Jésus-Christ, 2188.)

Tous les historiens s'accordent à reconnaître Ménès comme le premier roi d'Égypte; il s'appelait aussi Mezraïm, et il était fils de Cham et petit-fils de Noé.

Cham, après le mauvais succès de l'entreprise faite pour bâtir la tour de Babel, alla en Afrique : on croit même que ce fut lui qui, dans la suite, y fut honoré comme dieu, sous le nom de Jupiter-Ammon. Il avait quatre enfants, Chus, Mezraïm, Phuth et Chanaan. Chus s'établit en Éthiopie ; Mezraïm en Égypte ; Chanaan, dans le pays qui depuis a porté son nom, et que les Grecs appelaient Phénicie ; Phuth s'empara de la partie de l'Afrique qui est à l'occident de l'Égypte.

Ménès établit le culte des dieux, et régla les cérémonies des sacrifices. Assez longtemps après lui, Busiris bâtit la ville de Thèbes. Ce n'est pas ce même Busiris dont l'histoire a consacré la cruauté.

OSYMANDIAS, ROI.

Il fallait que le royaume fût déjà très-peuplé et très-puissant, puisque Osymandias porta la guerre en Asie, et combattit les Bactriens à la tête d'une armée de quatre cent mille hommes d'infanterie et de vingt mille chevaux. A son retour, il fit construire des édifices magnifiques, ornés de bas-reliefs et de peintures qui représentaient les événements de cette expédition. On voyait dans un de ces tableaux une assemblée de juges, dont le président, entouré d'un grand nombre de livres, portait au cou une image de la Vérité qui avait les yeux fermés, pour apprendre aux juges qu'ils doivent savoir les lois et juger avec impartialité.

Osymandias forma une immense bibliothèque, qui devint célèbre. Sur la porte on lisait cette inscription : *Trésor des remèdes de l'âme.* Le tombeau de ce roi frappait les yeux par sa magnificence extraordinaire ; environné d'un

cercle d'or d'une coudée de largeur et de trois cent soixante-cinq coudées de circuit, on y avait marqué les heures du lever et du coucher du soleil, et les différentes phases de la lune. On sait par ce monument, dont la matière et le travail étaient également admirables, que, dès ce temps-là, les Égyptiens divisaient l'année en douze mois, chacun de trente jours, et qu'après le douzième mois ils ajoutaient cinq jours et six heures.

Près de la bibliothèque, le roi avait placé les statues de tous les dieux, auxquels il offrait de magnifiques présents. Il s'attira une grande vénération par sa justice pour les hommes et par sa piété pour les dieux.

EUCHORÉUS, ROI.

Euchoréus, l'un des successeurs d'Osymandias, bâtit la ville de Memphis à la pointe du Delta, à l'endroit où le Nil se partage en plusieurs branches. Il lui donna cent cinquante stades de circuit, c'est-à-dire plus de sept lieues. Entourée de fossés et de chaussées, qui la mettaient à couvert des inondations du fleuve et des attaques des ennemis, cette ville, qu'on regardait comme la clef du Nil, dominait le pays, et devint la résidence des rois, jusqu'au moment où Alexandre fit bâtir Alexandrie.

MŒRIS, ROI.

(An du monde 1964. — Avant Jésus-Christ 2040.)

Mœris n'est fameux que par le lac qui porte son nom et dont nous avons parlé. Cet immortel ouvrage prouvait à la fois la population du pays, la puissance du prince, et la sagesse qui lui faisait diriger ses grands travaux vers un but utile. Heureux le prince dont le règne, peu fécond en grands événements, ne vit dans l'histoire que par des monuments et des bienfaits !

ROIS PASTEURS.

Il paraît que ce fut après la mort de Mœris que des étran-

gers, Arabes ou Phéniciens, s'emparèrent de la Basse-Égypte et de Memphis. Leur domination y dura deux cent soixante ans; mais le trône de Thèbes fut toujours occupé par la dynastie des anciens rois, jusqu'au temps de Sésostris.

Ce fut sous le règne d'un de ces rois pasteurs, appelé, comme les autres, Pharaon, qu'Abraham vint en Égypte avec Sara, sa femme, dont la beauté enflamma le monarque égyptien.

AMOSIS OU THERMOSIS, ROI.

(An du monde 2179. — Avant Jésus-Christ 1825.)

Amosis vainquit les rois pasteurs, les chassa de Memphis, et régna, comme ses ancêtres, sur toute l'Égypte. La suite des rois jusqu'à Ramescès est inconnue. Pendant cette époque, en 2276, Joseph, vendu par des marchands ismaélites aux Égyptiens, fut conduit par une suite d'événements merveilleux à la place du gouverneur de l'Égypte. Il établit dans ce pays son père Jacob et toute sa famille, en 2290. Trogue-Pompée, historien du temps d'Auguste, s'accorde, en racontant cette histoire, avec les livres sacrés, et donne de grands éloges à l'intelligence de Joseph et à sa rare prudence, qui avait sauvé l'Égypte de la famine.

RAMESCÈS MIAMUM, ROI.

(An du monde 2427. — Avant Jésus-Christ 1577.)

Ce prince régna soixante-six ans, et persécuta les Israélites; il les força de bâtir les villes de Phétum et de Ramescès, et les accabla de fardeaux et de travaux insupportables. Il eut deux fils, nommés Aménophis et Busiris. Quelques auteurs pensent que ce fut Aménophis qui périt en poursuivant les Israélites au passage de la mer Rouge, l'an du monde 2513, et avant Jésus-Christ 1491. D'autres, et Diodore est de ce nombre, attribuent la persécution des Hébreux à Sésostris, qui employait à ses ouvrages beaucoup d'étrangers. En suivant cette opinion, on placerait

le grand événement du passage de la mer Rouge sous le roi Phéron, fils de Sésostris : le caractère d'impiété que lui donne Hérodote, et la similitude de son nom avec celui de Pharaon, ont rendu cette conjecture vraisemblable aux yeux de plusieurs historiens.

Usérius prétend qu'Aménophis eut deux fils, nommés Sésostris et Armaïs. Les Grecs l'appelent Bélus, et ses deux enfants Égyptus et Danaüs.

SÉSOSTRIS, ROI.

(An du monde 2513. — Avant Jésus-Christ 1491.)

Sésostris fut le plus grand des rois d'Égypte. L'éducation que son père lui avait donnée annonçait au monde un conquérant. Tous les enfants nés dans le royaume le même jour que lui furent amenés à la cour par ordre du roi. Ils furent nourris près du jeune Sésostris, et reçurent la même éducation. Ils partagèrent ses travaux, ses exercices ; on les accoutuma à une vie dure et laborieuse ; on les prépara par les fatigues de la chasse à celles de la guerre. Leurs repas étaient le prix de leurs courses et de leurs luttes. Toute cette jeunesse, liée par un attachement presque fraternel à celui qui devait la gouverner, devint l'ornement de sa cour et l'appui de son trône. Tous veillaient pour sa sûreté et combattaient pour sa gloire : jamais prince n'eut de plus fidèles ministres, d'officiers plus zélés et de soldats plus ardents.

Ælien prétend que Sésostris fut instruit par Mercure Trismégiste, auquel on attribuait l'invention de tous les arts. Il paraît qu'Ælien se trompe, car Mercure ou Hermès existait du temps d'Osiris : au reste, Jamblique, prêtre égyptien, assurait que l'usage de son pays était de mettre sous le nom de Mercure tous les ouvrages que les savants publiaient.

Dès que Sésostris fut sorti de l'enfance, son père le chargea de porter la guerre en Arabie, et le jeune prince soumit ce peuple, qui jusque-là passait pour indomptable.

Il tourna ensuite ses armes du côté de la Libye, et en conquit la plus grande partie.

Aménophis, en mourant, laissa à son fils de grands trésors et une forte armée : mais ce qui assura principalement le succès de ses entreprises, c'est le soin qu'il prit de ne point sacrifier le bonheur de son peuple à sa gloire. Différent de tous les autres conquérants, il chercha et trouva sa force dans l'amour de ses sujets.

Son ambition ne lui fit jamais négliger les soins de l'administration. Libéral, juste et populaire, il protégea le commerce et l'agriculture. Il divisa le royaume en trente-six gouvernements, qu'il fit administrer par des hommes dont il avait éprouvé les vertus et la capacité. Il pourvut ainsi à la sûreté intérieure de ses États, en s'attachant les peuples par des liens de vénération, d'affection et d'intérêt.

Son armée, composée de six cent mille hommes de pied, de vingt-quatre mille chevaux et vingt-sept mille chars, était commandée par dix-sept cents officiers choisis parmi les plus braves et les plus estimés des compagnons de son enfance. Une si grande force, dirigée par tant de sagesse, devait éprouver peu de résistance ; aussi Sésostris fut un des plus heureux et des plus célèbres conquérants.

Il subjugua d'abord l'Éthiopie et l'obligea à lui payer tous les ans un tribut en ébène, en ivoire et en or. Pour cette expédion il avait équipé une flotte de quatre cents voiles, qui parcourut la mer Rouge et s'empara de toutes les côtes.

Il soumit toute l'Asie avec une rapidité inconcevable, et pénétra dans les Indes plus loin qu'Hercule et que Bacchus. Il passa le Gange et s'avança jusqu'à la mer. La Scythie, l'Arménie et la Cappadoce reconnurent sa domination ; la Colchide reçut une colonie égyptienne, et en conserva longtemps les mœurs. Du temps d'Hérodote, on voyait encore dans l'Asie Mineure plusieurs monuments de ses victoires, et on lisait sur des colonnes cette inscri-

ption gravée : « Sésostris, le roi des rois et le seigneur des « seigneurs a conquis ce pays par ses armes. »

Son empire s'étendait depuis le Gange jusqu'au Danube. Les figures hiéroglyphiques tracées sur les monuments désignaient les peuples qui avaient défendu leur liberté et ceux qui avaient cédé sans combattre. La Thrace fut le terme de ses conquêtes : l'Europe, inculte et sauvage, offrait alors peu d'appât à l'ambition, et n'aurait pu fournir de vivres à une armée si nombreuse.

Ce qui rendit la gloire de Sésostris aussi solide que brillante, et ce qui le préserva des désastres qui ne suivent que trop souvent les conquêtes, c'est qu'il ne songea pas à maintenir son autorité sur les nations conquises. Content de l'honneur de les avoir battues et d'y avoir levé des tributs, il se renferma sagement dans ses anciennes limites, et revint à Memphis chargé de la dépouille des peuples vaincus. Il versa ses trésors dans son pays, récompensa magnifiquement son armée, et fit jouir paisiblement ses compagnons d'armes du fruit de leurs travaux.

Il employa son repos à construire des ouvrages utiles à la fécondité des terres et aux transports du commerce. Cent temples, érigés par lui, furent les monuments de sa reconnaissance envers les dieux. Des inscriptions gravées sur leurs portes annonçaient que ces grands travaux, faits par des captifs, n'avaient coûté ni fatigues ni sueurs à ses sujets.

A son retour, son frère ourdit une conspiration contre lui, et mit le feu à son palais. S'étant sauvé de ce péril, il enrichit le temple de Vulcain à Péluse, croyant qu'il devait son salut à la protection de ce dieu.

Les grandes chaussées qu'il avait construites, les canaux qu'il avait creusés, mettaient l'Égypte en sûreté contre les débordements du Nil, facilitaient les communications intérieures, et rendaient le pays inaccessible aux courses de la cavalerie arabe. Son règne glorieux fut toujours révéré en Égypte, et il pourrait servir de modèle aux monarques,

si Sésostris n'avait termi ses vertus par son orgueil. Il obligeait les chefs des nations vaincues à venir lui rendre hommage et à lui payer des tributs; il faisait atteler à son char ces rois et ces princes, fier d'être ainsi traîné par les maîtres des nations. Diodore vante cette vanité; quand l'histoire commet cette bassesse, elle est complice de la tyrannie.

Sésostris devint aveugle dans sa vieillesse; il ne put suporter ce malheur, et se tua. Il avait régné trente-trois ans, et laissa l'Égypte puissante et riche; mais le sceptre sortit de sa dynastie à la quatrième génération : ainsi passe la gloire humaine; il n'en reste que quelques monuments et un tombeau!...

Les Égyptiens, à cette époque, établirent différentes colonies. Celle de Cécrops bâtit douze villes qui composèrent par la suite le royaume d'Athènes. Le frère de Sésostris, Armaïs ou Danaüs, n'ayant pu réussir dans sa conjuration, s'enfuit dans le Péloponèse et s'empara du royaume d'Argos, fondé quatre cents ans auparavant par Inachus.

Ce fut dans ce temps que Cadmus porta de Syrie en Grèce les lettres phéniciennes ou samaritaines.

Ce que l'histoire rapporte de la férocité de Busiris, frère d'Aménophis, qui égorgeait impitoyablement tous les étrangers descendus sur le Nil, est peu conciliable avec la fermeté de Sésostris et la tranquillité dont l'Égypte jouissait sous son règne. Il est probable que ce prince n'exerça ses cruautés qu'après la mort du roi.

PHÉRON, ROI.

(An du monde 2547. — Avant Jésus-Christ 1457.)

Phéron succéda à Sésostris sans le remplacer, vécut sans vertus et mourut sans gloire. Il n'imita que l'orgueil de son père; il le poussa même jusqu'au délire, puisqu'on prétend qu'indigné contre le Nil, dont le débordement causait un grand dégât, il lança un javelot dans le fleuve

pour le châtier. Il perdit la vie peu de temps après : cet accident fut regardé comme une punition de son impiété.

PROTÉE, ROI.

(An du monde 2800. — Avant Jésus-Christ 1204.)

Ce fut sous le règne de ce prince qu'éclata la guerre de Troie. Hérodote prétend que Pâris retournant en Phrygie avec Hélène fut jeté par la tempête sur la côte d'Égypte. Protée, dit cet historien, reprocha au Troyen sa lâche perfidie et la passion criminelle qui l'avait porté à dépouiller son hôte de ses biens et à enlever sa femme.

Il ne le fit pas mourir par respect pour les lois qui défendaient aux Égyptiens de souiller leurs mains du sang des étrangers. Il le chassa de ses États en gardant Hélène et ses richesses pour les rendre à leur légitime possesseur. A cette occasion, il fit bâtir un temple dans la ville de Memphis, dédié à Vénus l'Étrangère.

RHAMPSINIT, ROI.

Son voyage aux enfers, rapporté par Hérodote, est trop fabuleux pour trouver place dans l'histoire. Ce monarque eut la gloire d'être le dernier qui fit régner la justice en Égypte.

CHÉOPS ET CHÉPHREN, ROIS.

La violence, l'injustice et l'impiété signalèrent le gouvernement de ces deux rois. Les prêtres et les sages ne furent point écoutés ; on ordonna de fermer les temples ; on défendit d'offrir des sacrifices aux dieux ; le caprice et l'arbitraire remplacèrent les lois ; les Égyptiens furent accablés d'impôts et de travaux. On attribue à ces deux rois la construction des deux plus grandes pyramides, monuments indestructibles d'un désir insensé d'immortalité, et qui fatiguent encore par leur poids la terre qu'opprimaient ces deux tyrans. L'Égypte gémit cinquante ans sous leur règne.

MYCÉRÉNUS, ROI.

Mycérénus était fils de Chéops. Il ne fut pas cruel comme son père; il rétablit le culte des dieux, et sa douceur le fit aimer. Les peuples respiraient; mais ce repos fut court. Un oracle avait annoncé au roi qu'il ne garderait le trône que sept ans; cet oracle s'accomplit. Mycérénus se plaignait aux dieux de leur injustice, qui accordait si peu de jours à un roi vertueux, tandis que deux princes barbares avaient régné un demi-siècle. Les prêtres répondirent que la douceur de son règne était précisément la cause de sa brièveté, parce que les dieux avaient voulu rendre les Égyptiens malheureux pendant cent cinquante ans pour les punir de leurs vices.

Ce roi, aussi malheureux que bienfaisant, avait perdu sa fille unique, qui seule faisait sa consolation; il rendit de grands honneurs à sa mémoire. Du temps d'Hérodote, on brûlait encore dans Saïs, jour et nuit, des parfums sur son tombeau. On attribue aussi à Mycérénus la construction d'une petite pyramide. La tradition fabuleuse de l'oracle prouve seulement la bonté de ce roi et le relâchement des mœurs en Égypte à cette époque.

ASYCHIS, ROI.

On dit que ce prince fut l'auteur de la loi qui ordonnait aux débiteurs de donner le corps ou la momie de leur père aux créanciers pour gage de leur créance. Les événements de son règne ne nous sont pas connus. Il passait pour avoir fait construire en briques une pyramide plus grande que toutes les autres, et qui portait cette inscription : « Gardez-vous de me mépriser en me comparant aux autres pyramides faites de pierre; je leur suis « autant supérieure que Jupiter l'est aux autres dieux. »

En supposant que les six règnes précédents aient duré cent soixante-dix ans, il existe dans l'histoire d'Égypte une lacune de près de trois cents ans, jusqu'à Sabacus l'É-

thiopien. Rollin place dans cet intervalle deux ou trois faits qu'on trouve dans les livres saints.

PHARAON, ROI.

(An du monde 2961. — Avant-Jésus-Christ 1013.)

Pharaon donna sa fille en mariage à Salomon, roi d'Israël.

SÉZAC, ROI.

(An du monde 3026. — Avant Jésus-Christ 978.)

Ce fut chez ce prince que se réfugia Jéroboam, pour éviter la colère de Salomon.

Sézac marcha contre Jérusalem, la cinquième année du règne de Roboam, à la tête d'une grande armée de Libyens, de Troglodytes et d'Éthiopiens. Il battit les Israélites, enleva les trésors du temple et du roi, et rapporta en Égypte les trois cents boucliers d'or de Salomon.

ZARA, ROI.

(An du monde 3063. — Avant Jésus-Christ 941.)

Ce prince, qui gouvernait l'Égypte et l'Éthiopie, conduisit en Judée un million d'hommes et trois cents chariots de guerre.

Aza, roi de Juda, lui livra bataille; et, secouru par le Dieu qu'il avait invoqué, il tailla en pièces les Égyptiens et extermina leurs armées.

ANYSIS, ROI.

(An du monde 3237. — Avant Jésus-Christ 767.)

Ce roi était aveugle. Il fut détrôné par Sabacus, roi d'Éthiopie, qui sur la foi d'un oracle, entreprit et fit la conquête de l'Égypte. Sabacus régna avec douceur; il supprima la peine de mort et lui substitua les travaux publics. Il bâtit plusieurs temples. Hérodote cite celui de Bubaste, dont il fait une magnifique description. Rollin croit que Sabacus est le même que Sua, qui secourut Osée, roi d'Israël, contre Salmanazar, roi des Assyriens.

Après avoir régné cinquante ans, il rendit le trône à Anysis, qui jusque-là avait vécu obscur et caché.

SÉTHOS, ROI.

(An du monde 3285. — Avant Jésus-Christ 719.)

D'autres nomment ce prince Sévéchus; il était fils du conquérant Sabacus. Livré à la superstition, il négligeait les fonctions de roi pour remplir celles de prêtre. Loin de ménager l'armée, il lui ôta tous ses privilèges, et la dépouilla des fonds de terre que les anciens rois lui avaient assignés.

Le ressentiment des gens de guerre ne tarda pas à éclater. Sennachérib, roi d'Assyrie et d'Arabie, vint attaquer l'Égypte. Tous les officiers et les soldats refusèrent de défendre Séthos. Ce roi-pontife implora son dieu, Vulcain, qui le rassura. Il marcha jusqu'à Péluse, à la tête d'un petit nombre de marchands et de gens de la lie du peuple; il y trouva Sennachérib campé.

Pendant la nuit, Vulcain envoya dans le camp des Assyriens une multitude effroyable de rats qui rongèrent les cordes des arcs et les courroies des boucliers. Les Assyriens, ainsi désarmés, prirent la fuite et perdirent une partie de leurs troupes.

Séthos se fit ériger une statue dans le temple de Vulcain; il tenait à la main un rat, et portait une inscription qui disait: « Qu'on apprenne, en me voyant, à respecter les dieux. » Telles étaient les fables que les prêtres d'Égypte empruntaient de l'histoire juive et racontaient à Hérodote, qui les répandait dans la Grèce.

Ces mêmes prêtres, qui donnaient à leur pays onze mille trois cent quarante années d'antiquité, montrèrent à l'historien grec trois cent quarante et un colosses de bois, représentant les rois d'Égypte rangés dans une galerie.

Ces rois étaient appelés *pyromis*, c'est-à-dire bons et honnêtes.

TARACCA.

Taracca, roi d'Éthiopie, avait secouru Jérusalem avec Séthos ; il le remplaça sur le trône, qu'il occupa pendant dix-huit ans. Ce fut le dernier des rois éthiopiens qui régnèrent en Égypte.

Après sa mort, les Égyptiens ne pouvant s'accorder sur le choix d'un monarque furent livrés à tous les désordres et à tous les malheurs de l'anarchie pendant deux ans.

LES DOUZE ROIS.

(An du monde 3319. — Avant Jésus-Christ 685.)

En écrivant l'histoire de tous les peuples, nous aurons souvent l'occasion de remarquer que différents principes de législation, de religion et de morale, ont été la base de leur force, la cause de leur grandeur, et que, du moment où ce principe s'est altéré, on a vu commencer leur décadence, et l'on a pu prévoir leur chute.

L'attachement des Égyptiens à la dynastie de leurs rois, leur respect pour les prêtres, leur constante soumission aux lois religieuses et civiles, leur haine pour les innovations, et la simplicité de leurs mœurs les faisaient passer pour la nation la plus sage de la terre. Forts de leur union, ils n'avaient craint aucune attaque étrangère, et leurs armes victorieuses avaient soumis les plus riches provinces de l'Afrique et de l'Asie. Mais les conquêtes enflèrent leur orgueil, les rois vainqueurs méprisèrent la sagesse des anciens, les conseils des prêtres, et se crurent au-dessus des lois. Leur tyrannie aliéna les esprits; les dépouilles des vaincus, les richesses de l'Orient amollirent les mœurs, la patrie et le roi ne furent plus des objets sacrés ; et depuis le règne du petit-fils de Sésostris, la puissance égyptienne ne cessa de décliner. On vit bientôt ce beau pays devenir successivement le proie des factions et des étrangers, et subir tour à tour le joug des Éthiopiens, des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Césars, qui le réduisirent enfin en province romaine.

Les rois éthiopiens étaient morts ; aucun grand, aucun guerrier ne réunissait assez de puissance et de gloire pour forcer les autres à l'obéissance et pour entraîner les suffrages du peuple.

Après deux ans d'anarchie, douze des principaux seigneurs, s'étant ligués ensemble, s'emparèrent du royaume et le partagèrent. Ils convinrent de gouverner chacun leur district avec une égale autorité, de se soutenir mutuellement contre toute attaque étrangère, et de ne rien entreprendre l'un contre l'autre.

Un oracle avait prédit que celui de ces princes qui ferait des libations à Vulcain dans un vase d'airain deviendrait le maître de l'Égypte. Effrayés par cette prédiction, ils crurent devoir cimenter leur accord par les plus terribles serments. Leur règne fut d'abord tranquille, et leur union dura quinze ans. Pour en laisser à la postérité un monument célèbre, ils bâtirent à frais communs ce fameux labyrinthe, composé de la réunion de douze palais qui contenaient quinze cents appartements au-dessus du sol et autant sous la terre.

Un jour qu'ils étaient tous les douze réunis dans le temple, pour faire un sacrifice à Vulcain, les prêtres présentèrent à chacun d'eux une coupe d'or pour les libations ; mais il ne se trouva que onze coupes : alors Psammitique, sans aucun dessein prémédité, prit son casque, qui était d'airain, pour offrir sa libation. Cette circonstance rappela tout à coup l'oracle : les collègues de Psammitique, inquiets et voulant pourvoir à leur sûreté, se réunirent contre lui, et l'exilèrent dans une contrée marécageuse, où il attendit quelques années l'occasion de se venger.

La fortune ne tarda pas à la lui présenter. On vint lui dire qu'une tempête avait jeté sur la côte d'Égypte des soldats grecs. Se souvenant alors d'un oracle qui lui avait annoncé que des *hommes d'airain* viendraient de la mer à son secours, il courut les joindre, se mit à leur tête, réunit ses anciens partisans, attaqua les onze rois, dé-

truisit leur armée, et devint seul maître de l'Égypte.

PSAMMITIQUE, ROI.

(An du monde 3344. — Avant Jésus-Christ 660.)

Le nouveau roi, pour marquer sa reconnaissance aux Cariens et aux Ioniens, leur donna des établissements en Égypte; et au mépris des anciennes coutumes, il ouvrit les portes du royaume aux étrangers. Depuis cette époque, l'histoire égyptienne, mieux connue, se trouve moins mêlée de ces fables que débitaient les prêtres de Memphis. On peut cependant en citer encore une qu'Hérodote rapporte.

Psammitique, curieux de savoir quelle était la plus ancienne nation du monde, fit enfermer deux enfants nouveau-nés dans une maison où ils ne pouvaient entendre personne, et dans laquelle ils ne voyaient que deux chèvres qui les nourrissaient. Quand ils eurent atteint l'âge de deux ans, on entra dans leur chambre, et on les entendit tous deux s'écrier à la fois *becos*, mot phrygien qui signifie *pain.* Depuis ce moment, l'orgueil des Égyptiens consentit à reconnaître les Phrygiens pour le plus ancien des peuples.

Si ce fait, cité par les historiens, a quelque réalité, il est probable que les deux enfants au lieu de parler phrygien, comme on le prétend, auront imité le bêlement des chèvres qui les allaitaient.

Dans le temps où régnait Psammitique, les Assyriens s'étant emparés de la Syrie, la Palestine, qui séparait seule l'Égypte de ce nouvel empire, devint un sujet de guerre entre les rois de Memphis et de Babylone. Psammitique entra en Palestine; mais il ne put prendre Azoth, ville des Philistins, qu'après un siége de vingt-neuf ans.

A peu près à cette époque, les Scythes s'emparèrent d'une partie de la Haute Asie, et portèrent leurs armes jusqu'aux frontières de l'Égypte. Psammitique s'accorda avec eux, et les apaisa par des présents. Il mourut la vingt-qua-

trième année du règne de Josias, roi de Juda, et laissa le trône à son fils Néchao, dont il est souvent parlé dans l'Écriture sainte.

NÉCHAO, ROI.

(An du monde 3388. — Avant Jésus-Christ 616.)

Le règne de Néchao fut justement célèbre par ses entreprises militaires et commerciales, et par ses grands travaux. Ses projets étaient audacieux, et son administration fut sage. Par ses ordres, une flotte partit de la mer Rouge, et, portant des navigateurs phéniciens, fit le tour de l'Afrique ; elle revint en Égypte par le détroit de Gibraltar.

Il fut moins heureux dans une autre entreprise. Ayant voulu joindre le Nil à la mer Rouge par un canal, cent vingt mille hommes périrent dans ces travaux sans pouvoir les achever.

Néchao, jaloux de l'ambition et de la puissance des Babyloniens, s'avança sur l'Euphrate pour les combattre. Josias, roi de Juda, lui refusa son alliance et s'opposa à son passage. Les Juifs furent taillés en pièces à Mageddo, dans une grande bataille. Le roi de Juda, vaincu, mourut de ses blessures. Néchao battit les Babyloniens, et s'empara de plusieurs places fortes. Ayant appris que les Juifs avaient sans son consentement placé Joachas sur le trône, il le fit venir près de lui, le chargea de fers et l'envoya en Égypte, où il mourut. Il vint ensuite à Jérusalem, donna le sceptre à Joachim, fils de Josias, assujettit les Juifs à un tribut annuel de cent talents d'or, et retourna en Égypte après une campagne glorieuse de trois mois.

A la fin de sa vie, la fortune lui devint contraire. Nabopolassar, roi de Babylone, donna le commandement de son armée à Nabuchodonosor, qui reprit sur Néchao toutes ses conquêtes, et enleva la Palestine aux Égyptiens. Néchao mourut après un règne de seize ans. Psammis, son fils, lui succéda.

PSAMMIS, ROI.

(An du monde 3404. — Avant Jésus-Christ 600.)

Le règne de ce prince ne dura que six ans. Il fit une expédition en Ethiopie, dont on ignore le succès. Pendant son règne on établit en Grèce les jeux olympiques. Les habitants de l'Élide envoyèrent une ambassade pour le consulter sur cette institution : de l'avis des prêtres, le roi répondit que la justice aurait été mieux observée dans ces jeux si les Grecs n'y avaient admis que des étrangers, parce qu'il était difficile que les juges ne décernassent pas le prix à leurs concitoyens.

APRIÈS OU OPHRA, ROI.

(An du monde 3410. — Avant Jésus-Christ 594.)

Apriès fit la guerre heureusement au commencement de son règne, et parut hériter des talents de son père Psammis. Il se rendit maître de la Phénicie et de la Palestine; mais, enorgueilli par ses victoires, il voulut opprimer et détruire la colonie grecque des Cyrénéens qui avaient fait des progrès dans la Kibie. L'armée du roi fut taillée en pièces et les Cyrénéens secouèrent son joug. Apriès leur envoya Amasis, un de ses généraux, pour les ramener dans le devoir; mais ils attirèrent dans leur parti cet officier, qu'ils proclamèrent roi.

Apriès chargea un des grands de sa cour d'arrêter le rebelle, et, pour le punir de l'impossibilité où il s'était trouvé de remplir sa mission, il lui fit couper le nez et les oreilles.

Cette cruauté révolta le peuple et l'armée contre le roi, qui fut détrôné et forcé de se retirer dans la Haute-Égypte.

Tandis que tous ces événements se passaient sur les rives du Nil, Nabuchodonosor, roi de Babylone, s'emparait de Tyr, de Jérusalem, et réduisait tous les Juifs en captivité. Maître de la Palestine, il profita des divisions intestines de l'Égypte, et la conquit totalement. Il y fit partout d'horribles ravages, tua un grand nombre d'habitants, et

ruina tellement ce beau royaume, qu'il ne put se rétablir pendant l'espace de quarante ans. Nabuchodonosor, après avoir achevé sa conquête, confia l'administration de l'Égypte à Amasis, et retourna à Babylone.

Cependant Apriès, qui, dans sa retraite, avait rassemblé une armée d'Ioniens et d'autres étrangers, marcha contre Amasis, et lui livra bataille près de Memphis. Mais il fut battu, pris et mené à Saïs, où on l'étrangla dans son propre palais.

AMASIS, ROI.

(An du monde 3436. — Avant Jésus-Christ 568.)

Amasis gouverna d'abord l'Égypte comme vice-roi; mais les troubles de l'Orient, pendant les conquêtes de Cyrus, lui donnèrent l'occasion et les moyens de s'emparer de l'autorité souveraine. Ce qui le prouve, c'est que le fils de Cyrus se crut, comme nous le verrons bientôt, obligé d'employer de nouveau les armes pour reconquérir l'Égypte.

Le règne d'Amasis fut sage et glorieux. Il était célèbre par l'étendue de ses connaissances et par les agréments de son esprit. On cite de lui des traits ingénieux et des reparties piquantes. Pythagore et Solon vinrent le visiter et consulter la sagesse et les livres des Égyptiens. On croit que Pythagore emprunta d'eux ses idées sur la métempsycose.

Amasis employait toutes ses matinées à recevoir des placets, à donner des audiences, à tenir des conseils. Il laissait aux plaisirs le reste de la journée; et, comme on lui reprochait un jour de porter quelquefois sa gaieté au delà des bornes qui convenaient à son rang, il répondit que l'esprit était comme un arc, et ne pouvait pas toujours être tendu.

Voyant, au commencement de son règne, qu'on méprisait la bassesse de son origine, il voulut avec adresse rappeler les esprits au devoir et à la raison. Il avait une cuvette d'or où lui et ses commensaux se lavaient les pieds;

il ordonna de la fondre et d'en faire une statue qu'il exposa à la vénération publique. Les peuples accoururent en foule rendre hommage à cette nouvelle idole. Le roi leur rappela l'usage auquel cette statue avait d'abord servi, ce qui ne les empêchait pas de se prosterner religieusement devant elle. L'application de cet apologue était facile à faire; et tout le peuple, depuis ce jour, respecta sa personne, son rang et son esprit. Ce fut lui qui obligea tous les particuliers d'inscrire leurs noms chez le magistrat et de se choisir une profession.

Amasis bâtit plusieurs temples. On admirait, parmi tous ces ouvrages, une chapelle faite d'une seule pierre qui avait vingt-une coudées de longueur, quatorze de largeur et huit de hauteur. Deux mille hommes avaient été employés, pendant trois ans, à la transporter d'Éléphantine à Saïs.

Il forma et entretint des liaisons avec les Grecs, et leur permit d'habiter en Égypte, dans la ville de Naucratis. Il contribua, pour une forte somme, à la réparation du temple de Delphes. Amasis avait épousé une femme cyrénéenne. Il contracta une alliance avec Polycrate, tyran de Samos; ses armes conquirent l'île de Chypre, qu'il rendit tributaire. Après un règne de quarante-quatre ans, Amasis mourut, et transmit le sceptre à Psammenits, son fils.

PSAMMENITS, ROI,

(An du monde 3479. — Avant Jésus-Christ 526.)

Ce prince ne jouit que six mois de l'héritage de son père. Cambyse, roi de Perse, fils de Cyrus, entra avec une grande armée dans l'Égypte et la subjugua; une seule bataille renversa le trône égyptien. Cambyse avait envoyé un héraut à Memphis, pour engager le roi à capituler; les Égyptiens massacrèrent le héraut. Cette offense fut cruellement punie : le roi de Perse s'empara de Memphis, et livra la ville et les temples aux flammes. Psammenits,

chargé de fers, fut traîné dans le faubourg. Là, placé sur un tertre, on fit paraître devant lui sa fille, habillée en esclave, et portant une cruche pleine d'eau ; les filles des grands du pays l'accompagnaient dans le même costume et déploraient à grands cris leur infortune. Leurs pères désolés fondaient en larmes. Le roi seul, immobile, les yeux fixés vers la terre, retenait ses sanglots, et semblait maître de sa douleur. Bientôt son fils parut, suivi de deux mille jeunes Égyptiens, portant tous des mors dans la bouche et des licous ; ils marchaient pour être immolés aux mânes du héraut persan qu'on avait massacré. Jusque-là Psammenits n'avait laissé éclater aucun signe de faiblesse et de désespoir : tout à coup il aperçoit dans la foule un de ses intimes amis couvert des haillons de la misère. Alors le roi jette un grand cri, verse des torrents de larmes, et se frappe comme un furieux. Cambyse lui ayant fait demander comment il paraissait si sensible à un malheur qui lui était étranger, il répondit : « Les calamités de ma famille sont trop grandes pour donner « le temps de réfléchir, et pour laisser couler des larmes ; « mais la vue d'un ami réduit à la misère me permet de « pleurer. »

Le roi de Perse, le trouvant assez puni, lui fit grâce de la vie ; mais, dans la suite, cet infortuné monarque ayant laissé échapper quelques désirs de vengeance, Cambyse le fit mourir.

Dans le cours de cette funeste révolution, rien ne fut respecté par les Perses. Les rois et les grands furent traités avec indignité ; on foula aux pieds les lois ; on outragea les mœurs, on livra au mépris les objets sacrés du culte populaire ; le bœuf Apis fut massacré. Ces cruautés, ce mépris du vainqueur, inspirèrent aux Égyptiens une haine profonde, qui depuis les porta sans cesse à la révolte. Jamais le pouvoir des rois de Perse ne put être tranquillement affermi en Égypte ; et jusqu'au règne d'Alexandre, ce malheureux pays devint le théâtre des com-

bats continuels que soutenait, à tout risque, l'amour de l'indépendance contre la tyrannie ; tant il est vrai que le projet le plus insensé que puissent former les rois est celui de gouverner par la crainte, et de croire que la force peut longtemps résister à l'opinion publique.

GOUVERNEMENT DE L'ÉGYPTE SOUS LES ROIS DE PERSE.

Tyrannie de Cambyse. — Mort du bœuf Apis. — Retour de Cambyse dans ses États. — Sa chute et sa blessure mortelle. — Règne d'Idarus. — Victoire et défaite de ce roi. — Son supplice. — Ses successeurs. — Règne de Nectanébus, dernier roi égyptien. — Sa défaite et sa fuite. — Darius Ochus est maître de l'Égypte. — Sa tyrannie. — Cruauté de son favori Bagoas. — Sa mort. — Règne de Darius Codoman. — L'Égypte soumise à Alexandre.

Après avoir vaincu Psammenits et soumis toute l'Égypte, poussé par un désir immodéré de conquêtes, aveuglé par l'orgueil qui lui faisait braver toutes les difficultés opposées par la nature et par le climat à ses projets, Cambyse envoya cinquante mille hommes de son armée dans les déserts au delà des pyramides, dans la seule intention de détruire le temple de Jupiter Ammon. Ce temple était situé dans une de ces petites parties de terre qu'on appelle *oasis*, qui sont fertiles et cultivées, et paraissent comme des espèces d'îles vertes, fraîches et fleuries, au milieu des mers de sables brûlants et arides de ces contrées désertes. Ces cinquante mille hommes périrent et furent tous engloutis dans le sable soulevé par un tourbillon de vent.

Ce désastre horrible n'ouvrit pas les yeux à Cambyse. Il avait envoyé des ambassadeurs au roi d'Éthiopie, qui lui portaient de riches présents et l'invitation de reconnaître l'autorité des rois de Perse. Le fier monarque répondit, en bandant un arc d'une immense grandeur, qu'il se soumettrait lorsqu'il trouverait un Persan assez fort pour tendre cet arc. Irrité de cette réponse, Cambyse entra avec son armée dans les déserts qui séparent l'É-

gypte de l'Éthiopie. Brûlés par le soleil, accablés par la soif et la faim, les Perses furent bientôt obligés de manger leurs chevaux et leurs chameaux, et enfin s'entre-tuèrent pour se procurer une épouvantable nourriture. Terrassé sans combattre et vaincu par la nature, le roi se vit forcé de revenir en Égypte, ayant perdu plus de trois cent mille hommes dans cette folle entreprise. Arrivé à Saïs, il exerça une inutile et cruelle vengeance sur le cadavre d'Amasis, et dépouilla le tombeau d'Osymandias du cercle d'or qui l'environnait.

Lorsqu'il revint à Memphis, il trouva toute la ville en fêtes: on y celébrait celle d'Apis. Cambyse, croyant qu'on insultait par la joie publique à ses revers, fit d'abord périr plusieurs grands personnages et plusieurs prêtres; mais, ayant enfin appris le véritable sujet de cette fête, il eut la curiosité de voir le dieu Apis et se le fit amener. Lorsque le taureau sacré fut devant lui, il se moqua de la superstition des Égyptiens, et perça lui-même avec son glaive la cuisse de cette étrange divinité, qui, peu de temps après, mourut de sa blessure.

Ce prince aurait dû connaître assez la force de l'attachement de ces peuples à leur religion, pour ne pas s'attirer leur haine implacable en l'outrageant. Leur superstition avait été utile à ses succès; car, lorsqu'il avait mis le siége devant Péluse, clef de l'Égypte, qui aurait pu l'arrêter longtemps, il fit précéder ses troupes de chats, de chiens, de brebis et d'autres animaux révérés par les habitants de cette ville; on ne lui opposa dès lors aucune résistance, aimant mieux céder au vainqueur que combattre des dieux.

Cambyse, emportant les dépouilles de l'Égypte, revint dans ses États, soulevés par un imposteur qui avait pris le nom de son frère Smerdis, massacré précédemment par ses ordres. Comme le roi se préparait à le combattre, ayant fait une chute de cheval, il se blessa avec sa propre épée et mourut. Les Égyptiens remarquèrent que le

glaive l'avait frappé à la cuisse dans le même endroit où il avait blessé le dieu Apis, et cet événement fortifia leur superstition.

Les Égyptiens, opprimés, cherchèrent constamment à secouer le joug des Perses. Darius Ier fut obligé de marcher contre eux.

Une nouvelle révolte attira en Égypte les armes de Xerxès. Toujours vaincus et jamais subjugués, ils donnèrent la couronne à Inarus, roi de Libye, qui fut secouru par les Athéniens. Ce prince se soutint quelque temps sur le trône.

Artaxerce régnait alors en Perse. Décidé à détrôner Inarus, sans lui laisser le temps de s'affermir, il fit marcher contre lui une armée de trois cent mille hommes, sous le commandement d'Achéménide, son frère.

La flotte athénienne battit celle des Perses, et Charitimes, général des Athéniens, s'étant joint à Inarus et aux Égyptiens, ils livrèrent bataille à Achéménide et le défirent si complétement, que ce général et cent mille de ses soldats y perdirent la vie; le reste se sauva à Memphis. Artaxerce irrité leva une nouvelle armée; elle entra en Égypte sous les ordres de Mégabyse, qui donna une grande bataille et mit en fuite Inarus et les Athéniens.

Le malheureux Inarus, poursuivi jusqu'à Biblos, y fut pris. Mégabyse lui avait promis la vie; mais Artaxerce, cédant à la passion de sa mère qui voulait venger Achéménide, fit crucifier ce prince infortuné. An du M. 3558. Av. J.-C. 446. Ce manque de foi fut dans la suite la cause de tous les malheurs d'Artaxerce.

Cependant Amyrtacus, un des grands qui combattaient sous Inarus, avait échappé à la vengeance des Perses. Il ranima le courage des Égyptiens, et conserva l'indépendance d'une partie de ces contrées.

Sept princes y régnèrent après lui, toujours attaqués par les Perses et secourus par les Grecs, qui acquirent alors une grande prépondérance en Égypte, et se firent payer chèrement leur assistance.

Artaxerce Mnémon rassembla de grandes forces pour renverser du trône d'Égypte l'un de ces princes, nommé Accoris, qui l'occupait à cette époque. Il négocia en même temps avec les Athéniens, et les détermina à ne point donner de secours aux Égyptiens.

Pharnabaze fut chargé de la conduite de cette guerre. Les préparatifs se firent avec tant de lenteur, que deux années s'écoulèrent avant qu'on entrât en campagne.

Pendant ce temps Accoris mourut. Psammuthis, son successeur, ne régna qu'un an. Néphrérite le remplaça et ne gouverna que quatre mois. Enfin Nectanébus monta sur le trône, et régna dix à douze ans. An du M. 3630. Av. J.-C. 374.

Vingt mille Grecs, sous la conduite d'Iphicrate, et deux cent mille Perses, commandés par Pharnabaze, s'emparèrent d'une forteresse près d'une des embouchures du Nil, dite Mendésienne. Ce fort était probablement aux lieux où l'on voit aujourd'hui Damiette ou Rosette.

Iphicrate voulait qu'on marchât sur-le-champ à Memphis. Pharnabaze, jaloux de l'Athénien, temporisa; ce délai donna le temps aux Égyptiens de se reconnaître. Ils rassemblèrent leurs forces, et harcelèrent tellement l'armée des Perses, qu'ils l'empêchèrent de s'avancer. L'inondation du Nil survint, et Pharnabaze se vit forcé de retourner en Phénicie, après avoir perdu une grande partie de son armée.

Nectanébus, délivré de ses ennemis, régna paisiblement, et transmit le sceptre à Tachos, qui, se voyant menacé d'une nouvelle invasion des Perses, leva des troupes et implora le secours des Lacédémoniens.

Agésilas, roi de Sparte, âgé de quatre-vingts ans, commanda lui-même les troupes qui vinrent en Égypte. La simplicité de ce grand homme, la petitesse de sa taille, la grossièreté de ses vêtements le firent mépriser par les Égyptiens. Tachos lui marqua peu d'égards, ne profita point de ses conseils, et ne voulut suivre que les avis de

l'Athénien Chabrias, qui était venu le joindre volontairement. Agésilas voulait qu'on se bornât à défendre l'Égypte. Tachos, n'écoutant point la prudence, marcha avec ses troupes en Phénicie : pendant son absence, les Égyptiens se révoltèrent, et, appuyés par Agésilas, ils placèrent sur le trône un parent du roi, nommé Nectanébus.

Tachos, ne pouvant rentrer en Égypte, se retira à la cour d'Artaxerce, qui lui donna le commandement de ses troupes contre les rebelles. Le nouveau roi Nectanébus fut troublé dans son règne par une autre révolte qu'excitait un prince de la ville de Mendès : mais, avec le secours d'Agésilas, il vainquit son antagoniste et le fit prisonnier. An du M. 3643. Av. J.-C. 361.

Darius Ochus, monté sur le trône de Perse après Artaxerce, ne voulut plus confier à des généraux le soin de la guerre d'Égypte, et se mit lui-même à la tête d'une forte armée pour combattre Nectanébus et le chasser du trône. Un corps de troupes grecques servait sous ses ordres.

Il marcha d'abord contre Péluse, que défendaient cinq mille Spartiates commandés par Clinias. Dès le premier combat, Clinias fut tué et sa troupe taillée en pièces. Nectanébus, craignant que l'ennemi ne profitât de cette victoire et ne marchât droit à Memphis, se retira précipitamment dans cette capitale pour la défendre, abandonnant ainsi la garde de tous les passages qui auraient pu arrêter longtemps le vainqueur.

La marche d'Ochus fut rapide ; il exterminait tous ceux qui se défendaient, et promettait la vie et la liberté à tout ce qui se soumettait. Cette politique, répandant à la fois la terreur et l'espoir, fit abandonner toute idée de résistance. Les villes ouvrirent leurs portes ; les troupes se débandèrent ; la défection devint générale, et Nectanébus, désespérant de pouvoir se défendre, se sauva avec ses trésors en Éthiopie, d'où il ne revint jamais.

Ce prince fut le dernier roi de la race égyptienne, et

depuis, ce royaume a toujours été sous la domination étrangère, comme Ézéchiel l'avait prédit. An du M. 3654. Av. J.-C. 350.

Ochus, devenu maître de l'Égypte, voulut y détruire tout esprit et tout moyen de révolte. Il fit démanteler les places fortes, dispersa et massacra les prêtres, pilla les temples, changea la forme du gouvernement, les lois, et fit enlever les archives, antique dépôt où l'on gardait les registres des princes et les livres sacrés. Il inonda l'Égypte de sang et la réduisit en province.

Le peuple égyptien, se moquant de l'embonpoint du roi et de sa paresse, lui avait donné le nom de l'animal le plus stupide. Outré de cet affront, il dit qu'il prouverait qu'il n'était point un *âne*, mais un lion, et que ce lion mangerait leur bœuf. Dans sa colère, il tira le dieu Apis de son temple, le fit sacrifier à un âne, et le donna à manger aux officiers de sa maison.

L'eunuque Bagoas, l'un des grands officiers et des principaux ministres de Darius Ochus, était égyptien. Il vit avec désespoir les malheurs de son pays, son humiliation et l'outrage fait à son culte. Dès lors il jura de venger sa patrie et sa religion, et, par la suite, satisfit sa passion avec autant de fanatisme que de barbarie.

De retour en Perse, Ochus se livra à la mollesse, abandonnant les rênes du gouvernement à ses ministres et à son favori Bagoas. Cet eunuque perfide l'empoisonna ; et, ne bornant même point là sa vengeance, il fit enterrer un autre mort à la place du roi, prit le corps de ce prince, et, pour venger Apis, le fit hacher par petits morceaux et manger par des chats. Il fit faire ensuite, avec ses os, des manches de couteau et de glaive, pour rappeler la cruauté de ce monarque. Usant en même temps du pouvoir qui lui avait été confié, il renvoya secrètement en Égypte les idoles des dieux et tout ce qu'il put retrouver des archives et des ornements des temples.

Ce traître immola à sa fureur toute la famille d'Ochus,

et périt enfin sous les coups de Darius Codoman, le seul rejeton de la race royale qui eût échappé à son poignard.

Darius Codoman, estimé par sa bravoure et par ses vertus, fut le plus malheureux des rois de Perse, puisqu'il vit son trône renversé et sa patrie conquise par Alexandre le Grand. On peut croire que, pendant ces événements, les Égyptiens avaient encore tenté de recouvrer leur liberté; car l'histoire rapporte qu'Amynthas, déserteur de l'armée d'Alexandre, et qui commandait huit mille Grecs entrés au service de Darius, supposa avoir reçu un ordre du roi de Perse pour gouverner l'Égypte. Dans cette confiance, Péluse lui ouvrit ses portes. Levant ensuite le masque, il déclara ses prétentions à la couronne, et annonça qu'il voulait chasser les étrangers d'Égypte. Les Égyptiens, le regardant comme un libérateur, accoururent en foule près de lui. Il marcha vers Memphis et gagna une grande bataille; mais, ses troupes s'étant ensuite dispersées pour piller, il fut surpris et tué.

Cet échec rendit les Perses encore plus odieux aux Égyptiens, qui volèrent au-devant d'Alexandre, lorsqu'il entra en Égypte pour soumettre cette contrée à son empire.

Ce conquérant voulut se rendre au temple de Jupiter Ammon ; il cherchait à fortifier son autorité sur la terre, en lui trouvant une origine dans le ciel. Les prêtres d'Ammon, gagnés par ses largesses, déclarèrent qu'il était fils de ce dieu.

Alexandre, plus habile que ses prédécesseurs, rendit aux Égyptiens leurs anciennes lois, leurs anciennes coutumes et la liberté de leur culte. Voulant s'assurer leur soumission par leur amour, il confia l'administration civile du royaume à un Égyptien nommé Dolopas. Mais, en même temps qu'il se conciliait ainsi les cœurs par sa bonté, il donna sagement la conduite des troupes à des officiers macédoniens que commandait Cléomène ; et, afin

que ce général ne pût point profiter de son autorité pour se rendre indépendant, il partagea le pays en départements, dans chacun desquels il établit un lieutenant qui ne recevait d'ordres que de lui-même.

L'événement justifia sa prévoyance. Cléomène, dès qu'Alexandre fut parti, abusa de son pouvoir, commit des injustices et des exactions, et serait peut-être parvenu à la tyrannie, si les autres lieutenants ne s'étaient opposés à ses desseins.

Alexandre bâtit la ville d'Alexandrie sur les bords de la Méditerranée : cette ville devint la capitale de l'Égypte, le dépôt des sciences, et le centre du commerce du monde.

Alexandre mourut peu de temps après à Babylone. L'empire immense qu'il avait fondé ne lui survécut pas, et ses compagnons d'armes en partagèrent les débris.

Ptolémée, fils de Lagus, eut en partage l'Égypte et toutes les conquêtes des Macédoniens en Afrique.

GOUVERNEMENT DE L'ÉGYPTE SOUS LES LAGIDES.

Ptolémée-Lagus, gouverneur de l'Égypte. — Ses ouvrages. — Le phare. — Bibliothèque d'Alexandrie. — Prospérité sous ce règne. — Mort de Ptolémée. — Ptolémée-Philadelphe. — Ses ouvrages. — Son fratricide — Sa mort. — Ptolémée-Évergète. — Sa guerre en Syrie. — Sa victoire. — Chevelure de Bérénice. — Grands travaux sous ce règne. — Mort de Ptolémée attribuée à son fils. — Ptolémée-Philopator. — Son règne efféminé. — Sa victoire sur Antiochus. — Caractère belliqueux d'Arsinoé. — Cruauté de Ptolémée envers les Juifs. — Sa mort honteuse. — Ptolémée-Épiphane — Sa minorité. — Prétentions d'Agathoclès à la régence. — Sa punition. — Régence d'Aristomène. — Inconduite du roi devenu majeur. — Mort du régent — Mort d'Épiphane. — Ptolémée-Philométor. — Son couronnement. — Sa bataille avec Antiochus. — Sa défaite et sa captivité. — Couronnement de Ptolémée-Physcon. — Règne des deux frères. — Leur désunion. — Conspiration de Physcon. — Fuite de Philométor. — Partage de leurs États par le sénat romain. — Victoire et générosité de Philométor envers son frère. — Sa victoire sur Alexandre Bala. — Sa mort. — Ptolémée-Physcon. — Sa perfidie envers Cléopâtre qu'il épouse. — Sa tyrannie. — Révolte des Égyptiens contre lui. — Sa fuite. — Son atrocité. — Ravages des sauterelles. — Mort de Physcon. — Ptolémée-Lathyre et Alexandre. — Le trône d'Égypte donné à Alexandre, ensuite à Lathyre. — Astuce de Cléopâtre pour détrôner Lathyre. — Victoire de Lathyre sur Alexandre. — Sa cruauté envers les prisonniers. — Parricide d'Alexandre. — Sa

mort. — Mort de Lathyre. — Ptolémée-Alexandre II. — Son règne méprisé. — Sa chute du trône. — Sa fuite. — Son testament en faveur du peuple romain ; sa mort. — Ptolémée-Aulètes. — Testament d'Alexandre refusé par le sénat. — Élévation de Ptolémée au trône. — Testament accepté par le sénat. — Désintéressement de Caton. — Craintes de Ptolémée pour son trône. — Le sénat le proclame roi. — Révolte de ses sujets. — Le trône donné à Bérénice, sa fille. — Ambassadeurs empoisonnés. — Ptolémée remonte sur le trône. — Sa vengeance. — Sa perfidie envers Rabirius. — Sa mort. — Mariage de ses deux aînés. — Cléopatre et Ptolémée. — Celui-ci règne seul. — Sa perfidie envers Pompée. — Mort de Pompée. — Arrivée de César à Alexandrie. — Ruse de Cléopâtre pour fléchir César. — Incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. — Trait de courage de César. — Naissance de Césarion. — Cléopatre seule. — Triumvirat pour venger la mort de César. — Antoine cite Cléopâtre à son tribunal. — Triomphe de cette reine. — Folles dépenses de Cléopâtre et d'Antoine. — Nouvelle bibliothèque d'Alexandrie. — Couronnement de Cléopâtre. — Éclat de l'Égypte à ce moment. — Guerre entre Auguste et Antoine. — Combat naval. — Défaite et fuite de Cléopâtre — Sa flotte est brûlée par les Arabes. — Mort d'Antoine par la perfidie de Cléopâtre. — Fermeté d'Auguste à l'égard de Cléopâtre. — Suicide de cette reine.

PTOLÉMÉE-LAGUS OU SOTER.

(An du monde 3681. — Avant Jésus-Christ 323.)

Ptolémée était gouverneur d'Égypte au moment où Alexandre mourut ; on le croyait frère de ce conquérant. Arsinoé, sa mère, concubine de Philippe, roi de Macédoine, était enceinte lorsque ce monarque la donna en mariage à Lagus, un des grands de la cour de Macédoine. Lagus fit exposer l'enfant qu'elle mit au monde ; mais un aigle en eut soin, et le nourrit du sang des animaux qu'il avait pris à la chasse. Ce prodige toucha Lagus, qui reprit cet enfant et le reconnut.

Ce qui est certain, c'est qu'Alexandre l'aima comme un frère. Il l'éleva aux premiers grades militaires, le combla de faveurs, et lui confia le gouvernement important de l'Égypte. Aimé par les troupes et par le peuple, il s'empara facilement du trône, et s'y maintint glorieusement. Les historiens s'accordent pour donner à ce prince un éloge bien rare, en disant qu'il n'entreprit jamais une guerre sans nécessité, et qu'il la termina toujours avec succès.

Les rois égyptiens avaient élevé des monuments somptueux ; Ptolémée n'en fit que d'utiles ; il avança le canal

qui joignait le Nil à la mer Rouge ; il agrandit et embellit tellement Alexandrie, il y attira tant de population et de richesses, qu'on l'appela la ville des villes et la reine de l'Orient.

Ce fut lui qui fit construire le phare ; c'était une tour de marbre blanc, sur laquelle on allumait des feux pour guider les marins dans l'obscurité de la nuit. Le roi avait ordonné de graver sur la tour cette inscription : « Le roi « Ptolémée aux dieux sauveurs, pour le bien de ceux qui « vont sur mer. » Mais l'architecte, voulant perpétuer son nom, n'appliqua ces mots que sur un enduit, et lorsque cet enduit tomba, on n'y vit plus que ces paroles : « Sos- « trate le Cnidien aux dieux sauveurs, pour le bien de « ceux qui vont sur mer. » Ptolémée forma la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Il y rassembla quatre cent mille volumes, qu'il confia à l'inspection de plusieurs savants nourris aux dépens du gouvernement et logés dans un magnifique palais, où les amis des lettres de tous les pays trouvaient, dans tous les temps, société, amusement et instruction.

Cette bibliothèque, qu'on appelait *la mère*, avait une succursale qui contenait trois cent mille volumes, et qu'on appelait *la fille*. La première périt par accident, et la seconde, selon l'opinion la plus commune, par le fanatisme des mahométans.

Ptolémée institua aussi un ordre militaire en l'honneur d'Alexandre. Ainsi, on peut le regarder comme le premier fondateur des sociétés de savants et des ordres militaires.

Ce prince défendit son trône contre Perdiccas, qui prétendait à la succession d'Alexandre, et le défit dans une grande bataille où Perdiccas fut tué.

Un autre général macédonien, Démétrius-Poliorcètes, voulait ravir la liberté aux Rhodiens. Ptolémée les garantit de ses fureurs ; et les habitants de Rhodes l'en récompensèrent en lui donnant le titre de *Soter* ou *Sauveur*,

que ses sujets et la postérité lui conservèrent. Il se faisait craindre par sa vaillance, respecter par son habileté, adorer par sa bonté. Les gens du peuple l'abordaient facilement : « Ce sont mes amis, disait-il ; ils m'apprennent les « vérités que mes courtisans me cachent. »

Pendant son règne, qui dura quarante ans, l'Égypte changea totalement de face. La religion reprit sa dignité ; les lois retrouvèrent leur force ; l'armée fut soumise à la discipline ; le peuple jouit de la paix et de la liberté ; les canaux, débarrassés des débris qui les obstruaient, fertilisèrent les campagnes ; les villes sortirent de leurs ruines, et l'élégance grecque orna la solidité de l'architecture égyptienne.

Ptolémée ouvrit de nouveaux ports sur la mer Rouge ; il rendit plus sûrs et plus commodes ceux de la Méditerranée ; enfin, en terminant sa carrière, il laissa tranquille et florissant ce royaume qu'avaient dévasté tour à tour la tyrannie, la guerre et une longue anarchie.

Avant de mourir, Ptolémée-Soter associa au trône son second fils, nommé Ptolémée-Philadelphe. Les vices de Céraunus, qui était l'aîné, lui avaient fait perdre la bienveillance de son père. Céraunus se réfugia en Macédoine, auprès du roi Séleucus, son beau-frère. Il en fut accueilli, et il l'assassina. Après ce meurtre, voulant s'emparer du trône, il épousa la reine Arsinoé sa sœur, et le jour même du mariage, il égorgea ses enfants entre ses bras. Le peuple indigné se souleva et tua le meurtrier. An du M. 3720. Av. J.-C. 284.

Arsinoé, devenue veuve pour la seconde fois, vint retrouver en Égypte son frère Philadelphe, l'épousa, et conserva toujours un empire absolu sur son esprit.

Philadelphe, imitant la sagesse de son père, modéra les impôts, se montra économe sans avarice, généreux sans prodigalité. Toujours armé pour se défendre et non pour attaquer, il fut respecté par les étrangers, dont il était le conciliateur et l'arbitre. Il étendit la navigation et fit fleu-

rir le commerce. Tandis que les vices et la tyrannie des autres successeurs d'Alexandre remplissaient l'Europe et l'Asie de guerres, de massacres et de désordres, la douceur du règne de Ptolémée attirait de toutes parts en Égypte les étrangers, qui venaient y chercher la paix et la liberté.

Philadelphe augmenta la bibliothèque d'Alexandrie; il rendit la liberté aux Juifs qui habitaient cette capitale; il envoya de riches présents à Jérusalem, et obtint du grand prêtre Éléazar un exemplaire des livres de Moïse. C'est à ce monarque que nous devons la Bible traduite par les Septante. D'illustres savants vinrent visiter ce protecteur des lettres. Aratus, Aristophane le grammairien, Théocrite, Lycophron, commentateur célèbre, le grammairien Aristarque, l'historien Manéthon, les mathématiciens Conon et Hipparque, Zénodote, fameux par ses notes sur Homère, brillèrent à sa cour. Sotade, poëte obscène, le satirique Zoïle, furent mal reçus de lui : ils moururent à Alexandrie dans la misère et dans le mépris. La prudence de Philadelphe l'engagea à ménager, mais sans faiblesse, la puissance romaine. Neutre entre les Romains et les Carthaginois, il répondit aux premiers, qui lui demandaient des secours : « Je ne puis assister un ami contre un ami. »

On vit alors paraître à Alexandrie la première ambassade romaine : Quintus Fabius, Quintus Ogulinus, et Cnéius Fabius Pictor, chargés de cette mission, se firent respecter par leur désintéressement. A la fin d'un festin, le roi leur fit distribuer des couronnes d'or : le lendemain, on trouva ces couronnes posées sur les statues du monarque, dans les places publiques. Ptolémée exigea qu'ils les reprissent; mais, en arrivant à Rome, ils les déposèrent dans le trésor.

Ce fut Philadelphe qui termina le canal de Suez, déjà presque achevé par son père, et qui transportait par le Nil, au port d'Alexandrie, les productions de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse et de l'Éthiopie.

Ce roi d'Égypte entretint des flottes considérables dans la Méditerranée et sur la mer Rouge. Quoiqu'il ne fît point la guerre, il avait toujours sur pied une armée de deux cent mille hommes d'infanterie, quarante mille chevaux, trois cents éléphants, deux mille chariots de guerre, un arsenal bien garni et un trésor considérable.

Les bonnes qualités de Ptolémée furent ternies par des faiblesses et par un crime. Craignant l'ambition de ses frères, il en fit périr un; l'autre se sauva et s'empara de la Libye et de la Cyrénaïque, où il régna. Ainsi ce fut par ironie que les Égyptiens lui donnèrent le nom de *Philadelphe* (ami de ses frères). On retrouve sous les rois grecs plusieurs traces des anciennes mœurs égyptiennes; et le peuple, en donnant des surnoms à ses monarques, désignait leurs vices ou leurs vertus, et rappelait ainsi l'usage antique qui autorisait la nation à juger ses rois. On voit aussi que les Lagides adoptèrent tous la coutume qui autorisait les mariages des frères avec les sœurs.

Philadelphe adorait Arsinoé, sa sœur et son épouse. Lorsqu'il la perdit, il voulut suspendre son cercueil, par la force de l'aimant, à la voûte d'un temple; mais sa mort prévint l'exécution de ce projet.

La fin de sa vie fut trop adonnée à la mollesse et aux plaisirs. Sa vieillesse fut précoce, et sa douceur le rendit plus célèbre que ses vertus.

PTOLÉMÉE-ÉVERGÈTE.

(An du monde 3758. — Avant Jésus-Christ 246.)

Ce prince, en succédant à son père, se vit obligé de porter ses armes en Syrie. Antiochus Théos, roi de ce pays, ayant répudié Laodice sa femme, avait épousé Bérénice, fille de Philadelphe et sœur d'Évergète. Après la mort de son beau-père, Antiochus, délivré de toute crainte et séduit par les artifices de sa première femme, se sépara de Bérénice, et reprit Laodice. Cette reine ambitieuse, comptant peu sur le cœur d'un époux qui l'avait déjà abandon-

née, l'empoisonna et plaça Séleucus, son fils aîné, sur le trône. Bérénice, échappée à son poignard, s'était sauvée avec son fils dans la ville de Daphné, d'où elle avait écrit à son frère pour implorer sa protection et son secours. Le jeune roi d'Égypte marcha précipitamment en Syrie, à la tête d'une forte armée, pour défendre sa sœur; mais il arriva trop tard : Bérénice, assiégée et livrée par des traîtres à son implacable ennemie, venait d'être égorgée avec son fils. Ptolémée furieux combattit l'armée syrienne, la défit complétement, s'empara de tous les États que gouvernait Laodice, et livra la tête de cette femme cruelle au fer des bourreaux.

Conquérant de la Syrie, de la Phénicie, maître de Babylone, il s'attira l'amour des Égyptiens en leur renvoyant et en faisant replacer dans leurs temples des idoles que Cambyse leur avait enlevées. Cet acte religieux le fit surnommer *Évergète* ou *bienfaiteur*. Une ancienne inscription a fait croire aux historiens que depuis il porta ses armes avec succès dans plusieurs autres contrées. Cette inscription le nommait souverain de Libye, de Phénicie, de Chypre, et y ajoutait même la Cilicie, la Thrace, la Mésopotamie, la Perse, la Médie, l'Illyrie, la Carie et les Cyclades.

Pendant son expédition en Syrie, sa femme, nommée aussi Bénérice, avait promis aux dieux, s'il triomphait, de leur consacrer sa chevelure, qui était d'une grande beauté. Ptolémée revint victorieux; Bérénice se fit couper les cheveux et les déposa sur l'autel de Vénus, dans le temple que Philadelphe avait bâti en l'honneur d'Arsinoé. Peu de temps après, on s'aperçut de la disparition de ces cheveux. Irrité contre les prêtres qui devaient les conserver, le roi allait ordonner leur supplice. Dans cet instant, Conon, habile astronome, se présente et lui dit : « Seigneur, levez les yeux ; voyez dans le ciel ces sept étoiles qui sont à la queue du dragon; c'est la chevelure de Bérénice que les dieux ont enlevée, et qu'ils ont placée dans les cieux

comme une constellation favorable. » Le roi trompé par cette ingénieuse flatterie, ou feignant de l'être, ne montra plus de courroux, et ordonna de rendre des hommages solennels à la nouvelle constellation. Callimaque l'a célébrée dans un hymne que Catulle a traduit.

En revenant de Syrie, Ptolémée assista, dans le temple de Jérusalem, aux cérémonies des Juifs, et offrit un sacrifice au Dieu d'Israël.

Il fut encore obligé de porter ses armes contre les Syriens. Séleucus avait profité de son absence pour reprendre une partie de ses États. Le roi d'Égypte eut d'abord des succès sur mer et sur terre; mais comme il apprit, après ses victoires, qu'Antiochus rassemblait des forces considérables pour secourir son frère, il sacrifia son ambition au repos de ses peuples, et conclut avec Séleucus une trêve de dix ans. De retour dans ses États, il ne fit plus qu'une expédition militaire pour s'assurer de la soumission de l'Éthiopie et des habitants des côtes de la mer Rouge.

Ce prince consacra le reste de son règne à de grands travaux pour faire fleurir l'agriculture et le commerce; il se livra particulièrement à l'étude des sciences et des lettres. Il avait fait composer une histoire des rois de Thèbes par Érastosthène, son biliothécaire, ainsi que plusieurs autres ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

Tandis que l'Égypte jouissait d'une paix profonde, l'Asie était troublée par la guerre cruelle que se faisaient Antiochus et Séleucus. Le premier, vaincu par son frère, vint chercher un asile à la cour de Ptolémée; mais le roi d'Égypte, loin de vouloir le protéger, le retint en prison pendant plusieurs années Ce prince, parvenu enfin, par l'adresse d'une courtisane, à briser ses fers, s'échappa, et fut tué par des voleurs sur les frontières de l'Égypte.

Dans ce même temps, Sparte, après avoir tenté un dernier effort sous la conduite du brave Cléomène, son roi,

pour recouvrer sa gloire et sa liberté, fut conquise par Antigone. Ce prince, en lui accordant la paix, voulut s'arroger la gloire d'être son libérateur; mais il anéantit ses lois. Elles faisaient toute la force de Lacédémone; et, dès qu'elle les eut perdues, elle cessa bientôt d'exister.

Cléomène, battu sans être découragé, s'était réfugié à Alexandrie. Ptolémée l'accueillit d'abord froidement; mais dès qu'il eut connu l'étendue de son esprit et la fermeté de sa vertu, il lui accorda son amitié, et résolut de l'aider à relever sa patrie. La mort l'empêcha d'exécuter ce généreux dessein. Il termina sa carrière après avoir régné vingt-cinq ans. On soupçonna son fils d'avoir attenté à ses jours, et les Égyptiens, toujours gravement satiriques, lui donnèrent le surnom de *Philopator*.

Ptolémée-Évergète fut le dernier des Lagides qui montra des vertus. Son règne, ainsi que ceux de son père et de son aïeul, furent l'âge d'or de l'Égypte.

Ce beau pays, fertile, peuplé, redoutable par ses richesses et par la vaillance de ses troupes, était devenu l'asile des lettres, des sciences et des arts, et le centre du commerce de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe; mais les successeurs de Ptolémée-Évergète, par la férocité de leur caractère, par l'ineptie de leur administration et par la corruption de leurs mœurs, amenèrent promptement la décadence et la ruine de ce grand empire, qui se fondit dans la monarchie romaine, comme les fleuves de la terre perdent à la fin leur cours, leur nom et leur existence dans les eaux du vaste océan.

PTOLÉMÉE-PHILOPATOR.

(An du monde 3783.— Avant Jésus-Christ 221.)

Ptolémée-Philopator reçut aussi de ses sujets le nom de *Tryphon*, c'est-à-dire l'*efféminé*, nom que méritaient sa mollesse et ses débauches. Antiochus, roi de Syrie, connaissant l'indolence du nouveau souverain et la haine qu'il inspirait aux Égyptiens, crut le moment favorable

pour reconquérir la Phénicie et la Palestine. L'un des généraux de Philopator, nommé Théodote, ne pouvant supporter le joug de ce monarque aussi cruel que vicieux, quitta son service et commanda l'armée syrienne. Pendant les deux premières campagnes, les armes d'Antiochus furent heureuses. Il s'empara de Séleucie, de Damas, de Samarie, de Sidon, et, s'approchant de Péluse, il conçut l'espoir de conquérir l'Égypte; mais les inondations du Nil l'obligèrent de renoncer à cette entreprise.

Au bruit des victoires de ses ennemis, Ptolémée sortit enfin de sa mollesse. Il se mit à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes d'infanterie, de vingt mille chevaux et de cent vingt éléphants. Il marcha en Palestine contre Antiochus; les deux armées se rencontrèrent à Raphia. La nuit qui précéda le combat, Théodote eut la témérité de pénétrer seul dans le camp égyptien et d'arriver jusqu'à la tente du roi. Il n'y trouva pas ce prince, mais il tua son médecin et deux officiers. Le lendemain, les deux armées se livrèrent bataille. Antiochus, qui avait d'abord enfoncé l'aile droite de Ptolémée, ne put secourir à temps son centre enfoncé et battu. Sa défaite fut complète; il perdit dix mille hommes, et se vit obligé de se retirer à Ptolémaïde.

Ce triomphe ne donna point de gloire à Ptolémée : on attribua avec raison ses succès à la reine Arsinoé, sa femme et sa sœur, qui haranguait elle-même les soldats, et combattait à leur tête. Elle était secondée par Nicolas, Étolien, général habile, qui avait su longtemps arrêter les progrès d'Antiochus par son courage et par ses manœuvres.

Après la victoire de Raphia, Ptolémée vint à Jérusalem. Il y offrit des sacrifices, et voulut, au mépris de la loi de Moïse, entrer dans le Saint des saints. La résistance des prêtres et les prières du peuple ne pouvaient réprimer sa curiosité ; mais au moment où il s'approchait du sanctuaire, une terreur panique le saisit, et il prit la fuite sans avoir exécuté son entreprise.

De retour à Alexandrie, il voulut se venger de cet affront; il ordonna à tous les Juifs d'Égypte d'adorer les dieux, sous peine d'être marqués avec un fer chaud qui imprimerait sur leur front l'image d'une feuille de lierre, plante consacrée à Bacchus. Tous, à trois cents près, résistèrent, préférant le supplice à l'apostasie. Le roi furieux les fit venir à Alexandrie au nombre de quarante mille, et les destinait à être écrasés sous les pieds des éléphants; mais troublé par un songe, qu'il prit pour un avertissement céleste, il n'acheva point ce massacre.

Le roi avait un frère nommé Magas, dont les vertus contrastaient avec ses vices. Jaloux de l'amour que lui portait le peuple, il le fit périr, malgré les prières de Cléomène. Cet infortuné roi de Sparte devint sa victime peu de temps après. Il lui avait refusé des secours et la permission d'aller combattre avec les Achéens et les Lacédémoniens pour la liberté. Craignant qu'il ne s'échappât, et que, vainqueur de la Grèce, il ne portât ses armes en Égypte, il le fit assassiner.

On lui impute aussi la mort de Bérénice, sa mère. Un nommé Sosibe était l'agent de ses fureurs. Cet homme artificieux, ministre sous trois règnes, flattait ses vices, servait ses passions, l'éloignait des affaires, gouvernait seul l'État, et en partageait les richesses avec de vils courtisans.

La reine Arsinoé osa faire entendre la vérité et justifier le mécontentement du peuple, qui s'était révolté : la mort fut le prix de son courage.

Le peuple la vengea, en massacrant son meurtrier. On força le roi à chasser Sosibe et à confier l'administration à Tlépolème, homme intègre, mais sans force et sans capacité.

Depuis ce moment, Ptolémée, bourreau de sa famille, méprisé par ses sujets, livra son royaume à des hommes corrompus, à des femmes sans pudeur; et, après avoir régné dix-sept ans, il mourut dans l'abrutissement et dans

la débauche, laissant le trône à un fils d'Arsinoé, âgé de cinq ans.

L'éducation du jeune prince avait été confiée à une maîtresse du roi, nommée Agathoclée, à son frère Agathoclès et à Œnante, leur mère. Cette famille ambitieuse cacha quelques jours la mort du roi, et enleva du palais une grande quantité d'or et de bijoux. Agathoclès élevait ses prétentions plus haut. Aspirant à la régence, il prit dans ses bras le jeune prince, et versant des larmes, il demanda au conseil, aux courtisans, au peuple, leur protection pour cet enfant, que le roi mourant lui avait, disait-il, recommandé. Il assurait que sa vie était menacée, et que Tlépolème voulait s'emparer du trône. Cette fourberie ne trompa personne : le peuple indigné arracha le jeune roi des bras de l'imposteur, le porta dans l'Hippodrome, et le proclama. Agathoclès et ses complices furent amenés devant lui, condamnés en son nom et exécutés sous ses yeux. La populace traîna leurs cadavres sanglants dans les rues, et les déchira en pièces. Leurs parents et leurs amis subirent le même sort.

Antiochus, roi de Syrie, et Philippe, roi de Macédoine, rompant l'alliance qu'ils avaient jurée avec les Égyptiens, voulurent profiter de la minorité de Ptolémée pour conquérir ses États et pour les partager. Les embarras que leur suscitèrent les Romains ne leur permirent pas de persister longtemps dans cette entreprise. Un général étolien, nommé Scopas, combattit avec succès les Syriens, et les chassa de la Palestine et de la Célésyrie. Il fut moins heureux dans la campagne suivante. Scopas, battu, assiégé dans Sidon, se vit réduit à signer une capitulation honteuse, et toute la Palestine rentra sous le joug d'Antiochus.

Les grands d'Égypte, mécontents du peu de capacité de Tlépolème, et ne pouvant s'accorder sur le choix d'un régent, s'adressèrent à Rome, qui accorda sa protection au roi d'Égypte, et donna la régence à un Acarnanien, homme de mérite, nommé Aristomène. Ce nouveau régent

rétablit l'ordre dans le royaume et dans l'armée, développa dans son administration beaucoup d'habileté et de fermeté, profita de la division qui existait entre les ennemis de l'Égypte, repoussa leurs efforts, et négocia avec tant d'adresse, qu'Antiochus, qui avait d'autres guerres sur les bras et qui redoutait les Romains, donna sa fille Cléopâtre à Ptolémée, et lui céda, en faveur de ce mariage, la Palestine et la Phénicie.

Ptolémée n'ayant fait aucune action mémorable ne dut la gloire du commencement de son règne, et le surnom d'*Épiphane* qu'on lui donna, qu'aux talents d'Aristomène. Ce sage ministre entretint aussi des liaisons avec les Achéens, qui formaient alors une ligue puissante dans la Grèce.

Le bonheur de l'Égypte cessa avec la minorité de Ptolémée. Ce monarque s'abandonna à tous les vices qui avaient déshonoré son père. Il épuisa son trésor, opprima ses sujets, et commit de tels excès, que le peuple se révolta contre lui.

On répandit le bruit qu'il avait été tué dans une émeute. A cette nouvelle, Antiochus s'arma et marcha promptement pour s'emparer du trône ; mais apprenant que le roi, secouru par la fermeté d'Aristomène, avait comprimé la révolte et puni de mort Scopas, chef de cette conjuration, il se retira dans ses États, se bornant à s'emparer d'une partie de la Palestine.

Ptolémée, moins touché des services d'Aristomène qu'importuné par sa vertu, voulut s'affranchir d'une gène qui lui devenait insupportable ; il le fit empoisonner. Délivré par ce crime de toute contrainte, il se livra aux plus honteux excès. Ses désordres lui avaient enlevé tout moyen de faire la guerre, et cependant il voulait marcher contre Antiochus. Les grands lui demandèrent où il prendrait l'argent nécessaire pour les frais de cette expédition ; il leur répondit : « Mes amis sont mon trésor. » Cette réponse leur fit craindre qu'il ne les dépouillât de leur fortune ; ils l'empoisonnèrent.

Ce monarque avait régné vingt-quatre ans. Il laissa deux fils, Ptolémée-Philométor et Ptolémée-Physcon, et une fille nommée Cléopâtre sous la tutelle de Cléopâtre, leur mère.

La reine Cléopâtre régna sagement et maintint la paix entre son frère Antiochus et son fils Ptolémée ; mais elle ne vécut qu'un an, et le plus jeune de ses fils fut soupçonné d'avoir hâté sa mort. Le peuple furieux voulait l'exterminer ; mais le jeune roi, que sa tendresse pour sa mère avait fait surnommer *Philométor*, le prit sous sa protection et lui sauva la vie.

Dans ce temps, Antiochus-Épiphane monta sur le trône de Syrie. Bientôt il revendiqua la possession de la Palestine comme une partie des terres tombées en partage, après la mort d'Alexandre, à Séleucus-Nicator. Ptolémée, qui était âgé de quinze ans et qui se dirigeait par les conseils de son gouverneur Eulée et par ceux du régent de l'Égypte nommé Léné, opposa aux prétentions de son oncle les droits de ses aïeux, une longue possession et l'abandon récent qu'Antiochus le Grand avait fait de ces provinces, en mariant sa fille Cléopâtre au feu roi d'Égypte.

Aucun des deux ne voulut céder ; on se prépara de part et d'autre à la guerre. Cependant le jeune Ptolémée fut couronné, et Apollonius, ambassadeur d'Antiochus, vint en Égypte, moins pour assister à cette cérémonie que pour prendre des informations sur les projets et sur les moyens des Égyptiens.

Instruit de leur faiblesse, le roi de Syrie rassembla deux grandes armées de terre et de mer, et marcha rapidement jusqu'à Péluse, après avoir battu les troupes qui voulaient s'opposer à ses progrès ; mais la saison était trop avancée, et comme le bruit d'une révolte des Juifs l'inquiétait, il retourna à Tyr.

L'année suivante, il reparut avec des forces plus considérables sur les frontières d'Égypte, livra bataille à Ptolémée, le fit prisonnier, et marcha sans obstacle jusqu'à Memphis, dont il s'empara. Alexandrie résistait seule

à ses armes. Antiochus affectait de prendre soin des intérêts du jeune roi, son neveu, et administrait les affaires comme son tuteur ; mais une fois maître du pays, il le livra au plus horrible pillage.

Pendant ce temps, le bruit de sa mort se répandit en Palestine. Jason vint à Jérusalem et y excita un soulèvement. Antiochus, apprenant ces nouvelles, sortit d'Égypte, marcha en Judée, prit Jérusalem, la livra au pillage, et tua quatre-vingt mille hommes. Les habitants d'Alexandrie, profitant de son absence, couronnèrent Ptolémée-Physcon. Alors Antiochus revint pour la troisième fois en Égypte, et s'approcha d'Alexandrie.

Physcon avait imploré le secours de Rome. Le sénat envoya des ambassadeurs pour réconcilier le roi de Syrie avec ses neveux. Antiochus, qui craignait une diversion dans son propre royaume, pensa que, sans achever sa conquête par la force, il pouvait se l'assurer par la ruse ; en conséquence, il se déclara le protecteur de Philométor, et lui rendit toute la partie de l'Égypte qu'il avait conquise.

Par ce traité, le roi d'Égypte lui cédait la Palestine, la Célésyrie et la ville de Péluse, qui était le clef du royaume. Antiochus laissa dans cette ville une forte garnison, et se retira en Palestine, persuadé que l'Égypte, déchirée par la guerre civile allumée entre les deux frères, dont l'un régnait à Memphis et l'autre à Alexandrie, s'affaiblirait de plus en plus et ne pourrait lui échapper.

Les ministres des deux Ptolémée pénétrèrent ses projets et les firent échouer. Ils déterminèrent les deux frères à poser les armes, à se réunir et à régner d'accord. Le traité eut lieu.

Dès qu'Antiochus fut informé de cet arrangement, il entra de nouveau en Égypte, ne dissimulant plus son ambition. Loin de paraître soutenir l'un de ses neveux contre l'autre, il avoua hautement le projet de s'emparer de tout le royaume. Vainqueur dans différents combats et

maître de Memphis, il s'approchait d'Alexandrie, lorsque Popilius Léna, ambassadeur romain, vint l'arrêter dans sa marche et lui ordonna de renoncer à son entreprise. Le roi demandait du temps pour faire connaître ses intentions; mais Popilius, traçant un cercle autour de lui, déclara que Rome le regarderait comme son ennemi s'il sortait de ce cercle avant d'avoir promis d'obéir. Cette insolence romaine eut un plein succès : Antiochus, atterré par une telle audace, et voyant déjà les Romains, vainqueurs de Persée et de la Grèce, prêts à fondre sur lui, promit de respecter les alliés du sénat, et sortit de l'Égypte avec son armée. Outré de cet affront, il déchargea sa colère sur les Juifs, auxquels il fit souffrir les plus horribles persécutions.

Les deux rois, délivrés par sa retraite, ne vécurent pas longtemps unis. Physcon, ambitieux, ingrat et cruel, conspira contre son frère ; et Philométor, obligé de sortir d'Alexandrie, s'embarqua, et courut à Rome implorer la protection du sénat. Il arriva dans cette capitale sans suite, sans argent, sans équipages, et logea chez un peintre d'Alexandrie.

Le sénat, touché du malheur dans lequel se trouvait un roi son allié, maître naguère d'un puissant empire, l'accueillit avec intérêt, le traita magnifiquement, écouta ses plaintes, et, par un décret, fit un partage entre les deux frères, donnant à Physcon la Cyrénaïque et la Libye, et à Philométor l'Égypte, ainsi que tous les États qui en dépendaient.

Physcon se soumit aux ordres de la république : mais, après avoir obéi, il représenta aux Romains qu'il était traité trop inégalement, et demanda l'île de Chypre en indemnité.

Le sénat avait toujours fondé la grandeur romaine sur la division des rois étrangers ; il ne se rendait leur arbitre que pour devenir leur maître. Conformément aux principes de cette politique, la demande de Physcon fut accueillie, et l'on ajouta Chypre à son partage.

Philométor n'obéit point à cet ordre du sénat, et les Romains envoyèrent leurs troupes et celles de leurs alliés dans l'île de Chypre, sous la conduite de Physcon. Mais Philométor l'attaqua, le battit, le fit prisonnier ; et, par une générosité qu'il ne méritait pas, il lui rendit la liberté, ses États de Cyrénaïque et de Libye.

Le sénat, frappé du courage et de la magnanimité de Philométor, conclut la paix avec lui et le laissa tranquille possesseur de l'île de Chypre.

Depuis cette époque, et depuis la paix conclue avec Physcon, le règne de Philométor fut paisible ; mais, quelques années après, apprenant que Démétrius, monté sur le trône de Syrie, avait à soutenir la guerre contre un fils naturel d'Antiochus, nommé Alexandre, l'espoir de recouvrer la Palestine le décida à secourir ce dernier, auquel il donna sa sœur Cléopâtre en mariage.

Alexandre Bala, après avoir battu et tué Démétrius, se rendit maître de toute la Syrie ; mais ses vices, ses excès, ses injustices et les crimes de ses ministres le rendirent odieux aux peuples dont les vœux appelaient un libérateur. Un jeune prince, fils du feu roi, nommé comme lui Démétrius, débarqua en Cilicie avec des troupes grecques, et reconquit une partie de ses États.

Ptolémée-Philométor marcha au secours de son gendre : toutes les villes de la Palestine lui ouvrirent leurs portes, et Jonathas, prince des Juifs, vint avec lui à Ptolémaïde. En y arrivant, Philométor découvrit un complot tramé par Apollonius pour l'assassiner. Alexandre refusa de lui livrer ce perfide. Ptolémée furieux lui ôta sa fille, et la donna à Démétrius, auquel il promit son assistance pour remonter sur le trône de son père.

Les habitants d'Antioche ouvrirent leurs portes à Ptolémée. Alexandre, qui était alors en Cilicie, marcha promptement contre lui pour reprendre cette ville. Les deux armées se livrèrent bataille : Alexandre la perdit ; son armée fut mise en déroute complète, et un prince arabe lui

trancha la tête, qu'il envoya à Ptolémée. Celui-ci ne jouit pas longtemps de sa victoire; il mourut peu de temps après, d'une blessure qu'il avait reçue dans le combat.

Son règne avait duré trente-cinq ans. Ptolémée-Physcon, son frère, devint par sa mort le seul maître de l'Égypte.

PTOLÉMÉE-PHYSCON.

(An du monde 3859. — Avant Jésus-Christ 145.)

Cléopâtre, veuve de Philométor, espérait donner le trône à son fils. Une partie des Égyptiens l'appuyait; Onias, avec une armée juive, venait à son secours; Physcon avait aussi un grand parti. Thermus, ambassadeur romain, apaisa ces différends par sa médiation. Physcon épousa la reine Cléopâtre, sa sœur et sa belle-sœur, et promit d'élever son fils; mais, le jour même des noces, il égorgea ce jeune prince. Malgré ce crime et les vices auxquels ce nouveau roi s'abandonnait, les sept premières années de son règne furent heureuses, parce qu'il sut confier l'administration du royaume à un ministre habile et vertueux nommé Hiérax.

Ptolémée, voulant s'attribuer le mérite qui appartenait à Hiérax, se nomma lui-même *Évergète* (bienfaiteur); mais les Alexandrins, qui connaissaient son affreux caractère, le nommaient *Cacoergète* (malfaiteur), et toute l'Égypte l'appela *Physcon*, parce qu'il avait un ventre énorme.

Dans ce même temps, Démétrius fit massacrer les garnisons égyptiennes qui l'avaient si bien servi. Privé de leur appui, il fut détrôné par Tryphon. Pendant son règne, Simon rendit la Judée indépendante; et les Parthes, dont le royaume venait d'être fondé par Arsace, firent de grandes conquêtes, sous la conduite de Mithridate, et étendirent leurs limites depuis l'Euphrate jusqu'au Gange.

L'Égypte perdit bientôt la tranquillité dont elle jouissait. Physcon, n'étant plus retenu par les conseils de Hiérax, se livra à ses passions et à tous les excès qui rendent la tyrannie odieuse. Il fit mourir tous les partisans

de son frère, pillant ses sujets pour payer ses débauches, et punissant de mort tout ce qui murmurait contre cette injustice. En peu de temps, Alexandrie devint déserte ; tout ce qui avait quelque vertu ou quelque fortune abandonna cette ville malheureuse. Les savants, les artistes, les hommes de lettres, que la magnificence des Lagides y avait attirés, s'éloignèrent et se dispersèrent dans l'Asie, dans la Grèce et dans l'Italie.

Le fameux Scipion vint alors en Égypte avec deux autres ambassadeurs, Memmius et Métellus : la présence de ces hommes vertueux mit quelque temps un frein aux folies du roi. Il les reçut avec de grands honneurs, et comme il accompagnait un jour Scipion, celui-ci lui dit en riant que les Alexandrins lui avaient une grande obligation, celle de voir marcher une fois leur roi.

Scipion visita toutes les curiosités de l'Égypte. Il en offrit lui-même de plus grandes et de plus nouvelles aux regards des Égyptiens, sa vertu et sa simplicité.

Après son départ, Physcon reprit avec violence le cours de ses extravagances et de ses cruautés. Il répudia sa femme, et épousa la fille de cette reine, appelée aussi Cléopâtre.

Les Égyptiens, fatigués de son joug, se révoltèrent. Physcon, qui entretenait des troupes étrangères, apaisa la sédition ; mais, peu content de ce succès, il fit rassembler dans l'Hippodrome toute la jeunesse d'Alexandrie, et la fit égorger par ses soldats mercenaires. Le peuple indigné se souleva de nouveau, et courut avec des torches pour le brûler dans son palais. Le tyran se sauva en Chypre avec sa nouvelle épouse, emmenant avec lui son fils Memphitis. Avant de partir, il fit périr un de ses enfants qui gouvernait la Cyrénaïque.

Lorsqu'il eut quitté Alexandrie, le peuple brisa ses statues, et donna le gouvernement de l'Égypte à Cléopâtre, sa première femme. Physcon, la regardant comme l'auteur de la conspiration et de ses malheurs, égorgea le fils qu'il avait eu d'elle, coupa son corps en morceaux et le

mit dans une caisse avec la tête entière. Il l'envoya ensuite à Alexandrie, et ordonna que ce funeste présent fût offert à la reine, au milieu des fêtes que l'on donnait pour célébrer le jour de sa naissance. Ce spectacle d'horreur porta au comble l'indignation des Égyptiens, et tous s'armèrent pour empêcher ce monstre de revenir à Alexandrie. Mais la fortune abandonna la vertu et favorisa le crime. Physcon, à la tête d'une armée étrangère, entra en Égypte et battit les troupes de la reine.

Démétrius, roi de Syrie, avait épousé la fille de cette princesse, nommée aussi Cléopâtre, et qui ne fut que trop fameuse par ses cruautés. Ce roi vint au secours de sa belle-mère ; mais une conspiration qui menaçait son trône en Syrie l'obligea d'y retourner. Ptolémée-Physcon entra vainqueur dans Alexandrie, et la reine se sauva en Syrie près de son gendre.

Le tyran, pour compléter sa vengeance, envoya des secours à un imposteur nommé Alexandre Zébina, fils d'un fripier d'Alexandrie, qui prétendait être le fils d'Alexandre Bala. Cet aventurier détrôna Démétrius et s'empara de son royaume.

Livrée sans défense à un monstre, l'Égypte éprouva les plus gandes calamités. Une nuée épouvantable de sauterelles ravagèrent les campagnes, et la putréfaction de ces insectes répandit la peste dans tout le royaume. Physcon, persécuteur de sa femme, assassin de sa famille et bourreau de ses sujets, termina paisiblement sa carrière à Alexandrie, à l'âge de soixante-treize ans, après en avoir régné vingt-neuf. En lisant l'histoire d'un roi si barbare, on sent l'indispensable nécessité de croire à une justice éternelle qui punit dans le ciel les crimes triomphants sur la terre.

PTOLÉMÉE-LATHYRE ET ALEXANDRE.

(An du monde 3888. — Avant Jésus-Christ 116.)

Physcon laissa le trône à Cléopâtre, sa femme, avec la

liberté de faire régner sur l'Égypte celui de ses deux fils, Lathyre et Alexandre, qu'elle préférerait. Il donna la Cyrénaïque à Ptolémée-Appion, son fils naturel.

La reine, qui voulait garder le pouvoir, couronna d'abord Alexandre, espérant qu'il serait plus soumis que son frère. Elle envoya Lathyre en Chypre; mais les grands n'approuvèrent pas l'injustice qu'on faisait au fils aîné de Physcon, et ils obligèrent la reine à rappeler Ptolémée-Lathyre et à lui donner le trône.

Alexandre prit sa place dans l'île de Chypre. On exigea en même temps que Lathyre répudiât Cléopâtre, sa sœur, et épousât son autre sœur, qui s'appelait Sélène; il obéit. La malheureuse Cléopâtre, sa première femme, s'étant mariée ensuite à Antiochus de Cyzique, fut attaquée à Antioche par Antiochus-Grypus, pendant une absence de son époux. Trompée par une capitulation, elle se rendit; mais la reine Tryphène, femme de Grypus, la fit inhumainement massacrer. Son mari, arrivant trop tard pour la sauver, la vengea, prit Tryphène, et la fit périr.

Peu de temps après, Jean Hircan, prince des Juifs, voulut s'emparer de Samarie. Antiochus de Cyzique secourut cette ville. Ptolémée-Lathyre, son allié, lui envoya des troupes, malgré la volonté de sa mère, qui était gouvernée par deux ministres juifs, fils d'Onias.

Cléopâtre, voyant que son fils gouvernait seul et n'écoutait plus ses conseils, résolut de se venger de lui et de le chasser du trône. Elle fit blesser quelques-uns de ses eunuques, parcourut les rues d'Alexandrie, versa des larmes, en s'écriant que Lathyre voulait la tuer et avait blessé ceux qui la défendaient. Le peuple alors, irrité contre le roi, lui enleva sa femme et Sélène, le força de fuir en Chypre, où il régna, rappela Ptolémée-Alexandre son frère, qui remonta ainsi sur le trône d'Égypte.

Lathyre, furieux contre les Juifs, qu'il regardait comme les premiers auteurs de sa disgrâce, et qui avaient contracté une alliance avec son frère et sa mère, rassembla

des troupes, déclara la guerre à Alexandre, roi de Judée, et lui livra, sur les bords du Jourdain, une bataille dans laquelle il tua trente mille hommes. Josèphe et Strabon assurent que ce roi cruel, voulant, après sa victoire, inspirer une grande terreur dans le pays, massacra tous les prisonniers qu'il avait faits dans cette bataille, et les fit manger par ses troupes.

Cette horreur, invraisemblable dans tout autre temps, devient croyable dans un siècle où les princes d'Asie et d'Égypte signalaient leur tyrannie par les plus infâmes et par les plus affreuses cruautés.

Ptolémée-Alexandre, obéissant aux ordres de sa mère et de ses deux ministres juifs, Chelcias et Ananias, leva une armée, et débarqua en Phénicie. Cléopâtre marcha elle-même à la tête de ses troupes. Craignant quelques troubles pendant son absence, elle déposa dans l'île de Cos son petit-fils Alexandre. Le sort de cet enfant fut extraordinaire; car Mithridate, roi de Pont, s'étant emparé de cette île, fit le jeune prince prisonnier. Il fut délivré par Sylla, qui l'emmena à Rome; et le sénat, dans la suite, le fit roi d'Égypte.

Cléopâtre et son fils Alexandre obligèrent Lathyre à lever le siége de Ptolémaïde.

Tandis que la reine était dans cette ville, Lathyre tenta de rentrer en Égypte; son expédition fut malheureuse. Il se vit forcé de retourner dans l'île de Chypre. La reine Cléopâtre, dont l'ambition n'avait point de bornes, et qu'aucun crime n'effrayait lorsqu'il s'agissait de la satisfaire, conçut le projet de s'emparer de la Judée, et voulut assassiner le roi des Juifs, qui se trouvait près d'elle à Ptolémaïde. Le ministre Ananias empêcha ce forfait.

Ayant appris que Lathyre s'était allié avec Antiochus de Cyzique, la reine embrassa le parti de son rival Antiochus-Grypus, et lui donna en mariage Sélène, femme de Lathyre, qu'elle avait retenu dans les fers.

Lorsqu'elle fut revenue à Alexandrie, elle continua à

tyranniser un de ses fils et à persécuter l'autre. Ptolémée-Alexandre, las de son joug, quitta le trône et voulut vivre en simple particulier; mais apprenant que sa mère tramait un complot contre ses jours, il la fit assassiner.

Ce crime révolta le peuple, qui chassa le roi et rappela Lathyre. Dans ce même temps, Appion mourut, laissant par son testament la Cyrénaïque aux Romains.

Lathyre, remonté sur le trône, ne régna point paisiblement. La Haute-Égypte s'étant révoltée, il y marcha et détruisit la ville de Thèbes. Alexandre, son frère, vint deux fois l'attaquer; mais ce prince détrôné échoua dans la première expédition et périt dans la seconde.

Lathyre ne survécut pas longtemps à la ruine de Thèbes. Il avait régné onze ans avec sa mère, dix-huit ans en Chypre, et cinq ans seul en Égypte. Il laissa le trône à sa fille Cléopâtre. Son neveu Alexandre, appuyé par Sylla, réclamait la couronne : un mariage termina cette contestation; dix-neuf jours après qu'il eut été célébré, Alexandre tua sa femme et régna seul.

PTOLÉMÉE-ALEXANDRE.

(An du monde 3913. — Avant Jésus-Christ 91.)

Ptolémée-Alexandre, moins habile et moins féroce que Physcon, se fit généralement mépriser par ses vices. Il ne sut point apaiser la révolte que les Juifs, habitants de la Cyrénaïque, y excitèrent, et les Romains, qui avaient refusé d'abord cet héritage de Ptolémée-Appion, s'y établirent.

Sélène, sœur de Lathyre et veuve d'Antiochus Grypus, prévoyant qu'Alexandre ne pourrait pas garder le trône d'Égypte, le réclama pour ses fils, Antiochus et Séleucus. Le sénat rejeta leur demande, et le jeune Antiochus, en sortant de Rome, fut dépouillé d'une partie de ses richesses par Verrès, préteur de Sicile.

Ce que Sélène avait prévu ne tarda pas à arriver. Les Égyptiens, las de la mollesse et des vices d'Alexandre, le chassèrent d'Alexandrie, et prirent pour roi un bâtard de

Lathyre, qu'on appelait Ptolémée-Aulètes, c'est-à-dire *joueur de flûte*. Le frère de ce nouveau roi fut établi en Chypre. Alexandre, banni de ses États, se réfugia en Palestine, près de Pompée, et implora vainement sa protection. Il se retira ensuite à Tyr, où il mourut après avoir fait un testament par lequel il léguait l'Égypte et l'île de Chypre au peuple romain. Nicomède, à la même époque, venait de lui céder la Bithynie.

PTOLÉMÉE-AULÈTES.

(An du monde 3939. — Avant Jésus-Christ 65.)

Le sénat romain ayant reçu le testament d'Alexandre, cette affaire excita de grands débats : l'acquisition d'un si puissant empire tentait les plus ambitieux ; cependant la majorité fut d'avis de ne point effrayer la terre par un accroissement si rapide. On venait de réunir à la république la Cyrénaïque et la Bithynie, et il était à craindre qu'en y joignant tout à coup l'Égypte, l'ambition romaine dévoilée n'armât contre elle tous les rois d'Europe et d'Asie. On résolut donc de ne pas accepter ce testament, mais sans le rejeter formellement ; on se contenta de recueillir les trésors qu'Alexandre avait laissés à Tyr, et Ptolémée-Aulètes conserva provisoirement le trône d'Égypte. Son frère, qui régnait dans l'île de Chypre, perdit quelque temps après son royaume par avarice. Clodius, proconsul romain, étant pris par des pirates, avait prié ce prince de payer sa rançon. Il ne lui envoya que deux talents. Les corsaires refusèrent une si modique somme, aimant mieux s'attirer la protection de Clodius en lui rendant gratuitement la liberté.

Clodius résolut de se venger d'Aulètes. Revenu à Rome, la faveur du peuple l'éleva au tribunat ; profitant alors du crédit que cette charge lui donnait, il fit délibérer le peuple sur le testament d'Alexandre, en représentant l'importance de l'île de Chypre et les malheurs de ce pays opprimé par un tyran méprisable. Il fit appuyer son

opinion par ses amis au sénat, et obtint enfin un décret qui déclarait la réunion de ce royaume à la république, et chargeait Caton de s'en emparer.

Caton, arrivé dans l'île de Chypre, promit au roi le sacerdoce de Vénus à Paphos, s'il obéissait aux ordres du sénat. Ce prince, au désespoir, voulut périr avec toutes ses richesses. Il s'était déjà embarqué sur un vaisseau chargé de ses trésors, et se préparait à le percer pour le couler à fond; mais tout à coup il changea de dessein, revint dans l'île et se tua.

Caton recueillit, après sa mort, vingt-un millions qu'il envoya à Rome. Il ne garda pour lui que le portrait du philosophe Zénon, et donna ainsi, dans un siècle de corruption, le plus grand exemple de sagesse et d'intégrité.

Ptolémée-Aulètes, roi d'Égypte, apprenant la ruine de son frère, craignit avec raison que le sénat, après avoir commencé à profiter du testament d'Alexandre, ne s'emparât aussi de l'Égypte. Méprisé par ses sujets, il ne comptait par sur eux pour le défendre.

Ce qui est digne de remarque, c'est que, dans un temps où l'ambition romaine aurait dû irriter tous les peuples, on les voyait tous voler au-devant de son joug. Plusieurs princes même, en mourant, dépouillaient leur famille pour léguer leurs États à la république. D'un côté l'habileté du sénat romain, de l'autre les vices, les crimes, les extravagances des rois d'Europe, d'Asie et d'Afrique expliquent cette disposition générale. Tous ces princes se haïssaient, s'égorgeaient entre eux; leurs parents étaient leurs plus cruels ennemis, et les peuples, las de leurs assassinats et de leur tyrannie, aspiraient tous au repos que leur promettait et que leur donnait la protection de Rome; car, pendant les beaux temps de la république, la conduite du sénat à l'égard des peuples soumis avait toujours été aussi douce, aussi bienfaisante que ses armes s'étaient montrées terribles pour ceux qui lui résistaient.

La prospérité corrompit ces vertus qui avaient fondé sa

grandeur, et nous sommes arrivés à l'époque où les maîtres du monde, livrés à une sordide avarice et dévorés d'ambition, vont détruire la liberté de leur patrie et désoler toute la terre par leurs sanglantes querelles.

Ptolémée-Aulètes connaissait la cupidité des principaux personnages qui gouvernaient alors la république; il fonda sur leur avidité l'espoir de sauver son trône : il ne se trompa point.

César venait d'être nommé consul; il avait besoin d'argent pour exécuter les vastes plans de son ambition. Aulètes partagea dix-huit millions entre ce consul et Pompée. Ces deux rivaux se réunirent pour le protéger; leurs partisans entraînèrent la majorité du sénat, et Ptolémée fut reconnu solennellement roi d'Égypte et ami du peuple romain.

Mais ces sacrifices, qui lui avaient si bien réussi à Rome, lui attirèrent beaucoup de malheurs dans son pays. Le roi, pour acheter une alliance si chère, s'était vu forcé d'établir de lourds impôts sur ses sujets. Ils se soulevèrent et l'obligèrent à fuir. Comme on en voulait à ses jours, il cacha si bien sa marche qu'on le crut mort. Ses deux fils étant trop jeunes pour gouverner, on plaça sur le trône Bérénice, sa fille aînée.

Cependant Ptolémée, débarqué à Sardes, y trouva Caton, qui le reçut avec hauteur et sans se lever à son approche. Le sévère Romain blâma le faible prince de sa timidité, et lui dit qu'il ferait mieux d'affronter la mort en rentrant en Égypte, que d'aller en suppliant à Rome s'exposer au mépris des grands, dont tous ses trésors ne pourraient satisfaire l'avarice. Caton lui offrit même de l'accompagner, s'il voulait tenter la fortune des combats et remonter sur son trône sans secours étrangers. Ptolémée, trop timide pour suivre un pareil avis, et déjà séduit par quelques agents de Pompée, partit pour Rome.

Il y fut d'abord abreuvé de toutes les humiliations dont Caton l'avait menacé. Il traîna de porte en porte ses

offrandes et ses suppliques, et réussit enfin à force de bassesses. Le sénat lui promit de le rétablir dans son royaume, et de l'y faire conduire par Lentulus.

Dans ce même temps, les Égyptiens envoyèrent une ambassade à Rome, pour traverser la négociation de leur roi. Aulètes fit empoisonner les ambassadeurs. Un homme vertueux et hardi, nommé Dion, voulut dénoncer ce crime au sénat; mais il périt aussi sous le poignard du roi.

Malgré l'indignation que ces forfaits et la corruption des grands excitaient dans Rome, Pompée protégeait toujours Aulètes, et voulait que le sénat tînt sa promesse. Marcellinus, nouveau consul, s'y opposait en produisant un oracle de la sibylle, qui permettait de s'allier aux Égyptiens, mais qui défendait de prêter des troupes aux rois d'Égypte. Pompée ne se découragea pas; et, par le conseil de Cicéron, il crut pouvoir éluder l'oracle en laissant le roi à Ptolémaïde et en envoyant des légions pour apaiser la révolte d'Alexandrie.

Lentulus n'osa pas exécuter les ordres de Pompée; Gabinius, plus avare et bien payé, s'en chargea.

Ce général jugea qu'il fallait agir avec rapidité; car, dans ce moment, Bérénice, voulant s'assurer le secours de la Syrie, offrait sa main à Séleucus, son parent, fils du dernier roi Lathyre.

Gabinius, précédé par Antoine, entra en Égypte, s'empara de Péluse, et gagna plusieurs batailles. Archélaüs, qui combattait pour Bérénice, fut tué dans une de ces actions.

Cette guerre commença la renommée et fonda la puissance d'Antoine. L'Égypte se soumit. Ptolémée-Aulètes remonta sur le trône, et prouva par ses cruautés combien il en était indigne. Il fit mourir sa fille Bérénice, massacra tous ses partisans, afin de confisquer leurs biens et de payer ce qu'il devait à Pompée, à Gabinius et à Antoine.

Les Égyptiens consternés souffraient sans murmure tous ces excès; mais ce qui prouve à quel point la superstition

avait conservé de force chez eux, c'est qu'au moment où ils livraient sans résistance leur corps aux bourreaux et leur fortune aux étrangers, un soldat romain ayant tué par mégarde un chat, la présence redoutable du roi, de Gabinius et de ses légions, ne put les empêcher de se soulever, de venger leur méprisable dieu et de mettre en pièces son innocent meurtrier.

Aucun événement important ne marqua plus le règne d'Aulètes. L'Égypte humiliée conserva, non la paix, mais la tranquillité et le silence des tombeaux.

Rabirius, chevalier romain, ayant prêté à Aulètes une grande partie de l'argent qu'il avait répandu dans Rome, vint en Égypte pour se faire payer. Le roi lui proposa de se charger de l'administration des finances, afin d'être remboursé plus promptement. Rabirius, trompé par cette offre, devint comptable ; le roi le fit arrêter quelque temps après, malgré la protection de César et de Pompée. Il se sauva de prison, revint misérable et dépouillé à Rome, où on l'accusa encore d'avoir aidé Ptolémée à corrompre des sénateurs. L'éloquence de Cicéron le sauva de la mort, mais non pas de l'exil.

Ptolémée-Aulètes mourut quatre ans après son rétablissement ; son règne avait duré trente ans. Il laissa deux fils, tous deux appelés Ptolémée, et deux filles : l'une était la célèbre Cléopatre ; l'autre se nommait Arsinoé. Les deux aînés de ses enfants, Ptolémée et Cléopâtre, se marièrent, et régnèrent ensemble sous la tutelle de Rome.

CLÉOPATRE ET PTOLÉMÉE.

(An du monde 3969. — Avant Jésus-Christ 35.)

Ptolémée avait treize ans, et Cléopâtre dix-sept. Pompée, tuteur du jeune roi, se trouvait en Grèce. L'eunuque Photin, gouverneur de Ptolémée, Achillas, général de ses troupes, Théodote, son précepteur, étaient à la tête de l'administration. Ces ministres profitèrent de l'absence de Pompée pour priver Cléopâtre de la part d'autorité que

lui assurait le testament d'Aulètes ; et, afin de gouverner le royaume, ils firent régner leur élève.

Cléopâtre ne supporta pas tranquillement cet affront ; elle se sauva du palais, rassembla ses partisans, courut en Palestine et en Syrie chercher des secours, et revint disputer le trône à Ptolémée, son frère et son époux.

Les deux armées étaient en présence sur la côte, à peu de distance d'Alexandrie, et près d'en venir aux mains. Dans ce même moment Pompée, vaincu à Pharsale par César, arrive avec sa flotte et demande la liberté d'aborder sur ce rivage qu'il avait jadis protégé ; il sollicite l'appui d'un prince enfant, son pupille.

Photin, Achillas et Théodote délibérèrent avec le jeune roi sur cette demande. L'un voulait qu'on l'accueillît, l'autre qu'on lui dît de s'éloigner ; mais Théodote représenta le danger de s'attirer la colère de César, et la nécessité de mériter sa faveur en le délivrant d'un ennemi. Il proposa, non de chasser Pompée, qui pourrait un jour s'en venger, mais de le tuer ; car, dit-il, *les morts ne mordent pas*. Ce lâche avis prévalut, et l'on résolut d'immoler le vaincu, pour enlever à Cléopâtre la protection du vainqueur, et pour s'assurer sa reconnaissance.

Achillas et un Romain nommé Septimius furent chargés d'exécuter l'ordre fatal. Ptolémée écrivit à Pompée qu'il pouvait disposer de lui et de son royaume. Comme la côte était basse, et que les vaisseaux ne pouvaient en approcher, on envoya au-devant de lui une chaloupe pavoisée. Ainsi la trahison prit toutes les formes du respect et de la reconnaissance.

Cependant Pompée, qui avait un secret pressentiment de sa destinée, au moment d'entrer dans cet esquif qui devait être son tombeau, dit à sa femme Cornélie ce vers de Sophocle : « Tout homme qui arrive à la cour d'un « tyran devient son esclave, quoiqu'il y soit entré libre. »

La chaloupe s'éloigna de la flotte. Dès qu'elle fut près du rivage, à la vue du roi, Achillas et Septimius poignar-

des troupes, déclara la guerre à Alexandre, roi de Judée, et lui livra, sur les bords du Jourdain, une bataille dans laquelle il tua trente mille hommes. Josèphe et Strabon assurent que ce roi cruel, voulant, après sa victoire, inspirer une grande terreur dans le pays, massacra tous les prisonniers qu'il avait faits dans cette bataille, et les fit manger par ses troupes.

Cette horreur, invraisemblable dans tout autre temps, devient croyable dans un siècle où les princes d'Asie et d'Égypte signalaient leur tyrannie par les plus infâmes et par les plus affreuses cruautés.

Ptolémée-Alexandre, obéissant aux ordres de sa mère et de ses deux ministres juifs, Chelcias et Ananias, leva une armée, et débarqua en Phénicie. Cléopâtre marcha elle-même à la tête de ses troupes. Craignant quelques troubles pendant son absence, elle déposa dans l'île de Cos son petit-fils Alexandre. Le sort de cet enfant fut extraordinaire; car Mithridate, roi de Pont, s'étant emparé de cette île, fit le jeune prince prisonnier. Il fut délivré par Sylla, qui l'emmena à Rome; et le sénat, dans la suite, le fit roi d'Égypte.

Cléopâtre et son fils Alexandre obligèrent Lathyre à lever le siége de Ptolémaïde.

Tandis que la reine était dans cette ville, Lathyre tenta de rentrer en Égypte; son expédition fut malheureuse. Il se vit forcé de retourner dans l'île de Chypre. La reine Cléopâtre, dont l'ambition n'avait point de bornes, et qu'aucun crime n'effrayait lorsqu'il s'agissait de la satisfaire, conçut le projet de s'emparer de la Judée, et voulut assassiner le roi des Juifs, qui se trouvait près d'elle à Ptolémaïde. Le ministre Ananias empêcha ce forfait.

Ayant appris que Lathyre s'était allié avec Antiochus de Cyzique, la reine embrassa le parti de son rival Antiochus-Grypus, et lui donna en mariage Sélène, femme de Lathyre, qu'elle avait retenu dans les fers.

Lorsqu'elle fut revenue à Alexandrie, elle continua à

tyranniser un de ses fils et à persécuter l'autre. Ptolémée-Alexandre, las de son joug, quitta le trône et voulut vivre en simple particulier ; mais apprenant que sa mère tramait un complot contre ses jours, il la fit assassiner.

Ce crime révolta le peuple, qui chassa le roi et rappela Lathyre. Dans ce même temps, Appion mourut, laissant par son testament la Cyrénaïque aux Romains.

Lathyre, remonté sur le trône, ne régna point paisiblement. La Haute-Égypte s'étant révoltée, il y marcha et détruisit la ville de Thèbes. Alexandre, son frère, vint deux fois l'attaquer ; mais ce prince détrôné échoua dans la première expédition et périt dans la seconde.

Lathyre ne survécut pas longtemps à la ruine de Thèbes. Il avait régné onze ans avec sa mère, dix-huit ans en Chypre, et cinq ans seul en Égypte. Il laissa le trône à sa fille Cléopâtre. Son neveu Alexandre, appuyé par Sylla, réclamait la couronne : un mariage termina cette contestation ; dix-neuf jours après qu'il eut été célébré, Alexandre tua sa femme et régna seul.

PTOLÉMÉE-ALEXANDRE.

(An du monde 3913. — Avant Jésus-Christ 91.)

Ptolémée-Alexandre, moins habile et moins féroce que Physcon, se fit généralement mépriser par ses vices. Il ne sut point apaiser la révolte que les Juifs, habitants de la Cyrénaïque, y excitèrent, et les Romains, qui avaient refusé d'abord cet héritage de Ptolémée-Appion, s'y établirent.

Sélène, sœur de Lathyre et veuve d'Antiochus Grypus, prévoyant qu'Alexandre ne pourrait pas garder le trône d'Égypte, le réclama pour ses fils, Antiochus et Séleucus. Le sénat rejeta leur demande, et le jeune Antiochus, en sortant de Rome, fut dépouillé d'une partie de ses richesses par Verrès, préteur de Sicile.

Ce que Sélène avait prévu ne tarda pas à arriver. Les Égyptiens, las de la mollesse et des vices d'Alexandre, le chassèrent d'Alexandrie, et prirent pour roi un bâtard de

des troupes, déclara la guerre à Alexandre, roi de Judée, et lui livra, sur les bords du Jourdain, une bataille dans laquelle il tua trente mille hommes. Josèphe et Strabon assurent que ce roi cruel, voulant, après sa victoire, inspirer une grande terreur dans le pays, massacra tous les prisonniers qu'il avait faits dans cette bataille, et les fit manger par ses troupes.

Cette horreur, invraisemblable dans tout autre temps, devient croyable dans un siècle où les princes d'Asie et d'Égypte signalaient leur tyrannie par les plus infâmes et par les plus affreuses cruautés.

Ptolémée-Alexandre, obéissant aux ordres de sa mère et de ses deux ministres juifs, Chelcias et Ananias, leva une armée, et débarqua en Phénicie. Cléopâtre marcha elle-même à la tête de ses troupes. Craignant quelques troubles pendant son absence, elle déposa dans l'île de Cos son petit-fils Alexandre. Le sort de cet enfant fut extraordinaire; car Mithridate, roi de Pont, s'étant emparé de cette île, fit le jeune prince prisonnier. Il fut délivré par Sylla, qui l'emmena à Rome; et le sénat, dans la suite, le fit roi d'Égypte.

Cléopâtre et son fils Alexandre obligèrent Lathyre à lever le siége de Ptolémaïde.

Tandis que la reine était dans cette ville, Lathyre tenta de rentrer en Égypte; son expédition fut malheureuse. Il se vit forcé de retourner dans l'île de Chypre. La reine Cléopâtre, dont l'ambition n'avait point de bornes, et qu'aucun crime n'effrayait lorsqu'il s'agissait de la satisfaire, conçut le projet de s'emparer de la Judée, et voulut assassiner le roi des Juifs, qui se trouvait près d'elle à Ptolémaïde. Le ministre Ananias empêcha ce forfait.

Ayant appris que Lathyre s'était allié avec Antiochus de Cyzique, la reine embrassa le parti de son rival Antiochus-Grypus, et lui donna en mariage Sélène, femme de Lathyre, qu'elle avait retenu dans les fers.

Lorsqu'elle fut revenue à Alexandrie, elle continua à

tyranniser un de ses fils et à persécuter l'autre. Ptolémée-Alexandre, las de son joug, quitta le trône et voulut vivre en simple particulier; mais apprenant que sa mère tramait un complot contre ses jours, il la fit assassiner.

Ce crime révolta le peuple, qui chassa le roi et rappela Lathyre. Dans ce même temps, Appion mourut, laissant par son testament la Cyrénaïque aux Romains.

Lathyre, remonté sur le trône, ne régna point paisiblement. La Haute-Égypte s'étant révoltée, il y marcha et détruisit la ville de Thèbes. Alexandre, son frère, vint deux fois l'attaquer; mais ce prince détrôné échoua dans la première expédition et périt dans la seconde.

Lathyre ne survécut pas longtemps à la ruine de Thèbes. Il avait régné onze ans avec sa mère, dix-huit ans en Chypre, et cinq ans seul en Égypte. Il laissa le trône à sa fille Cléopâtre. Son neveu Alexandre, appuyé par Sylla, réclamait la couronne : un mariage termina cette contestation; dix-neuf jours après qu'il eut été célébré, Alexandre tua sa femme et régna seul.

PTOLÉMÉE-ALEXANDRE.

(An du monde 3913. — Avant Jésus-Christ 91.)

Ptolémée-Alexandre, moins habile et moins féroce que Physcon, se fit généralement mépriser par ses vices. Il ne sut point apaiser la révolte que les Juifs, habitants de la Cyrénaïque, y excitèrent, et les Romains, qui avaient refusé d'abord cet héritage de Ptolémée-Appion, s'y établirent.

Sélène, sœur de Lathyre et veuve d'Antiochus Grypus, prévoyant qu'Alexandre ne pourrait pas garder le trône d'Égypte, le réclama pour ses fils, Antiochus et Séleucus. Le sénat rejeta leur demande, et le jeune Antiochus, en sortant de Rome, fut dépouillé d'une partie de ses richesses par Verrès, préteur de Sicile.

Ce que Sélène avait prévu ne tarda pas à arriver. Les Égyptiens, las de la mollesse et des vices d'Alexandre, le chassèrent d'Alexandrie, et prirent pour roi un bâtard de

tés pour combattre Pharnace, fils du fameux Mithridate. Avant de partir d'Égypte, voulant prouver sa reconnaissance aux Juifs, qui, sous la conduite d'Antipater, l'avaient si puissamment secouru, il confirma leurs privilèges et les fit graver sur une colonne. Après avoir vaincu Mithridate, il revint à Rome. La jeune princesse Arsinoé orna son triomphe et y parut chargée de chaînes. Il la mit ensuite en liberté, et elle se retira en Asie.

Dès que le jeune Ptolémée eut quinze ans, âge fixé en Égypte pour la majorité des rois, il voulut prendre les rênes du gouvernement; mais Cléopâtre l'empoisonna et régna seule.

CLÉOPATRE SEULE.

On apprit bientôt en Égypte que César, aspirant au trône, avait été assassiné par Brutus et Cassius, derniers et cruels défenseurs de la liberté romaine. Antoine, Lépide et Octave, qu'on nomma depuis Auguste, formèrent un triumvirat pour venger la mort de César. Cléopâtre se déclara pour eux, et leur envoya les quatre légions que ce grand homme lui avait laissées; mais Cassius s'en rendit maître.

Cléopâtre arma ses vaisseaux et monta sur sa flotte pour aller au secours des triumvirs; une tempête l'obligea de revenir en Égypte.

Un an après, Cassius et Brutus ayant été vaincus et tués à Philippes, Antoine arriva en Asie, chargé par ses collègues de gouverner cette partie du monde. Tous les rois et les princes d'Orient vinrent en foule recevoir ses ordres et lui présenter leurs hommages.

Ayant appris que le gouverneur de la Phénicie, qui dépendait alors de l'Égypte, avait envoyé des secours à Cassius, il cita fièrement Cléopâtre à son tribunal, et lui ordonna de comparaître devant lui pour se justifier. Il l'attendait dans la ville de Tarse.

Cette reine superbe s'embarqua avec ses trésors et un cortége magnifique; elle partit, non pour se défendre,

mais pour vaincre Antoine. Arrivée en Asie, elle parut sur le Cydnus dans une galère dont la poupe était éclatante d'or, les voiles de pourpre, les rames garnies d'argent; le tillac était couvert par un pavillon où brillaient des étoffes tissues d'or. On y voyait Cléopâtre vêtue comme on représente Vénus, et entourée des plus belles filles de sa cour, sous la forme de Grâces et de Nymphes. Les airs retentissaient du son mélodieux des instruments; les avirons, frappant l'onde en cadence, rendaient ces sons plus agréables; on brûlait sur le tillac des parfums qui répandaient au loin leurs douces odeurs, et le rivage se remplissait d'un peuple nombreux qui prenait Cléopâtre pour une divinité, et se prosternait devant elle.

Tous les habitants de Tarse en sortirent pour aller admirer cet étonnant spectacle, de sorte qu'Antoine, voulant conserver sa dignité, resta seul dans son tribunal, entouré de ses licteurs.

Il invita la reine à souper dans son palais; mais elle lui fit dire de venir la trouver dans sa tente, où elle lui avait fait préparer un festin.

Il céda, la vit, s'enflamma, ne parla plus de ses griefs; et, loin de se montrer comme un juge sévère, il ne fut plus dès ce moment qu'un esclave soumis.

Les jours se passaient en fêtes et en plaisirs; la reine y déployait le plus grand faste, et, lorsqu'elle donnait des festins, elle distribuait aux officiers romains les vases d'or et d'argent qui couvraient sa table. Antoine voulait en vain rivaliser avec elle de magnificence; Cléopâtre avait soutenu devant lui qu'elle dépenserait deux millions dans un festin, et, comme il en niait la possibilité, elle fit dissoudre dans le vinaigre une perle qui valait un million et l'avala. Antoine obtint d'elle de conserver une autre perle du même prix, qui fut envoyée au Capitole.

Le premier sacrifice que le général romain offrit à son amour fut un crime. Cédant aux prières de Cléopâtre, il fit mourir sa sœur Arsinoé, qui s'était retirée à Milet, dans

le temple de Diane, asile sacré qu'elle croyait inviolable. Antoine, oubliant sa gloire, suivit Cléopâtre dans l'Égypte, que ruinait et scandalisait leur luxe effréné.

La reine ne le quittait ni dans ses plaisirs ni dans ses exercices. Un jour il pêchait à la ligne près d'elle et ne prenait rien. Cléopâtre fit attacher à sa ligne, par un plongeur, un gros poisson cuit et salé; et, après l'avoir raillé sur son succès, elle lui dit : « Laissez la ligne à « nous autres reines d'Asie et d'Afrique : la pêche qui « vous convient est celle où l'on prend des villes, des « royaumes et des rois. »

Antoine, obligé de retourner à Rome, sortit un moment des chaînes de Cléopâtre. Son asservissement l'avait brouillé avec Octave ; il se raccommoda avec lui et épousa sa sœur Octavie. Mais, étant depuis chargé de faire la guerre aux Parthes, il revint en Orient, revit Cléopâtre, rentra sous son joug, et s'enflamma plus que jamais pour elle.

La reine protégeait les sciences et cultivait elle-même les lettres : elle fit reconstruire la bibliothèque d'Alexanderie. Antoine lui envoya de Pergame deux cent mille volumes.

Les historiens assurent que Cléopâtre parlait avec facilté les langues grecque, romaine, hébraïque, arabe, éthiopienne, et celles des Syriens et des Parthes : ce qui est d'autant plus difficile à concevoir, que ses prédécesseurs savaient à peine l'égyptien, et avaient presque oublié la langue des Macédoniens.

Quoique Antoine fût revenu dans les fers de Cléopâtre, cette reine orgueilleuse, qui prétendait être sa femme légitime, ne pouvait lui pardonner l'hymen d'Octavie. Pour l'apaiser, il sacrifia les intérêts de Rome, et lui donna la Phénicie, l'île de Chypre, une partie de la Cilicie, de la Judée, de la Syrie et de l'Arabie. Ces largesses, faites aux dépens de l'empire romain, irritèrent Octave. La vertueuse Octavie voulut en vain les réconcilier : elle partit de Rome pour rejoindre son époux ; mais Antoine, soumis

aux ordres de la reine, défendit à la malheureuse Octavie de dépasser Athènes; et, peu de temps après, il lui ordonna de retourner à Rome.

Auguste profita de son aveuglement pour rompre ouvertement avec un collègue dont la puissance l'importunait; et, sous prétexte de venger sa sœur et "ome, il s'arma dans l'epoir de se rendre sans partage le maître du monde.

Pendant ce temps, Antoine déclara la guerre aux Arméniens, et s'empara de leur pays. Il revint triomphant à Alexandrie, traînant derrière son char le roi d'Arménie, chargé de chaînes d'or. Il fit hommage à la reine de ce captif couronné.

Cléopâtre l'avait tellement asservi, qu'un jour, dans l'ivresse, il lui promit l'empire romain. Cléopâtre fut alors couronnée avec une très-grande magnificence à Alexandrie. Elle parut dans cette cérémonie avec son amant sur un trône d'or massif, où l'on montait par des marches d'argent. Le front d'Antoine portait un diadème ; il était armé d'un cimeterre persan ; sa main tenait un sceptre magnifique ; il était couvert d'une robe de pourpre brodée d'or avec des boutons de diamants. La reine, assise à sa droite, se montrait vêtue d'une robe éclatante faite d'une étoffe précieuse, jusque-là exclusivement destinée à couvrir la statue de la déesse Isis, dont cette reine orgueilleuse osait prendre l'habit et le nom. Au bas du trône, on voyait assis Césarion, fils de César, et deux enfants, nommés Alexandre et Ptolémée, que Cléopâtre avait eus d'Antoine.

Après le couronnement, un héraut d'armes proclama Cléopâtre reine d'Égypte, de Chypre, de Libye et de Célésyrie, conjointement avec Césarion. Il proclama ensuite les autres princes rois des rois, assignant à Ptolémée la Syrie, la Phénicie et la Cilicie ; et au prince Alexandre les royaumes d'Arménie, de Médie et même celui des Parthes, dont Antoine méditait la conquête.

Jamais l'Égypte n'avait été plus puissante et plus riche ;

et le moment qui précéda sa destruction fut celui où elle jeta le plus grand éclat, semblable à ces feux qui, terminant les fêtes, répandent dans les airs, en mourant, les plus vives clartés, et, après avoir presque égalé la splendeur du soleil, s'éteignent et sont promptement remplacés par une épaisse fumée et par une obscurité profonde. Ce beau pays était devenu le centre des richesses de l'Afrique et de l'Asie. Alexandrie pouvait se croire la capitale de l'Orient. Tous les princes, tous les rois venaient porter leurs tributs à Cléopâtre, et se prosternaient au pied de son trône pour recevoir ses ordres. Antoine, son premier esclave, n'avait plus qu'un pas à faire pour devenir le maître du monde et lui en faire hommage. Mais toute cette puissance, fondée par l'orgueil et minée par les vices, ne tarda pas à s'écrouler; cette gloire éclatante ne fut qu'une courte illusion. La mollesse d'Antoine, ses débauches, son ambition sans bornes, son avidité, son asservissement à l'Égyptienne, et surtout sa dureté pour Octavie, avaient irrité contre lui le peuple romain, et il s'était attiré à la fois sa haine et son mépris.

Octave, non moins ambitieux, mais plus adroit, cachait sa tyrannie à l'ombre des formes républicaines, et se faisait pardonner sa grandeur par sa popularité. Sous le nom de prince du sénat, de tribun du peuple, il montait au trône sans effrayer la liberté; et les légions romaines ne voyaient encore dans le maître de l'Occident qu'un consul et qu'un général, heureux héritier du nom et de la gloire de César, tandis qu'Antoine, efféminé, couronné, vêtu à l'orientale et plongé dans les voluptés, ne paraissait plus à leurs yeux qu'un de ces Antiochus, qu'un de ces Ptolémées qui avaient si souvent suivi le char de leurs triomphateurs.

Auguste déclara la guerre à Antoine, et toutes les nations de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique se partagèrent entre ces deux rivaux, dont le choc allait décider la destinée du monde. Jusqu'à ce moment, Antoine, intrépide,

belliqueux, dur à la fatigue et doué d'une force singulière, s'était acquis plus de réputation militaire que son rival; mais l'amour et la fortune l'avaient changé, les débauches l'avaient énervé. Ses alliés étaient plus nombreux, plus riches que ceux d'Octave, ses légions plus aguerries et mieux exercées; il avait plus de troupes, plus d'argent, plus de vaisseaux qu'Octave. Tous ses moyens étaient prêts, lorsqu'Auguste commençait à peine à réunir les siens. En se hâtant, il pouvait l'écraser facilement; mais il perdit un an à Alexandrie dans les plaisirs et dans les bras de Cléopâtre; et tandis qu'il s'ôtait tout espoir d'accommodement en répudiant la vertueuse Octavie, il ne prenait aucun des moyens qui pouvaient le soustraire à la vengeance de Rome. Enfin, apprenant la marche d'Octave, il sortit de son voluptueux sommeil et s'arma pour combattre. Cléopâtre voulut l'accompagner et commander elle-même sa flotte; il y consentit : cette faiblesse fit son malheur.

Dix-huit légions et vingt-deux mille chevaux composaient l'armée de terre d'Antoine; cinq cents vaisseaux portaient plus de cent mille soldats et douze mille cavaliers. Tous les rois d'Orient servaient sous ses ordres. Cléopâtre les surpassait par sa puissance et par son luxe. Octave, avec moins de pompe, mais plus de discipline, possédait plus de forces réelles.

On avait conseillé à Antoine de combattre avec son armée de terre, parce que ses légions, supérieures en nombre à celles de son ennemi, étaient plus accoutumées au péril; mais Cléopâtre voulait que la gloire appartînt à sa flotte; elle ordonna un combat naval, et il eut lieu dans la golfe d'Ambracie, près de la ville d'Actium.

La bataille fut sanglante et longtemps douteuse; le succès était incertain, lorsque Cléopâtre, effrayée par les cris des combattants, par le choc des armes, par la vue du sang qui couvrait les ondes et par les gémissements des blessés, prit soudain la fuite avec ses vaisseaux. Elle emportait avec elle

l'âme et le courage d'Antoine, qui, n'écoutant plus que sa funeste passion, abandonna l'honneur, la victoire, et l'empire du monde, pour la suivre. Sa flotte se battit longtemps après son départ; mais enfin elle fut vaincue, détruite ou dispersée. Les légions, privées de leur chef, passèrent du côté d'Octave.

Cléopâtre revint à Alexandrie, et Antoine en Libye, où il avait encore une armée; mais, en y arrivant, il trouva qu'elle s'était soumise à l'autorité d'Octave.

Vaincu, abandonné, sans forces et sans espoir, il retourna près de Cléopâtre. Cette reine perfide et cruelle, en rentrant dans le port, fit couronner ses vaisseaux comme s'ils étaient victorieux, pour tromper quelque temps le peuple. Craignant que les grands de l'Égypte, instruits de la vérité, n'excitassent une révolte, elle les fit assassiner. Cléopâtre essaya ensuite de faire remonter le Nil à sa flotte, dans l'intention de la transporter dans la mer Rouge; mais les Arabes l'attaquèrent et la brûlèrent.

Tandis qu'Antoine ne se consolait de la perte du monde que par son amour, cette reine artificieuse ne songeait qu'à le trahir et à gagner la faveur d'Auguste. Ils lui avaient envoyé tous deux des ambassadeurs pour demander la paix. Antoine promettait de vivre à Athènes en simple particulier, pourvu qu'on laissât le trône d'Égypte à Cléopâtre; et la reine faisait assurer secrètement à Auguste qu'elle le seconderait et abandonnerait Antoine s'il voulait lui accorder son amitié. Les ambassadeurs d'Antoine n'obtinrent point de réponse; on amusa ceux de Cléopâtre par des paroles flatteuses et des espérances vagues.

Auguste, qui connaissait le prix du temps, n'en perdit pas, et arriva bientôt devant Péluse, dont les ordres secrets de la reine lui firent ouvrir les portes. Elle consommait ainsi la ruine de son amant, toujours trompé par ses perfides caresses. Cependant, comme Octave la laissait dans l'incertitude sur son sort, elle cacha ses trésors dans un tombeau près du temple d'Isis.

L'armée d'Octave arriva sans obstacles auprès d'Alexandrie. Antoine, au comble du malheur, retrouva enfin son courage : à la tête d'une troupe peu nombreuse, mais fidèle, il fit une sortie vigoureuse, battit son ennemi, revint triomphant aux pieds de sa maîtresse, et passa la nuit en fêtes et en festins. Le lendemain, il voulut livrer bataille ; la flotte de Cléopâtre l'abandonna et se livra à Octave. Désespéré de cette trahison, il défia son rival en combat singulier. Auguste répondit que « si Antoine était las de vivre, il pouvait prendre d'autres moyens pour mourir. »

Alors, voulant se délivrer des importunités d'Antoine, Cléopâtre répandit dans la ville le bruit de sa mort, et quelques-uns de ses affidés vinrent dire à l'infortuné général qu'elle s'était poignardée. Il ne tenait à la vie que pour elle ; il ordonna à un esclave de lui enfoncer un poignard dans le sein. Ce serviteur fidèle refusa d'obéir et se tua devant lui. Antoine suivit son exemple et se précipita sur son épée ; mais apprenant dans le même instant que Cléopâtre vivait encore, il se fit panser et porter à la forteresse où elle était enfermée.

Comme on craignait d'être surpris par les troupes d'Auguste, on n'ouvrit point les portes du fort : mais du haut d'un balcon, on jeta des cordes et des chaînes auxquelles on attacha le malheureux Antoine ; et Cléopâtre, aidée de deux de ses femmes, le monta dans son appartement. Pendant qu'elle l'élevait péniblement en l'air, on voyait cet amant, mourant et passionné, les yeux fixés sur la reine, oublier l'univers et ne soupirer qu'après l'instant qui allait pour la dernière fois le rejoindre à sa maîtresse. Arrivé près d'elle, il recueillit le peu de forces qui lui restaient pour la conjurer de veiller à son salut et de se méfier de la fausseté d'Octave ; il lui assura qu'il mourait heureux, puisqu'il finissait sa vie entre ses bras, et qu'il ne rougissait pas de sa défaite, puisque Rome seule l'avait vaincu. En disant ces mots, il expira. A l'instant même, Proculéius se présenta, dans l'intention d'inviter la reine à se rendre.

Elle refusa de le voir; mais cet officier, suivi de quelques soldats, entra par une fenêtre dans sa chambre. A sa vue, Cléopâtre voulut se tuer; il lui arracha le poignard, en la priant de laisser à Auguste une si belle occasion de montrer sa clémence et sa générosité. La reine se soumit en apparence, et ne demanda que la permission d'ensevelir Antoine; l'ayant obtenue, elle lui rendit des honneurs magnifiques, le fit embaumer, et le plaça dans le tombeau des rois d'Égypte.

Auguste, après l'avoir laissée quelques jours livrée à sa douleur et à la solitude, vint chez elle. La reine se jeta à ses pieds, les cheveux épars, le visage pâle, les yeux baignés de larmes, la voix tremblante et le sein couvert de contusions et de plaies; malgré ce désordre, quelques éclairs de sa dangereuse beauté brillaient encore, étonnaient Auguste, et, presque mourante, elle ne désespérait pas d'enflammer son vainqueur. Sa chambre était pleine des portraits de Jules César; elle dit à Auguste : « Voilà « les images de celui qui vous a adopté et qui m'a pro« tégée; vous lui devez l'empire, et je lui dois ma cou« ronne. » Elle lui montra plusieurs lettres de ce grand homme qui lui assurait son trône, et qui lui promettait sa protection et sa foi; elle mêla à ses discours des louanges délicates pour enivrer le jeune conquérant; enfin, elle déploya tous les artifices de la plus adroite coquetterie : mais Auguste y parut insensible; dirigé par son ambition, éclairé par l'exemple de César et d'Antoine, il l'écouta froidement, l'exhorta au courage et ne lui promit rien.

Cléopâtre vit alors toute sa destinée; dissimulant ses sinistres projets, elle parla des présents qu'elle réservait à Octavie et à l'impératrice Livie, pour en obtenir un traitement favorable lorsqu'elle serait à Rome.

Octave, qui voulait la tromper, fut trompé par elle, crut à sa résignation, et ne soupçonna pas son désespoir. Elle lui demanda la permission d'aller rendre ses derniers devoirs au tombeau d'Antoine; Octave la lui accorda.

La reine, décidée à ne pas subir l'humiliation du triomphe et la honte de la captivité, couvrit d'abord de fleurs la tombe de son amant; rentrée chez elle, elle se mit au bain et se fit ensuite servir un repas magnifique. Étant sortie de table, elle écrivit un billet à Octave, et renvoya tous ceux qui étaient dans son appartement, excepté deux de ses femmes. Sa porte fermée, elle se mit sur un lit de repos, et demanda une corbeille pleine de figues, qu'un de ses serviteurs, déguisé en paysan, venait d'apporter. Un moment après que cette corbeille eut été placée près d'elle, on vit Cléopâtre s'étendre sur son lit comme endormie. La longueur et l'immobilité de ce sommeil étonnèrent ses femmes; elles s'approchèrent et virent bientôt qu'un aspic, caché parmi les fruits, l'ayant piquée au bras, son venin était parvenu jusqu'au cœur et l'avait fait périr sans qu'elle eût donné aucun signe de douleur.

Cependant Auguste, après avoir lu le billet de la reine, qui lui demandait de placer son corps dans le tombeau d'Antoine, envoya précipitamment deux officiers pour l'empêcher d'attenter à ses jours; mais ils la trouvèrent morte.

Elle périt à trente-neuf ans; son règne en avait duré vingt-deux. On renversa les statues d'Antoine; celles de Cléopâtre restèrent longtemps sur les places publiques. Un de ses favoris, pour les conserver, donna mille talents à Auguste.

L'indépendance de l'Égypte finit avec la vie de Cléopâtre; ce royaume devint une province romaine gouvernée par un préfet. Jamais les Égyptiens ne recouvrèrent leur liberté, et de la domination des Romains ils passèrent sous celle des Arabes et des Turcs.

Le règne des Ptolémées, qui datait de la mort d'Alexandre le Grand, avait duré deux cent quatre-vingt-treize ans, depuis l'an du monde 3681 jusqu'à l'an 3974.

Cléopâtre mourut trente ans avant la naissance de Jésus-Christ.

PEUPLES D'ASIE.

ASSYRIENS.

Obscurité sur les premiers peuples de l'Asie. — Origine de l'astronomie et de l'astrologie attribuée aux Chaldéens. — Leur observatoire. — Vente des femmes. — Punition de l'adultère. — Culte des Babyloniens. — Babylone bâtie par Nembrod, selon l'Écriture sainte. — NEMBROD. — Son surnom de Bélus. — Fondation de la ville de Ninive. — NINUS. — La ville de Ninive achevée par lui. — Prise de la ville de Bactres par Sémiramis. — Mort de Ninus. — SÉMIRAMIS. — Fable sur sa naissance. — Babylone bâtie par vingt et un millions d'hommes. — Grands travaux sous ce règne. — Guerre sanglante de l'Inde. — Conspiration contre Sémiramis. — Sa mort. — NINIAS. — Son règne obscur. — Règne de ses successeurs inconnus. — SARDANAPALE. — Son règne honteux — Conspiration contre lui. — Meurt sur un bûcher.

Les premiers temps des peuples de l'Asie sont enveloppés d'épaisses ténèbres ; aucun savant n'a pu les percer ; on y cherche en vain la vérité. On nous parle, dans les livres anciens, des Babyloniens et des Assyriens comme de deux peuples différents, dont les capitales, Ninive et Babylone, étaient sept fois plus grandes que Paris. On nous représente ces nations si rapprochées, et occupant le petit territoire qui se trouve entre le Tigre et l'Euphrate, comme des États assez puissants pour inonder et conquérir l'Asie avec des armées de deux millions d'hommes. Aucun lecteur sensé ne peut croire de pareils contes : l'invraisemblance de ces récits et les contradictions de leurs auteurs prouvent assez qu'on ne saurait acquérir aucune connaissance certaine de cette partie de l'histoire du monde.

Il est évident que Ctésias de Gnide, médecin du jeune Cyrus, n'a écrit que des fables répétées depuis par Diodore. Plusieurs autres historiens l'ont copié ; et, pour savoir le peu de foi qu'il mérite, il suffit de rappeler qu'Aristote le jugeait indigne de croyance, et que cet auteur a rempli son *Histoire des Indes* de fictions qu'il donnait pour des faits certains, et dont il disait avoir été le témoin oculaire.

Nous allons cependant rapporter brièvement ce que les anciens ont dit de l'empire d'Assyrie ; et, tout en avertissant nos lecteurs qu'ils vont entendre des fables, nous pensons qu'il serait peu convenable de les leur laisser ignorer, puisque la science de l'histoire consiste non-seulement à savoir des vérités, mais à connaître tout ce qu'on a dit de remarquable des peuples célèbres qui ont brillé sur la terre.

La Mésopotamie est située entre le Tigre et l'Euphrate : c'est une terre fertile, dans un des plus beaux climats du monde. On appelait ce pays la Chaldée : les prêtres de Babylone gardèrent le nom de Chaldéens ; ils passaient pour avoir fait les premières observations astronomiques, et leur pays disputait à l'Égypte l'avantage d'avoir été le berceau des arts et des sciences.

On cherche en effet, avec plus de raison, la source de la civilisation dans une vaste plaine comme celle de Babylone, que dans un pays inondé comme l'Égypte.

Les Chaldéens, astronomes, prirent bientôt les astres pour des dieux, et on les regarde comme les inventeurs de l'astrologie, science par laquelle on prétendait connaître l'avenir.

Ils avaient découvert le mouvement des planètes d'occident en orient. Ils divisaient le zodiaque en trente degrés, et chaque degré en trente minutes. Leurs années étaient de trois cent soixante-cinq jours, auxquels on ajoutait cinq heures et quelques minutes. Ils regardaient les comètes comme des planètes excentriques à la terre ; on leur attribuait l'invention des cadrans solaires. Une haute tour au centre du temple de Bel leur servait d'observatoire. Leurs prêtres disaient que leur dieu Bélus, après avoir créé le monde et les animaux, s'était fait couper la tête, et que, du sang de sa blessure, les autres dieux détrempèrent la terre, qui produisit des hommes doués d'une portion de l'intelligence divine.

Bérose regardait les fables des Chaldéens comme une

allégorie mystérieuse du chaos et de la création. On trouve aussi dans l'Ezourvedham l'histoire d'un dieu dont les membres coupés donnèrent naissance aux différentes castes indiennes; celle des Brames, la première de toutes, venait de la tête du dieu.

Tout l'Orient semblait reconnaître un dieu suprême qui avait chargé un ou plusieurs autres dieux d'établir et de maintenir l'ordre dans l'univers; mais ce qu'on ne pourra jamais connaître, c'est la source de cette doctrine : les uns pensent qu'elle est sortie de l'Inde; les autres, que les Égyptiens et les Chaldéens l'ont répandue sur la terre; d'autres enfin l'attribuent aux Chinois.

De temps immémorial, les arts florissaient à Babylone, et l'on y vit aussi régner de tout temps le luxe et la débauche. La superstition favorisait le vice. On regardait la Vénus des Babyloniens, nommée *Mélita*, comme une divinité malfaisante qu'on devait apaiser par le sacrifice de la vertu. On prétend que chaque femme était obligée, une fois dans sa vie, de se livrer dans le temple à un étranger. Justin et Ælien disent que la même loi existait en Chypre et en Lydie.

Ce qui est remarquable, c'est que, dans presque toute l'Asie, les femmes se dérobaient aux regards des hommes, et que les Babyloniennes seules vivaient et communiquaient librement avec eux.

Pour favoriser la population, on vendait les plus belles femmes à l'enchère et les laides au rabais, de sorte que la partie pauvre du peuple trouvait toujours à se marier. On punissait sévèrement l'adultère; mais le lien conjugal était rompu facilement en rendant la dot que les femmes avaient reçue de leurs maris.

Le peuple babylonien adorait beaucoup de dieux et divinisait les héros; il montrait une vénération particulière pour un monstre sorti de la mer, moitié homme, moitié poisson, qu'ils nommaient *Oanès;* ils prétendaient que ce dieu avait enseigné toutes les sciences.

Les historiens anciens nous représentent l'Assyrie comme l'un des plus puissants empires du monde. Justin lui donne treize cents ans de durée ; d'autres, cinq cent vingt; cette dernière opinion est celle d'Hérodote. L'Écriture sainte nous apprend que la ville de Babylone fut bâtie par Nembrod, le plus ancien des conquérants. Callisthène écrivait à Aristote que les Babyloniens comptaient au moins mille neuf cent trois ans d'antiquité, lorsque Alexandre entra triomphant à Babylone ; ce qui ferait remonter son origine à l'an du monde 1771, c'est-à-dire cent quinze ans après le déluge.

ROIS D'ASSYRIE.

NEMBROD.

(An du monde 1800. — Avant Jésus-Christ 2204.)

Nembrod avait aussi le nom de Bélus, qui signifie *maître ;* on l'adora sous ce titre. Il était petit-fils de Cham et arrière-petit-fils de Noé. La Genèse en parle comme d'un *violent chasseur devant le Seigneur*. En exerçant la jeunesse à la chasse, il la préparait à la guerre et la formait au courage, à la fatigue et à l'obéissance. On croit que ce fut lui qui le premier entoura de murailles la tour de Bel.

Cette tour, construite en briques et plus haute que les pyramides, servait d'observatoire aux Chaldéens. (Il paraît que c'est elle que l'Écriture nommait la tour de Babel.) Réunissant dans cette enceinte ses amis et ses confédérés, Nembrod se vit bientôt assez fort pour soumettre tous les environs ; il passa ensuite dans l'Assyrie, où il commença la fondation d'une grande ville qu'il nomma Ninive, du nom de son fils Ninus.

Ce qui paraît certain, c'est que Nembrod est le fameux Bélus des Babyloniens, et que son fils, plein de vénération pour sa mémoire, lui érigea des temples et le fit adorer par ses sujets. On ignore la durée de son règne et celle de sa vie.

NINUS.

(An du monde 1842. — Avant Jésus-Christ 2162.)

Ninus, suivant l'exemple de son père, augmenta et discipline son armée. Soutenu par les Arabes, il conquit, pendant l'espace de quinze ans, presque tous les pays qui se trouvaient entre l'Inde et l'Égypte. Il acheva Ninive, que son père avait commencé à bâtir. Il lui donna huit lieues de diamètre et vingt-quatre lieues de circuit, si l'on en croit Jonas, qui disait qu'il fallait marcher trois jours pour faire le tour de cette ville. Ses murs, hauts de cent pieds et fortifiés de quinze cents tours élevées de deux cents pieds, étaient assez épais pour qu'on y pût conduire de front trois chars. Ctésias, qui rapporte ces fables, prétend que l'armée de Ninus se composait de dix-sept cent mille hommes de pied, de deux cent mille chevaux, et de seize mille chariots armés de faux.

Malgré ses forces, Ninus assiégeait en vain, depuis longtemps, Bactres, capitale de la Bactriane; et il aurait peut-être été forcé de se retirer, sans les conseils et le courage de Sémiramis, femme d'un de ses premiers officiers. Elle découvrit le moyen de s'introduire dans la citadelle et de s'en emparer, exécuta elle-même avec audace le plan qu'elle avait conçu, et rendit Ninus maître de la ville, où il trouva d'immenses trésors.

La reconnaissance du roi se changea en amour. Le mari de Sémiramis, effrayé par les menaces du monarque, se donna la mort. Sa veuve devint reine, et eut un fils qu'elle nomma Ninias. Plusieurs auteurs ont cru que Sémiramis, ayant obtenu du roi la puissance souveraine pour cinq jours, en avait profité pour le tuer. Rollin et d'autres historiens le nient, et disent que Ninus mourut paisiblement, en laissant à sa femme le gouvernement de ses États et la tutelle de son fils. On voyait, longtemps après la ruine de Ninive, un superbe tombeau que cette reine célèbre fit bâtir pour son époux.

SÉMIRAMIS.

(An du monde 1852. — Avant Jésus-Christ 2152.)

Sémiramis était née à Ascalon, en Syrie. Diodore raconte qu'étant abandonnée après sa naissance, elle avait été nourrie d'une façon miraculeuse par des colombes. Son nom, qui voulait dire *colombe*, a peut-être donné lieu à cette fable.

Sémiramis s'occupa toujours à couvrir la bassesse de sa naissance par la grandeur de ses entreprises. Voulant surpasser en magnificence ses prédécesseurs, elle employa vingt et un millions d'hommes, tirés de toutes les parties de son vaste empire, à bâtir la célèbre Babylone, dont les anciens ont décrit, avec tant d'éloges et d'exagération, les murs élevés, les jardins suspendus, le lac superbe, les palais magnifiques, le pont hardi, et les vastes temples que dominait celui de Bel. Ce dernier subsistait encore du temps de Xerxès, qui le pilla et le démolit entièrement.

Alexandre, à son retour des Indes, voulut le rebâtir; et dix mille hommes travaillaient à en déblayer les décombres, lorsque la mort de ce grand roi interrompit cette entreprise.

Sémiramis parcourut toutes les parties de son empire; elle agrandit et embellit les villes; elle construisit des aqueducs pour conduire les eaux, perça des montagnes et combla des vallées, afin d'ouvrir partout de grandes routes et des communications faciles.

La vénération qu'elle inspirait était telle, que sa vue seule apaisait une sédition. On vint l'avertir un jour, à sa toilette, que le peuple se soulevait. Elle partit aussitôt, la tête à demi coiffée; sa présence calma les esprits. On lui érigea une statue qui rappelait à la fois le négligé de sa parure et la force de son autorité.

Ses armes conquirent une grande partie de l'Éthiopie. Elle visita le temple de Jupiter Ammon, dont l'oracle lui

apprit que sa vie finirait lorsque son fils Ninias conspirerait contre elle, et qu'après sa mort les peuples de l'Asie lui rendraient les honneurs divins.

La dernière de ses expéditions fut la guerre de l'Inde. Ses troupes se réunirent à Bactres. Apprenant que les Indiens avaient plus d'éléphants qu'elle, la reine fit arranger des chameaux de manière à leur donner la forme et l'apparence d'éléphants. Cet artifice puéril et grossier n'eut aucun succès. Le roi des Indes lui envoya demander son nom et les motifs de son agression. « Dites à votre maître, répondit-elle, que dans peu je lui ferai connaître qui je suis. »

Elle s'avança ensuite près du fleuve Indus, dont elle força le passage après un sanglant combat, où elle fit cent mille prisonniers et détruisit mille barques ennemies. Laissant soixante mille hommes sur les bords du fleuve, elle pénétra rapidement dans l'intérieur du pays. Mais le roi des Indes lui livra une nouvelle bataille : les Indiens remportèrent la victoire; les éléphants épouvantèrent les chameaux et mirent l'armée assyrienne en déroute. Sémiramis, dans la mêlée, fut blessée deux fois par le roi, et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Elle perdit une grande partie de ses troupes en repassant l'Indus. Heureusement pour elle, le roi des Indes, retenu par un oracle, ne la poursuivit pas au delà de ce fleuve. La reine conclut la paix avec lui, et revint à Babylone, ramenant à peine le tiers de son armée. Alexandre est le seul conquérant après elle qui ait porté la guerre au delà de l'Indus.

Sémiramis, rentrée à Babylone, découvrit une conspiration tramée par son fils contre elle. Se rappelant alors la prédiction de Jupiter Ammon, elle ne punit aucun de ces coupables, céda sans murmurer l'empire à son fils Ninias, et se déroba à la vue des hommes, dans l'espoir de jouir bientôt des honneurs divins que l'oracle lui avait promis. On dit qu'en effet les Assyriens lui érigèrent des



temples et l'adorèrent sous la forme d'une colombe. Sa vie dura soixante-deux ans, et son règne quarante-deux.

NINIAS.

Ninias, assis sur le trône, jouit de la gloire de ses prédécesseurs, sans les imiter. Il s'occupait uniquement de ses plaisirs, et se tenait presque toujours renfermé dans son palais. Les princes de l'Asie adoptèrent presque tous cet usage, croyant se rapprocher des dieux en se rendant invisibles aux mortels, et s'attirer d'autant plus de vénération qu'ils étaient moins connus.

Les différents peuples soumis aux rois d'Assyrie envoyaient tour à tour à Ninive des troupes pour la garde du roi. Elles ne restaient qu'un an dans cette ville, et on les plaçait sous la conduite de chefs d'une fidélité éprouvée. On en usait ainsi pour prévenir les conspirations et pour ne point laisser aux troupes le temps de se corrompre dans la capitale. Les successeurs de Ninias suivirent cette coutume pendant trente générations; ils furent tous, comme lui, pacifiques et adonnés aux plaisirs.

Aucun grand événement ne nous a laissé de traces de leurs règnes; ce temps peu glorieux fut probablement heureux pour l'Assyrie. Le silence de l'histoire peut être considéré comme une preuve de la tranquillité des peuples.

L'Écriture sainte, en nous faisant connaître la vie d'Abraham, parle d'Amraphel, roi de Sennaar, pays où était située Babylone. Il paraît que ce fut sous le gouvernement de ces rois indolents et peu connus que Sésostris, roi d'Égypte, porta si loin ses conquêtes dans l'Orient; mais il se contenta de lever des tributs, et laissa subsister l'empire d'Assyrie, dont Platon dit que le royaume de Priam était une dépendance.

L'Écriture parle encore d'un roi assyrien nommé Phul, qui vint en Judée et auquel Manahem, roi d'Israël, offrit

mille talents pour en obtenir des secours. On croit que ce Phul était le même roi de Ninive qui, touché des discours de Jonas, fit pénitence avec tout son peuple. Plusieurs historiens pensent qu'il donna le jour à Sardanapale, dernier roi des Assyriens.

SARDANAPLE.

Sardanapale surpassa tous ses prédécesseurs en mollesse, en luxe et en débauches. Il passait sa vie au milieu de ses maîtresses, habillé et fardé comme ces femmes, et s'occupant à filer avec elles. Il amassa de grands trésors qu'il n'employa qu'à varier ses voluptés.

Arbace, gouverneur des Mèdes, osa enfreindre la défense de pénétrer dans le palais. Révolté de voir la conduite infâme de Sardanapale, qui, oubliant son rang et son sexe, outrageait les lois, la religion et la gloire du trône, il ne put supporter plus longtemps que des gens de courage restassent soumis à un prince si indigne de régner. Il sortit, courut dans la ville, et divulgua tous les secrets de ce foyer de débauches, de vices et de prostitution.

Bélésis, gouverneur de Babylone, et d'autres grands formèrent avec lui une conspiration pour renverser du trône ce prince efféminé.

Au premier bruit de la révolte, le roi se cacha dans les appartements les plus retirés de son palais. Mais, enfin, se croyant au moment d'y être pris, le désespoir lui tint lieu de courage : il sortit de la ville avec quelques amis, rassembla des troupes, combattit les rebelles et gagna sur eux trois batailles. Vaincu dans un dernier combat, il prit la fuite, et s'enferma dans la ville de Ninive, espérant qu'une aussi forte cité serait pour lui un asile inexpugnable.

Un ancien oracle disait que jamais cette ville ne serait prise, à moins que le fleuve ne devînt son ennemi. Cet oracle rassurait complétement Sardanapale ; mais un jour

il apprit que les eaux du Tigre, se débordant avec violence, avaient abattu vingt stades de murs et ouvert un large passage aux ennemis. Il se crut alors perdu ; et voulant effacer par une mort courageuse la honte de sa vie, il se fit préparer un bûcher, y mit le feu, et s'y brûla avec ses eunuques, ses femmes et tous ses trésors. (An du M. 3234. Av. J.-C. 770.)

Après sa mort, on lui érigea une statue qui le représentait dans l'attitude d'un danseur. Le piédestal portait cette inscription : « Mange, bois, goûte tous les plaisirs, tout le « reste n'est rien. »

Le premier empire des Assyriens finit avec la vie de Sardanapale, après une durée de quatorze cent cinquante ans.

Trois grands royaumes se formèrent de ses débris : l'un fut celui des Mèdes, qui durent leur liberté à Arbace, chef de la conspiration ; Bélésis s'empara du trône des Assyriens et de Babylone, et un prince, nommé Ninus le jeune, devint le roi des Assyriens de Ninive.

SECOND EMPIRE DES ASSYRIENS.

Cet empire dure deux cent dix ans. — Bélésis, roi de Babylone. — Son règne de douze ans. — Théglathphalazar, roi de Ninive. — Son règne obscur. — Salmanazar. — Sa victoire. — Époque de Tobie. — Sennachérib. — Sa tyrannie. — Conspiration de ses fils contre lui. — Leur parricide. — Asarhaddon. — Ses conquêtes. — Nabuchodonosor I. — Ses exploits. — Mort tragique d'Holopherne. — Saracus. — Son règne méprisé. — Sa mort. — Nabopolassar. — Son fils associé à l'empire. — Ses conquêtes. — Captivité des Juifs pendant soixante-dix ans. — Nabuchodonosor II. — Époque du prophète Daniel. — Blocus et prise de Jérusalem. — Statue de soixante coudées élevée à Nabuchodonosor. — Siége et prise de Tyr. — Songe de Nabuchodonosor. — Sa mort — Évilmérodach. — Son règne odieux et sa mort. — Daniel dans la fosse aux lions. — Nériglissar. — Meurt dans une bataille. — Laborosoarchod. — Son règne de neuf mois. — Nabonit. — Siége de Babylone par Cyrus. — La main mystérieuse. — Prise de Babylone. — Mort de Nabonit. — Fin de l'empire de Babylone.

Ce second empire dura deux cent dix ans, depuis la mort de Sardanapale jusqu'à l'année où Cyrus, devenu maître de l'Orient, donna le célèbre édit qui termina la captivité des Juifs.

ROIS DE BABYLONE.

BÉLÉSIS OU NABONASSAR.

(An du monde 3257. — Avant Jésus-Christ 747.)

Bélésis ou Nabonassar donna son nom à une époque astronomique très-fameuse dans l'Orient. On prétend qu'il était prêtre et astrologue. Il régna douze ans : son fils Mérodach Baladan lui succéda. Le roi des Juifs, Ézéchias, reçut les ambassadeurs de ce prince pour le féliciter sur sa convalescence. Les autres rois de Babylone sont restés inconnus.

ROIS DE NINIVE.

THÉGLATHPHALAZAR.

Il donna des secours à Achas, roi de Juda, qui dépouilla le temple de Jérusalem pour lui payer des subsides. Le roi d'Assyrie ajouta à son empire la Syrie et la Palestine. Il battit Aza, roi des Syriens, s'empara de Damas, et cette conquête renversa le trône de Syrie. Phacée, roi d'Israël, perdit ses États ; et celui de Jérusalem devint tributaire du roi de Ninive.

SALMANAZAR.

Sous le règne de ce prince, Osée, roi de Samarie, s'allia avec l'Éthiopien Sabacus, maître de l'Égypte, pour secouer le joug des Assyriens. Salmanazar leur fit la guerre ; après un siége de trois ans, il s'empara de Samarie, et chargea de chaînes le roi Osée, qui termina ses jours dans la captivité. Il emmena dans ses États tout le peuple samaritain, et détruisit ainsi le royaume des dix tribus d'Israël. Sous son règne vécut le saint homme Tobie ; il gagna la faveur du roi, et devint un de ses principaux officiers.

Salmanazar régna quatorze ans, et laissa le trône à son fils Sennachérib.

SENNACHÉRIB.

Ce nouveau roi, voulant obliger Ézéchias à lui payer le tribut qu'il lui devait, entra dans la Judée, la pilla, trompa le roi des Juifs par ses négociations, épuisa son trésor, battit les Égyptiens qui venaient à son secours, et porta ses armes dans l'Égypte, qu'il ravagea.

Après cette invasion, il revint de nouveau faire le siége de Jérusalem ; mais l'armée de Juda lui livra une grande bataille, le mit en déroute et lui tua cent quatre-vingt mille hommes.

Sennachérib, dans le cours de ses victoires, s'était donné le titre de roi des rois ; après cet échec terrible, il revint dans ses États, dépouillé de sa gloire et couvert de la honte que lui causait la perte presque totale d'une si puissante armée. Furieux de sa disgrâce, il fit peser sur ses sujets la tyrannie la plus cruelle. Les Juifs se virent particulièrement exposés à sa colère ; il en faisait chaque jour massacrer un grand nombre, et laissait leurs corps dans les champs, sans permettre qu'on leur donnât la sépulture. Son caractère était si féroce qu'il se rendit odieux à sa propre famille. Ses deux fils aînés conspirèrent contre lui, et le tuèrent dans un temple consacré au dieu Nesroch. Ces deux parricides coururent chercher un asile en Arménie ; ils laissèrent le trône de Ninive à leur frère Asarhaddon.

ASARHADDON.

Le dernier des successeurs de Baladan, roi de Babylone, étant mort sans héritier, tout ce pays fut pendant huit ans plein de troubles et d'anarchie. Asarhaddon profita de ces désordres pour s'emparer de Babylone, qu'il réunit à son empire. La Syrie et la Palestine reconnaissaient son autorité ; il porta ses armes dans le pays d'Israël, et fit captifs tous ceux que son père y avait laissés. Mais, comme il ne voulait pas que ce pays demeurât désert, il

le peupla de colonies qu'il fit venir des rives de l'Euphrate. Ses troupes réprimèrent aussi la révolte des Juifs, et ramenèrent prisonnier le roi Manassé, qui resta quelque temps dans les fers à Babylone; dans la suite, on lui permit de retourner à Jérusalem. Asarhaddon avait régné trente-neuf ans à Ninive et treize à Babylone. Son règne fut heureux et glorieux. Saosduchin, son fils, appelé dans l'Écriture Nabuchodonosor, lui succéda.

NABUCHODONOSOR Ier.

Ce roi défit, en bataille rangée, le roi des Mèdes, dans la plaine de Ragan; il prit Echatane, la capitale de la Médie, et retourna victorieux à Ninive. Le fameux Holopherne, général des armées de Nabuchodonosor, rangea plusieurs pays sous sa domination, et se rendit, par son orgueil, par ses victoires et par le nombre de ses soldats, la terreur de l'Orient. Mais comme il assiégeait en Judée la ville de Béthulie, une femme juive, nommée Judith, abattit ce colosse; elle entra dans sa tente, et le poignarda pour sauver sa religion et sa patrie.

La mort d'Holopherne ranima le courage des Juifs; ils battirent complétement les Assyriens, et les obligèrent de sortir de leur pays.

Saracus, autrement nommé Chynaladanus, hérita du trône de Nabuchodonosor.

SARACUS OU CHYNALADANUS.

Saracus se fit mépriser par ses vices et par sa lâcheté. Tous les ressorts de l'État se détendirent; les grands, n'étant plus retenus par aucun frein, répandirent le trouble et la confusion dans l'empire. L'un d'eux, nommé Nabopolassar, se rendit maître de Babylone, où il régna vingt et un ans.

Pour soutenir sa révolte, il s'allia avec Cyaxare, roi des Mèdes. Leurs armées réunies assiégèrent Ninive, la prirent, et la détruisirent de fond en comble; Saracus y perdit la vie.

Depuis la ruine de Ninive, Babylone devint la seule capitale de l'empire d'Assyrie. Les Babyloniens et les Mèdes s'attirèrent par leurs victoires la jalousie des autres peuples. Néchao, roi d'Égypte, voulant réprimer leur ambition, porta ses armes dans leurs États, et remporta sur eux de grands avantages.

NABOPOLASSAR.

(An du monde 3378. — Avant Jésus-Christ 626.)

Le roi d'Assyrie voyait avec peine que la Syrie et la Palestine, profitant de la protection de Néchao, s'étaient soustraites à son obéissance. Son âge et ses infirmités ne lui permettant plus de commander ses troupes, il associa à l'empire son fils Nabuchodonosor, et il l'envoya en Judée, à la tête d'une forte armée, la troisième année du règne de Joachim, roi de Juda.

Nabuchodonosor battit les Égyptiens, conquit la Syrie et la Palestine, assiégea Jérusalem, s'en rendit maître, fit mettre Joachim aux fers, emmena captifs plusieurs princes, ainsi qu'un grand nombre de Juifs, et transporta en Assyrie tous les trésors du palais avec une partie des vases du temple de Salomon.

C'est à cette époque que commença la captivité des Juifs, qui dura soixante-dix ans.

NABUCHODONOSOR II.

(An du monde 3398. — Avant Jésus-Christ 606.)

Nabuchodonosor apprit en Judée la mort de son père; il revint à Babylone, et prit possession de son vaste empire, qui comprenait la Chaldée, la Syrie, l'Arabie, la Palestine. Ce fut pendant son règne que Daniel prophétisa et s'acquit en Assyrie une grande renommée en interprétant les songes du roi, que les astrologues chaldéens n'avaient pu expliquer.

Nabuchodonosor venait de rétablir Joachim sur le trône de Juda. Ce prince se révolta, et le roi envoya contre lui

des troupes; mais elles le trouvèrent mort. Jéchonias, son fils, était sur le trône et persistait dans la révolte.

Les Assyriens formèrent le blocus de Jérusalem. Fatigué de la longueur de ce siége, Nabuchodonosor vint lui-même prendre le commandement de son armée. Il pressa les attaques, entra dans Jérusalem, enleva ce qui restait des trésors du temple et du palais, et les fit transporter à Babylone, où il emmena captifs le roi Jéchonias, sa mère, ses femmes, les grands du royaume et ses principaux officiers. En partant, il plaça sur le trône Sédécias, l'oncle du dernier roi. Ce prince ne fut pas plus soumis et plus reconnaissant que ses prédécesseurs; il fit alliance avec Éphrée, roi d'Égypte, et rompit le serment de fidélité qu'il avait prêté au roi de Babylone.

Les Assyriens remportèrent la victoire sur les Juifs et les Égyptiens; après un siége d'un an, Nabuchodonosor prit d'assaut la ville de Jérusalem, y fit un carnage effroyable, ordonna qu'on tranchât la tête aux deux fils de Sédécias, en présence de leur père. Les habitants de la ville les plus distingués subirent le même supplice : on creva les yeux à Sédécias, qui vécut et mourut prisonnier à Babylone. La ville et le temple furent pillés, brûlés, et toutes les fortifications démolies.

Le roi, enivré d'orgueil par le succès de cette guerre, se fit faire une statue d'or, haute de soixante coudées. Il ordonna à tous ses sujets de l'adorer, sous peine d'être livrés aux flammes. Ce fut dans cette circonstance que trois jeunes Hébreux, refusant de se prêter à ce culte idolâtre, se sauvèrent miraculeusement de la fournaise ardente où ils avaient été jetés. Frappé de ce prodige, Nabuchodonosor défendit de blasphémer le Dieu des Juifs, et combla de faveurs les trois jeunes martyrs.

Quatre ans après la destruction de Jérusalem, Nabuchodonosor assiégea Tyr, une des plus riches et des plus commerçantes villes de l'Orient. Le roi des Tyriens, Stobal, se défendit avec vigueur; et, pendant ce long siége, les

Assyriens souffrirent des fatigues incroyables. L'Écriture sainte dit que *toute tête en était devenue chauve et toute épaule pelée*. Réduits à l'extrémité, les habitants de Tyr abandonnèrent leurs foyers, et se retirèrent dans une île voisine qu'ils fortifièrent; ils y bâtirent une nouvelle Tyr, qui effaça l'ancienne par son éclat et par sa gloire.

Nabuchodonosor, vainqueur dans toutes les guerres qu'il avait entreprises, ne s'occupa plus qu'à agrandir et à embellir la ville de Babylone; mais, au moment où rien ne semblait devoir manquer à sa félicité, un songe effrayant vint troubler son repos. Les prêtres chaldéens ne purent l'expliquer. Daniel seul l'interpréta, et lui annonça que Dieu, irrité de son orgueil, voulait le punir; qu'il serait privé pendant sept ans de la raison, et obligé de vivre avec les animaux des forêts. Les livres saints assurent qu'il fut transformé véritablement en bête.

Ces sept années de châtiment et d'exil accomplies, Nabuchodonosor remonta sur le trône, plus puissant que jamais. Il mourut après un règne de quarante-trois ans; les Assyriens le regardèrent tous comme le plus grand de leurs rois.

ÉVILMÉRODACH.

Le fils de Nabuchodonosor n'hérita pas des talents de son père. Il ne régna que deux ans, et se rendit si odieux par ses débauches et par ses cruautés, que ses parents conspirèrent contre lui et le tuèrent. Ce fut lui qui fit jeter dans la fosse aux lions le prophète Daniel. L'histoire cite cependant un trait d'humanité de ce roi : il fit sortir Jéchonias de la prison où on le détenait depuis trente-sept ans.

NÉRIGLISSAR.

Ce prince, beau-frère du dernier roi, s'était mis à la tête des conjurés qui l'avaient détrôné. Il s'empara du trône; mais son règne ne dura que deux ans. Il déclara la guerre aux Mèdes : ceux-ci appelèrent les Perses à leur

secours. Cyaxare, qui commandait les deux armées, lui livra bataille et le tua. Son fils lui succéda.

LABOROSOARCHOD.

Ce roi vicieux se livra sans frein à tous les excès; sa violence et ses débauches révoltèrent ses sujets, qui lui ôtèrent le trône et la vie. Il ne régna que neuf mois.

NABONIT OU BALTHASAR.

(An du monde 3466. — Avant Jésus-Christ 538.)

Les Mèdes et les Perses, poursuivant le cours de leurs victoires, battirent les armées assyriennes et assiégèrent Babylone. Pendant ce siége, au milieu d'un festin, Balthasar, selon l'Écriture, vit sur la muraille une main qui traçait des caractères mystérieux. Daniel, appelé pour les expliquer, dit au roi que Dieu avait résolu de lui ôter la vie, et de donner son royaume aux Mèdes et aux Perses. Cette même nuit, Cyrus ayant trouvé le moyen d'introduire, par un canal souterrain, ses troupes dans la ville, Babylone fut prise, et Balthasar périt.

Telle fut la fin de l'empire de Babylone, qui dura deux cent dix ans depuis la destruction de celui de Ninive.

MÈDES.

Description de la Médie. — Forme de son gouvernement. — Prétention de Déjocès à la royauté. — Sa ruse pour parvenir au trône. — Son élection. — Son sage gouvernement. — PHRAORTE. — Ses conquêtes. — Sa défaite. — Sa mort. — CYAXARE. — Défait Nabuchodonosor. — Assiége Ninive. — Fait massacrer des chefs scythes par trahison. — Conquêtes de Cyaxare. — Sa mort. — ASTYAGE. — Son règne obscur. — CYAXARE II, dernier roi des Mèdes.

La Médie, qui fait actuellement partie de la Perse, était autrefois composée des pays qui se trouvaient entre ce royaume, la mer Caspienne, la Syrie, la Parthie et l'Arménie. C'est une contrée montagneuse et fertile. Quelques-unes de ses montagnes, qu'on appelait *Portes Caspiennes*, furent un sujet de discussion entre les géographes. Pto-

lémée les place entre la Médie et l'Arménie. La capitale de cette contrée se nommait Ecbatane : on n'en reconnaît plus la place; on croit qu'elle n'était pas loin du lieu où l'on trouve à présent la ville de Tauris.

Plusieurs auteurs supposent que les Mèdes tirèrent leur origine de Madaï, troisième fils de Japhet. Ils avaient la réputation d'être très-belliqueux; mais ils prirent ensuite la mollesse et les mœurs des Perses.

Il est difficile de concilier ce qu'on dit de leurs lois sur le mariage, qui permettaient aux hommes d'avoir plusieurs femmes et aux femmes d'avoir plusieurs maris, avec la jalousie qu'on leur attribuait, et qui les porta, dit-on, à inventer la mutilation des hommes pour en faire des eunuques. Ce qui est tout aussi contradictoire, c'est le despotisme de leurs rois, l'adoration qu'on avait pour eux, leur coutume de s'appeler rois des rois, alliés des étoiles, frères du soleil et de la lune; et, d'un autre côté, le frein imposé aux princes par l'autorité des lois, qui étaient si respectées, que l'Écriture sainte les nomme irrévocables.

L'histoire ne nous a rien conservé des premiers temps de cette nation, qui fut conquise par les rois d'Assyrie, et resta quelques siècles sous leur domination. Lorsque la révolte d'une partie de leurs peuples affaiblit l'empire des Assyriens, les Mèdes furent les premiers qui secouèrent leur joug. La haine du despotisme, qui les avait portés à s'affranchir, les empêcha de se donner un maître nouveau, et ils conservèrent quelque temps, avec sagesse, la liberté qu'ils devaient à leur valeur. Mais cette liberté finit par se changer en licence; et, les désordres de l'anarchie leur paraissant alors pires que la servitude, ils se déterminèrent à former un gouvernement monarchique, qui rendit bientôt l'État plus florissant qu'il n'avait jamais été.

Un Mède nommé Déjocès, fils de Phraorte, conçut le projet de cette révolte et l'exécuta. La nation des Mèdes était alors divisée en six tribus. Elle n'avait point de villes; tous ses peuples habitaient dans des villages qui se bat-

taient entre eux, et qui ne connaissaient plus de limites pour les propriétés, ni de frein pour les passions. On y vivait dans le trouble, sans lois et sans police.

Déjocès conçut l'idée de profiter de ces désordres pour parvenir à la royauté : c'était un homme brave, prudent et réglé dans ses mœurs. La confiance qu'inspiraient sa justice et ses vertus décida les habitants de son village à le prendre pour juge de leurs différends, à soumettre leur conduite à ses conseils. Il s'acquitta de cette fonction avec tant d'habileté et de sagesse, que bientôt ce petit pays et ses environs jouirent des avantages de l'ordre et des douceurs du repos.

Leur bonheur fut envié par les villages voisins, qui s'adressèrent à Déjocès et le rendirent l'arbitre de leurs différends. Le nombre de ses partisans augmenta de jour en jour comme sa renommée; mais loin de se hâter d'exécuter son plan, il sut cacher avec prudence ses vues pour en assurer le succès.

Tout à coup il se plaignit d'être accablé par la foule des personnes qui venaient le trouver et par la multitude des affaires qu'on lui confiait : il ne voulut plus s'en charger et parut déterminé à vivre dans la retraite.

Dès qu'il eut abandonné la direction des affaires, la licence reprit son cours, et l'anarchie s'accrut à tel point, que les Mèdes se virent obligés de se rassembler à l'effet de délibérer sur les moyens à prendre pour remédier à tant de désordres. Les émissaires de Déjocès, répandus dans l'assemblée, représentèrent au peuple que si l'on continuait à vivre en république, le pays serait inhabitable, et que le seul moyen de détruire l'anarchie était d'élire un roi qui aurait l'autorité de faire des lois et de réprimer la violence. Après plusieurs débats, cet avis fut unanimement approuvé; et, tout le monde ayant reconnu que personne dans la Médie ne méritait mieux le trône que Déjocès, il fut élu roi l'an du monde 3294, sept cent dix ans avant Jésus-Christ.

Déjocès développa la plus grande activité; il rétablit l'ordre et prouva à ses sujets qu'ils ne s'étaient pas trompés dans leur choix. Sa bonté naturelle ne l'empêcha pas de faire des règlements sévères pour entourer le trône de respect et inspirer une crainte salutaire. Il pourvut à sa sûreté en se formant une garde composée des hommes qui lui étaient le plus attachés.

Les Mèdes vivaient dispersés dans les villages, sans lois et sans police : il les réunit pour les civiliser, et leur commanda de bâtir une ville : il la plaça sur le penchant d'une montagne qu'il entoura de sept enceintes. Celle du centre était occupée par le palais du roi; on y renferma ses trésors. On destina la sixième à ses officiers : les autres furent distribuées au peuple, qu'il força de s'y établir. Persuadé que l'éloignement attire le respect, il se rendit presque inaccessible et invisible à ses sujets, qui ne pouvaient lui faire parvenir leurs demandes que par des placets et par l'entremise de ses ministres. Cette coutume, suivie dans tout l'Orient, paraît favorable à l'autorité et surtout à la médiocrité : elle inspire la crainte; mais elle prive de l'amour, et l'histoire prouve assez qu'elle ne rend pas les trônes plus solides ni les révoltes plus rares. Il en résulte même que, ne connaissant pas le souverain, une révolution qui s'opère dans le sanctuaire du palais est indifférente à la nation. Au reste, si Déjocès, qui établit un des premiers cette forme despotique, se faisait peu voir à ses sujets, il se fit connaître de tous par la justice de ses décisions et par la sagesse de ses lois. Il rendit son peuple heureux, se fit respecter de ses voisins, et son règne glorieux et pacifique dura cinquante-trois ans.

PHRAORTE.

(An du monde 3347. — Avant Jésus-Christ 657.)

Phraorte succéda à son père Déjocès. Son ambition ne se contenta pas du royaume dont il avait hérité; il porta la guerre en Perse et soumit ce pays à son empire. Ses

forces s'étant accrues par cette conquête, il attaqua successivement d'autres nations, et devint maître de toute la haute Asie, qui comprenait les pays situés au nord du mont Taurus jusqu'au fleuve Halys.

Enflé par ses succès, il osa attaquer l'empire d'Assyrie. Nabuchodonosor demanda des secours à ses alliés, qui les lui refusèrent. Borné à ses propres moyens, il rassembla ses troupes et livra bataille aux Mèdes dans la plaine de Ragan. Phraorte y fut vaincu; sa cavalerie prit la fuite, ses chariots furent renversés. Nabuchodonosor, profitant de sa victoire, entra dans la Médie, prit Ecbatane d'assaut et la livra au pillage.

Phraorte, qui s'était réfugié dans les montagnes, tomba dans les mains du roi d'Assyrie: ce prince cruel le fit mourir à coups de javelot. Il avait régné vingt-deux ans.

CYAXARE.

(An du monde 3369. — Avant Jésus-Christ 635.)

Ce prince, plus heureux que son père, échappa au fer de ses ennemis. Il apprit bientôt que Nabuchodonosor, après s'être vengé, par de grands ravages, des peuples qui avaient refusé de le secourir, venait d'essuyer un échec en Judée, et qu'Holopherne, son général, battu et tué près de Béthulie, y avait perdu presque toute son armée.

Le jeune roi des Mèdes profita de cette circonstance favorable pour se rétablir dans son royaume; il rassembla une forte armée, et se rendit de nouveau maître de la haute Asie; mais il ne se borna pas à ce succès: la ruine de Ninive lui paraissait nécessaire pour venger la mort de son père.

Les Assyriens vinrent à sa rencontre avec les débris de l'armée d'Holopherne; ils furent vaincus, et poursuivis jusqu'à Ninive, dont Cyaxare forma le siége. Il était près de s'en emparer lorsqu'il apprit que Madiès, roi des Scythes, sortant des Palus-Méotides, avait chassé d'Europe les

Cimmériens, et les avait poursuivis jusque dans la Médie. Sur cette nouvelle, il leva le siége de Ninive, dans le dessein d'arrêter ce torrent qui menaçait d'inonder toute l'Asie. Mais la fortune lui fut contraire ; les Barbares vainquirent les Mèdes, et, ne trouvant plus d'obstacle à leur marche, ils parcoururent la Perse, la Syrie, la Judée, et portèrent leurs armes jusqu'en Égypte, que le roi Psammétique ne parvint à délivrer de leur dévastation qu'à force de présents. Ils retournèrent alors sur leurs pas, et occupèrent vingt-huit ans les deux Arménies, la Cappadoce, le Pont, la Colchide et l'Ibérie. Quelques-uns d'entre eux restèrent en Palestine, et, après avoir pillé le temple de Vénus à Ascalon, s'établirent en deçà du Jourdain, dans une ville qu'on nomma depuis Scythopolis.

Cyaxare avait été forcé de faire une paix honteuse avec les Scythes et de se rendre leur tributaire. Convaincu qu'il ne pouvait se défaire d'eux par la force, il résolut de s'en délivrer par trahison.

Suivant la coutume des Mèdes, à une certaine époque de l'année, chaque famille se réunissait pour un festin. Le roi invita au sien les principaux chefs des Scythes. Chacun de ses sujets en fit autant dans sa maison, et, à la fin du repas, on égorgea tous ces étrangers. Un très-petit nombre échappé au poignard fut réduit en servitude, et ceux qui par fortune ne s'étaient point trouvés au festin s'enfuirent en Lydie près du roi Alyatte, qui les reçut avec humanité. L'implacable Cyaxare exigeait que ce prince lui livrât ces infortunés ; sur son refus, il porta la guerre en Lydie. Après plusieurs combats où l'avantage fut alternatif, et dans la sixième année de cette guerre, les deux rois se livrèrent une grande bataille ; mais, tandis qu'on se battait, il survint une éclipse de soleil que Thalès de Milet avait prédite. Les Mèdes et les Lydiens, effrayés de cet événement qu'ils regardaient comme un signe de la colère des dieux, se retirèrent chacun de leur côté, et firent ensuite la paix, sous la médiation de Syannésis,

roi de Cilicie, et de Nabuchodonosor, roi de Babylone.

Pour cimenter ce traité, Argénis, fille d'Alyatte, épousa Astyage, fils de Cyaxare. Les historiens anciens, en parlant de ce fait, nous font connaître une étrange cérémonie qui était d'usage alors entre ceux qui contractaient une alliance. Les deux parties se faisaient des incisions aux bras et buvaient mutuellement leur sang.

Après avoir quelque temps joui du repos, Cyaxare, ayant appris que Nabopolassar avait excité une révolte dans Babylone, se joignit à lui pour exécuter ses anciens projets contre les Assyriens. Ils assiégèrent et prirent Ninive, tuèrent Saracus, qui en était roi, et ruinèrent de fond en comble cette grande ville. Les deux armées s'enrichirent de ses dépouilles, et Cyaxare, poursuivant ses victoires, s'empara de toutes les autres villes de l'Assyrie, excepté de Babylone et de la Chaldée, qui appartenait à Nabopolassar.

Après cette expédition, Cyaxare mourut; il avait régné quarante ans. Son fils Astyage hérita de son trône.

ASTYAGE.

(An du monde 3409. — Avant Jésus-Christ 595.)

Quelques auteurs ont pensé qu'Astyage était le même qu'Assuérus, dont parle l'Écriture. Son règne, qui dura trente-cinq ans, ne fut signalé par aucun événement remarquable; l'histoire n'en a pas conservé de traces. Il eut deux enfants, Cyaxare et Mandane. Mandane épousa Cambyse, fils d'Achémènes, roi de Perse; de ce mariage naquit le fameux Cyrus.

CYAXARE II.

(An du monde 3445. — Avant Jésus-Christ 559.)

Cyaxare II fut le dernier roi des Mèdes. Son neveu Cyrus réunit la Médie à la Perse.

LYDIENS.

Description de la Lydie. — Le Pactole. — Culte des Lydiens. — Leurs inventions. — Candaule, premier roi lydien. — Sa vanité cause sa mort. — Gygès. — Sédition apaisée par l'oracle de Delphes. — Ardys. — Son règne obscur. — Sadyatte. — Règne de douze ans. — Alyatte. — Ses conquêtes. — Fait la paix avec les Milésiens. — Crésus. — Ses richesses et ses conquêtes. — Son entretien avec Solon. — Fait la guerre avec les Perses. — Il est vaincu. — Le nom de Solon lui sauve la vie. — La Lydie réunie à la Perse.

Il est impossible de fixer l'étendue des différents petits royaumes de l'Asie Mineure. Les peuples de ces contrées, tantôt agrandis par leurs victoires sur leurs voisins, et tantôt resserrés dans des limites plus étroites par leurs défaites, envahis successivement par les Assyriens, les Scythes, les Mèdes, les Grecs, éprouvèrent enfin le sort de toutes les nations civilisées, et devinrent des provinces de l'empire romain.

Le royaume de Lydie se trouvait entre la Mysie, la Carie et l'Ionie. Sa capitale était la ville de Sardes, située au pied du mont Tmolus, sur les rives du Pactole, fleuve fameux dans la fable et dans l'histoire, et qui roulait de l'or dans ses sables. La possession de cette ville semblait si importante aux Perses, que, lorsque les Grecs s'en furent emparés, Xerxès ordonna que chaque jour, à son repas, on vînt lui dire : « Les Grecs ont pris Sardes. »

Les Lydiens croyaient descendre des Égyptiens ; leur religion était celle des Grecs. Ce fut en Lydie qu'on vit briller plusieurs héros des temps fabuleux : Hercule filait chez Omphale, reine des Lydiens.

Les Lydiens étaient laborieux ; on y punissait l'oisiveté comme en Égypte. Ils avaient adopté des Assyriens l'infâme coutume qui faisait de la prostitution un acte religieux. On leur attribuait l'invention de la monnaie, des jeux de dés, des auberges, de plusieurs instruments. Adonnés surtout au commerce, ils acquirent de grandes richesses ; les rois de Perse en recevaient d'énormes tributs ; et un seul négociant, nommé Pythius, défraya l'armée de

Xerxès, et fit présent à ce prince d'un platane et d'une vigne d'or massif.

Le premier de leurs rois se nommait, dit-on, Manès. Ils le choisirent parmi les esclaves, espérant que le souvenir de sa servitude l'empêcherait de les opprimer. Quinze rois lui succédèrent; on ne connaît leurs règnes que par des fables trop grossières pour être rapportées.

CANDAULE.

Candaule est le premier roi lydien dont les historiens de l'antiquité aient parlé avec détail. Épris de sa femme, il ne cessait de vanter sa beauté. Son imprudente vanité le porta à vouloir que Gygès, un de ses premiers officiers, jugeât par ses propres yeux des charmes de cette princesse. Lorsqu'il quitta l'endroit secret où le roi l'avait placé, près du bain de la reine, celle-ci l'aperçut et n'en parla pas; mais, animée par le désir de se venger, ou peut-être par une passion coupable, elle fit venir Gygès, et lui donna le choix d'expier son crime par sa mort ou par celle du roi. Celui-ci prit le dernier parti; il tua Candaule, et devint le maître de son lit et de son trône, que perdit ainsi la famille des Héraclides. Cette histoire, que nous a transmise Hérodote, est rapportée autrement par Platon : il dit que Gygès portait un anneau qui le rendait invisible quand il voulait, et qu'au moyen de cette bague il avait enlevé à Candaule le trône et la vie.

GYGÈS.

Son règne fut d'abord troublé par une sédition qu'excitait l'horreur de son crime; mais les deux partis, au lieu de se battre, convinrent de s'en rapporter à l'oracle de Delphes. Gygès envoya au temple de magnifiques présents qui valaient près d'un million, et le dieu se déclara pour lui.

Gygès régna trente-huit ans et mourut l'an 3286, sept cent dix-huit ans avant Jésus-Christ.

ARDYS.

Ce prince succéda à son père. Sous son règne, les Cimmériens, poursuivis par les Scythes, vinrent en Asie. Ces Barbares y firent de grands ravages et prirent la ville de Sardes. Il mourut après avoir régné quarante-neuf ans.

SADYATTE.

Sadyatte fit la guerre aux Milésiens. Il mourut avant d'avoir terminé cette guerre, et ne régna que douze ans.

ALYATTE.

Le règne d'Alyatte, fils de Sadyatte, fut glorieux et dura cinquante-sept ans. Il prit les villes de Smyrne, de Clazomène, et chassa les Barbares de ses États. Son armée continuait d'attaquer la ville de Milet, dont le siége, commencé par son père, durait depuis six ans : ayant envoyé au roi des Milésiens un ambassadeur pour négocier une trêve, on trouva la place publique pleine de provisions, et les habitants occupés à faire de magnifiques festins. Alyatte, qui en fut instruit, trompé par cette ruse, et désespérant de se rendre maître d'une place si bien approvisionnée, leva le siége et fit la paix.

Ce roi combattit longtemps contre Cyaxare; cette guerre se termina par un mariage entre leurs enfants.

CRÉSUS.

(An du monde 3442. — Avant Jésus-Christ 562.)

Le nom de ce roi rappelle le faste et l'opulence. Les riches présents qu'il envoya à Delphes, et qu'on y voyait encore du temps d'Hérodote, firent croire que ses richesses étaient immenses. Strabon prétend qu'elles provenaient du produit des mines qu'on exploitait près de Pergame. Le sable d'or du Pactole en fournissait, dit-on, aussi une partie. Cependant, lorsque Strabon vivait, on ne trouvait plus d'or dans cette rivière.

Crésus joignit l'éclat des conquêtes à celui des richesses.

Il réunit à ses États la Phrygie, la Mysie, la Paphlagonie, la Bithynie, la Pamphylie, et tous les pays des Cariens, des Ioniens, des Doriens et des Éoliens.

Il protégeait les sciences et les lettres, et sa cour fut ornée par la présence de plusieurs des sept sages de la Grèce. Il se plut particulièrement à déployer sa magnificence devant Solon, le plus célèbre de ces philosophes, et à lui montrer ses trésors. Ce législateur républicain n'en fut point ébloui, et lui prouva qu'il n'admirait dans un homme que ses qualités personnelles. Crésus lui demanda un jour s'il avait rencontré dans ses voyages un homme parfaitement heureux. « J'en ai connu un, répondit le philosophe ; « c'était un citoyen d'Athènes, nommé Tellus, honnête « homme qui a passé toute sa vie dans une douce aisance, « et qui a toujours vu sa patrie florissante. Cet heureux « mortel a laissé des enfants généralement estimés ; il a « vu les enfants de ses enfants, et il est mort glorieuse- « ment en combattant pour son pays. »

Crésus, surpris de lui entendre citer comme un modèle de bonheur une fortune si médiocre, lui demanda s'il n'avait pas trouvé des gens encore plus heureux que Tellus. « Oui, lui répondit Solon ; c'étaient deux frères, Cléobis et « Biton, d'Argos, célèbres par leur amitié fraternelle et « par leur amour filial. Un jour de fête solennelle, voyant « que les bœufs qui devaient conduire leur mère au « temple de Junon n'arrivaient pas, ils s'attelèrent eux- « mêmes au joug et traînèrent son char l'espace de plu- « sieurs lieues. Cette prêtresse, pénétrée de joie et de re- « connaissance, supplia les dieux d'accorder à ses en- « fants ce que les hommes pouvaient désirer de mieux. « Elle fut exaucée. Après le sacrifice, ses deux fils, plon- « gés dans un doux sommeil, terminèrent paisiblement « leur vie. On leur érigea des statues dans le temple de « Delphes.

—Vous ne me comptez pas, dit le roi avec humeur, au « nombre des heureux? — Seigneur, reprit le sage, nous

« professons, dans notre pays, une philosophie simple, « sans faste, franche et hardie, sans ostentation, et peu « commune à la cour des rois. Nous connaissons l'incon- « stance de la fortune; nous attachons peu de prix à une « félicité plus apparente que réelle, et qui n'est souvent « que trop passagère. La vie d'un homme est à peu près « de trente mille jours. Aucun d'eux ne ressemble à « l'autre; tous sont exposés à mille accidents qu'on ne peut « prévoir; et comme nous ne décernons une couronne « qu'après le combat, nous ne jugeons du bonheur d'un « homme qu'à la fin de sa vie. »

Le fameux Ésope se trouvait dans le même temps à Sardes; et, reprochant à Solon son austère franchise, il lui disait : « N'approchez point des rois, ou ne leur pré- « sentez que ce qui peut leur être agréable. — Dites plu- « tôt, répondit Solon, qu'il faut ne point approcher des « rois, ou ne leur dire que ce qui doit leur être utile. »

Crésus ne tarda pas à reconnaître que Solon lui avait dit la vérité : deux de ses enfants furent un sujet d'affliction pour son cœur; l'un périt, malgré toutes les précautions prises pour éviter l'accomplissement de l'oracle qui avait annoncé sa mort; l'autre devint muet.

La gloire de Cyrus commençait alors à s'étendre dans l'Orient. Crésus résolut de s'opposer aux progrès de ses armes; il envoya de riches présents à Delphes pour savoir quelles seraient l'issue de cette guerre et la durée de son empire. Les réponses de l'oracle furent obscures et ambiguës : la première disait que, s'il portait les armes contre les Perses, un grand empire serait renversé; et la seconde, que le royaume de Lydie durerait jusqu'au moment où un mulet occuperait le trône de Médie.

Le roi ne négligea aucun des moyens qui pouvaient rendre son succès probable : il fit alliance avec les deux peuples les plus puissants de la Grèce : les Lacédémoniens, fameux par leur vaillance, et les Athéniens, que commandait le célèbre Pisistrate.

Il aurait fait plus sagement encore s'il avait suivi le conseil d'un de ses ministres, qui lui dit : « Craignez, seigneur, d'attaquer les Perses : ils sont nés dans un pays « rude et montagneux, endurcis aux travaux et à la fatigue, vêtus et nourris grossièrement, privés des voluptés qui nous ont amollis; vous avez tout à perdre avec « eux, et ils ont tout à gagner avec vous. Loin de les combattre, félicitez-vous de n'être pas attaqué par eux. »

Crésus persista dans son entreprise. Vaincu, détrôné, il vit son pays ravagé, ses trésors pillés, son empire détruit, et il aurait péri sur l'échafaud, si, dans le moment où il allait mourir, le nom de Solon qu'il prononça n'avait fixé l'attention et excité la pitié de Cyrus. Ce prince voulut savoir la cause de cette exclamation ; et, apprenant de la bouche de l'infortuné monarque ce que le sage Grec lui avait dit au milieu de ses prospérités, sur l'inconstance de la fortune, il craignit probablement pour lui-même ses vicissitudes, et accorda la vie à son illustre et malheureux captif. La Lydie fut ainsi réunie à l'empire des Perses.

PHÉNICIENS.

La navigation attribuée aux Phéniciens. — Construction du temple de Salomon par Hiram. — Découverte de la pourpre. — Sidon, premier roi. — Siége et ruine de la ville de Sidon. — Sa reconstruction. — Règne de Pygmalion. — Mort de Sichée. — Fuite de Didon. — Nouvelle ville de Tyr. — Gouvernement des Tyriens. — Strabon proclamé roi. — Siége et destruction de Tyr par Alexandre.

Après avoir vu toutes les scènes sanglantes que nous présentent les guerres cruelles et presque continuelles des rois de Judée, d'Égypte, d'Assyrie et de Médie, au milieu de ce bouleversement des empires qui se choquaient, s'envahissaient et se renversaient tour à tour, il est doux de reposer sa vue sur le tableau d'une nation pacifique, industrieuse, qui plaçait sa gloire dans l'étude des sciences et des arts utiles, et qui, par son immense commerce, adoucissant les mœurs, éclairant les esprits, servait de

lien aux différentes contrées que parcouraient ses vaisseaux agiles et ses actifs négociants.

La mer semblait devoir séparer éternellement les nations; les Phéniciens imaginèrent les premiers d'employer ce terrible élément pour les rapprocher : l'art de la navigation était pratiqué de temps immémorial chez eux, et répandait le bonheur et l'aisance sur la côte stérile qu'ils habitaient, et qui vit briller avec éclat les magnifiques villes de Tyr et de Sidon.

Les Phéniciens conduisaient les flottes de Salomon sur les côtes d'Afrique, à Ophir, à Tarsis, et, après un voyage de trois ans, leurs navires revenaient chargés d'or, d'argent, d'ivoire, de gomme et de pierres précieuses.

Les cèdres du Liban descendaient de cette montagne pour servir à la construction de leurs vaisseaux ; ils tiraient de l'Égypte leurs voiles et leurs cordages. L'observation des astres leur avait appris à parcourir sans s'égarer les mers les plus éloignées. Chypre, Rhodes, la Grèce, la Sicile, la Sardaigne, se peuplèrent de leurs colonies.

Ils tirèrent de grandes richesses des contrées méridionales de l'Espagne, passèrent le détroit et pénétrèrent dans l'Océan.

Cadix devint l'entrepôt de ce grand commerce, qui était si riche, qu'on vit quelquefois leurs vaisseaux attacher à leurs ancres, au lieu de plomb, l'argent dont ils étaient surchargés.

Un Tyrien, nommé Hiram, construisit le fameux temple de Salomon. Les riches ornements, les métaux précieux qu'on y voyait briller, venaient de Tyr et de Sidon.

Six cent dix ans avant Jésus-Christ, pour satisfaire la curiosité hardie de Néchao, roi d'Égypte, des Phéniciens partirent de la mer Rouge, firent le tour de l'Afrique, rentrèrent dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule, et arrivèrent, au bout de trois années, à l'embouchure du Nil. Leurs navigateurs racontaient des merveilles fabuleuses de ces voyages, pour cacher à tous les

peuples les vrais secrets de leur navigation, dont ils voulaient conserver exclusivement les profits.

Les manufactures des Phéniciens étaient célèbres; les rois, les princes et les grands de la terre recevaient d'eux cette pourpre précieuse qui fut un don du hasard pour les Tyriens. On raconte qu'un chien de berger, pressé par la faim, brisa entre ses dents un coquillage dont le sang teignit sa gueule d'une couleur éclatante qui frappa les yeux, et qu'on parvint ensuite à appliquer avec succès aux étoffes destinées à la parure des monarques.

Ce peuple navigateur avait fait de grands progrès en astronomie, en géométrie, en mécanique, en géographie. On lui attribue l'invention des lettres, et il surpassa toujours en génie les Égyptiens, dont les superstitions arrêtèrent les lumières.

La Phénicie était une partie du pays de Chanaan. Sidon, sa première capitale, eut longtemps l'empire de la mer; prise et dépouillée par les Philistins et par les rois de Judée, d'Égypte et d'Assyrie, elle fut remplacée par la fameuse Tyr. La colonie phénicienne de Carthage, fondée huit cent quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ, effaça par la suite l'éclat et la puissance des Tyriens.

On croit que leur premier roi s'appelait Sidon, fils de Chanaan. Après lui se trouve un long intervalle jusqu'au règne de Tétramnestus, qui fournit trois cents galères à Xerxès pour faire la guerre aux Grecs.

Temnès, son successeur, se révolta contre les Perses. Darius Ochus assiégea Sidon. Les habitants de cette ville, ne pouvant obtenir de conditions favorables, et se voyant livrés à leurs ennemis, que des traîtres introduisaient dans leurs murs, ne consultèrent plus que leur désespoir, s'enfermèrent dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfants, y mirent le feu, et s'ensevelirent sous les ruines de leur patrie.

Ainsi Darius ne conquit que des cendres, d'où il tira cependant encore de grandes richesses en effets précieux

et en métaux fondus. Le roi de Sidon seul avait échappé aux flammes : sa lâcheté lui fut inutile ; car Darius le fit mourir.

Quelques familles sidoniennes, réfugiées sur leurs vaisseaux, se retirèrent à Tyr, qu'elles fortifièrent. Cette ville superbe avait perdu ses richesses; mais elle conserva au moins quelque temps son indépendance.

On rebâtit Sidon, et ses habitants nourrirent dans leur cœur contre les Perses une haine qui éclata lorsque le grand Alexandre parut. Les Sidoniens, malgré les ordres de leur prince, ouvrirent leurs portes avec empressement. Alexandre, voulant les rendre heureux, leur donna pour roi Abdolonyme, le plus vertueux de leurs citoyens. Les députés qui lui portèrent la couronne le trouvèrent dans son jardin, occupé de travaux champêtres. Il résista longtemps, craignant de quitter la paix de sa retraite pour monter sur le trône. Enfin il céda aux vœux de ses compatriotes ; sa main, qui avait fécondé la terre avec sa bêche, porta dignement le sceptre, et sa sagesse fit le bonheur de ses sujets.

Le premier roi des Tyriens fut Abidal, prédécesseur de ce Hiram, si connu par ses relations avec Salomon.

On ne sait rien de positif sur les sept rois qui lui succédèrent. Pygmalion, leur héritier, ne fut que trop célèbre par son avarice et sa cruauté ; il tua son beau-frère Siclrée, dans l'intention de s'emparer de ses trésors. Mais Didon, veuve de ce prince infortuné, trompa l'avidité de son frère : elle emporta ses richesses sur des vaisseaux ; et, après avoir avoir parcouru plusieurs mers, elle aborda sur la côte d'Afrique, près d'Utique, et y fonda la célèbre colonie de Carthage.

Les Tyriens, dont les richesses étaient enviées par les rois voisins, furent souvent exposés à leurs attaques : ils soutinrent de longs siéges en différents temps ; l'un dura cinq ans, et l'autre treize. Enfin, sous le règne d'un de leurs princes, nommé Baal, Nabuchodonosor surmonta

leur opiniâtre résistance. Ne pouvant plus défendre leurs murs, ils se sauvèrent sur leurs vaisseaux et abandonnèrent au vainqueur leurs maisons désertes, qu'il détruisit.

L'ancienne Tyr était sur leur rivage; les Tyriens en rebâtirent une nouvelle dans une île peu éloignée, et la fortifièrent de manière à la rendre presque imprenable.

Leur nouveau gouvernement fut républicain; leurs chefs étaient des juges nommés *suffètes*. Ils retournèrent ensuite à la royauté. L'histoire de leurs princes n'a point laissé de traces. Pendant un interrègne, les esclaves, que le commerce avait rassemblés en grand nombre à Tyr, tuèrent leurs maîtres, s'emparèrent de leurs trésors, et épousèrent leurs veuves et leurs filles.

Comme ils voulaient se donner un roi, ils convinrent de nommer celui d'entre eux qui le lendemain verrait le premier le soleil et paraîtrait ainsi le plus favorisé par les dieux. Un esclave qui avait secrètement sauvé la vie à son maître, Straton, lui apprit cette décision. Ce maître reconnaissant lui dit : « Au moment où tous les autres re- « garderont demain l'orient pour épier l'apparition du so- « leil, prenez un moyen tout opposé, tournez vos regards à « l'occident sur l'endroit le plus élevé de la plus haute tour « de la ville, et vous la verrez dorée par ses premiers « rayons. » Ce conseil fut suivi et réussit. Les esclaves, étonnés de la sagacité de leur compagnon, exigèrent qu'il déclarât la personne qui lui avait donné cet expédient. Il avoua tout, et les esclaves, attribuant aux dieux la délivrance miraculeuse de Straton, le proclamèrent le roi.

Son fils lui succéda, et le sceptre passa dans les mains de ses descendants, dont le dernier se nommait Azelmie. Sous son règne, Alexandre parut devant Tyr. Il voulait, disait-il, punir les crimes commis par ces esclaves deux cents ans auparavant, et venger les citoyens libres qu'ils avaient égorgés. Le siége fut long et la résistance opiniâtre. Alexandre fit construire une digue pour joindre l'île à

la terre ferme : ce travail fut souvent interrompu par les assiégés, qui accablaient de pierres les assaillants et jetaient des traits enflammés et de l'huile bouillante sur leurs constructions. Au bout de sept mois les Macédoniens prirent d'assaut la ville de Tyr, et passèrent deux mille hommes au fil de l'épée. Alexandre fit mettre en croix autour des murailles deux mille Tyriens de la race des esclaves ; mais il épargna les descendants de Straton.

La ville fut détruite et rasée ; sur ses débris Alexandre bâtit une nouvelle cité qui resta, ainsi que la Phénicie, sous la domination de ses successeurs.

ARMÉNIENS.

Leur origine. — Leurs rois. — Conquêtes et défaite de Tigrane. — Sa mort. — Victoire de son fils Artuazde, qui meurt victime de la trahison d'Antoine. — Règne d'Ariobarzane. — Trahison de Rhadamiste. — Sa fuite. — Sa barbarie envers Zénobie, sa femme. — Règne de Tiridate.

Les Arméniens, qui prétendent aussi être les plus anciens peuples du monde, vivaient inconnus dans le temps où l'Égypte et l'Assyrie étaient déjà des empires civilisés et puissants. L'opinion commune est que les Arméniens descendent de Japhet.

Les deux Arménies sont hérissées de montagnes où l'on trouve les sources du Tigre et de l'Euphrate. Leurs habitants croient que l'arche de Noé s'est arrêtée sur le mont Ararat.

La grande Arménie était séparée de la petite Arménie par le mont Caucase.

Avant le règne d'Alexandre, on ne sait que des fables sur les princes qui gouvernaient ce pays. Depuis cette époque, les rois d'Arménie jouèrent un plus grand rôle. Antiochus avait possédé quelque temps ces contrées ; mais les gouverneurs nommés par lui, Artasias et Zodriade, prirent le diadème, se rendirent indépendants, et s'appuyèrent de l'alliance des Romains. Tigrane le Grand

accrut beaucoup ses États : secondé par Mithridate, roi de Pont, son beau-père, il domina en Syrie et conquit la Mésopotamie et la Phénicie. Les Romains avaient enlevé la Cappadoce à Mithridate. Tigrane la reprit sur eux et la lui rendit : mais la fortune l'abandonna bientôt : il fut vaincu par Lucullus, et ensuite par Pompée, qui lui restitua son trône. Touché de cette générosité, il resta fidèle aux Romains, et poussa même la déférence pour eux, ou plutôt la crainte de leurs armes, au point de refuser asile dans ses États à son beau-père Mithridate. La fin de son règne fut paisible. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Artuazde, son fils, n'imita pas sa prudence. Il trompa Marc-Antoine, l'engagea dans une guerre contre les Mèdes et contre les Parthes, et, s'étant concerté secrètement avec ses ennemis, il conduisit l'armée romaine dans un défilé, où elle fut taillée en pièces.

Antoine, qui échappa avec peine au vainqueur, dissimula son courroux et demanda à Artuazde sa fille pour la donner au fils de Cléopâtre. Le roi d'Arménie, dupe de ce stratagème, se rendit près de lui : on le fit prisonnier, et on le conduisit, chargé de chaînes d'or, ainsi que sa femme et ses enfants, dans la ville d'Alexandrie, aux pieds de Cléopâtre, qui lui fit couper la tête.

Alexandre, fils de cette reine et d'Antoine, s'empara du trône d'Arménie, dont il fut bientôt chassé par Auguste. Il eut pour successeur d'abord un autre Artuazde, qui déplaisait au peuple, et ensuite Ariobarzane, que la nation désirait et qu'on obtint de Rome.

L'Arménie, peu de temps après, fut subjuguée par les Parthes ; mais Tibère la délivra, et lui donna pour roi Mithridate Ibère, frère de Pharasmane, roi d'Ibérie. Ce prince éprouva successivement les faveurs et les revers de la fortune : couronné par Tibère, il se vit détrôné par Caligula, qui le chargea de chaînes, et délivré par Claude, qui lui donna des troupes pour reconquérir sa couronne sur les Parthes. Pharasmane le seconda dans cette entre-

prise ; mais il le trahit après, et excita une révolte dans ses États. Le cruel Rhadamiste, fils de Pharasmane, assiégea son oncle dans une forteresse, le trompa en lui jurant qu'il pouvait se rendre sans avoir à craindre ni le fer ni le poison ; lorsqu'il se livra à lui, il le condamna à mort, et le fit étouffer.

Vologèse, roi des Parthes, vengea cette mort et punit ce crime : il attaqua Rhadamiste et le chassa de ses États. Peu de temps après, Rhadamiste y revint, furieux contre ses sujets, qui l'avaient faiblement défendu. Il les gouverna avec tant de cruauté, qu'ils se soulevèrent. Le roi eut à peine le temps de monter à cheval et de fuir. Zénobie, sa femme, le suivait. Sa grossesse l'empêchait de supporter la fatigue ; mais craignant de tomber dans les mains de ceux qui la poursuivaient, elle pria son mari de terminer ses jours. Le barbare lui enfonça son épée dans le sein, et la jeta dans l'Araxe. Les vêtements de Zénobie la soutinrent sur l'onde ; des bergers l'aperçurent, la retirèrent et pansèrent sa plaie ; elle revint à la vie. Tiridate, fils du roi des Parthes, la reçut dans sa cour avec de grands honneurs. L'histoire ne nous a rien appris de plus sur la vie de Rhadamiste.

La malheureuse Arménie fut longtemps le théâtre des guerres que se livraient les Parthes et les Romains. Néron donna aux Arméniens pour roi Alexandre, petit-fils d'Hérode, roi de Judée. Mais Tiridate soutenait ses droits ; il combattit avec succès les Romains, commandés par Corbulon, et gagna leur estime. Néron abandonna Alexandre et couronna lui-même Tiridate. L'Arménie se vit heureuse sous son règne.

Ses successeurs se conduisirent plutôt en lieutenants des empereurs qu'en rois. Enfin Trajan réunit la Mésopotamie à l'Arménie ; il en fit une province romaine. Lorsque l'empire fut près de sa chute, le trône d'Arménie parut se relever. L'histoire cite quelques rois arméniens, vassaux des successeurs de Constantin. L'Arménie fut ensuite sou-

mise aux Turcs, qui en ont partagé la possession avec les Persans.

PHRYGIENS.

Position de la Phrygie. — Inachus le Larmoyant. — Les Gordiens. — Le nœud gordien.

La Phrygie est un pays fertile, au centre de l'Asie Mineure, entre le Pont, la Troade, la mer Égée et la Carie. Les Égyptiens avouaient que les Phrygiens étaient plus anciens qu'eux ; ils prétendaient descendre d'un des fils de Gomer. Ils passent pour avoir inventé la divination par le vol des oiseaux. Le mode phrygien fut célèbre. La musique et la danse de ce peuple étaient molles et efféminées comme ses mœurs ; sa religion à la fois ridicule et cruelle; les prêtres se mutilaient pour rappeler le malheur de leur dieu Atys, dont on croyait que Cybèle pleurait sans cesse l'infortune et la mort.

La nation phrygienne est peut-être la seule qui ait conservé le souvenir d'un de ses princes régnant avant le déluge ; il s'appelait Inachus. Instruit par un oracle de la destruction prochaine du monde, il passait ses jours, dit-on, à déplorer cette grande catastrophe, et l'on conserva en Phrygie l'habitude de dire, lorsqu'on se moquait des lamentations d'un homme : « Il pleure comme Inachus. »

La plupart de leurs rois se nommaient Midas ou Gordien. Le premier Gordien était laboureur ; un aigle, qui vint se percher sur le joug de ses bœufs, lui annonça son élévation. Après un interrègne, les Phrygiens convinrent de donner le trône à l'homme qu'on verrait arriver le premier sur un chariot dans le temple de Jupiter. Un autre Gordien réalisa la prédiction ; et lorsqu'il fut couronné, il consacra son chariot dans le temple.

Le nœud qui servit à attacher le timon de ce char était si artistement fait, qu'il semblait impossible de le dénouer. Le roi promit l'empire de l'univers à celui qui le délierait : ce fut le fameux nœud gordien qu'Alexandre

coupa pour obtenir par la force ce qui avait été promis à l'adresse.

C'est plutôt dans la fable que dans l'histoire qu'on doit placer la plupart des actions qu'on attribue aux divers rois de Phrygie. On ne nous a conservé rien de certain que leurs noms.

TROYENS.

La Troade. — Teucer, premier roi des Troyens. — La ville de Troie bâtie par Tros. — Causes de la guerre de Troie. — Destruction de cette ville après dix ans de combats.

Le génie d'Homère rend immortel le nom de ce peuple qui habitait un pays charmant, situé sur la côte de l'Asie Mineure, entre la Propontide, la mer Égée, la Mysie et l'Hellespont.

L'histoire de la Troade est tellement mêlée à la fable, et les héros troyens sont tellement confondus avec les dieux et les demi-dieux, qu'il n'est pas possible de les séparer. Le mont Ida n'est fameux que par le jugement du berger Pâris, qui donna à Vénus le prix de la beauté. Ce sont les amours de Héro et de Léandre qui nous font connaître le détroit de Sestos et d'Abydos ; et jamais on n'aurait parlé des petites rivières du Scamandre et du Simoïs, si Homère n'avait chanté les combats des Grecs, la colère d'Achille et la mort d'Hector.

La Troade était une partie de la Phrygie ; mais les Troyens furent toujours plus belliqueux que les peuples qui les environnaient. Le premier de leurs rois s'appelait Teucer ; on le disait fils du Scamandre. Nous ne connaissons aucune de ses actions. Son gendre Dardanus lui succéda; célèbre par ses vertus et sa piété, il apporta de Samothrace la statue de Minerve qu'on appela le *palladium*, parce que le sort de la ville où on le déposa dépendait, suivant un oracle, de sa conservation. Érichthon, son fils, rendit comme lui son peuple heureux ; il laissa la cou-

ronne à Tros. Ce prince envoya Ganymède, son fils, porter des présents à Jupiter, roi d'un pays voisin. Ganymède fut arrêté en chemin par un autre roi nommé Tantale. Jupiter le réclama et combattit Tantale, qui fut tué et condamné dans les enfers à voir toujours près de lui ce qu'il désirait, sans en pouvoir jamais jouir. Tros bâtit la ville de Troie. Anchise, amant de Vénus et père du fameux Énée, descendait de Tros. Ilus, fils de ce roi, fut, suivant la fable, le père de ce Memnon dont on voyait la statue en Égypte. Un autre de ses fils, Tithon, était l'amant de l'Aurore, qui le rendit immortel. Laomédon, troisième fils d'Ilus, construisit la citadelle de Troie. Sous son règne, les Argonautes débarquèrent dans la Troade. On raconte que Laomédon, ayant provoqué imprudemment Hercule, fut tué par ce demi-dieu. Priam, si célèbre par ses malheurs, monta sur le trône de Laomédon et en vit la chute. Ce roi avait une sœur nommée Hésione, mariée à Télamon. Ce prince l'accablait de mépris. En vain Priam demanda justice aux Grecs de cette conduite; ses plaintes restèrent sans réponse, et sa sœur sans vengeance. Pâris, fils de Priam, enleva la belle Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte. Toute la Grèce s'arma pour punir cette offense. Priam, irrité des outrages faits à sa sœur, refusa de satisfaire Ménélas; la guerre éclata, et, après dix ans de combats, Troie fut détruite. On voit encore quelques ruines troyennes, les premières assez éloignées du rivage; c'est tout ce qui rappelle l'ancienne Troie. Les autres, plus près de la mer, ne présentent que les débris d'une Troie nouvelle que les Romains avaient rebâtie.

Les deux peuples les plus fameux de l'histoire, les Romains et les Français, ont tous deux cherché leur berceau dans les fables troyennes. Tous les Romains croyaient descendre d'Énée et de ses compagnons; et quelques auteurs ont prétendu que les Francs tiraient leur origine de Francus, prince troyen.

MYSIENS.

Leur habileté dans les arts. — Premières tapisseries. — Invention du parchemin.

Les Mysiens étaient voisins et alliés des Troyens. L'histoire ne nous donne rien de certain sur l'ordre et la succession de leurs rois. Ce peuple, connu par ses débauches, et le culte impur de Priape, se fit quelque réputation par son habileté dans les arts. Cyzique, ville magnifique, s'appelait la Rome de l'Asie; on y voyait un temple construit en marbre, dont les belles colonnes ornèrent depuis Constantinople. On fabriqua les premières tapisseries à Pergame. On voyait aussi dans cette ville une bibliothèque presque comparable à celle d'Alexandrie. Eumène, roi de Pergame, inventa le parchemin, et fit transcrire sur ces peaux préparées deux mille volumes. Ce fut en Mysie, sur les bords du Granique, qu'Alexandre le Grand gagna sa première victoire sur les Perses.

LYCIENS.

Forme de leur gouvernement. — La Chimère.

Le nom de tous les peuples de l'Asie est plus connu que leur histoire. Tour à tour envahis par les Égyptiens, les Assyriens, les Lydiens, les Mèdes, les Perses, les Grecs et les Romains, leurs limites ont sans cesse varié, et leurs rois n'ont jamais joui que d'une existence et d'une puissance éphémères. Les Lyciens avaient des mœurs plus rudes et un courage plus ferme que les Phrygiens. Ils s'étaient rendus fameux sur mer par leurs pirateries. Après avoir été gouvernés par des rois, ils furent assez longtemps en république, sous l'autorité d'un sénat composé de députés de toutes les villes du pays. C'est sur une de leurs montagnes que les anciens auteurs avaient fait naître et exister la Chimère, monstre qui fut vaincu par Bellérophon, roi de Lycie.

CILICIENS.

La Cilicie habitée par deux nations. — Leurs pirateries. — La ville d'Alexandrette.

La Cilicie, située entre la Syrie, la Cappadoce et la Méditerranée, renfermait, pour ainsi dire, deux nations opposées. L'une, qui habitait les plaines, était un débris de tous les peuples de l'Asie Mineure qui avaient fui la fureur des conquérants perses et assyriens ; la proximité des montagnes les attira dans ces lieux, où la nature présentait des asiles sûrs et des défenses faciles. L'autre partie de la nation, qui habitait les rivages de la mer, était un mélange de malfaiteurs, de bannis et d'aventuriers de tous les pays : ils passaient pour être menteurs, cruels, avides. Leur langage mêlé de syriaque, de grec et de persan, formait un idiome aussi grossier que leurs habitudes.

Leurs côtes, parsemées de petits havres, protégées par des promontoires escarpés, leur donnaient une grande facilité pour cacher et défendre leurs bâtiments. Ils faisaient des descentes en Grèce et même en Italie, d'où ils emmenaient des esclaves qu'ils vendaient en Égypte, en Chypre et en Asie. Les Romains prirent souvent les armes contre eux ; mais ces pirates se réfugiaient dans leurs cavernes, et reparaissaient sur la mer dès que les flottes romaines s'étaient éloignées. Alexandre bâtit dans leur pays la ville d'Alexandrette, qui fut longtemps un entrepôt fameux pour leur commerce de l'Orient. Pompée, irrité des brigandages de Ciliciens, attaqua ces corsaires avec cinq cents vaisseaux, débarqua sur la côte, à la tête d'une armée nombreuse, et parvint à détruire les repaires de ces brigands.

SCYTHES.

Position topographique de la Scythie. — Caractère et mœurs de ce peuple. — Sa conduite envers les étrangers. — Scythès, premier roi. — Révolte des esclaves. — La reine Thomiris. — Défaite de Darius. — Les Scythes sont vaincus par Philippe.

Les Scythes, un des peuples les plus fameux et les moins connus de l'antiquité, habitaient les plaines immenses qui se trouvent au nord de la mer Caspienne et du Pont-Euxin, dans les pays incultes qu'arrosaient le Volga, le Don ou le Tanaïs, et le Dniéper ou le Borysthène. Cette nation nomade, pastorale et guerrière, ignorant les arts, détestant la servitude et la mollesse, dédaignait les mœurs des autres pays, et n'entretenait presque aucune communication avec eux. Leur fierté repoussait toute dépendance; leur vaillance les mettait à l'abri de toute invasion; leur climat glacé, leur vie sauvage n'attiraient aucun voyageur. La guerre seule les rapprochait quelquefois des autres peuples, qu'ils effrayaient par la rapidité de leurs invasions et par les ravages affreux qu'ils avaient commis dans toute l'Asie et jusqu'aux frontières d'Égypte. Beaucoup de peuples modernes tirent leur origine des Scythes, que plusieurs savants regardent comme une partie de l'ancienne nation des Celtes, qui a peuplé toute l'Europe. Les Gomérites, les Galates, les Gaulois, les Titans, les Teutons, les Celtibériens, les Goths, les Visigoths, les Francs, n'étaient que des ramifications différentes d'une même souche celtique, et chez lesquels on trouve une conformité de mœurs qui prouve la communauté de leur origine. Les Scythes déifiaient les héros et les rois. Les prêtres, sous les noms de *curètes*, de *druides* et de *bardes*, jouissaient au milieu d'eux d'une grande autorité : le souvenir de leurs lois militaires et de leurs exploits était conservé par des hymnes.

Les rois commandaient leurs armées : les prêtres dirigeaient leur conduite. Une partie de ces peuples était sédentaire, et l'autre errante. Les uns habitaient des bour-

gades, les autres vivaient sous des tentes, et sur des chariots qui transportaient leur famille dans des lieux propres au pâturage.

Les Tartares, qui les ont remplacés, conservent encore les mêmes mœurs et les mêmes usages. Laborieux, braves et tempérants, ils méprisaient les richesses; mais ils étaient passionnés pour la gloire. Leurs filles mêmes faisaient la guerre, et c'est peut-être à leur bravoure qu'on doit attribuer la naissance de toutes les fables que les anciens débitaient sur les Amazones.

Ils étaient tellement attachés à leurs coutumes, que la loi punissait de mort quiconque y proposerait le plus léger changement; ils massacraient même souvent les étrangers qui abordaient sur leurs côtes, craignant que leur fréquentation ne corrompît les mœurs et n'inspirât le mépris des lois.

Sous d'autres noms ils adoraient la plupart des dieux de la Grèce, et beaucoup d'auteurs ont douté si ce culte était venu d'Égypte chez les Grecs et chez les Scythes, ou si la Grèce ne l'avait pas reçu des Pélasges, ses premiers habitants et ancienne colonie celtique.

Le dieu de la guerre était pour eux la première des divinités : ils lui sacrifiaient des victimes humaines; ils faisaient des vases avec les crânes de leurs ennemis, et avec leurs peaux des baudriers, des housses et des brides. Leur grande population les porta aux conquêtes. Repoussés par les glaces du nord, ils cherchaient au midi et à l'occident des terrains plus fertiles et des climats plus doux.

Comme on ne connaît aucun historien scythe, nous ne savons que par les Grecs les noms de quelques-uns de leurs rois et les actions qu'on leur attribue. On prétendait qu'ils devaient leur origine à Gomer, fils de Japhet et petit-fils de Noé.

Scythès, fils d'Hercule, fut, dit-on, leur premier roi. Sigilus, son successeur, envoya son fils au secours des

Amazones attaquées par Thésée. Sous le règne de Madiès, les Scythes entrèrent en Asie, soumirent la Syrie, et pillèrent les frontières d'Égypte. Cette expédition dura vingt-huit ans. A leur retour, ils trouvèrent que leurs esclaves s'étaient emparés de leurs femmes, de leurs maisons et de leurs troupeaux. Ces fiers guerriers, dédaignant d'employer leurs armes contre de pareils ennemis, s'avancèrent sur eux avec des fouets. Ce mépris frappa de terreur ces esclaves rebelles : ils prirent la fuite. Les femmes coupables, mais plus courageuses, se donnèrent la mort.

L'histoire ne parle de Thomiris que pour raconter sa guerre contre Cyrus. On prétend que cette reine barbare, après avoir tué ce conquérant, fit plonger sa tête dans un tonneau de sang.

Lorsque Darius attaqua les Scythes, leur roi Janeyrus lui envoya un oiseau, une grenouille, une souris et cinq flèches. Darius ne comprit rien à ce présent mystérieux; il voulait considérer ce tribut comme une preuve de soumission. « Vous vous trompez, seigneur, lui dit Gobrias, « un de ses ministres; les Scythes veulent vous faire en« tendre que si les Perses entrent en Scythie, ils ne doi« vent pas espérer d'échapper à leurs coups, à moins « qu'ils ne sachent voler en l'air comme des oiseaux, na« ger dans l'eau comme des grenouilles, ou entrer dans « la terre comme des souris; leurs flèches signifient que « cinq rois scythes se joindront à Janeyrus pour vous re« pousser. » Darius ne le crut pas et fut vaincu.

Philippe, roi de Macédoine, plus heureux, pénétra dans les États d'Athéas, roi des Scythes, remporta sur lui une grande victoire, emmena vingt mille femmes et enfants prisonniers, s'empara d'un nombre prodigieux de bestiaux et de vingt mille cavales. Dans cet immense butin, on ne trouva ni bijoux, ni or, ni argent. Depuis cette époque, l'histoire ne parle plus des Scythes comme d'un peuple séparé.

ROYAUME DE PONT.

Position de ce royaume. — Règne de plusieurs princes. — Mithridate VI. — Mithridate le Grand. — Son parricide. — Infidélité et mort de Laodice, sa femme. — Exploits de Mithridate. — Ses cruautés. — Fait massacrer cent cinquante mille Romains. — Ses revers. — Révolte de ses soldats excitée par son fils Pharnace. — Mort de Mithridate. — Lâcheté de Pharnace. — Sa défaite et sa mort.

(An du monde 3490. — Avant Jésus-Christ 514.)

Le royaume de Pont, situé sur les bords de la mer Noire, entre le fleuve Halys et la Colchide, était un démembrement de l'empire de Perses. Darius, fils d'Hystaspe, l'avait cédé à un Persan nommé Artabaze. Le trône fut occupé par neuf princes, nommés presque tous Mithridate ou Pharnace. Leurs règnes sans éclat, leurs guerres sans résulats, ont laissé peu de traces. Le dernier de ces princes, Mithridate VI, allié des Romains, ne voulut pas les abandonner lorsque toute l'Asie se déclara contre eux. Il en reçut en récompense la Phrygie; mais le sénat enleva ensuite cette province à Mithridate, son fils, qui devint si célèbre par sa haine contre Rome, par ses exploits, par ses cruautés et par ses malheurs.

MITHRIDATE LE GRAND.

(An du monde 3881. — Avant Jésus-Christ 123.)

Mithridate, dès sa jeunesse, développa la force de ses passions et la dureté de son caractère. Il fit mourir sa mère pour se débarrasser de sa tutelle. Les exercices de son adolescence le préparaient aux travaux de sa vie : il domptait des chevaux sauvages, couchait sur la dure, bravait les glaces et les frimas, et s'accoutumait aux poisons, dont la férocité des princes d'Asie n'avait rendu l'usage que trop fréquent. Il avait épousé Laodice, sa sœur. Pendant un long voyage qu'il fit en Asie, le bruit de sa mort se répandit; Laodice s'abandonna à un amour coupable. Surprise par le retour de son mari, elle lui présenta un breuvage empoisonné qui manqua son effet, et le roi la

fit périr avec tous ses complices. Mithridate ne tarda pas à exécuter les projets de son ambition; il envahit la Paphlagonie, la Bithynie, fit assassiner son beau-frère Ariarathe, roi de Cappadoce, et s'empara de ses États. Les Romains, jaloux de son agrandissement, l'attaquèrent; mais il les battit, les chassa de la Phrygie, de la Carie, de la Lycie, et par ses exploits excita l'enthousiasme de tous les peuples d'Asie, qui l'appelaient leur père, leur libérateur et leur dieu. Il fit charger de chaînes le proconsul Oppius, et traîna après lui un autre général romain, qu'il fit monter sur un âne pour l'exposer aux insultes de la populace. Après avoir fait battre de verges et torturer cet infortuné, on lui coula de l'or fondu dans la bouche, pour se venger, par cette exécrable cruauté, de l'avarice des Romains, qui dévoraient tous les trésors de l'Asie.

Mithridate, prévoyant le ressentiment implacable de Rome, ne mit plus de bornes à ses offenses et à ses fureurs; il ordonna à toutes les villes de sa dépendance en Asie de massacrer tous les Romains qui s'y trouveraient. Cet ordre barbare fut exécuté ponctuellement, et dans ce jour fatal cent cinquante mille Romains perdirent la vie. Quelques historiens réduisent ce nombre à quatre-vingt mille.

Sylla et Fimbria s'avancèrent bientôt à la tête des armées romaines, et vengèrent ce massacre par d'horribles représailles. Jamais on ne vit de guerre plus cruelle, excitée par des passions plus terribles, et conduite par des hommes plus violents.

Mithridate, d'abord battu, eut à son tour des succès que favorisait la division qui existait entre les généraux ennemis. Fimbria, jaloux de Sylla, fut enfin obligé de céder au génie de son rival, et se donna la mort. L'heureux Sylla reprit ses avantages; le roi de Pont perdit sa flotte et une armée de cent dix mille hommes, que commandait Taxile. Mithridate fut obligé de demander la paix à Sylla, de sacrifier ses conquêtes, et de se voir de nouveau entouré de ces Romains qu'il détestait. Une telle paix ne

pouvait être qu'une trêve. Mithridate reprit bientôt les armes, et s'empara de la Colchide. Lucullus, envoyé contre lui, commença la guerre par une victoire. Les provinces d'Asie furent de nouveau dévastées; les villes de Cyzique, d'Amysie, d'Héraclée, périrent dans les flammes. Le fameux Marius offrit ses secours au roi de Pont, qui vit ainsi des aigles romaines marcher avec ses enseignes.

Après plusieurs succès balancés, toute l'armée de Mithridate, saisie d'une terreur panique, se mit en déroute et l'obligea de fuir. Lucullus le poursuivit vivement : pour arrêter sa marche, le roi sema sur les chemins ses meubles et ses trésors. Un mulet chargé d'or et d'argent arrêta les Romains et donna le temps à Mithridate de se dérober à la poursuite de ses ennemis; ses femmes, ses sœurs et ses concubines étaient enfermées dans la ville de Pharnacie; il chargea un eunuque de les faire mourir. La célèbre Monime, qu'il avait forcée à l'épouser, voulut s'étrangler avec son bandeau royal, afin, disait-elle, qu'il fût au moins une fois utile à son bonheur.

Mithridate, vaincu, s'était retiré en Arménie, chez Tigrane, son gendre; il en sortit bientôt pour tenter encore la fortune des armes. Pompée commandait les Romains; il défit le roi de Pont dans deux batailles, le chassa de ses États, et s'empara de ses trésors et de ses papiers. Stratonice, une des femmes de Mithridate, voulant sauver la vie de son fils fils Xipharès, livra aux Romains la ville de Symphorie et les richesses qu'elle renfermait.

On n'entendait plus parler de Mithridate; on ignorait son sort. Pendant l'espace de deux années, on ne put savoir s'il avait succombé à ses malheurs ou s'il voyait encore le jour. Ce prince, caché dans la Scythie, sur les rives du Don, loin d'être abattu par ses revers, ne songeait qu'à se venger, et méditait, au fond des marais d'Azof, l'invasion de l'Italie et la destruction de Rome. Il cherchait à soulever l'univers entier contre les Romains. Les Scythes lui donnèrent des troupes; les Parthes embrassè-

rent sa cause; il fit une alliance avec les Gaulois. Son projet était de traverser la Scythie, la Pannonie, d'entrer dans les Gaules, de franchir les Alpes, et de renouveler en Italie la terreur qu'y répandit autrefois Annibal.

Ce plan, quoique gigantesque, pouvait réussir, précisément parce qu'il était aussi imprévu que hardi; mais la perfidie fit échouer cette grande entreprise. Au moment où Mithridate, qu'on croyait mort, reparut dans ses États à la tête d'une armée menaçante, des traîtres livrèrent aux Romains ses forteresses et plusieurs personnes de sa famille. Pharnace, le plus aimé de ses fils, révolta son armée contre lui, en effrayant les soldats sur les dangers et les fatigues d'une si longue expédition. Mithridate ignorait cette lâche trahison. Il apprend tout à coup dans son palais que son camp est soulevé : il sort pour apaiser la sédition. On lance de toutes parts mille traits sur lui : son cheval est tué; il se sauve avec peine dans la ville, dont il ordonne de fermer les portes. Monté sur le rempart, il appelle Pharnace, et fait encore une tentative pour réveiller dans le cœur de ce perfide les sentiments de la nature et du devoir. Le traître est insensible à ses prières et à ses reproches. Alors Mithridate, après l'avoir accablé de malédictions, ordonne à ses sujets de se soumettre aux arrêts du sort. « Pour moi, dit-il, incapable de vivre dans « la honte, je saurai bien me soustraire à la trahison. » Il entre aussitôt dans son palais, prend une coupe de poison, la vide, et l'ayant remplie de nouveau, la donne à ses deux filles, dont l'une devait épouser le roi de Chypre, et l'autre le roi d'Égypte. Elles tombèrent bientôt dans le sommeil de la mort, ainsi que ses femmes, qui subirent le même sort.

Mithridate seul, trop aguerri contre le poison, n'en éprouva aucun effet. Il eut enfin recours à son épée, et termina ainsi une vie trop célèbre et un règne de soixante-six ans.

Dès que Pompée eut appris par Pharnace la mort de ce

redoutable ennemi, il rendit le plus grand hommage à sa mémoire par la joie immodérée à laquelle il s'abandonna, ainsi que toute l'armée romaine. Cicéron, alors consul, ordonna douze jours de fêtes pour célébrer cet événement.

Les tribuns du peuple firent rendre un décret qui autorisait Pompée à porter aux jeux du cirque une couronne de laurier, une robe triomphale, et une robe de pourpre aux spectacles ordinaires.

La république n'était pas loin de sa chute, puisque les Romains oubliaient assez leurs vertus pour s'enorgueillir du succès d'une trahison, comme leurs aïeux l'auraient fait d'une victoire.

Le lâche Pharnace fit embaumer, habiller et armer le corps de son père, et le livra ensuite aux Romains. Pompée, saisi d'horreur à ce spectacle, détourna la vue; et, revenant à des sentiments dignes de lui: « La haine des « Romains contre Mithridate, dit-il, doit cesser avec la vie « de ce grand roi. »

Il ordonna qu'on lui fît des obsèques magnifiques, et qu'on le plaçât dans le tombeau de ses ancêtres. Mithridate possédait d'immenses trésors : on vit briller au triomphe de Pompée deux mille coupes d'agate, un grand nombre de selles et de brides enrichies de diamants, des vases et des tables d'or massif, des statues de Minerve, d'Apollon et de Mars, faites du même métal; une statue du roi, de huit coudées, entièrement d'or massif; le trône, le sceptre des rois de Pont, et un lit magnifique qui avait appartenu à Darius, fils d'Hystaspe. On y remarquait un trictrac fait de pierres précieuses, et beaucoup de vases magnifiques. Toutes ces richesses avaient passé tour à tour, par l'inconstance de la fortune, d'Égypte en Perse, en Grèce et en Syrie, et venaient s'entasser dans les murs de Rome pour devenir un jour la proie des Barbares.

Pharnace, aussi lâche que perfide, ne voulut prendre le

titre de roi qu'après en avoir reçu la permission des Romains. Sa bassesse ne lui attira que du mépris, et il ne reçut de ses protecteurs, sous le nom de royaume du Bosphore, qu'une faible portion des États de son père.

Lorsque la république romaine se vit déchirée par une guerre civile, Pharnace crut le moment favorable pour reprendre l'Arménie et la Cappadoce. César apprit cette nouvelle en Égypte; il vint attaquer Pharnace, qui, ne pouvant prévoir une semblable rapidité, n'opposa presque aucune résistance, et se retira dans une citadelle, où il fut forcé de capituler. S'étant réfugié chez les Scythes, il y rassembla quelques troupes, et marcha contre Arandre, que les Romains avaient placé sur son trône; mais il fut vaincu et tué dans un combat. Depuis sa mort, le royaume de Pont, démembré, changea sans cesse de nom, de limites et de princes. Sous le règne de Caligula, l'histoire parle de Polémon, roi du Bosphore, qui embrassa la religion juive pour épouser Bérénice, fille d'Agrippa. Vespasien réduisit le Pont en province romaine. Après les croisades, les princes de la maison de Comnène y établirent l'empire de Trébizonde, qui fut depuis renversé par Mahomet II.

PARTHES.

Origine de ce peuple. — Règnes successifs de divers princes. — Arsace. — Tiridate ou Arsace II. — Priapatius. — Phraate. — Mithridate. — Phraatè son fils. — Mithridate II. — Règne d'un autre Phraate. — Son fils Orode, en guerre avec le consul Crassus. — Pillage du temple de Jérusalem. — La guerre continue entre les Romains et les Parthes. — Défaite de Crassus. — Il est tué par un Parthe. — Pacore, fils d'Orode. — Règne d'un autre Phraate. — Ses crimes. — Sa mort. — Orode II. — Artabane. — Sa mort. — Ses successeurs. — Artabane IV. — Livre bataille aux Romains. — Est défait par les Perses. — Sa mort.

L'empire des Parthes, faible dans son origine, devint un des plus grands et des plus célèbres de l'Orient; mais le plus beau titre de gloire des Parthes est d'avoir été l'écueil des armes romaines.

Ils occupèrent d'abord le pays situé entre l'Indus, le

Tigre, la mer Rouge et le mont Caucase. Plusieurs auteurs les font venir de Scythie, d'où ils avaient été chassés, et prétendent le prouver par leur nom même de Parthes, qui veut dire *exilés*. Cet empire dura deux cent cinquante-quatre ans avant Jésus-Christ et deux cent vingt ans après.

Ce fut sous le règne d'Antiochus que les Parthes se rendirent indépendants. Plusieurs provinces de l'Orient s'étaient soulevées pendant l'absence du roi de Syrie, qui faisait la guerre en Égypte. Agathoclès, gouverneur du pays des Parthes, avait commis quelques violences contre un jeune homme nommé Tiridate. Arsace, son frère, dont le courage fit oublier l'obscure naissance, réunit quelques-uns de ses amis, attaqua le gouverneur et le tua. (An du M. 3754. Av. J.-C. 250.)

Le succès d'un coup hardi donne toujours beaucoup de partisans. Des mécontents se rassemblèrent sous la conduite d'Arsace, qui profita de la négligence d'Antiochus, et parvint à chasser les Macédoniens de la province. Dans le même temps, Théodote, encouragé par cet exemple, fit révolter la Bactriane. (Av. J.-C. 236.)

Arsace jouit paisiblement du trône. Après sa mort, Tiridate, son frère, qu'on nomme aussi Arsace II, combattit avec succès Séleucus, fils d'Antiochus, et le fit prisonnier.

Antiochus le Grand (av. J.-C. 212) se montra d'abord plus redoutable pour les Parthes. Il leur reprit la Médie, dont ils s'étaient emparés, entra dans leur pays, et obligea Arsace de se retirer en Hyrcanie (av. J.-C. 206). Arsace en sortit bientôt avec une armée de cent mille hommes, et soutint la guerre avec tant de vigueur, qu'Antiochus préféra son alliance à son inimitié, conclut un traité avec lui, et le reconnut roi de Parthie et d'Hyrcanie.

Arsace eut pour successeur Priapatius, son fils, dont le règne dura quinze ans, et fut paisible, ainsi que celui de Phraate, qui occupa le trône après lui. Celui-ci, touché

des grandes qualités de Mithridate, son frère, le préféra en mourant à ses enfants, et lui laissa la couronne. (Av. J.-C. 164.)

Mithridate justifia son choix; il étendit le nom, la puissance et la gloire des Parthes. Ses armes conquirent la Perse, la Médie, la Bactriane, la Mésopotamie; il porta ses conquêtes dans l'Inde plus loin qu'Alexandre.

Mithridate fut à la fois habile général et sage législateur; il se faisait craindre par ses ennemis et chérir par ses sujets; la douceur de son caractère égalait son courage. Attaqué par Démétrius Nicanor, il le fit prisonnier; et loin d'imiter l'exemple des rois barbares de son temps, il traita son captif en roi, lui donna l'Hyrcanie pour résidence, et lui fit épouser sa fille Rodogune. Ce sage prince adoptait pour le gouvernement de son empire ce qu'il trouvait de mieux dans la législation des peuples que la fortune avait soumis à ses armes. (Av. J.-C. 131.)

Phraate, son fils, lui succéda. Antiochus Sidètes, roi de Syrie, voulant délivrer son frère Démétrius, rassembla une forte armée, attaqua les Parthes, gagna sur eux trois batailles, et fut enfin vaincu et tué dans une quatrième. Phraate voulait profiter de sa victoire et entrer en Syrie; mais une diversion des Scythes l'en empêcha. Obligé de porter ses armes contre eux, il perdit la vie dans une bataille et laissa le trône à son oncle Artabane, qui régna peu de temps. (Av. J.-C. 129.)

Mithridate II, son héritier, mérita par ses actions le nom de Grand. Il vainquit le roi d'Arménie, et le força de lui donner son fils Tigrane en otage. Il rendit depuis le trône d'Arménie à ce jeune prince, et se joignit au fameux Mithridate, roi de Pont, pour faire la guerre aux Romains.

Antiochus Eusèbe se réfugia chez lui, et dut à sa protection la reprise d'une partie de la Syrie. (Av. J.-C. 92.)

Mithridate conclut la paix avec les Romains, et devint leur allié; mais loin de s'abaisser devant eux, il n'imita

que trop leur orgueil, car ayant envoyé Orobaze pour traiter avec Sylla, il le fit mourir à son retour, parce qu'il avait cédé la place d'honneur au général romain. (Av. J.-C. 90.)

La dernière expédition de Mithridate fut glorieuse : il secourut Philippe assiégé dans la ville de Bercé par son frère Démétrius Euchère. Démétrius fut vaincu et pris ; Mithridate l'emmena dans ses États et le traita honorablement. Il mourut après avoir régné quarante ans. (Av. J.-C. 89.)

Mithridate le Grand n'avait pas laissé d'enfants. La vacance du trône excita des troubles dans l'empire des Parthes. Tigrane en profita pour reprendre les provinces qu'il avait perdues ; il y ajouta même une partie de la Syrie et de la Phénicie.

Les Parthes élurent dans ce temps pour roi Mnaskirès, et après Synatroceès, dont on ne connaît que les noms.

Phraate, fils de Synatroccès, remarquable par son orgueil, prit le nom de dieu. Salluste nous a conservé une lettre qu'il écrivait à Tigrane, avec lequel il s'entendait secrètement, quoiqu'il eût envoyé des ambassadeurs à Lucullus pour traiter avec les Romains.

Lorsque Pompée vint en Asie, il engagea Phraate dans son parti : mais le roi, qui voulait soutenir Tigrane le fils, se brouilla bientôt avec les Romains. Ses enfants, impatients de régner, le tuèrent.

Mithridate, l'aîné de ses enfants, lui succéda ; son frère Orode souleva ses sujets contre lui, et le chassa du royaume. Il fit de vains efforts pour se défendre ; assiégé dans Babylone par Orode, il fut obligé de se rendre à son frère, qui le fit égorger, et devint, après ce crime, seul possesseur du trône. Son règne fut troublé par les Romains, qui l'attaquèrent à l'improviste. Le consul Crassus, chargé de maintenir la paix en Asie, commença sans motif cette guerre, dans laquelle il se flattait présomptueusement de surpasser la gloire de Lucullus et de Pompée.

On ne lui avait point ordonné formellement de combattre les Parthes; sa seule vanité le porta à cette entreprise, dont le succès trompa son attente. Les tribuns s'opposèrent en vain à son départ : il méprisa leurs prières, leurs menaces et leurs imprécations. Arrivé dans le port, il ne voulut point attendre un vent favorable pour mettre à la voile, et perdit, par cette imprudence, beaucoup de vaisseaux. Il trouva en Galatie le vieux roi Déjatorus, qui bâtissait une nouvelle ville. Crassus, oubliant qu'il avait lui-même soixante ans, dit au roi des Galates, en le raillant, qu'il attendait les dernières heures du jour pour commencer à bâtir. « Et vous-même, seigneur, répondit le roi, vous ne « commencez pas trop matin à combattre. »

Crassus, aussi avare qu'ambitieux, voulut piller Jérusalem. Il existait dans le trésor une poudre d'or du poids de trois cents mines; elle était cachée dans une poutre de bois. Le prêtre Éléazar fit présent de cette poutre à Crassus pour sauver le reste du trésor; mais le Romain, après l'avoir reçue, n'en emporta pas moins une partie des richesses du temple pour la valeur de trente millions. Chargé de ces dépouilles, il s'avança sur l'Euphrate, et entra dans le pays des Parthes, où il pénétra sans obstacle. Sylla et Pompée avaient fait un traité d'alliance avec eux; et, comme ils en avaient observé strictement les conditions, ils ne pouvaient s'attendre à une agression si injuste. Crassus parcourut ainsi une grande partie de la Mésopotamie, où il pilla plusieurs villes. Il aurait pu profiter d'une victoire si facile, accélérer sa marche et s'emparer de Séleucie et de Ctésiphon; mais, content de son butin, il laissa de faibles garnisons dans les places conquises, repassa l'Euphrate, et revint en Syrie, où il employa son temps à lever de fortes contributions, et à dépouiller les temples de leurs richesses.

Orode lui envoya des ambassadeurs pour lui déclarer que, s'il avait entrepris cette guerre de son chef, il voulait bien lui pardonner, et se borner à chasser de ses États

les garnisons romaines; mais que, si, au mépris des traités, il avait pris les armes par les ordres de la république, cette guerre serait une guerre à mort, et ne se terminerait que par la ruine des Romains ou par celle des Parthes. Le fier Romain répondit qu'il s'expliquerait dans la capitale des Parthes. Alors un des ambassadeurs, nommé Vahisès, lui dit en souriant : « Crassus, tu verras plutôt croître du poil dans le creux de ma main, que tu ne verras Séleucie. » Toute conférence fut rompue, et de part et d'autre on se prépara à la guerre.

Orode rassembla deux armées; il marcha avec l'une en Arménie; Suréna conduisit l'autre en Mésopotamie et reprit plusieurs villes dont Crassus s'était emparé. Les officiers échappés de ces villes effrayèrent les Romains en leur parlant de la force de l'armée des Parthes, de leur adresse à lancer au loin les traits les plus pesants, et de l'agilité de leur nombreuse cavalerie, qui était telle, qu'on ne pouvait échapper à sa poursuite ni l'atteindre quand elle fuyait.

Les chefs des légions, considérant la difficulté de vaincre de pareils ennemis, représentèrent en vain à Crassus qu'on ne devait point les traiter aussi légèrement que les autres peuples efféminés de l'Orient, et qu'il fallait mûrement délibérer avant de s'engager dans une semblable entreprise. Crassus n'écouta que son ambition et marcha. Artabaze, roi d'Arménie, qui lui avait amené des troupes, lui conseillait d'éviter les plaines de la Mésopotamie, et de porter plutôt la guerre sur les frontières montueuses d'Arménie, où la cavalerie des Parthes aurait peu d'avantage.

Crassus dédaigna son avis : il était tombé dans cet aveuglement qui précède et annonce toujours les grands désastres. Lorsqu'il passa l'Euphrate, une horrible tempête éclata et parut à l'armée un sinistre présage. Cette armée, la plus forte que les Romains eussent jamais rassemblée, montait à plus de quarante mille hommes. Cassius (qui depuis tua César) conseillait au général de côtoyer

l'Euphrate, afin d'éviter d'être entouré; mais Crassus, trompé par un Arabe nommé Ariamme, émissaire adroit de Suréna, crut que le meilleur parti à prendre était d'épouvanter les Parthes par une marche droite et rapide. Le perfide Arabe le conduisit d'abord par des chemins faciles, et parvint à l'engager dans une plaine immense, sablonneuse, aride, où l'on ne pouvait espérer ni repos ni rafraîchissement.

Au moment où l'armée s'épuisait de fatigue au milieu des sables brûlants, Crassus reçut des lettres d'Artabaze, attaqué en Arménie par Orode, et qui le priait de venir à son secours. Irrité de cette demande, il la prit pour un artifice, et lui répondit qu'après avoir vaincu les Parthes, il irait le punir de sa trahison. L'adroit Arabe persuadait toujours à Crassus que les Parthes effrayés ne songeaient qu'à fuir; mais lorsqu'il l'eut mené aussi loin qu'il le souhaitait, il s'échappa, et alla rendre compte à Suréna du succès de sa mission.

Bientôt les Romains, accablés de lassitude et de besoin, découvrirent l'armée innombrable des Parthes qui s'avançait avec fierté pour les attaquer. Crassus voulut d'abord étendre sa ligne pour ôter à l'ennemi l'espoir de l'envelopper; mais s'apercevant que l'immense cavalerie des Parthes le débordait, il resserra son infanterie en bataillons carrés que flanqua sa cavalerie. Les officiers voulaient qu'on se reposât avant de combattre; mais Crassus, n'écoutant que son ardeur et celle de son fils, ordonna la charge. Alors la plaine retentit des cris affreux des Parthes, qui, découvrant leurs armes cachées sous des peaux de tigre, éblouirent les Romains par l'éclat de leurs casques et de leurs cuirasses.

Bientôt l'armée romaine fut enveloppée de tous côtés; la cavalerie, harcelée de traits, fatiguée de plusieurs charges inutiles que les Parthes évitaient par une fuite rapide, se retira pour se mettre sous la protection de l'infanterie. Les légions romaines, pressées de tous côtés,

voyaient avec rage l'inutilité de leur vaillance. Si les soldats restaient dans leurs rangs, ils tombaient sous les traits pesants des Parthes; s'ils voulaient joindre l'ennemi, ils faisaient de vains efforts pour l'atteindre, et le Parthe, en fuyant, leur lançait des flèches acérées. On espéra quelque temps que ces traits s'épuiseraient, et qu'enfin on combattrait avec la pique et le glaive; mais un grand nombre de chars et de chameaux apportaient sans cesse aux Parthes une nouvelle provision de dards. Le jeune Crassus, à la tête d'une troupe d'élite, se précipita de nouveau sur les ennemis, et, trompé, par leur fuite, crut un moment à la victoire; mais il fut entouré, privé de tout espoir de retraite, accablé par le nombre et tué. Les vainqueurs portèrent sa tête sous les yeux de son père; cet horrible spectacle jeta la consternation dans l'armée romaine. Crassus, loin d'être abattu, ranima le courage des Romains, en leur représentant que Lucullus et Scipion n'avaient point vaincu Tigrane et Antiochus sans éprouver de grandes pertes, et qu'on n'achetait la victoire que par le sang. On combattit encore toute la journée avec le courage du désespoir; la perte des Romains fut énorme. Le lendemain, on voulut prendre les ordres de Crassus; mais il restait dans un morne silence. Octavius et Cassius, le voyant sourd à leurs consolations et à leurs remontrances, ordonnèrent la retraite; l'embarras que causait le transport des blessés retarda leur marche. Les Parthes ne voulurent pas les poursuivre de nuit; ils entrèrent seulement dans le camp et égorgèrent quatre mille hommes qui y étaient restés. Leur cavalerie prit beaucoup de fuyards. Crassus était cependant arrivé dans la ville de Carres.

Suréna, qui voulait le prendre, lui fit faire des propositions de paix, promettant qu'il lui laisserait la liberté de se retirer s'il lui cédait la Mésopotamie. Par cette ruse, Suréna gagna du temps, et son armée campa près de la ville. Alors, changeant de ton, il demanda qu'on lui livrât

Cassius et Crassus. Les Romains, indignés, refusèrent de consentir à cette bassesse, et conseillèrent à leurs généraux de prendre la fuite. Andromaque, habitant de la ville, se chargea d'être le guide de Crassus et de Cassius. Le traître les engagea dans des marais qui les forçaient à revenir sans cesse sur leurs pas. Octavius, conduit par de meilleurs guides, s'était sauvé sur une montagne avec cinq mille hommes.

Cassius, découvrant la trahison, revint à Carres, franchit une montagne, et parvint à se réfugier en Syrie, suivi de cinq cents chevaux. Crassus, resté dans les marais avec quatre cohortes et ses licteurs, gagna péniblement une petite hauteur, peu distante de la montagne où s'était retiré Octavius. Les Parthes vinrent l'attaquer. Octavius et ses troupes, voyant le danger de leur général, se reprochèrent leur lâcheté, et descendirent pour le défendre. Les Parthes, fatigués du combat, commençaient à se ralentir. Suréna employa alors l'artifice; il relâcha quelques prisonniers qui publièrent qu'on voulait la paix. Suréna, tendant la main à Crassus, l'invita à venir traiter avec lui : mais le Romain, connaissant la fourberie du Parthe, n'y voulait pas consentir; alors ses soldats éclatèrent en injures, lui reprochèrent de les exposer à mourir pour lui, dans la crainte de s'aboucher avec l'ennemi.

Crassus opposa vainement les plus vives prières à ces reproches; il fut contraint de céder, et partit en conjurant ses officiers de dire à Rome qu'il avait péri, trompé par l'ennemi, mais non trahi par ses concitoyens. Octavius et Pétronius l'accompagnèrent. Dès que Suréna le vit avancer, il s'étonna de le voir à pied, et commanda qu'on lui amenât un cheval. « Chacun, dit Crassus, suit les usages « de son pays : ce n'est point un hommage que je vous « rends ; les consuls romains marchent à pied à la tête de « leur infanterie. — Eh bien ! répliqua Suréna, vous pou- « vez regarder le traité comme fait entre Orode et la ré-

« publique; mais il faut en venir signer les articles sur « les bords de l'Euphrate; car, vous autres Romains, vous « oubliez souvent vos promesses. »

Les écuyers du roi prirent Crassus, et le placèrent malgré lui à cheval. Dès qu'il y fut monté, on frappa le coursier pour accélérer sa marche. Octavius, Pétronius et plusieurs officiers voulurent l'arrêter; ce mouvement excita un tumulte, et on en vint aux coups. Octavius, ayant percé un de ces barbares, fut renversé mort par eux; un Parthe plongea son glaive dans le sein de Crassus. Les Parthes s'avancèrent contre les Romains, et leur proposèrent de se rendre : les uns y consentirent, les autres prirent la fuite; ils furent presque tous atteints et passés au fil de l'épée par les Parthes et par les Arabes. Depuis la bataille de Cannes, les Romains n'avaient pas éprouvé une semblable défaite. Vingt mille hommes y périrent, dix mille furent prisonniers; le reste se sauva en Arménie, en Cilicie et en Syrie. Cassius en forma une armée qui défendit ces provinces contre le vainqueur. (Av. J.-C. 52.)

La défaite des Romains avait été prévue par le roi d'Arménie; il fit la paix avec Orode, et maria une de ses filles à Pacore, fils du roi des Parthes. Comme ils étaient au festin des noces, on leur apporta pour trophée la tête et la main de Crassus. On prétend qu'Orode fit verser de l'or fondu dans la bouche de l'infortuné Romain pour insulter à son avarice.

Suréna ne jouit pas longtemps de sa gloire : il est dangereux de tenir une épée qui brille plus que le sceptre. Orode en devint jaloux et le fit mourir. L'ingratitude de ce monarqua est inexcusable : mais Suréna, trop fier de ses exploits, montrait une ambition, étalait un faste qui pouvaient donner de l'ombrage au trône : il voyageait avec mille chameaux pour porter son bagage; deux cents chariots conduisaient ses femmes, et il se faisait accompagner de dix mille esclaves armés et de mille cavaliers qui composaient sa garde.

Les Parthes, après leur victoire, comptaient trouver la Syrie sans défense : ils y pénétrèrent. Cassius les battit et les força de repasser l'Euphrate.

L'année suivante, Pacore, fils d'Orode, rassembla une nombreuse armée, entra en Syrie et fit le siége d'Antioche, où Cassius s'était enfermé. Cicéron, général des Romains en Cilicie, marcha à son secours, et mit en fuite un corps de cavalerie parthe. Pacore, effrayé par ce succès, se retira. Cassius le poursuivit, le défit entièrement, et tua Arsace qui commandait l'armée sous les ordres du prince.

Cicéron, profitant de ses succès, subjugua toute la Cilicie et délivra ce pays des montagnards armés, qui jusque-là n'avaient reconnu aucune domination.

Peu de temps après, la guerre civile déchira la république romaine et empêcha Cicéron de jouir des honneurs du triomphe. Les Parthes se déclarèrent alternativement pour César et pour Pompée : profitant des troubles qui divisaient les Romains, ils firent plusieurs irruptions en Syrie et en Palestine. César, vainqueur de son rival et nommé dictateur, voulait ajouter à sa gloire l'honneur de vaincre le seul peuple dont la vaillance avait triomphé de la puissance romaine et mis une borne insurmontable à ses conquêtes. Il allait partir pour combattre les Parthes, lorsqu'il fut tué, au milieu du sénat, par Cassius et par Brutus. Octave, Antoine et Lépide formèrent un triumvirat pour venger sa mort : ils défirent, tuèrent ses meurtriers, et se partagèrent l'empire du monde. Antoine, chargé de commander en Orient, donna l'ordre à Ventidius, son lieutenant, d'attaquer les Parthes. Cet habile général remporta sur eux deux victoires, et les chassa au delà de l'Euphrate. Apprenant ensuite qu'ils rassemblaient toutes leurs forces contre lui, il employa pour les vaincre un stratagème adroit. Un prince arabe était venu près de lui comme allié, mais dans l'intention de le trahir en faveur des Parthes. Ventidius feignit d'avoir en lui toute confiance; il parut craindre que les Parthes, au lieu

de passer la rivière à Zeugma, près des montagnes, ne s'avisassent d'effectuer leur passage beaucoup plus bas, dans un lieu où ils ne trouveraient que des plaines très-avantageuses à la cavalerie. Les Parthes, instruits de cet entretien par leur émissaire, ne manquèrent pas de prendre cette direction, qui exigeait de grands détours et qui leur fit perdre quarante jours, pendant lesquels Ventidius eut le temps de faire venir de Judée des légions qui renforcèrent son armée. Le général romain campait sur une hauteur, dans une forte position. Les Parthes vinrent l'y attaquer. Le combat fut long ; les Romains remportèrent la victoire. Pacore périt dans le combat ; sa mort mit l'armée en déroute. Les fuyards voulaient regagner le pont de l'Euphrate ; les Romains les prévinrent et les taillèrent tous en pièces. Cette célèbre bataille eut lieu précisément le même jour où, quatorze ans auparavant, Crassus avait été vaincu. Le roi Orode fut tellement consterné de ce désastre et de la mort de son fils Pacore, qu'il en perdit presque la raison, et resta plusieurs jours sans prendre aucune nourriture ; le nom seul de Pacore sortait de sa bouche. (Av. J.-C. 37.)

Ce prince infortuné avait trente fils de différentes femmes, qui tous prétendaient au trône. Après avoir été longtemps obsédé par leurs intrigues et par celles de leurs mères, il choisit pour son successeur Phraate, l'aîné de ses enfants, qui malheureusement était le plus vicieux et le plus cruel de tous.

Lorsqu'il fut assuré du trône, il commença par tuer ceux de ses frères nés d'une fille d'Antiochus, roi de Syrie, parce qu'il craignait que ce monarque n'appuyât leurs prétentions. Orode lui ayant montré son horreur de ce crime, ce fils dénaturé le poignarda ; il immola ensuite ses autres frères, et n'épargna pas même son propre fils, dans la crainte que le peuple ne se soulevât pour le faire régner à sa place.

Phraate était un monstre ; mais il avait des talents mi-

litaires qui aveuglèrent peut-être son père, et décidèrent son choix. Antoine, jaloux de la gloire de son lieutenant, et voulant au moins la partager, envoya Ventidius triompher à Rome, et lui-même marcha contre les Parthes, dans l'espoir qu'épouvantés par leur dernière défaite ils lui opposeraient peu de résistance. Trompé par de perfides conseils, il s'engagea imprudemment dans le pays des Parthes. Phraäte l'enveloppa, le battit, et peu s'en fallut qu'il n'éprouvât le même sort que Crassus. Il se vit forcé à une retraite longue et difficile, qui prouva son courage, mais qui lui coûta la plus grande partie de son armée.

Phraate aurait pu tirer de grands avantages de sa victoire ; une conspiration des principaux personnages de sa cour l'en empêcha. Ils le chassèrent du trône, et élurent pour roi l'un d'entre eux, nommé Tiridate.

Phraate, ayant rassemblé quelques troupes, renversa son rival ; et, pour affermir sa puissance, il acheta la protection d'Auguste en lui restituant les aigles romaines conquises sur Crassus. Ce qui peut faire juger de la puissance des Parthes et de la crainte qu'ils inspiraient, c'est que cette restitution des aigles romaines fut célébrée à Rome comme aurait pu l'être la plus grande victoire.

Tiridate trouva un asile à la cour d'Auguste. Phraate y envoya quatre de ses enfants par le conseil de sa femme Thermuse, qui les éloignait pour assurer le trône à son fils. Dès qu'elle eut réussi dans ce projet, elle empoisonna son époux. Les Parthes découvrirent ce crime, la tuèrent et chassèrent son fils.

Ils mirent à sa place Orode II, de la race des Arsacides; mais bientôt, las de sa tyrannie, ils le massacrèrent dans un festin, et demandèrent à Auguste un des enfants de Phraate. L'empereur leur envoya Vonone. Ce prince avait pris l'habillement, les mœurs et le langage des Romains; il déplut à ses sujets, qui déclarèrent qu'ils ne voulaient pas obéir à un esclave de Rome. Les mécontents offri-

rent le trône à Artabane, roi de Médie, de la race d'Arsace.

Vonone avait un parti : on en vint aux mains ; Artabane fut vainqueur. Vonone implora vainement le secours des Romains ; il erra quelque temps en Arménie et en Syrie, et finit par être assassiné en Cilicie.

Artabane ne jouit pas paisiblement du trône ; on lui opposa un autre enfant de Phraate qui vint de Rome pour le combattre. Le nouveau prétendant mourut ; mais Pharasmane, roi d'Arménie, son protecteur, battit Artabane et le chassa de Parthie et de Médie.

Les Romains replacèrent sur le trône Tiridate, ancien rival de Phraate. Cependant, Artabane trouva le moyen de reprendre le sceptre : il fut encore dépossédé ; et se rétablit enfin solidement sur le trône.

Ses longs malheurs avaient changé son caractère. Il se fit aimer par sa modération, par son équité. La fin de son règne fut tranquille, et sa mort excita de sincères regrets. Deux de ses enfants, Gotarse et Bardane, se disputaient le trône ; menacés tous deux par une conspiration, ils se réconcilièrent, et Gotarse céda la couronne à son frère.

Le commencement du règne de Bardane fut glorieux. Il remporta plusieurs victoires ; mais son orgueil excita la haine des grands de sa cour, qui le tuèrent. Gotarse, son frère, lui succéda. Claude, empereur des Romains, lui opposa Méherdate, prince Arsacide, qui fut vaincu et pris. Gotarse, par mépris pour les Romains, lui fit couper les oreilles.

Vologèse, son successeur, aussi habile guerrier que Bardane, battit les Romains et donna l'Arménie et la Syrie à deux de ses frères, Tiridate et Pacore. Néron, empereur de Rome, avait chargé Corbulon de combattre les Parthes. Tiridate perdit d'abord l'Arménie ; mais Vologèse et Corbulon, qui s'estimaient assez tous deux pour craindre mutuellement d'en venir à une affaire décisive, conclurent la paix, et Vologèse eut l'avantage réel de conserver

à son frère Tiridate le royaume d'Arménie, en accordant à Néron le vain honneur de le couronner à Rome.

L'union entre les deux empires dura jusqu'au règne de Cosroès, troisième successeur de Vologèse. L'Arménie devint encore le sujet de la guerre. Trajan nomma Parthanaspate à la place de Cosroès. L'empereur traversa le pays des Parthes comme un torrent dont rien ne peut arrêter le ravage. Cosroès temporisa, se retirant toujours devant les Romains, qui firent de grandes pertes dans cette expédition sans en retirer d'avantages réels. Dès que Trajan fut sorti du pays des Parthes, Cosroès remonta sur le trône et renversa le fantôme de roi que Trajan y avait placé. Vologèse II, son fils, hérita de son sceptre. Les armes romaines l'obligèrent à faire le sacrifice de quelques provinces. Vologèse III, qui lui succéda, voulut réparer ses pertes ; l'empereur Sévère le battit, et enleva ses trésors, ses femmes et ses enfants.

Tous les successeurs de Trajan faisaient consister leur gloire à triompher des Parthes ; mais les armées romaines n'étaient pas assez fortes pour conserver des conquêtes si étendues, et les Parthes, trop belliqueux pour s'accoutumer au joug, le secouaient dès que les Romains se retiraient.

Caracalla forma le projet de triompher sans péril de cette indomptable nation. Artabane IV avait succédé à Vologèse, son frère. Caracalla lui fit demander sa fille en mariage. Les ambassadeurs romains annoncèrent que l'empereur partait pour venir célébrer ses noces à la cour du roi des Parthes. Artabane vint au-devant de lui avec les grands de sa cour et une nombreuse suite sans armes. Caracalla, à la tête de sa garde, tomba sur eux à l'improviste, en tua un grand nombre, et se retira chargé d'un honteux butin. Il se fit décerner par le sénat, pour cette lâche action, le surnom de Parthique.

Artabane, échappé à ce danger par une espèce de miracle, jura une haine irréconciliable à l'empereur ; la na-

tion entière partagea son ressentiment. Les Romains et les Parthes rassemblèrent toutes leurs forces et se livrèrent une grande bataille. L'action avait duré deux jours, la fortune restait encore indécise; quarante mille morts couvraient le champ de bataille ; la nuit seule avait suspendu les efforts des combattants, qui se reposaient appuyés sur leurs armes. Un envoyé romain vint prier Artabane de faire cesser un si long carnage. Il répondit : « Nous ne faisons que commencer; je suis déterminé à « périr avec le dernier Parthe ou à tuer le dernier Ro« main. »

L'aurore du troisième jour paraissait; le roi faisait sonner la charge, lorsqu'un général romain lui fit dire que Caracalla venait d'être assassiné, et que le châtiment du traître devait mettre fin à toute dissension entre les deux peuples. Le roi des Parthes, satisfait, consentit à traiter et conclut une paix avantageuse.

Jamais les Parthes n'avaient acquis plus de gloire; mais cette bataille meurtrière fit à leur empire une blessure profonde et incurable : les plus braves guerriers de la nation avaient péri. Les Perses, conquis par les Macédoniens, vivaient depuis cinq cents ans sous la domination des Parthes; ils profitèrent de leur affaiblissement pour reprendre leur indépendance. Après plusieurs batailles sanglantes, les Perses remportèrent une victoire décisive. Artabane fut tué; son armée se dispersa, et les Parthes, sans chef, s'incorporèrent au peuple victorieux.

Ainsi finit l'existence de cette nation qui avait ébranlé le colosse romain. Les Parthes passaient avec raison pour les meilleurs cavaliers et les plus habiles archers de la terre. Dès leur plus tendre enfance, ils s'exerçaient à manier les armes; depuis l'âge de vingt ans jusqu'à cinquante, on les assujettissait au service militaire. Les grands, toujours à cheval et armés, même en temps de paix, ne connaissaient d'autre science que celle de la guerre.

Les Parthes négligeaient l'agriculture et n'avaient ni navigation ni commerce. Une félicité éternelle attendait dans les cieux le guerrier qui périssait dans un combat. La polygamie était d'usage chez les Parthes ; on permettait le mariage entre frères et sœurs. Ils suivaient la religion des anciens Perses et adoraient le soleil sous le nom de Mithra. Leur parole était sacrée : ils regardaient comme un infâme celui qui la violait. Rien n'égalait l'orgueil des rois qui commandaient à ces peuples. Arsace, s'adressant à un empereur romain, écrivait ainsi : *Arsace, roi des rois, à Flavius Vespasien.* L'empereur répondit modestement : *Flavius Vespasien à Arsace, roi des rois.*

CAPPADOCE.

Sa description. — Pharnace, premier roi. — Ses successeurs. — Règne d'Archélaüs. — Son empoisonnement. — Sa mort. — La Cappadoce devient province romaine.

(An du monde 3644-4030. — Avant Jésus-Christ 360-16.)

Cette contrée, actuellement couverte de ruines, contenait autrefois beaucoup de villes et une population assez nombreuse. Césarée, sa capitale, subsiste encore, et le commerce y répand quelque activité. Ce pays est situé entre le Pont, l'Arménie, la Galatie et l'Euphrate. La religion des Cappadociens était celle des Grecs. On y trouvait un temple magnifique dédié à Bellone : le grand prêtre de ce temple, choisi dans la famille royale, prêtait serment dans le temple de Diane. Le culte des Perses se mêla dans ce pays avec celui des Grecs, et ce mélange finit par amener une indifférence telle pour les différents dogmes, qu'au temps de la conquête des Romains, les Cappadociens passaient pour des hommes sans religion et sans mœurs. Les chevaux de cette contrée ont toujours été dans l'Orient l'objet d'un commerce considérable. On y trouvait autrefois beaucoup d'alun, d'argent, de cuivre, de fer, d'albâtre, de cristal et de jaspe.

Le premier roi de Cappadoce se nommait Pharnace. (Avant J.-C. 360.) Il avait sauvé la vie à Cyrus, qu'un lion voulait dévorer. Ce monarque lui donna la Cappadoce pour récompense. L'empire des Perses était si puissant, que les rois de Cappadoce ne furent longtemps que des gouverneurs décorés d'une couronne.

Après la mort d'Alexandre, un roi de Cappadoce, Ariarathe II, voulut se rendre indépendant. Perdiccas le vainquit dans une bataille, et le fit mettre en croix avec tous les princes de son sang. Un enfant seul, échappé à ce massacre, monta sur le trône. Ce roi, qu'on nommait Ariarme II, devint puissant, non par les armes, mais par ses vertus, qui le rendirent l'idole de ses sujets et l'arbitre de ses voisins. Les rois ses successeurs se mirent sous la protection des Romains : c'était seulement changer de joug et prendre des maîtres plus éloignés.

Ariarathe VI reçut du sénat une chaîne d'ivoire. L'orgueil romain était parvenu à faire de ce signe de servitude une marque d'honneur que les rois se glorifiaient de porter. Ariarathe fut tué en combattant pour les Romains. (Avant J.-C. 129.) Il laissa six enfants sous la tutelle de Laodice, leur mère. Cette femme cruelle, pour conserver l'autorité, faisait successivement périr ses fils lorsqu'ils approchaient de la majorité. On découvrit enfin ses crimes, et elle fut assassinée. Ariarathe VII, échappé à son poignard, périt bientôt après par la perfidie de Mithridate, son beau-frère, qui le fit empoisonner

Ariarathe VIII (avant J.-C. 91), qui voulait éviter le sort funeste de son frère, leva une grande armée pour combattre son assassin ; mais au moment où il allait livrer bataille, Mithridate, l'ayant engagé à conférer avec lui, le poignarda. Depuis ce moment, la Cappadoce, théâtre continuel de révolutions sanglantes, fut attaquée, tantôt par Mithridate, tantôt par Tigrane, et vit successivement sur son trône un fils de Mitrhidate, un frère du dernier roi, et Nicomède, roi de Bithynie, qui s'était rendu

le maître du pays. Ce prince gouvernait sous le nom d'un faux Ariarathe, qu'il avait opposé au fils de Mithridate. Ce roi perfide espérait faire passer aussi son propre fils pour un enfant du malheureux Ariarathe, qu'il avait tué. Tous ces prétendants imploraient la protection de Rome pour légitimer leurs droits.

Le sénat, indigné de tant de fourberies, ordonna que la Cappadoce fût libre et républicaine; mais les Cappadociens, préférant le gouvernement monarchique, choisirent pour roi Ariobarzane (av. J.-C. 89), qui fut bientôt chassé du trône par le fils de Mithridate, et rétabli par Sylla. (Av. J.-C. 89.) Tigrane le renversa de nouveau et le força de se réfugier à Rome. Enfin, le grand Pompée lui rendit son royaume, qu'il augmenta de plusieurs provinces. Il acheva paisiblement son règne. Son fils Ariobarzane II eut un sort moins heureux; une conspiration de ses sujets termina promptement sa vie. (Av. J.-C. 51.) Ariobarzane III occupait le trône de son père lorsque Cicéron vint en Cilicie. Le consul avait ordre de protéger ce roi comme un ami fidèle du peuple romain : il remplit avec succès sa mission, et sauva ce prince d'une conjuration tramée par le grand prêtre de Bellone pour donner le trône à Ariarathe, frère d'Ariobarzane. Ce pontife avait un parti très-puissant dans Comane, ville principale de la Cappadoce. La crainte du courroux des Romains décida les conjurés à renoncer à leurs projets. Lorsque Pompée marcha pour combattre à Pharsale, Ariobarzane lui amena des secours. César, vainqueur, se vengea en levant de fortes contributions sur la Cappadoce, qui fut en même temps pillée par Pharnace. (Av. J.-C. 42.) César, ayant vaincu Pharnace, se réconcilia avec Ariobarzane, et lui donna une partie de la Cilicie et de l'Arménie. Le roi, reconnaissant, refusa, après la mort de César, de prendre parti pour ses meurtriers. Cassius, irrité, l'attaqua, le prit et le fit mourrir.

Ariarathe X, son frère, lui succéda. Archélaüs était alors grand prêtre de Bellone, à Comane; il descendait du

fameux Archélaüs qui avait commandé les armées de Mithridate contre Sylla, et avait ensuite trahi son roi pour embrasser le parti des Romains. Depuis, son père ayant épousé Bérénice, reine d'Égypte (av. J.-C. 44), il tint le pontificat de la main de Pompée. Le grand prêtre épousa Glaphyra, remarquable par sa beauté. Il en eut deux fils, Sisinna et Archélaüs ; Sisinna disputa le trône à Ariarathe. Marc-Antoine, choisi pour juge de ce différend, et séduit par la beauté de Glaphyra, prononça en faveur de Sisinna.

Cependant Ariarathe triompha de son rival et remonta sur le trône. (Av. J.-C. 36.) Mais cinq ans après, Antoine l'en chassa, pour mettre à sa place Archélaüs, second fils de Glaphyra. Archélaüs, affermi sur le trône, étendit ses États par la protection d'Antoine, et lui prouva sa reconnaissance en amenant une armée à la bataille d'Actium. (Av. J.-C. 31.) Assez adroit pour se concilier la faveur d'Auguste après la défaite d'Antoine, il gagna si bien l'amitié de Tibère, que ce prince plaida lui-même sa cause à Rome contre les Cappadociens, qui l'avaient accusé devant le sénat. (Av. J.-C. 20.) Le règne d'Archélaüs fut longtemps heureux ; mais si la reconnaissance avait fait sa fortune, l'ingratitude la détruisit. Tibère, jaloux du crédit qu'Auguste accordait à ses neveux, fils d'Agrippa, s'était retiré à Rhodes. (Av. J.-C. 16.) On le croyait généralement en disgrâce. Archélaüs, oubliant les bienfaits de Tibère, crut son amitié dangereuse et ne lui rendit aucun honneur (av. J.-C. 2) ; il accueillit même avec empressement son rival Caïus, envoyé par Auguste en Arménie.

Tibère conserva dans son cœur un profond ressentiment de cette conduite. Dès qu'il fut parvenu à l'empire, il accusa Archélaüs d'avoir excité des troubbles dans les provinces voisines de ses États. Trompé par Livie, ce prince vint à Rome pour se justifier ; on le mit en prison. (Av. J.-C. 16.) Le sénat ne prononça point contre lui ; mais, abreuvé de mépris, il n'y put résister et mourut de chagrin.

Son règne avait duré cinquante ans. Après sa mort, la Cappadoce fut réduite en province romaine.

BITHYNIE.

Sa position. — Forme de son gouvernement. — Règne de Cléarque. — Sa tyrannie. — Sa mort. — Ses successeurs. — La ville d'Héraclée détruite par Cotta. — La Bithynie gouvernée par plusieurs rois successifs. — Règne de Prusias II. — Sa trahison envers Annibal. — Son avilissement à Rome. — Sa mort et celle de son fils parricide.

La Bithynie était une contrée d'Asie, célèbre par la fertilité de son sol et l'opulence de ses villes. Elle s'étendait le long de la côte du Bosphore opposée à celle où l'on bâtit Byzance. On y voyait autrefois briller la ville d'Héraclée, fameuse par l'étendue de son commerce et la force de ses flottes.

Les rois et les républiques de Grèce recherchaient son alliance. Le gouvernement d'Héraclée fut d'abord républicain et aristocratique. Le peuple, mécontent de l'orgueil des nobles, les chassa, et se donna pour chef un transfuge de cet ordre, nommé Cléarque, qui gouverna en tyran : il força les femmes et les filles des exilés à épouser des esclaves. Les proscrits appelèrent à leur secours les étrangers. La guerre fut longue et cruelle, les deux partis étant également déterminés, l'un à recouvrer ses droits, l'autre à défendre son usurpation.

Cléarque faisait périr dans des supplices affreux tous les nobles qu'on pouvait prendre. Mais la crainte, compagne éternelle de la cruauté, empêcha ce tyran d'épargner ses propres partisans ; il contraignait lui-même ceux dont il se défiait à boire la ciguë. La tyrannie dura douze ans. Enfin, deux hommes désespérés le tuèrent sur son tribunal.

Satyrès, son frère et son successeur, ne se montra pas moins cruel que lui. Il fut remplacé par ses neveux, Timothée et Denys, qui réparèrent, par une administration juste et paisible, tous les maux de l'État.

Héraclée jouit trente ans de ce repos; mais les deux fils de Denys annoncèrent par leurs vices et par leurs violences une nouvelle époque de malheurs.

En montant sur le trône, ils avaient tué leur mère. Lysimaque, leur beau-père, se mit à la tête d'une conspiration contre eux, et les fit mourir. Il voulut ensuite s'emparer de l'autorité; le peuple le mit en prison et recouvra son indépendance.

Mithridate prit cette république sous sa protection : par reconnaissance, les habitants d'Héraclée embrassèrent avec ardeur son parti, et massacrèrent, d'après ses ordres, tous les Romains qui se trouvaient sur leur territoire. Cotta vengea Rome de cette perfidie, et détruisit la ville d'Héraclée.

Quelques auteurs prétendent que la Bithynie avait été longtemps gouvernée par des rois tributaires des Mèdes et des Perses. Ils rapportent qu'un de ces princes, nommé Bal, défit Calentus, un des généraux d'Alexandre; qu'il régna cinquante ans et laissa le trône à son fils Zypothès. Pausanias et quelques autres disent que Zypothès ou Zyphetès, dont on ignorait l'origine, fonda le royaume de Bithynie pendant les troubles qu'excitaient dans l'Orient les conquêtes d'Alexandre.

On connaît avec plus de certitude les noms de ses successeurs.

Nicomède I[er] monta sur le trône après la mort de son père. Zypothès, son frère, lui disputa la couronne. Il appela à son secours les Gaulois, qui, après avoir ravagé la Germanie et la Grèce, voulaient porter leurs armes dans l'Orient. Nicomède leur ouvrit les portes de l'Asie. Appuyé par eux, il affermit son autorité; mais il fut obligé, pour payer leurs services, de leur céder une partie de ses États où ils s'établirent, et qu'on nomma Galatie ou Gallo-Grèce.

Zéla, successeur de Nicomède, décidé à se délivrer des Galates, invita leurs chefs à un festin pendant lequel il voulait les faire massacrer : informés de cette trahison,

ils le prévinrent et le tuèrent. Son fils Prusias le vengea ; ayant rassemblé des troupes, il battit les Galates et ravagea tout leur pays. (Av. J.-C. 184.)

Prusias II, son fils, fut honteusement célèbre par sa bassesse et par sa lâcheté. Annibal s'était réfugié dans ses États, et l'avait aidé à vaincre le roi de Pergame. Au mépris des lois de l'humanité, des devoirs de la reconnaissance et de l'hospitalité, il consentit à livrer aux Romains ce grand homme, qui se donna la mort pour échapper à la honte.

Après la défaite de Persée, plusieurs monarques, craignant la puissance romaine, envoyèrent des ambassadeurs à Rome pour féliciter la république sur cette victoire. Prusias les surpassa en faiblesse et en servilité. Il se rendit lui-même à Rome, et, se montrant sur la place publique, la tête rasée et couverte du bonnet d'affranchi, il dit au préteur qu'il ne se considérait que comme un esclave à qui Rome avait rendu la liberté. En entrant dans le sénat, il se prosterna et appela les sénateurs ses dieux sauveurs. Les Romains eux-mêmes semblaient avoir honte de cet excès d'avilissement.

Nicomède II, son fils, le tua pour monter sur le trône ; mais il fut puni de ce crime par un de ses enfants, nommé Socrate, qui l'assassina.

Nicomède III, attaqué par Mithridate et secouru par les Romains, en reconnaissance de ce service, leur légua le royaume de Bithynie, qui devint province romaine.

ROYAUME DE PERGAME.

Sa position. — Philétère, premier roi. — Ses successeurs Eumène et Attale. — Bibliothèque de Pergame sous Eumène II. — Vie sauvage d'Attale III. — Son testament et sa mort. — Règne d'Aristonic. — Courage de Blosius, son ministre. — Lâcheté et mort d'Aristonic.

(An du monde 2781-3871. — Avant Jésus-Christ 283-133.)

Ce royaume n'était qu'une petite province de la Mysie, sur la côte de la mer Égée, en face de Lesbos.

Le premier roi de Pergame fut un eunuque nommé Philétère. (Av. J.-C. 283.) Lysimaque lui avait confié cette province et les trésors renfermés dans la citadelle de Pergame. Cédant ensuite à la haine d'Arsinoé, sa femme, il voulait faire périr son ancien favori : celui-ci se servit de ses richesses pour défendre sa vie ; il gagna des partisans, se révolta, survécut à Lysimaque et conserva son autorité pendant vingt ans. Eumène Ier hérita de sa principauté (av. J.-C. 263) et l'augmenta de quelques villes qu'il prit sur les rois de Syrie. Son règne dura vingt-deux ans.

Un de ses parents, Attale Ier, lui succéda et prit le titre de roi. Ce prince régna quarante-trois ans. Il battit les Galates, fit alliance avec les Romains et les secourut dans une guerre qu'ils avaient entreprise contre Philippe. (Av. J.-C. 197.) Il laissa le sceptre à son fils Eumène II. Ce monarque fonda la fameuse bibliothèque de Pergame.

Allié fidèle des Romains, il leur découvrit les projets d'Antiochus le Grand. Ses troupes contribuèrent à la victoire qu'ils remportèrent à Magnésie sur le roi de Syrie. Le sénat récompensa son zèle par le don de plusieurs provinces enlevées à Antiochus. Tous les ennemis de Rome étaient les siens. Prusias, roi de Bithynie, lui déclara la guerre, et, par les conseils d'Annibal, parvint à détruire sa flotte. Eumène s'étant rendu à Rome pour informer le sénat d'une entreprise que Persée projetait contre la république, le roi de Macédoine le fit attaquer à son retour par des pirates, qui le laissèrent percé de coups et privé de sentiment. Sur le bruit de sa mort, Attale, son frère, s'empara de son trône et épousa Stratonice, sa femme.

Eumène, guéri de ses blessures, revint dans ses États, reprit sa couronne et ne punit ni la reine ni son frère. A la fin de son règne, ayant reçu quelque insulte du consul Marcius, il rappela les troupes qu'il avait envoyées au secours des Romains. Persée profita de cette brouillerie ; il aigrit le courroux du roi de Pergame, en lui représentant

que Rome était l'ennemie irréconciliable des rois, qu'elle les trompait tous pour les détruire successivement. Eumène n'osa pas secourir le roi de Macédoine ; il ne lui promit que d'être neutre. Les Romains, après leur victoire, ne lui pardonnèrent pas son inaction. Toutes ses démarches pour se justifier furent inutiles ; on le traita avec dureté, et il mourut sans avoir pu se réconcilier avec Rome. (Av. J.-C. 159.)

Attale II, son frère, lui succéda, et épousa pour la seconde fois, la reine Stratonice. Son règne dura vingt et un ans. Il fit longtemps la guerre contre le roi de Bithynie, qui s'empara d'abord de Pergame, et finit par en être chassé. (Av. J.-C. 138.)

Attale III, nommé Philométor, détesté par ses cruautés et pour ses extravagances, croyait voir partout des conspirations. Il vivait solitaire dans son palais, laissant croître ses cheveux et sa barbe, et labourant lui-même son jardin, dans lequel il cultivait des plantes vénéneuses, dont il mêlait les sucs à des baumes qu'il distribuait aux grands de sa cour pour s'en défaire. Il mourut au bout de cinq ans, et légua par testament aux Romains ses trésors et son royaume. (Av. J.-C. 133.)

Aristonic, bâtard d'Eumène, voulut défendre ses droits au trône. La fortune seconda d'abord ses armes ; il battit les Romains ; mais la victoire le rendit trop confiant, et comme il s'endormait dans une fausse sécurité, Perpenna le surprit et tailla ses troupes en pièces. Aristonic se sauva dans une ville dont les habitants le livrèrent aux Romains. Il avait pour ministre un philosophe nommé Blosius, autrefois habitant de Rome, et célèbre par son amitié pour Gracchus. Livré par des traîtres, avec Aristonic, aux fers de Perpenna, il exhorta son prince à s'affranchir de la servitude par une mort courageuse, et lui en donna l'exemple. Aristonic, trop faible pour l'imiter, fut traîné en triomphe à Rome, jeté en prison et étranglé par l'ordre du sénat.

COLCHIDE.

Sa position. — Expédition des Argonautes. — Rois de cette contrée. — Elle est réduite en province romaine.

La Colchide, qu'on appelle aujourd'hui Mingrélie, se trouvait sur la côte orientale de la mer Noire, entre l'Ibérie, le Pont et l'Arménie. La rivière du Phase l'arrose et a donné son nom à une espèce d'oiseau nommé *faisan*, qui depuis a été transporté en Europe. Ses eaux charriaient une grande quantité de paillettes d'or qu'on arrêtait dans la laine des toisons que les habitants étendaient au fond du fleuve. Attirés par l'appât de ces trésors, objet d'un grand commerce, les Argonautes firent une expédition célèbre pour s'en emparer. Jason, leur chef, que favorisait la fille du roi, la séduisit et l'enleva. Ce fameux voyage, chanté par les poëtes, rendit la Colchide célèbre. Elle nous est plus connue par la fable que par l'histoire. Il paraît que ce royaume fut peuplé, du temps de Sésostris, par une colonie égyptienne, qui s'y mêla à quelques Arméniens. L'opulence de la ville de Dioscoris attirait des marchands de tous les pays du monde. Pline dit qu'on y parlait tant de langues différentes, que les négociants romains étaient obligés de s'y servir de cent trente interprètes. Un des fils de Mithridate fut roi de Colchide. Pompée traîna à la suite de son char de triomphe un de ces princes, dont le nom n'est pas connu. On parle encore, dans l'histoire de Trajan, d'un autre roi de la Colchide. Cette contrée fut depuis réduite en province romaine.

IBÉRIE.

Sa position. — Caractère indépendant des Ibères. — Ils sont vaincus par Pompée. — Leur roi nommé Artacès.

Le pays qu'on appelait autrefois royaume d'Ibérie se

nomme aujourd'hui Gurgistan; c'est une partie de la Géorgie qui est sous la domination des Perses. L'Ibérie était entre la Colchide, le Pont, le Caucase, l'Albanie et la Médie. Quelques auteurs ont prétendu que l'Espagne avait tiré de cette contrée son ancien nom d'Ibérie; mais il est impossible de concevoir comment un petit peuple montagnard, sans commerce maritime, aurait pu porter si loin une colonie.

Les Ibères, renommés par leur courage, avaient soutenu longtemps leur indépendance contre les Scythes, les Mèdes, les Assyriens et les Perses : ils passèrent pour invincibles. Lorsque Pompée entreprit de les dompter, il ne parvint à les vaincre qu'après de longs efforts, qui lui coûtèrent de grandes pertes. (Av. J.-C. 65.) Battus et mis en déroute, ils ne voulurent pas se rendre; ils se retirèrent dans une épaisse forêt; et, du haut des arbres, ils perçaient les Romains de leurs flèches. On fut obligé de mettre le feu à la forêt, et presque toute l'armée des Ibères périt dans l'embrasement. Le roi qui commandait alors ce peuple belliqueux s'appelait Artacès. Les empereurs romains regardèrent l'Ibérie comme un rempart contre l'invasion des Barbares; ils la protégèrent et lui laissèrent ses rois, dont l'histoire cite quelques noms, sans faire connaître leurs actions.

ALBANIE.

Caractère des Albaniens. — Bataille entre Pompée et Cosis. — Mort de ce général.

L'Albanie, voisine de l'Ibérie, et que les Persans modernes nomment Schirvan, était habitée autrefois par un peuple simple, laborieux, plus renommé par sa vertu que par sa puissance; il n'attaquait pas l'indépendance des autres nations, mais il défendait courageusement la sienne. Pompée porta ses armes en Albanie. Cosis, frère du roi Orœsès, commandait les Albaniens. Les deux armées se

livrèrent bataille. Au milieu de la mêlée, Cosis se précipita sur Pompée pour le percer; mais le Romain lui enfonça son fer dans la poitrine, et remporta une victoire complète. Il paraît que les empereurs romains traitèrent l'Albanie comme l'Ibérie, et la laissèrent gouvernée par ses rois jusqu'au règne de Justinien.

BACTRIANE.

Zoroastre né dans la Bactriane. — Rois de cette contrée. — Envahissement des Parthes.

La Bactriane, aujourd'hui le Corassan, eut, dit-on, la gloire d'avoir donné naissance à Zoroastre. Cette province de l'empire de Perse, voisine de la Scythie, était remarquable par le courage de ses habitants et par la bonté de sa cavalerie. Bessus, satrape des Bactriens, trahit Darius, espérant, par sa mort, gagner la faveur d'Alexandre, qui l'accabla de mépris et le fit mourir. Lorsque ce grand monarque périt, et que ses généraux se partagèrent son empire, Théodote, gouverneur de la Bactriane, prit le titre de roi; mais il fut bientôt détrôné par son frère Euthydème, dont on ne connaît le règne que par ce crime. Ménandre lui succéda. Il accrut ses États par des conquêtes, et n'eut pas le sort des conquérants, car il fut adoré de ses sujets; après sa mort, toutes les villes de son royaume se disputèrent le partage de ses cendres et lui élevèrent chacune un mausolée pour rappeler ses vertus et la gloire de son règne. Un de ses successeurs ayant été assassiné par son fils, le peuple se révolta contre le parricide. Les Parthes profitèrent de ces troubles, tuèrent le meurtrier, s'emparèrent de la Bactriane et la réunirent à leur empire.

Il existait autrefois dans l'Orient un grand nombre de royaumes et de nations. On ne peut suivre leur histoire. Le temps nous a conservé les noms de ces pays et de quelques-uns de leurs chefs, sans nous transmettre la suite des événements dont ils ont été le théâtre; c'est seu-

lement en parcourant l'histoire des peuples qui les ont conquis, que nous pouvons nous faire quelque idée des faits qui les concernent.

Les Syriens ne nous sont connus que par le récit des guerres que les Juifs ont soutenues contre eux, et par les conquêtes des rois d'Assyrie qui s'en emparèrent. Mais, après la mort d'Alexandre, il se forma un nouveau royaume de Syrie. Nous en parlerons dans la suite avec détail, puisqu'il devint une des principales puissances de l'Asie, sous la domination des successeurs du conquérant macédonien.

Les Moabites, les Ammonites, les Madianites, les Iduméens, les Amalécites, les Chananéens et les Philistins même qui ont donné leur nom à la Palestine, ne nous sont connus que par les Juifs, qui conquirent la plus grande partie de ces pays, et furent continuellement en guerre avec ceux de ces peuples qui n'avaient pas reconnu leur autorité.

Il serait impossible de traiter séparément l'histoire de ces petits royaumes qui ne nous présentent que des faits épars, des règnes sans suite, des événements sans liaison, des limites peu certaines. L'histoire des Hébreux, des Égyptiens, des Assyriens et des Perses nous fait connaître tout ce qu'il est désirable de savoir sur ces peuples, qui tiraient, dit-on, leur origine de Cham, et dont la plupart descendaient des enfants d'Agar et de ceux d'Ésaü.

PERSES.

Position de leur empire. — Leurs mœurs. — Leur gouvernement. — Leurs lois et leur culte. — Le *Zend*, livre de Zoroastre. — Productions de la Perse. — Premiers temps de ce pays. — Cajumaroth, premier roi. — Ses successeurs jusqu'à Cyrus. — Cyrus. — Son éducation. — Ses premières armes. — Traits de sa magnanimité. — Sa guerre avec Crésus. — Crésus est prisonnier — Le nom de Solon lui sauve la vie. — Siége et prise de Babylone par Cyrus. — La main mystérieuse. — Gouvernement de Cyrus. — Fin de son règne glorieux. — Son histoire selon Hérodote. — Cambyse. — Porte la guerre en Égypte. — Son stratagème pour prendre Péluse. — Défait Psamménits. — Massacre de hérauts. — Désastre dans l'armée de Cambyse. — Retour de ce roi. — Mort du bœuf Apis. — Bassesse du favori Prexape. — Fable sur une émeraude. — Retour de Cambyse de Perse. — Sa mort. — Smerdis. — Fausseté de son nom. — Son gouvernement. —

Son imposture découverte. — Sa mort. — Massacre des mages. — Darius I. — Délibération sur la forme du gouvernement des Perses. — Élection de Darius par la ruse de son écuyer. — Cause des guerres entre la Perse et la Grèce. — Siége de Babylone. — Prise de cette ville; dévouement de Zopire. — Marche de Darius contre les Scythes. — Détresse de son armée. — Sa retraite. — Autres entreprises de Darius. — Ses hérauts en Grèce. — Défaite des Perses. — Mort de Darius. — Xerxès. — Son avénement. — Naissance d'Hérodote. — Projet de guerre contre la Grèce. — Réalisation de ce projet. — Extravagance de Xerxès. — Dénombrement de son armée. — Combat aux Thermopyles. — Bataille navale à Salamine. — Défaite de la flotte perse. — Retour de Xerxès en Asie. — Mort de Mardonius à la bataille de Platée. — Destruction de son armée. — Atrocités de la reine Amestris. — Mort de Xerxès. — Artaxerce Longue-Main. — Son entrevue avec Thémistocle. — Ses victoires. — Peste dans l'Attique. — Mort d'Artaxerce. — Xerxès II. — Règne de quarante-cinq jours. — Sogdien. — Sa tyrannie. — Sa mort par le supplice des cendres. — Darius Nothus. — Révoltes contre lui. — Couronnement de son fils. — Artaxerce Mnémon. — Son sacre. — Révolte de son frère Cyrus. — Ses préparatifs de guerre. — Bataille entre les deux frères. — Défaite et mort de Cyrus. — Fameuse retraite des dix mille. — Vengeance de la mère du roi. — Son exil. — Autres entreprises d'Artaxerce. — Fin de son règne. — Mort de ses cinquante fils. — Mort du roi. — Ochus. — Son astuce. — Ses cruautés. — Sa guerre en Égypte. — Sa mort. — Atrocité de son favori Bagoas. — Darius Codoman. — Mort de Bagoas. — Règne heureux de Darius. — Époque d'Alexandre le Grand. — Sa descente en Asie. — Bataille du Granique. — Défaite des Perses. — Nœud Gordien. — Darius à la tête de ses troupes. — Maladie d'Alexandre. — Marche de l'armée de Darius. — Bataille d'Issus. — Défaite et fuite de Darius. — Siége et prise de Tyr par Alexandre. — Son respect pour Jérusalem. — Détresse de son armée près de Memphis. — Construction de la ville d'Alexandrie. — Soumission de Darius rejetée par Alexandre. — Bataille d'Arbelles. — Défaite et fuite de Darius. — Entrée triomphante d'Alexandre dans Babylone. — Prise de Persépolis. — Incendie du palais de Xerxès. — Mort de Darius. — Alexandre. — Suite de ses conquêtes. — Contraste dans son caractère. — Mort de Parménion et de Philotas, son fils. — Discours des ambassadeurs scythes. — Mort de Clytus tué par Alexandre. — Remords d'Alexandre pour ce meurtre. — Sa guerre dans l'Inde. — Sa victoire sur les Indiens. — Porus est prisonnier. — Consternation parmi les Macédoniens. — Leur retraite. — Trait de courage d'Alexandre. — Vengeance de Bagoas envers Orsine. — Festin de neuf mille personnes. — Mort d'Éphestion. — Dépense de trente-six millions pour ses funérailles. — Mort d'Alexandre.

Les Perses, que l'Écriture appelle les Élamites, occupaient en Asie une contrée qui ne comptait que cent vingt mille habitants partagés en douze tribus. Ils furent subjugués par les Assyriens, et restèrent cinq cent vingt-cinq ans sous leur domination. Après avoir recouvré leur indépendance, Nabuchodonosor les soumit de nouveau; et depuis, la fortune ayant favorisé les armes des Mèdes, les Perses devinrent tributaires de la Médie, jusqu'au moment

où Cyrus conquit l'Asie, hérita des trônes de Persépolis et d'Ecbatane, régna dans Babylone et fonda l'empire des Perses qui domina l'Orient, subjugua l'Égypte et ravagea la Grèce.

Cet empire s'étendait depuis l'Indus jusqu'à la mer Ionienne, et de la mer Caspienne à l'Océan.

Avant Cyrus, les auteurs de l'antiquité ne nous apprennent rien de positif sur les anciens Perses, dont la puissance devait avoir été cependant assez étendue, puisque, au temps d'Abraham, on voit que le roi de Sodome et quatre autres rois du pays de Chanaan étaient tributaires des Élamites, qui devaient leur origine à Élam, petit-fils de Sem.

La célèbre législation des Perses dut son éclat à Cyrus. La religion des mages ne reçut sa puissance et sa célébrité que de Zoroastre, qui naquit du temps de Cyrus et publia ses lois sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe. Cependant, on doit croire que Cyrus et Zoroastre n'avaient fait que réformer et perfectionner les lois civiles et religieuses des anciens Perses. Hérodote n'entre dans aucun détail relativement aux rois de Perse qui avaient précédé le fondateur de l'empire ; mais tout ce qu'il rapporte de l'éducation de Cyrus et des usages auxquels il fut obligé de se conformer avant de parvenir au commandement des armées et au gouvernement du pays prouve que la plupart des sages lois de l'empire existaient dans l'ancien royaume des Perses, et que le culte des mages y fut professé de tout temps, ainsi que dans la Médie, qu'on regardait comme son berceau. Quelques auteurs ont prétendu qu'il avait existé plusieurs Zoroastre. Nous ne chercherons point à pénétrer dans ces ténèbres, puisque nous ne trouvons aucune lumière sûre pour nous y conduire. Ainsi, ce que nous dirons des lois, des mœurs et de la religion des Perses, se rapporte également aux temps anciens où ces institutions prirent naissance, et à l'époque où Cyrus et Zoroastre les perfectionnèrent. Cette législation, simple dans

son enfance, forte dans sa maturité, se soutint pendant les premiers règnes des successeurs de Cyrus, et se corrompit ensuite promptement par l'excès du luxe et de la puissance, qui amène toujours la perte des mœurs et la chute des empires.

Les mœurs des Perses étaient pures et leurs lois très-sévères. L'éducation formait la partie principale de la législation. L'État se chargeait des jeunes gens : on les élevait en commun : nourriture, études, châtiments, la loi réglait tout. Ils vivaient de pain, de cresson et d'eau. Dans les écoles, on s'occupait plus de leur cœur que de leur esprit ; et, comme on voulait former des hommes et non des savants, ils apprenaient plus la morale que les lettres. La justice était regardée comme la première vertu, l'ingratitude comme le plus grand des vices. On exerçait leur corps à toutes les fatigues, et leur âme à toutes les vertus. Ils sortaient de la classe des enfants à dix-sept ans.

La jeunesse apprenait à tirer de l'arc, à lancer le javelot. Les jeunes gens consacraient leurs journées à ces exercices ou à la chasse, et veillaient une partie des nuits dans les corps de garde. A vingt-cinq ans, ils entraient dans la classe des hommes : là, ils apprenaient à remplir les devoirs d'officiers et de commandants. A cinquante, on les exemptait du service militaire, et ils pouvaient prétendre aux places de judicature et d'administration. Chacun, suivant son mérite et sans distinction de naissance, parvenait aux emplois, mais devait passer successivement par tous les grades.

Leur gouvernement était monarchique : le roi désignait parmi ses enfants celui qui devait lui succéder. Les princes étaient élevés dans leur enfance par des eunuques ; on leur donnait ensuite pour gouverneurs des officiers expérimentés. On confiait leur instruction à quatre maîtres : l'un leur enseignait la magie ou le culte des dieux et les principes du gouvernement ; le second leur apprenait les règles de la vérité et de la justice ; le troisième était chargé

de les garantir de l'atteinte des voluptés ; le quatrième les exerçait à braver les périls et à s'affranchir de toute espèce de crainte.

L'autorité du roi devait être limitée par un conseil de sept magistrats puissants et respectés, que l'État nommait, et sans lequel le monarque ne pouvait rien décider. On gardait dans des archives les registres et les annales : on inscrivait sur les premiers tous les arrêts rendus, toutes les grâces accordées ; les annales, dépôts des lois, contenaient le récit des événements les plus remarquables.

On voit dans l'Écriture qu'Assuérus se faisait lire ses registres et ses annales, qui lui rappelèrent le service que Mardochée lui avait rendu. On exigeait des juges une austère intégrité.

Le droit de juger les hommes ne s'accordait qu'à la vieillesse : les rois surveillaient la conduite des tribunaux, et punissaient sévèrement les magistrats qui s'écartaient de leurs devoirs. Ils rendaient quelquefois la justice eux-mêmes. Cambyse condamna à mort un juge convaincu d'iniquité : on l'écorcha ; et le fils, qui remplaçait son malheureux père, fut obligé de s'asseoir sur la peau du juge prévaricateur.

Les lois n'appliquaient la peine de mort qu'à la récidive. On admettait, dans le jugement, les services rendus à l'État et les bonnes actions, en compensation des crimes commis. La délation était punie quand elle se trouvait calomnieuse. On avait divisé l'empire en cent vingt-sept gouvernements confiés à des satrapes, qui administraient sous les ordres de trois ministres. Un officier de la couronne était chargé de réveiller tous les matins le monarque et de lui dire : « Levez-vous, et songez à bien « remplir les fonctions et les devoirs qu'Oromaze vous a « imposés en vous plaçant sur le trône. »

Comme le prince ne pouvait surveiller lui-même toutes les parties d'un si vaste gouvernement, il envoyait dans les provinces des commissaires qu'on nommait les yeux

et les oreilles du roi. L'agriculture recevait des encouragements ; on avait fait de sages règlements pour diriger ses travaux : il existait une loi qui promettait des récompenses à l'activité, et qui punissait la paresse. Cyrus, pour honorer l'agriculture, laboura lui-même des champs, et planta beaucoup d'arbres de sa main.

Voulant ouvrir une prompte communication entre toutes les branches de l'administration, il établit des postes et des courriers qui portaient avec rapidité les dépêches aux extrémités de l'empire ; on verra que le dernier Darius avait eu dans sa jeunesse la surintendance des postes. Les rois levaient des impôts en argent et en nature : la satrapie d'Arménie fournissait vingt mille chevaux. Hérodote estimait les revenus de l'État à cent quarante millions, dont le tiers provenait du seul gouvernement de Babylone. On avait affecté des cantons aux dépenses de l'habillement de la reine ; l'un s'appelait *canton de la ceinture*, l'autre *canton du voile de la reine*.

Quand Thémistocle se réfugia en Perse, le roi lui assigna quatre villes pour sa subsistance : l'une lui fournissait son vin, l'autre son pain, la troisième ses viandes, la quatrième ses habits et ses meubles.

La garde du roi se composait de dix mille hommes d'élite qu'on appelait les *immortels*. Les Perses avaient pour armes le sabre, le poignard, le javelot, l'arc et les flèches. Ils couvraient leur tête d'un bonnet qu'on nommait *tiare*. Hérodote, en rapportant l'expédition de Cambyse, dit qu'on examina les morts sur un champ de bataille, et qu'on trouva les crânes des Perses beaucoup moins durs que ceux des Égyptiens. On attribua cette différence à l'habitude qu'avaient les Perses de couvrir leur tête, tandis que celle des Égyptiens était ordinairement nue. Les Perses portaient pour armes défensives des cuirasses, des brassards et des boucliers d'airain. Leurs chevaux étaient bardés de fer. On voyait dans leur armée une grande quantité de chariots armés de faux et attelés de quatre

chevaux. Soumis à une sévère discipline, on exigeait d'eux un travail continuel. Lorsqu'ils campaient, fût-ce pour un jour, ils fortifiaient leur camp par des fossés et des palissades. Cyrus, comme on le verra dans la suite, perfectionna beaucoup leur tactique. Ils avaient fait de grands progrès dans les arts, dans les sciences, et surtout dans l'astronomie, qu'ils avaient apprise des Chaldéens. Ils croyaient à l'astrologie, et jugeaient de la destinée des hommes par l'aspect des planètes au moment de leur naissance. On croit vulgairement, d'après les fables de quelques auteurs grecs, que les Perses adoraient le soleil, les astres, le feu et les éléments; mais leur culte était beaucoup plus épuré. Les Élamites, dignes enfants de Sem, avaient conservé et transmis la croyance d'un Dieu unique : ils honoraient le soleil comme son trône, le feu comme son image, les astres comme ses ministres, les éléments comme ses agents animés. Dieu avait créé la lumière et les ténèbres sous le nom d'Oromaze, principe du bien, et d'Arimane, principe du mal. Ils appelaient le soleil Mithras. Il est vrai que, dans la décadence de l'empire, sous la domination des Grecs et des Parthes, la religion des mages s'altéra; on en vit même quelques-uns sacrifier aux divinités des fleuves, des bois, et adorer Vénus sous le nom de Mithra. Mais, lorsque Artaxare, dit aussi Ardshir, affranchissant aussi sa patrie, releva l'empire des Perses, deux cent vingt-six ans après Jésus-Christ, le culte des mages se dégagea des liens du sabéisme et de l'idolâtrie, que les Grecs et les Parthes avaient fait régner cinq cents ans dans leur pays, et reprit tout à coup son ancienne puissance et son premier éclat. Sapor rasembla un concile de mages qui rétablit la doctrine. Le zèle pour les lois de Zoroastre redoubla de ferveur : on vit des fanatiques s'exposer à l'épreuve du feu pour prouver la vérité de leur religion : cet ancien culte, qui résista depuis aux armes des mahométans et à la rigueur de leurs lois, n'a jamais pu être entièrement détruit; il

compte encore aujourd'hui, dans l'Orient, un assez grand nombre de sectateurs qu'on nomme *guèbres*, et qui sont l'objet du mépris et de la calomnie des disciples de Mahomet.

Le plus connu et le seul peut-être qui ait existé des quatre Zoroastre dont parlent les auteurs de l'antiquité naquit dans la Médie, à peu près à la même époque que Cyrus : son père s'appelait Parschap, et sa mère Doghdu. Il vécut dans le temps où la science d'Esdras et la sainteté de Daniel étaient en honneur dans l'Orient. Envoyé très-jeune en Judée, les prophètes qu'il servait soignèrent son éducation; il étudia la sagesse dans les livres de Moïse et de Salomon. Revenu en Médie, dans la province d'Aderbijan, sa patrie, il commença à prophétiser, et, pour se livrer sans distraction à l'étude, il se retira dans une caverne où il resta longtemps. Il en orna les murs d'hiéroglyphes et de caractères symboliques. Candémir, partageant les préventions des musulmans contre les mages, prétend que Zoroastre invoquait, dans cette caverne, le démon, qui lui apparaissait au milieu des flammes et lui imprimait sur le corps des marques lumineuses. Ce qui paraît certain, c'est que ce fut dans cette solitude qu'il composa et qu'il écrivit sur des peaux l'ouvrage qui contenait sa doctrine et qu'on appelait *Zend* ou *Zend-Avesta*. A l'âge de trente ans, il vint en Bactriane, s'arrêta à Balch, et y jouit d'un si grand crédit, que quelques auteurs l'ont cru roi de cette contrée. Il fit un assez long voyage dans les Indes, et revint communiquer aux mages tout ce qu'il avait appris de la religion des brames.

Il présenta son livre à Darius, fils d'Hystaspe, qui adopta son culte, et l'établit à Balch comme archimage, lui laissant exercer dans l'empire une autorité spirituelle égale à l'autorité temporelle des rois.

Sa religion, comme toutes les autres, devint persécutrice dès qu'elle fut dominante; elle proscrivit le sabéisme, c'est-à-dire le culte des faux dieux et des idoles.

Zoroastre voulait établir ses lois en Scythie et y faire une révolution religieuse. Darius seconda ses projets ; mais Argaspe, roi des Scythes, zélé sabéen, entra en Bactriane, battit les Perses, s'empara de Balch, égorgea quatre-vingts mages, et tua Zoroastre sur les débris de son temple.

Les auteurs arabes racontent différemment ce fait.

Le roi de Touran, disent-ils, apprenant que tous les hommes de guerre étaient sortis de Balch pour se rendre à l'armée du roi Guztaspe, attaqua, avec quatre mille hommes, cette ville sans défense, et fit mourir quatre-vingts mages, dont le sang éteignit le feu sacré. D'autres disent seulement que Zoroastre mourut d'une mort violente.

Le Zend-Avesta, composé par cet homme célèbre, renferme les principes d'une haute sagesse et de la plus pure morale. On y reconnaît l'existence d'un seul Dieu créateur de l'univers : il annonce un jugement dernier, qui distribuera aux bons et aux méchants des récompenses et des châtiments. Dieu pèsera dans ses balances les actions des hommes : si le bien l'emporte, ils iront dans le ciel ; et ils tomberont dans l'enfer, si le poids du mal est plus considérable. La foi délivre l'homme de la puissance de Satan ou Arimane.

Voici les principaux préceptes du Zend :

« Honore tes parents. Marie-toi jeune pour que ton fils « te suive et ne laisse point interrompre la chaîne des « êtres. Fais le bien, évite le mal. Dans le doute, abstiens- « toi. Que les hommes vertueux soient les seuls objets « de tes libéralités ; mais donne le nécessaire à tout le « monde, même aux chiens. Songe qu'il faut être pur « pour prêcher. Évite tout mensonge, toute injustice, « toute débauche. Ne commets point d'adultère ni de vol. « Ta main, ta langue, ton cœur doivent être purs. Mon- « tre à Dieu ta résignation dans le malheur, et ta recon- « naissance dans la prospérité. Fais du bien jour et nuit, « car la vie est courte. »

Les mages conservaient le feu sacré que Zoroastre avait apporté à Kis en Médie, et qu'il disait avoir reçu du ciel. Pour entretenir ce feu, on se servait d'un bois sans tache. Les mages n'en approchaient qu'avec un linge sur la bouche, dans la crainte de le souiller par leur haleine. La pureté du code moral et religieux de Zoroastre était ternie par sa tolérance pour l'inceste; la religion des mages approuvait le mariage des frères et des sœurs; on prétend même qu'ils avaient porté leur coupable erreur jusqu'à préférer, pour les hautes dignités sacerdotales, l'homme né de l'inceste du fils et de la mère; mais rien ne prouve la vérité de cette accusation. Ce qui paraît probable, c'est que Zoroastre, en promulguant sa loi, ne se crut pas assez fort pour détruire la coutume établie de tout temps en Perse, en Médie, comme en Égypte, qui avait consacré le mariage entre frères et sœurs, et qu'il craignait, s'il l'entreprenait, de voir tous ses prosélytes abandonner son culte pour embrasser une religion plus conforme à leurs habitudes.

La capitale de la Perse, dans les anciens temps, était la ville de Persépolis, située dans une plaine arrosée par l'Araxe. Tous les voyageurs ont vanté la beauté de ce pays, fertile en riz, en froment, en fruits, en vins excellents. On y trouve des mines d'or, d'argent et de fer. Le golfe Persique fournit les plus belles perles de l'Orient. La terre est jonchée de tulipes, d'anémones, de jasmins, de tubéreuses, qui croissent sans culture. On y mange les dattes les plus sucrées, les pêches les plus savoureuses; on y recueille le meilleur opium. Les chevaux persans ne le cèdent en vitesse qu'aux chevaux arabes.

Les Grecs, indifférents sur les événements qui s'étaient passés en Asie avant les conquêtes de Cyrus, nous ont laissés dans l'ignorance sur le règne et même sur l'existence de ses prédécesseurs. Mais, avant de faire connaître le peu de lumières qu'ils nous ont transmises sur la famille de ce grand monarque, nous croyons devoir rap-

porter ce que les Perses ont écrit sur les premiers temps de l'histoire de leur pays.

Suivant les fastes héroïques des Arabes, Cajumaroth, dont le nom signifie en persan *juge équitable*, fut le premier roi des Perses. Il disait qu'un roi doit toujours sacrifier son bonheur à celui de son peuple; et comme il se conforma constamment à cette maxime, pendant un règne long et glorieux, sa mémoire fut toujours révérée en Orient. Son fils vécut dans la retraite et s'adonna aux sciences.

Cajumaroth avait abdiqué pour laisser le trône à son petit-fils; mais ce jeune prince ayant été tué dans une bataille, Cajumaroth reprit la couronne, civilisa les Perses, leur apprit à bâtir, à filer; et on le regarde comme le fondateur de la religion des mages.

Un de ses petits-fils nommé Husang, qui lui succéda, inventa la charrue, creusa des canaux, apprit à ses sujets l'art d'exploiter des mines, et celui de fondre et de forger des métaux.

Les Perses citent parmi ses successeurs Thamasrab (ou celui qui humilie le diable). Il conquit plusieurs provinces et se fit chérir par ses vertus. Gjemschid (c'est-à-dire le soleil) est regardé par les écrivains arabes comme le plus célèbre des anciens rois de Perse. Savant et législateur, on l'appelait le Salomon persan. Il réforma le calendrier, partagea son peuple en trois classes, celle des guerriers, celle des laboureurs et celle des artisans. Il établit des greniers d'abondance qui préservèrent ses sujets du fléau de la famine. Avant lui, le vin n'était qu'un remède; sous son règne, il devint une boisson générale. Au renouvellement de l'année, ce prince célébrait des fêtes qui duraient sept jours. Il accordait pendant ces solennités un grand nombre de grâces à tous ceux qui s'en étaient rendus dignes. Semblable en tout à Salomon, il se laissa vaincre par la volupté, et se fit mépriser dans sa vieillesse. Ses sujets se révoltèrent sous la conduite de Déhoc.

Le roi voulut en vain défendre son trône. Il fut vaincu et pris dans une bataille. Déhoc le fit scier en deux. Le nom de l'usurpateur présageait un règne tyrannique, car il signifiait la réunion des deux vices. Ce prince cruel gouverna la Perse avec un sceptre de fer. On prétendait qu'il était magicien et qu'il avait fait un pacte avec Arimane (le génie du mal), qui lui appliqua ses lèvres sur l'épaule, et fit naître un ulcère dont on ne pouvait apaiser la douleur qu'en le lavant avec du sang et en le couvrant de cervelle humaine.

Les peuples, las de sa férocité, se soulevèrent. Un forgeron, dont le fils avait été sacrifié au tyran, se mit à la tête des révoltés, prit pour étendard son tablier de cuir, qu'il portait dans toute la Perse, en criant : *Guerre au barbare, et vengeance!* Ce généreux artisan battit l'usurpateur, le tua, et plaça sur le trône Phrydun, l'un des fils de Gjemschid, qu'il avait dérobé au poignard de Déhoc. Le règne de ce prince fut glorieux et signalé par d'importantes conquêtes. Phrydun, entraîné par sa passion pour une fille du meurtrier de son père, l'avait épousée; il en eut un fils nommé Turc, qui se révolta, et lui fit la guerre. Ce fils ingrat et rebelle, vaincu, banni et forcé de s'établir dans une province voisine, y fonda un royaume qui prit son nom. Les Arabes ont cru trouver dans cette histoire l'origine de la haine des Perses contre les Turcs.

Phrydun laissa son trône au second de ses fils, nommé Manujarh, dont le caractère pacifique rendit ses peuples heureux. Nudar, son successeur, fut presque toujours en guerre avec les Turcs. Un des vizirs de ce roi, nommé Séhan, habitait le Sygistan, sur la frontière des Turcs. Le fils de Séhan, qu'on appelait Zalzer, à cause de la couleur dorée de ses cheveux, rencontra à la chasse une fille turque, nommée Roudaba. Il en devint amoureux et l'épousa secrètement, malgré les périls auxquels devaient l'exposer le ressentiment de son père et celui du roi. De ce mariage naquit Rustan, le héros des temps fabuleux de la Perse.

Zalzer fut obligé de cacher longtemps dans les forêts son existence et celle de son fils ; mais, apprenant que le roi Nudar était vivement pressé par les Turcs, il sortit de sa retraite et fit des prodiges de valeur pour défendre son prince et sa patrie. Malgré ses efforts, le roi perdit la bataille et la vie. Zalzer le vengea par des victoires, et couronna Zab, l'héritier du trône. Ce monarque, dont les Perses vantaient la sagesse et l'économie, eut l'ingratitude de vouloir perdre son défenseur. Zalzer, irrité, le combattit, le détrôna, et fit régner à sa place Kejkobad. Ainsi finit, par la mort de Zab, la première race des rois persans, à peu près dans le même temps où Josué gouvernait les Hébreux. Le règne de Kejkobad fut avantageux pour la Perse ; ce prince protégea l'agriculture, encouragea le commerce, et rendit les communications plus faciles en perçant le pays de grandes routes. Zalzer le secondait dans son administration. Le fameux Rustan, qui commandait ses troupes, remporta plusieurs victoires contre les Turcs, et répandit au loin la gloire de ses armes.

Le roi éprouva le sort de Thésée. Sa femme, aussi coupable que Phèdre, devint amoureuse de Siavek, son beau-fils, qui repoussa ses vœux criminels : elle l'accusa. Le roi, furieux, avait juré la mort de son fils ; mais il découvrit la fourberie de la reine, et voulut la faire périr. Siavek fléchit son père et sauva la vie à cette femme impudique et cruelle.

Kejchosran, héritier de Kejkobad, combattit toute sa vie contre les Turcs. Ce fut, dit-on, sous son règne, que vécut le célèbre Lockman, l'Ésope des Orientaux, et dont les fables font encore les délices des Turcs et des Perses modernes. On demandait un jour à ce sage comment il était parvenu à se rendre heureux. Il répondit : « En disant toujours la vérité, en tenant constamment ma parole, et en ne me mêlant jamais de ce qui ne me regardait « pas. » Lhoraspe régna peu de temps après. Son fils Guz-

taspe se révolta contre lui. Le jeune prince, vaincu et banni, vécut longtemps ignoré dans une profonde retraite.

Suivant un usage antique, lorsque le roi de Perse voulait marier une de ses filles, il la conduisait dans une galerie où se trouvaient réunis tous les princes et tous les grands qui prétendaient à sa main, et celui d'entre eux auquel elle offrait une pomme d'or devenait son époux. Lhoraspe voulait marier sa fille. Le jeune prince Guztaspe quitta sa solitude, vint secrètement dans la ville, et, au moment de la cérémonie, se mêla parmi les prétendants. La princesse l'aperçut et lui donna la pomme. Le roi fit d'abord éclater son courroux : les larmes de ses enfants l'apaisèrent. Il était vieux, dégoûté du trône ; il le quitta et y plaça son fils.

Il paraît que le roi Guztaspe est le premier Darius des auteurs grecs. Les Persans prétendent que Zoroastre parut sous le règne de ce prince, et perfectionna le culte des mages. Les Arabes lui attribuent beaucoup de miracles. Il transporta, dit-on, le roi Guztaspe dans le paradis, et lui en fit admirer toutes les merveilles. Le règne de Guztaspe fut belliqueux et glorieux. Cependant, à la fin de ses jours, le roi de Touran le battit, s'empara de Bach, égorgea quatre-vingts mages, et fit, à ce qu'on croit, périr Zoroastre.

Bahamad monta sur le trône. Il employa toute sa vie à guérir les blessures que les guerres étrangères et les troubles civils avaient faites à son royaume. Tolérant pour toutes les religions, il protégeait également les sabéens et les mages, quoiqu'il penchât personnellement pour le culte de Zoroastre. Il gagna la confiance du peuple, en le consultant sur l'administration. Cette déférence apparente affermit son autorité. Son fils aîné dédaigna de régner et se retira dans une solitude. Dégoûté lui-même du trône, il le céda à sa femme Omaï, qui était enceinte. Bahamad acquit la réputation du plus populaire des rois.

On cite de lui cette maxime : *La porte du prince ne doit jamais être fermée.*

Lorsque Omaï accoucha, les devins consultés prédirent que son enfant serait le fléau de sa patrie. Sa mort fut décidée; mais la reine, ne pouvant se résoudre au sacrifice de son fils, ordonna qu'on exposât sur la rivière le berceau qui le renfermait. On avait eu soin d'y placer des bijoux précieux. Un teinturier qui lavait sa laine aperçoit le berceau et le porte à sa femme. L'enfant, élevé par eux, grandit, embrassa le métier des armes, acquit une grande renommée par ses exploits, et se fit reconnaître par sa mère, qui lui céda le trône, sur lequel il monta sous le nom de Darah Ier.

Omaï ne fit pas de conquêtes comme Sémiramis ; mais elle fit construire, comme elle, des palais magnifiques et des monuments superbes. Guztaspe avait commencé à bâtir Persépolis ; Omaï l'agrandit et l'embellit. La prédiction des devins faisait redouter le règne de Darah ; l'événement prouva la fausseté de leur science, car le règne de ce prince fut heureux et pacifique.

Darah II était le fils de Darius Godoman, dont les écrivains grecs ont écrit la vie : mais les Perses, loin de représenter ce roi comme bon et juste, disent qu'il fut cruel et persécuteur, et que le mécontentement des peuples appela en Asie Alexandre le Grand, dont ils racontent les exploits en les dénaturant et en les mêlant de fables. Au reste, selon leur récit, comme dans l'histoire grecque, Darah périt victime de la trahison d'un de ses sujets. Quoique les historiens persans prétendent avoir tiré leurs narrations des anciennes annales de la Perse, ils ne peuvent inspirer la moindre confiance. Cette histoire ne paraît qu'un tissu de fables fondées sur une fausse tradition populaire.

Nous avons déjà vu que les Grecs ne nous offrent rien de plus certain sur les temps anciens de cette monarchie. Eschyle, dans la tragédie des *Perses*, cite les noms des deux rois qui avaient régné avant Cyrus. Hérodote, en

parlant de Cambyse, père de ce monarque, ne lui accorde pas le titre de roi, mais le compte au nombre des hommes les plus riches et les plus puissants de cette contrée. Selon cet historien, lorsque Cyrus, s'étant échappé d'Ecbatane, fut arrivé en Perse, Harpage, qui l'avait sauvé de la mort dans son enfance, lui écrivit pour l'engager à soulever les Perses. Cyrus, profitant de ses conseils et de ses secours, rassembla les tribus de ce royaume, et leur persuada de s'armer pour secouer le joug du roi des Mèdes, qu'il combattit et défit complétement.

Xerxès se faisait honneur de descendre d'Achéménès, père de Cambyse et aïeul de Cyrus.

D'autres historiens assurent que plusieurs rois gouvernèrent les Perses, dans les temps même où ils étaient soumis aux Assyriens et aux Mèdes : ils citent les noms de Persès, le permier de ces rois ; d'Achéménès, qu'on disait avoir été nourri par un aigle ; de Darius, son fils, père de Cyrus Ier ; de Cambyse, qui lui succéda et donna naissance au grand Cyrus.

Nous ne chercherons pas plus longtemps à percer ces obscurités, et nous allons commencer l'histoire de l'empire des Perses par le règne de Cyrus, en suivant le récit de Xénophon, dont les lumières et la philosophie nous font regarder l'opinion comme préférable à celle d'Hérodote.

CYRUS.

(An du monde 3463. — Avant Jésus-Christ 541.)

Astyage, roi des Mèdes, avait deux enfants, Mandane et Cyaxare. Mandane épousa Cambyse, roi de Perse, père de Cyrus. Ce jeune prince, qui devait jouer un si grand rôle dans l'Orient, et soumettre à la Perse la Médie, la Syrie, la Palestine et l'Égypte, naquit un an après Cyaxare, son oncle, frère de sa mère Mandane. Le ciel avait répandu

tous ses dons sur Cyrus. Son esprit était vaste et étendu, sa taille majestueuse, sa beauté remarquable, son caractère noble et doux : son ardeur pour l'étude le rendait insensible à la fatigue ; aucun obstacle ne pouvait refroidir sa passion pour la gloire. Il reçut l'éducation qu'on donnait aux autres enfants des Perses, éducation dure qui les accoutumait à la sobriété et les exerçait aux plus rudes travaux. Lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, sa mère Mandane le conduisit en Médie, chez son grand-père Astyage. Ses yeux furent frappés, dans cette cour, par le spectacle, nouveau pour lui, du luxe et de la mollesse. On voyait briller sur les habits d'Astyage l'or et la pourpre; sa tête était ornée de faux cheveux ; il portait des colliers, des diamants, des bracelets enrichis de pierres précieuses ; ses yeux étaient peints, son visage fardé comme celui des femmes. La plus grande dissolution régnait dans ce pays, et tous les grands du royaume imitaient le faste et les vices de leur maître.

Le jeune Cyrus, modeste et réservé, vit les coutumes des Mèdes et leur magnificence sans les admirer ni les critiquer. Au milieu d'un festin somptueux, Astyage parut surpris de le trouver, à son âge, si indifférent pour le grand nombre et la délicatesse des mets qui couvraient sa table ; il lui répondit : « Les Perses ne prennent pas « tant de peine et de moyens pour apaiser leur faim ; il « ne leur faut que de l'eau, un peu de pain et de cresson. » Il donna les plats d'or et les mets qu'on lui présentait à trois officiers de la cour. Le premier lui apprenait à monter à cheval ; l'autre avait rendu d'importants services à son grand-père ; le troisième servait Mandane avec affection.

Sacas, grand échanson et favori du roi, n'eut aucune part à ses dons, parce que, étant chargé de régler les audiences du monarque, il refusait souvent de laisser entrer Cyrus. Astyage lui reprocha son injustice pour un homme qui remplissait si bien sa charge ; le jeune prince dit en

riant qu'il le servirait mieux que Sacas, et il prit au même moment ses fonctions; mais il refusa de goûter le vin qu'il présentait au roi, disant qu'il croyait que c'était du poison; qu'il avait remarqué que la tête tournait à tous ceux qui en avaient bu; qu'ils ne pouvaient se tenir sur leurs jambes; qu'on les entendait parler, chanter et crier sans raison, et que cette liqueur faisait perdre au roi sa dignité, et à ses sujets le respect qu'ils lui devaient. « Cette boisson, répondit Astyage, ne produit-elle pas le « même effet sur votre père? — Jamais, répliqua le « prince; quand il a bu, il cesse d'avoir soif, et voilà tout. » Xénophon nous a transmis ces détails, où l'on reconnaît la philosophie d'un disciple de Socrate.

Peu de temps après, Mandane retourna en Perse. Cyrus resta en Médie pour se perfectionner dans l'exercice de l'équitation; car alors, dans la petite province montagneuse de Perse, on trouvait peu de chevaux, et la cavalerie d'Astyage était renommée dans l'Orient. Cyrus ne se servit de son crédit sur son grand-père que pour protéger le malheur et secourir la pauvreté. Il se fit généralement adorer des Mèdes par sa douceur et son humanité. Il avait seize ans lorsque le fils de Nabuchodonosor, roi de Babylone, tenta une irruption en Médie. Cyrus suivit Astyage à la guerre. Ses premières actions furent brillantes, et il contribua, par son courage, à la victoire signalée que les Mèdes remportèrent sur leurs ennemis.

L'année d'après, Cambyse rappela son fils auprès de lui. Tous les grands, tous les officiers le reconduisirent volontairement jusqu'aux frontières, et le peuple pleura son absence. Il resta encore un an en Perse dans la classe des enfants. On voyait avec étonnement que les mœurs des Mèdes n'avaient point amolli les siennes.

Lorsqu'il fut entré dans la classe de la jeunesse, il surpassa tous ses compagnons en ardeur pour l'étude, en adresse dans les exercices, en patience pour supporter les privations, et en obéissance aux ordres de ses chefs.

A l'âge de vingt-sept ans on l'admit parmi les hommes, et pendant treize ans il s'occupa sans relâche à étudier la religion, les lois, l'administration, et à se perfectionner dans l'art militaire.

Astyage avait terminé sa vie; Cyaxare, son fils, occupait le trône. Nériglissar, roi de Babylone, redoutant les progrès de la puissance réunie des Mèdes et des Perses, rechercha l'amitié du roi des Indes, fit alliance avec Crésus, roi de Lydie, et, ayant attiré dans son parti plusieurs autres princes, il porta ses armes contre Cyaxare : celui-ci demanda des secours à Cambyse, qui chargea son fils de lever, d'organiser et de commander un corps de trente mille hommes d'infanterie pour soutenir le roi des Mèdes dans cette guerre. Cyrus ordonna à deux cents Perses, distingués par leurs talents, leur bravoure et leur expérience, de choisir chacun quatre officiers; et ces mille guerriers d'élite, qui contribuèrent tant par la suite aux succès et à la gloire de Cyrus, choisirent chacun, parmi les soldats les plus braves et les plus adroits, dix lanciers armés à la légère, dix frondeurs et dix archers.

Cambyse accompagna son fils jusqu'à la frontière et lui donna de sages instructions. Comme il trouva que l'étude et les exercices militaires lui avaient inspiré trop de confiance en ses talents, il lui demanda s'il connaissait les meilleurs moyens à prendre pour rassembler des vivres, pour prévenir des maladies dans l'armée, pour exciter l'émulation des officiers, et pour obtenir à la fois l'amour et l'obéissance du soldat. Cyrus lui répondit que dans son éducation on n'avait pas porté ses idées sur de pareils objets; qu'il savait seulement que, pour se faire obéir, il suffisait de louer, de blâmer, de récompenser et de punir à propos. « Mon fils, répliqua Cambyse, c'est le moyen de « forcer à l'obéissance; l'important est d'en obtenir une « volontaire : pour y parvenir, vous devez convaincre les « hommes que vous connaissez mieux qu'eux-mêmes « leurs propres intérêts : il faut leur prouver que vous

« êtes plus habile que les autres, et imiter le médecin et « le pilote qui excitent la confiance des malades et des « voyageurs en leur persuadant qu'ils savent mieux que « personne ce qui leur est nécessaire. Vous n'avez appris « toute votre vie que le métier de soldat; étudiez maintenant celui de général. Vous savez commander aux « corps; étudiez l'art de gouverner les esprits. » Ces avis prudents garantirent Cyrus de la présomption si naturelle à la jeunesse et de l'orgueil que lui inspiraient ses premiers succès.

L'armée babylonienne était de deux cent mille hommes de pied et de soixante mille chevaux. Les Mèdes et les Perses réunis pouvaient à peine lui opposer cent mille fantassins et vingt mille cavaliers. Cyrus, pour balancer la supériorité du nombre par celle des armes, distribua à ses troupes, à la place des traits qu'on lançait de loin, un grand nombre d'épées et de boucliers pour combattre de près, espérant que cet usage, nouveau dans l'Orient, favoriserait le courage des siens et étonnerait les ennemis. Le roi des Indes n'embrassa aucun parti dans cette guerre, et offrit sa médiation pour la paix. Le roi d'Arménie, croyant l'occasion favorable pour recouvrer son indépendance, refusa de payer le tribut annuel qu'il devait à Cyaxare. Cyrus, ayant répandu le bruit qu'il voulait faire une grande partie de chasse dans les montagnes, y rassembla secrètement ses plus braves guerriers; il y laissa une forte embuscade, et par une marche rapide, descendant tout à coup dans la plaine, surprit les Arméniens, qui n'étaient point préparés à cette attaque, et défit sans peine leurs troupes dispersées. La reine d'Arménie et les enfants du roi voulurent se sauver dans les montagnes, et tombèrent dans l'embuscade que Cyrus y avait placée.

Le jeune prince, maître de ces otages, reprocha au roi la violation de sa foi et l'infraction des traités. Tigrane, prince d'Arménie, lié d'amitié avec Cyrus, prit la défense de son père, et promit, pour réparer son erreur, de fournir au roi

des Mèdes quarante mille hommes de pied et huit mille chevaux. Cyrus n'en accepta que la moitié : demandant ensuite au roi et à Tigrane quelle rançon ils proposaient pour la liberté de leur famille, ils promirent de souscrire à tout ce qu'il exigerait. Cyrus, les ayant invités à un grand festin, leur rendit sans rançon la reine et ses enfants. Il ne leva aucun impôt et partit d'Arménie, après y avoir conquis l'admiration générale par son audace, et la reconnaissance des peuples par sa générosité.

Les Chaldéens, alors en guerre avec les Arméniens, leur livrèrent bataille. D'après les dispositions du roi d'Arménie, Cyrus avait prévu sa défaite et s'était tenu à portée de le secourir. Il défit les Chaldéens, dicta la paix, et bâtit sur les montagnes une forteresse où il plaça des troupes, avec l'ordre de combattre le premier des deux peuples qui romprait le traité. Le roi d'Arménie lui donna un corps de quatre mille hommes : ainsi il revint en Médie avec un grand accroissement en forces et en renommée. Lorsqu'il eut réuni les armées de Perse, de Médie et d'Arménie, il marcha contre le roi de Babylone. En présence des ennemis, il donna pour mot d'ordre : *Jupiter secourable et conducteur,* fit entonner l'hymne de Castor et Pollux, et, chargeant à la tête de ses braves, il enfonça les Assyriens, que la cavalerie mède poursuivit jusqu'aux portes de leur camp. Effrayé par ce premier revers, Crésus, leur allié, prit la fuite avec ses Lydiens. Nériglissar, roi de Babylone, périt dans le combat.

Cyrus voulait poursuivre les ennemis et compléter sa victoire ; Cyaxare craignait de réveiller leur courage en les réduisant au désespoir. Le prince de Perse n'obtint de lui que la permission d'emmener du camp les volontaires qui consentiraient à le suivre.

Le roi des Mèdes, dans l'ivresse d'un succès auquel il avait peu contribué, ne songea qu'à se livrer aux excès de la table et de la débauche. Tandis qu'il passait la nuit en festins, les Mèdes coururent en foule se joindre aux

Perses, et suivirent avec ardeur Cyrus, qui s'empara du camp des Assyriens, dans lequel il trouva d'immenses richesses. Les Hyrcaniens se soumirent à lui : il permit à tous les prisonniers de retourner dans leur pays, sans autre condition que la promesse de ne plus combattre contre la Perse et contre la Médie. Il réserva pour Cyaxare tout ce qu'on avait trouvé de plus précieux dans le camp ennemi. Dans un grand repas donné aux officiers, les Mèdes et les Hyrcaniens eurent des vivres en abondance; les Perses, comme Cyrus, se contentèrent de pain et d'eau. Les mages reçurent la première part des dépouilles de l'ennemi : il partagea le reste entre les Mèdes, et ne donna aux Perses que des armes et des chevaux.

Cependant Cyaxare, sortant de son ivresse, apprit avec colère que tous les Mèdes l'avaient abandonné. Resté seul dans son camp avec ses convives, il rappela sur-le-champ ses troupes près de lui; mais Cyrus, aussi modeste que brave, fléchit son courroux et calma son orgueil par une lettre respectueuse et soumise.

Parmi les prisonniers, on avait réservé pour Cyrus une femme remarquable par sa beauté; elle se nommait Panthée; elle était femme d'Abradate, roi de Suziane. Cyrus, redoutant le pouvoir de ses charmes, refusa de la voir. Araspe, l'un de ses officiers, fut plus présomptueux; il se croyait à l'abri des passions, et se chargea de la garde de la reine. L'amour s'empara bientôt de sa raison, et ne pouvant toucher le cœur de Panthée, il voulut user de violence. Cyrus, irrité, ordonna à Artabaze de lui faire de justes reproches. Araspe se croyait perdu; mais le prince, après l'avoir réprimandé, le traita avec bonté, lui pardonna, et excita tellement sa reconnaissance, qu'il résolut d'exposer sa vie pour lui rendre un important service. Ayant fait courir le bruit qu'il était disgracié et mécontent, il feignit de chercher un asile à la cour d'Assyrie, dans l'intention d'examiner tout avec soin, de prendre une connaissance exacte des projets et des forces de

l'ennemi, et de contribuer ensuite efficacement aux succès de Cyrus : étrange aveuglement des hommes, qui croient qu'un dévouement légitime peut rendre la trahison honorable !

Panthée, sauvée par la vertu de Cyrus des périls qu'avait courus son honneur, en informa son époux Abradate. Il vint, à la tête de deux mille hommes, offrir son épée, ses services et sa vie au prince de Perse.

Cyrus vit aussi arriver dans son camp deux hommes puissants en Assyrie, qui implorèrent sa protection ; l'un se nommait Gobryas. Le dernier roi d'Assyrie, aimant et respectant ce vieillard, voulait que son fils épousât sa fille. Le jeune prince de Babylone, fougueux dans ses passions, s'était emporté à la chasse contre le fils de Gobryas, et l'avait tué. Peu de temps après, monté sur le trône, il voulut, en abusant de son autorité, prendre pour femme la sœur de sa malheureuse victime. Gobryas, ne pouvant supporter cette tyrannie, demanda à Cyrus appui et vengeance. Le même roi avait aussi maltraité Gadatas, gouverneur d'une grande province ; il offrit également ses services à Cyrus.

La mort du roi de Babylone et l'avénement au trône de son frère Nabonit, ou Balthazar, n'apaisèrent point le ressentiment de ces deux mécontents, qui jouissaient en Assyrie de l'estime générale et d'un grand pouvoir. Le prince de Perse, fort de leur appui, entra avec confiance en Assyrie : il y pénétra par la province soumise à Gobryas, qui lui ouvrit les portes d'une forteresse importante, et mit à ses pieds tous ses trésors. Cyrus lui dit : « Je les « accepte, et je les donne en dot à votre fille ; elle trou- « vera parmi mes guerriers un époux digne d'elle. » Il tourna ensuite la ville de Babylone et entra dans les contrées où commandait Gadatas. Ce satrape le rendit maître du pays des Sacques et des Cadusiens. La réunion de ces provinces augmenta son armée de trente-six mille hommes.

Le roi d'Assyrie marcha contre Gadatas pour le punir de sa défection ; mais il fut vaincu par Cyrus et forcé de retourner à Babylone. La vaillance et la générosité du prince des Perses lui attiraient l'affection de tous les peuples, qui briguaient son alliance. Avare de leur sang, il voulut terminer la guerre par un combat singulier, et défia le roi d'Assyrie : ce prince n'osa pas répondre à ce défi. On conclut une trêve d'un an, et Cyrus retourna en Médie. Cyaxare craignait de recevoir dans ses États les Perses victorieux. Tout annonçait une désunion funeste aux deux peuples ; mais Cyrus, que la victoire n'avait pas enorgueilli, désarma son oncle par ses prières, et le toucha tellement par sa douceur, qu'il lui donna sa fille en mariage. Le prince, après avoir fait un voyage en Perse pour obtenir le consentement de Cambyse, son père, revint à Ecbatane célébrer ses noces et hâter les préparatifs qu'exigeait la guerre.

Le roi des Indes lui envoya des secours en argent. Pendant ce temps, le roi d'Assyrie, qui s'était rendu en Lydie, réunissait des forces immenses, avec lesquelles il se flattait d'écraser les Perses et les Mèdes. Les rois de Thrace, d'Égypte, de Chypre, de Cilicie, les Phrygiens, les Cappadociens, les Arabes, les Phéniciens et les Ioniens embrassèrent le parti de Crésus et de Balthazar. Leur nombreuse armée, rassemblée au bord du Pactole, se proposait de marcher sur Thymbrée. La force de cette ligue et la nouvelle de sa marche répandirent l'inquiétude dans l'armée des Mèdes et des Perses. Cyrus rendit le courage et la confiance à ses guerriers en leur rappelant la rapidité de leurs premiers triomphes ; il leur prouva que la discipline et le courage pesaient plus dans la balance du destin que le nombre des soldats, et que des troupes aguerries, unies, exercées aux travaux et à la fatigue, vaincraient sans peine une multitude de peuples qui ne s'entendaient pas, qui n'avaient ni les mêmes intérêts, ni les mêmes lois, ni le même langage, et dont le roi Crésus,

nommé généralissime, n'était encore connu que par une fuite honteuse.

Cyrus se voyait à la tête d'une armée de cent quatre-vingt-seize mille hommes : la cavalerie perse était nombreuse et bien exercée; il avait inventé les chariots armés de faux, qui devaient porter le désordre dans les rangs ennemis. Par son ordre, on construisit des tours de bois, montées sur des roues, qui suivaient ses bataillons, et du haut desquelles on lançait des pierres et des dards.

Comptant sur le succès de cette nouvelle tactique, et encore plus sur l'ardeur et le dévouement de ses guerriers, Cyrus se porta vers la ville de Thymbrée. L'armée de Crésus se montait à quatre cent vingt mille combattants, placés sur une seule ligne : l'infanterie occupait le centre, la cavalerie les ailes. Les Égyptiens seuls, toujours inviolablement attachés à leurs usages, n'avaient pas voulu s'étendre et s'étaient formés en bataillons carrés. Araspe, parfaitement instruit des forces, des plans et des dispositions de Crésus et de Balthazar, vint les découvrir à Cyrus, qui disposa son infanterie en plusieurs colonnes, sur douze hommes de front. Il plaça en avant les archers, les lanciers, les frondeurs et les chariots armés de faux. Derrière l'infanterie on rangea les tours roulantes. A quelque distance était un corps de réserve nombreux, destiné à se porter sur les points qui auraient besoin d'appui. Cyrus, après avoir adressé ses prières à Jupiter, ordonna à Arsamas et à Chrysante, qui commandaient les ailes, de mesurer et de régler leur marche sur celle du centre, où brillait l'étendard royal. C'était un aigle d'or placé au bout d'une pique.

L'armée ennemie, par ses premiers mouvements, déborda et entoura celle de Cyrus, qui fit face de tous côtés. Abradate, à la tête des chariots armés de faux, jeta le désordre dans les rangs des Lydiens ; ils se dispersèrent aussitôt. Un escadron de chameaux, effrayant les chevaux assyriens par leur aspect, leur odeur et leurs cris, mit en fuite

toute la cavalerie de Balthazar. Abradate, voulant ensuite attaquer l'infanterie égyptienne, ne put pénétrer ses masses, fut renversé de son char et périt. Ces braves Égyptiens rompirent et traversèrent les quatre lignes de l'armée des Perses jusqu'aux tours. Cyrus, qui s'était porté à la tête de sa cavalerie victorieuse, revint sur la masse égyptienne et l'enfonça: il tomba de cheval dans la mêlée au milieu des ennemis; mais comme il était adoré de ses troupes, elles se précipitèrent à son secours et le dégagèrent.

Cyrus, frappé de la valeur des Égyptiens qui tenaient ferme et ne voulaient pas rendre leurs armes, fit une capitulation avec eux et leur donna les villes de Larisse et de Silène, où longtemps après leurs descendants habitaient encore.

La bataille avait duré depuis le matin jusqu'à la nuit. Crésus se retira près de Sardes, et chacun des alliés retourna dans son pays. Le lendemain l'armée des Perses marcha sur Sardes et battit les troupes de Crésus : après avoir attiré l'attention de l'ennemi sur un point par une fausse attaque, elle marcha d'un autre côté, pénétra dans la ville et s'empara du palais. Crésus fut pris avec tous ses trésors. Cyrus, irrité contre lui, l'envoya au supplice : il allait mourir ; mais, ayant prononcé trois fois le nom de Solon, le vainqueur arrêta le fer levé sur sa tête et lui demanda la cause de son exclamation. Crésus lui répondit que, dans le temps de ses prospérités, lorsque, enivré par la fortune, la gloire et la volupté, il se croyait le plus puissant des rois et le plus heureux des mortels, ce sage législateur l'avait averti de la vanité et de l'inconstance de la fortune; enfin il répéta toutes les vérités sorties de la bouche de ce philosophe pour le prémunir contre l'orgueil et pour le ramener à la vertu. Près d'expirer, il s'était rappelé ses conseils en regrettant de n'en avoir pas mieux profité.

Cyrus, touché du malheur de ce prince, lui accorda la vie et lui laissa le titre de roi avec des revenus assez considérables. Cyrus parcourut ensuite l'Ionie, qu'il rangea sous

son autorité en bravant les menaces de Lacédémone. Ses armes lui soumirent l'Asie, depuis la mer Égée jusqu'à l'Euphrate. Il conquit la Syrie, l'Arabie, et vint enfin assiéger Babylone.

Les habitants de cette ville immense, défendue par un fleuve profond, par de hautes murailles et par une nombreuse armée, se croyaient invincibles. Cyrus employa beaucoup de temps à creuser un canal pour détourner le cours du fleuve. Lorsque cet ouvrage prodigieux fut achevé, étant instruit que les Babyloniens célébraient la fête de Vénus et passaient la nuit dans la débauche, il fit ouvrir par des tranchées les bords du fleuve, au-dessus et au-dessous de la ville : les eaux se jetèrent alors dans le profond canal qu'on venait de creuser ; par ce moyen l'Euphrate se trouva à sec. Alors deux corps de troupes, commandés par Gobryas et Gadatas, entrèrent, chacun de son côté, par le lit du fleuve, dans la ville, se rencontrèrent au palais du roi, surprirent la garde et tuèrent Balthazar.

Cette même nuit, ce prince impie, livré à la débauche, dans une sécurité profonde, avait voulu se servir des vases sacrés du temple de Jérusalem. Tout à coup une main divine traça sur la muraille des mots inconnus, que Daniel expliqua en annonçant au monarque sa mort prochaine et la destruction du royaume. A peine Daniel cessait de parler, Cyrus paraît et renverse l'empire des Babyloniens, comme l'avaient annoncé Isaïe et Jérémie. Les vainqueurs pillèrent Babylone et en ruinèrent une partie. Dans la suite, les rois de Perse préférèrent à cette capitale Suze, Ecbatane et Persépolis. Alexandre voulut rendre quelque éclat à Babylone, mais après sa mort les rois macédoniens l'abandonnèrent, et construisirent dans son voisinage Séleucie, qui lui enleva un grand nombre d'habitants. La dynastie des Perses, succédant à celle des Grecs, acheva de ruiner cette antique capitale en bâtissant Ctésiphon. Du temps de Pausanias, il ne restait plus de Babylone que ses murailles. Les rois de Perse en firent un parc pour les bêtes

sauvages; ses murs, qu'on ne réparait plus, se détruisirent. L'Euphrate changea de cours; et la place qu'occupait cette ville célèbre n'offrit plus aux yeux du voyageur qu'un marais infect et qu'un vaste désert. Tout disparut, jusqu'à ses ruines, et les géographes modernes ne peuvent même fixer avec précision le lieu où elle existait.

Cyrus, maître de l'Orient, organisa sagement son vaste empire : il le partagea en gouvernements, en districts, et nomma des satrapes pour les gouverner. Afin d'affermir son autorité et de tempérer celle des gouverneurs des provinces, il avait placé partout des officiers fidèles qui les surveillaient, et qui correspondaient directement avec lui. Il choisit pour tous les emplois les hommes les plus vertueux, les plus habiles, et les traita avec une grande générosité. Crésus lui reprochait cet excès de libéralité, et voulait lui prouver qu'avec plus d'économie il aurait pu se faire un trésor immense, qu'il porta par ses calculs à une somme énorme. Cyrus écrivit aux grands de l'empire qu'il avait un besoin pressant d'argent : sur-le-champ on lui en envoya de toutes parts une quantité qui surpassait de beaucoup la somme évaluée par Crésus. « Voilà, dit-il, mon trésor : il « est inépuisable ; je le trouve dans le cœur et l'affection « de mes sujets. »

Cyrus protégea le culte des mages et lui donna beaucoup d'éclat. Toutes les vertus militaires et civiles prospérèrent par son exemple : mais les plus nobles caractères sont rarement à l'abri du double poison de la puissance et de la flatterie ; il oublia la simplicité de mœurs des Perses ; trois cents eunuques firent le service de son palais. On vit briller à sa cour le luxe des Mèdes ; il porta leurs longs habits et se para de leur fard. Peut-être, ayant renoncé aux conquêtes, croyait-il nécessaire d'amollir une nation guerrière dont l'activité, sans occupation pendant la paix, pourrait lui faire craindre des troubles et des révoltes. Il tolérait et respectait tous les cultes ; et, quoique celui des mages fût le sien, il protégeait le sabéisme. On le vit traverser la ville

sur un char, entouré d'une cour magnifique, et suivi par une garde de quarante mille hommes. Il offrit un sacrifice solennel au Soleil, à Jupiter et à la Terre, et donna ensuite au peuple des jeux et des courses de chevaux.

La mort de Cambyse, son père, et de Cyaxare, son oncle, qu'il avait comblé de présents, réunit à ses États la Perse et la Médie. C'est ainsi que fut fondé ce vaste empire de Perse, qui dura depuis Cyrus jusqu'à Darius Codoman, l'espace de deux cent cinq ans.

Cette monarchie était divisée en cent vingt provinces. Tous les officiers qui avaient secondé Cyrus dans sa conquête possédèrent les premiers emplois et acquirent d'immenses richesses. Les ordres du roi parvenaient avec célérité d'une extrémité à l'autre du royaume, au moyen des postes et des courriers qu'il établit partout. Trois principaux ministres étaient chargés de l'administration de l'empire. Le prophète Daniel fut un de ces ministres; sa vertu lui avait mérité la confiance de Cyrus. Il obtint la réédification de Jérusalem et la liberté des Juifs, depuis soixante-dix ans captifs en Babylonie. Cyrus, par un célèbre édit, renvoya les Hébreux en Judée, et leur permit de rebâtir le temple de Salomon. Il remit à Zorobabel les vases sacrés pris dans le temple; mais les Samaritains, par leurs intrigues, retardèrent l'exécution de ce décret.

Cyrus jouissait en paix de ses travaux. Son empire était borné à l'Orient par l'Inde, au nord par la mer Caspienne et par le Pont-Euxin, au couchant par la mer Égée, au midi par l'Éthiopie et par la mer d'Arabie. Il passait sept mois de l'année à Babylone, trois à Suze et deux à Ecbatane. Tous les ans il allait une fois à Persépolis. Il fit son dernier voyage à l'âge de soixante-dix ans; il avait conservé jusque-là sa vigueur et sa santé. Lorsqu'il vit sa fin s'approcher, il remercia les dieux de toutes leurs faveurs, rassembla les grands, déclara Cambyse, son fils, roi de Perse, et donna à un autre fils nommé Tanatas plusieurs gouvernements en apanage. Il parla à ses enfants de l'im-

mortalité de l'âme, leur représenta que toutes leurs actions se passeraient sur un grand théâtre à la vue de tout l'univers ; enfin il leur recommanda de craindre le jugement des dieux et celui de la postérité. Au lieu de brûler son corps, il voulut qu'on l'enterrât, afin qu'après sa mort, en fécondant la terre, il fût encore utile aux hommes comme il l'avait été pendant toute sa vie. Il mourut après avoir commandé les armées vingt-trois ans et régné pendant sept.

Hérodote raconte autrement l'histoire de Cyrus : selon cet écrivain, Astyage, averti en songe que son petit-fils le détrônerait, ordonna sa mort. Cyrus, sauvé de ce péril par l'humanité d'un Mède, parvint à fléchir le courroux d'Astyage, qui le reconnut; mais la prédiction n'en fut pas moins accomplie, et le roi des Mèdes périt de la main du prince qui s'était révolté contre lui. Hérodote n'est pas plus d'accord avec Xénophon sur la mort de Cyrus : il dit que ce monarque, portant la guerre contre les Scythes, les trompa par une fuite simulée, et laissa beaucoup de vin et de viandes dans son camp. Les ennemis s'étant livrés à la débauche, Cyrus les surprit, les battit et fit prisonnier le prince de Scythie, qui se tua de désespoir. La reine Thomiris, sa mère, animée par la passion de la vengeance, attira les Perses dans une embuscade, en tua deux cent mille avec Cyrus, leur roi; puis ayant fait couper la tête de ce prince, elle la jeta dans une outre pleine de sang en lui disant : « Cruel ! rassasie-toi maintenant de ce sang humain « dont tu as été insatiable pendant ta vie. » Le même historien rapporte que Cyrus, pour se venger de l'Euphrate, dans lequel les chevaux consacrés au Soleil s'étaient noyés, fit couper par son armée ce fleuve en trois cent soixante canaux. Au reste Hérodote avertit lui-même qu'il existait différentes versions sur l'histoire de Cyrus : il a préféré sans doute, suivant le goût des Grecs, la plus fabuleuse, et peut-être les contes que répandait en Asie le roi de Babylone, lorsque Cyrus lui faisait la guerre.

CAMBYSE.

(An du monde 3475. — Avant Jésus-Christ 529.)

Après la mort de Cyrus, Cambyse, son fils aîné, étant monté sur le trône, résolut de porter la guerre en Égypte. Amasis, roi de ce pays, s'était soumis à Cyrus qui lui avait imposé un tribut, mais il ne voulut point le payer à son successeur. Cambyse regarda ce refus comme une marque de mépris et comme une injure, et fit d'immenses préparatifs et sur terre et sur mer pour en tirer vengeance. Les Cypriotes lui fournirent des vaisseaux; il reçut un grand nombre de soldats d'Ionie et d'Éolie. Phanèsè d'Halicarnasse, chef d'un corps de Grecs au service d'Amasis, s'étant brouillé avec ce prince, donna des renseignements très-utiles à Cambyse sur les forces de l'Égypte. Ce fut par son avis qu'il engagea un roi arabe à lui envoyer des chameaux chargés d'eau pour traverser le désert. Ces préparatifs occupèrent les trois premières années de son règne; lorsqu'ils furent achevés, il se mit en marche et apprit en Palestine la mort d'Amasis.

Psamménits, son successeur, réunissait toutes ses forces pour se défendre contre les Perses. Cambyse ne pouvait pénétrer en Égypte qu'après avoir pris Péluse, place très-forte alors; pour s'en emparer, il usa d'un stratagème dont la superstition du peuple assura le succès : il savait que la garnison était composée d'Égyptiens, et, en donnant l'assaut à la ville, il fit porter devant les colonnes des chats, des chiens, des brebis et d'autres animaux regardés comme sacrés. Les Égyptiens n'osèrent point tirer sur eux. Cambyse entra sans résistance dans la place, et pénétra ainsi dans l'intérieur du pays.

Psamménits vint à sa rencontre, et ternit son courage par un acte de cruauté. Le Grec Phanès, en quittant le parti d'Amasis, avait été forcé de laisser ses enfants en Égypte.

Psamménits les fit égorger à la vue des deux camps, et les Égyptiens burent leur sang. Un crime aussi lâche présageait une honteuse défaite : le combat fut sanglant et terrible ; l'armée égyptienne prit la fuite ; la plus grande partie périt, le reste se sauva à Memphis. Cambyse les poursuivit : un vaisseau de Mitylène remonta le Nil par ses ordres, portant des hérauts d'armes qui invitèrent les habitants à se soumettre. Le peuple furieux les hacha en pièces, ainsi que tous ceux qui les accompagnaient. Le roi de Perse attaqua Memphis de vive force, s'en empara, et fit exécuter publiquement dix fois autant d'Égyptiens des familles les plus distinguées, qu'il y avait eu de personnes massacrées dans le vaisseau. Le fils aîné de Psamménits se trouva au nombre de ces victimes.

Cambyse traita le roi avec douceur, lui conserva la vie et lui assigna un entretien honorable. Mais ce prince, inconsolable de la perte de son trône et de celle de son fils, voulut exciter des troubles dans l'espoir de recouvrer son royaume : on termina sa vie en lui faisant boire du sang de taureau. Son règne n'avait duré que six mois. Toute l'Égypte se soumit au vainqueur.

Cambyse alla à Saïs, et, prolongeant sa vengeance au delà du tombeau, il fit déterrer et brûler le corps d'Amasis. Insatiable de conquêtes, il conçut le projet d'envoyer des troupes à Carthage et de s'emparer de toute la côte d'Afrique ; mais les menaces des Phéniciens lui firent abandonner cette résolution. Il chargea des ambassadeurs de se rendre auprès du roi d'Éthiopie pour l'inviter à reconnaître son autorité, et lui envoya en même temps de riches présents. Les Éthiopiens méprisèrent ses dons et n'acceptèrent que le vin qui en faisait partie. Le roi d'Éthiopie fit porter à Cambyse un arc d'une grandeur et d'une force remarquables, et lui écrivit qu'il ferait bien, avant d'attaquer l'Éthiopie, d'attendre qu'un de ses guerriers eût pu tendre cet arc. Cambyse, irrité, marcha contre lui, et laissa des troupes grecques pour contenir l'Égypte. Il chargea en

même temps un corps de cinquante mille hommes de se rendre dans l'oasis où se trouvait le temple de Jupiter Ammon, et de détruire ce célèbre édifice. L'entreprise eut un funeste résultat : les cinquante mille hommes destinés à l'exécuter furent enveloppés par des tourbillons de sable et périrent.

L'armée de Cambyse, brûlée dans les déserts par les feux du soleil et exténuée par les privations, se trouva bientôt réduite à la plus affreuse extrémité. Après s'être nourri de la chair des chevaux et des chameaux, on en vint au point de s'entre-tuer pour assouvir la faim : les soldats, partagés par dizaines, tiraient au sort ; et celui sur lequel il tombait servait de pâture à ses malheureux compagnons.

Cambyse, renonçant à vaincre un peuple défendu par un désert immense et par un soleil brûlant, retourna sur ses pas et ne ramena que de faibles débris de son armée à Thèbes, dont il pilla et brûla les temples. Arrivé à Memphis, il trouva le peuple occupé à célébrer les fêtes d'Apis ; il crut que ces réjouissances étaient une insulte à son malheur ; dans sa colère, il donna l'ordre de tuer tous les magistrats et de fustiger tous les prêtres, lui-même enfin perça le bœuf Apis d'un coup de poignard dans la cuisse. Depuis ses revers en Éthiopie, il devint frénétique, et sa vie ne fut plus qu'une suite de folies et de cruautés. Il avait un frère que Xénophon nomme Anaxare ; Justin, Mergis ; Hérodote, Smerdis. Ce prince, d'une force remarquable, était parvenu à tendre l'arc envoyé par le roi d'Éthiopie. Le roi, jaloux des grandes qualités de son frère et de l'affection qu'on lui portait, le renvoya à Babylone ; mais, quelque temps après, ayant rêvé qu'il projetait de le renverser du trône, il chargea un Perse, nommé Prexape, de le tuer. Criminel dans ses penchants comme dans sa haine, il s'enflamma pour sa sœur Méroé, et consulta les juges pour savoir s'il pouvait la prendre pour femme, ainsi que le permettait le culte des mages. Ces vils flatteurs lui répondirent qu'aucune loi du royaume ne le permettait, mais qu'il en existait une qui

donnait aux rois de Perse le droit de faire tout ce qu'ils voulaient. Il épousa donc Méroé, et donna son nom à une île qui se trouve dans le Nil, près des frontières de l'Éthiopie.

Un jour Cambyse assistant à un combat d'un lion contre un chien, le frère de ce chien vint à son secours et le rendit vainqueur de son terrible adversaire. A ce spectacle, Méroé versa des larmes et avoua que la vaillance de ce chien lui avait rappelé la mémoire de son frère Smerdis. Cambyse, se trouvant insulté par un souvenir qui lui retraçait un crime, la frappa si violemment qu'elle en mourut peu de jours après.

Son favori Prexape, attribuant sa violence à son ivresse, lui dit hardiment que les Perses blâmaient et méprisaient son funeste penchant pour le vin. « Vous allez juger vous-« même, répliqua le roi, si le vin me fait perdre la raison. » Alors il vida plusieurs coupes, et, ayant ordonné au fils de Prexape de se tenir debout à l'extrémité de la salle, il saisit son arc, déclara qu'il visait au cœur de ce jeune homme, et le perça en effet d'un coup de flèche; puis, se tournant vers le malheureux père, il lui dit : « Trouvez-vous que « l'ivresse m'empêche d'avoir la main ferme et le coup « d'œil sûr? » Si quelque chose surpasse la noirceur d'un tel crime, ce fut la bassesse de Prexape, qui répondit : « Seigneur, Apollon lui-même ne tirerait pas plus juste. » Crésus, témoin de ce forfait, laissa éclater son indignation. Cambyse ordonna sa mort; et, comme on avait retardé l'exécution de cet ordre cruel, il le révoqua; mais il fit périr tous ceux qui n'avaient pas obéi.

Ce fut à peu près dans ce temps que Polycrate, tyran de Samos, mourut. Il était allié et ami d'Amasis. Le destin l'avait toujours favorisé à tel point, qu'Amasis lui conseilla de se procurer volontairement quelque forte contrariété pour apaiser la fortune, qui, par cet excès de bonheur, semblait le menacer de grands et de prochains revers. Polycrate, docile à cet avis, jeta dans la mer une superbe

émeraude à laquelle il attachait beaucoup de prix. Quelques jours après, un pêcheur lui apporta un gros poisson dans lequel il retrouva cette émeraude. Amasis, en étant instruit, lui manda qu'il renonçait à son amitié, ne voulant pas partager le sort d'un homme menacé d'un grand désastre.

Quelque temps après la mort d'Amasis, Orotès, satrape de Sardes, voulut se mettre à l'abri du ressentiment du roi de Perse, qui lui reprochait d'avoir fait de vains efforts pour conquérir l'île de Samos. Feignant d'être mécontent de Cambyse, il écrivit à Polycrate qu'il voulait embrasser son parti, et porter chez lui des trésors dont il abandonnerait la moitié. Le prince de Samos, s'étant assuré par des espions qu'on se préparait à embarquer des coffres remplis d'or, vint sans défiance à Sardes. A peine débarqué, Orotès donna ordre de l'enchaîner; il le fit pendre et s'empara de son île.

Cambyse, après avoir soumis l'Égypte, retourna en Perse. Lorsqu'il fut arrivé en Syrie, un courrier de Suze lui apprit qu'on venait d'y proclamer roi son frère Smerdis, qu'il croyait mort. Il l'était en effet; mais un imposteur avait pris son nom. Cet aventurier était fils de Patisithe, l'un des chefs des mages; sa figure ressemblait beaucoup à celle du fils de Cyrus, dont Cambyse avait ordonné la mort.

Le peuple, trompé par cette ressemblance, et le croyant échappé au poignard des assassins, le plaça sur le trône d'un tyran extravagant, cruel et universellement détesté. Cambyse voulait hâter sa marche; mais, en montant à cheval, il tomba, et son épée, sortie du fourreau, lui fit une blessure à la cuisse. Un oracle avait prédit qu'il mourrait à Ecbatane : pour éviter son accomplissement, il ne voulut jamais aller en Médie. Dès qu'il apprit que le village de Syrie où on le porta se nommait Ecbatane, il désespéra de sa vie et mourut en effet peu de jours après.

Les Égyptiens regardèrent sa blessure et sa mort comme une vengeance du meurtre d'Apis. Plusieurs historiens croient que Cambyse était l'Assuérus de l'Écriture. Aucun

prince ne porta plus loin l'ambition, l'orgueil et la cruauté. Son extravagance, qui fit périr tant de milliers d'hommes dans les sables de Libye et d'Éthiopie, mina les fondements du trône élevé par les vertus de Cyrus. Il fit haïr non-seulement le roi, mais la royauté à tel point que les Perses furent tentés de prendre une autre forme de gouvernement.

En lisant l'histoire de l'Orient, on n'est pas étonné de la passion des Phéniciens, des Carthaginois, des Grecs et des Romains pour la république et la liberté ; car la barbarie et le despotisme sanguinaire des rois d'Asie et d'Égypte devaient inspirer la haine de la monarchie et l'horreur de l'esclavage.

SMERDIS.

(An du monde 3480. — Avant Jésus-Christ 524.)

L'imposteur, le fils du mage, le faux Smerdis, prit insolemment le nom d'Artaxerce, et succéda sans obstacle à Cambyse, comme si le sceptre lui eût appartenu légitimement. Cédant aux intrigues des Samaritains, il révoqua les ordres de Cyrus relatifs au temple de Jérusalem, dont la reconstruction fut ainsi suspendue jusqu'au règne de Darius.

Smerdis croyait gagner l'affection de ses sujets par des édits populaires : il diminua tous les impôts ; il exempta les Perses de tout service militaire pendant trois ans. Mais cette exagération de douceur, et le soin qu'il prenait de se renfermer dans son palais, firent soupçonner qu'il craignait qu'on ne découvrît l'imposture.

Il avait épousé les femmes de son prédécesseur, parmi lesquelles se trouvaient Atosse, fille de Cyrus, et Phédime, fille du satrape Otanès. Le père de Phédime chargea sa fille de découvrir, par le moyen d'Atosse, si Smerdis était le vrai fils de Cyrus ; mais elle ne put remplir ses intentions,

parce que l'imposteur interdisait à ses femmes toute communication entre elles.

Sur ces entrefaites, le satrape Otanès, ayant su que le fils du mage avait autrefois été mutilé pour un crime, manda à Phédime d'examiner adroitement la nuit si Smerdis ne portait aucune cicatrice aux oreilles. Elle obéit, et découvrit complétement l'imposture de l'usurpateur. Otanès alors, n'ayant plus de doute, fit une conjuration avec cinq autres satrapes et Darius, dont le père, nommé Hystaspe, était gouverneur de Perse.

Les mages, alarmés de leur réunion, soupçonnèrent l'objet de leurs assemblées, et, pour déjouer ce complot, ils proposèrent à Prexape de déclarer devant le peuple que le prince qui régnait était véritablement le même fils de Cyrus, le même Smerdis que Cambyse lui avait ordonné de poignarder, mais dont il n'avait pu se résoudre à terminer les jours. Prexape parut se rendre à leurs prières, à leurs menaces, à leurs promesses; mais, tout le peuple étant rassemblé, il monta sur une tour, et déclara avec sincérité qu'il n'avait que trop bien exécuté les ordres barbares de Cambyse, qu'il avait tué de sa propre main Smerdis, et que celui qui occupait le trône était un imposteur. Cet événement excita dans la ville et dans le palais un grand tumulte. Les conjurés en apprirent bientôt la cause et en profitèrent. Ils marchèrent contre l'usurpateur, dont le peuple forçait et remplissait les appartements. Smerdis, suivi d'un de ses frères et de quelques gardes, se défendit et blessa deux des conjurés; mais enfin, ayant vu tomber son frère, il cherchait son salut dans la fuite, lorsque Gobryas le saisit entre ses bras et l'arrêta. Cette scène se passait la nuit. Darius craignait, en voulant tuer l'imposteur, de percer Gobryas; mais celui-ci lui dit de ne point se laisser arrêter par cette crainte. Darius dirigea si adroitement son glaive, qu'il ne blessa que le faux Smerdis.

Après l'avoir tué, on exposa sa tête aux yeux du peuple, qui, dans sa fureur, extermina tous les mages du parti de

l'imposteur. Ce jour de carnage devint une fête annuelle qu'on appela le *massacre des mages.*

DARIUS Ier.

(An du monde 3482. — Avant Jésus-Christ 522.)

Cette grande révolution achevée, les sept conjurés se rassemblèrent pour délibérer sur la forme du gouvernement qu'on pouvait proposer aux Perses. Otanès, frappé de tous les maux de la tyrannie, parla vivement pour le gouvernement populaire et s'efforça de prouver que ce gouvernement seul était juste, naturel et légitime, qu'il assurait à chacun ses droits et sa liberté, et que la démocratie seule pouvait mettre le peuple à l'abri de l'inégalité de richesses, de la corruption des mœurs, de l'oppression des grands et des caprices d'un maître. Mégabyse soutint, au contraire, que de toutes les tyrannies celle de la multitude était la plus redoutable, qu'elle n'avait ni frein, ni bornes, ni responsabilité, et que là où le peuple gouvernait on ne voyait qu'ignorance, confusion, passions et désordres. Selon son avis, le gouvernement qu'on devait choisir était l'aristocratie, la raison voulant en effet qu'on prît pour diriger les affaires les hommes les plus habiles, les plus éclairés et les plus intéressés par leur fortune à la conservation de l'ordre public. Une nation ainsi gouvernée ne pouvait, disait-il, craindre ni l'avidité et la cruauté d'un maître, ni la furie sanguinaire d'un peuple ignorant et tumultueux. Darius ne partagea aucune de ces opinions et les combattit l'une par l'autre. Il montra, comme les partisans du parti populaire, le danger de laisser le pouvoir à quelques riches qui opprimeraient le peuple à leur gré sans être contenus par aucun pouvoir supérieur, et qui rendraient continuellement la nation victime de leurs rivalités, de leur ambition et de leurs sanglants débats. Il représenta, plus fortement encore que Mégabyse, toutes les calamités qu'entraîne l'anar-

chie, inséparable du gouvernement populaire. Il conclut en opinant pour la monarchie, qu'il regardait comme la seule barrière assez forte pour arrêter l'ambition des grands, pour comprimer les passions des peuples et pour opposer aux armes et aux intrigues de l'étranger une résistance régulière. Il n'ignorait point l'abus qu'un roi pouvait faire de son pouvoir; les exemples n'en étaient que trop communs, et le règne de Cambyse en offrait la preuve récente. Mais un seul tyran était encore préférable à la réunion de plusieurs, comme dans l'oligarchie, et à une tyrannie universelle, comme on la trouvait dans la démocratie. D'ailleurs rien n'empêchait de se mettre à l'abri du despotisme par l'autorité de la religion, par celle des lois et par un conseil composé des grands du royaume. L'assemblée adopta l'avis de Darius; elle se détermina à établir la monarchie et à choisir un roi parmi les sept membres de la conjuration.

Suivant les idées religieuses de ce temps, on résolut de s'en rapporter pour ce choix au jugement du soleil Les sept prétendants convinrent de se trouver le lendemain à cheval à la porte de la ville au moment où l'astre du jour paraîtrait sur l'horizon, et promirent formellement de reconnaître pour roi celui d'entre eux dont le cheval hennirait le premier. L'écuyer de Darius, informé de cette résolution, usa d'artifice pour donner la couronne à son maître; il attacha pendant la nuit une jument dans le lieu indiqué pour la réunion, et y amena le cheval de Darius. Le lendemain, dès que les sept concurrents parurent, le cheval, reconnaissant l'endroit où il avait vu la cavale, se mit à hennir, et Darius, fils d'Hystaspe, fut proclamé roi. Il accorda de hautes dignités à ses concurrents, et leur donna de grands priviléges. Le roi seul pouvait porter une tiare droite; tous les Perses devaient pencher la pointe de la leur en arrière. Les conjurés eurent le privilége de porter la pointe de leur tiare en avant. Darius leur concéda un droit plus réel; il les fit membres d'un conseil de sept grands, sans l'avis desquels le monarque ne pouvait prendre au-

cune décision importante. Ce prince s'appelait précédemment Ochus; il était de la famille royale d'Achéménès. Lors de son élévation au trône, il prit le nom de Darius, ce qui signifiait en langue persane *vengeur*; titre qu'il méritait pour avoir puni l'insolence du mage.

Le nouveau roi, pour rendre son autorité plus respectable, voulut ajouter aux droits de l'élection ceux que lui offrait une union avec la famille de Cyrus. Il épousa Atosse et Aristone, sœurs de Cambyse. Il s'était marié précédemment à une fille de Gobryas, dont il avait eu un enfant nommé Artabazane, qui prétendit dans la suite au trône. Le roi mit aussi au nombre de ses femmes Parmys, fille du véritable Smerdis, et Phédime, dont l'adresse avait découvert le secret de l'imposteur. Il voulut encore prouver sa reconnaissance à son écuyer, et fit ériger une statue équestre avec cette inscription : « Darius, fils d'Hystaspe, est « parvenu au trône de Perse par le hennissement de son « cheval et par l'adresse d'Abarès, son écuyer. »

Cyrus et Cambyse n'avaient point de revenus réguliers; ils recevaient les dons gratuits que leur offraient les différentes provinces, et exigeaient d'elles le nombre de troupes que les circonstances rendaient nécessaire.

Darius pensa que le maintien de la sûreté intérieure et extérieure d'un empire composé de tant de peuples exigeait un revenu fixe, pour entretenir sur pied des troupes réglées. Il consulta ses sujets sur la quotité de la répartition des impôts : ils lui offrirent plus qu'il n'accepta. Malgré cette modération, les Perses, gênés par un tribu permanent, donnèrent à Darius le surnom de *marchand*, tandis qu'ils avaient nommé Cyrus leur *père*, et Cambyse leur *maître*.

Les satrapes, anciens collègues de Darius et membres de son conseil, jouissaient du droit d'entrer à toute heure chez lui. L'un d'eux, nommé Intapherne, irrité contre un officier du roi qui lui refusait la porte, le maltraita et le frappa. Darius, jaloux de son autorité, regardant cette vio-

lence dans son palais comme un crime, condamna à mort Intapherne et toute sa famille. Touché par les pleurs de sa femme, il lui accorda à son choix la grâce d'un des condamnés : elle demanda la vie de son frère, disant qu'elle ne pouvait le remplacer, tandis qu'elle trouverait un autre époux.

Orétès, satrape de Sardes, se révolta et tua un courrier du roi qui lui portait des ordres. Darius le fit mourir, confisqua son bien, et retint malgré lui, auprès de sa personne, Démocède, son ami, fameux par sa science en médecine. Ce Grec, voulant recouvrer sa liberté, soutint d'abord qu'il n'était pas médecin ; mais on le mit à la torture pour lui faire avouer la vérité. Après cet aveu, il guérit le roi, alors tombé malade, et qui voulut lui donner pour récompense deux chaînes d'or. Démocède les refusa, en disant : « Seigneur, j'ai guéri votre mal, et vous doublez le « mien. »

Quelque temps après, la reine Atosse étant attaquée d'un cancer au sein, Démocède lui promit de la sauver si elle voulait lui obtenir la permission de faire un voyage dans sa patrie. La reine guérit et usa d'adresse pour remplir son engagement. Elle représenta à Darius qu'afin de justifier son élévation et pour contenter l'humeur guerrière des Perses, il devait chercher la gloire en formant quelque entreprise éclatante. Le roi lui répondit qu'il avait le projet d'attaquer les Scythes. Atosse le détourna de ce dessein, et l'engagea à tourner plutôt ses armes contre la Grèce, dont la conquête promettait plus de gloire et de richesses. Elle lui montra un désir passionné d'avoir des esclaves d'Athènes, de Lacédémone, d'Argos et de Corinthe, les femmes de ce pays étant célèbres par leur adresse et par leur beauté. Elle ajouta que Démocède pouvait lui rendre de grands services au moyen des renseignements qu'il lui fournirait sur ces contrées, où il parviendrait sans doute à lui faire des partisans. Le roi trouva cet avis fort sage : il envoya le médecin reconnaître les côtes de la Grèce, en le fai-

sant cependant garder à vue par quinze officiers persans. Démocède, plus rusé qu'eux, s'échappa et s'enfuit à Crotone. Combien de grands bouleversements dans le monde ont été l'effet du plus léger accident! L'intrigue d'Atosse et de son médecin devint la cause des guerres sanglantes de la Perse contre la Grèce, de la haine des deux peuples, et de la vengeance d'Alexandre, qui changea la face de l'Orient.

Darius, résistant aux intrigues des Samaritains, fit exécuter les décrets que Cyrus avait rendus en faveur des Juifs. Plusieurs savants ont prétendu prouver que Darius, appelé Assur dans les livres saints, était Assuérus, et que la reine Atosse était la même que Vasthi. Le roi avait accordé à la ville de Suze des faveurs et des priviléges qui mécontentèrent les Babyloniens; ils se révoltèrent. Darius marcha contre eux, assiégea Babylone, et fit pendant dix-huit mois de vains efforts pour s'en emparer. Un des grands de sa cour, nommé Zopire, se présenta un jour devant lui, offrant à ses regards un spectacle affreux: il avait la tête couverte de blessures, le nez et les oreilles coupés. Il déclara qu'il s'était mis lui-même dans cet état pour rendre un grand service à son maître. En effet, se donnant pour une victime des fureurs du roi, il se sauva dans le camp ennemi, et s'attira, par ses malheurs apparents, la confiance des Babyloniens. Ayant obtenu un commandement, il fit plusieurs sorties, dans lesquelles il battit les Perses et en tua un assez grand nombre. Ces avantages enthousiasmèrent tellement les Babyloniens, qu'ils le nommèrent généralissime. Maître de la garde qui défendait les murailles, il ouvrit les portes à Darius, qui s'empara de la ville et punit à son gré les rebelles. Zopire, pour prix de ce service, jouit pendant sa vie des revenus de cette capitale qu'il avait livrée; et le roi, touché de son zèle, disait qu'il aurait mieux aimé perdre cent Babylones que de voir un tel sujet si affreusement mutilé pour son service.

Les historiens ont loué cette action de Zopire, oubliant

sans doute qu'on ne peut faire une vertu de la trahison, qui est toujours une lâcheté, même quand elle sert avec succès la cause la plus légitime.

Comme les Babyloniens, pendant leur révolte, avaient massacré les Perses qui se trouvaient au milieu d'eux, Darius bannit une partie des habitants, enleva les portes de la ville et détruisit ses fortifications. Après avoir achevé cette expédition, il revint à son premier projet, et marcha contre les Scythes pour les punir de leur irruption en Asie. Son frère Artabaze s'opposa vainement à cette guerre, en lui représentant qu'elle était aussi dangereuse qu'injuste; que les Schythes fuiraient devant lui et détruiraient son armée dans leurs déserts.



Le roi partit avec six cent mille hommes et six cents vaisseaux; il passa le Bosphore et conquit toute la Thrace. Il y érigea des colonnes sur lesquelles on lisait une inscription qui le déclarait le meilleur et le plus beau des hommes. Avant son départ, un Perse, nommé Abasus, qui avait trois fils à l'armée, le pria de lui en laisser un pour appui. Le roi lui répondit : « Je vous les laisserai tous ; » et il les fit périr tous les trois. Ces traits de barbarie, si communs dans l'Orient, ne justifiaient que trop la haine des républiques contre ces monarques cruels, ainsi que les révoltes fréquentes de leurs sujets.

La prédiction d'Artabaze ne tarda pas à se vérifier. A l'approche des Perses, les Scythes se retirèrent vers le nord, emmenant les troupeaux, détruisant tous les vivres et comblant tous les puits. Darius, qui les poursuivait, fatigué d'une marche aussi longue qu'inutile, écrivit au roi Indathyrse d'accepter le combat ou de le reconnaître pour maître. Le Scythe répondit avec fierté : « Nous menons la « même vie en temps de paix comme en temps de guerre ; « nous errons à notre gré dans nos vastes plaines; nous « n'avons pas de villes ni de champs à défendre. Si tu veux « nous forcer à combattre, viens attaquer les tombeaux de « nos pères; tu verras qui nous sommes ; mais apprends

« que jamais nous ne reconnaîtrons d'autres maîtres que « Jupiter et Vesta. »

L'armée des Perses fut bientôt réduite à la dernière extrémité. Un héraut scythe vint alors présenter à Darius un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. Gobryas expliqua cette énigme et dit au roi : « Les Scythes vous « avertissent, par ce présent mystérieux, que vous ne pour- « rez échapper à leurs flèches, si vous ne savez voler « comme un oiseau, vous cacher comme une souris et na- « ger ainsi que la grenouille. »

La faim, la fatigue et la soif détruisirent la plus grande partie de l'armée. Darius ne dut sa propre conservation qu'à la vigueur d'un chameau, chargé d'eau, qui ne l'avait pas quitté ; et, après son retour en Perse, il assigna par reconnaissance à cet animal, pour sa nourriture, un canton qu'on nomma *Gangamelle* (maison du chameau).

Le roi, forcé à la retraite et voulant dérober sa marche aux ennemis, avait laissé ses feux allumés, et son camp rempli de malades et d'une grande quantité d'animaux, dont les cris empêchaient de s'apercevoir de l'absence de l'armée. Il gagna en hâte le Danube ; mais quelques corps scythes y arrivèrent avant lui, et engagèrent les Ioniens, qui gardaient le pont, à le couper. L'Athénien Miltiade, voulant assurer la liberté de la Grèce, était de cet avis ; et l'armée des Perses, privée de retraite, se voyait à la veille d'une entière destruction : mais Hystiée, tyran de Milet, soutint qu'on devait sauver Darius, qui protégeait les princes d'Ionie. Il lui paraissait évident que si on laissait écraser le roi de Perse, les Grecs chasseraient ces princes, et rendraient la liberté aux îles ioniennes. Les chefs pensèrent comme lui et trompèrent les Scythes en leur promettant de couper le pont. Ceux-ci, trop confiants, s'éloignèrent pour aller chercher et combattre Darius ; mais le roi avait pris une autre route. Il arriva sur le Danube, passa ce fleuve avec les débris de son armée, laissa Mégabyse dans la Thrace et revint à Sardes.

Il entreprit une guerre plus heureuse; son armée entra dans les Indes, et en conquit une partie. Il fit construire une flotte à Caspatyre, sur l'Indus; le Grec Scylax, qui la commandait, descendit le fleuve, entra dans l'Océan, et, après un voyage de trente mois, aborda en Égypte, par la mer Rouge, dans le port de Suez. Une autre expédition de Darius contre l'île de Naxos échoua complétement. Artapherne, satrape de Sardes, craignant le ressentiment du roi pour le mauvais succès de cette expédition, se ligua avec plusieurs autres grands, leva l'étendard de la révolte, et rendit la liberté à toutes les villes de l'Ionie.

Il sollicita vainement l'alliance de Cléomène, roi de Lacédémone, qui ne voulait pas exposer la Grèce à la haine et à la vengeance des Perses. Les Athéniens, plus passionnés et moins prudents, envoyèrent trente mille hommes au secours de la ligue ionienne. Comme Artapherne avait quitté son parti pour se raccommoder avec le roi, les Athéniens marchèrent contre la ville de Sardes, la prirent et la brûlèrent. Les Perses accoururent en grand nombre, battirent les Grecs et les forcèrent à se rembarquer. Darius éprouva un si vif ressentiment de la ruine de Sardes, qu'il ordonna à l'un de ses officiers de lui rappeler chaque jour cette injure des Athéniens, et son serment d'en tirer une éclatante vengeance. Le fameux temple de Cybèle, à Sardes, avait été réduit en cendres; ce fut ce qui porta les Perses à détruire tant de temples lorsqu'ils envahirent la Grèce. La ligue ionienne ne s'était pas laissé décourager par la retraite des Athéniens. Ses troupes s'emparèrent de Byzance, de toutes les villes de la côte, et forcèrent les Cariens et les Cypriotes d'embrasser leur parti.

Cependant Darius, ayant trouvé le moyen de semer la division entre les confédérés, remporta sur eux une victoire navale, soumit toute l'Ionie et ruina une grande partie de ses villes, dont les familles les plus distinguées furent emmenées en esclavage. Telle fut, au bout de six ans, la fin d'une révolte excitée par l'ambition de quelques grands, et

qui fit naître entre les Grecs et les Perses cette haine implacable que la conquête de l'Asie et la destruction de l'empire fondé par Cyrus purent seules éteindre.

La guerre d'Ionie décida Darius à suivre ses anciens projets contre la Grèce; il y envoya une nombreuse armée : mais malgré les conseils de son frère, il confia imprudemment le commandement de ses troupes à un jeune Perse nommé Mardonius, fils de Gobryas, époux d'une de ses filles. Ce général avait beaucoup d'ardeur et de présomption, mais peu de talent et aucune expérience; cependant la rapidité de sa marche et le nombre de ses soldats répandirent d'abord la terreur : il traversa la Thrace sans obstacle et soumit toute la Macédoine. Mais sa flotte, en doublant le mont Athos, perdit par une tempête trois cents vaisseaux et vingt mille hommes. Il n'avait point eu la précaution de laisser derrière lui des forces suffisantes pour contenir les pays soumis; les Thraces profitèrent de cette négligence, s'armèrent, attaquèrent les Perses et en firent un grand carnage.

Mardonius, vaincu et blessé, revint en Asie couvert de honte. Le roi donna son commandement au Mède Datis et à Artapherne, fils du gouverneur de Sardes. Athènes, à cette époque, venait de reprendre sa liberté en secouant le joug de Pisistrate. Hippias, fils de ce tyran, trahit sa patrie et servit de guide aux ennemis qui venaient la déchirer. Plusieurs hommes, célèbres par leur courage, par leur éloquence et par leur amour pour la patrie, étaient l'ornement et la gloire de la république d'Athènes. On y voyait principalement briller Miltiade, fils de Cimon, dont le frère avait été tyran de la Chersonèse, et deux illustres rivaux de gloire, Aristide et Thémistocle, souvent divisés par l'ambition, toujours réunis par l'amour de la patrie.

Darius envoya des hérauts dans la Grèce pour demander la terre et l'eau : telle était la formule usitée pour exiger la soumission. Les habitants d'Égine reconnurent l'autorité du roi de Perse. Cléomène, roi de Sparte, les en punit

et chassa son collègue Démarate, qui embrassa le parti de Darius. Le héraut envoyé à Athènes fut jeté dans un puits pour y prendre à son gré, disait-on, l'eau et la terre. Datis et Artapherne mirent à la voile avec une flotte de six cents vaisseaux. Leur armée, forte de six cent mille hommes, avait ordre de brûler Érétrie et Athènes. On s'était muni d'un grand nombre de chaînes destinées aux habitants de ces villes. Les chefs des Perses se rendirent maîtres de la mer Égée, prirent par trahison, au bout de sept jours de siége, Érétrie, la brûlèrent et envoyèrent en Perse ses habitants. Darius les traita humainement et leur donna pour résidence, près de Suze, un canton où Apollonius de Thyane trouva encore, six cents ans après, quelques-uns de leurs descendants.

Les généraux perses, guidés par le traître Hippias, entrèrent dans l'Attique et arrivèrent à Marathon, sur les bords de la mer. De là ils écrivirent à Athènes et la menacèrent, en cas de résistance, du sort d'Érétrie.

Sparte avait promis de secourir les Athéniens; mais une superstition grecque, qui ne permettait aux Spartiates de se mettre en marche qu'après la pleine lune, retarda l'arrivée de ce renfort. Platée seule envoya mille hommes. Les Athéniens furent obligés, contre leurs lois et leurs usages, de donner des armes aux esclaves. L'armée perse en Attique, commandée par Datis, montait à cent mille fantassins et dix mille cavaliers. Les Athéniens ne leur opposaient que dix mille hommes, qui marchaient sous les ordres de dix généraux : Miltiade était le plus ancien. La plupart voulaient se tenir sur la défensive ; Miltiade dit qu'il fallait effrayer l'ennemi en l'attaquant. Aristide appuya cette opinion; Polémarque, Callimaque s'y rangèrent, et la bataille fut résolue.

Il avait été convenu que les dix chefs commanderaient alternativement : le jour d'Aristide étant venu, il céda le commandement à Miltiade, comme au plus habile; tous ses collègues suivirent ce noble exemple.

Les Athéniens se précipitèrent sur leurs ennemis : malgré leurs efforts, Datis força leur centre à se replier ; mais les ailes, s'étant avancées avec succès, prirent les Perses en flanc, les mirent en déroute, leur tuèrent six mille hommes, les poursuivirent jusqu'à la mer, mirent le feu à la flotte, et s'emparèrent de plusieurs vaisseaux. Hippias, qui avait amené les étrangers dans son pays avec l'espoir de recouvrer son autorité, fut puni de sa honteuse trahison et reçut la mort dans le combat.

Les Perses avaient apporté beaucoup de marbre à Marathon pour y élever un trophée. Phidias, par l'ordre des Grecs, s'en servit pour faire une statue à Némésis. Les débris de la flotte persane doublèrent le cap Sunium pour surprendre Athènes; mais les Athéniens firent quinze lieues en un jour, et arrivèrent à temps pour mettre la ville à l'abri de toute attaque. Les Lacédémoniens parcoururent aussi en trois jours soixante-dix lieues ; mais, malgré cette diligence, ils n'arrivèrent à Marathon qu'après la bataille.

Darius, furieux de la défaite de ses troupes dans la Grèce, résolut de marcher en personne, et donna ordre à tous ses sujets de s'armer; mais, ayant appris dans le même temps que les Égyptiens s'étaient révoltés, il fut obligé de suspendre l'exécution de ce grand projet. Diodore prétend que Darius alla en Égypte et la soumit, qu'il montra beaucoup de respect pour le culte antique de ce pays, et que les prêtres de Memphis, s'emparant de sa confiance, le déterminèrent à mieux gouverner ses sujets et à prendre les rois d'Égypte pour modèles.

Hérodote dit, au contraire, que Darius envoya une partie de son armée en Égypte, et qu'il continua en Asie à s'occuper des préparatifs de la guerre contre les Grecs. Un ancien usage des Perses voulait qu'en s'éloignant de ses États le roi désignât son successeur. Darius, avant de monter sur le trône, avait eu trois fils de la fille de Gobryas; depuis son couronnement, il en avait eu quatre

autres de la fille de Cyrus : Artabazane était l'aîné des premiers, et Xerxès celui des seconds. Artabazane invoquait le droit d'aînesse, et Xerxès le droit de sa naissance. Le roi fugitif de Lacédémone, Démarate appuya les droits de Xerxès par l'exemple des Lacédémoniens, qui préféraient en pareille circonstance les enfants nés depuis l'élévation de leur père au trône. Darius adopta cet avis, donna la sceptre à Xerxès, et mourut peu de temps après. Il avait régné trente-six ans. Sa vie, mêlée de revers et de succès, de vices et de vertus, ne fut pas sans éclat. Vaincu en Scythie et en Grèce, il conquit les Indes, la Thrace, la Macédoine, et laissa en mourant l'empire de Cyrus affermi et agrandi. Son épitaphe prouve que les Perses plaçaient étrangement leur amour-propre, car on lisait sur le tombeau de Darius une inscription dans laquelle on le vantait d'avoir su boire beaucoup, et de bien supporter le vin. On verra dans la suite que le jeune Cyrus s'attribuait le même mérite pour plaire aux Perses et pour paraître à leurs yeux plus digne du trône que son frère aîné.

XERXÈS.

(An du monde 3519. — Avant Jésus-Christ 485.)

Malgré la décision de Darius, Xerxès et Artabazane soumirent de nouveau leurs prétentions à l'arbitrage d'Artabaze, leur oncle : il prononça en faveur de Xerxès, et son frère, résigné, lui posa lui-même la couronne sur la tête.

Le nouveau roi confirma les priviléges accordés aux Juifs par ses prédécesseurs ; il marcha contre les Égyptiens, soumit les rebelles, confia le commandement de l'Égypte à son frère Achéménès, et revint à Suze. Ce fut dans ce temps que naquit en Carie, dans la ville d'Halicarnasse, le célèbre Hérodote.

Xerxès, héritant de la haine de son père contre les Athéniens, rassembla un grand conseil pour délibérer sur le projet qu'il avait conçu de porter ses armes au sein de

la Grèce, et de faire construire un pont sur le Bosphore, afin d'y faire passer l'immense armée qu'il voulait commander lui-même.

Mardonius, dont les revers n'avaient point abattu l'orgueil, partagea l'opinion du roi, flatta sa vanité, encouragea ses espérances, en disant que tous les Grecs réunis ne pouvaient opposer de résistance à de telles forces commandées par un si grand monarque.

Artabaze, oncle de Xerxès, combattit cet avis de courtisan. « Rappelez-vous, dit-il à son neveu, les malheurs de « la guerre de Scythie; je l'avais déconseillée : l'événe-« ment n'a que trop justifié ma prévoyance. Vous formez « une entreprise encore plus dangereuse; vous attaquez « des peuples braves, instruits, disciplinés, forts par leur « position, et plus redoutables encore par leur amour pour « la liberté. Déjà les Athéniens seuls ont défait l'armée « de Darius. Que ne devez-vous pas craindre de tous les « Grecs réunis! Vous voulez construire un pont sur la « mer; quelle témérité! Si les orages renversent ce pont, « si les Grecs viennent le brûler tandis que vous serez dans « leur pays, toute votre armée périra. Je pense que vous « devez renoncer à cette guerre; mais au moins, si vous « persistez à la faire, restez au milieu de nous, et char-« gez Mardonius seul de commander cette expédition qui « lui inspire tant de confiance. Je suis si persuadé des « malheurs qu'elle entraînera, que j'ose vous faire une « demande formelle : ordonnez que Mardonius et moi « nous laissions nos enfants ici; qu'on tue les miens si la « guerre est heureuse, et que les siens soient immolés si « elle est suivie du funeste résultat que je prédis. »

Xerxès, irrité de cette opposition, dit à Artabaze : « Si « vous n'étiez pas mon oncle, je vous donnerais sur-le-« champ la mort; mais vous recevrez un autre châti-« ment; et, tandis que j'irai me couvrir de gloire dans la « Grèce, je vous laisserai ici parmi les femmes, à qui vous « ressemblez par votre lâcheté. »

Le lendemain, honteux de son emportement, Xerxès revit son oncle et répara ses offenses par des excuses. Il rendit justice à la sagesse de ses conseils ; mais il prétendit que son opiniâtreté pour la guerre venait de l'apparition d'un fantôme qu'il avait vu la nuit et qui lui conseillait de persister dans cette entreprise. Artabaze employa tous les raisonnements de la philosophie pour lui prouver qu'on ne devait ajouter aucune foi aux songes : mais le roi, convaincu de la vérité de sa vision, exigea de son oncle qu'il prît ses vêtements royaux, et qu'il passât la nuit dans son palais, à sa place et dans son lit. Artabaze, dit Hérodote, ayant obéi au roi, vit le même fantôme qui lui reprocha de s'opposer à cette expédition. Il cessa ses remontrances, et la guerre fut décidée.

C'est ainsi que le père de l'histoire adoptait et racontait des fables accréditées chez les Grecs, et qui entretenaient partout l'erreur et la superstition.

Xerxès fit alliance avec les Carthaginois : ils promirent d'attaquer, avec leurs alliés, les Grecs en Sicile et en Italie ; jamais un peuple moins nombreux ne fut exposé aux coups d'un plus terrible orage. Le roi de Perse, à la tête de toutes les nations de l'Orient, et les Carthaginois, suivis de celles de l'Occident, se précipitèrent à la fois sur la Grèce, et la menaçaient d'une entière destruction. La flotte de Darius avait péri en doublant le mont Athos. Le roi, voulant éviter un pareil désastre, ordonna qu'on perçât cette montagne, et lui écrivit en même temps en ces termes : « Superbe Athos, qui portes ta tête jusqu'au ciel, « ne sois pas assez hardi pour opposer à mes travailleurs « des roches qui résistent à leurs efforts. Si tu avais cette « témérité, je te couperais en entier et te précipiterais dans « la mer. »

Tant d'orgueil et tant de folie ne pouvaient présager que de honteux revers.

Xerxès, arrivé en Phrygie, fut étonné de la richesse du pays ; il en eut une preuve par la magnificence d'un Ly-

dien nommé Pythius, que le commerce et les mines de ses domaines avaient rendu si opulent, qu'il lui offrit quarante-six millions pour défrayer son armée. Le roi, ne voulant pas se laisser surpasser en générosité, refusa ses dons et lui fit de riches présents; mais, par une inconséquence qu'on remarque dans le caractère de tous les hommes de ces temps barbares, après avoir prouvé sa reconnaissance à Pythius, il fit égorger son fils, parce que le malheureux père cherchait à l'exempter du service militaire.

Lorsque l'armée fut rassemblée le long de la côte de l'Hellespont, Xerxès fit placer son trône sur le haut d'une montagne pour jouir avec orgueil du spectacle de ses vaisseaux qui couvraient la mer et de ses troupes innombrables dont la terre était surchargée. Puis tout à coup il versa un torrent de larmes en pensant que de tant de milliers d'hommes il n'en resterait pas un dans cent ans. Artabaze lui dit alors : « Puisque la vie des hommes est si « courte, les rois devraient la rendre heureuse, au lieu de « l'abréger par tant de guerres injustes et inutiles. — Eh « quoi ! répliqua Xerxès, en voyant tant de forces, dou« tez-vous encore du succès de cette entreprise? — Oui, ré« pondit Artabaze ; deux craintes surtout m'occupent « sans cesse : l'une vient de ce nombre immense de sol« dats qu'aucun pays ne pourra nourrir; l'autre est cau« sée par cette quantité innombrable de vaisseaux qui ne « rencontreront nulle part des ports assez vastes pour les « recevoir et les abriter. » Il donna ensuite beaucoup de sages conseils au roi, entre autres celui de ne point employer les Ioniens dans cette guerre, parce que leur origine grecque devait inspirer une juste défiance.

Xerxès ne suivit pas ses avis; mais il le combla de marques d'honneur, et lui laissa en partant le gouvernement de l'empire.

On fit construire un pont de bateaux sur l'Hellespont, qu'on nomme aussi le détroit de Gallipoli; ce pont avait un quart de lieue de long; il fut brisé par une violente

tempête. Xerxès, furieux, commanda qu'on donnât trois cents coups de fouet à la mer et qu'on y jetât des chaînes de fer. Il lui disait dans ses imprécations : « Perfide élé-« ment, ton maître te punit pour l'avoir outragé ; mais mal-« gré ta résistance, il saura bientôt traverser tes flots ! »

Après avoir fait couper la tête aux entrepreneurs du pont, il en fit construire deux autres : l'un pour l'armée, l'autre pour les bagages. Lorsqu'ils furent achevés, on les couvrit de fleurs et de branches de myrte. Xerxès, ayant fait des libations et des prières au Soleil, jeta dans la mer un cimeterre, des vases et des coupes d'or. Il traversa enfin l'Hellespont, et son passage dura sept jours. Son armée pénétra dans la Thrace ; sa flotte suivait la côte. Arrivé près de Dorisque, à l'embouchure de l'Hèbre, il fit la revue de ses troupes, qui se montaient à dix-huit cent mille hommes.

Les nations situées au delà de l'Hellespont lui donnèrent un renfort de trois cent mille soldats. Sa flotte se composait de douze cents vaisseaux de combat : chaque bâtiment portait deux cent trente hommes ; ils étaient suivis de trois mille petits vaisseaux, montés chacun par quatre-vingts hommes Ainsi, lorsque Xerxès arriva aux Thermopyles, ses troupes présentaient un nombre de deux millions six cent quarante et un mille six cent dix hommes, sans compter les esclaves, les eunuques, les vivandiers et les femmes ; de sorte que, suivant le calcul d'Hérodote, de Plutarque et d'Isocrate, le nombre des personnes qui suivirent Xerxès était de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt. Diodore et Pline diminuent considérablement ce calcul. L'inscription placée, par l'ordre des Amphictyons, sur le tombeau des Grecs tués aux Thermopyles, marque qu'ils avaient combattu contre trois millions d'hommes.

Après avoir fait l'énumération de ces troupes, Justin remarque avec raison qu'il ne manquait à cette armée innombrable qu'un chef.

Xerxès avait à sa suite Démarate, banni de Sparte : il s'étonnait qu'on eût osé exiler un roi. « N'en soyez point « surpris, lui dit Démarate : à Sparte, la loi est plus forte « que le prince. » Xerxès lui demanda s'il croyait que la Grèce, étant pauvre, osât résister à un monarque aussi riche et aussi puissant que lui. « La Grèce, répliqua le « Lacédémonien, est pauvre, mais vertueuse ; elle osera « tout pour éviter la servitude. Quand les Spartiates se-« raient abandonnés de tous les Grecs, seuls ils vien-« draient vous combattre. La loi leur défend de fuir, et « ils redoutent plus la loi que vos sujets ne vous crai-« gnent. »

Au bruit de la marche des Perses, Lacédémone et Athènes demandèrent partout des secours. Tous les peuples de la Grèce en promirent; mais la jalousie du commandement refroidit les uns ; d'autres furent retardés par des oracles ; plusieurs, glacés de crainte, prirent le honteux parti de la soumission. Les troupes de Platée, toujours braves et fidèles, furent encore les seules qui arrivèrent. Les Athéniens rappelèrent les bannis, et entre autres Aristide. Ils prirent pour chef Thémistocle ; le Lacédémonien Eurybiade fut nommé généralissime. Il fallait disputer l'entrée de la Grèce ; la Thessalie devait être la première attaquée. Un corps de troupes grecques occupa le défilé des Thermopyles, passage étroit entre le mont Œta et la Phocide ; il n'avait que vingt-cinq pieds de largeur. Le roi de Sparte Léonidas commandait les Lacédémoniens ; toutes les forces réunies de la Grèce ne s'élevaient pas, dit Pausanias, à plus de onze mille deux cents hommes, dont quatre mille étaient placés aux Thermopyles. Xerxès, après avoir vainement essayé de gagner Léonidas par des promesses et des présents, lui ordonna de lui livrer ses armes. Le roi de Sparte répondit fièrement : « Viens les prendre. »

Les Mèdes attaquèrent les Grecs, et furent battus. Les dix mille gardes du roi de Perse, qu'on nommait *les Im-*

mortels, tentèrent une nouvelle attaque qui n'eut pas plus de succès. Malheureusement un perfide Thessalien indiqua aux Perses un sentier par lequel ils franchirent et tournèrent la montagne. Léonidas, informé de ce mouvement, renvoya les alliés et resta dans le défilé avec trois cents Spartiates : il était décidé à mourir, parce qu'un oracle avait dit qu'il fallait, dans cette guerre, que Lacédémone ou son roi pérît. Après un long et sanglant combat ils furent tous tués, excepté un seul qui se sauva à Sparte, où ses concitoyens le traitèrent comme un lâche.

Xerxès, pour forcer ce passage défendu par si peu d'hommes, perdit vingt mille soldats et deux de ses frères.

Les Grecs, peu de temps après, remportèrent une victoire navale; mais, malgré cet avantage, leur armée de mer, qui devait défendre l'Attique, se retira à Salamine. Xerxès s'avança et ravagea toute la Phocide. Il apprit avec étonnement qu'au milieu des dangers et des malheurs qui accablaient toute cette contrée, les Grecs, plus occupés de la gloire que de la fortune, célébraient tranquillement leurs jeux à Olympie.

Il voulut piller le temple de Delphes; un orage effrayant, qu'il prit pour une menace des dieux, le fit renoncer à ce dessein. Il marcha sur Athènes : les Athéniens, rassurés par un oracle de Delphes qui leur avait prédit qu'ils ne trouveraient leur salut que dans des murailles de bois, abandonnèrent tous la ville en la laissant sous la sauvegarde de Minerve, et se retirèrent sur leurs vaisseaux. Xerxès entra ainsi sans obstacle dans Athènes : il brûla la citadelle, et envoya à Suze une immense quantité de tableaux, de statues et d'effets précieux. Les Lacédémoniens, voulant éloigner les ennemis, proposaient d'envoyer leur flotte à Corinthe; les Athéniens prétendaient que Salamine offrait une situation plus avantageuse pour le combat. On suivit leur avis et on y resta. Xerxès vint bientôt les y attaquer, malgré les conseils de la reine Artémise, son alliée, qui craignait l'habileté maritime des

Grecs, et voulait qu'on ne les attaquât que sur terre. Le roi de Perse vit la bataille du haut d'une montage où on avait placé son trône. Thémistocle commandait la flotte grecque, composée de trois cent quatre-vingts bâtiments. Le vent était contraire aux Perses, et l'espace trop étroit pour le grand nombre de leurs vaisseaux. Le combat fut d'abord très-vif; mais Thémistocle s'étant approché des Ioniens, et leur ayant rappelé leur origine grecque et l'amour qu'ils devaient à leur ancienne patrie, ils abandonnèrent l'armée de Xerxès et s'éloignèrent.

Cette défection porta le désordre dans l'armée des Perses; tous leurs vaisseaux prirent la fuite. La reine Artémise, seule, se battit longtemps; ce qui fit dire à Xerxès que, dans cette affaire, les hommes s'étaient conduits en femmes, et les femmes en hommes.

Les Athéniens irrités voulaient prendre le vaisseau d'Artémise; mais cette reine, se voyant poursuivie de trop près, arbora le pavillon grec, attaqua un vaisseau perse, et le coula à fond; les Grecs, la croyant alors de leur parti, lui laissèrent le champ libre pour sa retraite. On prit un grand nombre de vaisseaux perses, et plusieurs furent détruits. Les alliés du roi se retirèrent chacun dans leur pays.

Thémistocle annonça adroitement le projet de partir avec la flotte grecque pour rompre le pont du Bosphore. Xerxès, trompé et alarmé par ce faux bruit, prit sur-le-champ la résolution de retourner en Asie, en laissant trois cent mille hommes à Mardonius, qu'il chargeait du soin de soumettre la Grèce. La marche du roi dura quarante-cinq jours; son armée, dépourvue de vivres, se nourrissait de racines sauvages et d'écorce d'arbre. Ces mauvais aliments et la fatigue répandirent la peste dans les troupes, et en détruisirent la plus grande partie.

Les débris de sa flotte étaient revenus à Cumes en Éolie. Lorsqu'on arriva au Bosphore, on trouva le pont brisé par une tempête; ce superbe Xerxès, qui avait naguère

étonné l'Asie par sa magnificence, enchaîné le Bosphore par ses vaisseaux, effrayé l'Europe par des millions de soldats, se vit obligé, à son retour, de traverser la mer seul, dans une petite barque de pêcheur.

Mardonius, après son départ, prit ses quartiers d'hiver en Thessalie. Le printemps suivant, il entra en Béotie. Par ses ordres, Alexandre, roi de Macédoine, et plusieurs satrapes de Perse, se rendirent à Athènes pour offrir la paix à cette république. Ils étaient chargés de lui présenter les plus grands avantages si elle voulait se séparer de la ligue des Grecs. Sparte, effrayée, envoya, de son côté, des ambassadeurs aux Athéniens pour les engager à ne pas rompre leur alliance. Aristide, premier archonte de la république, représenta aux Lacédémoniens que leur défiance était une injure non méritée; il repoussa avec indignation les offres de Mardonius, lui dit que les Athéniens seraient ennemis des Perses tant que le soleil éclairerait la terre, et reprocha au roi de Macédoine de se déshonorer par de tels messages. Mardonius, furieux, entra en Attique avec ses trois cent mille hommes.

Les Athéniens abandonnèrent encore une fois leur ville. L'ardeur pour la guerre était si grande, que les femmes athéniennes lapidèrent Lycidas, qui osait parler de paix.

Mardonius entra dans Athènes, et détruisit tout ce qui avait échappé aux flammes l'année précédente. Après cette expédition, il se retira des montagnes de l'Attique, croyant que les plaines de la Béotie lui offriraient des champs de bataille plus avantageux pour sa nombreuse cavalerie. Il campa sur la rivière d'Asope.

L'armée des Grecs était composée de soixante-six mille hommes, parmi lesquels on comptait cinq mille Spartiates et huit mille Athéniens. Pausanias commandait les premiers, Aristide, les seconds, les Grecs remportèrent un premier avantage dans un combat de cavalerie. Masystyas, qui dirigeait celle des Perses, y fut tué. Le prince Artabaze, toujours sage et jamais écouté, voulait qu'on

se retirât sous les murs de Thèbes pour y rassembler des vivres et pour laisser refroidir l'ardeur des troupes qui étaient venues au secours des Athéniens. Mardonius, trop ardent pour suivre ce prudent avis, voulut qu'on livrât bataille le lendemain. Le roi de Macédoine le trahit et avertit la nuit les Grecs de ce projet. Ils se retirèrent et marchèrent du côté de Platée. Mardonius, prenant ce mouvement pour une fuite, les poursuivit et chargea les Lacédémoniens, pendant qu'un autre corps de son armée attaquait les Athéniens pour les empêcher de se joindre à leurs alliés. La bataille fut sanglante et longtemps disputée; mais Mardonius ayant été tué dans ce combat, les Perses découragés prirent la fuite, et les Grecs en firent un grand carnage. Artabaze se retira avec quarante mille hommes, arriva à Byzance et passa de là en Asie. Tout le reste de trois cent mille hommes que commandait Mardonius fut tué ou pris, à l'exception de quatre mille hommes, qui trouvèrent le moyen d'échapper à la fureur de leurs ennemis.

Depuis ce temps aucune armée persane ne passa l'Hellespont. Le jour même de la bataille de Platée, la flotte grecque attaqua celle des Perses, qui retirèrent leurs vaisseaux sur la terre près de la ville de Mycale, et les environnèrent de retranchements. Les Grecs débarquèrent sur la côte : secondés par les Ioniens, ils forcèrent les retranchements et brûlèrent tous les vaisseaux. Léotychide, roi de Sparte, et Xantippe l'Athénien, commandaient les Grecs. Après leur victoire, toutes les villes de l'Ionie se révoltèrent contre les Perses et entrèrent en confédération avec la Grèce. Xerxès était à Sardes lorsqu'il apprit ces deux défaites; il s'éloigna de la côte, et se retira à Suze. Pendant son séjour en Lydie, il avait conçu une passion violente pour la femme de Maryste, son frère. Ne pouvant vaincre la vertu de cette femme par ses prières, il voulut la gagner par des bienfaits. Elle avait une fille nommée Arsainte; il la donna en mariage

à son fils Darius. Mais l'épouse de Maryste, persistant dans ses refus, découragea son amour. Il s'enflamma alors pour sa nouvelle belle-fille, qui ne fut pas si rigoureuse que sa mère. Xerxès avait reçu une magnifique robe de la reine Amestris, sa femme. Arsainte la lui demanda. Il eut la faiblesse de la lui donner; et cette femme, vaine autant que corrompue, la porta publiquement. Amestris devint furieuse; elle résolut de se venger, non de la fille coupable, mais de la mère, qu'elle regardait comme la première cause de tous ses chagrins. L'usage de la cour de Perse exigeait que, le jour de la naissance du roi, il accordât à sa femme tout ce qu'elle demandait. Ce jour étant arrivé, Amestris demanda que la femme de Maryste lui fût livrée. Xerxès résista quelque temps, mais finit par céder. La barbare Amestris, maîtresse du sort de la princesse, lui fit couper les mamelles, la langue, le nez, les oreilles, les lèvres, les fit jeter aux chiens en sa présence, et la renvoya ainsi mutilée dans la maison de son mari. Maryste, au désespoir, partit pour la Bactriane, résolu d'y lever une armée et de venger son épouse. Xerxès, informé de son départ, le fit poursuivre par quelques cavaliers, qui le tuèrent avec ses enfants. Après la mort de ce prince, le roi donna le gouvernement de la Bactriane à son second fils Hystaspe, dont l'éloignement ouvrit à son frère Artaxerce le chemin du trône.

Amestris, aussi superstitieuse que cruelle, voulant apaiser les dieux infernaux et s'attirer leur faveur, leur offrit en sacrifice quatorze enfants des familles les plus distinguées de Perse, qu'elle fit immoler sur un bûcher. Les crimes de cette reine, la faiblesse du roi, ses débauches, ses honteuses défaites, l'innombrable quantité de victimes sacrifiées en Grèce à son fol orgueil, excitèrent la haine et le mépris de ses sujets. Un Hyrcanien, nommé Artabane, capitaine des gardes et favori du roi, avait reçu de lui l'ordre de tuer Darius, un de ses fils. Espérant que

Xerxès révoquerait cet ordre, il en suspendit l'exécution; mais, voyant que le roi se plaignait de n'avoir pas encore été obéi, et craignant son ressentiment, il entra la nuit dans son appartement avec Mithridate, un de ses grands officiers, et le poignarda.

Les deux meurtriers allèrent sur-le-champ trouver Artaxerce, troisième fils de Xerxès; ils lui dirent que Darius, son frère, venait d'assassiner le roi et voulait aussi se défaire de lui. Le jeune Artaxerce, bouillant de colère, courut à l'appartement de son frère et le tua. Le trône devait appartenir à Hystaspe, second fils du roi; mais il était en Bactriane. Artabane, profitant de son éloignement, donna, de concert avec ses amis, le sceptre à Artaxerce, espérant bien le renverser et lui succéder. Il avait un grand parti dans le royaume, et sept fils distingués par leur bravoure, qui possédaient les premières dignités de l'empire. Tandis qu'il tramait cette dernière conspiration, Artaxerce découvrit tous ses crimes, le fit mourir, et s'affermit sur le trône par cet acte de justice et de vigueur.

ARTAXERCE LONGUE-MAIN.

(An du monde 3668. — Avant Jésus-Christ 436.)

Les fils d'Arbatane, à la tête d'un grand parti, prirent les armes pour venger leur père et livrèrent bataille à Artaxerce; mais ils furent vaincus et envoyés à la mort avec leurs complices. Mithridate, eunuque et grand officier, périt par le supplice des auges (1).

Artaxerce marcha ensuite contre son frère Hystaspe, et après un combat indécis, le défit entièrement et ruina son parti. Tandis que les rois d'Orient épouvantaient le

(1) C'était une torture horrible : le condamné était enfermé entre deux troncs d'arbre creusés; il n'en sortait que sa tête, ses pieds et ses mains qu'on enduisait de miel; ensuite on l'exposait à l'ardeur du soleil. Là, on le forçait à prendre de la nourriture; et avant de mourir, il languissait plusieurs jours dans des tourments affreux, dévoré par les vers et par les insectes.

monde par tant d'actes de cruauté, les républiques lui donnaient constamment la preuve de leur ingratitude. Thémistocle avait sauvé Athènes : il fut banni par ses compatriotes. Le roi de Perse mit sa tête à prix, et promit deux cent mille écus à celui qui le livrerait. Ce grand homme, réfugié chez un ami, sortit de sa retraite, se fit conduire à Suze dans un de ces chariots couverts destinés en Orient à porter les femmes, et sur lesquels la jalousie nationale défendait de jeter des regards indiscrets. Arrivé dans la capitale de l'empire, il se rendit au palais, s'adressa au capitaine des gardes, lui apprit qu'il était Grec, et qu'il voulait révéler au roi un secret important. Admis à l'audience de ce monarque, il lui dit avec fierté : « Je suis « Thémistocle l'Athénien : exilé par mes compatriotes, je « viens vous demander asile. J'ai fait souvent beaucoup « de mal aux Perses ; quelquefois aussi je leur ai donné « de salutaires conseils. Aujourd'hui je suis en état de « leur rendre de grands services. Mon sort est entre vos « mains : vous pouvez signaler votre clémence ou votre « colère. Par l'une, vous sauverez un guerrier suppliant ; « par l'autre, vous perdrez un homme qui est devenu le « plus grand ennemi de la Grèce. » Le roi ne lui fit aucune réponse ; mais, après l'avoir congédié, il pria son dieu Arimane d'inspirer toujours à ses ennemis l'idée funeste de se défaire ainsi de leurs plus braves généraux ; et la nuit, dans les transports de sa joie, il s'écria plusieurs fois : « Enfin, je tiens en ma puissance Thémistocle l'A- « thénien ! »

Celui-ci était loin d'être tranquille sur son sort : la garde l'avait insulté, les courtisans l'évitaient, et le sombre silence du roi lui présageait une triste destinée. Mais, le lendemain, Artaxerce le fit appeler, et, en présence de tous les grands de sa cour, lui dit : « J'ai promis deux « cent mille écus à celui qui vous livrerait à moi : vous « les avez gagnés vous-même. Je vous les donne, et vous « les toucherez chaque année. »

Thémistocle, s'étant ainsi concilié les faveurs du roi, s'établit à Suze, s'y maria, et jouit longtemps d'un très-grand crédit. On l'entendit souvent s'écrier au milieu de sa nouvelle famille : « O mes enfants ! sans notre infor« tune, combien nous aurions été malheureux ! »

Depuis l'exil de Thémistocle, Cimon avait été placé à la tête du gouvernement d'Athènes. Sous ses ordres, les Athéniens poursuivirent le cours de leurs triomphes et multiplièrent leurs succès. Cimon attaqua les Perses, et leur reprit toutes les îles dont ils s'étaient emparés. Il les chassa de toutes les côtes de la Grèce et de l'Asie, enleva plus de deux cents vaisseaux à Artaxerce, et détruisit toute sa flotte à l'embouchure du fleuve Eurymédon. Il prit dans le même temps quatre-vingts bâtiments phéniciens qui venaient au secours des Perses, et chassa les Barbares de la Chersonèse de Thrace. Cependant, à son retour, on le mit en jugement pour avoir négligé de conquérir la Macédoine.

Le roi de Perse, inquiet des progrès des Grecs, donna ordre à Thémistocle de marcher avec une armée contre Athènes. Ce grand homme, ne voulant ni manquer de reconnaissance envers le roi, ni trahir sa patrie, fit un sacrifice solennel aux dieux, embrassa sa famille, ses amis, et s'empoisonna.

Sa mort augmenta sa gloire ; et Artaxerce, jugeant du courage de tous les Grecs par celui d'un seul homme, n'espéra plus triompher de tant de vertus, et renonça à ses projets d'invasion.

Quelque temps après, les Égyptiens secouèrent le joug des Perses, et prirent pour roi Inarus. Les Athéniens leur envoyèrent deux cents vaisseaux et des troupes qui battirent les Perses et leur tuèrent cinquante mille hommes. Artaxerce, l'année suivante, fit marcher en Égypte une armée de trois cent mille hommes, sous le commandement de son frère Achéménide. Charitimes, général des Athéniens, avait remonté le Nil et s'était joint à Inarus. Ils

livrèrent bataille à Achéménide, qui perdit la victoire et la vie. Cent mille Perses furent pris ou tués. Les débris de l'armée se retirèrent à Memphis, où ils soutinrent un siége de trois ans.

Artaxerce fit encore marcher une nouvelle armée contre les Égyptiens. Artabaze et Mégabyse, qui la commandaient, remportèrent une grande victoire sur Inarus et sur les Athéniens. Inarus se réfugia dans Biblos, où il fut pris après une longue défense. Toute l'Égypte se soumit : un prince, nommé Amyrtée, se maintint seul indépendant, avec un faible parti, dans une contrée marécageuse et inaccessible. La flotte des Perses détruisit, dans le Nil, celle des Athéniens.

Lorsque Mégabyse prit le roi Inarus, il lui promit la vie; mais la reine-mère Amestris, inconsolable de la mort de son fils Achéménide, exigea d'Artaxerce qu'il lui livrât son prisonnier. Le roi y consentit au mépris du droit des gens et de ses serments. La cruelle Amestris fit crucifier Inarus et trancher la tête aux autres prisonniers.

Mégabyse se crut insulté par la violation d'une capitulation qu'il avait signée. Il se retira dans son gouvernement en Syrie, y rassembla ses troupes, et marcha contre le roi Artaxerce, dont il avait épousé la sœur. Osiris commandait les troupes d'Ataxerce : il fut vaincu et pris par Mégabyse, qui le renvoya généreusement au roi. Une nouvelle armée fut encore battue. Après cette victoire, Amytis, sœur d'Artaxerce, réconcilia le roi avec son mari Mégabyse. Depuis cette réconciliation, Mégabyse, se trouvant à la chasse, vit un lion près de dévorer le roi; il plongea son javelot dans le corps de cet animal et le tua. Artaxerce, trouvant qu'il lui avait manqué de respect en le prévenant et en frappant avant lui le lion qu'il combattait, ordonna qu'on lui tranchât la tête. Amestris et Amytis obtinrent avec beaucoup de peine la révocation de cette sentence. Il fut exilé pour la vie à Cyrta, sur la mer Rouge; mais au bout de cinq ans le roi le rappela et lui rendit sa faveur.

Le roi, disposé comme ses prédécesseurs en faveur des Juifs, envoya Esdras et Néhémie à Jérusalem pour y établir les lois et le culte du vrai Dieu. Esdras retrouva les livres de Moïse, et les mit en ordre. Tandis qu'il complétait ainsi l'histoire sacrée, Hérodote commençait à publier en Grèce son histoire profane.

L'inconstance des Athéniens n'épargnait pas Cimon : malgré ses éclatants services, il fut quelque temps exilé. Mais la division de Sparte et d'Athènes le rendit nécessaire : on le rappela. Il réconcilia ces deux républiques ; et, pour détourner ses concitoyens du désir funeste d'attaquer leurs voisins, il dirigea leur ardeur contre l'ancien ennemi de la Grèce, envoya cinquante vaisseaux à Amyrtée, et se porta lui-même sur les côtes de Chypre, où il rencontra la flotte des Perses, commandée par Artabaze. Il la battit, lui prit cent vaisseaux, et la poursuivit jusqu'auprès de Tyr. A son retour, il fit une descente en Cilicie, défit Mégabyse, et lui tua un grand nombre d'hommes.

Ces victoires de Cimon et la mort de Thémistocle faisaient craindre au roi de Perse de nouvelles défaites et de plus grands malheurs. D'un autre côté, la Grèce, ignorant la destinée de Thémistocle, croyait qu'il allait marcher contre elle à la tête des Perses, et redoutait une nouvelle invasion. Cette terreur réciproque et la fatigue d'une si longue guerre disposèrent les esprits à la paix. On conclut un traité par lequel on stipula que toutes les villes grecques d'Asie seraient libres, qu'aucun vaisseau de guerre du roi ne naviguerait sur les mers qui sont entre le Pont-Euxin et la Pamphilie, et que les troupes persanes se tiendraient éloignées de trois jours de marche de ses côtes. En revanche, les Athéniens promirent de n'attaquer aucune possession du roi. Ainsi finit cette guerre, qui avait duré cinquante ans.

Le traité n'était pas signé lorsque Cimon mourut ; et, comme il craignait que sa perte ne changeât les dispositions pacifiques du roi de Perse, il ordonna aux officiers de ca-

cher sa mort, de continuer à donner les ordres en son nom, et de ramener ainsi promptement la flotte à Athènes.

La peste désolait l'Attique et se répandait en Perse, où elle causa de grands ravages. Artaxerce voulut faire venir près de lui le célèbre Hippocrate. Ce grand homme refusa les présents et les dignités qu'on lui offrait, pour consacrer exclusivement ses talents et ses services à son pays. Le roi, irrité de ce refus, menaça les habitants de Cos, patrie d'Hippocrate, de détruire entièrement leur cité, s'ils ne lui livraient leur compatriote. Ils répondirent qu'ils n'étaient pas plus effrayés des menaces du roi qu'ils ne l'avaient été de celles de Darius et de Xerxès, et qu'en cas d'attaque ils comptaient sur la même protection des dieux.

Bientôt la guerre du Péloponèse divisa les Grecs et prépara leur ruine. Tout le peuple désuni devint la proie de ses ennemis.

Les Lacédémoniens briguèrent l'alliance du roi de Perse, et lui demandèrent des secours. Le roi leur envoya un ambassadeur, qui fut pris et conduit à Athènes. Les Athéniens le traitèrent avec beaucoup d'égards, parce qu'ils désiraient aussi se concilier la bienveillance du roi. Ils renvoyèrent même en Asie cet ambassadeur, accompagné de quelques-uns de leurs concitoyens, chargés de négocier avec la cour de Perse. Mais, en débarquant à Éphèse, ils apprirent la mort du roi et retournèrent à Athènes.

Artaxerce avait régné quarante-neuf ans. Ses sujets vantaient sa bonté, sa générosité, parce qu'il s'était montré moins cruel et moins extravagant que Xerxès. Le seul fils qu'il eût de la reine lui succéda. Il s'appelait Xerxès. Le roi laissait dix-sept autres enfants de ses concubines, entre autres Sogdien, Ochus et Arsite.

XERXÈS II.

Xerxès ne régna que quarante-cinq jours, qu'il passa dans la débauche. S'étant endormi en sortant d'un festin, Sog-

dien entra dans son appartement avec l'eunuque Pharnacias, l'assassina et s'empara du trône.

SOGDIEN.

Le nouveau roi fit mourir le plus fidèle des eunuques d'Artaxerce, le jour même où il avait conduit au tombeau le corps de ce monarque et celui de sa femme. Sogdien savait qu'il était haï par les grands et par l'armée, et croyait ne pouvoir conserver son autorité qu'en inspirant la crainte. Mais tout ce qui effraie tremble, c'est l'effet inévitable de la tyrannie. Le roi, poursuivi par ses remords et ses terreurs, croyait voir partout des conjurations. Son frère Ochus ne fut pas à l'abri de ses soupçons, et, dans l'intention de s'en défaire, il lui ordonna de venir à Suze. Mais celui-ci, pénétrant son dessein, publia hautement qu'il voulait venger la mort de Xerxès. La plupart des grands se déclarèrent pour lui, ainsi que l'armée. On plaça la tiare sur sa tête et on le proclama roi. Le lâche Sogdien osait assassiner, mais ne savait point combattre. Il se rendit à son frère, qui le fit mourir par le supplice des cendres, fort usité alors en Perse. On remplissait de cendre une tour jusqu'à moitié de sa hauteur ; du sommet de cette tour on précipitait le criminel, et ensuite, avec une roue, on agitait autour de lui la cendre jusqu'à ce qu'elle l'étouffât.

Sogdien n'avait régné que six mois. Ochus, maître de l'empire, prit le nom de Darius : le peuple y joignit celui de Nothus, c'est-à dire bâtard.

DARIUS NOTHUS.

Ce roi ne jouit pas paisiblement du trône où la mort de Sogdien le faisait monter. Son frère Arsite se révolta contre lui, soutenu par les Syriens que commandait Astyphius, fils de Mégabyse. La fortune, dans le commencement, fut favorable au rebelle. Il remporta deux victoires sur l'ar-

mée royale ; mais dans un troisième combat, ses troupes l'abandonnèrent, prirent la fuite, et laissèrent Artyphius, leur général, dans les chaînes des Perses. Darius voulait le faire mourir : Parysatis, sœur et femme du roi, lui conseilla de traiter son prisonnier avec clémence, pour tromper Arsite par cette feinte douceur. En effet, cet infortuné prince, informé de la générosité du roi, capitula et se rendit. Darius était porté à lui sauver la vie ; mais la cruelle Parysatis le détermina à le faire périr dans les cendres, ainsi qu'Artyphius.

Une autre révolte, excitée en Lydie par le gouverneur de cette province, fut promptement apaisée. Darius était entouré par trois eunuques qui le gouvernaient. La plupart des princes sont les esclaves des courtisans qui les environnent : ils ne voient que par leurs yeux, ils punissent et récompensent selon leurs caprices. Ces esclaves deviennent les maîtres de leurs maîtres, leur font perdre l'estime et l'amour de leurs peuples, et finissent souvent par conspirer contre eux.

L'un de ces trois eunuques, nommé Artoxare, conçut le projet de tuer Darius et de monter sur le trône : Parysatis découvrit sa trame, et l'envoya au supplice.

Les Mèdes, croyant la circonstance favorable pour secouer le joug des Perses, se révoltèrent ; mais ils furent battus et plus assujettis que jamais ; car une rébellion sans succès affermit le pouvoir qu'elle attaque, et rend plus pesantes les chaînes qu'on a voulu rompre.

Une révolte plus dangereuse éclata en Égypte. Amyrtée sortit de ses marais, se fit déclarer roi, et chassa les Perses de ses États.

Le règne de Darius, toujours troublé par des séditions, fut ensanglanté par les crimes de Parysatis, dont les intrigues entretenaient dans la famille royale une funeste division. Elle favorisait un de ses fils, nommé Cyrus, et obtint pour lui le gouvernement des frontières de la Grèce.

Ce jeune prince, rempli d'orgueil et d'ambition, avait fait mourir deux de ses parents, parce qu'ils s'étaient présentés devant lui sans couvrir leurs mains avec les manches de leurs robes, comme l'étiquette l'exigeait. Cyrus, entouré de mécontents, cherchait à grossir son parti, disposait les esprits à la révolte et aspirait ouvertement au trône. Parysatis appuyait ses prétentions; mais Darius soutint les droits d'Arsace, son fils aîné, lui donna le nom d'Artaxerce, le désigna pour son successeur, le couronna et contraignit Cyrus à sortir de sa province et à revenir près de lui.

Artaxerce avait épousé Statira, fille d'un satrape. Teriteuchème, troisième fils de Darius, était marié avec une fille de Parysatis, appelée Amestris; mais étant devenu amoureux de Roxane, sœur de Statira, il tua sa femme pour être libre et pour épouser Roxane.

Le roi voulait punir ce prince coupable : il se révolta et fut assassiné par un de ses favoris. Parysatis, dont rien n'apaisait la colère, fit scier en deux Roxane et massacrer toute sa famille, à l'exception de Statira.

Darius termina sa vie au milieu de toutes ces scènes tragiques, qui souillaient son palais et flétrissaient son règne. Il avait occupé le trône dix-neuf ans.

ARTAXERCE MNÉMON.

(An du monde 4600. — Avant Jésus-Christ 404.)

Ce fut vers la fin de la guerre du Péloponèse qu'Arsace, sous le nom d'Artaxerce, succéda à son père Darius. On donna au nouveau roi le surnom de *Mnémon*, à cause de sa prodigieuse mémoire. Peu de jours après son avénement au trône, il se rendit dans la ville de Pasargades, bâtie par le grand Cyrus : il s'y fit sacrer par les mages, suivant la coutume des Perses. Cette cérémonie se faisait dans un temple consacré à la déesse de la guerre; le roi quittait sa robe dans le temple, et se couvrait de celle que

Cyrus avait portée avant de monter sur le trône. On lui donnait ensuite à manger une figue sèche, des feuilles de térébenthine, et on lui présentait un breuvage composé de vinaigre et de lait, sans doute pour lui rappeler à la fois et l'ancienne sobriété des Perses, et le mélange de biens et de maux qui compose la vie humaine.

Le jeune Cyrus, toujours enflammé d'une ambition que son père avait en vain voulu réprimer, conçut l'affreux projet d'égorger son frère dans le temple au moment où il quitterait sa robe pour se revêtir de celle de leur aïeul Cyrus. Il avait confié son dessein à un mage qui le révéla au roi. Le prince fut arrêté et condamné à mort. Sa mère Parysatis accourut pour le sauver, le prit entre ses bras, le lia avec les tresses de ses cheveux, unit étroitement son cou au sien et répandit tant de larmes, qu'Artaxerce lui fit grâce et le renvoya dans les provinces maritimes dont il était gouverneur. Là il se livra plus que jamais au désir de s'emparer du trône et de se venger : quand les bienfaits n'excitent pas la reconnaissance dans un cœur ambitieux, ils le remplissent de haine et de fureur. Cyrus ne pouvait supporter le poids de la grâce qu'il avait reçue : il ne s'occupait nuit et jour qu'à chercher les moyens de se former un parti assez puissant pour détrôner son frère; il gagna le cœur des peuples qu'il gouvernait, en se familiarisant avec eux. Ses talents étaient proportionnés à son ambition : il se mêlait avec les simples soldats sans compromettre sa dignité, assistait à leurs jeux, présidait à leurs exercices et les dressait lui-même au métier de la guerre. Sous différents prétextes il leva des troupes grecques, qui lui inspiraient plus de confiance que les asiatiques.

Cléarque, capitaine habile, banni de Lacédémone, se retira près de Cyrus et le servit très-utilement. Plusieurs villes de Lydie, s'étant soustraites à l'obéissance qu'elles devaient à leur satrape Tissapherne, se donnèrent à Cyrus. Ce prince, sous prétexte de se défendre contre Tissa-

pherne, porta des plaintes au roi contre ce gouverneur et rassembla des troupes. Artaxerce, trompé par ce stratagème, lui laissa le temps d'augmenter ses forces. Cyrus captivait peu à peu l'affection générale par son affabilité; il punissait avec modération et récompensait magnifiquement; l'obligeance de ses paroles relevait le prix de ses dons; il ne semblait heureux que lorsqu'il trouvait l'occasion de faire du bien. Ses émissaires répandus partout préparaient les esprits à la révolution qu'il méditait : ils disaient que les circonstances demandaient un roi tel que Cyrus, libéral, magnifique, juste appréciateur du mérite, et capable de rendre à l'empire l'éclat qu'il avait perdu.

Le jeune prince entrait alors dans sa vingt-troisième année; il marchait à l'exécution de ses desseins avec l'ardeur de son âge. Pendant la vie de Darius, il avait rendu quelques services aux Lacédémoniens et contribué aux succès qui leur assurèrent l'empire de la Grèce; comptant sur leur reconnaissance, il s'ouvrit à eux entièrement : dans la lettre qu'il leur écrivit, il vantait orgueilleusement sa supériorité sur son frère, prétendant qu'il avait le cœur plus grand, plus royal que lui; qu'il était plus instruit dans la philosophie et plus versé dans la magie; enfin, selon la mode des Barbares, il se vantait d'être en état de boire beaucoup plus et de supporter le vin mieux qu'Artaxerce.

Les Spartiates, dans l'intention de semer des troubles en Asie, ordonnèrent à leur flotte de se joindre à celle du prince et d'obéir en tout à Tamus, son amiral; mais ils ne firent aucune déclaration contre Artaxerce, et gardèrent le silence sur l'entreprise qui le menaçait.

L'armée de Cyrus, lorsqu'il en fit la revue, se trouva composée de cent mille Asiatiques et de treize mille Grecs. Cléarque commandait les troupes du Péloponèse, Proxène, les Béotiens, et Ménon, les Thessaliens. Aricé était à la tête des Perses. La flotte comptait trente-cinq vaisseaux de Lacédémone sous les ordres de Pytagre, et vingt-cinq commandés par Tamus, Égyptien, qui dirigeait toute

l'armée navale. Elle suivait l'armée de terre en côtoyant les bords de la mer.

Cyrus, craignant d'effrayer les Grecs en leur apprenant qu'il les conduisait au centre de l'Asie, ne confia qu'à Cléarque le vrai but d'une marche si longue et si téméraire ; plus il s'avançait, plus il s'efforçait d'empêcher les Grecs de se décourager, en leur fournissant avec abondance tout ce qui pouvait leur être nécessaire. Il partit de Sardes et se dirigea vers les provinces de la Haute-Asie. Les troupes croyaient qu'il n'était question que de marcher contre les Pisidiens, dont les courses infestaient la province ; mais Tissapherne, jugeant tous ces préparatifs trop grands pour une si médiocre entreprise, partit en toute hâte de Milet, et vint à Suze informer le roi de la marche et des projets de Cyrus.

Cette nouvelle répandit un grand trouble à la cour. Parysatis, mère d'Artaxerce et de Cyrus, fut regardée généralement comme la principale cause de cette guerre civile ; toutes les personnes attachées à son service étaient soupçonnées d'entretenir des intelligences avec Cyrus. Statira ne cessait d'accabler sa belle-mère de reproches, et de jour en jour la haine qui existait entre ces deux reines devint plus violente.

Cyrus s'avançait à grandes journées. Le pas de Cilicie l'inquiétait : c'était un défilé étroit entre deux montagnes très-escarpées, qui ne laissait le passage qu'à un seul chariot. Syennesis, prince du pays, se disposait à le défendre ; mais, l'amiral Tamus menaçant la côte, Syennesis, pour le combattre, abandonna ce poste important, où peu de soldats pouvaient arrêter la plus nombreuse armée.

Lorsqu'on fut arrivé à Tarse, les Grecs refusèrent d'aller plus avant, disant qu'ils voyaient bien qu'on les menait contre le roi et qu'ils ne s'étaient point engagés pour une semblable guerre. Cléarque eut besoin de toute son habileté pour étouffer cette sédition dans sa naissance.

Les moyens d'autorité ne lui ayant pas réussi, il parut entrer dans les vues de ses soldats, promit d'appuyer leurs réclamations, et déclara qu'il ne se séparerait point d'eux : il proposa d'envoyer une députation au prince pour s'informer de ses intentions, afin de le suivre volontairement si le parti leur plaisait. Ce moyen adroit calma les esprits; on le chargea lui-même, avec quelques officiers, de cette mission. Cyrus, qu'il avait averti secrètement, répondit que son dessein était d'aller combattre Abrocomas, son ennemi personnel, campé à douze journées de l'Euphrate. Quoique cette réponse laissât deviner aux Grecs le but réel de l'entreprise, ils résolurent de marcher, et demandèrent seulement une augmentation de solde, qu'on leur accorda.

Quelques jours après, Cyrus déclara franchement qu'il allait attaquer Artaxerce. Sa déclaration excita des murmures; mais bientôt les magnifiques promesses du prince changèrent la tristesse en joie et le mécontentement en espérance.

On approcha de Cunaxa. Cyrus, à la tête de cent treize mille hommes et de vingt chariots, marchait en désordre : trompé par de faux avis, il croyait que le roi, n'étant point prêt à combattre, attendait les levées qu'on faisait au fond de la Perse. Cette opinion paraissait d'autant plus probable, qu'on venait de passer sans obstacles dans les défilés des montagnes; mais, au moment où l'on se reposait dans la plus profonde sécurité, un cavalier accourut, annonçant l'approche de l'ennemi, et, bientôt après, on vit l'horizon couvert de troupes : c'était Artaxerce qui commandait lui-même son armée, composée de douze cent mille homme et de cent cinquante chariots. Cyrus eut à peine le temps de ranger ses troupes en bataille. Cléarque lui conseillait de ne point se compromettre dans la mêlée, et de se tenir derrière les bataillons grecs. « Comment « voulez-vous, répondit le prince, que dans le moment « où je veux me faire roi, je me montre indigne de l'être ? »

Les Grecs, après avoir chanté l'hymne du combat, marchèrent lentement et en silence. Quand ils furent près de l'ennemi, ils jetèrent de grands cris et coururent de toute leur force contre les Perses, qu'ils mirent en fuite.

Cyrus, voyant qu'Artaxerce faisait un mouvement pour le prendre en flanc, renversa tout ce qui s'opposait à son passage, se précipita vers lui et le joignit. Les deux frères se battirent avec fureur l'un contre l'autre : Cyrus tua d'abord le cheval de son frère et le renversa. Le roi, s'étant relevé, revint sur Cyrus, qui le blessa. Artaxerce furieux le perça de sa javeline et le tua. D'autres lui disputèrent ce funeste honneur : de toutes parts on avait lancé des traits contre ce prince, et un jeune Perse, nommé Mithridate, se vantait de lui avoir donné le coup mortel.

Tandis qu'Artaxerce remportait cette victoire et mettait en déroute l'aile droite de ses ennemis, les Grecs battaient celle qui leur était opposée, et dont le roi avait confié le commandement à Tissapherne. Ce général vaincu se rapprocha d'Artaxerce, et les Grecs coururent à la défense de leur camp. Jusque-là, chacun, ignorant la mort de Cyrus, s'attribuait des deux côtés la victoire. Les Grecs croyaient le prince engagé à la poursuite de l'ennemi ; ils renouvelèrent le combat et forcèrent à la retraite les Perses qui attaquaient leur camp. La nuit sépara les armées : le lendemain, le roi envoya un héraut aux Grecs pour les instruire du sort de Cyrus, et pour les sommer de rendre les armes. Ils répondirent que, s'il les voulait pour alliés, ils le serviraient fidèlement ; mais qu'ils perdraient plutôt la vie que la liberté. Artaxerce, admirant leur fier courage, négocia et conclut un traité qui garantissait la sûreté de leur retour dans leur patrie. Ils partirent sous la conduite de Tissapherne, qui devait leur fournir partout des vivres. Plusieurs indices prouvèrent à Cléarque que ce général méditait une trahison, et sa méfiance ne fut que trop justifiée.

Tissapherne invita les chefs de l'armée grecque à venir chez lui : ceux qui s'y rendirent furent massacrés. On conduisit Cléarque chez le roi, qui lui fit trancher la tête.

Les Grecs qui avaient survécu à la bataille étaient encore au nombre de dix mille ; ils élurent promptement d'autres officiers, et, bravant tous les périls, ils commencèrent cette fameuse retraite dont Xénophon, leur commandant, a écrit l'histoire. Cet éloquent et habile général releva le courage de ses concitoyens en leur rappelant les journées de Salamine et de Platée. Leur conduite fut aussi savante que courageuse : ils marchaient sur deux colonnes, plaçant dans l'intervalle le peu de bagages qu'ils avaient conservés. Six cents hommes d'élite formaient leur arrière-garde, et combattaient les troupes de Tissapherne pendant qu'on passait les défilés.

Attaqués de tous côtés par des peuples perfides qui se trouvaient sur leur route, arrêtés par de larges rivières dont on avait coupé les ponts, manquant souvent de vivres, obligés de marcher quelquefois dans des plaines couvertes de neige à la hauteur de cinq ou six pieds, leur constance surmonta tous les obstacles. Arrivés enfin sur les bords de l'Araxe, ils trouvèrent plusieurs peuples armés qui gardaient les montagnes et leur en disputaient le passage.

Xénophon, par l'habileté de ses manœuvres, battit les Barbares, les tourna, et parvint à gagner la Colchide. Les Grecs arrivèrent enfin à Trébizonde, qui était une colonie de leur pays.

Après avoir remercié les dieux qui les avaient sauvés de tant de périls, ils côtoyèrent le Pont-Euxin, passèrent le détroit vis-à-vis de Byzance, et se joignirent, près de Pergame, aux Lacédémoniens qui marchaient contre les Perses. Cette célèbre retraite avait duré quatre-vingt-treize jours.

Parysatis, désespérée de la mort de son fils et altérée de vengeance, eut assez d'ascendant sur Artaxerce pour l'o-

bliger à lui livrer Mithridate, qui s'était vanté de l'avoir tué. Elle le fit périr par le supplice des auges. Quelles mœurs que celles de ce siècle ! Parysatis jouait aux dés avec le roi; un eunuque devait être le prix de la partie : la reine la gagna, et demanda qu'on remît entre ses mains le malheureux Mézabare, qui avait coupé la tête et les mains de Cyrus. Cet eunuque subit la mort. Artaxerce pleurait son favori; Parysatis lui dit : « Vous vous fâchez comme un « enfant de la perte d'un eunuque, tandis que moi j'ai « perdu mille dariques sans me plaindre. » Pour compléter sa vengeance, elle feignit de se réconcilier avec la reine Statira, sa belle-fille. L'ayant invitée à un festin, elle prit sur la table un oiseau fort rare, le partagea par le milieu, en donna la moitié à Statira, et mangea l'autre. L'instant d'après Statira sentit de vives douleurs, et mourut dans des convulsions affreuses en accusant Parysatis. Le roi fit mettre à la question tous les esclaves de la reine-mère. Gigis, une de ses femmes, avoua tout; elle déclara avoir frotté de poison un des côtés du couteau dont s'était servie Parysatis. On la condamna au supplice des empoisonneurs, qui consistait à leur écraser la tête entre deux pierres.

Parysatis fut exilée à Babylone, et le roi déclara qu'il n'entrerait jamais dans cette ville tant que sa mère y serait.

D'après le commandement du roi, Tissapherne envoya au roi de Sparte, Agésilas, l'ordre de faire sortir ses troupes de l'Asie. Le Lacédémonien répondit à cette insolence en marchant contre les Perses; il les battit et les mit en déroute près de Sardes. Cette défaite fit croire à Artaxerce que Tissapherne le trahissait; il ordonne à Arié, gouverneur de Larisse, de l'inviter à une conférence, dans laquelle on lui coupa la tête, qui fut envoyée en Perse. Agésilas, après sa victoire, se trouvait maître des côtes d'Asie; mais les émissaires et l'argent d'Artaxerce excitèrent des troubles en Grèce, et déterminèrent les éphores à rap-

peler leurs troupes. Agésilas dit à ce sujet, en faisant allusion à une monnaie de Perse nommée *archer*, que trente mille archers du roi le forçaient de revenir à Sparte. Dans le même temps, Artaxerce donna le commandement de sa flotte à l'Athénien Conon, qui gagna une bataille contre les Lacédémoniens, et leur prit cinquante galères. Depuis ce moment, le pouvoir de Lacédémone déclina en Asie. Conon, victorieux, revint à Athènes, et rétablit les murailles de cette ville, détruites précédemment par les Lacédémoniens. Les Grecs réunis avaient triomphé des Perses; dès qu'ils se divisèrent, ils perdirent l'Asie.

Par le traité glorieux, résultat des victoires de Cimon, Artaxerce Longue-Main s'était vu forcé à rendre la liberté aux villes d'Ionie; et, sous Artaxerce Mnémon, le Spartiate Antalcide fut obligé de signer une paix honteuse qui porta son nom, et par laquelle les Perses regagnèrent tout ce qu'ils avaient perdu et redevinrent maîtres de toutes les villes grecques sur la côte d'Asie.

Artaxerce, délivré de la crainte des Lacédémoniens, conquit l'île de Chypre, avec laquelle il était en guerre depuis six ans. Le grand roi porta ensuite ses armes contre les Cadusiens, peuple pauvre qui habitait les montagnes entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Il y montra beaucoup de courage et de constance ; mais la vaillance des habitants et les difficultés du pays lui firent perdre la plus grande partie de son armée. Il fut trop heureux d'en pouvoir sauver les débris à la faveur d'un traité. Il fit après de grands préparatifs pour soumettre l'Égypte, que gouvernait alors Achoris, qui avait secouru Évagore, roi de Chypre. Ses préparatifs durèrent deux ans, pendant lesquels Achoris mourut. Psaméatis lui succéda ; un an après, il fut remplacé par Néphérit, et celui-ci quatre mois après par Nectanébus. Les Athéniens abandonnèrent l'Égypte et s'allièrent au roi de Perse. Son armée était de deux cent mille hommes, commandés par Pharnabaze. Iphicrate lui avait amené vingt mille Grecs. On commença

par s'emparer d'un fort appelé aujourd'hui *Rosette*. Les Athéniens voulaient remonter le Nil et marcher sur Memphis; mais Pharnabaze différa ce mouvement, parce qu'il attendait des renforts. Les Athéniens se rassurèrent et s'armèrent : le Nil se déborda, et l'armée se vit obligée de retourner en Phénicie.

L'année suivante, les Spartiates envoyèrent Agésilas au secours des Égyptiens. Tachos, leur nouveau roi, ne voulut pas suivre les conseils d'Agésilas, et fut bientôt détrôné par Nectanébus II. Tachos, banni, vint se réfugier à la cour de Perse, et le roi lui donna le commandement des troupes qui devaient attaquer l'Égypte.

Artaxerce, dans sa vieillesse, s'abandonna aux voluptés : entouré d'eunuques, livré à la débauche, occupé des intrigues de son palais, il négligea tellement le gouvernement de l'empire, que les satrapes, abusant de son nom, accablèrent les peuples d'impôts. Presque toutes les provinces se soulevèrent; l'Asie Mineure, la Syrie, la Phénicie, prirent les armes et se confédérèrent sous les ordres d'Oroate, gouverneur de Mysie.

Le trône était en grand péril; mais la division se mit parmi les confédérés ; un de leurs chefs les trahit, les arrêta, et les livra au pouvoir du roi.

Pendant ce temps, la cour se remplissait d'intrigues et de cabales. Le roi avait cent cinquante fils de trois cent soixante concubines, et trois enfants légitimes de la reine Altossa : Darius, Ariaspe et Ochus.

Le roi désigna Darius pour son successeur, et lui donna le titre de roi. Ce jeune prince, impatient de jouir de l'autorité, fit, avec cinquante de ses frères, une conspiration pour abréger les jours de son père. Le roi, instruit de cette odieuse trame, les fit tous mourir. De nouvelles conjurations se formèrent en faveur d'Ariaspe, d'Ochus et d'Arsame. Ochus fit assassiner Arsame, et effraya tellement Ariaspe, qu'il s'empoisonna.

Ces horribles événements firent une telle impression sur

l'esprit affaibli du vieux roi, qu'il mourut accablé de chagrins, après un règne de quarante-trois ans.

OCHUS.

(An du monde 3643. — Avant Jésus-Christ 361.)

Ochus ne devait le trône qu'à ses crimes et à la mort de ses frères : il succédait à un roi respecté, et craignait la haine du peuple ; il gagna les eunuques, cacha le trépas d'Artaxerce, publia toujours ses décrets au nom de ce prince, en supposa un qui l'autorisait à porter le titre de roi, et au bout de dix mois, se croyant affermi, déclara la mort de son père et prit ouvertement les rênes de l'État. Il se donna le nom d'Artaxerce, mais l'histoire ne lui a conservé que celui d'Ochus.

Le despotisme et l'invisibilité des rois d'Orient peuvent seuls faire comprendre qu'on puisse cacher ainsi à tout un peuple, pendant dix mois, la mort du monarque qui le gouverne. A quels dangers la tyrannie s'expose par les précautions qu'elle prend pour son salut ! et que ne doit pas craindre un prince dont le palais est fermé à sa nation !

Ochus signala le commencement de son règne par d'horribles cruautés : voulant empêcher que les provinces ne portassent au trône quelques personnes de sa famille, il enferma dans une cour son oncle, avec cent de ses fils et de ses petits-fils, qui étaient fort populaires et fort aimés dans l'empire ; par son ordre on les tua tous à coups de flèches. Sa propre sœur Ocha, dont il avait épousé la fille, blâma ses fureurs ; on l'enterra toute vive.

Les grands de l'empire assez malheureux pour attirer ses soupçons subirent la mort.

Sisygambis, mère de Darius Codoman, était sœur des princes immolés : elle fut assez prudente ou assez heureuse pour sauver de ce massacre son fils, qui depuis monta sur le trône. La cruauté fait naître les orages qu'elle re-

doute. Artabaze, satrape d'une province frontière, se révolta, s'allia avec les Athéniens, et défit l'armée royale. Ochus, par ses plaintes et par ses menaces, décida les Athéniens à rappeler leurs troupes et Charès qui les commandait. Les Thébains les remplacèrent. Avec leur secours, Artabaze battit deux fois les troupes du roi : mais Ochus effraya encore ses nouveaux alliés, et Artabaze, abandonné par eux, succomba, et se réfugia chez Philippe, roi de Macédoine.

Ochus, délivré de cet adversaire, tourna ses armes contre Nectanébus, roi d'Égypte, qui venait d'exciter les Phéniciens à se soulever. Les satrapes de Syrie et de Cilicie avaient été battus par eux. Les peuples de Chypre s'étaient aussi alliés avec l'Égypte. Le roi de Perse prit lui-même le commandement de son armée; mais, avant de partir, il employa l'adresse, l'argent et les menaces pour pacifier la Grèce : il croyait l'amollir par le repos, tandis que ses prédécesseurs, pour leur sûreté, entretenaient avec soin la division dans ce pays. Ochus entra en Phénicie avec trois cent mille hommes. Mentor, le Rhodien, était à Sidon avec des troupes grecques : le roi le gagna et l'entraîna dans son parti. Tennez lui-même, roi de Sidon, trahit ses sujets et livra la ville à Ochus. Les Sidoniens avaient brûlé leurs vaisseaux pour ôter aux lâches tout espoir de salut dans la fuite ; quand ils se virent livrés, ils mirent le feu à leurs maisons, et quarante mille personnes périrent dans l'incendie. Le roi Tennez, pour prix de sa trahison, reçut la mort par l'ordre d'Ochus. La Phénicie, épouvantée, se soumit. La Judée, qui s'était jointe aux Phéniciens, éprouva d'affreux ravages.

Ochus envoya en Hyrcanie et en Égypte une foule de Juifs captifs; ces rigueurs déterminèrent les neuf rois qui se partageaient entre eux alors l'île de Chypre à se soumettre. Évagore redemanda en vain le royaume de Salamine, on ne lui donna qu'un gouvernement. Comme il persistait encore dans ses prétentions, on le fit mourir. Les

Grecs de Thèbes, d'Argos et d'Asie envoyèrent dix mille hommes au roi après la prise de Sidon; car de tout temps on s'est empressé de secourir le vainqueur.

Ochus arriva en Égypte; il partagea son armée en trois corps; les principaux chefs étaient Nicostrate d'Argos, Mentor et l'eunuque Bagoas. Nicostrate remonta le Nil avec cinquante vaisseaux et débarqua ses troupes dans le centre de l'Égypte. Les Égyptiens marchèrent contre lui et livrèrent bataille : Clinias de Cos, leur général, y périt avec cinq mille hommes; le reste prit la fuite. Nectanébus accourut en diligence pour défendre Memphis. Sa retraite livra Péluse au roi de Perse; les Grecs, qui la défendaient, obtinrent de retourner dans leur patrie. Ochus, ayant déclaré qu'il traiterait avec douceur ceux qui rendraient les armes, mais qu'il exterminerait tout ce qui se défendrait, soumit par la terreur toute l'Égypte. Nectanébus, sans espoir, se sauva avec ses trésors en Éthiopie et ne reparut plus.

Mentor reçut de grandes récompenses pour cette conquête, et réconcilia avec le roi son frère Memnon et son beau-frère Artabaze.

Ochus, maître de l'Égypte, n'écouta que la fougue de son caractère, et crut qu'il détruirait à jamais dans cette contrée toute semence de révolte, s'il en changeait la religion, les lois et les mœurs. Il démantela les villes, pilla les temples, massacra les prêtres, enleva les archives et tua le dieu Apis, qu'il fit manger à ses officiers dans un festin. Chargé des dépouilles et de la haine de l'Égypte, il revint à Babylone. L'eunuque Bagoas, son favori et son général, était Égyptien; il n'avait pu voir sans horreur les malheurs de sa patrie et l'outrage fait à sa religion : il empoisonna le roi, et, par un raffinement de vengeance digne de ces temps barbares, il fit enterrer un autre mort à la place d'Ochus, et coupa en morceaux le corps de son maître qu'il donna à manger aux chiens et aux chats; enfin, de ses os il fit faire des manches de couteau et d'épée,

pour rappeler à la fois l'humeur sanguinaire du tyran et sa punition.

Après ce meurtre, Bagoas, profitant de son autorité absolue dans le palais, massacra tous les fils du roi, et mit sur le trône Arsès, le plus jeune, sous le nom duquel il espérait gouverner. Mais comme il s'aperçut bientôt que ce prince voulait secouer son joug, il le prévint, l'assassina et détruisit avec lui le reste de sa famille. Arsès ne régna que deux ans.

DARIUS CODOMAN.

(An du monde 3668. — Avant Jésus-Christ 336.)

Bagoas donna le sceptre à Darius Codoman. Ce prince, fils de Sisygambis, s'était dérobé, comme on l'a vu, au massacre de ses parents. Cherchant son salut dans une sorte d'obscurité, il n'avait eu pendant longtemps d'autre fonction dans l'État que celle de porter des dépêches aux gouverneurs de provinces ; mais, dans la guerre des Perses contre les Cadusiens, il se distingua par une action d'éclat, qui le rendit dès lors l'objet de l'affection générale.

Un Cadusien d'une stature gigantesque défia les Perses de lui opposer un combattant digne de sa force et de son courage. Personne n'osait se présenter. Codoman s'avança et le tua. Sa récompense fut le gouvernement d'Arménie. La douceur de son administration fit croire à Bagoas qu'il pourrait le gouverner ; mais ce perfide ministre, ne le trouvant pas aussi faible qu'il l'espérait, résolut de l'empoisonner. Le roi, prévenu de son dessein, dissimula son courroux, et le força de boire le poison qu'il lui avait présenté.

Différent de tous ses prédécesseurs, Darius sut mériter à la fois le respect des grands et l'amour des peuples. Sisygambis, sa mère, Statira, sa sœur et sa femme, firent

régner dans sa cour les mœurs et la vertu ; et pendant quinze ans, Darius rendit la Perse heureuse.

On était loin de prévoir que cette époque fortunée précéderait de si peu la destruction de l'empire ; et cependant, depuis longtemps les observateurs éclairés auraient pu prédire la chute d'un colosse qui n'avait plus de base solide. La mollesse des Mèdes remplaçait l'austérité des mœurs des anciens Perses ; les lois et la discipline de Cyrus étaient oubliées. Les monarques invisibles, qui faisaient trembler leurs sujets, devenaient eux-mêmes esclaves, et souvent victimes des femmes et des eunuques de leur palais : les satrapes, trop éloignés du centre de la monarchie, se croyaient presque indépendants. Les armées, éclatantes d'or et de pourpre, ne brillaient plus par le fer et par la force ; les voluptés avaient amolli les courages ; les âmes étaient avilies par la tyrannie. Les provinces conquises, opprimées et mécontentes, grossissaient le trésor sans donner de forces réelles à l'État : il n'existait ni amour de la patrie ni esprit public : tous les membres de l'empire de Perse formaient un corps immense sans vigueur et sans union ; et Darius, vaillant et généreux, n'avait pas assez de génie et de fermeté pour forcer les grands à imiter ses vertus, et pour régénérer une nation si corrompue.

Dans ce moment marqué par les destins pour la chute de ce vaste empire, le monde vit paraître un grand homme ; un héros monta sur le trône de Macédoine : Alexandre régna, et après avoir soumis à son autorité les peuples grecs, affaiblis par leurs divisions, il conçut la grande idée de se faire pardonner ses attaques contre la liberté de la Grèce, en la couvrant de gloire et en la vengeant avec éclat des Perses, ses éternels ennemis.

Ce grand homme, incapable de se laisser effrayer par les obstacles que présentait une si audacieuse entreprise, était peut-être éclairé par le succès des dix mille Grecs qui, bravant toutes les forces d'Artaxerce, avaient traver-

sé, sans être entamés, son immense empire. Alexandre osa donc croire cette conquête possible, et l'entreprit ; il débarqua en Asie avec trente mille soldats et cinq mille cavaliers.

Darius, maître de l'Orient, et qu'on appelait le grand roi, le roi des rois, pouvait lui opposer trois millions de guerriers ; mais il méprisa les efforts d'un si faible adversaire ; il crut que les satrapes des frontières, qui commandaient un corps de cent dix mille hommes, suffiraient pour arrêter ce jeune téméraire sur les bords du Granique, et pour punir sa folle audace. Un ordre seul d'Ochus, lorsqu'il partit pour l'Égypte, avait suffi pour désarmer toute la Grèce : comment son successeur aurait-il pu prévoir qu'un prince de Macédoine allait braver, renverser sa puissance, détruire Persépolis, régner à Suze, à Memphis, à Tyr, et triompher dans Babylone ?

Alexandre, nommé généralissime par les Grecs, rassembla une armée composée des soldats les plus braves, et dont les officiers, habiles et expérimentés, ressemblaient plus par leur âge et par leur gravité à un sénat qu'à une troupe de guerriers ; il passa le Strymon, l'Hèbre, et arriva à Sestos en vingt jours de marche. Il avait cent soixante-sept galères et plusieurs vaisseaux. Il dirigea lui-même ses galères en traversant l'Hellespont, et descendit le premier de tous en Asie. Son trésor ne contenait que soixante-dix talents ; son armée ne portait de vivres que pour un mois. En partant de Macédoine, il avait distribué à ses officiers tout son patrimoine, ne gardant, disait-il, pour lui que l'espérance.

Après avoir offert un sacrifice à Jupiter, à Minerve et à Hercule, il fit célébrer des jeux à Ilion sur le tombeau d'Achille, et arriva en Phrygie, sur les bords du Granique. Les satrapes l'attendaient de l'autre côté de la rivière pour lui en disputer le passage. Memnon de Rhodes, qui commandait pour Darius, sur toute la côte d'Asie, conseillait aux généraux perses de ne point risquer le combat, de

ruiner le pays, de se retirer et d'affamer l'armée d'Alexandre, afin de le forcer à retourner sur ses pas.

Arsite, satrape de Phrygie, déclara qu'il ne souffrirait pas la ruine de son gouvernement. Les Perses, méprisant le petit nombre des Macédoniens, soupçonnèrent Memnon de vouloir se rendre nécessaire en prolongeant la guerre. Ainsi on rejeta l'avis du plus habile des généraux de Darius, et la bataille fut décidée.

Du côté des Macédoniens les opinions étaient aussi partagées : Parménion conseillait de laisser reposer les troupes; Alexandre voulait frapper les esprits avec la promptitude d'un premier succès; il trouvait honteux de s'arrêter devant un ruisseau, après avoir traversé l'Hellespont.

Le roi ordonna de marcher. La cavalerie perse bordait le rivage ; derrière elle, on voyait, sur la pente d'un coteau, une nombreuse infanterie, dont l'élite était composée de Grecs à la solde de Darius. Les premiers corps macédoniens qui entrèrent dans la rivière furent chargés par la cavalerie perse, accablés de traits et forcés de se replier. Alexandre les ramena lui-même à la charge, traversa le premier la rivière, et renversa tout ce qui s'opposait à son passage. Toute l'armée le suivit, passa le fleuve, et attaqua l'ennemi sur tous les points. La mêlée devint générale et furieuse. Spithrobate, satrape d'Ionie, gendre de Darius, répandait partout l'épouvante ; Alexandre se précipita sur lui ; ils se blessèrent d'abord légèrement l'un et l'autre de leurs javelots ; mais le roi termina le combat en perçant d'un coup de lance la tête du satrape. Rosacès, son frère, impatient de venger sa mort, fendit d'un coup de hache le casque d'Alexandre ; il allait d'un second coup frapper sa tête découverte, lorsque Clytus, avec son sabre, lui coupa la main, et sauva la vie à son maître.

Le danger du roi redoubla l'ardeur de ses troupes : elles enfoncèrent les ennemis et les mirent en déroute; tout

prit la fuite, excepté l'infanterie grecque retirée sur une colline. Elle voulait capituler : Alexandre, n'écoutant que sa colère, la chargea. Il eut un cheval tué sous lui, et perdit beaucoup de monde ; mais il finit par tailler en pièces ces Grecs, dont deux mille seulement furent épargnés. Arsite se tua de désespoir d'avoir été vaincu. Les Perses perdirent dans cette bataille vingt mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux.

Alexandre, profitant rapidement de sa victoire, s'empara de Sardes et de toute l'Asie Mineure. Il ramena à Éphèse les citoyens qui en avaient été bannis, et y rétablit le gouvernement populaire. Milet lui résista. Memnon y commandait; mais après avoir soutenu plusieurs assauts, les Perses capitulèrent. Le roi, pour ôter à son armée tout désir et tout espoir de retraite, brûla ses vaisseaux. Il marcha ensuite en Carie, et assiégea Halicarnasse, que Memnon n'abandonna qu'après une longue et vigoureuse défense.

L'année suivante, Alexandre traversa la Lycie, et franchit un défilé qui se trouvait le long de la mer, entre cette province et la Pamphylie : ce fut là qu'il découvrit un complot tramé contre ses jours par l'ordre de Darius, qui avait promis mille talents d'or et le royaume de Macédoine à son assassin.

Alexandre vint enfin dans la capitale de la Phrygie, nommée Gordium. Un oracle avait déclaré que celui qui dénouerait le nœud attaché au timon d'un chariot consacré aux dieux serait le vainqueur et le maître de l'Asie. Il fit d'abord des efforts inutiles pour démêler ses tours et ses détours nombreux et inextricables; mais, n'y pouvant parvenir, il coupa avec son épée ce nœud fameux, qu'on appelait le nœud *gordien*, et il éluda ou accomplit ainsi l'oracle.

Memnon avait conseillé à Darius de porter la guerre en Macédoine. Ce parti était sûr : les Lacédémoniens, ne s'étant point déclarés pour Alexandre, se seraient alors al-

liés aux Perses, ainsi que plusieurs peuples de la Grèce mécontents de la domination des Macédoniens ; Alexandre, arrêté dans sa conquête, aurait été forcé d'abandonner l'Asie, pour défendre ses propres États. Darius voulut d'abord suivre ce conseil ; Memnon commanda sa flotte, et s'empara de Lesbos. Il se préparait à passer en Grèce; mais, obligé d'assiéger avant Mitylène, il mourut devant cette place. Sa perte entraîna celle de l'empire de Perse ; la grande entreprise qu'il avait conçue fut abandonnée.

Darius, connaissant l'incapacité de ses autres généraux, voulut commander ses troupes lui-même. Il rassembla à Babylone son armée, qui se trouva, dit-on, forte de six cent mille hommes.

Alexandre soumettait la Paphlagonie et la Cappadoce, lorsqu'il apprit la mort de Memnon. Cette nouvelle le décida à marcher rapidement au cœur de la Haute-Asie : il s'avança vers la Cilicie, et trouva un défilé fort étroit qu'il fallait passer pour arriver à Tarse. Les Perses qui gardaient ce passage prirent la fuite; et Alexandre, après avoir franchi ce défilé, où quatre hommes armés marchaient de front avec peine, rendit grâce à la fortune qui aveuglait ses ennemis au point de lui livrer un passage où son armée aurait pu être détruite si facilement.

Le roi, s'étant baigné à Tarse dans le Cydnus, fut saisi d'une fièvre violente ; on crut qu'il allait mourir. On l'avertit que Philippe, son médecin, gagné par Darius, voulait l'empoisonner. Le roi ne crut point à cette calomnie; il prit sans hésiter le remède que lui présentait son médecin, et lui donna en même temps à lire la lettre qui l'avait dénoncé. Sa noble confiance fut justifiée par une prompte guérison.

Cependant Darius, ayant achevé ses préparatifs, marchait au-devant d'Alexandre à la tête de sa nombreuse et brillante armée : il recevait partout les hommages des satrapes qui l'enivraient de flatteries, et le félicitaient d'avance sur un triomphe certain.

Un Athénien seul, Charidème, dit au roi la vérité, et lui fit connaître la force réelle de cette phalange macédonienne, toute hérissée d'armes, que l'expérience et la discipline rendaient invincible: elle devait, disait-il, triompher sans peine d'une multitude de soldats indisciplinés, amollis par le luxe et surchargés du poids de l'or dont ils étaient couverts. Il conseillait à Darius d'employer ses trésors à payer de bonnes troupes grecques, et à ne point hasarder sans elles une bataille contre les Macédoniens aguerris. Darius, irrité de sa franchise, l'envoya au supplice. Charidème, avant de mourir, lui dit : « Alexandre me vengera, « et vous serez pour la postérité un exemple de l'aveu« glement dont la fortune frappe les rois qu'elle veut « perdre. »

Darius reconnut trop tard la sagesse des conseils de Charidème et la vérité de ses prédictions ; cependant, rempli de confiance en ses forces, il continua sa route. L'ordre de son armée ressemblait plutôt à la pompe d'une cérémonie qu'à une marche de guerre : devant lui on portait des autels d'argent sur lesquels on entretenait le feu sacré ; les mages chantaient des hymnes autour de ces autels. Ils étaient accompagnés de trois cent soixante-cinq jeunes garçons, vêtus de robes de pourpre, qui précédaient un char consacré à Jupiter. Ce char, traîné par des chevaux blancs, était suivi d'un superbe coursier, qu'on appelait le cheval du Soleil ; il était conduit par des écuyers en robes blanches, et portant une baguette d'or à la main. Derrière eux on voyait dix chariots ornés de bas-reliefs ciselés en or et en argent, et escortés par un corps de cavalerie tiré de douze nations différentes. La troupe d'élite des dix mille Immortels venait ensuite : ils avaient des colliers d'or, des habits de drap d'or frisé, avec des casaques à manches ornées de pierreries. Quinze mille grands, qui portaient le titre de parents du roi, les suivaient et se faisaient remarquer plus par le luxe de leurs habits que par leurs armes. Les gardes, nommés *doryphores*, portant

des demi-piques, précédaient le char du roi. Ce monarque y paraissait assis sur un trône élevé : le char était enrichi de bas-reliefs d'or qui représentaient les dieux ; et du milieu du joug garni de pierreries s'élevaient les deux statues de Ninus et de Bélus. Le roi, vêtu d'une casaque de pourpre rayée d'argent, portait par-dessus une longue robe d'une riche étoffe parsemée de diamants. Il avait sur la poitrine deux éperviers brodés en or : à sa ceinture pendait un cimeterre dont le fourreau était enrichi de pierres précieuses. On voyait sa tête couverte d'une tiare ceinte d'un bandeau de couleur bleue mêlée de blanc. Deux cents de ses plus proches parents marchaient à ses côtés. Il s'avançait suivi par dix mille soldats armés de piques d'argent, dont les pointes étaient d'or. Trente mille hommes choisis marchaient ensuite et précédaient quatre cents chevaux de main des écuries du roi. Derrière eux paraissait le char de Sisygambis, mère du roi, et celui de Statira, sa femme. Toutes leurs dames les accompagnaient à cheval. Les enfants du roi étaient placés sur quinze grands chariots entourés d'une foule d'eunuques. On voyait ensuite sur des chars trois cent soixante concubines royales, toutes aussi magnifiques que les reines, et suivies de six cents mulets et de trois cents chamaux chargés de l'argent du roi. Une nombreuse garde les escortait. Une immense quantité de chariots portaient les femmes des grands, les esclaves et tous les bagages de la cour. La cavalerie légère fermait la marche de ce cortége royal, placé au centre d'une armée innombrable qui marchait sans ordre et sans discipline.

Cette description suffit pour expliquer la facilité des succès d'Alexandre, et la rapidité d'une conquête qui anéantit en si peu de temps l'antique et vaste empire des Perses.

Après avoir passé le défilé de Cilicie, Alexandre en franchit un autre pour entrer en Syrie, et vint à Anchyale, où il vit le tombeau de Sardanapale. Il existait encore un défilé près du mont Gemanus pour entrer en Assyrie ; Par-

ménion s'en saisit et s'empara de la ville d'Issus. Darius, qui aurait pu facilement arrêter son ennemi dans les trois défilés, avait perdu un temps précieux. Son armée était campée dans une plaine d'Assyrie. Les Grecs qui le servaient lui conseillaient de diviser ses forces, afin de ne pas les compromettre toutes dans une action, et de se ménager des réserves. L'ignorance des courtisans crut voir de la trahison dans ce conseil; ils proposèrent de faire massacrer tous ces Grecs. Le roi rejeta cette proposition, sauva leurs jours, et ne suivit pas leurs avis.

Il continua sa marche, et entra en Cilicie par les montagnes. Trompé par de faux rapports, il croyait que les Macédoniens le fuyaient, et ne se doutait pas qu'Alexandre, avançant rapidement, était déjà derrière lui. Dans cette erreur, il s'approcha d'Issus, et s'engagea au milieu des gorges étroites des montagnes où la fortune semblait l'avoir amené pour rendre le grand nombre de ses troupes inutile, et pour les livrer à Alexandre.

Lorsque Darius apprit que les Macédoniens, qu'il croyait en fuite, l'avaient tourné et marchaient sur lui, cette nouvelle le troubla et jeta une grande consternation dans ses troupes, qui prirent les armes en désordre. La bataille se donna dans une petite plaine, fermée d'un côté par des montagnes, et de l'autre par la mer. Alexandre harangua ses soldats, et leur dit que, si les journées de Marathon, de Salamine et de Platée avaient acquis aux Grecs une gloire immortelle, une seule victoire allait leur donner l'empire de l'Orient et toutes les richesses de l'Asie.

L'action fut rude et la résistance opiniâtre; on combattait partout de près et corps à corps. La vue de Darius sur son char enflammait l'ardeur d'Alexandre, qui voulait le renverser de sa main. La mêlée devint terrible autour du trône. Oxathrès, frère de Darius, et tous les grands de Perse, défendaient leur roi avec intrépidité; mais enfin les chevaux qui traînaient le char de Darius, étant percés de coups, se cabrèrent et rompirent leurs traits.

Le roi, craignant d'être pris, sauta sur un autre char et se retira. Alors tout ce qui l'entourait jeta les armes et prit la fuite. Alexandre avait été légèrement blessé dans la mêlée. Pendant que son aile était victorieuse, le reste de son armée éprouvait plus de résistance de la part des Grecs qui se trouvaient à la solde de Darius ; mais le roi de Macédoine, revenant avec ses troupes triomphantes, les enfonça. La défaite de la cavalerie persane acheva la déroute de l'armée. Darius, qui s'était retiré le premier, monta à cheval, et quitta son manteau royal et son bouclier. Tous les Barbares suivirent différents chemins pour regagner leur pays ; huit mille Grecs se sauvèrent par les montagnes vers Tripoli, et s'embarquèrent; un petit nombre de Perses regagnèrent le camp où restaient sans défense Sisygambis, Statira et leurs dames, avec deux filles et un fils du roi, qui tombèrent tous dans les mains de Parménion.

Alexandre, las de poursuivre Darius sans l'atteindre, revint au camp des Perses que pillaient les Macédoniens. Le bruit de la mort de Darius, s'y étant répandu, consternait les reines et les princesses, qui firent demander au roi la permission de rendre les derniers honneurs à Darius. Alexandre leur envoya dire qu'on les avait trompées, que Darius vivait, et que, pour ce qui les concernait, il les assurait qu'elles seraient traitées en reines, avec tous les égards et tous les respects dus à leur malheur, à leur rang et à leurs vertus. Il vint ensuite les visiter avec Éphestion, son favori. Éphestion était plus grand que lui : les princesses le prirent pour le roi et lui présentèrent leurs hommages; averties de leur erreur, elles se jetèrent aux pieds du monarque pour s'excuser de cette méprise. Le roi, les relevant, dit à Sisygambis : « Ma mère, vous ne vous êtes pas trompée, c'est un autre Alexandre.» Sisygambis, touchée de sa bonté et du nom de mère qu'il lui donnait, le remercia et lui prédit qu'il devrait la plus grande partie de sa gloire à sa clémence.

Statira était remarquable par ses charmes. Alexandre, craignant l'ardeur de ses passions, ne voulut plus paraître devant elle, et dit : « Il faut que l'univers sache que « je n'ai pas voulu revoir la femme de Darius, ni souffrir « qu'on me parlât de sa beauté.

Parménion, rapide comme la pensée de son maître, s'empara de Damas, où se trouvaient les trésors de Darius et toutes les femmes des grands de la Perse. Le gouverneur de cette ville importante trahit son roi, et livra ses richesses à Parménion.

Darius, qui, peu de jours auparavant couvrait la terre de ses armées, arriva seul et fugitif à Soque, où il ne put réunir que quatre mille hommes; de là il regagna promptement Thapsaque pour mettre l'Euphrate entre les Macédoniens et lui. Toutes les villes de Syrie se soumirent à Alexandre avec l'empressement qui suit les grandes défaites. Lorsqu'il fut à Marathe, il y reçut une lettre du roi de Perse. Darius avait perdu sa puissance, mais il conservait son orgueil : dans sa lettre, il prenait le titre de roi des rois, sans en donner aucun à Alexandre; il le sommait de recevoir une rançon pour sa famille, et lui proposait, s'il voulait combattre, de vider leurs différends dans une seconde bataille générale ; il lui conseillait en même temps de prendre un parti plus sage, de conclure la paix et de se contenter de ses États sans envahir ceux d'autrui.

Le roi de Macédoine répondit en ces termes : « Le roi « Alexandre à Darius. Cet ancien Darius, dont vous avez « pris le nom, ravagea autrefois les côtes de l'Hellespont « et de l'Ionie; depuis il porta la guerre au fond de la « Macédoine et de la Grèce. Après lui, Xerxès fit une nou-« velle invasion avec une multitude effroyable de Barba-« res : vaincu dans un combat naval, il laissa Mardonius « en Grèce pour saccager nos villes et désoler nos cam-« pagnes. Personne n'ignore que Philippe, mon père, est « mort victime d'assassins subornés par vos agents ; vous-

« même, à la tête d'une grande armée, vous avez promis « mille talents à celui qui me tuerait : je ne fais donc que « me défendre, et je ne suis pas l'agresseur. Les dieux ont « favorisé la justice de ma cause ; mes armes ont conquis « une grande partie de l'Asie, et je vous ai vaincu en ba- « taille rangée. J'ai le droit de refuser toutes vos deman- « des, parce que vous ne m'avez pas fait une loyale guerre ; « cependant, si vous venez à moi comme suppliant, je « vous promets de vous rendre sans rançon votre femme, « votre mère et vos enfants : je veux vous montrer que « je sais également vaincre et épargner les vaincus. Q'au- « cune crainte ne vous arrête donc : je vous donne ma « foi que vous pouvez venir en assurance : mais souve- « nez-vous à l'avenir quand vous m'écrirez, que vous écri- « vez non-seulement à un roi, mais à votre roi. »

Alexandre, avant de poursuivre Darius, résolut d'enlever aux Perses la domination de la mer ; il ne voulait pas laisser derrière lui d'alliés ou de tributaires assez puissants pour le secourir avec succès.

Cette précaution était d'autant plus sage que déjà, dans la Grèce, les Lacédémoniens se déclaraient contre lui, et il savait que les Athéniens ne restaient soumis que par force à son autorité.

Certain que la lenteur de Darius pour rassembler une nouvelle armée lui laisserait le temps nécessaire, il donna le commandement de la Syrie à Andromaque, et entra en Phénicie.

Depuis la destruction de Sidon par Ochus, on détestait les Perses dans ce pays ; aussi les Sidoniens, malgré les efforts de Straton, leur roi, s'empressèrent de se soumettre aux Macédoniens. Alexandre, après avoir ôté la couronne à Straton, voulant rendre les Sidoniens heureux, choisit pour les gouverner un homme d'une branche éloignée de la famille royale, dont on vantait les vertus, mais qui était si pauvre qu'il ne vivait que du travail de ses mains et des fruits d'un petit jardin qu'il cultivait. Abdolonyme

justifia le choix du roi, et ne demanda aux dieux que de lui faire soutenir la prospérité comme il avait supporté le malheur. Loin d'être enivré de sa grandeur nouvelle, il regrettait son obscurité, et disait : « Rien ne m'a manqué tant que je n'ai rien possédé. »

Alexandre était maître de la Syrie et de la Phénicie; Tyr seul lui résistait. Cette cité superbe, regardée comme le magasin de tous les peuples et le centre de leur commerce, refusait de reconnaître l'autorité du conquérant de l'Asie; il voulait y faire un sacrifice à Hercule, mais on lui interdit l'entrée de la ville. Pour se venger de cet affront, il en forma le siége; jamais, dans aucune de ses expéditions, il ne montra plus de génie, plus de vaillance et plus d'opiniâtreté. Les Tyriens, protégés par leur position insulaire, se défendirent longtemps et avec vigueur. Après de vains efforts, le roi envoya des hérauts pour négocier, les Tyriens les tuèrent. Alexandre se servant des ruines de la vieille Tyr, entreprit de construire une jetée pour joindre l'île au continent. La mer, les vents et la valeur des assiégés opposaient des obstacles multipliés et presque insurmontables à l'exécution de ce projet; les Tyriens détruisaient à chaque instant les travaux commencés, insultaient le roi et lui demandaient s'il prenait ses soldats pour des bêtes de somme destinées à porter des fardeaux, et s'il se flattait de vaincre Neptune. La jetée, étant achevée, fut renversée après un grand combat. Les infatigables Macédoniens construisirent une autre digue, mais ils manquaient de navires pour résister à ceux des assiégés. La fortune, constante pour Alexandre, vint à son aide; les rois de Chypre, les habitants de Rhodes et les Lyciens lui envoyèrent des vaisseaux; avec ces forces il triompha des flottes tyriennes et s'approcha des murs de la ville. Carthage, attaquée par les Syracusains, ne put envoyer à Tyr les secours qu'elle lui avait promis. Après plusieurs sanglants combats, le roi donna un assaut général où l'on fit de part et d'autre des prodiges

de valeur. Les remparts de Tyr furent forcés ; les vainqueurs entrèrent dans la ville pêle-mêle avec les vaincus, et le roi ordonna de passer tous les habitants au fil de l'épée. Les Sidoniens en sauvèrent quinze mille ; trente mille furent vendus. Il en restait deux mille armés qui se rendirent. Alexandre, furieux de la longue résistance qu'ils lui avaient opposée et qui devait leur mériter son estime, les fit crucifier sur le rivage.

Pendant que le siége de Tyr arrêtait Alexandre, Darius lui écrivit encore. Il lui proposait mille talent pour la rançon de sa famille, lui offrait sa fille Statira en mariage, en lui donnant pour dot tout le pays conquis par les Macédoniens jusqu'à l'Euphrate ; et pour l'engager à accepter ses offres, il présentait avec fierté le tableau des forces immenses qui lui restaient. Ces forces, disait-il, ne permettaient aux Macédoniens aucun espoir de franchir l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe et l'Hydaspe, qui défendaient l'entrée de la Perse et de la Médie. Parménion voulait qu'on acceptât ces propositions. « Je le ferais, dit-il, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, répliqua le roi, si j'étais Parménion. » Il répondit à Darius qu'il n'avait pas besoin de son argent, que le roi de Perse ne pouvait plus donner ce qu'il avait perdu ; qu'une dernière bataille prouverait bientôt quel était le vrai maître de l'empire ; que celui qui avait passé tant de mers ne craignait pas les fleuves, et que, dans quelque retraite que Darius se cachât, il saurait bien l'y atteindre.

Après la destruction de Tyr, Alexandre marcha à Jérusalem, dont il voulait se venger, parce que les Juifs lui avaient refusé des troupes ; mais en arrivant près de cette ville il changea de dessein ; au lieu de rencontrer des ennemis, il ne trouva que des suppliants : il s'attendait à voir des remparts hérissés d'armes ; il vit les chemins et les rues jonchés de fleurs. Le grand-prêtre Jaddus, en habits sacerdotaux, entouré de prêtres et de lévites, vint à sa rencontre. La majesté de cette pompe religieuse le

frappa ; son cœur parut touché des hommages de ce peuple protégé par le ciel et qui n'adorait qu'un seul Dieu. Le roi de la terre s'inclina devant le maître de l'univers; il accueillit les pontifes avec bienveillance, entra dans la ville en ami, respecta le temple, et offrit un sacrifice au dieu d'Israël.

S'étant emparé de Gaza, qui voulut en vain résister, Alexandre tourna ses efforts contre l'Égypte, et arriva en sept jours auprès de Péluse. Un Grec nommé Amyntas, déserteur macédonien, était entré au service de Darius. A la suite de la bataille d'Issus, où il commandait un corps de troupes de sa nation, il se sauva avec huit mille hommes à Tripoli, s'embarqua, et arriva à Péluse, qu'il surprit en supposant une commission du roi de Perse pour gouverner cette contrée. Une fois maître de la place, il leva le masque, et prétendit ouvertement à la couronne d'Égypte. Les Égyptiens, qui haïssaient les Perses, se déclarèrent pour lui; avec leur secours il battit d'abord les troupes de Darius, et les poursuivit jusqu'à Memphis; mais, ses soldats s'étant dispersés pour piller, Mazée, général des Perses, le surprit, tailla ses troupes en pièces, et le tua. Alexandre, profitant de ces divisions et de la haine des Égyptiens pour leurs oppresseurs, pénétra sans obstacles dans le centre du pays. Mazée lui-même, n'espérant plus de secours, se retira, livrant Memphis et les trésors de son maître au vainqueur. Ainsi Alexandre, sans avoir combattu, se vit maître de toute l'Égypte.

Ce conquérant connaissait la superstition de son siècle: il voulut ajouter à sa puissance sur la terre celle du ciel, et donner plus d'éclat à sa gloire et plus de force à son autorité, en s'attribuant une origine divine.

Dans les déserts de l'Afrique, à quatre-vingts lieues de Memphis, Jupiter-Ammon avait un temple fameux; le roi envoya des émissaires chargés d'or pour séduire les prêtres. Quand il se fut assuré d'eux, il alla lui-même les trouver, sans craindre de périr avec ses troupes : il brava

les dangers auxquels avait succombé l'armée de Cambyse, que le sable engloutit. Les tourbillons de ce sable brûlant, le vent impétueux du midi, l'ardeur du soleil, et la privation absolue de vivres et d'eau, réduisirent bientôt ses soldats aux dernières extrémités. L'armée allait périr, lorsque tout à coup un orage, phénomène rare dans ces climats, couvrit le ciel de nuages, et répandit une pluie abondante qui sauva les Macédoniens. Le roi, arrivé dans l'oasis d'Ammon, jouit du spectacle singulier qu'offrait aux yeux cette île de verdure coupée de ruisseaux et couverte d'ombrages frais, au milieu d'un désert immense et d'un océan de sables. Il entra dans le temple, offrit un sacrifice; et les prêtres, parlant au nom de leur dieu, déclarèrent qu'il devait sa naissance à Jupiter. Depuis ce temps il prit toujours dans ses actes et dans ses lettres le titre d'Alexandre, roi, fils de Jupiter Ammon, malgré les représentations de sa mère Olympias, qui le priait ironiquement de ne pas l'exposer au courroux et à la jalousie de Junon.

Avant de mettre fin à son entreprise, Alexandre ayant descendu le Nil, dépassé Canope et côtoyé la mer, avait remarqué, vis-à-vis de l'île de Pharos, un lieu convenable pour y bâtir une ville et pour y construire un port. Il en dressa le plan, et chargea de l'exécution l'architecte Dinocrate, qui venait de rebâtir à Éphèse le temple de Diane. Telle fut l'origine de la ville d'Alexandrie. Elle devint dans la suite la capitale de l'Égypte et le centre du commerce des trois anciennes parties du monde.

Alexandre après avoir rétabli l'ordre en Égypte, dont il assura la tranquillité par l'organisation d'un ferme et sage gouvernement, reprit le chemin de l'Asie, traversa la Palestine, et, pour punir la ville de Samarie, qui s'était révoltée contre lui, il en chassa les habitants et y plaça une colonie de Macédoniens.

Arrivé à Tyr, il y trouva la famille de Darius en larmes; la reine Statira venait de mourir. Il lui fit des funérailles

magnifiques, et donna aux jeunes princesses toutes les consolations qui étaient en son pouvoir.

Darius, apprenant, par un eunuque échappé de Tyr, la mort de sa femme, l'attribua à la violence du vainqueur, et s'écria qu'il regrettait moins pour Statira la perte de sa vie que celle de son honneur. Mais l'eunuque, se jetant à ses pieds, lui dit que ses soupçons faisaient une égale injure à Statira et au roi de Macédoine; qu'Alexandre avait montré autant de sagesse que de magnanimité; qu'il avait prouvé sa continence aux femmes des Perses, comme sa bravoure à leurs époux. Alors Darius, invoquant les dieux, les conjura, s'ils ne lui permettaient pas de transmettre sa couronne à ses descendants, de ne donner qu'à Alexandre seul le trône de Cyrus.

Il rassembla près de Babylone une armée plus nombreuse de moitié que celle qui avait été battue à Issus; il la conduisit du côté de Ninive; ses troupes couvraient toutes les plaines de la Mésopotamie. Mazée, gouverneur de la province, fut chargé, avec six mille chevaux, de disputer le passage du Tigre aux Macédoniens, commission facile à remplir : ce fleuve, qu'on appelait Tigre (c'est-à-dire *flèche*), à cause de sa rapidité, n'était guéable qu'en peu d'endroits; mais Mazée marcha trop lentement; Alexandre, par sa célérité, prévint l'ennemi, et, malgré la difficulté du passage, traversa la rivière; et ne perdit qu'une partie de son bagage. Ainsi les fautes des Perses, qui auraient pu arrêter et détruire l'armée macédonienne sur les bords du Granique, dans les défilés de Cilicie et de Syrie, et sur les rives du Tigre, contribuèrent, autant que la fortune, à la gloire d'Alexandre et à la chute de l'empire.

Le roi de Macédoine continua sa marche, ayant le Tigre à sa droite et les montagnes Gordiennes à sa gauche. Il apprit bientôt que les Perses étaient à huit lieues de lui. Darius lui envoya dix princes de sa famille pour le remercier des soins généreux qu'il avait rendus à la reine; il lui

demandait encore la paix, et lui cédait tout le pays déjà conquis. Alexandre répondit qu'il ne pouvait croire à sa sincérité, puisqu'il avait récemment chargé de nouveaux émissaires de l'assassiner; que d'ailleurs le monde ne pouvait souffrir ni deux soleils ni deux maîtres; que Darius pouvait choisir ou de se rendre prisonnier dans le même jour, ou de combattre le lendemain.

Le roi de Perse, n'ayant plus d'espoir de négocier, se prépara au combat. Il campa avec toute son armée dans une vaste plaine, près du village de Gangamelle et de la rivière de Boumelle, à une assez grande distance de la ville d'Arbelles. Alexandre repoussa l'avis que donnait Parménion de combattre la nuit, voulant, disait-il, enlever et non dérober la victoire. Il n'avait cependant que quarante-huit mille hommes pour attaquer six cent mille soldats et quarante mille cavaliers; mais il comptait les courages et non les hommes.

Darius envoya deux cents chariots armés de faux, et quinze éléphants, pour rompre la ligne de l'ennemi. Alexandre rendit les chariots inutiles en ordonnant d'ouvrir des intervalles pour les laisser passer. Les Macédoniens, jetant de grands cris, frappant les boucliers de leurs piques, et lançant une grande quantité de traits, épouvantèrent les éléphants.

Ces animaux effrayés prirent la fuite, et jetèrent le désordre dans les rangs des Barbares. La cavalerie de Darius voulut tourner l'armée d'Alexandre, et la prendre en flanc; mais elle fut repoussée. Tous les Perses s'ébranlèrent à la fois pour fondre sur les Grecs. Alexandre crut voir que cette attaque générale répandait quelque hésitation dans ses troupes; il appela à son secours la superstition pour raffermir les esprits : par son ordre, le divin Aristandre, vêtu d'une robe blanche, et portant un laurier à la main, s'avança au milieu des rangs, et s'écria qu'il voyait planer au plus haut des airs, sur la tête du roi, un aigle, présage certain de la victoire. Les troupes, ranimées par ces pa-

roles, retournèrent à la charge avec confiance. Alexandre, ayant enfoncé la gauche des ennemis, retomba sur leur centre, où se trouvait Darius. La présence des deux rois inspira une nouvelle ardeur aux combattants ; la mêlée fut longue, opiniâtre et sanglante ; enfin Alexandre perça d'un coup de lance l'écuyer de Darius, qui était à côté de lui sur son char. Les Macédoniens et les Perses crurent que ce monarque était tué, et firent retentir les airs, les uns de leurs cris de joie, les autres de leurs gémissements.

Darius, s'apercevant, au milieu de cette confusion, que ses gardes tenaient encore ferme, ne voulut pas d'abord les abandonner, et resta quelque temps entouré d'eux, le cimeterre à la main; mais voyant peu à peu les rangs s'éclaircir, et que ce n'était plus un combat, mais un carnage, il se laissa entraîner par la terreur commune, et prit la fuite. Pendant ce temps les Indiens et les Parthes enfoncèrent l'aile gauche des Grecs, que commandait Parménion, et parvinrent jusqu'au camp des Macédoniens. Parménion envoya demander à Alexandre ce qu'il devait faire. Alexandre lui fit dire: « Restez sur le champ de bataille : « ne vous occupez ni du camp, ni du bagage Si la victoire « est à nous, elle nous dédommagera amplement de ce « qu'on nous aura pris.»

Le roi poursuivait vivement Darius; il espérait terminer la guerre en le faisant prisonnier ; mais ayant appris que Parménion était enveloppé, il revint à son secours. En chemin il rencontra toute la cavalerie perse qui se retirait en bon ordre ; il l'attaqua : le combat fut encore rude. Les Barbares, serrés en masse, opposaient une ré-istance opiniâtre ; on les tuait sans les rompre. Enfin, la victoire se déclara complétement pour le roi ; quoiqu'une partie de sa garde eût succombé, et qu'Éphestion, Cénus et Ménidas eussent été blessés, il détruisit toute cette troupe ennemie, dont un petit nombre se sauva en se faisant jour à travers les escadrons macédoniens.

Mazée, qui commandait les Parthes et les Indiens, ap-

prenant la défaite de cette cavalerie, ralentit son attaque et se disposa à la retraite. Parménion s'en aperçut, il ranima ses troupes qui se précipitèrent sur les ennemis, et les mirent en pleine déroute. Alexandre, voyant l'ordre rétabli, le camp délivré et les Perses totalement vaincus, courut jusqu'à Arbelles, où il espérait atteindre Darius; mais il n'y trouva que sa caisse militaire, son arc et son bouclier.

Cette fameuse bataille décida du sort de l'empire : les Perses y perdirent près de trois cent mille hommes; la perte, du côté des Macédoniens, ne monta pas à plus de douze cents. Darius se sauva en Médie, suivi des grands du royaume, d'un petit nombre de gardes et de deux mille Grecs.

Alexandre craignait d'être obligé de faire le siége de Babylone; mais Mazée la lui rendit sans combattre. Les mages vinrent lui présenter l'encens. Il entra dans la ville en triomphe, au milieu de ses gardes, et s'établit dans le palais de Cyrus. Voulant plaire aux Babyloniens, il fit rebâtir les temples démolis par Xerxès, et entre autres celui de Bélus. Il témoigna son estime aux Chaldéens, et envoya en Grèce, au philosophe Aristote, son instituteur, le recueil de leurs observations astronomiques, qui renfermait l'espace de mille neuf cent trois ans, et remontait jusqu'au temps de Nembrod.

Le séjour d'Alexandre à Babylone amollit son caractère, affaiblit ses vertus, augmenta ses passions, et détruisit la discipline de ses troupes : le vainqueur du monde fut lui-même vaincu par la double ivresse de l'orgueil et de la volupté. Cependant la conquête de l'empire n'était pas achevée; on apprit que Darius rassemblait une armée. Ces nouvelles forcèrent le roi à reprendre les armes, et, en sortant de Babylone, il retrouva sa force, son activité et son ardent amour pour la gloire. Après vingt jours de marche, il arriva devant Suze qui lui ouvrit ses portes : il y trouva des richesses immenses, produit de l'avarice des rois, de

l'oppression des peuples et des dépouilles de la Grèce.

Il laissa la famille de Darius à Suze, continuant toujours de combler d'honneurs Sisygambis et ses enfants ; il leur prodiguait les soins les plus généreux : ayant reçu des étoffes qu'on lui envoyait de Macédoine, il proposa aux jeunes princesses de leur donner des maîtres pour leur apprendre à en faire de semblables. Alexandre croyait que, comme les femmes grecques, elles se plaisaient à coudre et à broder ; mais il vit leurs yeux se remplir de larmes, et apprit, par leur douleur et par la honte qui se peignait sur leur visage, qu'en Perse le travail méprisé était le partage des seuls esclaves.

Alexandre, sorti de Suze, battit les Uxiens ; mais, s'étant engagé dans un défilé, il s'y vit enveloppé de toutes parts et faillit y périr avec tout ce qui l'accompagnait. Ne pouvant ni se retirer, ni avancer, il désespérait de son salut, lorsqu'un Grec vint lui découvrir un sentier inconnu, par lequel il gravit, traversa les montagnes, et tailla en pièces les ennemis, surpris et tournés. Le roi se hâta d'arriver à Persépolis, parce qu'on l'avertit que les habitants de cette ville voulaient piller les trésors qui y étaient enfermés. Lorsqu'il en approcha, il vit venir au-devant de lui huit cents Grecs que les Barbares avaient horriblement mutilés. Ce spectacle affreux décida Alexandre à les venger : il dit à ses troupes qu'il n'existait pas de ville plus fatale aux Grecs que Persépolis ; que de cette source funeste étaient partis ces torrents d'armées qui avaient inondé et ravagé la Grèce, et qu'il livrait à leur juste fureur cette ancienne capitale des Perses. Il abandonna ainsi Persépolis au pillage ; mais il empêcha les massacres, et défendit qu'on attentât à la pudeur des femmes. Le trésor qu'Alexandre trouva dans cette ville surpassait les richesses de ses autres conquêtes. Pendant son séjour dans cette cité, à l'issue d'un festin où il avait bu avec excès, la courtisane Thaïs lui dit que pour finir noblement cette fête, il devait lui permettre de réduire en cendres le magnifique

palais de cet orgueilleux Xerxès, qui avait brûlé Athènes, afin qu'on sût par toute la terre que les maîtresses d'Alexandre vengeaient mieux la Grèce que ses guerriers. Tous les convives applaudirent à cette impudente saillie. Le roi se leva de table avec une couronne de fleurs, et, portant un flambeau à la main, il suivit Thaïs. Tous imitèrent cette bacchante en délire; la flamme se répandit de tous côtés dans le palais; et quoique le roi, honteux de sa faiblesse, eût donné promptement l'ordre d'arrêter l'incendie, l'antique et royale demeure de Cyrus fut entièrement détruite.

Après cette action qui ternissait sa gloire, Alexandre résolut de poursuivre vivement Darius, qui avait réuni à Ecbatane, capitale de la Médie, trente mille hommes d'infanterie, quatre mille frondeurs et trois mille cavaliers, que commandait Bessus, satrape de la Bactriane. Le roi de Perse voulait, à la tête de ces troupes, marcher au-devant de son vainqueur, et périr avec gloire en le combattant. Mais Bessus et un autre satrape, nommé Nabarzane, conspirèrent contre lui, et gagnèrent les soldats en leur disant que le seul moyen de salut pour eux était de désarmer la colère d'Alexandre, s'il les atteignait, en lui livrant Darius vivant; que, s'ils pouvaient, au contraire, échapper à sa poursuite, ils devaient tuer leur faible monarque, s'emparer du royaume et recommencer la guerre avec vigueur. Patron, qui commandait un corps de troupes grecques, eut quelque soupçon de ce complot; il en avertit Darius, et lui conseilla de ne confier qu'aux Grecs la garde de sa personne. Le roi répondit que ce serait insulter les Perses, qu'il aimait mieux s'exposer à tout que de chercher sa sûreté dans les rangs de troupes étrangères, et qu'il ne voulait point conserver sa vie, si ses propres soldats le jugeaient indigne de vivre. Cette résolution, trop généreuse, laissa les traîtres libres de suivre leur projet : ils se saisirent du roi, le lièrent avec des chaînes d'or, l'enfermèrent dans un chariot cou-

vert, et lui firent prendre la route de la Bactriane.

Alexandre, en arrivant à Ecbatane, apprit que le roi en était parti. Il commanda à Parménion de marcher en Hyrcanie, à Clytus de le rejoindre dans le pays des Parthes ; poursuivant lui-même Darius, il passa les portes Caspiennes et entra dans la Parthie. Là, il sut que Darius était prisonnier de ses sujets rebelles, et que Bessus, pour être plus sûr de sa personne, l'avait envoyé en avant, afin de l'éloigner de l'armée.

Bessus, cependant, se voyait maître de cette armée, à l'exception des Grecs et d'Artabaze, qui, s'étant séparés de lui, avaient regagné les montagnes. Les Macédoniens, accélérant leur marche, atteignirent bientôt les rebelles, les attaquèrent et les battirent. Bessus et ses complices coururent alors vers Darius, et l'invitèrent à monter à cheval pour se sauver avec eux. Le roi, indigné, refusa d'y consentir, et dit que les dieux amenaient Alexandre, non comme un ennemi, mais comme un vengeur. Les traîtres, furieux, lui lancèrent leurs dards, s'éloignèrent, le laissèrent percé de coups, se séparèrent, et prirent diverses routes pour obliger ceux qui les poursuivaient à diviser leurs forces.

Darius, couché sur son char, touchait à sa fin. Un Macédonien, nommé Polystrate, arriva près de lui. Le roi lui demanda à boire ; et, après avoir repris quelques forces, lui dit : « C'est au moins une consolation pour moi de « pouvoir faire connaître, avant d'expirer, mes dernières « volontés. Assurez à Alexandre que je meurs plein de « reconnaissance pour l'humanité qu'il a témoignée à ma « famille. Sa générosité lui a conservé l'honneur, la vie « et même son rang. Je ne lui demande pas de me venger « de mes assassins ; en les punissant, il servira la cause « commune des rois. Je prie les dieux de rendre ses « armes victorieuses, et de le faire monarque de l'uni- « vers. Touchez sa main, comme je touche la vôtre, « et portez-lui ainsi le seul gage que je puisse lui

« donner des sentiments que ses vertus m'ont inspirés. » En achevant ces mots, il mourut.

Peu de moments après, Alexandre arriva, et, en voyant le corps de Darius, il versa des larmes sur le sort de ce prince, digne d'une meilleure destinée. Il couvrit ce malheureux roi de sa cotte d'armes, le fit embaumer, et envoya son cercueil à Sisygambis, qui lui rendit les honneurs funèbres, et le plaça dans le tombeau de ses ancêtres. Darius était âgé de cinquante ans, et mourut l'an du monde 3674, et avant Jésus-Christ 330.

ALEXANDRE.

(An du monde 3674. — Avant Jésus-Christ 330.)

Alexandre, en poursuivant Bessus, soumit avec rapidité l'Hyrcanie et plusieurs petits peuples qui habitaient les montagnes. Pendant qu'il faisait ces conquêtes, il apprit que les Lacédémoniens s'étaient armés contre la Macédoine, et que leur roi Agis avait été vaincu et tué par Antipater.

Talestris, reine des Amazones, vint, dit-on, rendre hommage au vainqueur de l'Asie. Elle éprouvait pour ce héros un tel enthousiasme, que le vrai but de son voyage était le désir de s'unir avec lui et d'en avoir des enfants. Mais on peut douter de ce récit, car presque tous les auteurs graves regardent l'histoire des Amazones comme fabuleuse. Ce qui paraît probable pourtant, c'est que les Scythes aient vu dans leurs contrées plus de femmes guerrières que les autres peuples, qui tous en ont compté quelques-unes. La rudesse de leurs mœurs, leur vie errante, devaient les y disposer; et lorsque des femmes ont monté sur l'un des trônes de Scythie, ces femmes militaires ont pu se trouver en plus grand nombre et se réunir en troupes et non en peuple.

Le roi, n'ayant pu atteindre Bessus, retourna dans le pays des Parthes, et s'abandonna aux plaisirs, oubliant

que les voluptés avaient amolli les Perses, corrompu les rois d'Orient et préparé la ruine de leur empire. Il donna sa confiance à un eunuque nommé Bagoas, se fit un sérail de trois cents concubines, et ordonna à ses courtisans de suivre l'usage des Perses, et de se prosterner devant lui. Souvent on le vit paraître avec la tiare et la longue robe des rois de Babylone; comme eux il passa la plus grande partie de ses jours en jeux et en festins. Cependant, par un contraste étonnant, il sortait tout à coup de cette mollesse, reprenait les armes, bravait l'ardeur du soleil, supportait la faim, la soif, la fatigue, et encourageait par son exemple les soldats à résister aux plus rudes travaux. Un jour, toute l'armée était épuisée par le manque d'eau : on lui en apporta une coupe pleine; il la refusa, et dit qu'il ne voulait pas, en se satisfaisant lui-même, augmenter la souffrance de ses compagnons d'armes. Il découvrit parmi ses esclaves une jeune personne dont la pudeur égalait la beauté : soupçonnant sa noble origine, que semblaient révéler son langage et son maintien, il la pressa de lui apprendre le secret de sa naissance. Elle lui avoua qu'elle sortait de la famille royale, ainsi que son époux, nommé Hydaspe, qui se dérobait, dans une retraite obscure, aux regards et à la vengeance du vainqueur. Alexandre la rendit à son mari et les combla de biens.

Sa générosité s'étendait sur toutes les classes du peuple. Un muletier qui le suivait avec un mulet chargé d'or, voyant cet animal succomber à la fatigue et expirer, avait pris sa charge sur ses épaules. Accablé par ce poids, il était près de tomber; le roi lui dit en riant, pour lui rendre les forces et le courage : « Porte cet or comme tu « voudras et le plus loin que tu pourras, car je te le « donne. »

Le caractère d'Alexandre offre un mélange étonnant et continuel de vices et de vertus : ce prince, qui s'était montré si souvent le père de ses peuples, l'ami de ses offi-

ciers, le camarade de ses soldats, et dont l'Orient admirait la simplicité autant que le génie, humiliait les vainqueurs de l'Asie en les forçant de fléchir le genou devant lui. Ivre d'orgueil, il se faisait adorer comme fils de Jupiter. Enfin, on vit ce monarque autrefois si clément, qui avait forcé la famille de Darius à le respecter et même à l'aimer, assassiner, dans un mouvement de colère, son ami Clytus, et, sur un simple soupçon, faire mourir Parménion, son premier maître dans l'art de la guerre et le plus ancien de ses généraux.

Les Macédoniens mécontents se montraient disposés à la révolte; ils redemandaient à grands cris leur repos, leur liberté, leurs mœurs, leurs familles et leur patrie. Le roi, par ses promesses et par ses discours, parvint à les calmer. L'oisiveté faisait fermenter leur humeur; pour les distraire de ces pensées chagrines, il les conduisit à de nouveaux périls. Malgré les difficultés du pays, il pénétra en Bactriane. Les montagnes arrêtaient sa marche; pour les franchir avec plus de facilité, il obligea ses guerriers à brûler leurs bagages, et en donna lui-même l'exemple. Ce fut pendant cette expédition que, trompé par des délateurs, il crut que Parménion et Philotas son fils tramaient un complot contre lui. Il fit lapider Philotas, et quoiqu'il n'eût que des soupçons sur Parménion, il résolut sa mort. Mais ce général jouissait d'une grande considération; il commandait une armée en Médie, et tenait sous sa garde le trésor du roi, qui montait à plus de cinq cent millions. Alexandre, s'abaissant à la feinte, lui envoya Polidamas, avec une lettre remplie d'assurances d'amitié. Pendant que Parménion la lisait et qu'il exprimait hautement ses vœux pour la gloire et pour le bonheur du roi, Cléandre, son lieutenant, exécutant un ordre cruel, lui plongea un poignard dans le flanc et dans la gorge. Ainsi mourut, à soixante-dix ans, victime de la calomnie, ce grand homme qui avait partagé les périls, les travaux et la gloire de son maître : il

n'est pas de lauriers assez grands pour couvrir de semblables taches.

Alexandre, après avoir conquis la Bactriane, poursuivait Bessus abandonné par la plupart de ses troupes. Le traître, voulant se mettre à l'abri de sa vengeance, avait passé l'Oxus et brûlé tous les bateaux dont il s'était servi. Retiré dans la Sogdiane, il s'occupait à y lever une nouvelle armée, et prenait insolemment le titre de roi et le nom d'Artaxèrce. Alexandre ne lui laissa pas le temps d'achever ses préparatifs, et quoiqu'il n'eût ni bateaux ni radeaux, il trouva le moyen de franchir le fleuve qui l'arrêtait en faisant coucher ses soldats sur des outres remplies de paille, qu'il leur distribua. Spitamènes, confident de Bessus, le trahit, le chargea de chaînes, lui arracha la couronne, déchira la robe de Darius dont il s'était couvert, et le livra à Alexandre, qui lui dit : « Monstre « de perfidie, quelle rage de tigre a pu te porter à en-« chaîner et à égorger ton roi et ton bienfaiteur? Ne « souille plus ma vue par ta présence et la terre par ta « vie. » Il l'envoya ensuite à Ecbatane. On lui coupa le nez, les oreilles, et après avoir courbé violemment quatre arbres l'un vers l'autre, on attacha un des membres de ce malheureux à chacun de ces arbres, qui, en se redressant avec force, le déchirèrent, l'écartelèrent, et ne laissèrent qu'un tronc informe.

Alexandre s'étant avancé jusqu'aux frontières de Scythie bâtit, sur les bords de la rivière Jaxarte, une ville à laquelle il donna son nom. Ce fut alors qu'il reçut des ambassadeurs scythes, qui lui adressèrent ce discours fameux que l'histoire nous a conservé et que nous rapportons :

« Si les dieux, lui dirent ces fiers guerriers, t'avaient « donné un corps égal à ton âme, l'univers ne pourrait te « contenir : d'une main tu toucherais l'orient et de l'au-« tre l'occident; tu voudrais même porter tes pas aux « lieux où le soleil cache ses rayons. Tu désires ce que tu

« ne peux embrasser : de l'Europe tu viens en Asie, de « l'Asie tu passes en Europe. Après avoir vaincu les hom« mes, tu voudras vaincre les bêtes féroces et les élé« ments ; l'arbre est un siècle à croître ; un instant le « déracine : avant de chercher ses fruits, mesure sa hau« teur ; crains de tomber avec les branches sur lesquelles « tu t'élèveras ! Il n'existe rien de si fort qui n'ait à re« douter le plus faible ennemi ; la rouille consume le fer, « le lion finit par servir de pâture aux oiseaux et aux in« sectes. Qu'avons-nous à démêler avec toi ? Ton pays ne « nous vit jamais ; laisse-nous dans nos vastes forêts igno« rer qui tu es et d'où tu viens. Nous ne désirons pas la « domination ; mais nous ne supportons pas l'esclavage. « Pour juger la nation scythe, connais ses richesses : cha« cun de nous a une paire de bœufs, une charrue, des « flèches et une coupe ; nous nous servons de ces dons du « ciel pour nos amis et contre nos ennemis ; nous parta« geons avec les premiers les fruits du labourage, et nous « faisons ensemble des libations aux dieux ; de loin, nous « frappons l'ennemi avec la flèche, de près avec la lance. « C'est ainsi que nous avons vaincu les rois de Syrie, de « Perse, de Médie et d'Égypte. Tu prétends poursuivre et « punir les brigands, toi le premier de tous ! Tu as envahi « et pillé la Lydie, la Syrie, la Perse et la Bactriane ; tu « menaces les Indiens, et ta cupidité convoite jusqu'à nos « troupeaux ! Les richesses des nations, loin de te satis« faire, ne font que t'affamer ; la satiété excite ton appé« tit ; la possession enflamme ton désir. Réfléchis au pé« ril qui te menace ! Bactres t'a longtemps arrêté ; tandis « que tu la soumets, les Sogdiens se soulèvent. Chacune de « tes victoires produit une nouvelle guerre. Quand tu se« rais le plus brave et le plus puissant des hommes, ap« prends qu'aucun peuple ne s'accoutume à une domina« tion étrangère ! Passe le Tanaïs et contemple l'immense « étendue de nos plaines ; jamais tu ne pourras nous y at« teindre ; notre pauvreté sera plus agile que ton armée

« chargée des dépouilles du monde ; tu nous croiras loin, « nous serons dans ton camp : nous savons fuir et pour- « suivre avec une égale vitesse. Les solitudes des Scythes « sont un objet de raillerie pour les Grecs ; mais nous « préférons nos déserts aux campagnes les plus fertiles, « aux villes les plus opulentes. Emploie ta force à bien « serrer ta fortune entre tes mains ; elle glisse, elle échappe « souvent aux efforts qu'on fait pour la retenir. L'avenir « prouvera la sagesse de ce conseil. Si tu veux bien gou- « verner ta prospérité, mets-lui un frein. On dit parmi « nous que la fortune est sans pieds, et qu'elle n'a que « des mains et des plumes : elle t'a présenté ses mains. Si « tu veux la fixer, saisis en même temps ses ailes. Es-tu « un dieu, comme tu le prétends ? Tu dois alors enrichir « les hommes, et non les dépouiller. Si, au contraire, tu « es un mortel, mesure la faiblesse humaine. Il est insensé « de s'occuper de l'univers et de s'oublier soi-même ! Tu « ne pourras trouver d'amis que parmi ceux que tu n'atta- « queras point. L'amitié veut l'égalité, et les hommes qui « n'ont pas fait entre eux l'essai de leurs forces peuvent « seuls se croire égaux. Ne compte jamais sur l'affection « des vaincus : il ne peut exister d'amitié entre le maître « et l'esclave ; au sein de la paix, ils conservent les souve- « nirs et les droits de la guerre. N'exige pas de serment « des Scythes ; leur serment, c'est leur parole. Nous lais- « sons aux Grecs ces précautions honteuses qui rendent « les dieux témoins et garants des traités. La bonne foi, « voilà notre religion. Qui ne respecte pas les hommes « trompe les dieux ; et tu ne dois pas désirer d'amis dont « tu soupçonnerais la sincérité. Nous t'offrons d'être pour « toi les gardiens de l'Asie et de l'Europe. Le Tanaïs nous « sépare de la Bactriane ; au delà de ce fleuve nous oc- « cupons toutes les contrées qui s'étendent jusqu'à la « Thrace, dont les frontières touchent, dit-on, à la Macé- « doine. Voisins de tes deux empires, examine si tu veux « nous avoir pour amis ou pour ennemis. »

Le roi leur répondit, en peu de mots, qu'il userait de sa fortune et de leurs conseils : de sa fortune, en continuant d'y prendre confiance ; de leurs conseils, en n'entreprenant rien témérairement.

Alexandre était décidé, non à conquérir la Scythie, mais à punir les Scythes, qui avaient récemment promis des secours à Bessus. Il voulait de plus ajouter à sa gloire l'éclat d'un triomphe sur une nation jusque-là invincible. Quelques jours après, malgré la défense courageuse de ce peuple vaillant, il passa le fleuve et remporta une grande victoire ; mais, après la bataille, il renvoya les prisonniers et accorda la paix aux Scythes, pour leur prouver qu'il n'ambitionnait que l'honneur de les vaincre.

Le roi fit plusieurs autres expéditions ; il subjugua les Massagètes. Étant entré dans la province de Bazarie, il en donna le gouvernement à Clytus, qui lui avait sauvé la vie à la bataille du Granique, Mais, au milieu d'un festin, ce vieux guerrier, échauffé par le vin, éleva ses propres exploits et ceux de Philippe au-dessus des actions d'Alexandre ; il osa même reprocher au roi la mort de Parménion. Le prince, irrité, l'accusa d'ingratitude et de lâcheté. Clytus lui rappela qu'il lui devait la vie, et ajouta que, puisqu'il se faisait adorer comme un dieu par les Barbares, il n'était plus digne de vivre avec des hommes libres ni d'entendre la vérité. Alexandre, transporté de fureur, le perça de sa javeline, en lui disant : « Va retrouver Philippe et « Parménion. » Sa colère, éteinte dans le sang de son ami, fit bientôt place aux plus violents remords. Il passa la nuit et les jours suivants dans les larmes ; il restait étendu par terre dans sa tente, son silence n'était interrompu que par ses soupirs et par ses gémissements. Ses amis commencèrent à craindre qu'il ne succombât à sa douleur. Aristandre le soulagea en lui persuadant que Clytus, lui étant apparu, lui avait dit que sa mort était l'effet d'un inévitable arrêt du destin : Callisthène et Anaxarque employèrent pour le consoler tous les moyens que pouvait leur in-

spirer la philosophie. Anaxarque se servit tour à tour du langage des reproches et de celui de la flatterie : il blâma le roi de se laisser vaincre par l'affliction, comme un esclave par le châtiment. Il lui soutint que sa volonté était la loi suprême de ses sujets, et qu'il n'avait point vaincu tant de peuples pour se soumettre au sien. Alexandre, plus juste et plus sévère, voulait mourir et refusait toute nourriture. Les Macédoniens déclarèrent, par un décret, que la mort de Clytus avait été un acte de justice. Ainsi les hommes, dans leur bassesse, forgent leurs chaînes et se plaignent ensuite de leur esclavage!

La guerre seule pouvait distraire Alexandre de ses peines : bientôt le bruit des armes dissipa sa mélancolie; il entra dans le pays des Saces et le ravagea. Reçu chez un des grands de cette contrée, qu'on appelait Oxiarte, le roi devint amoureux de sa fille, nommée Roxane, dont l'esprit égalait la beauté, et il l'épousa. Ce mariage fit naître dans le cœur des Macédoniens de profonds ressentiments : ils ne pouvaient supporter qu'un Barbare fût le beau-père de leur roi; mais comme le meurtre de Clytus inspirait la crainte, la colère se cacha sous les formes de la flatterie.

L'ambition d'Alexandre n'avait de bornes que celles de la terre; il résolut de porter la guerre dans les Indes. Ayant augmenté son armée de trente mille Perses, il voulut qu'elle égalât en magnificence celle des Indiens : les cuirasses furent ciselées d'or et d'argent, on fit garnir des mêmes métaux les boucliers des soldats; les chevaux mêmes portaient des brides dorées. Rival de Bacchus, il voulait entrer dans l'Inde, non comme un guerrier, mais comme un dieu. Déjà les Perses se prosternaient devant lui; il prétendit engager les Grecs à suivre cet exemple.

A la fin d'une fête pompeuse, pendant un festin que lui donnaient les grands de l'empire, il se retira dans sa tente et laissa Cléon, son confident, chargé d'insinuer ses intentions et de sonder les volontés. Ce courtisan docile

cita l'exemple des Perses, et proposa aux convives d'adorer Alexandre lorsqu'il rentrerait. Le philosophe Callisthène, parent d'Aristote, dit à Cléon que si le roi était présent, il repousserait probablement cette basse flatterie; qu'Alexandre, digne de tous les hommages dus à un mortel aussi grand que lui, ne pouvait prétendre à ceux qui sont le partage des dieux; qu'on avait attendu la mort de Castor, de Pollux et d'Hercule pour reconnaître leur divinité; que l'exemple des Perses ne servait pas de règle à des hommes libres, et qu'on ne devait point oublier qu'Alexandre avait passé l'Hellespont pour assujettir l'Asie et non la Grèce. Cette réponse fut suivie d'un profond silence qui marquait assez l'approbation des assistants. Alexandre, caché, entendait tout. Il rentra dans la salle du festin et tourna l'entretien sur d'autres objets. Lorsqu'il sortit, les Perses seuls l'adorèrent.

Peu de temps après, le roi accusa Callisthène de conspiration et le fit périr. La mort de ce philosophe déshonora la mémoire du monarque, et fit dire dans la suite à Sénèque : « Si, pour me faire admirer Alexandre, on me dit « qu'il a vaincu des millliers de Perses, détrôné le plus « puissant des rois, subjugué des peuples sans nombre, « pénétré jusqu'à l'Océan et porté les bornes de son em- « pire depuis le fond de la Thrace jusqu'aux extrémités « de l'Orient, je répondrai : Oui; mais il a tué Callisthène, « et ce crime efface sa gloire. »

Le roi, pour faire diversion aux murmures de ses sujets et accroître l'éclat de sa renommée, hâta ses préparatifs et entra dans les Indes, à la tête de cent mille hommes. Tous les petits rois des frontières vinrent se ranger sous son obéissance et l'adorèrent comme frère de Bacchus. Les premiers Indiens qui lui résistèrent furent promptement battus. Il s'empara de plusieurs villes, entre autres de Nice, d'Acadère et de Bazica. Au siége de Mazague, il reçut à la jambe un coup de flèche; comme cette blessure le faisait beaucoup souffrir, il s'écria, dit-

on, dans un accès de douleur : « On m'assure en vain que « je suis fils de Jupiter ; cette plaie me fait trop sentir que « je ne suis qu'un homme. » En avançant dans le pays, il trouva un roi nommé Omphis, dont le père venait de mourir. Ce prince ne voulut pas monter sur le trône sans la permission du vainqueur de l'Asie. Il vint au-devant d'Alexandre et lui dit qu'ayant appris qu'il ne combattait que pour la gloire, et qu'on pouvait compter sur sa loyauté, il venait lui soumettre son armée, son royaume et sa personne. Il lui fit de grands présents et lui donna cinquante-six éléphants. Le succès a décidé les historiens à donner des éloges à cet acte de faiblesse. Ils l'auraient appelé bassesse si Alexandre eût été vaincu par Porus. Alexandre, disent-ils, ne se laissa pas vaincre en générosité, et rendit le diadème à Omphis, qui prit le nom de Taxile. Il sut par lui que Porus était le plus puissant et le plus redoutable des rois de l'Inde. Arrivé sur les bords de l'Indus, il reçut une ambassade d'un autre prince nommé Abisare, qui lui soumit aussi ses États. Toutes ces démarches, dictées par la crainte, faisaient croire au vainqueur du monde que Porus suivrait l'exemple des autres rois ; il lui ordonna de payer un tribut et de venir au-devant de lui. Porus lui répondit qu'il le recevrait sur la frontière, mais que ce serait les armes à la main. En effet, il s'avança jusqu'au bord de l'Hydaspe avec trente-six mille hommes, quatre-vingt-cinq éléphants et trois cents chariots.

Les premiers efforts des Macédoniens pour passer le fleuve furent inutiles. Ce succès augmenta l'espérance et la fierté de Porus : mais Alexandre, après l'avoir attiré par une fausse attaque sur un point du fleuve, le passa la nuit dans un autre endroit. Ce fut en traversant l'Hydaspe, en présence de tant d'ennemis, et malgré la fureur d'un affreux orage, qu'il s'écria : « O Athéniens ! croiriez-vous « que c'est pour mériter vos éloges, que je m'expose à de « si grands dangers ? » Le roi, ayant battu un détachement ennemi et tué le fils de Porus qui s'y trouvait, attaqua son

armée entière ; sa cavalerie, par des manœuvres habiles, tourna et prit en flanc les Indiens. La phalange macédonienne, s'avançant alors, effraya et chassa les éléphants qui lui étaient opposés ; ensuite elle chargea avec vigueur le centre des ennemis, les enfonça et les mit en pleine déroute. Les Indiens perdirent dans cette bataille vingt mille hommes de pied et trois mille cavaliers : les deux fils de Porus y périrent. On brisa tous les chariots, et les éléphants furent pris ou tués. Porus, plus courageux que le roi de Perse, tint ferme sur le champ de bataille tant qu'il y vit quelques hommes armés ; enfin, se trouvant seul et blessé, il se retira monté sur son éléphant. Alexandre le contemplait de loin ; il admirait également sa haute taille et son intrépidité. Résolu de le sauver, il lui envoya Taxile pour l'engager à se rendre : mais Porus, l'ayant reconnu, lui reprocha sa trahison, et allait le percer de son dard, s'il ne se fût promptement dérobé à ses coups.

Le roi lui envoya Méroé et d'autres officiers : ils eurent beaucoup de peine à lui persuader qu'il devait céder au destin. Enfin, voyant que toute résistance devenait inutile, il se rendit, et s'approcha des Macédoniens sans paraître abattu par sa disgrâce. Sa contenance, fière et noble, était celle d'un guerrier vaillant qui connaît tous ses droits à l'estime du vainqueur. Alexandre lui dit : « Porus, com-« ment voulez-vous que je vous traite ? — En roi, lui ré-« pondit le monarque indien. — Mais, reprit Alexandre, « ne demandez-vous rien de plus ? — Non, répliqua Porus, « tout est compris dans ce seul mot. »

Le roi de Macédoine, frappé de cette grandeur d'âme, ne se borna pas à lui laisser son royaume ; il y ajouta de nouvelles provinces, et le combla de marques d'honneur et d'amitié. Porus lui demeura fidèle jusqu'à la mort.

Alexandre bâtit une ville dans le lieu où il avait passé le fleuve, et la nomma Nicée. Il en fit construire une autre sur le champ de bataille, qu'il appela *Bucephala*, pour perpé-

tuer la mémoire du fameux coursier de ce nom, qu'il montait, et qui périt dans ce combat.

Ce prince croyait que la gloire diminue quand elle ne s'accroît pas : cette idée le rendit insatiable de conquêtes; il continua sa marche dans les Indes, traversa plusieurs fleuves, prit un grand nombre de villes, défit en bataille rangée les Cathéens, et rasa leur capitale. Un jour, marchant à la tête de son armée, il rencontra des brahmanes, qui étaient des sages du pays et en formaient la première caste. Leur puissance près des rois égalait celle des mages de la Perse et des prêtres de l'Égypte.

A l'aspect du roi, ils frappèrent la terre de leurs pieds; et comme il leur en demandait la raison, ils répondirent que personne ne possédait de cet élément que ce qu'il pouvait en occuper; qu'il n'était différent du reste des hommes que par son ambition; mais qu'après avoir parcouru et ravagé tout le globe, il ne garderait après sa mort que l'espace de terre nécessaire à sa sépulture. Il ne leur sut pas mauvais gré de cette hardiesse : son esprit approuvait les conseils de la philosophie, mais ses passions l'empêchaient d'en profiter.

Il eut plusieurs entretiens avec Calanus, l'un des chefs des brahmes : il admira leur science; eux-mêmes voyaient avec surprise ce mélange de passions et de sagesse qui caractérisait Alexandre. Le langage des paraboles était commun en Orient. Calanus prit une fois un cuir très-sec, et, appuyant le pied sur un des bouts, il fit remarquer au roi que tous les autres se relevaient d'eux-mêmes avec force. « Vous voyez, disait-il, qu'en quittant le centre de vos « États, lorsque vous pesez sur l'une des extrémités du « monde, vous obligerez toutes les autres à se soulever. »

Le projet d'Alexandre était de s'avancer jusqu'au Gange, que défendait le roi des Gangariens à la tête de deux cent mille hommes. Mais les Macédoniens, fatigués de tant de courses et de périls, après avoir montré une grande consternation sur le bruit de cette nouvelle entreprise, éclatè-

rent bientôt en murmures universels. Alexandre, instruit de ce tumulte, harangua ses soldats, et s'efforça vainement de leur rappeler avec quelle facilité ils avaient triomphé de tant d'obstacles que l'on disait insurmontables; il leur reprocha d'oublier le nombre de leurs trophées et de compter celui de leurs ennemis. Il leur dit qu'une retraite intempestive paraîtrait une fuite et en aurait tout le danger; enfin, quittant le ton de l'autorité et descendant à la prière, il les conjura de ne point abandonner, non leur roi, mais leur nourrisson et leur compagnon d'armes, et de ne pas briser dans ses mains la palme d'Hercule et de Bacchus.

L'armée resta dans un silence plus redoutable que ses murmures. Le roi, irrité, dit à ses soldats de fuir s'ils le voulaient, et de retourner en Grèce; mais que pour lui, à la tête des Scythes et des Bactriens, il continuerait à chercher la victoire ou la mort.

Ces paroles touchantes n'excitèrent aucun mouvement. Tous ces vieux guerriers contemplaient tristement leurs blessures, et persistaient à garder un silence morne, opiniâtre et glacé. Aucun n'osait prendre la parole, craignant le sort de Clytus et de Callisthène. Enfin un murmure léger, croissant peu à peu, finit par éclater en gémissements et en pleurs si universels, que le roi lui-même désarmé ne put s'empêcher de verser aussi des larmes. Un de ses vieux généraux, Cœnus, ôtant son casque, ainsi que l'exigeait la coutume lorsqu'on voulait parler au roi, lui dit : « Nos cœurs ne sont point changés; nous vous suivrons au péril de nos vies; mais écoutez les plaintes « qu'une dure extrémité arrache au respect. Nous avons « fait tout ce que des hommes pouvaient faire; nous avons « conquis un monde; vous en cherchez un autre. Vous vou« lez conquérir de nouvelles Indes, inconnues même à la « plupart des Indiens. Cette pensée, digne de votre cou« rage, surpasse le nôtre. Voyez nos corps couverts de « plaies; vos exploits ont vaincu non-seulement vos enne« mis, mais vos propres soldats. Comptez ce qui est parti

« avec vous ; voyez ce qui vous reste. Ce peu d'hommes, « échappés à tant de périls, soupirent après leur famille et « leur patrie. Pardonnez-leur ce désir, très-naturel, de jouir « quelques instants de vos victoires. Mettez des bornes à « votre fortune, que votre modération seule peut arrêter. « Il vous sera aussi glorieux de vous être laissé vaincre par « nos prières que d'avoir vaincu tous vos ennemis. »

Les soldats, appelant Alexandre leur père, joignirent leurs cris aux supplications de Cœnus. Le roi, peu accoutumé à fléchir, ne céda pas encore, et s'enferma pendant deux jours dans sa tente, espérant peut-être quelque changement soudain dans les esprits ; mais enfin, vaincu par la résistance générale, il ordonna la retraite. Jamais aucun triomphe n'excita autant de transports : l'amour et l'admiration de ses sujets le payèrent du sacrifice de son ambition.

Il n'avait employé que quatre mois à la conquête de l'Inde. Avant d'en sortir, il fit dresser douze autels pour rendre grâces aux dieux de ses victoires, donna toutes ses conquêtes à Porus, et le réconcilia avec Taxile. [illegible] sur les bords de l'Acésine, il y perdit Cœnus, [illegible] vertus et sa fermeté firent autant regretter que [illegible] talents et son courage. L'homme qui sait dire la vérité aux rois est pendant sa vie, dans les camps comme dans les cours, un phénomène rare ; sa mort est une perte irréparable.

Le roi fit embarquer son armée sur huit cents vaisseaux, et descendit en cinq jours l'Acésine, jusqu'au confluent de l'Hydaspe. Là il eut à combattre les plus vaillants peuples de l'Inde, les Oxidraques, les Malliens, et les défit en plusieurs rencontres. Mais, au siége de la ville des Oxidraques, son ardeur bouillante l'exposa à une mort presque certaine. Trouvant qu'on tardait trop à donner l'assaut, il arrache une échelle de la main d'un soldat, et couvert de son bouclier, il arrive sur le haut du mur, suivi seulement de Peuceste et de Limnée. Tous ses guerriers se précipitent sur les échelles pour le seconder ; mais elles se brisent sous leur poids, et le roi reste seul et sans secours. Il était en butte à

tous les traits qu'on lui lançait des tours et du rempart : alors, par une témérité inconcevable, il saute dans la ville, risquant d'être pris avant de se relever. Mais, toujours favorisé par la fortune, il se trouva sur ses pieds, écarta avec son épée ceux qui se précipitaient pour l'entourer, et tua le chef des ennemis au moment où il voulait le percer avec sa lance. Ayant vu près de là un gros arbre, il s'appuya contre son tronc, recevant sur son bouclier tous les dards qu'on ne lui lançait que de loin, car son audace intimidait les assaillants et les empêchait d'approcher. Enfin un Indien lui décocha une flèche longue de trois pieds, qui, perçant sa cuirasse, entra fort avant dans son corps. Le sang sortit à gros bouillons : ses armes tombèrent ; et ce conquérant du monde, étendu sans connaissance sur la terre, dans une rue étroite d'une ville obscure, paraissait près d'y perdre à la fois sa couronne, sa gloire et sa vie.

Celui qui l'avait blessé accourut pour le dépouiller : Alexandre, réveillé par ses efforts et ranimé par la vengeance, lui plongea un poignard dans le flanc. Au même instant quelques-uns des principaux officiers du roi, Peuceste, Léonat, Limnée, arrivèrent près de leur prince, et lui firent un rempart de leurs corps. Il se livra un grand combat autour de sa personne : enfin les Macédoniens, ayant enfoncé les portes de la ville, s'en emparèrent et passèrent les habitants au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Alexandre, transporté dans sa tente, soutint avec courage des opérations douloureuses. Au bout de sept jours, il se fit voir à son armée, que le bruit de sa mort remplissait de consternation. Les peuples qu'il combattait, vaincus par sa renommée plus que par ses armes, lui envoyèrent des ambassadeurs et se soumirent.

Tous les généraux macédoniens vinrent, au nom de l'armée, reprocher au roi sa témérité et le conjurer de ne plus exposer sans nécessité une vie si précieuse. Il leur exprima sa reconnaissance, et ajouta qu'il mesurait la durée de son nom sur la grandeur de ses actions, et non

sur la longueur de ses jours ; il ne souhaitait de conserver sa vie que pour jouir plus longtemps de leur amitié, que leurs efforts pour borner sa carrière de gloire l'affligeaient d'autant plus, que le pays où il se trouvait lui rappelait qu'une femme (Sémiramis) avait fait plus de conquêtes que lui.

Dès qu'il fut rétabli, il s'embarqua pour descendre l'Hydaspe. Son armée de terre côtoyait le fleuve. Quelques peuples, effrayés par le bruit de son nom, reconnurent son autorité ; d'autres résistèrent inutilement.

Après neuf mois de marche, il arriva à Patale, où le fleuve se partage en deux larges bras, et forme une île semblable au Delta. Il y fit construire une citadelle, un port, et descendit jusqu'aux bords de l'Océan. La vue du flux et du reflux de la mer parut aux Grecs un phénomène aussi nouveau qu'effrayant.

Alexandre fit un sacrifice à Neptune, revint à Patale, et chargea Néarque de conduire sa flotte sur la mer et de reconnaître toutes les côtes, depuis l'Indus jusqu'au fond du golfe Persique. Les détails de cette hasardeuse navigation nous ont été conservés par Arrien.

Le roi, avec son armée forte de cent trente-cinq mille hommes, reprit par terre la route de Babylone, et traversa des pays stériles, où la disette devint telle, qu'on fut obligé de manger les chevaux et les bêtes de somme.

La fatigue et une nourriture malsaine répandirent dans l'armée la peste, qui fit mourir un grand nombre de soldats. Après soixante jours de marche, on retrouva l'abondance dans la province de Gédrosie. Arrivé ensuite dans la Carmanie, Alexandre y donna le spectacle, non du triomphe d'un conquérant, mais de la marche de Bacchus. Il était traîné sur un chariot magnifique : on y avait dressé un théâtre où il passait les nuits et les jours en festins et en débauches. Les chars qui le suivaient présentaient la forme, les uns de tentes ornées de pourpre, les autres de berceaux couverts de fleurs. Sur les bords des chemins,

aux portes de toutes les maisons, on avait placé des tonnes où les soldats puisaient du vin à volonté. L'air retentissait du son des instruments et des chants des courtisanes. Cette marche dissolue dura huit jours. L'ivresse du vainqueur, quoique digne de mépris, paraîtra peut-être encore moins étonnante que l'abattement des vaincus, qui auraient pu facilement l'attaquer dans ce désordre et briser leurs chaînes. Néarque, arrivé dans l'île d'Ormusia, aujourd'hui Ormus, vint trouver Alexandre, et lui apprit l'heureux retour de sa flotte qu'on croyait perdue.

Le roi reçut de toutes parts de vives plaintes contre les rapines des officiers qui commandaient en Perse pendant son absence. Pour venger les opprimés, il fit mourir les coupables; et cet acte de justice et de sévérité affermit sa domination.

Comme il se trouvait à Pasargades, Orsine, gouverneur de la province, fit de magnifiques présents à toutes les personnes de la cour, excepté à Bagoas, disant qu'il honorait les amis du roi, mais non pas ses eunuques. Ce vil favori s'en vengea bien cruellement. Le tombeau de Cyrus était dans cette ville : Alexandre voulut rendre les honneurs funèbres au fondateur de l'empire des Perses. On ouvrit le tombeau dans la persuasion qu'il contenait des trésors : on n'y vit d'autres richesses qu'un bouclier, deux arcs et un cimeterre. Le roi plaça sur l'urne sa couronne d'or et son manteau; mais il s'étonna de ne point trouver dans la tombe les trésors qu'on y disait renfermés. Bagoas répondit que les sépultures des rois étaient vides, quand les maisons des satrapes regorgeaient de l'or qu'ils en avaient tiré. Il savait, disait-il, de Darius lui-même, que le tombeau contenait d'immenses richesses; ainsi l'opulence d'Orsine provenait évidemment des dépouilles de Cyrus. Alexandre crut son favori; Orsine subit la mort.

Ce fut dans cette ville que le brahme Calanus, âgé de quatre-vingt-trois ans, voulant terminer sa carrière, fit dresser un bûcher, et s'y brûla après avoir embrassé ses

amis, auxquels il dit de continuer leurs festins avec Alexandre ; mais que, pour lui, il reverrait dans peu ce prince à Babylone. Ses dernières paroles furent regardées depuis comme une prophétie.

Le roi, pour remplir les intentions du brahme, donna un grand repas dans lequel il proposa pour prix une couronne d'or à celui qui boirait le plus. Promachus l'emporta : il but jusqu'à vingt pintes, et ne survécut à sa victoire que trois jours. Quarante-un des convives moururent des suites de cette débauche. Alexandre se rendit à Persépolis, dont les ruines excitèrent ses remords. De là il vint à Suze et rencontra sur la rivière de Pasytigris sa flotte que Néarque avait ramenée.

Les filles de Darius étaient à Suze. Alexandre épousa l'aînée, appelée Statira, et donna la plus jeune à Éphestion. Par ses ordres tous les officiers macédoniens épousèrent des filles tenant aux plus nobles familles de Perse.

Le roi donna un festin à neuf mille personnes pour célébrer toutes ces noces qu'exigeait la politique, afin de cimenter l'union entre les vainqueurs et les vaincus. Chaque convive reçut une coupe d'or pour faire des libations. Alexandre descendit le fleuve Eulée, et longea la côte du golfe Persique jusqu'à l'embouchure du Tigre. Il désirait voir encore une fois la mer. On prétendit même qu'excité par le succès de Néarque, il avait conçu le projet de s'embarquer l'année suivante et de faire le tour de l'Afrique.

Décidé enfin à récompenser les plus vieux de ses guerriers, il déclara que tous ceux qui se trouvaient, par leur âge et leurs blessures, hors d'état de servir, pouvaient retourner en Grèce. Cette grâce, si vivement demandée au milieu des Indes, excita dans ce moment le mécontentement des troupes, et les porta à la révolte : tant est grande la mobilité des hommes et particulièrement des soldats ! Ils entrèrent en fureur, s'écriant qu'on voulait donner à de nouvelles levées les fruits de leurs sueurs et de leur sang. Le roi, assiégé par leurs clameurs, loin de

céder à leurs menaces, s'élança de son tribunal, fit saisir et conduire au supplice treize des principaux factieux, cassa son ancienne garde, et la remplaça par des troupes persanes; sa sévérité étouffa la sédition. Toute l'armée, jetant ses armes, entoura sa tente, et déclara qu'elle ne quitterait point ce lieu sans avoir obtenu sa grâce. Le roi leur pardonna et combla de biens ceux qui voulurent retourner dans leur pays.

Il se rendit ensuite à Ecbatane, où il perdit Éphestion, le plus cher de ses amis; car il avait coutume de dire que d'autres aimaient le roi, mais que lui aimait Alexandre. Pour faire diversion à sa douleur, il conduisit son armée dans les montagnes de la Médie, contre les Cosséens, que jamais aucun roi de Perse ne put dompter. Il les subjugua en moins de quarante jours, passa le Tigre, et prit la route de Babylone. Lorsqu'il fut près de cette capitale, les Chaldéens, qui passaient pour de grands astrologues, le prièrent de ne point entrer dans la ville, parce qu'il devait y trouver la mort. Les philosophes grecs qui suivaient le roi lui démontrèrent, suivant les principes d'Anaxagore, la fausseté de ceux de l'astrologie. Alexandre les crut : d'ailleurs il savait que les ambassadeurs des rois et des républiques de l'Orient et de toute l'Europe s'étaient rendus à Babylone pour lui présenter leurs hommages. Ne voulant pas perdre un pareil triomphe, il fit dans Babylone une magnifique entrée, donna audience aux ambassadeurs, reçut leurs dons et les combla de présents. Il accepta même le titre de citoyen que Corinthe lui accordait, parce qu'il apprit qu'Hercule avait été jusque-là le seul étranger qui eût reçu cet honneur.

Il écrivit une lettre qui devait être lue aux jeux olympiques pour ordonner à toutes les villes de la Grèce de rappeler leurs exilés, chargeant en même temps Antipater d'employer la force des armes contre les peuples qui refuseraient d'obéir.

Il s'occupa ensuite des funérailles d'Éphestion, qu'il

voulait rendre aussi célèbres que celles de Patrocle. Cette pompe funèbre et la construction du tombeau coûtèrent trente-six millions.

Le roi passa près d'une année à Babylone, s'occupant à l'embellir, et roulant dans son esprit de vastes projets que le sort ne lui permit pas d'exécuter.

A la fin d'une nuit passée dans la débauche, il but à la santé de chacun des convives; se faisant alors apporter la coupe d'Hercule, qui tenait six pintes, il la vida tout entière; l'ayant encore remplie et épuisée de nouveau, il tomba sans connaissance; une fièvre violente le saisit. Dans les intervalles de ses accès, il continua à donner des ordres pour une expédition militaire qu'il avait projetée; mais enfin, sentant sa faiblesse, n'ayant plus d'espoir, perdant presque la voix, il donna son anneau à Perdiccas, en lui recommandant de faire porter son corps au temple d'Ammon. Tous les soldats, entourant le palais, demandaient à grands cris de voir encore leur roi. Par son ordre, les portes furent ouvertes. Ses vieux guerriers, les yeux baignés de larmes, passèrent tous devant lui et se prosternèrent à ses pieds pour baiser sa main mourante. Les grands de sa cour lui demandèrent à qui il laissait l'empire. Il répondit : « Au plus digne. Ce prix, ajouta-t-il, « sera bien disputé, et me prépare d'étranges jeux fu- « nèbres. »

Perdiccas voulant savoir quand il désirait qu'on lui rendît les honneurs divins, il lui dit : « Lorsque vous serez « heureux. » Après ces paroles il expira.

Il avait vécu trente-deux ans huit mois, et en avait régné douze. Sa mort arriva au milieu du printemps de la première année de la 114e olympiade, l'an du monde 3683, avant Jésus-Christ 321 ans.

Plutarque et Arrien assurent que la débauche seule causa sa mort, et que son corps, exposé publiquement, demeura quelques jours sans se corrompre, malgré la chaleur du climat de Babylone. Quinte-Curce et Justin pré-

tendent, au contraire, qu'il fut empoisonné par Cassandre, dont le père, Antipater, craignait d'être puni de ses concussions par le roi, qui l'avait mandé près de lui.

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

rétention d'Aridée au trône. — Son élection. — Partage de l'empire. — Guerre Lamiaque. — Mort de Démosthène. — Le corps d'Alexandre porté en Égypte. — Ambition de Perdiccas. Sa mort. — Régence de Polysperchon. — Retour d'Olympias en Macédoine. — Exploits de Séleucus et de Démétrius. — SÉLEUCUS NICATOR. — La ville d'Antioche bâtie par lui. — Amour d'Antiochus pour Stratonice, sa belle-mère. — ANTIOCHUS SOTER. — Sa victoire sur les Gaulois. — ANTIOCHUS THÉOS. — Époque du fameux Bérose. — SÉLEUCUS CALLINICUS. — Régence de Laodice. — Défaites de Séleucus. — SÉLEUCUS CÉRAUNUS. — Régence d'Achéus. — Mort de Séleucus. — Magnanimité d'Achéus. — ANTIOCHUS LE GRAND. — Régence d'Hermias. — Ses perfidies. — Victoire d'Antiochus. — Ses conquêtes. — Il est défait. — SÉLEUCUS PHILOPATOR. — Punition d'Héliodore à Jérusalem. — Séleucus empoisonné par lui. — ANTIOCHUS ÉPIPHANE. — Régence de Cléopâtre. — Retour d'Antiochus. Sa vie honteuse. Ses conquêtes. — Prise de Jérusalem. — Soumission d'Antiochus. — Sa tyrannie. — Martyre des Machabées. — Mort d'Antiochus. — ANTIOCHUS EUPATOR. — Régence de Lysias. — DÉMÉTRIUS SOTER. — Conspiration d'Olopherne. — Bataille entre Alexandre Bala et Démétrius. — Mort de ce dernier. — ALEXANDRE BALA. — Ses noces. — Crime de son favori Ammonias. — Défaite et mort d'Alexandre. — DÉMÉTRIUS NICATOR. — Son ingratitude. — Conspiration contre lui. — ANTIOCHUS SIDÈTES. — Ses exploits. Sa mort. — DÉMÉTRIUS NICATOR. — Il livre bataille à Zébina. — Il est défait. Sa mort. — ZÉBINA, CLÉOPATRE, SÉLEUCUS. — Mort de Séleucus. — Règne de Cléopâtre. — Mort de Zébina. — ANTIOCHUS GRYPUS. — Son règne peu connu. — SÉLEUCUS. — Son règne. — SÉLÈNE ET LES CINQ ROIS. — Siége et prise de la ville de Monestie. — Victoire d'Eusèbe. — Sa défaite. — Fin du règne des Séleucides. — Règne de Tigrane. — ANTIOCHUS L'ASIATIQUE. — Fin de l'ancien empire des Perses.

Lorsque Alexandre mourut, il ne laissa qu'un fils de Barsine, qui portait le nom d'Hercule. Une autre de ses femmes se trouvait enceinte; Statira, fille de Darius, espérait l'être; mais sa grossesse n'était pas déclarée. Il existait encore un frère naturel d'Alexandre, qu'on appelait Aridée, et qui prétendait au trône. Le conquérant de l'Asie n'avait désigné aucun héritier, et son vaste empire devint l'objet de l'ambition et la cause des discordes de

tous les généraux macédoniens. Tous voulaient dominer, aucun ne voulait souffrir un maître. Les principaux chefs de l'armée se sentaient à peu près égaux en naissance, en valeur, en réputation, et nul ne se montrait assez supérieur à ses collègues en richesse et en pouvoir pour exiger leur obéissance. La cavalerie demandait qu'on donnât le sceptre à Aridée, dont la raison était affaiblie par un breuvage que sa belle-mère Olympias lui avait fait donner dans son enfance.

L'infanterie s'opposait au choix d'un prince si faible. Ptolémée et d'autres généraux, qui aspiraient à l'indépendance et à la souveraineté, appuyaient cette opposition. Les peuples d'Orient, consternés de la mort d'Alexandre et effrayés du vide que laissait ce grand homme sur la terre, prévoyaient que leur pays allait devenir le théâtre des querelles sanglantes de leurs vainqueurs divisés. La Grèce, au contraire, se livrait aux transports d'une joie tumultueuse, et croyait recouvrer sans peine son antique liberté.

Au milieu de cette agitation et de ces incertitudes, tous s'occupant plus de l'avenir que du présent, personne ne gouvernait. On ne prenait aucune décision, et le corps d'Alexandre demeura cinq jours sans être enseveli. Enfin les Égyptiens et les Chaldéens l'embaumèrent, et un officier, qui portait, ainsi que le frère du roi, le nom d'Aridée, fut chargé de le transporter en Égypte.

Les généraux d'Alexandre se réunirent tous en conseil; et après beaucoup de troubles et d'agitations, ils arrêtèrent d'un commun accord qu'Aridée serait roi. Son imbécillité, qui devait l'exclure du trône, l'y fit monter, parce qu'elle laissait à chacun l'espoir de régner sous son nom.

On convint encore que si Roxane accouchait d'un fils, il régnerait conjointement avec Aridée. Perdiccas obtint la tutelle des princes et le titre de régent. Mais le régent et le roi n'avaient que l'ombre du pouvoir; les généraux

se partagèrent l'empire et administèrent leurs provinces plus en monarques qu'en gouverneurs. On donna la Thrace et les régions voisines à Lysimaque; la Macédoine et l'Épire, à Antipater; le reste de la Grèce, à Cratère; Ptolémée, fils de Lagus, eut en partage l'Égypte; Antigone, la Lycie, la Pamphilie et la Phrygie; Cassandre gouverna la Carie; Ménandre, la Lydie; Léonat, la petite Phrygie; Néoptolème, l'Arménie.

La Cappadoce et la Paphlagonie résistaient encore aux Macédoniens sous le commandement d'Ariarathe. Eumène fut chargé de soumettre ces deux provinces et d'y commander. Laomédon reçut la Syrie et la Phénicie; on donna l'une des deux Médies à Atropate, l'autre à Perdiccas. Le gouvernement de la Perse échut à Peuceste; la Babylonie, à Archon; la Mésopotamie, à Arcésilas; la Parthie et l'Hyrcanie, à Phratapherne; la Bactriane et la Sogdiane, à Philippe. Séleucus eut le commandement de toute la cavalerie; Cassandre, fils d'Antipater, celui de la garde royale. La haute Asie et les Indes restèrent sous le pouvoir des gouverneurs qu'Alexandre y avait établis.

Tel fut le premier partage que depuis changèrent les événements d'une guerre longue et sanglante. L'Europe, l'Asie et l'Afrique furent déchirées par les armes de ces nombreux rivaux qui se détrônaient tour à tour, et l'immense héritage du héros macédonien finit, comme on le verra bientôt, par se diviser en quatre monarchies principales, qui succombèrent successivement sous les armes des Romains, et devinrent des provinces de ce vaste empire. Rome, à son tour, après avoir vaincu et dominé toutes les nations civilisées, s'affaiblit par l'abus de son pouvoir, se ruina par l'excès de ses richesses, et fut renversée par les barbares du septentrion.

Parmi les généraux qui se disputaient les dépouilles de leur roi, Eumène seul montra plus de vertu que d'ambition. Il resta attaché au parti d'Aridée et d'Alexandre, fils de Roxane. Ce général, né en Thrace, d'une famille ob-

scure, s'était fait remarquer dès sa jeunesse par ses rares qualités. Philippe se l'attacha. Alexandre lui montra la même estime et la même confiance. Il lui fit épouser la sœur de Barsine, la première personne qu'il avait aimée en Perse; mais toute la famille de ce grand homme était réservée au malheur par le sort. Sisygambis, sa belle-mère, fut si affligée de son trépas qu'elle ne put y survivre. Ses deux petites-filles, Statira, veuve d'Alexandre, et Drypatis, veuve d'Éphestion, ne tardèrent pas à la suivre au tombeau.

Roxane craignait que Statira ne fût enceinte, et qu'un fils qui aurait hérité des droits de Darius et d'Alexandre ne détrônât le sien. Elle invita les deux sœurs à venir chez elle et les fit mourir secrètement par les conseils et les secours de Perdiccas. Le premier trouble qui s'éleva dans l'empire vint des colonies grecques qu'Alexandre avait établies dans l'Asie supérieure. Les vieux guerriers qui les composaient n'habitaient qu'à regret ce pays. Ils se révoltèrent, et s'étant réunis au nombre de vingt mille hommes d'infanterie et de trois mille de cavalerie sous le commandement de Philon, ils se préparèrent au départ. Perdiccas, prévoyant les suites d'une pareille entreprise, dans un moment où tant de gens aspiraient à l'indépendance, envoya Python avec un corps d'élite pour les combattre. Python essaya d'en gagner une partie afin d'augmenter ses forces et de se rendre lui-même indépendant; mais les troupes qu'il commandait, plus obéissantes que lui aux ordres de Perdiccas, combattirent les révoltés, les exterminèrent et égorgèrent même les trois mille hommes qui avaient capitulé avec Python.

A peu près en ce même temps, le peuple d'Athènes, dans l'ivresse de la joie que lui causait la mort d'Alexandre, secoua le joug des Macédoniens, invita toutes les villes grecques à briser leurs chaînes, et entreprit contre Antipater, malgré les conseils de Phocion, une guerre appelée *guerre Lamiaque*. Tous les Grecs, excepté les Thé-

bains, y prirent part ; Léosthène les commandait. Alexandre, comme tous les conquérants, dépeupla ses États pour envahir les pays lointains. Antipater, menacé d'une attaque générale, ne put réunir et armer que quatorze mille hommes. Il avait écrit en Phrygie et en Cilicie à Léonat et à Cratère pour les inviter à venir à son secours ; et, sans les attendre, il s'avança témérairement à la tête de sa petite armée pour combattre les Grecs, croyant sans doute qu'ils avaient perdu à la fois l'amour et l'habitude de la liberté, et que le nom seul des Macédoniens devait commander la victoire. Sa flotte, composée de cent dix galères, longeait les côtes de la mer ; les Thessaliens se déclarèrent d'abord pour lui, mais ensuite ils se joignirent aux Athéniens et leur donnèrent une forte cavalerie. L'armée des alliés était nombreuse et vaillante ; Antipater ne put soutenir son choc ; vaincu dans un premier combat, il n'osa en hasarder un autre, et, ne pouvant se retirer sans danger en Macédoine, il se renferma dans la petite ville de Lamia en Thessalie, pour attendre les secours qui devaient lui venir d'Asie. Les Athéniens l'assiégèrent ; l'attaque fut vive et la résistance opiniâtre. Léosthène, voyant ses assauts inutiles, bloqua la ville pour l'affamer. Les assiégés, privés de subsistances, furent bientôt réduits à la dernière extrémité. Cependant ils firent encore une vigoureuse sortie, dans laquelle Léosthène reçut une blessure mortelle. Antiphile prit le commandement des alliés. Sur ces entrefaites, Léonat accourut d'Asie pour secourir les Macédoniens ; mais les alliés empêchèrent sa jonction et lui livrèrent bataille. La cavalerie thessalienne, commandée par Menon, enfonça ses rangs ; Léonat lui-même périt dans le combat. La phalange macédonienne se retira sur les hauteurs, et les Grecs vainqueurs élevèrent un trophée sur le champ de bataille.

Antipater, privé d'espoir par cet événement, capitula, évacua la ville de Lamia, et se retira avec son armée et les débris de celle de Léonat. Mais bientôt la fortune lui

devint plus favorable. La flotte de Macédoine battit celle d'Athènes. Cratère débarqua en Grèce. Antipater, fortifié par son secours, livra aux alliés une bataille près de la ville de Cranon, et remporta une victoire complète. Les vaincus proposèrent la paix. Antipater voulut traiter séparément avec chaque ville. Par cette ruse, il divisa les alliés, qui se débandèrent et rentrèrent chacun dans son pays. Antipater, profitant de cette désunion, marcha sur Athènes. Son approche répandit le trouble dans la ville. Les Athéniens condamnèrent à mort Démosthène, qui les avait excités à la guerre. Phocion, chef de la république dans ces fatales circonstances, fut obligé de se rendre à discrétion, et de recevoir dans les villes de l'Attique des garnisons étrangères. Cent citoyens, qui s'étaient déclarés hautement pour la guerre et la liberté, furent exclus de tous les emplois. Démosthène fuyait pour éviter la mort; l'éloquence de ce célèbre banni inquiétait encore Antipater. Il le poursuivit vivement. Démosthène, n'espérant plus échapper à ses ennemis, s'empoisonna.

Après ces victoires, Antipater donna sa fille à Cratère. Ce mariage resserra les liens de leur amitié.

Les généraux d'Alexandre s'étaient disputé entre eux ses dépouilles mortelles, comme son empire. Mais enfin Ptolémée, arrivant lui-même en Syrie, obligea ses collègues à remplir les dernières volontés du roi. Son corps fut porté en Égypte sous la conduite du général Aridée. Le cortége était pompeux, et le char magnifique; les rayons des roues, dorés; l'attelage, composé de soixante-quatre mulets, qui portaient des couronnes d'or et des colliers de pierreries. Sur un chariot on voyait un pavillon de dix-huit pieds de largeur sur douze de hauteur, soutenu par des colonnes d'or incrustées de pierres précieuses. On admirait des bas-reliefs qui représentaient les principales actions d'Alexandre. Les quatre angles étaient remplis par des statues d'or; des lions, du même métal, semblaient défendre l'entrée du pavillon, au milieu duquel on avait

élevé un trône composé des métaux les plus précieux. Au pied du trône se trouvait le cercueil qui renfermait le corps du roi. Il était d'or, travaillé au marteau, et rempli d'aromates et de parfums. Entre le trône et le cercueil on avait placé les armes dont le héros macédonien s'était si souvent et si glorieusement servi. Tout le pavillon, couvert de riches étoffes, montrait à son sommet une immense couronne d'or qui jetait le plus vif éclat.

Un oracle annonçait que la ville qui conserverait les restes d'Alexandre deviendrait la plus riche et la plus florissante de la terre. Cette prédiction excitait l'ambition de tous les gouverneurs des provinces de l'empire. Perdiccas soutint vivement et vainement les droits de la Macédoine.

Ptolémée même, qui l'emporta, voulant conserver à la capitale de l'Égypte les avantages prédits par l'oracle, défendit de porter le corps d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon. Il le fit conduire à Memphis et déposer ensuite dans Alexandrie, où l'on bâtit, pour le renfermer, un temple superbe qui subsistait encore du temps de Léon l'Africain. Ce fut dans cette ville, fondée par Alexandre, qu'on lui rendit les honneurs divins.

La division qui existait déjà sourdement entre les successeurs d'Alexandre ne tarda pas longtemps à éclater. Perdiccas, après avoir battu, pris et tué le roi Ariarathe, pour établir Eumène en Cappadoce, conçut le dessein d'épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre, qui habitait la ville de Sardes. On s'aperçut bientôt qu'il aspirait à la souveraineté de l'empire, dont la régence lui était confiée. Antigone, Antipater, Cratère et Ptolémée se liguèrent ensemble pour s'opposer à ses projets.

Perdiccas, uni avec Eumène, le chargea de garder l'Asie. Il ajouta à ses gouvernements la Carie, la Lycie, la Phrygie, et lui recommanda de surveiller Néoptolème, gouverneur d'Arménie, qui commandait la phalange, et dont il soupçonnait les intentions. Ces arrangements terminés, il prit avec lui les deux rois Aridée, qu'on ap-



pelait Philippe et Alexandre, fils de Roxane, et il marcha en Égypte à la tête de son armée.

Après son départ, Eumène attaqua et battit Néoptolème, qui se réfugia en Cilicie, où il trouva Antipater et Cratère arrivés. Antipater marchait au secours de Ptolémée ; il détacha Cratère et Néoptolème pour combattre Eumène. Ces deux généraux espéraient que les Macédoniens se rangeraient sous leurs drapeaux plutôt que de rester dans l'armée d'Eumène, dont la majeure partie n'était composée que d'Asiatiques. Eumène sentit le danger de cette position ; il cacha à ses troupes les noms des généraux qu'il allait combattre, n'opposa aucun de ses Macédoniens à ceux de Cratère, et ne leur fit combattre que des troupes alliées thébaines ou athéniennes. La bataille fut rude ; Cratère y périt, après avoir fait des prodiges de valeur. Néoptolème et Eumène se joignirent, se prirent corps à corps, tombèrent de cheval sans se quitter, et combattirent avec acharnement et sans repos, jusqu'au moment où Néoptolème reçut le coup mortel.

Eumène rendit de grands honneurs aux deux chefs ennemis qu'il avait vaincus, et qui avaient été autrefois ses compagnons d'armes et ses amis.

Pendant ce temps Perdiccas était entré en Égypte ; mais il éprouva une résistance qu'il n'attendait pas. Sa sévérité, son orgueil irritaient les esprits. La douceur et les vertus de Ptolémée gagnaient tous les cœurs. Les Égyptiens prenaient les armes pour lui avec enthousiasme ; les Grecs venaient en foule de toutes parts rejoindre ses drapeaux. Les soldats de Perdiccas commençaient à déserter. Malgré ces dispositions il persista dans son dessein, et força ses troupes de traverser à la nage un bras du Nil. Les Égyptiens le battirent ; il perdit au passage du fleuve deux mille hommes dont la moitié se noya et l'autre fut mangée par les crocodiles.

Les Macédoniens irrités se révoltèrent et égorgèrent Perdiccas dans sa tente, avec tous les amis qui l'entou-

raient. Deux jours après on apprit la victoire d'Eumène sur Cratère et sur Néoptolème. Si cette nouvelle fût arrivée plus promptement, elle eût peut-être empêché cette révolte si funeste à Perdiccas et si favorable à ses ennemis.

Ptolémée, après un léger combat, entra dans le camp royal; l'armée se prononça en sa faveur. Il fit signer au roi mineur un décret qui déclarait ennemis publics Eumène et cinquante généraux de son parti. Ptolémée ne voulut point être régent; il regardait les deux rois comme des fantômes, et préférait la possession de l'Égypte à une régence illusoire.

On nomma régents les généraux Aridée et Python; mais ils ne le furent pas longtemps. Eurydice, femme du roi Philippe, intriguait contre eux et ne leur laissait pas de pouvoir. Ils se démirent de leurs emplois, et Antipater fut déclaré seul régent de l'empire.

Celui-ci fit un nouveau partage des provinces, et en exclut tous les chefs qui avaient embrassé le parti de Perdiccas et d'Eumène.

Le commandement général de la cavalerie donnait à Séleucus un grand crédit dans l'armée. Il eut dans le nouveau partage le gouvernement de Babylone, et devint par la suite le plus puissant des successeurs d'Alexandre.

Python obtint la Médie; mais Atropate, qui en était gouverneur, en conserva une partie et se rendit indépendant. Antipater retourna en Macédoine et envoya Antigone contre Eumène; mais comme il ne s'y fiait pas entièrement, il chargea son fils Cassandre de commander sa cavalerie et de le surveiller.

Ce fut dans ce temps que mourut Jaddus, grand prêtre de Jérusalem : Onias lui succéda (av. J.-C. 321).

Antigone livra en Cappadoce une bataille à Eumène : celui-ci, trahi par Apollonide, fut battu et perdit huit mille hommes. Quelques jours après il s'empara du traître et le fit pendre.

Eumène, pressé vivement, se renferma dans le château de Nora, et y demeura bloqué. Pendant ce temps Ptolémée conquit la Phénicie, la Syrie et la Judée. Les Juifs de Jérusalem résistèrent : Ptolémée prit la ville d'assaut et emmena deux cent mille habitants en Égypte.

Le régent Antipater étant tombé malade en Macédoine, les Athéniens mandèrent à Antigone qu'il devait se hâter et venir s'emparer de la Grèce, qui ne tenait plus qu'à *un vieux fil près de rompre*. L'Athénien Démade, qui avait écrit cette lettre, était ambassadeur en Macédoine. Cassandre s'y trouvait aussi ; ce jeune prince, ayant intercepté la dépêche, poignarda Démade et son fils en présence d'Antipater, qui vit ses habits couverts de leur sang. Antipater mourut après avoir nommé Polysperchon régent de l'empire et gouverneur de Macédoine. Cassandre lui fut adjoint ; mais comme il prétendait seul à ces deux emplois, il forma un parti contre Polysperchon, et s'allia avec Ptolémée et Antigone, dont le but était de détruire, non-seulement le régent, mais la régence et les rois, pour être indépendants et pour devenir souverains des portions de l'empire qu'ils gouvernaient.

Antigone paraissait alors le plus puissant de tous. Il possédait les riches provinces de l'Asie Mineure, commandait une armée de soixante et dix mille hommes, et convoitait la succession d'Alexandre tout entière. Il ôta la petite Phrygie à Aridée et l'Hellespont à Clytus. Le régent Polysperchon, pour fortifier son crédit et son autorité, rappela en Macédoine Olympias, mère d'Alexandre, et lui proposa de partager le pouvoir suprême. Elle était retirée en Épire ; Eumène lui conseillait d'y rester. Méprisant cet avis, elle vint en Macédoine, brûlant du désir de se venger et de régner. Polysperchon, qui désirait se concilier l'opinion et l'affection publique, rendit la liberté à Athènes et à toutes les villes de la Grèce. Les Athéniens, toujours ingrats, condamnèrent Phocion à la mort ; mais ils ne jouirent pas longtemps d'une liberté dont ils usaient si mal.

Cassandre s'empara de leur ville et y établit Démétrius de Phalère pour les gouverner.

Eumène cependant avait obtenu par un traité la liberté de sortir de Nora. Il leva une nouvelle armée. Le régent, Polysperchon, lui envoya, au nom des rois, une commission de généralissime pour combattre Antigone et ses collègues, révoltés contre l'autorité royale. Olympias ratifia cet acte ; mais les officiers grecs refusaient d'obéir à Eumène, qu'un ancien décret déclarait ennemi public. Cet habile général, connaissant la superstition de son siècle, raconta qu'Alexandre lui était apparu pour lui recommander de protéger ses enfants, et avait promis que bien qu'invisible, il présiderait toujours en personne le conseil qu'Eumène rassemblerait. Nul ne douta de la vérité de ce récit. On prépara dans la salle du conseil un trône destiné à l'ombre du roi, et tous les officiers obéirent sans résistance aux ordres donnés au nom d'Alexandre.

Eumène marcha promptement en Syrie ; Antigone, qui commandait des troupes plus nombreuses, le força de se réfugier en Mésopotamie. Là il invoqua vainement l'assistance de Séleucus et de Python. Les gouverneurs n'avaient élu des rois faibles que pour devenir indépendants. Ainsi ils ne pouvaient seconder les projets du plus habile des capitaines d'Alexandre, qui seul voulait et pouvait affermir l'autorité royale. Tout ce qu'il obtint de Séleucus, ce fut la liberté de passer librement jusqu'à Suze. Là il trouva Peuceste qui avait battu Python, et par son secours il se vit en état de marcher de nouveau pour combattre Antigone.

Depuis qu'Olympias résidait en Macédoine, elle y jouissait d'une grande autorité dont elle fit un cruel usage. Aridée ou Philippe n'était que l'ombre d'un roi ; mais cette ombre importunait encore une reine jalouse du pouvoir suprême. Elle le fit périr, envoya un poignard, une corde et une coupe de ciguë à la reine Eurydice, en lui laissant le choix de ces instruments de mort. Eurydice s'étrangla,

après avoir accablé d'imprécations cette femme inhumaine.

Nicanor, frère de Cassandre, et cent de ses amis, furent punis par des supplices de leur attachement au roi. Le sort des tyrans est de craindre tous ceux qu'ils font trembler. La cruelle Olympias s'enferma dans la ville de Pydna avec le jeune roi Alexandre et Roxane sa mère, Déidamie, fille du roi d'Épire, et Thessalonice, sœur d'Alexandre le Grand.

Cassandre, informé de tous ces massacres, vint assiéger Pydna. Éacide accourait au secours d'Olympias; mais l'armée d'Épire, indignée de voir son roi soutenir une cause si odieuse, se révolta, se déclara pour Cassandre, et détrôna son souverain. Le jeune Pyrrhus, fils d'Éacide, fut sauvé par des esclaves, qui conservèrent ainsi à la Grèce un grand homme.

Cette révolution en Épire ne laissait plus à la reine de Macédoine d'autre appui que Polysperchon. Il arrivait pour la défendre; mais Cassandre envoya contre lui Callas, qui gagna une partie de ses troupes et le contraignit de fuir en Asie.

Olympias, privée de tout appui, se vit obligée de se rendre. Les familles de ses nombreuses victimes l'accusèrent dans l'assemblée générale des Macédoniens : personne n'osa la défendre; elle fut condamnée à mort.

Cassandre lui proposa de s'embarquer secrètement sur une galère qui la conduirait à Athènes : il ne voulait pas la sauver; mais son projet était de la faire périr sur la mer en perçant son navire, afin qu'on attribuât sa mort au courroux des dieux. Olympias refusa sa proposition et dit qu'elle ne fuirait point lâchement, qu'elle plaiderait sa cause devant le peuple, qui ne pouvait la condamner sans l'entendre. Cassandre, craignant cet éclat, chargea deux cents soldats de la tuer; mais quand ils furent en sa présence, la fierté de ses regards, la majesté de son rang, le souvenir du héros auquel elle avait donné le jour, les

frappèrent de respect et de crainte. Ils ne purent jamais lever leurs glaives sur la mère d'Alexandre, et se retirèrent sans avoir exécuté les ordres de leur chef.

Les parents de Nicanor et les autres victimes d'Olympias, craignant de voir échapper leur vengeance, se précipitèrent dans l'appartement de la reine et la poignardèrent.

L'ambitieux Cassandre ne croyait plus voir entre le trône et lui que le jeune Alexandre et sa mère Roxane; mais avant de renverser cette faible barrière, il chercha les moyens de captiver l'opinion publique. Pour rappeler les crimes d'Olympias, il fit de solennelles et magnifiques obsèques à Philippe et à Eurydice. Ce respect hypocrite pour les rois ne tarda pas à se démentir. Il enferma le jeune Alexandre et sa mère dans le château d'Amphipolis; on les y traita non en princes, mais en captifs. Polysperchon, à la tête d'un corps de troupes en Éolie, continuait de se défendre. Il força même Cassandre à se réfugier en Macédoine; mais son fils, qu'on nommait Alexandre, abandonna son parti, se joignit à Cassandre, et fut bientôt puni de sa trahison; il périt dans un tumulte à Sicyone.

Le parti royal n'avait plus d'autre soutien que le fidèle Eumène, qui résistait en Asie aux efforts réunis d'Antigone, de Python et de Séleucus. Cette guerre fut longtemps mêlée, pour les deux partis, de revers et de succès; enfin on en vint à une bataille décisive. Eumène y déploya sa valeur accoutumée; mais Peuceste, dont on avait jusque-là vanté la bravoure, abandonna son ami et prit la fuite.

Les soldats d'Eumène se révoltèrent contre lui. Il leur demanda la mort, qu'il préférait à la captivité : il ne put l'obtenir, et ces lâches guerriers le livrèrent à Antigone. Celui-ci hésita longtemps sur le traitement qu'il ferait à cet illustre prisonnier; c'était un ancien ami, mais un redoutable rival.

Démétrius, fils d'Antigone, parlait vivement en faveur

d'Eumène; l'ambition l'emporta sur la générosité; Eumène fut tué dans sa prison. Délivré d'un tel concurrent, Antigone se crut le maître de l'empire. Il cassa plusieurs gouverneurs, en fit mourir d'autres, et même Python, gouverneur de Médie.

Séleucus, à la tête des proscrits, se sauva en Égypte, et forma contre Antigone une ligue avec Ptolémée, Lysimaque et Cassandre. L'Orient et la Grèce devinrent depuis ce moment un théâtre de carnage. L'Asie Mineure fut ravagée par Cassandre; le fameux Démétrius, fils d'Antigone, et qu'on nomma Poliorcète (preneur de villes), se formait alors par des revers. Les troupes de Cassandre, plus nombreuses que les siennes, l'obligeaient à de fréquentes retraites. Babylone et Suze étaient conquises et pillées par Antigone, qui s'empara de Tyr, de Joppé et de Gaza. Ptolémée, après avoir conquis l'île de Chypre, tua le roi Nicoclès. La reine Axitia, les princesses ses filles et leurs maris mirent le feu à leur palais pour s'ensevelir sous ses débris.

Le roi d'Égypte livra une grande bataille à Démétrius, et remporta une victoire complète qui entraîna la conquête de la Palestine, de la Célésyrie et de la Phénicie. Démétrius répara bientôt sa défaite par un avantage signalé sur un lieutenant de Ptolémée. Cependant Séleucus eut l'audace de rentrer en Mésopotamie avec mille hommes. Cette entreprise hardie fut couronnée de succès; tous les peuples se déclarèrent pour lui. Il battit Nicanor et entra dans Babylone. C'est de cette entrée que date la fameuse ère des Séleucides, que les Juifs appelèrent l'ère des Contrats, et les Arabes l'ère du *Bicornu*, parce que Séleucus était si fort qu'il arrêtait un taureau en le saisissant par les cornes (av. J.-C. 311).

Antigone, secondé par Démétrius, son fils, continua vivement la guerre contre les alliés. La fortune lui fut quelque temps si favorable, qu'il fit perdre à Ptolémée toutes ses conquêtes, et le força de se retirer en Égypte. Ses

armes pénétrèrent jusqu'au centre de l'Arabie-Pétrée. Démétrius marcha en vainqueur jusqu'à Babylone; il prit même un de ses forts ; mais les excès que commirent ses troupes dans le pays redoublèrent l'attachement des habitants pour Séleucus.

Ces scènes de carnage furent interrompues par une paix ou plutôt par une trêve.

Ce traité donna la Macédoine à Cassandre jusqu'à la majorité du fils de Roxane, la Thrace à Lysimaque, l'Égypte à Ptolémée, l'Asie Mineure et la Syrie à Antigone, la Perse et la Médie à Séleucus.

Les Macédoniens commençaient à se fatiguer de ces guerres continuelles, de l'ambition des gouverneurs des provinces et de leurs discordes interminables. Ils éclataient de toutes parts en murmures et ne dissimulaient pas le projet qu'ils avaient formé de tirer de prison leur jeune roi, âgé alors de quatorze ans.

Cassandre, redoutant une révolution dont l'objet était de lui donner un maître, fit tuer secrètement, dans le château d'Amphipolis, le jeune Alexandre et sa mère Roxane.

Polysperchon, qui commandait dans le Péloponèse, prit les armes pour venger son roi. Il fit venir de Pergame dans son camp le jeune Hercule, âgé de dix-sept ans, fils d'Alexandre et de Barsine, veuve de Memnon. Lorsqu'il fut arrivé sur les frontières de la Macédoine, Cassandre lui demanda une entrevue. Il lui représenta que son entreprise, si elle réussissait, perdrait tous les généraux et lui tout le premier; que le nouveau roi ne supporterait pas des sujets si puissants, et qu'il les punirait d'avoir si longtemps usurpé l'autorité royale. La vertu de Polysperchon n'était pas assez forte pour résister à la crainte et à l'ambition ; il céda aux conseils de Cassandre, et fit mourir Hercule et sa mère.

Il ne restait plus de princes de la famille d'Alexandre. Les gouverneurs, indépendants, reprirent les armes avec

plus d'ardeur que jamais pour se disputer l'empire.

Ptolémée, voulant donner plus de force à ses prétentions, engagea Cléopâtre, sœur d'Alexandre et veuve du roi d'Épire, à l'épouser. Cette princesse résidait à Sardes. Comme elle en partait pour aller en Égypte, le gouverneur de Sardes l'arrêta et la fit assassiner par les ordres d'Antigone, qui envoya ensuite au supplice les agents de son crime.

Séleucus et Ptolémée donnaient une base solide à leur autorité; ils se faisaient chérir par leur douceur et par leurs vertus. Antigone ne fondait son pouvoir que sur la force. On admirait sa valeur et ses talents; mais on détestait sa tyrannie; sa politique était perfide, et personne ne croyait à ses promesses ni à ses serments.

Ce fut lui qui le premier osa prendre le titre de roi, au moment où son fils venait de s'emparer de Salamine, de Chypre, et de battre complétement Ptolémée.

Comme il voulait se concilier dans ce premier instant l'amitié des Grecs, il chassa d'Athènes Démétrius de Phalère, et rendit aux Athéniens une liberté illusoire.

Tous les autres gouverneurs de province, profitant de l'exemple d'Antigone, prirent le sceptre. Séleucus combattit et tua Nicanor. Il s'affermit en Médie, en Assyrie, et soumit totalement la Perse, la Bactriane et l'Hyrcanie. Il voulait aussi s'assurer des conquêtes d'Alexandre dans les Indes; mais un roi indien nommé Sandrocotte, à la tête de six cent mille hommes, le força de renoncer à ses prétentions et de se contenter d'un tribut de cinq cents éléphants. Ce fut le seul fruit qui resta aux Grecs de l'expédition sanglante des Macédoniens dans les Indes.

Cassandre et Démétrius combattirent dans l'Attique avec des succès divers. Ptolémée perdit Sicyone et Corinthe, qui s'étaient mises sous sa protection.

L'orgueil d'Antigone révolta bientôt tous ses collègues. Délivré de la famille d'Alexandre, il se croyait seul digne de l'empire, et méprisait ouvertement tous ses rivaux. Il disait, ainsi que son fils Démétrius, que Ptolémée n'é-

tait qu'un capitaine de vaisseaux marchands, Séleucus un commandant d'éléphants, et Lysimaque un trésorier.

La vanité fait plus d'ennemis que la puissance. Ptolémée, Cassandre, Séleucus et Lysimaque s'allièrent contre Antigone et Démétrius. La plaine d'Ipsus, en Phrygie, fut le champ de bataille où se décida cette grande querelle.

Démétrius commença l'action : son impétuosité mit en fuite un corps de troupes commandé par Antiochus, fils de Séleucus. Mais, trop ardent à la poursuite, il perdit, en s'éloignant, le reste de son armée, qu'il laissa à découvert. Séleucus, profitant de cette faute, entoura l'infanterie de Démétrius, qui, loin de combattre, se rangéa sous ses drapeaux. Antigone, abandonné par la fortune, trahi par ses soldats, combattit longtemps avec fureur, et tomba percé de coups. Il avait quatre-vingts ans.

Démétrius se sauva à Éphèse avec neuf mille hommes. Il dût son salut au courage d'un ami : le jeune Pyrrhus, si fameux depuis par ses guerres contre les Romains, renversant tout ce qu'il combattait, lui ouvrit un passage au travers des rangs ennemis.

Après la bataille d'Ipsus, les confédérés se partagèrent les États d'Antigone. Par ce traité, l'empire d'Alexandre se trouva définitivement divisé en quatre royaumes. Ptolémée eut l'Égypte, la Libye, l'Arabie, la Célésyrie et la Palestine; Cassandre, la Macédoine et la Grèce; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie et quelques autres provinces au delà du Bosphore et de l'Hellespont. Séleucus posséda tout le reste de l'Asie jusqu'aux frontières des Indes. Son royaume prit le nom de royaume de Syrie, parce qu'il bâtit dans cette province la ville d'Antioche, qui devint sa résidence et celle de ses successeurs; sa race s'appela Séleucide, et gouverna longtemps l'empire des Perses.

SÉLEUCUS NICATOR.

(An du monde 3700. — Avant Jésus-Christ 304.)

Séleucus, jouissant du repos que lui donnait la paix, agrandit et embellit la ville qu'il avait bâtie sur l'Oronte, et qu'il nomma Antioche, par tendresse pour son père Antiochus et pour son fils qui portait le même nom. Elle devint la capitale de l'Orient. Il bâtit encore d'autres villes, savoir : Séleucie, dans le voisinage de Babylone, dont elle hâta la ruine ; Apamée, du nom de sa femme, fille d'Artabaze, satrape de Perse, et Loadice, en mémoire de sa mère. Il accorda dans toutes ces villes beaucoup de privilèges au juifs, qui lui avaient donné de grands secours. Aussi modéré dans la prospérité que ferme dans le malheur, il eut la générosité de relever la fortune de Démétrius, qui, après avoir pris tant de villes, ne trouvait d'asile dans aucune. Athènes même, qui lui devait sa liberté, venait de lui fermer honteusement ses portes. Séleucus épousa Stratonice, fille de Démétrius, et se ligua avec lui contre Lysimaque pour donner quelque apanage à son beau-père.

Démétrius, loin de payer ce bienfait par une juste reconnaissance, abandonna bientôt son gendre. Ayant perdu sa femme Phila, sœur de Cassandre, il se raccommoda avec Ptolémée, et épousa sa fille Ptolémaïde.

Le roi d'Égypte lui céda, en faveur de cette alliance, Chypre, Tyr, Sidon et même la Cilicie: cette dernière province appartenait de droit à Séleucus, qui devint son ennemi.

Cassandre, le plus barbare des successeurs d'Alexandre, mourut alors d'hydropisie. Il laissait trois fils qu'il avait eus d'une sœur d'Alexandre, nommée Thessalonice.

L'aîné, Philippe, ne survécut pas longtemps à son père. Antipater, le second, voulait lui succéder ; mais Thessalonice favorisait, à son préjudice, le troisième de ses fils,

nommé Alexandre. Antipater, furieux de cette intrigue, assassina sa mère. Alexandre, voulant la venger, implora le secours de Pyrrhus, roi d'Épire, et de Démétrius, qui, après avoir perdu ses nouveaux États en Asie, était descendu dans la Grèce, avait pris Athènes et vaincu les Lacédémoniens.

Antipater perdit une bataille, et s'enfuit en Thrace, où il mourut. L'ingrat Alexandre, craignant ses protecteurs, voulut renvoyer Pyrrhus en Épire et se défaire de Démétrius; celui-ci le prévint et le tua.

Ainsi, toute la famille du conquérant de l'Asie périt de mort violente. Les Macédoniens placèrent Démétrius sur le trône; mais, peu satisfait de ce patrimoine d'Alexandre, il ne dissimula pas son projet de conquérir la Grèce et l'Orient. Il fut attaqué par Lysimaque et par Pyrrhus, qui le vainquirent si complétement, qu'il se vit obligé de se déguiser en soldat et d'échapper à la mort par la fuite.

On déclara Pyrrhus roi de Macédoine; il céda une partie de ce royaume à Lysimaque.

Démétrius, rentré en Asie, leva des troupes et fit quelques conquêtes. Séleucus le battit et s'empara de sa personne. Lysimaque exigeait sa mort; Séleucus lui conserva la vie. Mais, forcé de languir dans la captivité et de renoncer à toute ambition, il s'abandonna aux vices, et mourut dans la débauche, à cinquante-quatre ans. La veille de sa chute, il se berçait encore des songes de la gloire : dépourvu de ses États et réduit à commander une poignée de soldats, il surveillait la confection d'un manteau magnifique où l'on avait brodé la carte de l'empire d'Alexandre, dont il méditait la conquête.

Son fils Antigone, plus heureux que lui, rassembla ses amis, leva des troupes, conquit la Macédoine, et y établit sa race, qui posséda ce royaume jusqu'au règne de Persée, que les Romains vainquirent et réduisirent en servitude.

Le bonheur dont jouissait Séleucus, et qu'il devait plus encore à ses vertus qu'à ses exploits, fut quelque temps

troublé par un violent chagrin. Antiochus, son fils, plongé dans une mélancolie profonde, s'acheminait lentement au tombeau. Personne ne pouvait expliquer le genre et la cause du mal qui le consumait. Le médecin Érasistrate, remarquant l'agitation qu'éprouvait le jeune prince lorsque la reine Stratonice, sa belle-mère, s'offrait à ses yeux, découvrit le secret de son cœur et de sa maladie ; mais, aussi prudent que pénétrant, il usa d'une sage précaution pour communiquer sa découverte au roi, et lui dit que la femme de son médecin était l'objet de la passion d'Antiochus, et serait probablement la cause de sa mort. Séleucus, brûlant du désir de sauver son fils, offrit tous ses trésors à Érasistrate pour l'engager à répudier sa femme et à la céder au prince.

Le médecin, après avoir résisté quelque temps, découvrit par degrés au roi la vérité tout entière, en l'invitant à prendre pour lui-même le conseil qu'il lui avait donné.

Le roi, réduit à la nécessité de renoncer à sa femme ou de perdre son fils, sacrifia l'amour conjugal à l'amour paternel, rompit ses liens avec Stratonice, et lui permit d'épouser son fils.

Depuis la mort d'Alexandre, une amitié constante unissait Séleucus à Lysimaque. A l'âge de quatre-vingts ans, ils se brouillèrent et se déclarèrent la guerre. Séleucus reprit la ville de Sardes, dont Lysimaque s'était emparé, et lui livra ensuite bataille en Phrygie. Lysimaque fut vaincu et tué. Séleucus se rendit maître de ses États. Il restait ainsi le seul des capitaines d'Alexandre, et, comme il le disait lui-même, le vainqueur des vainqueurs. Il prit alors le titre de *Nicator* (victorieux). Six mois après, s'étant mis en route pour conquérir la Macédoine, il périt assassiné par Ptolémée Céraunus.

Séleucus régna vingt ans depuis la bataille d'Ipsus, et trente et un, si l'on date son règne de l'ère des Séleucides. On le regretta dans l'Orient qu'il avait conquis et pacifié. Les Athéniens lui payèrent un juste tribut d'éloges. Loin de

contribuer, comme ses collègues, à leur oppression, il leur avait renvoyé généreusement la bibliothèque dont Xerxès s'était emparé.

ANTIOCHUS SOTER.

(An du monde 3720. — Avant Jésus-Christ 284.)

Lorsque Lysimaque périt en Phrygie, dans le combat que lui avait livré Séleucus, il laissa le trône de Thrace à ses fils et la régence à Arsinoé, sa femme. Ptolémée Céraunus, chassé de son pays par les Égyptiens, était le frère d'Arsinoé. Il se réfugia en Thrace, où, conformément aux mœurs de l'Asie et de l'Afrique, il engagea sa sœur à l'épouser, promettant d'être le tuteur et l'appui de ses enfants; mais, après le mariage, il assassina les jeunes princes Lysimaque et Philippe, exila la reine en Samothrace, monta sur le trône, et, ainsi que nous l'avons rapporté, fit périr avec perfidie Séleucus, qui était entré en Thrace comme conquérant.

Tous ces crimes lui attirèrent bientôt un châtiment aussi imprévu que mérité.

La Gaule, trop peuplée, envoyait alors dans toute l'Europe des colonies guerrières qui cherchaient dans les pays les plus éloignés de nouvelles richesses, une nouvelle gloire et une nouvelle patrie. Les Gaulois entrèrent en Thrace. Céraunus voulut en vain les repousser; ils le battirent, le tuèrent, pillèrent le pays, passèrent l'Hellespont, entrèrent en Asie, où ils exercèrent beaucoup de brigandages, et contractèrent une alliance avec Nicomède, roi de Bithynie. Par ce traité, ils obtinrent la possession de cette partie de l'Asie Mineure qu'on appela depuis Galatie.

Antiochus, en montant sur le trône de son père, se trouva forcé de soutenir la guerre en Thrace et en Asie contre les Gaulois, et en Macédoine contre Antigone, fils de Démétrius. Les Gaulois avaient fait une invasion dans ce royaume; mais Sosthène les en chassa. Après quelques combats dont

le succès resta indécis; Antiochus fit la paix, laissa la Macédoine à Antigone, et lui fit épouser une fille qu'il avait eue de Stratonice, nommée Philoe. Débarrassé de cette guerre, le roi de Syrie marcha contre les Gaulois qui dévastaient l'Asie. Il leur livra bataille, remporta sur eux une victoire complète, et en délivra le pays. Cette action glorieuse lui mérita le surnom de *Soter* ou *Sauveur*.

Dans ce temps, Pyrrhus entreprit la conquête de l'Italie. Il s'acquit d'abord une grande renommée par plusieurs victoires; mais il fut obligé de céder à la fortune des Romains. Il avait épouvanté l'Italie, tyrannisé la Sicile; et, semblable à la plupart des conquérants, qui ne savent point borner leur ambition, il perdit tout le fruit de ses exploits, et se vit obligé de rentrer en Épire. Un tel royaume était trop petit pour un si grand nom. Il attaqua Antigone, le battit, et lui enleva presque toute la Macédoine.

Les Lacédémoniens s'étant déclarés contre lui, il entra dans leur pays et fit le siége de Sparte; mais il y fut blessé, et ne put forcer les murailles d'une ville que défendaient de braves guerriers et de sages lois. Il s'en éloigna et marcha contre Argos. Cette expédition termina sa vie. En sortant de cette ville, ses troupes se trouvèrent pêle-mêle avec les Argiens dans une rue étroite; Pyrrhus s'étant attaché à combattre un jeune et vaillant Grec qui osait arrêter ses pas; la mère du jeune soldat, qui voyait avec désespoir le danger de son fils près de périr sous ses yeux, jeta de la fenêtre où elle était une forte tuile sur la tête du roi et le tua.

Ainsi, par un jeu du sort, la main d'une pauvre femme abattit ce héros, dont le nom, retentissant dans l'Asie et dans l'Europe, avait porté l'épouvante à Babylone, à Sparte et à Rome.

Antiochus Soter vit son règne troublé par les séditions. Un de ses généraux, nommé Philitère, se révolta en Lydie, et résista avec succès à son souverain. Son fils aîné forma une conjuration contre lui; le roi l'envoya au supplice. Il

mourut lui-même peu de temps après, et laissa le sceptre à un autre fils qu'il avait eu de Stratonice, et qui se nommait comme lui Antiochus.

ANTIOCHUS THÉOS.

(An du monde 3754. — Avant Jésus-Christ 250.)

Le nouveau roi, appelé au secours des habitants de Milet, les délivra de l'oppression de Timarque, qu'il vainquit et qu'il tua. On peut juger du malheur des Milésiens par leur reconnaissance. Ils regardèrent comme un dieu le vainqueur du tyran, et le surnommèrent *Théos*.

Le fameux Bérose, historien de Babylone et célèbre astrologue, vécut sous le règne de ce prince. Son éloquence lui valut un singulier hommage : les Athéniens lui élevèrent une statue avec une langue d'or.

Ptolémée, roi d'Égypte, ayant accordé sa protection aux Lydiens révoltés, chassa de Sardes Apamée, sœur d'Antiochus. Le roi de Syrie prit les armes pour venger cette injure. Cette guerre occupant toutes ses forces, les provinces d'Orient, qui n'étaient plus contenues par des troupes, se soulevèrent. Agathoclès, gouverneur de la Parthie, avait outragé un jeune homme nommé Tiridate. Arsace, son frère, rassembla quelques amis, tua le gouverneur, arma le peuple, chassa les Macédoniens, et cette révolte amena une révolution générale. Arsace fonda le royaume des Parthes, et devint la tige de la célèbre dynastie des Arsacides (av. J.-C. 249), qui domina l'Asie, et, seule dans l'univers, posa des bornes à la puissance romaine.

Théodote, imitant l'exemple d'Arsace, souleva la Bactriane, de sorte qu'en peu de mois le roi de Syrie perdit toutes les provinces de l'Orient au delà du Tigre. Ces événements se passèrent la quatorzième année de la première guerre des Romains contre les Carthaginois.

La guerre d'Égypte n'avait été marquée par aucune ac-

tion importante. Antiochus était pressé de la terminer pour s'occuper plus librement des affaires intérieures de son empire. Ptolémée lui accorda la paix, en le forçant à épouser Bérénice, sa fille, à répudier Laodice, à déshériter ses enfants du premier lit, et à désigner pour ses successeurs les enfants qui naîtraient de ce nouveau mariage. Tout roi qui ne maintient pas son autorité dans ses États est nécessairement l'esclave ou la proie de l'étranger.

Ptolémée amena lui-même sa fille à Séleucie. Il l'aimait si tendrement que, tant qu'il vécut, il lui envoya en Syrie de l'eau du Nil pour sa boisson. Heureux et fier de son triomphe, il croyait avoir assuré la gloire et le bonheur de sa fille ; mais il oubliait que les traités arrachés par la force sont rarement solides. Ptolémée mourut deux ans après cette alliance. Aussitôt Antiochus répudia, exila l'Égyptienne, et reprit Laodice, qui revint à Séleucie avec ses enfants, Séleucus et Antiochus Hiérax.

Cette reine vindicative et cruelle, n'oubliant pas son injure, quoiqu'elle eût été réparée, connaissant la faiblesse du roi et redoutant un nouvel affront, l'empoisonna. Elle fit mettre dans son lit, après sa mort, Artimon, qui ressemblait parfaitement au roi du visage et de la voix. Ce faux Antiochus appela près de lui les grands de la Syrie et de la Perse, leur recommanda d'une voix mourante Laodice et ses enfants, et dicta une proclamation qui donnait le trône à son fils aîné Séleucus. Lorsque cette atroce comédie fut jouée, on déclara la mort du roi.

SÉLEUCUS CALLINICUS.

(An du monde 3758. — Avant Jésus-Christ 246.)

Laodice régnait sous le nom de ses fils : cette femme implacable ne se crut pas encore assez vengée par la mort de son mari, et voulut faire périr Bérénice, qui s'était réfugiée dans la ville de Daphné. La malheureuse reine assiégée n'avait espoir que dans les secours que lui promettait son

frère Ptolémée Évergète, qui accourait avec une armée pour la protéger. Mais la garnison de Daphné ouvrit ses portes et livra Bérénice. Sa féroce ennemie la fit mourir avec tous les Égyptiens de sa suite. Ptolémée, arrivant trop tard pour sauver sa sœur, sut au moins la venger. Les crimes dont la cour de Syrie venait d'être le théâtre excitaient une juste haine contre Laodice, et un profond mépris pour Séleucus.

Les troupes d'Asie se joignirent à celles d'Égypte ; Laodice, abandonnée, expia ses forfaits dans les supplices. Ptolémée s'empara rapidement de la Cilicie et de la Syrie. Il approchait de Babylone, et il aurait conquis tout l'Orient si une sédition ne l'eût forcé de retourner en Égypte. Il y rapporta toutes les richesses qu'en avait enlevées Cambyse ; ce qui lui mérita le surnom d'*Évergète* (bienfaiteur). On donna par dérision à Séleucus celui de *Callinicus* (habile, astucieux).

Ce prince, profitant du départ de Ptolémée, partit avec une flotte pour soumettre les villes maritimes d'Asie qui s'étaient révoltées. Cette flotte, battue par une tempête, périt sur les côtes, et le roi se sauva presque seul. Tant de malheurs firent succéder dans le cœur de ses sujets la pitié à la haine. Les villes rebelles se soumirent, et conclurent avec lui un traité qu'on inscrivit sur une colonne de marbre. Ce monument existe encore, et le comte d'Arundel l'a porté en Angleterre.

Séleucus, ayant rassemblé une armée, combattit en Phénicie les Égyptiens ; mais il fut vaincu par Ptolémée et poursuivi jusqu'à Antioche. Son frère Antiochus, surnommé *Hiérax* (épervier), parce qu'il était ambitieux et cruel, gouvernait alors l'Asie Mineure. Il vint avec des troupes au secours du roi. L'union des deux frères décida Ptolémée à faire une trêve de dix ans.

Séleucus avait promis à Antiochus d'ériger son gouvernement en royaume ; après la trêve, il ne voulut plus tenir sa parole. Les deux frères se déclarèrent la guerre, et

se livrèrent bataille à Ancyre, en Galatie. Séleucus fut vaincu ; mais Antiochus ne put profiter de ce succès. Les Gaulois qui servaient dans son armée conspirèrent contre lui, et il se vit obligé de leur distribuer ses trésors pour racheter sa vie.

D'un autre côté, Eumène, gouverneur de Pergame, se révolta, battit Antiochus et les Gaulois, maintint son indépendance pendant vingt années, et légua ses États à son cousin Attale, qui prit le titre de roi.

La discorde des princes de Syrie favorisait les révolutions et le démembrement de l'empire d'Orient. Antiochus livra encore plusieurs combats ; complétement vaincu, il se réfugia en Égypte. Ptolémée l'y retint longtemps en prison. Il trouva enfin, par les intrigues d'une courtisane, le moyen de s'évader ; mais il fut attaqué et assassiné par des voleurs sur la frontière d'Égypte.

Séleucus, délivré de cet ennemi, tourna ses armes contre Arsace, roi des Parthes, qui consolidait de jour en jour sa puissance et l'étendait par des conquêtes. Après plusieurs efforts infructueux et des trêves aussitôt violées que conclues, il combattit en bataille rangée Arsace, qui mit son armée en déroute et le fit prisonnier.

Au bout de six ans de captivité, il mourut chez les Parthes d'une chute de cheval. Séleucus régna vingt ans. Sa femme Laodice, sœur d'un de ses généraux nommé Andromaque, lui avait donné deux fils et une fille. Il maria cette fille à Mithridate, roi de Pont, et lui céda la Phrygie en faveur de cette alliance. Ses fils s'appelaient Séleucus et Antiochus.

Séleucus régna : les Syriens, moqueurs, le surnommèrent *Céraunus* (le foudre), parce qu'il était faible d'esprit et de corps.

A cette époque, la république des Achéens se rendait célèbre sous la conduite d'Aratus, et les Romains commençaient à se mêler des affaires de la Grèce.

SÉLEUCUS CÉRAUNUS.

(An du monde 3778. — Avant Jésus-Christ 226.)

Les crimes de Laodice, les défaites et la captivité de son fils, la guerre civile des deux frères, la révolte d'Eumène, l'accroissement de la puissance des rois de Bithynie, de Pont et des Parthes, enfin le mépris des Syriens pour leurs princes, semblaient présager la chute du trône des Séleucides. Séleucus Céraunus aurait infailliblement perdu sa couronne, sans la fermeté de son cousin Achéus, fils d'Andromaque, qui prit les rênes du gouvernement et rétablit l'ordre dans l'État et la discipline dans l'armée. Guidé par ses conseils, Séleucus, ayant laissé la régence à Hermias, marcha en Phrygie contre Attale qui voulait s'emparer de toute l'Asie Mineure. Cette entreprise fut couronnée de succès ; mais deux officiers du palais, ne pouvant supporter d'être gouvernés par l'imbécile Céraunus, l'empoisonnèrent et décidèrent l'armée à reconnaître Achéus pour roi. Le généreux et fidèle Achéus vengea son prince, punit ses assassins, refusa la couronne, et l'assura au prince Antiochus, frère du feu roi, qui était alors à Babylone, d'où il partit pour se faire couronner à Antioche.

ANTIOCHUS LE GRAND.

(An du monde 3782. — Avant Jésus-Christ 222.)

Le nouveau roi, trop jeune encore pour gouverner par lui-même, se livra aux conseils du régent de Syrie, Hermias, et le nomma premier ministre. On donna le gouvernement de Médie à Molon, la Perse à Alexandre, l'Asie Mineure à Achéus ; Épigène fut chargé du commandement général des troupes.

L'esprit d'indépendance était répandu dans l'empire. Molon et Alexandre, jaloux d'Hermias, et méprisant la jeunesse du roi, se révoltèrent ; ils se déclarèrent souverains de Médie et de Perse.

Épigène voulait qu'on marchât promptement contre eux pour étouffer cette rébellion dès sa naissance. Hermias, n'adoptant point ce sage avis, perdit beaucoup de temps pour faire célébrer à Séleucus les noces d'Antiochus avec Laodice, fille de Mithridate, roi de Pont. Il fit de grands préparatifs pour attaquer Ptolémée, et se contenta d'envoyer des généraux contre les rebelles. Ces officiers, mal choisis et malhabiles, furent battus. Épigène représenta de nouveau la nécessité de soumettre les révoltés et de les intimider par la présence du roi. L'opiniâtre Hermias s'y opposa ; il confia l'armée à Xénétas, Achéen, brave guerrier, mais qui n'avait jamais commandé. Ce général inexpérimenté, n'écoutant que son ardeur, tomba dans une embuscade ; il se fit vaincre et tuer par les rebelles qui s'emparèrent de Babylone et de la Mésopotamie.

On ne fut guère plus heureux du côté de l'Égypte : les défilés du Liban étaient si bien gardés par Théodote, qui commandait les Égyptiens, que l'armée de Syrie ne put les franchir.

Antiochus, éclairé par tous ces revers, se décida à marcher lui-même contre les révoltés. Hermias fut obligé de céder à sa volonté ; mais, par un reste de son fatal ascendant, il rendit Épigène suspect et le fit exiler. Ne bornant pas là sa vengeance, il fit glisser dans les papiers du banni une lettre qui contenait un projet de conspiration. Ayant ensuite ordonné une visite chez lui, on découvrit cette lettre et l'on condamna à mort cet illustre général.

Antiochus, à la tête de son armée, passa le Tigre ; et, déployant cette valeur qui lui valut le surnom de Grand, qu'on ne devrait accorder qu'à l'héroïsme guidé par la vertu, il remporta une victoire complète sur Molon, qui se tua de désespoir.

Lorsque son frère Alexandre apprit cette nouvelle en Perse, il égorgea toute sa famille et se donna la mort.

Le roi soumit tout l'Orient, et força même Artabazane, roi de Géorgie, à reconnaître son autorité et à lui payer

un tribut. Peu de temps après, la reine Laodice accoucha d'un fils. L'ambitieux Hermias, qui perdait son empire sur Antiochus, conçut le projet de l'assassiner, dans l'espoir de régner sous le nom de son fils. Plusieurs personnes étaient instruites du complot; mais aucune n'osait en parler, tant était grande la crainte qu'inspirait le premier ministre.

Le médecin Apollophane, plus fidèle et plus courageux, apprit tout au roi, qui dissimula son ressentiment, s'éloigna de l'armée, mena Hermias avec lui dans une maison de plaisance, et le fit assassiner au fond d'un bois.

La mort de ce ministre perfide répandit une joie universelle dans l'empire. Pour la première fois depuis vingt ans, on y concevait l'espérance de voir cesser la faiblesse, les désordres et les dissensions qui déchiraient la monarchie. Antiochus rétablit la justice dans les lois et la vigueur dans l'administration.

Il soutint glorieusement la guerre contre le roi d'Égypte, prit d'assaut Séleucie, s'empara de Damas, et conquit la Phénicie et la Célésyrie. Après avoir conclu une trêve de quatre mois, il donna ses conquêtes à garder à Théodote, qui avait quitté le service d'Égypte pour passer au sien. La guerre recommença sur mer. Les succès furent balancés; mais, en Palestine, le roi battit complétement les Égyptiens, que commandait un Grec nommé Nicolas, et se rendit maître de toute la Judée.

L'année suivante, ses armes furent moins heureuses; il perdit une bataille à Raphia, près de Gaza. Cette défaite, qui lui coûta quatorze mille hommes, l'obligea de se retirer à Antioche, et de signer un traité de paix par lequel il cédait au roi d'Égypte, la Palestine, la Phénicie et cette partie de la Syrie située entre le haut et le bas Liban, et qu'on nommait Célésyrie. Pendant cette malheureuse guerre, Achéus, oubliant son antique fidélité et se trouvant trop mal payé de ses services, s'était révolté dans la Lydie. Antiochus marcha contre lui et le contraignit

de se renfermer dans Sardes, où il se défendit un an. Sa résistance durait encore, lorsque deux officiers crétois, soutenant la mauvaise renommée de leur nation, trahirent Achéus et le livrèrent au roi. Ptolémée, qui le protégeait, avait donné beaucoup d'argent à un autre Crétois nommé Bolis, pour le faire évader. Le traître Bolis révéla le complot à Antiochus, qui fit trancher la tête à Achéus. Il était sans doute coupable ; mais le roi pouvait-il oublier qu'il lui devait la couronne ?

Après cette expédition, Antiochus porta ses armes dans l'Orient, et reprit la Médie sur les Parthes. Il rentra dans ce superbe palais d'Ecbatane, qui avait cinq cents toises de circuit, et dont les poutres, les colonnes, les lambris étaient ornés de riches métaux et de pierres précieuses, les tuiles et les briques, d'or et d'argent.

Le roi y trouva douze millions, conclut la paix avec Arsace, et lui confirma la possession de la Parthie et de l'Hyrcanie.

Il marcha ensuite dans l'Inde, d'où il tira de riches tributs, et revint à Antioche après cinq ans de succès et de triomphes. Il y apprit la mort de Ptolémée Philopator, qui laissait le sceptre d'Égypte dans les faibles mains de son fils Ptolémée Épiphane, âgé de cinq ans.

Antiochus et Philippe, roi de Macédoine, se liguèrent pour envahir et partager les États du jeune Ptolémée. Philippe devait posséder la Libye et l'Égypte, et Antiochus, la Palestine et la Célésyrie. La marche de Philippe fut retardée par la guerre que lui firent les Rhodiens et Attale, roi de Pergame. La flotte de Rhodes battit celle de Macédoine. Les Romains déclarèrent à Philippe qu'ils défendraient Ptolémée, dont ils avaient accepté la tutelle. Paul-Émile vint en Égypte, et donna la garde du roi à Aristomène. Cet habile régent força Antiochus d'évacuer la Palestine et la Célésyrie, dont les troupes venaient de s'emparer. Pendant ce temps, Antiochus attaquait lui-même Attale ; mais la protection des Romains sauva le

roi de Pergame. Antiochus traita avec lui, retourna en Célésyrie et en Judée, d'où il chassa les Égyptiens. On le reçut en triomphe à Jérusalem. Après cette victoire, il conclut la paix avec le roi d'Égypte, en lui donnant sa fille. Par ce traité, il promettait de rendre à Ptolémée la Célésyrie et la Palestine lorsqu'il serait majeur, et quand il aurait célébré son mariage.

Les Romains, vainqueurs de Carthage, venaient de chasser Annibal d'Afrique. Délivrés de ce redoutable adversaire, ils tournèrent toutes leurs forces du côté de l'Orient.

Flaminius remporta une grande victoire sur le roi de Macédoine, et répandit une joie universelle parmi les Grecs en déclarant que Rome leur rendait leur antique liberté. Ils étendirent la faveur de cette déclaration aux villes grecques d'Asie, dont le roi de Syrie voulait s'emparer. Antiochus avait passé l'Hellespont et conquis la Thrace, voulant donner ce royaume à son second fils Séleucus.

Il reçut en Thrace une ambassade romaine. La république exigeait qu'il rendît sur-le-champ à Ptolémée ses conquêtes, qu'il laissât la liberté aux villes grecques, et qu'il évacuât la Thrace. Il répondit que Ptolémée serait satisfait à la conclusion de son mariage; que les villes grecques devaient vivre, comme par le passé, sous sa protection et non sous celle des Romains; qu'il gardait Lampsaque et Smyrne par droit de conquête; que la Thrace, enlevée autrefois à Lysimaque par Séleucus Nicator, était son héritage légitime; qu'enfin il priait les Romains de ne point se mêler des affaires de l'Asie, puisqu'il ne s'occupait pas de celles de l'Italie.

Pendant la durée de ces négociations, on répandit le bruit de la mort de Ptolémée. Antiochus s'embarqua promptement pour prendre possession de l'Égypte; mais, en arrivant à Péluse, il apprit que la nouvelle était fausse, et qu'une conspiration, tramée par Scopas contre la vie

du roi d'Égypte, avait échoué. Déconcerté par cet événement, il tourna ses armes contre l'île de Chypre ; une tempête dispersa sa flotte et l'obligea de revenir à Antioche.

Son esprit, révolté de l'orgueil des Romains, mais effrayé de leur fortune et de leur puissance, hésitait. Balancé par la crainte et par la colère, il flottait encore dans cette incertitude, lorsque le célèbre Annibal vint chercher un asile dans ses États. L'arrivée de cet implacable ennemi de Rome décida la guerre. Les Étoliens et les Lacédémoniens étaient les seuls Grecs qui résistassent encore aux Romains. Nabis, tyran de Sparte, fut vaincu et tué. Les Étoliens appelèrent Antiochus, qui vint témérairement à leur secours, n'amenant avec lui que dix mille hommes et cinq cents chevaux. Il s'empara promptement de Chalcis et d'Eubée, contre l'avis d'Annibal. Ce grand homme disait au roi qu'avant d'entrer en campagne il aurait dû envoyer des troupes sur la frontière de Macédoine, pour contraindre Philippe à embrasser son parti ; qu'il fallait tirer de nombreuses forces d'Asie, faire marcher une flotte pour ravager les côtes d'Italie, et forcer les Romains à se tenir chez eux sur la défensive. Il ajoutait qu'on devait d'autant plus croire à ses lumières, qu'elles étaient le produit de ses fautes et de son expérience.

Antiochus, aveuglé par sa fortune passée, poussa ses conquêtes en Thessalie, dissipa un temps précieux dans les bras des courtisanes de la Grèce ; et son armée, imitant son exemple, perdit dans les débauches sa force et sa discipline.

Le consul Acilius marchait contre lui. Les vents contraires avaient retardé l'arrivée des troupes d'Asie. Antiochus, réduit à la défensive, se retrancha dans le passage étroit des Thermopyles. Caton, lieutenant d'Acilius, tourna sa position par le même sentier qui avait autrefois favorisé la marche de Xerxès et de Brennus. Les Romains forcèrent les retranchements et mirent l'armée en déroute.

Le roi, blessé d'un coup de pierre, prit la fuite et revint presque seul en Asie.

L'amiral de sa flotte, Polixénide, fut battu par Livius, et les Rhodiens défirent une autre flotte que commandait Annibal.

Scipion, qu'on nomma depuis l'Asiatique, choisi par le sénat romain pour terminer cette guerre, prit la route de l'Asie par la Thessalie, la Macédoine et la Thrace. Son frère, Scipion l'Africain, servait sous lui. Antiochus espérait vainement l'alliance et les secours de Prusias, roi de Bithynie. Ce faible monarque, intimidé par Livius, se rangea du côté des Romains. Polixénide se battit encore contre la flotte romaine, mais Émilius lui prit ou brûla quarante vaisseaux.

Le roi de Syrie, affaibli par ses revers, ne montra plus ni courage ni prudence; il retira les garnisons des forteresses qui pouvaient arrêter les Romains. Ceux-ci, profitant de cette faute, traversèrent l'Hellespont sans crainte, et arrivèrent en Asie sans obstacles.

Lorsqu'ils entrèrent dans Ilium, leur antique berceau, ils y célébrèrent des jeux en l'honneur des héros troyens: il leur semblait voir les ombres d'Hector et de Priam applaudir à la rentrée triomphante des Troyens dans leur patrie.

Scipion y reçut une ambassade d'Antiochus, qui demandait la paix. Le consul exigea qu'il se retirât de toute la partie de l'Asie qui se trouvait en deçà du mont Taurus. Le roi de Syrie avait autrefois connu Scipion l'Africain; profitant de leur ancienne liaison, il chercha à obtenir par lui des conditions plus favorables. Scipion, alors malade, lui fit répondre qu'il ne pouvait lui donner qu'un témoignage d'amitié: c'était de l'inviter à mettre bas les armes, ou du moins à ne rien entreprendre avant que sa santé lui permît de se rendre au camp de son frère.

Antiochus, révolté de l'arrogance romaine, n'écouta que son ressentiment, et livra bataille aux Romains près de la

ville de Magnésie. L'armée d'Antiochus se composait de quatre-vingt-dix mille hommes et de cinquante-quatre éléphants. Celle des Romains ne comptait que trente mille guerriers et seize éléphants. Le roi fondait ses espérances sur un grand nombre de chariots armés de faux qui précédaient ses colonnes; mais, loin de lui donner la victoire, ils causèrent sa défaite. Les archers romains épouvantèrent les chevaux qui traînaient les chars ; ils retournèrent sur l'armée des Syriens, et y portèrent le désordre. La cavalerie romaine en profita, et enfonça l'aile gauche ; le centre et la phalange du roi.

Pendant ce temps, Antiochus battit l'aile gauche des Romains ; mais Émilius, arrivant avec une réserve, rétablit l'ordre et mit le roi en fuite. Son camp fut pillé. Les Romains tuèrent dans cette journée cinquante mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie. Antiochus courut à Sardes et de là en Syrie. Il avait pris, pendant la bataille, le fils de Scipion l'Africain, et le lui renvoya en le priant de s'intéresser à lui pour obtenir une paix supportable. On consentit à traiter, à condition qu'il évacuerait l'Asie en deçà du mont Taurus ; qu'il donnerait vingt otages aux Romains, qu'il livrerait Annibal et Thoas l'Étolien, enfin qu'il payerait les frais de la guerre, et qu'il rendrait au roi de Pergame tout ce qu'il lui devait. Antiochus se soumit à tout, et, pour trouver l'argent qu'on lui demandait, il parcourut l'empire, laissant la régence à son fils Séleucus qu'il déclara son héritier.

Comme il arrivait dans la province d'Élymaïde, il pilla le temple de Jupiter Bélus, dans lequel il comptait trouver un riche trésor. Le peuple, indigné de cette impiété, se souleva et le massacra.

Ce prince, malgré ses fautes et ses revers, fut généralement regretté. Il s'était montré, pendant la plus grande partie de son règne, humain, clément et libéral. Il avait rendu un décret par lequel il permettait à ses sujets de ne point obéir à ses ordonnances lorsqu'elles se trouveraient

contraires à la loi. Jusqu'à l'âge de cinquante ans il fit admirer son génie ; mais, depuis, cédant à la double ivresse de la gloire et des voluptés, il finit avec honte un règne commencé avec tant d'éclat.

SÉLEUCUS PHILOPATOR.

(An du monde 3817. — Avant Jésus-Christ 187.)

Le fils d'Antiochus le Grand hérita d'un trône avili, d'un empire démembré, du gouvernement d'une nation humiliée par ses défaites et forcée de payer un tribut de mille talents aux Romains. Cette honte paraissait d'autant plus douloureuse à supporter, qu'elle avait succédé à un grand éclat et à une grande prépondérance. Séleucus n'avait pas un caractère propre à relever son pays d'un tel abaissement ; il n'était connu que par son amour pour son père, qui lui mérita le surnom de *Philopator*. La difficulté de trouver l'argent exigé par les étrangers décida Séleucus à s'emparer du trésor qu'on disait renfermé dans le temple de Jérusalem. Son ministre Héliodore, chargé de cette expédition, voulut exécuter cette entreprise, malgré les remontrances du grand prêtre et les supplications des Juifs : mais l'Écriture rapporte qu'au moment où il voulait entrer dans le temple, deux anges le renversèrent de cheval, le frappèrent de verges et le forcèrent d'abandonner son projet sacrilége.

Le roi envoya à Rome son fils, âgé de douze ans : son frère Antiochus s'y trouvait déjà comme otage ; ils furent chargés tous d'eux d'offrir au sénat un certain nombre de vaisseaux. La fierté romaine ne daigna pas accepter ce présent et cette preuve de la lâcheté du roi de Syrie ; mais on fit avec lui, comme il le désirait, un traité d'alliance ou plutôt de protection. Héliodore, revenu en Syrie, crut que l'absence du frère et du fils du roi offrait une circonstance favorable à son ambition pour monter sur le trône : il empoisonna Séleucus.

ANTIOCHUS ÉPIPHANE.

(An du monde 3829. — Avant Jésus-Christ 175.)

Cléopâtre, reine d'Égypte, et fille d'Antiochus le Grand, venait de perdre Ptolémée Épiphane, son mari. Elle régnait sous le nom de son fils Ptolémée Philométor, qui était né depuis peu de temps. Cette reine ambitieuse prétendait ajouter à la couronne de son fils celle de Syrie et de Perse, que lui disputait Héliodore, soutenu par un parti formidable. Antiochus, revenu de Rome, apprit à Athènes ces tristes nouvelles ; mais Eumène, roi de Pergame, lui donna des troupes ; avec ce secours il battit les rebelles, mit Héliodore en fuite, et prévint par la promptitude de ce succès l'exécution des projets de Cléopâtre. Il prit, dans cette circonstance, le surnom d'*Illustre* ou d'*Épiphane*. Ses sujets lui donnèrent plus justement celui d'*Épimane* (insensé, furieux).

Abandonné aux vices les plus grossiers, il ne respectait ni son rang ni les convenances ; au mépris des coutumes et des mœurs nationales, il se mêlait avec la populace, et buvait, dans les tavernes, avec les matelots étrangers. Presque toujours revêtu de la toge romaine, il offensait les Perses et les Syriens en imitant à Séleucie et à Antioche les usages de Rome. Souvent il briguait sur la place publique un emploi d'édile ou de tribun, et en remplissait les fonctions. Quelquefois, couronné de pampre et de roses, il se promenait dans les rues, cachant sous sa robe des pierres qu'il jetait à ceux qu'il rencontrait. Il déposa le respectable grand-prêtre Onias, et mit à sa place l'intrigant Jason : ce fut la première et méprisable cause des malheurs de la Judée.

Cléopâtre, reine d'Égypte, venait de mourir. Les Égyptiens exigeaient qu'on cédât à leur roi la Syrie et la Palestine. Antiochus envoya des ambassadeurs à Alexandrie, sous le prétexte de féliciter son neveu Philométor sur sa majorité, et dans l'intention réelle de prendre d'exactes

informations relativement aux forces et aux projets de la cour d'Égypte. Profitant promptement des lumières qu'il en tira, il marcha contre les Égyptiens, et les battit assez complétement, près de Péluse, pour leur ôter la possibilité de rien entreprendre contre la Syrie et la Palestine.

Lorsqu'il se trouvait en Judée, les députés de Jérusalem accusèrent et convainquirent en sa présence Ménélas, successeur de Jason, d'une foule de crimes, d'exactions et d'actes de tyrannie ; mais les ministres du roi, qui étaient gagnés, renvoyèrent Ménélas absous, et firent mourir ses accusateurs. L'année suivante, Antiochus remporta une nouvelle victoire sur Ptolémée Philométor, son neveu : il le fit prisonnier, s'avança jusqu'à Memphis, et se rendit maître de toute l'Égypte, excepté de la ville d'Alexandrie.

Il traita d'abord avec douceur le jeune roi captif, dont il se disait le tuteur, et, par sa feinte modération, il se concilia l'affection des Égyptiens. Mais lorsqu'il se fut emparé de tout le pays, il le pilla et le ravagea sans pitié.

Tandis qu'il s'occupait de cette conquête, on répandait en Palestine le bruit de sa mort. Cette nouvelle causa tant de joie dans Jérusalem, que le peuple célébra cet événement par des fêtes. Jason, réfugié en Arabie, revint s'emparer du temple et en chassa Ménélas. Antiochus, furieux de cette révolte, accourut en Palestine, prit Jérusalem d'assaut, la livra au pillage, tua quatre-vingt mille hommes, vendit quarante mille habitants, profana le sanctuaire, emporta les trésors du temple, et revint à Antioche, chargé des dépouilles d'Égypte et de Judée.

Les habitants d'Alexandrie, voyant Philométor prisonnier, donnèrent le trône à son frère cadet, qu'on nommait Ptolémée Physcon. Antiochus saisit ce prétexte pour rentrer une troisième fois dans l'Égypte : il battit l'armée de Physcon près de Péluse, et marcha contre Alexandrie pour en faire le siége. Les députés des différents États de la Grèce employèrent en vain leur entremise ; il continua sa marche en faisant des réponses évasives à leurs proposi-

tions de paix. Les Rhodiens l'ayant pressé plus vivement d'expliquer ses desseins, il déclara qu'on n'obtiendrait la paix qu'en rendant le trône à Philométor. Sa fausseté était évidente ; car il retenait toujours ce prince dans les fers, et ne songeait qu'à s'emparer de sa couronne. Ptolémée Physcon et Cléopâtre, sa sœur, avaient imploré la protection des Romains. Philométor, las de son esclavage, et parfaitement éclairé sur les projets de son oncle, trouva moyen de s'échapper et de venir à Alexandrie. Cléopâtre le réconcilia avec son frère Physcon, et ils convinrent tous deux de régner ensemble. Leur réconciliation enlevait à Antiochus tout prétexte de guerre : il la continua cependant ; et, cessant de masquer son ambition, il répondit aux ambassadeurs des deux Ptolémées et des États de la Grèce qu'on n'obtiendrait la paix qu'en lui cédant l'île de Chypre, Péluse et toutes les terres qui sont le long du Nil.

Sur ces entrefaites, Rome, qui ne voulait pas que le roi de Syrie accrût sa puissance par de si importantes conquêtes, envoya des ambassadeurs en Égypte. Popilius, ancien ami d'Antiochus, était à la tête de cette ambassade. Le roi, dès qu'il le vit, lui présenta la main : Popilius, refusant d'y joindre la sienne, lut le décret du sénat qui lui ordonnait de faire la paix, de se retirer et d'abandonner ses prétentions sur l'Égypte. Antiochus demanda quelque temps pour délibérer : le fier Romain, traçant alors avec sa baguette un cercle autour du roi, lui défendit d'en sortir avant d'avoir donné une réponse décisive. Le faible Antiochus obéit et souscrivit à tout. Il eut ensuite la bassesse de mander au sénat qu'il était plus glorieux de son obéissance que de toutes ses victoires. On lui répondit qu'il agissait sagement et qu'on lui en saurait gré.

Les hommes les plus lâches sont toujours les plus cruels. Antiochus, contraint de sortir de l'Égypte, se vengea avec fureur sur les faibles Juifs des sacrifices que lui arrachait la force romaine. Tyrannisant les esprits et les consciences, il voulut contraindre tous les habitants de son empire à ne

professer que la religion des Grecs. Il proscrivit le culte du dieu d'Israël, et fit massacrer tous ceux qui célébraient le sabbat. Pour consolider sa tyrannie, on construisit une forteresse au milieu de Jérusalem. Le temple de Salomon, profané, fut consacré à Hercule, et celui de Samarie à Jupiter.

Toute la Judée tremblante obéissait avec effroi. Une famille courageuse donna l'exemple de la résistance à l'oppression : les Machabées, préférant le martyre au parjure, se laissèrent courageusement mutiler et torturer. Ils rendirent en expirant un noble hommage au Dieu du ciel et de la terre, sous les yeux d'Antiochus qu'ils firent trembler sur son trône en lui annonçant la vengeance divine.

Bientôt un autre Juif, nommé Mathatias, accompagné de ses vaillants fils, se retire sur les frontières d'Arabie, rassemble et fait révolter tous les Hébreux en état de porter les armes. Les premières victoires de Judas Machabée raniment le courage de ses concitoyens, et rendent l'espérance à sa patrie : il bat les généraux d'Antiochus, met en fuite plusieurs de ses armées, brise les idoles, rétablit le culte de l'Éternel, et rentre triomphant dans Jérusalem.

Antiochus, furieux de tous ces revers, rassemblait de nouvelles troupes ; mais il manquait d'argent, parce qu'il avait épuisé tous ses trésors pour imiter fastueusement à Daphné les jeux olympiques de la Grèce.

Dans ce même temps, Artésias, roi d'Arménie, s'affranchissait de son joug. La Perse lui refusait des subsides ; tout était bouleversé dans l'empire, et les peuples, indignés, bravaient la puissance d'un monarque qui méprisait leurs mœurs, violait leurs lois et outrageait leur religion. Il chargea Lysias de la régence du royaume, envoya en Palestine Macron et Nicanor, et marcha lui-même en Arménie. Ses armes furent heureuses contre Artésias ; il le vainquit et le fit prisonnier. Mais, enorgueilli par le succès, il entra en Perse et voulut piller Élymaïde : les habitants le repoussèrent et le forcèrent à se retirer à Ecbatane. Là il apprit la nouvelle défaite de ses généraux en

Judée. Sa fureur alors ne connut plus de bornes ; il jura d'exterminer tous les Juifs, et partit pour exécuter lui-même ses projets de destruction. Mais tout à coup il se vit attaqué par un mal violent qui déchirait ses entrailles. Son chariot, dont il précipitait la course, se brisa ; sa chute aggrava sa maladie ; son corps tomba en putréfaction, et il mourut en reconnaissant l'étendue de ses crimes et la justice des vengeances du ciel. Il chargea Philippe, son frère, de la régence pendant la minorité de son fils, âgé de neuf ans, et lui donna sur l'art de régner des instructions aussi sages que sa conduite avait été insensée.

ANTIOCHUS EUPATOR.

(An du monde 3840. — Avant Jésus-Christ 164.)

Les intentions du feu roi ne furent pas suivies. Lysias tenait les rênes du gouvernement et refusa de les céder à Philippe.

Démétrius, fils de Séleucus Philopator, demeurait toujours à Rome en otage. Il avait vingt-trois ans quand il apprit la mort d'Antiochus Épiphane, son oncle. Comme il était fils du frère aîné de ce roi, il prétendit au trône ; mais on n'écouta pas ses réclamations, et l'ambition du sénat romain, qui voulait dominer l'Asie, préféra un roi mineur à un prince en âge de régner.

La république reconnut donc Antiochus Eupator, et lui envoya des ambassadeurs, dont le chef se nommait Octavius. L'objet de cette ambassade était moins d'honorer le roi que d'affaiblir graduellement sa puissance, sous prétexte de surveiller l'exécution des traités. Les discordes civiles ne sont que les maladies des empires ; mais l'intervention des étrangers cause leur mort et leur déshonneur. Lysias, toujours battu par les Juifs, conclut avec eux une paix qu'ils rompirent bientôt. Judas remporta une nouvelle victoire contre Timothée, et lui tua trente mille hommes. Le régent, conduisant avec lui le jeune roi, entra en Palestine, et fit le siége de Jérusalem, qui était

près de succomber, lorsqu'on apprit que Philippe venait de s'emparer d'Antioche, dans le dessein d'enlever la régence à Lysias. Le régent accorda la paix aux Juifs, et revint en Syrie avec Antiochus. Philippe fut vaincu et tué.

Cependant les ambassadeurs romains, arrivés en Syrie, trouvèrent qu'Antiochus avait plus de vaisseaux et d'éléphants que le traité ne le portait. Loin de se borner à des plaintes, ils firent insolemment brûler les vaisseaux et tuer les éléphants qui dépassaient le nombre permis. Le peuple, indigné, se souleva, massacra l'ambassadeur Octavius, et les Romains soupçonnèrent Lysias d'avoir ordonné cet assassinat. On fit d'humbles excuses à Rome : le sénat n'y répondit pas ; il érigea une statue à Octavius. Son silence et ce monument glacèrent de crainte la cour de Syrie.

Démétrius crut alors pouvoir renouveler ses sollicitations ; elles ne furent pas accueillies. L'historien Polybe, ami du jeune prince, lui conseilla de soutenir ses droits avec son épée. Il suivit son conseil, partit de Rome, sous le prétexte d'une partie de chasse, s'embarqua à Ostie, et arriva sans obstacles à Tripoli de Syrie. Le sénat ne lui montra ni courroux ni faveur ; mais il envoya Gracchus et Lentulus en Syrie pour observer les suites de cette expédition. Les Syriens, voyant arriver Démétrius, et le croyant appuyé par Rome, se révoltèrent, arrêtèrent Lysias et Antiochus, et les livrèrent à ce prince qui les fit égorger. Démétrius ordonna aussi la mort de Timarque et d'Héraclide, deux anciens favoris d'Épiphane, qui gouvernaient et opprimaient Babylone. Les Babyloniens, délivrés de leur tyrannie, donnèrent au nouveau roi le titre de *Soter* (sauveur).

DÉMÉTRIUS SOTER.

(An du monde 3842. — Avant Jésus-Christ 162.)

La guerre contre les Juifs continuait toujours : Judas venait nouvellement de vaincre et de tuer Nicanor ; mais

ce héros de la Palestine périt dans un autre combat. Ses frères héritèrent de sa puissance, de sa gloire et de sa fortune.

Les Romains les protégèrent. Démétrius, craignant leur ressentiment, rappela son général Bacchide, et laissa forcément quelque repos à la Judée.

Quelque temps après, il rétablit sur le trône de Cappadoce Holopherne, qui en avait été chassé par Ariarathe. L'ingrat Holopherne forma une conjuration contre son protecteur. Démétrius la découvrit, mais ne put en punir l'auteur; il se trouvait appuyé par Ariarathe, par le roi d'Égypte, par Attale, et par Héraclide et Timarque, qui, échappés à la mort, s'étaient retirés à Alexandrie.

Les princes, ligués avec les rebelles, opposèrent à Démétrius un jeune aventurier nommé Bala, qu'ils firent passer pour un fils d'Antiochus Épiphane : ils l'envoyèrent à Rome, et obtinrent en sa faveur un décret du sénat.

L'imposteur arriva en Palestine, y trouva des troupes, et prit le nom d'Alexandre avec le titre de roi. Démétrius rechercha l'alliance de Jonathas, prince des Juifs, et lui offrit le commandement de son armée. Alexandre, de son côté, ayant envoyé à Jonathas de riches présents et une couronne, obtint la préférence. Les deux rois se battirent. Alexandre, vaincu dans un premier combat, se releva par les secours des Romains et des Juifs, et se vit bientôt en état de livrer une nouvelle bataille. Démétrius, vainqueur à l'aile qu'il commandait, poursuivit trop vivement l'ennemi : le reste de son armée prit la fuite. Forcé lui-même de se retirer, il tomba dans une fondrière, où on le perça à coups de flèches. Son règne n'avait duré que douze ans.

ALEXANDRE BALA.

(An du monde 3854. — Avant Jésus-Christ 150.)

Alexandre, maître du royaume, épousa, dans la ville de

Ptolémaïde, Cléopâtre, fille de Ptolémée, roi d'Égypte. Jonathas assistait à ses noces, et reçut des deux rois le plus grands honneurs. Le nouveau chef des Syriens, indigne du trône par son caractère comme par sa naissance, se livrait à la débauche et à l'oisiveté. Son favori, nommé Ammonias, cruel comme tous les hommes privés de courage et de vertus, fit périr Laodice, sœur du feu roi, et veuve de Persée. Il livra au supplice tout ce qu'il put trouver de la famille de Démétrius. Ces excès attirèrent au roi la haine des peuples.

Deux fils de Démétrius s'étaient réfugiés à Gnide : l'aîné, qui portait le même nom que son père, débarqua en Cilicie avec des troupes crétoises que grossirent bientôt un grand nombre de mécontents. Alexandre invoqua les secours de Ptolémée, son beau-père, qui les lui accorda. Jonathas lui prêta aussi son assistance. Comme ces princes étaient à Joppé, on découvrit un complot d'Apollonius, gouverneur de Phénicie, contre la vie de Ptolémée. Alexandre refusa de lui livrer ce perfide. Le roi d'Égypte, furieux de ce refus, et croyant qu'Alexandre favorisait les projets d'Apollonius, enleva sa fille Cléopâtre à l'imposteur, et la donna en mariage à Démétrius.

Les habitants d'Antioche, soulevés, tuèrent le ministre Ammonias, et ouvrirent leurs portes au roi d'Égypte ; ils lui offrirent même le sceptre ; mais il le refusa et le laissa à Démétrius.

Alexandre, qui s'était retiré en Cilicie, rassembla des troupes, marcha en diligence sur Antioche, mit tout à feu et à sang autour de cette ville, et livra bataille à son compétiteur ; il la perdit complétement et s'enfuit, avec cinq cents chevaux, chez Abdial, prince d'Arabie, auquel il avait confié ses enfants. Le perfide Arabe lui trancha la tête et l'envoya à Ptolémée.

Le roi d'Égypte ne put jouir longtemps de ce funeste présent ; il mourut, peu de jours après, d'une blessure reçue dans la dernière bataille. Démétrius, roi sans rival,

monta sur le trône, et prit le surnom de *Nicator* (vainqueur).

DÉMÉTRIUS NICATOR.

(An du monde 3859. — Avant Jésus-Christ 145.)

Ptolémée Physcon succéda seul à son frère, et se maria avec sa sœur Cléopâtre. Démétrius ne profita pas des leçons que les malheurs récents d'Alexandre Bala venaient de lui donner; il imita sa mollesse et son ingratitude, ne s'occupa que de ses plaisirs, et laissa régner sous son nom Lasthène, son favori. Il était remonté sur le trône par le secours des Égyptiens, qui avaient placé quelques troupes en garnison dans ses principales villes : craignant qu'elles ne s'y établissent, au lieu de réclamer leur sortie, il fit égorger ces garnisons par les Syriens. L'armée d'Égypte l'abandonna et retourna dans son pays.

Il ne marqua pas plus de reconnaissance à Jonathas, prince des Juifs, qui se rendit indépendant, s'empara de la citadelle de Jérusalem, et en chassa tous les étrangers. Démétrius, oubliant que, si les victoires terminent les révolutions, la clémence seule peut les empêcher de se renouveler, et qu'on n'en détruit le souvenir qu'en les oubliant soi-même, proscrivit ou bannit tous les partisans d'Alexandre. Ces rigueurs aigrirent et soulevèrent les esprits. Triphon, qui commandait à Antioche, fit une conspiration contre Zabdiel, pour placer sur le trône un fils d'Alexandre nommé Antiochus. Tout à coup, le palais du roi est assiégé par cent vingt mille insurgés : mais un corps de troupes juives, qui se trouvait à Antioche, vient au secours du monarque, brûle une partie de la ville, et passe cent mille habitants au fil de l'épée. Cette vengeance devait suffire; l'insensé Démétrius, n'écoutant que sa haine, refusa toute amnistie, poussa au désespoir les conjurés, qui demandaient leur pardon. Triphon trouva le moyen de gagner l'armée : elle reconnut Antiochus pour roi, et força Démétrius de se retirer à Séleucie.

Antiochus prit le surnom de *Théos*. Jonathas et Simon se déclarèrent en sa faveur. Cette alliance donnait trop de force à Antiochus, et ne remplissait pas les vues secrètes de Triphon, qui aspirait lui-même au trône. Cet ambitieux rebelle attira dans une conférence Jonathas, et l'assassina. Ayant fait ensuite empoisonner Antiochus, il s'efforça de persuader que ce prince était mort de la pierre, et prit audacieusement le titre de roi de Syrie.

Triphon, dans l'espoir de se faire reconnaître par les Romains, leur envoya une ambassade et une statue d'or de la Victoire, du poids de dix mille pièces. Le sénat accepta la statue, mais il ordonna d'inscrire sur son piédestal le nom d'Antiochus.

Tous ces troubles n'avaient pu jusque-là réveiller Démétrius, qui restait à Séleucie et à Laodice, plongé dans les voluptés. Il sortit enfin de sa léthargie, opposa les Juifs à Triphon, et marcha contre les Parthes, croyant qu'après avoir vaincu l'Orient, il combattrait Triphon avec plus d'avantage : ses premiers efforts furent heureux ; il battit plusieurs fois les Parthes. Mais enfin Mithridate, leur roi, l'ayant attiré dans une embuscade, le fit prisonnier et tailla son armée en pièces. Cette victoire accrut la gloire et la puissance des Parthes. Mithridate conquit la Médie, la Perse, la Bactriane, la Babylonie, la Mésopotamie, et poussa ses conquêtes jusqu'au Gange.

Pendant ce temps, la reine Cléopâtre, qui avait épousé successivement Alexandre Bala et Démétrius, s'était enfermée dans Séleucie. Elle attira bientôt dans son parti le plus grand nombre des soldats de Triphon. Cléopâtre ne pouvait conduire elle-même la guerre, et ses enfants se trouvaient trop jeunes pour soutenir le poids d'une couronne.

Dans ces circonstances, elle apprit que son mari Démétrius venait d'épouser une princesse parthe, nommée Rodogune : n'écoutant que son ressentiment, elle proposa sa main et son trône à Antiochus Sidètes, son beau-frère. Ce prince accepta ses offres, leva des troupes étrangères, fit

une descente en Syrie, épousa Cléopâtre et marcha contre Triphon. Ce rebelle se vit abandonné par tous ses soldats, qui se déclarèrent pour Antiochus, et se sauva à Apamée, sa patrie, où il fut pris et tué.

ANTIOCHUS SIDÈTES.

(An du monde 3873. — Avant Jésus-Christ 131.)

Le nouveau roi de Syrie, bravant le pouvoir des Romains, envoya une armée contre les Juifs, dont le sénat protégeait l'indépendance. Cette armée, commandée par Cendebée, fut d'abord vaincue; mais Jean, fils de Simon, ayant été tué par trahison, le roi de Syrie voulut profiter de ce mouvement pour réunir la Judée à ses États.

Après un long siége, il força Jérusalem à capituler et à lui payer un tribut. Antiochus, rappelé dans la Haute-Asie par les projets de Phraate, roi des Parthes, tourna toutes ses forces contre lui; il gagna trois batailles et reconquit toutes les provinces d'Orient. Mais ces triomphes lui inspirèrent trop de sécurité; il dispersa ses troupes dans des quartiers d'hiver trop éloignés : ces soldats, accoutumés à la licence de la guerre, maltraitèrent les habitants, qui se révoltèrent et égorgèrent le même jour toutes ses troupes. Antiochus périt dans ce massacre.

Les peuples de Syrie regrettèrent sa douceur, son courage et son activité. Le roi des Parthes venait de mettre en liberté Démétrius, pour l'opposer à son frère; dès qu'il apprit la mort d'Antiochus, il envoya un corps de cavalerie pour reprendre son prisonnier : mais Démétrius avait déjà franchi l'Euphrate; il arriva en Syrie et remonta sur son trône.

DÉMÉTRIUS NICATOR.

(An du monde 3874. — Avant Jésus-Christ 130.)

Le roi des Parthes faisait de grands préparatifs pour attaquer la Syrie; une diversion des Scythes l'empêcha d'exécuter son projet : il fut battu et tué par eux. Peu de jours

après, Artaban, son successeur, éprouva le même sort; et Mithridate, roi de Pont, monta sur le trône des Parthes.

Dans ce même temps, la reine d'Égypte implora le secours de Démétrius, son gendre, contre Physcon, son frère, son époux et son tyran. Démétrius accueillit sa demande et vint assiéger Péluse; mais la nouvelle d'une révolte en Syrie l'obligea d'y retourner : il emmena avec lui sa belle-mère.

Physcon ne tarda pas à se venger de l'appui que Démétrius prêtait à la reine d'Égypte. Un aventurier, nommé Alexandre Zébina, fils d'un fripier d'Alexandrie, se disait fils d'Alexandre Bala et prétendait à la couronne de Syrie : Physcon reconnut ses droits et lui donna une armée. Une foule de Syriens mécontents se joignirent à lui. — Les deux rivaux se livrèrent bataille en Célésyrie. Démétrius, vaincu par Zébina, s'enfuit à Ptolémaïde. Cléopâtre sa femme n'oubliait point qu'elle avait été abandonnée par lui pour Rodogune; elle l'avait elle-même trahi pour Antiochus, son frère, et craignait son ressentiment: elle lui ferma sans pitié les portes de la ville. Démétrius, obligé de se retirer à Tyr, y fut massacré.

Le royaume se trouva partagé entre Cléopâtre et Zébina.

ZÉBINA, CLÉOPATRE, SÉLEUCUS.

(An du monde 3878. — Avant Jésus-Christ 126.)

Cléopâtre avait deux enfants de Démétrius Nicator. Séleucus, l'aîné, monta sur le trône; mais la reine, craignant qu'il ne vengeât son père et ne s'emparât de l'autorité, le laissa vivre à peine un an et lui enfonça elle-même un poignard dans le sein. Cette femme barbare savait que les Syriens voulaient un roi et non une reine. Elle fit venir d'Athènes son second fils, appelé Antiochus Grypus, gouverna l'empire sous son nom et ne lui laissa aucune autorité. Son oncle Physcon, roi d'Égypte, était digne de s'allier avec cette femme impie. Il lui envoya une armée et donna en mariage sa fille Triphène à Grypus.

Ce prince, fortifié par ce secours, battit Zébina et le força de se retirer à Antioche. L'imposteur manquant d'argent pour payer ses troupes pilla le temple de Jupiter. Les habitants le tuèrent, et Grypus resta seul roi de Syrie. Revenu vainqueur dans sa capitale, il ne dissimula pas le désir de secouer le joug de sa mère. Cléopâtre, accoutumée aux crimes, résolut de se défaire de lui et de donner le trône à un autre fils qu'elle avait eu d'Antiochus Sidètes : elle lui présenta une coupe empoisonnée ; il la refusa en lui témoignant ses soupçons. Cléopâtre furieuse avala le poison qui délivra la Syrie de ce monstre.

ANTIOCHUS GRYPUS.

(An du monde 3907. — Avant Jésus-Christ 97.)

Antiochus régna vingt-sept ans. On doit croire que son règne fut heureux et pacifique, puisque l'histoire en parle peu ; on sait seulement qu'un des grands de son royaume, nommé Héracléon, l'assassina. Antiochus laissa cinq fils : Séleucus, qui lui succéda ; Antiochus et Philippe, jumeaux ; Démétrius Euchère et Antiochus Denys.

Après la mort de Grypus, Antiochus de Cyzique, son frère, s'empara de la ville d'Antioche, et voulut enlever le reste du royaume à son neveu ; mais Séleucus se maintint contre lui, lui livra bataille, le fit prisonnier et lui ôta la vie. Il entra ensuite dans Antioche et se fit couronner roi de Syrie.

SÉLEUCUS.

Sa tranquillité fut bientôt troublée par un autre agresseur ; Antiochus Eusèbe, fils du Cyzicénien, voulut venger son père et s'emparer du trône. La Phénicie se déclara pour lui ; il y prit le titre de roi, marcha contre Séleucus et le défit. Séleucus, obligé de se renfermer dans Monestie, leva sur les habitants de trop lourds impôts : ils se soulevèrent, investirent sa maison, y mirent le feu et l'y brûlèrent avec toute sa cour.

ANTIOCHUS, PHILIPPE, EUSÈBE, SÉLÈNE, ANTIOCHUS DENYS ET DÉMÉTRIUS EUCHÈRE.

Les princes jumeaux Antiochus et Philippe, apprenant la mort funeste de leur frère, assiégèrent la ville de Monestie, la prirent, la rasèrent et en massacrèrent tous les habitants. Ils tournèrent après leurs armes contre Eusèbe, qui remporta une victoire complète sur les bords de l'Oronte. Antiochus se noya dans ce fleuve. Philippe fit habilement sa retraite et disputa l'empire à Eusèbe. La reine Sélène, veuve d'Antiochus Grypus, avait rassemblé des troupes et gouvernait quelques provinces du royaume. Elle épousa Eusèbe et donna beaucoup de force à son parti. Cette complication d'intérêts fut encore augmentée par Ptolémée Lathyre, roi d'Égypte. Ce prince, irrité du mariage de Sélène, fit venir de Gnide Démétrius Euchère, le quatrième fils de Grypus, le conduisit à Damas et le proclama roi de Syrie. Quelque temps après, Philippe livra à Eusèbe une grande bataille, le défit et le força à se réfugier chez les Parthes que gouvernait Mithridate le Grand. Ainsi l'empire demeura partagé entre Philippe et Démétrius Euchère. Mais, deux ans après, Eusèbe, secouru par les Parthes, marcha de nouveau contre Philippe, qui se vit aussi attaqué par son propre frère Antiochus, le cinquième des fils de Grypus.

Eusèbe possédait les provinces d'Orient; Philippe, une partie de la Syrie; Démétrius Euchère régnait à Damas et en Phénicie; et Antiochus Denys s'établit en Célésyrie, où il se maintint vingt-trois ans.

Les Égyptiens avaient chassé de leur pays Ptolémée Lathyre. Son successeur, Alexandre, voulut faire mourir sa mère Cléopâtre : elle le prévint, l'assassina et rappela Lathyre.

L'empire était déchiré par la guerre continuelle des princes de la famille de Grypus. Leurs débauches, leurs exactions et leurs crimes excitèrent enfin l'indignation générale;

de tous côtés les peuples se révoltèrent, chassèrent les Séleucides et donnèrent le trône à Tigrane, roi d'Arménie.

TIGRANE.

(An du monde 3919. — Avant Jésus-Christ 85.)

Le nouveau roi gouverna dix-huit ans la Syrie, dont il confia l'administration à un vice-roi nommé Mégadate. Eusèbe passa le reste de ses jours dans l'obscurité. Philippe périt. Sélène conserva comme apanage Ptolémaïde et une partie de la Phénicie. L'histoire ne parle plus de Démétrius Euchère ni d'Antiochus Denys.

Ce fut à cette époque que Nicomède, roi de Bithynie, mourut et légua ses États au peuple romain.

La faiblesse des princes de l'Orient et le malheur de leurs sujets expliquent l'empressement des peuples à se soumettre au joug des Romains, qui, seuls alors dans l'univers, maintenaient la civilisation, l'ordre public et le règne des lois.

La reine Sélène, mère de deux fils, Antiochus, nommé depuis l'Asiatique, et Séleucus Cybiorat, les avait envoyés à Rome pour engager le sénat à les protéger et à soutenir leurs prétentions aux couronnes d'Égypte et de Syrie. Leurs démarches furent inutiles, et ils se décidèrent à retourner dans leur patrie.

Antiochus étant descendu en Sicile, Verrès, qui en était préteur, le reçut d'abord honorablement. Le roi l'ayant invité à un festin dans lequel il étala à ses yeux une riche vaisselle d'or, un grand vase fait d'une seule pierre précieuse et un lustre magnifique destiné au Capitole, Verrès enleva toutes ces richesses, s'en empara malgré les protestations du prince, l'accabla d'outrages, l'effraya par ses menaces et le chassa de Sicile. Antiochus arriva dans la petite partie de l'Asie qu'occupait sa mère. Peu de temps après, il lui succéda et régna quatre ans.

ANTIOCHUS L'ASIATIQUE.

(An du monde 3937. — Avant Jésus-Christ 67.)

Bientôt le grand Pompée, étendant la gloire et les limites de la république romaine, triompha de Mithridate, vainquit Tigrane et s'empara de toute la Syrie. En vain Antiochus voulut défendre son sceptre héréditaire, Pompée soutint que Rome héritait des droits de Tigrane. La victoire et la force avaient jugé ce procès, et la Syrie fut réduite en province romaine (av. J.-C. 63).

Telle fut la fin de ce vaste empire fondé par Cyrus, perdu par Darius, conquis et relevé par Alexandre, et dont les débris restèrent partagés entre les Romains et les Parthes.

SECOND EMPIRE DES PERSES.

Artaxare. — Sa naissance. — Son élévation au trône. — Ses ambassadeurs outragés à Rome. — Il est défait par Sévère. — Sa mort. — Sapor. — Sa conduite envers Valérien. — Ses crautés. — Règnes successifs de plusieurs princes. — Cavade. — Révolte contre lui. — Son emprisonnement. — Dévouement de sa femme. — Fuite de Cavade. — Il se venge à son retour. — Son nouveau gouvernement. — Il désigne son successeur. — Cosroès. — Sa politique astucieuse. — Il est défait et mis en fuite. — Sa mort. — Hormisdas III. — Son règne honteux. — Révolte contre lui, excitée par Varran. — Son emprisonnement. — Sa mort. — Cosroès II. — Chassé d'abord par l'usurpateur Varran, il remonte sur le trône. — Conquêtes de Cosroès. — Révolte contre lui, excitée par Sarbate. — Parricide de Siroès. — Son règne méprisé. — Isdigerdes II, dernier roi. — Fin de l'empire des Perses conquis par les Sarrasins.

Deux cent trente ans après Jésus-Christ, les Perses reprirent leur indépendance, et formèrent un nouveau royaume. Ils vivaient depuis cinq cents ans sous la domination des Parthes, qui avaient enlevé la Médie, la Bactriane et la Perse aux Séleucides; mais les Romains ayant remporté une grande victoire sur Artabane, ce roi périt; son armée se dispersa, et les Parthes s'incorporèrent aux Perses, qui jusque-là leur avaient été assujettis.

Un cordonnier, nommé Babec, Cadusien, qui s'occupait d'astrologie, reçut chez lui un officier persan, nommé Sasan. Son art, dit-on, lui fit connaître que le fils qui naîtrait

de cet étranger deviendrait l'un des hommes les plus riches et les plus puissants de l'Asie. Comme il n'avait point de fille à lui donner en mariage, il lui céda sa femme. Elle devint enceinte et accoucha d'un fils, nommé Artaxare, qui prit le parti des armes, et s'acquit une grande renommée par ses exploits. Après la mort d'Artabane, les Parthes et les Perses réunis l'élurent pour chef. Il prit le titre de roi des Perses.

ARTAXARE.

(230 ans après Jésus-Christ.)

Artaxare, à peine établi sur le trône, envoya des ambassadeurs à l'empereur Sévère pour lui déclarer que le grand roi ordonnait aux Romains d'évacuer la Syrie, l'Asie Mineure, et de rendre aux Perses toutes les provinces qui avaient fait partie de l'empire d'Alexandre. Sévère, irrité de cette audace, condamna les ambassadeurs à l'esclavage, et leur fit labourer ses domaines en Phrygie. Il marcha ensuite avec une armée contre le roi de Perse, le battit, et, dans son triomphe à Rome, il prit le surnom de *Parthique* et de *Persique*. Sa victoire cependant n'était pas complète ; Artaxare vaincu n'était pas subjugué ; fuyant à la manière des Parthes, on le vit revenir avec rapidité et reprendre toutes les provinces conquises par Sévère. Il mourut après un règne de douze ans, universellement respecté, regretté, et laissa le trône à son fils.

SAPOR.

(242 ans après Jésus-Christ.)

Sapor fut continuellement en guerre contre les Romains. Gordien lui enleva une partie de ses États ; il s'y établit sous le règne de l'empereur Philippe. L'empereur Valérien l'attaqua de nouveau ; le roi de Perse lui livra une grande bataille, le vainquit et le fit prisonnier. Sans respect pour la dignité impériale, il le faisait marcher à pied à la tête de son armée ; il lui posait le pied sur le cou pour monter

à cheval. Ce roi barbare mit le comble à son inhumanité en le faisant écorcher vif. Il était si cruel qu'il couchait et entassait ses prisonniers dans les creux des chemins pour égaliser le terrain et pour faciliter le passage de ses chariots.

Aurélien, successeur de Valérien, combattit Sapor, et on doit croire qu'il remporta sur lui quelques avantages, puisqu'il parut à Rome, dans son triomphe, monté sur le char de Sapor.

Cependant cette guerre se termina par un traité de paix et d'alliance, et Sapor épousa la fille d'Aurélien. Ce fut sous son règne que vécut Manès, fondateur de la fameuse secte des Manichéens.

HORMISDAS.

(273 ans après Jésus-Christ.)

Le fils de Sapor n'hérita ni de sa vaillance ni de ses vices. Roi faible, il acheta la paix par des sacrifices, et n'osa pas soutenir contre les Romains son alliée, la malheureuse et célèbre Zénobie, reine de Palmyre.

VARANNE Ier.

Ce prince, pacifique comme son prédécesseur, ne régna qu'un an.

VARANNE II.

L'empereur Probus recommença la guerre, et prétendit recouvrer tout l'empire des Séleucides; mais, après avoir fait quelques conquêtes, il se retira et les abandonna.

VARANNE III.

Aucun événement marquant ne signala son règne.

NARSÈS.

Le roi défit l'empereur Galère, qui le défit à son tour; mais ces différents combats n'eurent aucun résultat important.

HORSMIDAS II.

Hormisdas ne se signala par aucun exploit. Il mourut en laissant sa femme enceinte d'un fils qui porta le nom de Sapor.

SAPOR II.

(310 ans après Jésus-Christ.)

Ce prince, élevé dans la religion chrétienne, l'abjura, et soutint contre l'empereur Julien, apostat comme lui, cette guerre fameuse qui accéléra la décadence de l'empire romain et accrut la puissance de celui des Perses. Julien avait été vainqueur dans les premiers combats; mais, trompé par des conseils perfides, il s'avança, comme Antoine, sans précautions; au lieu de se faire suivre sur le Tigre par sa flotte qui était chargée de vivres, il la brûla témérairement et continua sa marche. Bientôt il se trouva, comme Crassus, dans des plaines brûlantes, sans subsistances et entouré d'ennemis.

Les Perses battirent facilement une armée exténuée par la disette et par la fatigue. Julien périt dans le combat. Jovien, son successeur, se vit obligé de signer une paix honteuse et de payer un tribut pour obtenir la liberté de se retirer.

Le règne de Sapor fut glorieux et paisible; cependant il ne jouit pas dans sa famille du repos qu'il donnait à ses sujets : son fils aîné le mécontentait par ses vices; le second l'abandonna pour se retirer chez les Romains. Il avait donné au troisième une tente de peaux de chameaux, brodée en or; et, lui ayant demandé comment il la trouvait, le prince lui répondit : « Fort belle; mais, quand je « serai roi, je veux en avoir une de peaux d'hommes. » Sapor, effrayé de l'atrocité de ce caractère, laissa le trône à son quatrième fils

SAPOR III.

Ce prince remplit les vœux de son père, maintint la paix et rendit son peuple heureux.

VARANNE IV.

Ce règne fut aussi pacifique que le précédent.

ISDIGERTES.

Ce roi était si intimement lié avec l'empereur Arcadius, qui admirait également son habileté et ses vertus, qu'il le nomma en mourant tuteur de son fils Théodose II et protecteur de l'empire.

VARANNE V.

Le fils d'Isdigertes se brouilla avec les Romains, et, pour les combattre, s'allia aux Sarrasins, dont le nom se fit connaître pour la première fois à cette époque.

PÉROSE.

Le roi Pérose, attaqué par les Huns qui habitaient au nord de la Perse, se laissa envelopper par eux, et fut obligé de capituler. On avait exigé qu'il se prosternât devant le roi des Huns : les mages lui conseillèrent d'exécuter cet ordre au lever du soleil, pour qu'il parût faire un acte de religion et non de bassesse. Pérose, irrité de ces humiliations, prit de nouveau les armes ; il espérait surprendre les Barbares ; mais ils le battirent et le tuèrent.

VALÉUS.

Le fils de Pérose fit de vains efforts pour venger son père, et, ne pouvant affranchir son pays du tribut imposé par les Huns, il mourut de chagrin.

CAVADE.

La fortune se montra d'abord plus favorable à ce monarque qu'à ses prédécesseurs ; mais l'orgueil que lui inspirèrent ses victoires et sa passion désordonnée pour les voluptés le perdirent. Il publia un édit insensé, qui, violant les lois de la justice et de la pudeur, soumettait à ses caprices toutes les femmes de ses sujets. Les grands, indi-

gnés, se révoltèrent, l'enfermèrent dans une prison, et donnèrent le diadème à un de ses parents, nommé Zambade Ils s'assemblèrent ensuite pour délibérer sur le sort de leur captif : les avis étaient partagés ; les uns demandaient la mort du roi, les autres voulaient le sauver. L'un des plus emportés, montrant un canif, dit que si ce petit instrument servait à frapper le tyran, il serait plus utile à la Perse que les cimeterres de vingt mille soldats. Malgré cette violente sortie, l'avis le plus humain l'emporta dans le conseil : on décida que le roi serait enfermé, pour sa vie, dans une prison.

La reine, restée libre, portait souvent des provisions à son époux ; mais il lui était défendu de le voir. L'officier chargé de sa garde s'enflamma pour la reine, lui permit d'écrire à son mari, et lui fit même la promesse de la laisser entrer dans la prison si elle voulait céder à son amour. Le roi, informé de cette proposition criminelle, ordonna à sa femme de consentir à tout. La reine obtint l'entrevue qu'elle désirait, et en profita promptement pour revêtir le roi de ses habits. Sous ce déguisement, Cavade s'échappa de sa prison et se réfugia chez le roi des Huns, qui lui fit épouser sa fille et lui donna une armée. Avec ces troupes, il rentra en Perse et promit des gouvernements à tous ceux qui embrasseraient les premiers sa cause : ces charges étaient héréditaires ; l'espoir de les obtenir ramena au roi presque tous les grands. Sa marche fut rapide, il défit les rebelles, rentra dans sa capitale, fit crever les yeux à Zambade, envoya au supplice le conseiller qui avait opiné si hautement pour sa mort, et prit pour premier ministre Sésore, compagnon de sa fuite.

Cavade profita des leçons du malheur : maître du pouvoir, il n'en abusa pas, dompta ses passions, gouverna avec sagesse, et rendit à la Perse son ancien éclat.

Il pria l'empereur Anastase de lui prêter l'argent nécessaire pour payer les secours qu'il avait reçus du roi des Huns.

Le refus de l'empereur aigrit le roi; la guerre se ralluma. Cavade s'empara d'Amide et conquit plusieurs provinces. Après ces victoires, il voulait que l'empereur d'Orient adoptât un de ses fils pour le placer sur le trône de Constantinople. L'effroi qu'inspiraient les armes du roi de Perse avait décidé la cour impériale à consentir à cette proposition : on était près de conclure le traité ; mais la signature en fut retardée par des difficultés de forme. Les circonstances changèrent, et Cavade, modérant ses prétentions, accorda la paix à l'empereur, qu'il contraignit seulement à lui payer un tribut.

Le roi de Perse, sentant sa fin s'approcher, désigna pour son successeur Cosroès, qui n'était pas l'aîné de ses fils. La confiance que lui inspiraient les talents et les grandes qualités de ce jeune prince décidèrent son choix. La nation assemblée le confirma.

COSROÈS.

(531 ans après Jésus-Christ.)

L'ambition active de Cosroès fut longtemps avantageuse à la Perse et désastreuse pour les Romains. Lorsqu'il les voyait attaqués par leurs voisins, il les menaçait et leur faisait acheter sa neutralité. Dès qu'il les voyait sans ennemis, il se tenait sur la défensive, et encourageait par ses conseils et ses promesses les Huns, les Goths et les Sarrasins à renouveler leurs irruptions dans l'empire.

Par cette politique astucieuse, il trouva le moyen de remplir en peu de temps ses trésors. Lorsque Justinien eut conquis l'Afrique, il exigea de ce prince un tribut, prétendant qu'on lui devait une part des fruits de cette conquête, qu'on n'aurait jamais pu faire, malgré le génie de Bélisaire, si la Perse n'était point restée neutre. Il fatigua, durant un long règne, ses ennemis par les querelles qu'il leur suscitait, et ses sujets par des levées d'hommes et des marches continuelles.

A la fin de sa vie, la fortune l'abandonna. Il perdit une

bataille contre les Romains, ne dût son salut qu'à la fuite, et vit ses ennemis s'établir en quartiers d'hiver dans ses États : l'habitude des succès ne l'avait point préparé aux revers ; il ne put supporter sa défaite, et mourut de chagrin, après avoir recommandé à son fils de ne jamais exposer sa personne dans une action contre les Romains.

HORMISDAS III.

(580 ans après Jésus-Christ.)

Le fils de Cosroès, faible, superstitieux et livré à tous les vices, croyait qu'il pourrait sans danger suivre le torrent de ses passions, parce que les mages lui avaient assuré qu'il réussirait dans toutes ses entreprises, et que ses projets, quels qu'ils fussent, seraient constamment protégés par le ciel. Ses débauches et ses caprices excitaient un mécontentement universel. Varran, un de ses plus braves généraux, reçut,en combattant contre les Romains, un léger échec. Le roi lui écrivit une lettre insultante et lui envoya des habits de femme. On pardonne les rigueurs et non les affronts : le général se révolta et fit partager son ressentiment à l'armée, qui se souleva. On pilla les palais et les domaines du monarque ; on ouvrit les prisons. Un prince du sang, nommé Bindoès, que le roi avait chargé de fers, brisa ses chaînes, se mit à la tête des rebelles, força les portes de Ctésiphon, capitale du royaume, et pénétra dans le palais. Le roi était sur son trône ; à la vue des révoltés, il donna ordre d'arrêter le prince rebelle ; mais la garde immobile n'obéit point à ce commandement.

Bindoès arracha lui-même la tiare du roi, et le fit jeter en prison. L'infortuné monarque réclama un jugement de la nation et plaida sa cause devant une assemblée générale, avec une chaleur qui commençait à émouvoir en sa faveur les esprits ; mais Bindoès, après avoir retracé le tableau des injustices, des débauches, des excès et des exécutions arbitraires qui excitaient l'indignation du peuple

contre Hormisdas, fit sentir avec force aux grands combien il serait imprudent à eux de rétablir sur le trône un monarque injurié, qui aurait tant de motifs de vengeance contre ses sujets. Cette crainte entraîna les opinions ; le roi fut condamné à une prison perpétuelle, et on lui passa un fer rouge devant les yeux, pour le mettre hors d'état de régner.

Hormisdas demanda pour dernière grâce à l'assemblée de ne point donner le trône à son fils Cosroès, qui devait, selon lui, faire le malheur de son peuple. Il pria les grands de mettre à sa place un autre de ses enfants, qu'on appelait Hormisdas, dont le caractère était doux et humain. Loin d'écouter les vœux du roi captif, les grands couronnèrent Cosroès et firent mourir le jeune Hormisdas et sa mère. Le vieux roi, désespéré, ne pouvait contenir ses murmures et sa douleur ; le barbare Cosroès le fit assassiner.

COSROÈS II.

(590 ans après Jésus-Christ)

Le général Varran, au lieu de se soumettre au roi, persista dans sa rébellion, et jura de punir un prince parricide, que ses crimes rendaient indigne de régner sur les Perses. Cosroès le combattit, fut vaincu et obligé de se réfugier chez l'empereur d'Orient. Varran victorieux s'empara de Ctésiphon ; mais, lorsqu'il se vit maître de la capitale, se dépouillant de tout masque de vertu et de modération, il fit mettre en prison le prince Bindoès, se revêtit des ornements royaux, et voulut se placer sur le trône. Les grands, irrités de cette audace, formèrent une conjuration contre lui, délivrèrent Bindoès et attaquèrent l'usurpateur dans son palais. Mais il repoussa vaillamment leurs efforts, les dispersa et en fit périr une partie par les armes et l'autre par les supplices. Bindoès évita la mort et se sauva en Médie, où il leva des troupes. Cosroès vint le joindre à la tête d'une armée que l'empereur Maurice lui avait donnée. Après cette jonction, le roi livra bataille à

Varran, le battit et remonta sur le trône. Varran, obligé de fuir, termina sa vie chez les Huns, qui l'assassinèrent.

Jusqu'à ce moment, voulant se concilier l'amitié de l'empereur d'Orient, Cosroès s'habillait à la romaine, et montrait beaucoup de tolérance et même de bienveillance pour les chrétiens ; mais il changea de conduite dès qu'il se vit maître de l'empire.

Narsès, général de l'empereur Maurice, avait puissamment contribué à son rétablissement. En se séparant de lui, il crut pouvoir lui recommander, d'un ton qui rappelait l'antique fierté romaine, de prouver toute sa vie la reconnaissance qu'il devait aux Romains, maîtres du monde. Le roi de Perse, pour rabattre son orgueil, lui traça le tableau réel de la situation de cet empire, miné par la corruption, déchiré par les discordes intestines et de tous côtés envahi par des Barbares. Il mesura les progrès de cette décadence, et prédit l'époque précise de sa chute avec tant de justesse, qu'il passa par la suite aux yeux des Grecs pour un grand astrologue.

La paix dura quelque temps entre les deux royaumes; mais dès que Cosroès apprit l'assassinat et la mort de l'empereur Maurice, il déclara la guerre aux Romains. Cette fameuse guerre commença la seizième année de son règne.

La fortune favorisa constamment ses armes : ses victoires furent nombreuses et rapides. En neuf ans il conquit la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, la Cappadoce, l'Arménie et la Paphlagonie. Après avoir pris Antioche, il s'empara de Jérusalem, envoya en Perse le patriarche, profana le saint sépulcre, emporta la vraie croix, et vendit quatre-vingt-dix mille chrétiens aux Juifs de ses États, qui les égorgèrent tous. Il soumit ensuite l'Égypte, et revint en Perse pour combattre l'empereur d'Orient, Héraclius. Ce prince, aussi sage que vaillant, proposa d'abord la paix au roi de Perse. Mais Cosroès répondit insolemment qu'il ne ferait aucun traité tant que l'empereur et

ses sujets n'auraient pas abjuré le culte du dieu crucifié, et embrassé la religion des mages.

Héraclius punit cette brutale arrogance par une victoire, et proposa de nouveau la paix. Cosroès, enivré de sa fortune passée, et ne pouvant croire qu'elle l'eût abandonné sans retour, rompit toute négociation, et livra une seconde bataille, dans laquelle il fut défait et perdit cinquante mille hommes. Après ce revers, comme il soupçonnait un de ses généraux, nommé Sarbate, de l'avoir trahi, il écrivit à un autre chef de l'arrêter et de le faire mourir. Les Romains, ayant intercepté la lettre, la donnèrent à Sarbate, qui joignit à son nom, dans l'ordre du roi, les noms de quatre cents officiers de marque. Il communiqua ensuite cette pièce à l'armée. Tous les officiers désignés se crurent proscrits, se révoltèrent et entraînèrent dans leur rébellion une grande partie des troupes.

Dans ce même temps, Cosroès avait voulu désigner pour son successeur le plus jeune de ses fils, nommé Merdazas. Siroès, l'aîné de ses enfants, irrité de cette préférence, se joignit aux révoltés, et l'empereur Héraclius donna promptement la plus grande force à leur parti, en rendant la liberté aux Perses prisonniers, à condition qu'ils se joindraient aux rebelles.

L'insurrection devint générale. Cosroès, affaibli par l'âge, se laissa prendre et fut déposé. Siroès, digne d'un tel père, le fit enchaîner dans un cachot, où il était exposé aux regards du public. On l'y garda cinq jours, ne le nourrissant que de pain et d'eau. On tua ensuite devant lui son fils Merdazas. Enfin Siroès donna l'ordre de le faire mourir à coups de flèches.

Telle fut la fin de Cosroès : parricide, il périt par un parricide ; son règne, qui avait duré trente ans, offre aux hommes la preuve que les grands crimes, malgré l'éclat dont peut les couvrir quelque temps la fortune, attirent toujours la vengeance du ciel, qui, pour être tardive, n'en est que plus terrible.

SIROÈS.

(628 ans après Jésus-Christ.)

Ce monstre, objet du mépris et de la haine de ses sujets, ne survécut pas un an à son père. Ardézer son fils voulait lui succéder, mais Sébarazas, général de l'armée, se révolta contre lui, le tua et s'empara du sceptre. Les grands, qui n'avaient pas consenti à son élévation, l'assassinèrent dans son palais et proclamèrent roi Isdigertes, fils d'un frère de Siroès.

ISDIGERTES II.

Lorsque ce prince monta sur le trône, l'armée, démoralisée par les conquêtes de Cosrès et par ses défaites, avait perdu sa force et sa discipline. Les généraux étaient divisés, les grands étaient corrompus, les mages avilis. On ne respectait plus ni la religion ni l'autorité royale, et il ne pouvait exister aucun amour de la patrie chez un peuple si opprimé et dans une cour qui venait d'être le théâtre de tant de crimes.

Ce fut à cette époque que les Sarrasins envahirent la Perse. Isdigertes se défendit avec courage; mais il périt dans une bataille, et son armée se dispersa.

Les Barbares, après avoir ravagé la Perse, s'y établirent en maîtres. Elle devint le centre de leur empire, et la religion de Mahomet y remplaça celle des mages.

Cette grande révolution arriva l'an 640 de notre ère, et fit asseoir les successeurs de Mahomet sur les ruines du trône de Cyrus.

HISTOIRE DE LA GRÈCE.

Sa description. — Sa position. — Son histoire divisée en quatre âges. — Incertitude sur l'origine des Grecs.

La Grèce, pays classique, aussi célèbre dans la fable que dans l'histoire, était la patrie des héros et le temple des dieux de l'ancien monde. Aucune contrée n'a produit de plus braves guerriers, de plus grands philosophes, de plus habiles législateurs et des esprits plus ingénieux. Le nom seul de la Grèce parle à l'imagination, et rappelle à la mémoire l'amour de la gloire, de la sagesse, de la liberté. Cette nation poétique animait, divinisait tout. Elle plaçait ses passions comme ses vertus dans le ciel. Sa religion était l'histoire embellie par des figures, et la nature représentée par des images célestes. Ses jeux, ses fêtes, ses lois, ses combats, ses arts sont toujours gravés dans notre souvenir. Nos guerriers, nos orateurs, nos poëtes, nos philosophes prennent encore aujourd'hui les Grecs pour maîtres et pour modèles; notre enfance est formée par leurs leçons. La Grèce, détruite, barbare et dépeuplée, revit dans notre pensée; elle conserve sur les esprits l'influence et la domination qu'elle a perdues sur la terre.

Ce pays, destiné à une si longue renommée, fut longtemps obscur et habité par des sauvages, tandis que l'Égypte et la Phénicie jouissaient de tous les avantages de la civilisation. Il était difficile de prévoir alors qu'une contrée dont le territoire était inculte, couvert de forêts, peuplé de bêtes féroces et de Barbares, et qui n'avait pas le quart de l'étendue de la France, dût répandre, peu d'années après, tant de lumières en Europe et en Asie, et remplir le monde de sa gloire et de sa puissance. Quelques colonies, parties de Saïs, de Memphis et de Tyr, changèrent la face de la Grèce. Les Égyptiens lui donnèrent des lois et un culte. Elle reçut

des Phéniciens la science du commerce et de la navigation. Les Chaldéens lui apprirent l'astronomie et l'astrologie. Bientôt elle surpassa ses maîtres, et l'on vit les petits États qui la partageaient, remplis de héros, peuplés de talents, résister aux plus grands empires, les combattre et les subjuguer.

L'union des différents peuples grecs les fit triompher du grand roi Xerxès : mais, enivrés de gloire, ils se divisèrent ; la discorde, détruisant leurs forces, les soumit au pouvoir d'Alexandre et de ses successeurs, les assujettit à la puissance romaine, et les fit enfin tomber dans l'esclavage et dans les chaînes des mahométans.

La Grèce fait aujourd'hui partie de la Turquie d'Europe. Elle était bornée à l'orient par la mer Égée (l'Archipel) ; au midi, par la mer de Crète ou Candie ; au couchant, par la mer d'Ionie : au nord, par l'Illyrie et la Thrace. Elle était divisée en plusieurs contrées : l'Epire, le Péloponèse (aujourd'hui la Morée), la Grèce proprement dite, la Thessalie, la Macédoine et plusieurs îles.

Les peuples de l'Épire étaient les Molosses, les Chaoniens, les Thespotiens, les Acarnaniens : on y remarquait les villes de Dodone, célèbre par une forêt qui rendait des oracles ; de Dorique, Buthrotie, Ambracie, Nicopolis, et Actium, qui devint fameuse par la bataille que s'y livrèrent Auguste et Antoine. Les rivières de l'Épire étaient le Cocyte et l'Achéron, que la fable place dans les enfers.

Le Péloponèse est une presqu'île qui ne tient à la Grèce que par l'isthme de Corinthe. Ses divisions étaient : l'Achaïe, où l'on trouvait Sicyone, la plus ancienne ville du pays ; Corinthe, célèbre par sa magnificence ; Patras, Olympie, Pise : c'était là aussi qu'on se rendait de toutes parts pour disputer le prix aux jeux publics de la Grèce.

La Messénie, qui contenait la ville de Mycène et celle de Pyle, patrie de Nestor.

L'Arcadie, célébrée par tous les poëtes, qui ont chanté la vie pastorale de ses habitants ; ses villes étaient Cyllène,

Tégée, Stymphale, Gallopolis, Mantinée qu'illustra une victoire des Thébains.

La Laconie, immortalisée par Sparte ou Lacédémone, sa capitale, par Lycurgue, son législateur, par ses rois Agis, Agésilas, et par une foule de héros.

L'Argolide fut la première contrée de la Grèce civilisée par Inachus. Elle était la patrie d'Hercule et d'Agamemnon. On y admirait les villes d'Argos, de Némée, de Mycène, de Nauplie, d'Épidaure, patrie d'Esculape. L'Eurotas arrosait cette contrée que dominait le mont Taygète.

La Grèce proprement dite comprenait l'Étolie et les villes de Chalcis et de Calydon ; la Doride, ou le pays des Locres-Éoliens, dont la capitale était Naupacte, aujourd'hui Lépante; la Phocide, où l'on venait de toutes parts consulter l'oracle d'Apollon dans la ville de Delphes ; Anticyre était aussi une de ses villes ; la Béotie, dont la cité principale était la fameuse Thèbes, qu'illustrèrent Œdipe dans les temps fabuleux, le sage et vaillant Épaminondas à la fin des beaux jours de la Grèce. De grandes victoires immortalisèrent aussi les villes de Chéronée, de Platée et de Leuctres. On y trouvait encore Orchomène et Thespis.

L'Aulide : l'embarquement des Grecs et le sacrifice d'Iphigénie ont signalé son nom.

L'Attique : les arts, la gloire, la liberté consacrèrent le nom d'Athènes. Les autres villes de l'Attique étaient Mégare, Marathon, qui vit fuir les Perses ; Éleusis, dont les mystères furent toujours impénétrables. Les poëtes célébraient encore Décélie. Athènes avait trois ports fameux, le Pyrée, Munychie et Phalère.

Les montagnes de la Grèce étaient le Parnasse, l'Hélicon et le Cythéron.

La Thessalie, connue par ses vallons, par sa magie, contenait les villes de Magnésie, Méthone, Gompfie, Thèbes de Thessalie, Larisse, patrie d'Achille, Démétriade, Pharsale, qui vit fuir Pompée. Ses montagnes sont l'Olympe, résidence des dieux ; Pélion et Ossa, que les Titans, selon la

fable, voulurent entasser l'un sur l'autre pour s'élever jusqu'au ciel. Le fleuve Pénée rafraîchissait par ses eaux limpides le charmant vallon de Tempé. Ses montagnes formaient le fameux défilé des Thermopyles, où trois cents Spartiates bravèrent le plus grand monarque de l'Orient, et éternisèrent la gloire de leur nom et de leur pays par une mort héroïque.

La Macédoine était un royaume séparé de la Grèce, et qui la subjugua. Les villes qui décoraient cette contrée étaient: Dyrrachium, aujourd'hui Durazzo; Apollonie, Égée, Édesse, Pallène, Olynthe, Thessalonique, Philippes (Brutus et la liberté romaine y périrent), Stagyre, Scotus, Pella, qui donna naissance au plus illustre des conquérants, Alexandre le Grand. Le mont Athos s'élevait au-dessus de toutes les autres montagnes de la Macédoine. Sa rivière principale était le Strymon.

Les îles grecques étaient : dans la mer Ionienne, Corcyre (aujourd'hui Corfou), Céphallène, Ithaque, patrie d'Ulysse; Cythère, consacrée à Vénus; dans le golfe de Salone, Égine; entre le Péloponèse et l'Attique, Salamine; entre la mer de Crète et la mer Égée, les Cyclades, parmi lesquelles on remarquait Andros, Délos et Paros; et au-dessous des Cyclades, les Sporades.

En remontant dans la mer Égée, du côté de la Béotie, est l'Eubée, séparée de la terre par un bras de mer appelé l'Euripe, sur les rives duquel on voyait la ville de Chalcis; et, toujours en remontant vers le nord, Scyros, Lemnos, fameuse par les forges de Vulcain, et Samothrace.

En descendant, et du côté de l'Asie Mineure, Lesbos, dont la capitale était Mitylène, ensuite Chio, Samos.

Au sud de l'Archipel, Crète ou Candie, célèbre par ses lois, par son roi Minos, que la fable établit comme juge dans les enfers. Ses principales villes étaient Gortyne et Sydon; ses montagnes, Dicté et Ida, où l'on plaçait le berceau de Jupiter.

Les Grecs avaient fondé de grandes colonies dans l'A-

sie Mineure, qui fait aujourd'hui partie de la Turquie d'Asie. C'était l'Éolie, où l'on voyait Cumes, Phocée, Élée ; l'Ionie, dont les villes les plus remarquables étaient Smyrne, puissante encore aujourd'hui par son commerce, Clazomène, Théos, Colophon, Éphèse, célèbre par le temple de Diane ; enfin la Doride, qui comptait parmi ses villes, Halicarnasse, où naquit Hérodote, et Gnide, consacrée à Vénus. Les Grecs avaient encore des colonies en Sicile et en Calabre ; on leur donna le nom de Grande-Grèce. Notre riche cité de Marseille était une colonie de Phocéens.

On divise ordinairement l'histoire des Grecs en quatre âges, qui renferment deux mille cent cinquante-quatre années. Le premier date de la fondation des petits royaumes, qui commencent par celui de Sicyone, jusqu'au siége de Troie. Cet âge comprend mille ans, depuis l'an du monde 1820 jusqu'en 2820.

Le second âge s'étend depuis la prise de Troie jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspe, époque à laquelle l'histoire des Grecs se mêle à celle des Perses. Cet âge renferme six cent soixante-trois années, depuis l'an du monde 2820 jusqu'en 3483.

Le troisième âge, qui fut la belle époque de la Grèce, commence au règne de Darius, fils d'Hystaspe, et se termine à la mort d'Alexandre le Grand. Il comprend cent quatre-vingt-dix-huit ans, de l'an du monde 3483 à l'an 3681.

Le quatrième et dernier âge, celui de la décadence, depuis la mort d'Alexandre le Grand, en 3681, offre pour principales époques la destruction de Corinthe par le consul Lucius Memmius, en 3858 ; l'extinction des Séleucides, détrônés par Pompée en 3939, et la fin du règne de la race des Lagides, détrônés par Auguste en 3974. Ces événements sont renfermés dans l'espace de deux cent quatre-vingt-treize ans.

Il est impossible de connaître avec quelque certitude

les premiers habitants qui peuplèrent la Grèce. Ces hommes sauvages, qui broutaient comme les animaux, ne purent laisser ni monuments ni traditions. Ce que l'on peut penser de plus probable, c'est que le nord de la Grèce fut d'abord habité par des hommes venus de différentes contrées de l'Europe, tandis que le midi se peupla par les incursions de quelques pirates sortis des ports de l'Asie et des îles de l'Archipel.

On croit généralement que ses premiers habitants portaient le nom de *Pélages*, que leur avait donné Phaleg ou Pélagus, l'un de leurs rois. Les Hébreux, les Chaldéens, les Arabes appelaient les Grecs Ioniens : selon eux, Jon ou Javan, fils de Japhet, et petit-fils de Noé, était le père des peuples connus sous le nom de Grecs.

Javan eut, dit-on, quatre enfants : Élisa, Tharsis, Cetthius, Dodanim, qui furent chefs de différentes tribus. On prétend que le nom d'Hellènes ou Helléniens venait d'Élisa, qu'on nommait aussi Élos. Cetthius passait, selon cette version, pour être le père des Macédoniens. Le livre des *Machabées* appelle Alexandre roi de Cetthius ; il nomme Philippe et Persée rois des Cetthéens. Les mêmes auteurs croient qu'en Thessalie le nom de la ville et du temple de Dodone venait de Dodanim.

Dans les ouvrages d'Homère, les Grecs sont toujours appelés Helléniens, Danaéens, Argiens et Achéens. Virgile n'emploie presque jamais la dénomination de *Græcus*. Il est singulier qu'on ne puisse savoir l'origine véritable du nom sous lequel ces peuples sont maintenant le plus universellement connus. Pline rapporte qu'ils le reçurent d'un roi nommé Grécus, dont l'histoire ne nous a conservé aucun souvenir. Ce qui paraît constant, c'est que ces peuples ignoraient à tel point les premiers éléments de la civilisation, qu'ils décernèrent les honneurs divins à leur roi Phaleg ou Pélagus, parce qu'il leur avait appris à se nourrir de glands.

Ces peuplades se réunirent d'abord probablement pour

se défendre contre les bêtes féroces. Elles s'exercèrent à les chasser, et conservèrent, par leur destruction, les troupeaux qui servaient à les nourrir et à les vêtir. Ces troupeaux devenant bientôt un objet d'envie, toutes ces hordes errantes combattaient et s'entre-tuaient continuellement pour les enlever.

Les peuplades qui s'étaient retirées dans les îles, pour éviter plus facilement l'attaque des animaux sauvages, ne connaissant point l'art de cultiver la terre, creusaient des arbres, et, s'embarquant sur ces frêles canots, se formaient à la piraterie en faisant des incursions fréquentes sur les côtes de la Grèce pour les piller.

Cette simple navigation, dont la découverte a été célébrée comme un prodige, devait être facile et paraître peu dangereuse à des hommes habitant un climat chaud, accoutumés à nager et à jouer sur les arbres que les vents déracinaient et faisaient tomber dans les fleuves.

Il paraît que la peuplade qui habitait l'Attique, dont le terrain plus sec tentait moins l'avidité de ses voisins, conserva son territoire, tandis que toutes les autres changeaient continuellement d'habitation.

Quelques auteurs disent que Deucalion, vivant dans le temps d'un déluge qui bouleversa la face de la Grèce, avait un fils nommé Hellénus, qui se rendit maître du Péloponèse et nomma ses sujets Helléniens. Les Achéens et les Ioniens, habitants de Lacédémone, attribuaient leur origine à Ion et à Achéus, petit-fils d'Hellénus. Éolus et Dorus, autres descendants d'Hellénus, furent chefs des Éoliens et des Doriens. Pélops, fils de Tantale, vint ensuite dans le Péloponèse et lui donna son nom ; enfin les Héraclides, descendants d'Hercule, en chassèrent les Achéens et les Ioniens, qui se retirèrent dans l'Asie Mineure.

PREMIER AGE DE LA GRÈCE.

Destruction des Pélages. — Temps héroïques et fabuleux.

Le premier âge de la Grèce nous montre cette contrée divisée en plusieurs petits royaumes qui furent tous fondés par des colonies d'Égypte et de Phénicie. Les habitants sauvages de la Grèce s'étaient soumis, les uns volontairement et les autres par nécessité, aux rois de Sicyone, d'Athènes, d'Argos, de Sparte et de Corinthe. Ces princes commencèrent à polir et à civiliser les peuples en leur procurant les premiers avantages de la réunion sociale, et en leur faisant goûter la sécurité que leur donnaient les murs de leurs villes naissantes contre les attaques des animaux féroces et les invasions des brigands.

Une grande partie des Pélages, attachés aux habitudes et à l'oisiveté de la vie sauvage, repoussèrent longtemps les lumières qu'on leur présentait, et résistèrent au joug qu'on voulait leur imposer. Ces hordes errantes, guidées par des chefs braves et cruels, répandaient partout l'effroi, massacraient les voyageurs, enlevaient les troupeaux, et dévastaient comme un torrent tous les lieux qu'elles traversaient. Cet obstacle opposé aux progrès de la civilisation excitait l'indignation des fondateurs des nouvelles colonies. Le but de leurs efforts et l'objet de leur gloire furent longtemps la destruction de ces brigands, et les premiers héros que l'histoire immortalisa et que la reconnaissance divinisa se signalèrent par des victoires remportées sur les monstres des forêts et sur les chefs des hordes sauvages. La fortune, la puissance et la célébrité, fruits de ces premiers exploits, entretinrent l'esprit militaire chez les Grecs.

Lorsqu'ils n'eurent plus de monstres à terrasser ni de sauvages à soumettre, ils combattirent entre eux, et firent des incursions dans les îles adjacentes et sur les côtes voisines pour accroître leur renommée, pour étendre leur puissance, et pour augmenter leurs richesses, qu'ils ne pouvaient devoir qu'au pillage, en attendant que le commerce vînt leur donner des moyens plus doux d'en acquérir.

C'est dans ces temps, qu'on nomme *héroïques*, que l'histoire place le voyage des Argonantes, les crimes des Danaïdes, les aventures de Thésée, les travaux d'Hercule, les malheurs d'Œdipe, le siége de Thèbes et celui de Troie. On y trouve tellement mêlées la mythologie et l'histoire, la vie des hommes et celle des dieux, les métamorphoses et les révolutions, qu'on peut appeler ces temps *fabuleux* aussi bien que *héroïques*

Les premiers rois des Grecs commandaient à des hommes braves et même féroces; leur autorité n'avait quelque étendue que pendant la guerre, elle était très-bornée pendant la paix. Ils adoucirent leurs mœurs par leurs lumières, sans pouvoir amollir assez les courages pour établir solidement leur domination. Toute autorité, contestée et mécontente de ses limites, cherche à obtenir par la crainte ce qu'elle ne peut obtenir par la loi; aussi vit-on bientôt tous ces princes abuser de leurs victoires sur leurs ennemis et du dévouement de leurs soldats pour opprimer leurs concitoyens; mais les Grecs, uniquement occupés de guerre et d'agriculture, étaient exempts des vices qu'entraîne la mollesse. Ils brisèrent les chaînes de la tyrannie, et presque partout le gouvernement républicain s'établit. Les Grecs avaient conservé entre tous les citoyens une parfaite égalité qui maintint la liberté durant les deux premiers âges; le troisième y introduisit la richesse, l'ambition, l'inégalité, la corruption; et le quatrième, la servitude.

SICYONE.

Sicyone est une des plus anciennes villes.

Plusieurs historiens parlent de Sicyone comme d'une des plus anciennes villes du monde. Ils font remonter sa fondation jusqu'à l'an 1915. Égialée fut, dit-on, le premier de ses rois. On ne s'accorde pas sur le nombre de ses successeurs; le souvenir de leurs actions ne s'est pas conservé. Les historiens prétendent que ce royaume dura mille ans.

CRÈTE.

Son gouvernement.

La plupart des anciens auteurs s'accordent à dire que le premier peuple grec civilisé fut celui d'Argos, que fonda l'Égyptien Inachus (an du monde 2148. — Avant Jésus-Christ 1856). Cependant d'autres assurent que l'île de Crète, éclairée et policée par Minos, avait reçu ses sages lois qui furent admirées par les philosophes, et qu'elle avait un gouvernement régulier dans le temps où toute la Grèce était encore sauvage. Ce qui est difficile à concevoir, c'est l'ignorance où l'histoire nous a laissés sur les noms et les actions des rois de cette île célèbre, dont tant de sages avaient étudié la législation. On ne sait pas même avec certitude si Minos était indigène ou étranger; l'opinion la plus générale est qu'il était venu d'Égypte. Au reste, sa justice et sa sévérité lui attirèrent tant de renom, que la fable le plaça dans les enfers, et le chargea du soin de juger les ombres. On croit que Rhadamante, qui partagea cette triste gloire, était son frère.

ARGOS.

Ses rois. — Origine du nom d'Argos. — Histoire de Danaé. — Naissance d'Hercule. — Ses exploits.

Les rois les plus connus qui gouvernèrent cette contrée furent Inachus, Phoronée, Apis, Argus, Criasus, Phorbas, Triopas, Crotopus, Sthénélus, Gélanor, Danaüs, Lyncée, Abas, Prætus et Acrisius; de celui-ci provinrent Persée, Eurysthée, Hercule.

Inachus, victime d'une révolution en Égypte, fonda la première colonie en Grèce. Le règne de Phoronée, son successeur, marque l'époque la plus ancienne de la civilisation grecque. Ce prince établit dans la nouvelle ville d'Argos le culte des dieux et les lois égyptiennes. Il s'empara de toute la presqu'île du Péloponèse. Apis donna son nom à la partie de cette presqu'île qui se nomma longtemps *Apie*. Argus fut le premier qui attela des bœufs à la charrue. La ville d'Argos, embellie par ses soins, prit et conserva son nom. Criasus y éleva un temple à Junon. Inachus fut le père de la fameuse Io. Un prince du pays, nommé Jupiter, enleva cette princesse, et la conduisit en Égypte, où elle fut, dit-on, adorée sous le nom d'Isis. Les poëtes, ornant cette aventure des couleurs de la fable, dirent que le maître des dieux, étant devenu amoureux d'Io, la transforma en génisse pour la soustraire au courroux de Junon.

Lorsque le roi Gélanor gouvernait l'Argolide, Égyptus régnait en Égypte. Égyptus avait cinquante fils; il voulait les unir aux cinquante filles de son frère Danaüs. Celui-ci rejeta cette union, et s'enfuit en Grèce. Ayant rassemblé ses amis et quelques aventuriers, il se mit à la tête des Argiens, mécontents de leur roi, et s'empara du trône de Gélanor. Le roi d'Égypte, opiniâtre dans ses desseins, troubla bientôt son frère dans son nouveau royaume. Il envoya en Grèce une armée sous les ordres de ses cinquante fils, fit le siége d'Argos, et força Danaüs à consentir au

mariage projeté : mais le cruel roi d'Argos, dont la haine s'était accrue par cette violence, fit assassiner ses neveux par leurs femmes, la nuit de leurs noces. Hypermnestre seule sauva son mari Lyncée, qui s'échappa ainsi des embûches du tyran, vengea ses frères et régna.

Acrisius et Prætus, fils jumeaux de Lyncée, se disputèrent le trône. Acrisius l'emporta et donna la ville de Tyrinthe en apanage à Prætus.

Acrisius fut père de Danaé. Un oracle l'avertit que l'enfant qui naîtrait d'elle le tuerait. Pour éviter ce malheur, il enferma sa fille dans une tour; mais un prince voisin, nommé Jupiter, séduisit les gardes, entra dans la prison, enleva Danaé et l'épousa; elle donna naissance à Persée. Ce héros combattit les monstres des forêts, tua une reine d'Afrique, nommée Méduse, dont l'aspect, dit la fable, pétrifiait ceux qui la regardaient. La princesse Andromède fut délivrée par lui d'un ravisseur, dont les poëtes ont fait un monstre marin. Enfin Persée, disputant le prix aux jeux funèbres de Thessalie, accomplit involontairement l'oracle, et tua son grand-père Acrisius d'un coup de palet.

Dans le même temps, Pélops, fils de Tantale, roi de Lydie, vint en Grèce pour éviter la vengeance de Tros, roi des Troyens, qui lui faisait la guerre parce que Tantale avait enlevé un de ses enfants, nommé Ganymède. Pélops ayant remporté le prix des chars aux jeux de Pise ou d'Olympie, épousa Hippodamie, fille d'Œnomaüs, roi de cette contrée. Il succéda à son beau-père, se rendit maître d'une partie du Péloponèse, qui prit son nom, et fut le chef de la race des Pélopides.

Persée, ne pouvant plus supporter le séjour d'Argos depuis qu'il avait tué son grand-père, transporta le siége de ses États à Mycène, et régna cinquante-huit ans (an du m. 3992. — Av. J.-C. 1012). Ses enfants se partagèrent son royaume : Anaxagoras, l'un d'eux, s'établit à Argos et eut des successeurs.

Sthénélus, qui avait épousé une fille de Pélops, resta à

Mycène, et laissa son sceptre à son fils Eurysthée, dont les enfants furent tués par ceux d'Hercule. Persée avait eu deux autres enfants : Alcée, père d'Amphitryon, et Électryon, père d'Alcmène. Le mariage d'Alcmène et d'Amphitryon devint la source des grandes querelles qui éclatèrent par la suite entre les Pélopides et les Héraclides.

Alcmène, que les poëtes font aussi mère d'Eurysthée, cédant à l'amour d'un prince voisin, nommé Jupiter, donna naissance au fameux Hercule. Ce héros, doué du plus grand courage et d'une force merveilleuse, signala sa jeunesse par des victoires remportées sur des monstres et des brigands. Le roi Eurysthée, jaloux de sa renommée, le chargea de plusieurs entreprises périlleuses, espérant qu'il y trouverait la mort.

Hercule, poursuivi par le courroux de Junon et par la haine d'Eurysthée, remplit la terre du bruit de son nom. On croit généralement qu'il a existé dans différentes contrées plusieurs Hercules ; on trouve dans presque tous les pays des traces de leurs exploits, qu'on attribua dans la suite au seul Hercule fils d'Alcmène et d'Amphitryon. Hercule, le premier des demi-dieux, extermina, dit-on, le lion de Némée, le taureau de Crète, le sanglier d'Érymanthe et l'hydre de Lerne. Il tua Busiris, roi d'Égypte, qui faisait massacrer les étrangers, et terrassa le roi de Libye, Antée, dont la vengeance s'exerçait sur ceux qu'il avait vaincus à la lutte. Sa massue écrasa les géants de Sicile et les centaures de Thessalie. Après avoir purgé la terre de brigands, il en fixa les limites à Cadix, qu'on appela les *colonnes d'Hercule.* La fable dit qu'il ouvrit les montagnes pour rapprocher les nations, qu'il creusa des détroits pour confondre les mers, et que les dieux durent à son secours leur triomphe sur les géants appelés Titans. Son histoire est un tissu de fables. Les poëtes lui ont attribué toutes les grandes actions dont on ignorait les auteurs ; mais il a existé certainement un véritable Her-

cule, célèbre par sa force et sa valeur, puisque sa race a subsisté et régné longtemps dans la Grèce.

EXPÉDITION DES ARGONAUTES.

(An du monde 2785. — Avant Jésus-Christ 1219.)

But de cette expédition. — La toison d'or. — Mort d'Hercule.

Les courses et les travaux de ces illustres aventuriers n'avaient pas toujours pour objet la sûreté du pays, la destruction des monstres, la protection de l'innocence et la punition des brigands. Le but de cette espèce de chevalerie errante, que n'éclairait point une religion pure et vraie, était souvent l'enlèvement de quelques belles princesses ou le pillage de quelques riches cités.

La Colchide passait pour un pays très-opulent; sa capitale renfermait, dit-on, un trésor que la fable transforma en toison d'or, gardée par des dragons. Le bruit des richesses de la Colchide excita la cupidité des héros grecs.

Jason était un prince de Thessalie: son oncle Pélias, qui s'était emparé du trône, détermina ce jeune guerrier à tenter cette expédition contre Colchos, espérant qu'il y périrait. Les hommes les plus vaillants de la Grèce, Hercule, Oïlée, Télamon, Castor, Pollux, Thésée, Philoctète, Argus et plusieurs autres furent ses compagnons. Argus se chargea de la construction du navire qui devait les porter. Leur navigation fut heureuse. Médée, fille d'Ætas, roi de Colchide, seconda leurs efforts. Séduit par Jason, elle lui livra les trésors de son père et s'enfuit avec lui. Au retour de cette expédition, Hercule continua longtemps ses brillants exploits; mais ce superbe vainqueur lui-même, vaincu par l'amour, fila pour la reine Omphale, et conçut une grande passion pour Déjanire, qu'il épousa. Cette princesse, dans un accès de jalousie, lui donna un breuvage qui le rendit furieux. Ne pouvant supporter ni cal-

mer ses violentes douleurs, il fit dresser un bûcher au sommet du mont Œta, se précipita au milieu des flammes et y périt. La fable dit que ses entrailles étaient brûlées par une robe empoisonnée que Déjanire avait reçue de son rival Nessus, prince de Thessalie, et qu'on appelait *Centaure*, parce que les Thessaliens furent les premiers Grecs qui dressèrent et montèrent des chevaux.

La mort d'Hercule n'éteignit point la haine d'Eurysthée; il chassa du Péloponèse les enfants de ce héros; mais ils y revinrent bientôt, le défirent dans un combat et le tuèrent. Trois ans après, Hellène, leur aîné, fut vaincu par un roi de Tégée et périt. Ses frères se dispersèrent dans la Grèce, où ils furent connus sous le nom d'*Héraclides*.

Eurysthée étant mort, Atrée, son oncle maternel et fils de Pélops, prit possession du Péloponèse, et fonda la dynastie des Pélopides, dont les passions, les crimes et les malheurs remplissent encore le monde d'affreux souvenirs. Atrée, fameux par ses cruautés, conçut la plus violente haine contre Thyeste, son frère, qui avait séduit sa femme Europe; il le chassa de Mycène; l'ayant ensuite rappelé dans sa patrie, et dissimulant son courroux pour mieux assurer sa vengeance, il feignit de se réconcilier avec lui, assassina secrètement son fils Pélops, et servit à ce malheureux père, dans un festin, les membres de son fils.

Plisthène, fils et successeur d'Atrée, fut le père du célèbre Agamemnon. Ce monarque acquit une grande puissance, et tous les Grecs l'élurent pour leur chef lorsqu'ils entreprirent la guerre de Troie. On verra, dans la suite de cette histoire, la mort funeste d'Agamemnon, qui périt sous le poignard de sa femme, fut vengé par son fils Oreste, et laissa son palais rempli de crimes, et son royaume de troubles. Tisamène et Penthile, fils d'Oreste, vaincus par les Héraclides, se virent chassés de leur patrie, où la race des Pélopides cessa de régner.

ROYAUME D'ATHÈNES.

(An du monde 2448. — Avant Jésus-Christ 1560.)

Cécrops. — Son règne heureux. — Ses successeurs. — Conseil des Amphictyons. — Les Pallantides. — Naissance de Thésée. — Son épée cachée sous un rocher. — Ses exploits. — Conspiration des Pallantides. — Nouveaux exploits de Thésée. — Son gouvernement. — Révolte à Athènes. — Abdication de Thésée. — Sa mort — Règne de Ménesthée. — Règne de Codrus. — Son dévouement et sa mort.

CÉCROPS.

Cécrops, né dans la ville de Saïs, en Égypte, quitta les bords du Nil pour échapper au joug d'un vainqueur inexorable. Après de longues courses sur la mer, il débarqua avec ses compagnons sur les côtes de l'Attique, pays habité de temps immémorial par un peuple sauvage que les hordes errantes de la Grèce n'avaient jamais été tentées de subjuguer. Sa pauvreté fut sa première égide. Cette contrée stérile et peu peuplée n'excitait ni crainte ni avidité. Les Athéniens, plus grossiers que barbares, accueillirent sans défiance les étrangers malheureux qui venaient leur apprendre à connaître les jouissances de la vie sociale. Bientôt les Athéniens et la colonie égyptienne ne formèrent qu'un seul peuple; mais la supériorité des lumières assura la domination des Africains, et Cécrops, choisi pour roi par les deux nations réunies, justifia leur choix par le bonheur dont il fit jouir ses sujets. Les anciens habitants ne se nourrissaient que de glands; Cécrops leur apprit à se nourrir de grains. La charrue força la terre à devenir féconde; l'olivier vint se naturaliser dans l'Attique: une foule d'arbres fruitiers, jusque-là inconnus, ombragèrent les moissons et les couvrirent de fruits. Il soumit le mariage aux lois; ses règlements, en créant les devoirs, firent à la fois naître les vertus et les plaisirs. Les liens des familles commencèrent les liens de la société, et les hommes, autrefois isolés, aimèrent d'abord leurs foyers et bientôt leur patrie.

On adorait autrefois les astres, les forêts et les monta-

gnes. Les Égyptiens firent adorer leurs dieux dans l'Attique; ils consacrèrent la ville d'Athènes à Minerve, comme Argos l'avait été à Junon, et Thèbes à Bacchus.

Pour inspirer l'humanité à ces peuples sauvages, le législateur égyptien ordonna d'honorer les morts, de les enterrer avec pompe, de consacrer par des éloges le souvenir des hommes vertueux, et de flétrir la mémoire des méchants. Il établit un tribunal dont la sagesse fut longtemps célèbre; jamais on ne se plaignit d'un jugement de l'aréopage. Il eut la gloire de faire connaître la justice aux Grecs. Pour remédier à l'aridité du pays, dont la population devait s'accroître rapidement, il forma ses sujets à la navigation, et bientôt les blés apportés d'Afrique assurèrent des subsistances abondantes à ce nouveau peuple.

Les successeurs de ce sage roi furent Cranaüs, Amphictyon, Érichthonius, Pandion Ier, Érecthée, Cécrops II, Pandion II, Égée, Thésée, Ménesthée, Démophoon, Oxynthès, Phidas, Timéthès, Mélanthus et Codrus.

Si les institutions de Cécrops durèrent longtemps, sa postérité n'eut pas le même bonheur. Cranaüs fut chassé d'Athènes par Amphictyon Ier, et par Hellène, prince de Thessalie et fils de Deucalion. La fable place le déluge de Deucalion au temps où vivait Cranaüs. Un plus ancien déluge, celui d'Ogygès, avait eu lieu en Grèce longtemps auparavant (avant Jésus-Christ 1796). Quelques auteurs prétendent que ce fut Hellène, le Thessalien, qui donna son nom aux Grecs, nommés Helléniens.

Amphictyon devint célèbre par une alliance qu'il forma entre plusieurs villes de la Grèce, que les uns portent au nombre de douze, et les autres au nombre de trente et une. Ces peuples confédérés envoyaient des députés deux fois par an aux Thermopyles pour délibérer sur les affaires publiques : leur réunion s'appelait le *conseil des amphictyons*; il jugeait tous les différends des peuples et des villes, et veillait à la défense du temple d'Apollon à Delphes. Cette institution, qui nous donne le premier exemple

d'une confédération et d'une sorte de gouvernement représentatif, conserva beaucoup de force, d'indépendance et de crédit, jusqu'au temps de Philippe, roi de Macédoine, qui en brigua la présidence pour en faire un instrument de son ambition.

On croit que ce fut sous le règne d'Amphictyon que Bacchus, qu'on nommait aussi Dionysius, vint des Indes dans l'Attique. Il enseigna aux Grecs plusieurs arts, et entre autres celui de cultiver la vigne. Sa gloire excita l'envie : les Athéniens attentèrent plusieurs fois à ses jours; mais, après sa mort, ils le divinisèrent.

On place à l'époque du règne d'Érecthée l'enlèvement de Proserpine, fille de Cérès, reine de Sicile, par Pluton, roi d'Épire. Cérès accourut en Grèce pour chercher sa fille : on dit qu'elle s'arrêta à Éleusis, chez Triptolème, qui apprit d'elle le labourage. Les lumières qu'elle répandit dans cette contrée la firent regarder comme une déesse. On établit son culte à Éleusis : les mystères de ce culte devinrent célèbres dans l'univers; les princes les plus puissants et les personnages les plus distingués par leur science et par leurs vertus s'y faisaient initier; retenus par des lois sévères, aucun n'en trahit le secret; mais on croit généralement qu'on y enseignait aux initiés une religion plus simple, plus spirituelle et plus morale que celle du peuple, auquel on laissait les images et les fables.

Ce fut le roi Érichthonius qui établit à Athènes les courses de chars, les fêtes de Minerve, nommées *Panathénées*, et qui apprit aux Athéniens l'usage des monnaies d'or et d'argent.

Pandion II eut deux fils : Égée et Pallas; celui-ci devint célèbre par l'ambition de ses cinquante enfants, qu'on nommait les *Pallantides*.

Égée eut la gloire d'être le père de Thésée. Éthra, fille de Pitthée, l'un des sages et illustres guerriers de la Grèce, fut la mère de Thésée. Elle n'était point l'épouse d'Égée, mais elle avait cédé à son amour.

THÉSÉE.

(An du monde 2740. — Avant Jésus-Christ 1264.)

Pitthée, aïeul de Thésée, gouvernait la ville de Trézène. Égée laissa dans cette ville le jeune enfant qu'il avait eu d'Éthra, et dont il cachait avec soin la naissance, pour ne point exciter la haine de son frère Pallas et de ses enfants. En partant de Trézène, il plaça sous un rocher énorme une riche épée, et fit jurer à Éthra de ne révéler à son fils le secret de sa naissance que lorsqu'il serait assez fort pour soulever le rocher et s'armer du glaive qui devait servir à le faire reconnaître. Le jeune Thésée, destiné à la gloire, écoutait dans son enfance, avec une ardeur inquiète, le récit des grandes actions d'Hercule, et brûlait du désir de l'imiter. Lorsqu'il eut atteint l'âge où la force pouvait seconder son courage, Hercule était en Lydie ; les brigands, profitant de son absence, reparaissaient dans la Grèce, et les monstres infestaient de nouveau les forêts. Éthra, ne pouvant plus contenir le courage bouillant de son fils, lui apprit le nom de son père, le conduisit vers le rocher et lui ordonna de le déplacer. Il y parvint sans peine, et y trouva les signes qui devaient constater sa naissance. Armé du glaive royal, il s'arracha rapidement des bras de sa mère, et parcourut la Grèce, qu'il remplit bientôt du bruit de ses aventures et de ses succès. Cinnis, brigand redoutable et cruel, attachait les vaincus à des branches d'arbre qu'il courbait avec effort, et qui les écartelaient en se relevant. Il tomba sous les coups du jeune héros.

Son épée trancha les jours de Scyrron, qui défendait l'accès d'une montagne et précipitait les voyageurs du haut d'un rocher dans la mer.

Le tyran Procuste étendait ses prisonniers sur un lit dont la longueur devait servir de mesure à leurs corps, qu'il allongeait ou raccourcissait par d'affreux supplices.

Thésée l'immola sur ce lit, funeste théâtre de tant de crimes.

Après avoir ainsi marché sur les traces d'Alcide, son modèle, il vint à la cour d'Athènes, dont le trône était ébranlé par de violentes dissensions. Les Pallantides, sacrifiant la nature à l'ambition, méprisaient la vieillesse d'Égée, conspiraient contre ses jours, et suivaient les conseils de la perfide Médée, qui se trouvait alors en Attique.

Les projets parricides des enfants de Pallas furent suspendus par l'arrivée imprévue du jeune guerrier. Son nom était devenu l'effroi du crime. Médée, accoutumée aux artifices, parvint à inspirer des soupçons au vieux roi d'Athènes, sur les desseins secrets d'un étranger qui, fier de sa vaillance, pouvait aspirer au trône. Le faible Égée la crut, et la mort de Thésée fut résolue. Mais, au milieu du festin qui devait terminer sa vie, au moment où on lui présentait une coupe empoisonnée, le jeune héros, tirant son épée pour trancher, suivant l'usage, la viande qui était devant lui, Égée reconnut son glaive, son fils, renversa la coupe, et, n'écoutant que sa tendresse, découvrit hautement le secret de sa naissance. Les Pallantides, furieux, coururent aux armes. Thésée les combattit, les tua et chassa Médée.

L'aréopage décida que la mort des Pallantides, quoique nécessaire, devait être expiée. Thésée fut banni pour un an, et ne revint dans Athènes qu'après s'être fait absoudre par les juges qui s'assemblaient à Delphes, dans le temple d'Apollon.

Il trouva l'Attique ravagée par un taureau furieux, né dans les champs de Marathon : Thésée l'attaqua, le terrassa et le montra chargé de chaînes aux regards du peuple.

Les Athéniens ayant fait périr Androgée, fils de Minos, roi de Crète, ce monarque leur avait déclaré la guerre, et, après une grande victoire, les avait contraints à lui livrer,

tous les sept ans, un certain nombre de jeunes enfants qui trouvaient en Crète la mort ou l'esclavage.

Lorsque Thésée reparut dans Athènes, on allait payer pour la troisième fois ce fatal tribut : le jeune prince, rassurant le peuple, lui promit de l'affranchir de cette honteuse sujétion. Il s'embarqua promptement, et conduisit en Grèce, non des victimes, mais des soldats.

Son audace fut couronnée de succès ; il vainquit Taurus, général des troupes de Minos, et ce roi sage eut la générosité de pardonner aux Athéniens, de rendre hommage à la valeur de Thésée, et de lui accorder sa fille Ariane en mariage.

Si l'on en croit d'autres historiens, Ariane, séduite par Thésée, lui donna le moyen de surprendre Taurus. Après sa victoire, il enleva la jeune princesse, qui lui fut ravie dans sa route par Bacchus.

Le chagrin de cette perte lui fit oublier de hisser sur son vaisseau, comme il en était convenu, une voile blanche, signe de victoire et de succès. Égée, voyant le navire entrer dans le port avec une voile noire, crut son fils perdu, et se précipita dans la mer, qui depuis a conservé son nom.

La fable raconte autrement cette aventure ; elle dit que les victimes de Minos étaient renfermées dans un labyrinthe, et dévorées par le Minotaure, monstre moitié homme et moitié taureau, issu des amours infâmes de Pasiphaé, reine de Crète ; qu'Ariane, amoureuse de Thésée, lui donna un peloton de fil, à l'aide duquel il sortit du labyrinthe, après avoir tué le Minotaure ; que, vainqueur de ce monstre, il enleva la princesse qui l'avait secouru, et l'abandonna ensuite sur le rivage de Naxos.

Ce qui est constant, c'est que Thésée délivra son pays d'une honteuse servitude, et qu'à son retour, il monta sur le trône vacant par la mort d'Égée.

Thésée fut le dixième roi d'Athènes. Il donna au gouvernement une forme plus régulière. Les douze villes de

l'Attique étaient devenues des républiques particulières; des chefs indépendants se faisaient la guerre et ôtaient toute force et toute utilité à l'autorité royale, qui se trouvait toujours entre deux écueils, le mépris qu'inspire la faiblesse et la haine qu'excite l'arbitraire.

Thésée mit le peuple dans son parti, et, malgré l'opposition des riches et des grands, qui ne combattaient que pour leurs intérêts en prétendant défendre la prérogative royale, il obtint, par la persuasion, une soumission plus solide que celle qu'il avait gagnée par la force.

Athènes devint le centre et la métropole de l'État; la puissance législative fut attribuée à l'assemblée générale de la nation, qu'on distribua en trois classes: les nobles ou notables, les agriculteurs et les artisans. Les principaux magistrats devaient être choisis dans la première classe et chargés de la conservation du culte et de l'interprétation des règlements. Thésée, comme roi, avait pour attribution la défense des lois promulguées par le peuple, et le commandement des troupes.

Par ces changements, le gouvernement d'Athènes devint démocratique, ce qui fut la cause des agitations qui troublèrent constamment l'Attique.

Thésée institua une fête solennelle pour consacrer cette révolution et la réunion des différents peuples de ses États. Il agrandit Athènes, y construisit un bâtiment pour l'aréopage. Les étrangers, attirés par le commerce, accrurent la population; la réunion du territoire de Mégare recula les limites du royaume. Une colonne, placée sur l'isthme de Corinthe, marqua la séparation de l'Attique et du Péloponèse. On célébrait, près de ce monument, les jeux isthmiques, à l'instar des jeux d'Olympie.

Les soins paisibles de l'administration ne pouvaient satisfaire longtemps le génie ardent de Thésée. Descendant de son trône pour chercher de nouvelles aventures, il prit part à la défaite des Centaures, accompagna les Argonautes dans leur expédition, terrassa le sanglier de Caly-

don, et mêla son nom à celui des héros qui se distinguèrent dans les deux siéges de Thèbes.

Pirithoüs, qu'il avait combattu, fut bientôt son admirateur et son ami; cette liaison lui devint funeste. Inconstants dans leurs amours et dominés par leurs passions, ils enlevèrent Hélène, fille de Tyndare. Castor et Pollux, ses frères, la délivrèrent de leurs mains. Embrasés d'une nouvelle flamme, ils voulurent enlever Proserpine, femme d'Aïdonius, roi des Molosses, qu'on appelait aussi Pluton. Ce prince découvrit leur complot, tua Pirithoüs et enferma Thésée dans une prison, d'où Hercule le délivra. La fable place ces événements dans les enfers.

Le roi d'Athènes avait autrefois combattu, vaincu les Amazones et épousé leur reine Antiope. Le jeune Hippolyte, fruit de cette union, était resté dans l'Attique pendant l'absence de son père. Phèdre, nouvelle épouse de Thésée, conçut pour son beau-fils un amour criminel, dont le jeune prince repoussa l'aveu avec horreur. Lorsque Thésée, délivré des prisons d'Épire, revint dans ses États, la reine, furieuse, accusa l'innocent Hippolyte d'avoir attenté à sa vertu : le roi, trop crédule, ordonna la mort de son fils. Le désespoir de Phèdre expia ce crime.

La longue absence du roi, ses aventures, le bruit scandaleux de ses amours, et le trépas injuste de son fils, avaient inspiré beaucoup de mécontentement aux Athéniens. Ménesthée, profitant de cette disposition des esprits, porta le peuple à la révolte. Thésée fut accusé devant l'aréopage. Ce héros, dédaignant de se justifier, abdiqua la royauté, et se retira dans l'île de Scyros, après avoir chargé d'imprécations le peuple ingrat qui l'abandonnait.

Le roi de Scyros, Lycomède, jaloux de sa gloire, l'attira dans un piége et le précipita dans la mer.

L'envie s'arrête sur la tombe des grands hommes, une reconnaissance tardive la remplace. Thésée fut l'objet des longs regrets du peuple athénien. On le regarda comme

un dieu, et l'on prétendit qu'il était le fruit des amours secrètes de Neptune et d'Éthra. Dans la suite, le célèbre Cimon fut chargé de rapporter de Scyros ses ossements à Athènes. Son tombeau devint un lieu d'asile pour les esclaves.

Ménesthée, qui l'avait détrôné, et qui lui succéda, fit observer ses lois. Il acquit quelque gloire dans la guerre de Troie.

Sous le règne de Codrus, les Héraclides attaquèrent Athènes. Codrus, informé par un oracle que les Athéniens seraient vainqueurs si leur roi était tué, se déguisa en paysan, se jeta au milieu des ennemis et y trouva la mort. Les Héraclides, admirant ce dévouement d'un roi pour son peuple, et effrayés, par l'oracle, prirent la fuite.

Après la mort de Codrus, le gouvernement d'Athènes devint républicain sous l'autorité de magistrats nommés *archontes*.

Médon, fils de Codrus, fut le premier de ces magistrats.

ROYAUME DE THÈBES.

(An du monde 2466. — Avant Jésus-Christ 1538.)

Cadmus, premier roi. — Ses successeurs. — Règne d'Amphion. — Invention de la lyre. — Règne de Laïus. — Naissance d'Œdipe. — Son parricide. — Le Sphinx. — Inceste d'Œdipe. — Il s'exile. — Règne d'Étéocle et de Polynice. — Xanthus, dernier roi de Thèbes.

Cadmus, premier roi de Thèbes, fils d'Agénor et cousin d'Égyptus et de Danaüs, se rendit d'abord à Tyr, et conduisit en Grèce une colonie phénicienne, sous prétexte de chercher sa sœur que Jupiter avait enlevée. Il s'établit en Béotie, y bâtit la ville de Thèbes, et sa citadelle y porta le nom de *Cadmée*.

Polydore, Labdacus et Lycus lui succédèrent.

Polydore fut déchiré par les Bacchantes. Une mort prématurée termina les jours de Labdacus : il ne laissait qu'un fils dont le berceau était entouré d'ennemis ; ce fils

se nommait Laïus. Le royaume fut gouverné par Lycus, qui s'empara de l'autorité royale.

Sa femme Antiope, séduite par Jupiter, en avait eu deux enfants, nommés Amphion et Zéthus. Le roi, irrité des désordres de cette femme coupable, qui prétendait les couvrir par son intimité avec le maître des dieux, la répudia et la chassa de son palais. Ses fils la vengèrent : ils prirent la ville de Thèbes, dont Amphion se déclara roi. Sa douceur et son éloquence charmèrent ses sujets; leur attachement légitima son usurpation. Il agrandit la ville et bâtit des temples.

Amphion fit entendre en Béotie les premiers accords de la lyre; les poëtes prétendirent que les pierres mêmes, sensibles à ses accents, venaient se ranger à sa volonté pour élever les édifices de Thèbes.

Cependant Laïus, fils de Labdacus, réclama ses droits au sceptre paternel : ses armes furent heureuses; il battit Amphion, le chassa de ses États et remonta sur le trône.

Après cette victoire, il épousa Jocaste, fille de Créon, prince thébain. Cette union devint la source des plus grands malheurs pour ce monarque et pour sa famille. Effrayé par un oracle qui lui avait prédit que son fils trancherait ses jours, il fit exposer sur le mont Cythéron l'enfant de Jocaste, qu'on appela Œdipe, parce que ses pieds s'étaient enflés lorsqu'on l'avait lié et suspendu aux branches d'un arbre. Un berger lui sauva la vie, et le conduisit à Corinthe, où il fut élevé.

Lorsqu'il eut atteint l'âge viril, comme il parcourait la Grèce pour chercher des aventures, à l'exemple des héros de ces temps barbares, il rencontra son père dans la Phocide, le combattit sans le connaître et le tua.

Créon, père de Jocaste, prit les rênes du gouvernement. La Béotie était alors désolée par une guerre civile qu'excitait une fille naturelle de Laïus, nommée Sphinge. La fable en fait un monstre ailé, moitié femme et moitié

dragon, qu'on appelait *Sphinx*. Il égorgeait tous ceux qui ne pouvaient deviner le sens obscur de ses paroles.

Créon, effrayé, fit publier qu'il donnerait le royaume et Jocaste à celui qui expliquerait l'énigme du Sphinx. Œdipe se présenta : le monstre lui demanda, dit la fable, *quel était l'animal qui marchait à quatre pieds le matin, à deux au milieu du jour, et le soir à trois*. Œdipe devina que c'était l'homme. Il combattit ensuite le Sphinx, ou plutôt Sphinge, et l'immola.

Créon tint sa parole : Œdipe régna et devint l'époux de sa mère. Le ciel, irrité de cet affreux hymen, répandit dans la Béotie une peste qui la dépeuplait. On consulta l'oracle, qui déclara que la peste cesserait lorsqu'on aurait banni de Thèbes le meurtrier de Laïus.

Après beaucoup de recherches, Œdipe découvrit à la fois son inceste et son parricide. Se trouvant lui-même indigne de voir le jour, il s'arracha les yeux et s'exila : Jocaste se donna la mort. Deux jumeaux, Étéocle et Polynice, fruits de cet hymen funeste, et dont les combats, dit la fable, avaient commencé dans le sein de leur mère, convinrent d'abord de régner alternativement.

Étéocle monta sur le trône ; mais, lorsque l'année fut expirée, il refusa de céder le pouvoir à son frère.

Polynice appela à son secours Adraste, roi d'Argos, Tydée, Amphiaraüs, Capanée, Hippomédon, Parthénopée et Thésée. Ces princes alliés firent le siége de Thèbes, qui eut lieu trente ans avant la guerre de Troie. Il fut long, opiniâtre et sanglant. Presque tous les chefs des deux partis y périrent ; enfin dans une bataille générale, Étéocle et Polynice tombèrent sous les coups l'un de l'autre.

Les fils des rois alliés, qu'on appelait les *Épigones*, s'emparèrent de Thèbes. Le nom des princes qui y régnèrent n'est pas connu. On sait que le dernier s'appelait Xanthus, et qu'après lui le gouvernement devint républicain.

ROYAUME DE CORINTHE.

(An du monde 2628. — Avant Jésus-Christ 1376.)

Incertitude sur l'origine des Corinthiens. — Sisyphe, leur premier roi. — Ses successeurs. — Retour des Bacchides. — Règnes de Cypsélus et de Périandre, son fils. — Gouvernement démocratique.

Les anciens auteurs ne s'accordent pas sur l'origine des Corinthiens. On croit que Sisyphe, leur premier roi, bâtit la ville d'Éphyre, dans la suite appelée *Corinthe*. Il était petit-fils d'Hélène ; sa femme s'appelait Mérope, et était petite-fille d'Atlas. Ses successeurs furent Glaucus son fils, Bellérophon, Ornithyon, Tersandre, Alinus. La fable dit que Sisyphe était fils d'Éole, qu'il chassa Médée de Corinthe, et qu'il enchaîna la Mort jusqu'au moment où Mars vint la délivrer pour satisfaire Pluton, dont l'empire devenait désert.

Homère explique cette allégorie en représentant Sisyphe comme un roi pacifique, qui épargnait le sang de ses sujets et de ses voisins. Les poëtes cependant le placent dans les enfers, où il est condamné à rouler perpétuellement une roche qu'il élève en vain sur une montagne, et qui retombe sans cesse. Il mérita, disent-ils, ce supplice en trahissant un secret de Jupiter.

Quelques historiens regardent Glaucus comme instituteur des jeux isthmiques. Bellérophon, son fils, termina en héros toutes les guerres qu'il avait entreprises ; et, pour dire poétiquement qu'il triompha des plus grands obstacles, la fable le représente monté sur le cheval Pégase, et vainqueur d'un monstre qu'on nommait la *Chimère*.

Il est impossible d'éclaircir la confusion qui règne dans l'histoire des rois de Corinthe. Aucune action ne signala leur vie. Un d'eux, nommé Bacchis, donna son nom à sa race. Elle fut détrônée. Corinthe libre remporta quel-

ques victoires sur mer, et fonda les colonies de Corcyre et de Syracuse.

Les Bacchides, après un long bannissement, rentrèrent dans leur patrie et y établirent le gouvernement aristocratique.

Dans la suite, Cypsélus s'empara de l'autorité, se fit pardonner une usurpation par la douceur, et régna trente ans. Son fils Périande lui succéda : il gouverna en tyran. Les principaux citoyens qui lui donnaient de l'ombrage furent immolés ; il assassina sa femme. Cependant son esprit et ses liaisons avec les philosophes de son temps le firent compter au nombre des sept sages de la Grèce. Il aurait été plus juste de le compter au nombre des monstres dont la destruction était un bienfait pour l'humanité.

Après sa mort, les Corinthiens, las de sa tyrannie, renversèrent le gouvernement monarchique, bannirent sa famille et rétablirent le gouvernement démocratique.

Corinthe, placée entre le Péloponèse et le continent, était appelée l'*œil de la Grèce*. Elle aurait pu aspirer à devenir la ville la plus puissante de l'Europe ; elle se contenta d'être la plus riche et la plus commerçante.

Nous ne parlerons point ici de la Macédoine. Ce pays, destiné à devenir un jour si fameux, resta longtemps ignoré, sauvage et en quelque sorte séparé de la Grèce.

Philippe fut le premier de ses rois qui lui donna de l'éclat ; et ce royaume passa presque subitement de la barbarie à la civilisation, de l'obscurité à la lumière, de la faiblesse à la puissance.

ROYAUME DE LACÉDÉMONE.

(An du monde 2884. — Avant Jésus-Christ 1120.)

Lélex, premier roi. — Ses successeurs. — Sparte bâtie par Eurotas. — Origine de son nom et de celui de Lacédémone. — Léda. — Enlèvement d'Hélène.

Lélex fut le premier roi de cette contrée, qui s'appela d'abord *Élégie*, et depuis *Laconie*. La fable le disait fils

de la Terre. Ses successeurs furent Mysès, Eurotas, Lacédémon, Amyclès, Argalus, Cynortès, Abalus, Hippocoon et Tyndare.

Eurotas bâtit Sparte, et lui donna le nom de sa fille, qu'il maria à Lacédémon. La capitale du royaume s'appela *Sparte*, et le territoire *Lacédémone.*

Tyndare, son fils, épousa Léda, dont les enfants devinrent célèbres sous le nom de Castor, Pollux, Hélène et Clytemnestre.

Castor et Pollux, jumeaux, se distinguèrent parmi les héros des temps fabuleux de la Grèce. Ils délivrèrent leur sœur Hélène des mains de Thésée et de Pirithoüs, et concoururent aux victoires des Argonautes. Les Grecs les divinisèrent et donnèrent leurs noms à une constellation.

Après leur mort, Tyndare accorda sa fille Hélène en mariage à Ménélas, frère d'Agamemnon. Ce prince reçut avec elle le royaume de Sparte; Clytemnestre épousa le roi d'Argos, Agamemnon.

La fable dit que Jupiter, amoureux de Léda, prit la forme d'un cygne pour la séduire. Deux œufs furent le fruit de cette union : de l'un sortirent Pollux et Hélène, de l'autre Castor et Clytemnestre : les deux premiers, crus fils de Jupiter, les autres, enfants de Tyndare. Pollux seul, dit-on, était immortel; mais il obtint de Jupiter de partager avec son frère l'immortalité, et tous deux habitèrent alternativement les cieux.

L'enlèvement de leur sœur Hélène par un prince troyen devint la cause de la première guerre qui éclata entre l'Europe et l'Asie.

HISTOIRE ET GUERRE DE TROIE.

Origine des Troyens. — Dardanus, premier roi. — Ses successeurs. — Règne de Priam. — Cause de la haine entre les Troyens et les Grecs. — Naissance de Pâris. — Enlèvement d'Hélène. — Guerre de Troie. — Mort de Palamède, par l'artifice d'Ulysse. — Retraite d'Achille. — Mort de Patrocle. — Retour d'Achille. —

Mort d'Hector. — Mort d'Achille et de Pâris. — Prise de Troie après dix ans de combats. — Cheval de Troie. —Fuite d'Énée. — Fin du premier âge de la Grèce.

Le royaume des Troyens, placé sur la côte d'Asie, à l'opposite de la Grèce, était célèbre par son opulence, par le courage de ses guerriers et par ses liaisons avec le puissant empire d'Assyrie.

Troie brillait alors dans l'Asie, comme Argos et Mycène dans la Grèce. Priam régnait en Troade; Agamemnon, petit-fils d'Atrée, en Argolide. Celui-ci avait réuni récemment à ses États Corinthe, Sicyone et plusieurs autres villes. Ménélas, son frère, époux d'Hélène, héritait du royaume de Sparte; et tous deux, maîtres de la presqu'île qui tenait son nom de Pélops, leur aïeul, exerçaient une une grande influence sur toute la Grèce.

On croyait généralement que les Troyens tiraient leur origine des Grecs, et que leur premier roi, Dardanus était né en Arcadie. Ce qui est constant, c'est que les deux peuples adoraient les mêmes dieux, suivaient les mêmes lois, parlaient la même langue, et qu'il n'existait aucune différence entre leurs mœurs et leurs armes.

Les principaux successeurs de Dardanus furent Érichthonius, Tros, Ilus, Laomédon et Priam. Le nom d'*Ilium* venait d'Ilus; celui de *Troie*, de Tros. Priam avait épousé Hécube, fille d'un roi de Thrace et sœur de Théano, prêtresse d'Apollon; cinquante fils furent le fruit de cette union. Priam, entouré d'une famille si nombreuse, vainqueur de ses ennemis, chéri par ses alliés, respecté dans toute l'Asie, avait donné à sa capitale un nouveau nom, celui de *Pergame*. Ses murs, renversés précédemment par Hercule, venaient d'être relevés; et Priam, à la fin d'un règne long et glorieux, était loin de prévoir la perte de ses États, l'embrasement de sa capitale et la destruction de sa famille. Mais tel est le sort des prospérités mortelles : le moment qui précède leur ruine est souvent celui de leur

plus grand éclat. Plusieurs causes amenèrent cette catastrophe.

Depuis longtemps la maison de Priam et celle d'Agamemnon étaient aigries l'une contre l'autre par le souvenir d'outrages réciproques restés impunis et qui excitaient entre elles une haine implacable.

Tantale, bisaïeul d'Agamemnon, régnant autrefois en Lydie, avait retenu dans les fers un prince troyen nommé Ganymède. Tros, vengeant cette injure, avait chassé d'Asie Tantale et Pélops, qui furent obligés de chercher une autre fortune dans la Grèce.

Laomédon, voulant embellir et fortifier sa capitale, s'était servi d'un trésor déposé dans les temples d'Apollon et de Neptune. Bientôt une peste terrible ravagea la Troade : les prêtres attribuèrent ce fléau à l'impiété du roi. L'oracle déclara que Laomédon ne pouvait apaiser les dieux qu'en exposant sa fille Hésione à la fureur d'un monstre marin.

Hercule, de la race des Pélopides, arrivait alors à Troie. Il promit de délivrer la princesse, et, en effet, il extermina le monstre. Hésione devait être le prix de ce service; Laodémon la lui refusa. Hercule, furieux, saccagea le pays, renversa les murs de la ville, enleva Hésione, et la conduisit dans le Péloponèse.

Enfin un dernier attentat fit éclater la haine des deux peuples, et excita tous les Grecs à prendre les armes contre les Troyens.

La reine Hécube, au moment de donner le jour à Pâris, avait rêvé qu'elle accouchait d'un tison qui embraserait la ville de Troie. Priam, effrayé de ce songe, donna l'ordre d'exposer et d'abandonner son enfant sur le mont Ida. Il fut sauvé par des bergers qui l'élevèrent. Doué d'une grâce et d'une beauté singulières, il osa, dès qu'il fut devenu grand, reparaître dans les murs de Troie. Priam le reconnut : la tendresse l'emporta sur la crainte ; il le reçut dans ses bras.

Peu de temps après, Pâris se rendit en Grèce dans le dessein de voir sa tante Hésione, qu'Hercule avait enlevée, et qu'il avait fait épouser à un prince nommé Télamon.

Le mariage de Ménélas avec Hélène attirait alors beaucoup d'étrangers à Sparte. Pâris y vint : les charmes d'Hélène l'enflammèrent; la beauté du prince troyen séduisit la jeune reine de Sparte : Pâris, entraîné par son amour et par le désir de venger l'injure faite à Hésione, enleva Hélène et la conduisit à Troie.

Ménélas, furieux, implora le secours d'Agamemnon, son frère, qui trouva le moyen de faire partager son ressentiment à tous les princes grecs ; ceux-ci regardèrent l'enlèvement d'une femme comme une insulte faite à la Grèce par l'Asie. La ruine d'Ilion fut résolue. Si quelques rois hésitèrent à s'engager dans une entreprise si périlleuse et qui devait coûter tant de sang, ils furent bientôt entraînés par l'éloquence du vieux Nestor, roi de Pylos ; par les discours artificieux d'Ulysse, roi d'Ithaque, le plus rusé des Grecs ; et surtout par l'ardeur et par l'exemple de Diomède, fils de Tydée, roi de Calydon ; d'Ajax, prince de Salamine ; d'Achille, fils de Pélée, prince de Thessalie, et d'une foule de jeunes guerriers, brûlant du désir d'effacer la gloire des héros de Thèbes et de Colchide.

Tous ces princes confédérés rassemblèrent dans le port d'Aulide une armée de cent mille hommes. Ils élurent Agamemnon pour leur chef, et douze cents vaisseaux les transportèrent sur les rivages de la Troade.

Le célèbre poëte Homère, qui chanta cette longue guerre trois cents ans après la prise de Troie, représente à cette époque le ciel divisé comme la terre. Les dieux, selon la fable, prirent parti, les uns pour le roi d'Ilion, et les autres pour les princes grecs : Apollon, Mars et Vénus protégeaient Troie; Pallas et Junon avaient juré sa ruine ; et Jupiter, dans sa balance, pesait leurs destinées.

Les combats de la terre se répétaient dans le ciel ; et

les divinités de l'Olympe, descendant au milieu des camps, s'exposaient au glaive des mortels : tant était vive et brillante l'imagination de ces peuples, dont l'esprit semblait n'avoir plus à faire de progrès, lorsque leur raison et leur civilisation étaient encore dans l'enfance.

Troie était défendue par des remparts et des tours ; une armée nombreuse la couvrait. Le fameux Hector, fils de Priam, le pieux Énée, Déiphobe, Pâris et un grand nombre de princes d'Asie, alliés du roi de Pergame, résistèrent aux premiers efforts des Grecs, qui furent obligés de se retrancher dans leur camp, et d'y renfermer la plus grande partie de leurs galères. Ces bâtiments n'étaient point pontés, les plus forts ne pouvaient porter que cent cinquante hommes, et, pour ne point les exposer aux tempêtes, on les retirait sur le rivage.

Tout annonçait une longue guerre : les forces étaient à peu près égales des deux côtés ; les hautes murailles bravaient facilement les efforts d'une armée qui ne connaissait point les machines de guerre.

La plaine qui séparait la ville de Troie du camp des Grecs devint le théâtre d'une multitude de combats qui ne décidaient rien ; les troupes s'approchaient sans ordre ; on se lançait d'abord des flèches et des javelots ; on se mêlait ensuite pour se battre corps à corps. Tantôt les princes montaient sur des chars, tantôt ils combattaient à pied ; ils s'accablaient réciproquement d'invectives.

Lorsqu'un chef tombait, la mêlée devenait furieuse autour de lui ; les vainqueurs cherchaient à le dépouiller de ses armes ; les vaincus voulaient défendre son corps : la nuit séparait les combattants, et la prochaine aurore éclairait de nouveaux combats. On ne savait ni préparer la victoire, ni en profiter par des manœuvres : les batailles ne produisaient aucun fruit ; les défaites ne coûtaient que du sang, et le triomphe ne donnait que de la gloire.

Après de longs et infructueux combats, interrompus par des trêves qu'on s'accordait pour brûler les morts et pour

honorer leur mémoire par des jeux funèbres, les subsistances commencèrent à manquer dans le camp des Grecs. Une partie de la flotte fut chargée de ravager les îles et les côtes voisines.

Divers détachements se répandirent en Asie pour enlever les récoltes et les troupeaux, et pour obliger les alliés de Priam à revenir défendre leurs foyers.

Achille, fameux par cette guerre, portait de tous côtés le fer et la flamme, et revenait au camp avec un butin immense et une foule d'esclaves, objet de l'avidité et des querelles des princes confédérés.

Bientôt la guerre recommença avec plus de vigueur. Ulysse et Ménélas avaient demandé à Priam de rendre Hélène et de conclure la paix. Le conseil des Troyens voulait qu'on acquiesçât à leur demande; mais le roi, touché des pleurs d'Hélène et de Pâris, et n'écoutant que son antique haine contre les Pélopides, rompit toute négociation, et causa par cette opiniâtreté sa ruine et celle de sa patrie.

L'artificieux Ulysse, jaloux de Palamède, prince de l'île d'Eubée, qui avait conseillé la paix et dont on admirait à la fois la science et la valeur, fit cacher dans sa tente une forte somme d'argent, et parvint à faire croire que Priam l'avait envoyée pour acheter une trahison. Les Grecs irrités ordonnèrent la mort de Palamède.

Achille, qui l'aimait et qui n'avait pu le sauver, rompit avec ses cruels alliés, et ne voulut plus combattre pour eux; cette inaction d'un héros diminua la force des Grecs et augmenta celle des Troyens.

Hector et ses frères, plusieurs princes alliés, tels que Sarpédon, Rhésus, Memnon, faisaient un grand carnage des Grecs. Enfin Hector, forçant leurs retranchements, mit le feu à la flotte. La victoire semblait se déclarer pour Troie ; mais alors Patrocle, ami d'Achille, ne pouvant supporter le triomphe de ses ennemis, fit avancer les Thessaliens, rétablit le combat et et mit en fuite les Troyens. Plusieurs guerriers vaillants périrent dans cette bataille. Pa-

trocle, revêtu des armes d'Achille, tua Sarpédon, et périt lui-même sous les coups d'Hector.

Cet événement changea les destinées des deux armées. Achille, furieux de la mort de son ami, oublia son ressentiment pour les Grecs. Après avoir immolé douze prisonniers aux mânes de Patrocle, il se précipita au milieu des Troyens pour chercher Hector, le combattit, le tua, et traîna autour de la ville de Troie son corps attaché à un char.

Peu de temps après, une flèche, partie de la main de Pâris, termina les jours d'Achille. Pâris lui-même, le flambeau de cette guerre, fut tué par Philoctète, qui avait hérité des flèches d'Hercule.

Les deux armées avaient ainsi perdu leurs plus illustres guerriers. Les Troyens maudissaient Hélène, les Grecs soupiraient après leur patrie; et cependant le désir de la vengeance s'opposait à tous les vœux formés pour la paix.

Après dix ans de batailles infructueuses, Troie succomba (av. J.-C. 1208); sa chute, qui remplit la Grèce d'orgueil et l'Asie d'effroi, retentit encore dans l'Europe, et sert aujourd'hui même de principale époque à l'histoire.

Les poëtes disent que les Grecs, usant d'artifice, se cachèrent dans les flancs d'un immense cheval de bois, qui devait être consacré à Minerve, et qu'entrés de nuit dans la ville, ils exterminèrent les Troyens, surpris par cette attaque imprévue.

Il est probable qu'on a voulu nous apprendre, par cette allégorie, la première invention d'une machine de guerre, dont l'extrémité, représentant la forme d'un cheval, renversa les murs de Troie.

Quoi qu'il en soit, les murs, les maisons, les palais, les temples de cette ville célèbre furent réduits en cendres. Priam périt au pied des autels après avoir vu égorger ses fils sous ses yeux. Hécube sa femme, Cassandre sa fille, Andromaque, veuve d'Hector, toutes les princesses et toutes les Troyennes, chargées de fer, suivirent leurs vainqueurs et terminèrent leur vie dans l'esclavage.

ruelle. Les rois
e jouissance fa-
mencement des
trie.
ers. Ménesthée,
Ulysse erra dix
s Locriens, pé-
ucer, Diomède,
llé, leurs sujets
utres contrées.
e et vengé par
e cette expédi-
te ; et l'on peut
u courroux des

rut les côtes de
nfin en Italie, il
s temps, donna
qui devait gou-
ie. Nous devons
trois plus beaux
l'*Iliade* et l'*Odys-*

Grèce, l'an 1184,
n 1209, selon les

généralement ré-
cependant, si l'on
le Strabon, confir-
ette ville ne fut pas
si que sa postérité.
fils d'Énée, occupè-
t les ruines de leur
deur, et ne perdi-
s Éoliens, char
en Asie.

SECOND AGE DE LA GRÈCE.

(An du monde 2820-2483. — Avant Jésus-Christ 1181-521.)

Nouveau gouvernement de la Grèce. — Première république. — Partage du Péloponèse entre les Héraclides. — Origine de Lycurgue. — Sa magnanimité. — Naissance de Charilaüs. — Voyage de Lycurgue. — Révolte à Sparte. — Mort de Charilaüs. — Retour de Lycurgue.

Après avoir fait connaître les temps fabuleux et héroïques de la Grèce, temps qui ont été plutôt chantés qu'écrits, et sur lesquels la poésie nous a transmis plus de lumière que la philosophie et l'histoire, le fil des événements semble tout à coup interrompu : la civilisation des Grecs s'avance dans le silence et dans l'obscurité; nous n'avons que des relations incertaines sur tous les événements dont la Grèce fut le théâtre pendant quatre cents ans.

Un petit nombre de noms célèbres, de faits marquants, échappés à l'oubli et transmis par les écrivains de l'antiquité, nous apprennent seulement que les Héraclides, quatre-vingts ans après la guerre de Troie, chassèrent les Pélopides de la presqu'île, et forcèrent les Ioniens et les Achéens à s'exiler et à passer en Asie, où ils fondèrent de nombreuses colonies.

Toutes les villes, tous les peuples de la Grèce étaient gouvernés dans le premier âge par des rois : on voit qu'Agamemnon commanda ceux de son temps. Quatre siècles après, l'esprit républicain se répandit par toute la Grèce; le gouvernement monarchique ne se maintint que dans la Macédoine; l'amour de la liberté devint la première des passions. La vengeance des rois avait causé la ruine de Troie; l'amour de l'indépendance fit sentir à chaque ville sa force, à chaque homme sa dignité : on discuta les lois auxquelles on voulait se soumettre; on consulta les sages de tous les pays. La lumière, dissipant les ténèbres, rem-

plit la Grèce de législateurs, de philosophes, de poëtes et d'orateurs.

Le désir de commander reste le même parmi les hommes, et ne fait que changer de forme, suivant les différentes espèces de gouvernement. Chez les Grecs sauvages il fallait être le plus fort pour dominer : c'était le temps d'Hercule, de Thésée et de Philoctète, etc. Sous la domination des rois, la bravoure qui les défendait, la flatterie qui caressait leurs passions, étaient les seuls moyens d'arriver à la puissance : mais, pour parvenir au gouvernement d'un peuple libre, pour primer parmi ses égaux, il faut avoir la science qui éclaire, l'éloquence qui persuade, le talent qui séduit et entraîne, ou l'héroïsme qui éblouit.

Aussi l'on vit bientôt cette petite contrée, que connaissaient à peine l'Afrique et l'Asie, peuplée de talents supérieurs, de génies transcendants, de guerriers célèbres, répandre le plus vif éclat dans le monde. Tous ces rois ligués avaient été dix ans devant les remparts d'une seule ville : ses peuples, devenus libres, furent promptement en état de résister à toutes les forces de l'Asie, de dominer toutes les mers, et de porter leurs armes en Sicile, en Afrique et jusqu'aux bornes de l'Inde.

Il aurait été aussi curieux qu'important de suivre avec détail les causes de cette grande révolution qui changea la face de la Grèce, et les degrés par lesquels on parvint à l'opérer; mais comme elle commença peu de temps après la prise de Troie, à cette époque obscure du passage de la fable à l'histoire, les anciens ne nous ont transmis à cet égard que des notions vagues.

Ce qu'on sait positivement, c'est que, dans l'origine, les Grecs, ainsi que l'observe Platon, s'étaient tous soumis au gouvernement monarchique, le plus ancien, le plus universellement répandu, le plus propre à entretenir la paix, et dont l'autorité paternelle avait donné l'idée et le modèle.

Peu à peu les passions des courtisans, la corruption des monarques, leurs injustices, la violence des usurpateurs

qui s'emparaient de la puissance, firent dégénérer la monarchie en despotisme. Les premiers rois avaient un pouvoir borné, consultaient leur nation et ne gouvernaient que pour elle : l'habitude et l'ivresse du pouvoir leur persuadèrent que leur volonté devait tenir lieu de loi, et que leurs peuples ne devaient être que les instruments de leurs passions. On peut juger, par les crimes dont le palais des Atrides fut le théâtre, des désordres qui régnèrent alors dans toutes les cours de la Grèce.

Un peuple à demi civilisé, conservant la vigueur de la barbarie, ne pouvait supporter tranquillement une telle servitude; l'éloignement des rois grecs pendant dix années avait accoutumé les nations à leur absence; un désir violent de liberté s'établit partout, excepté dans la Macédoine. Les peuples se donnèrent un gouvernement républicain, mais varié suivant leur génie et leur caractère.

Il resta cependant toujours quelques partisans du régime monarchique ; de temps en temps, on vit des citoyens ambitieux se rendre momentanément maîtres de leur patrie; quelques guerriers heureux, quelques hommes opulents, méprisant les lois et n'écoutant que leur ambition, s'élevèrent au pouvoir suprême par trahison ou par violence.

N'ayant pour eux ni le droit de naissance ni celui d'élection, ils vivaient dans les alarmes; pour maintenir leur usurpation, ils sacrifiaient à leur sûreté tous ceux dont ils redoutaient le mérite, le rang, l'opulence et le patriotisme. Cette conduite inhumaine, qui finissait presque toujours par les précipiter du trône, fit détester aux Grecs non-seulement l'autorité, mais le nom de *tyran*, qui signifiait alors *roi*.

La haine attachée à cette odieuse dénomination s'est conservée jusqu'à nos jours. On peut encore, je crois, attribuer la révolution arrivée en Grèce à une autre cause; la monarchie convient aux grands États, et la république aux petits : la Grèce était trop divisée pour conserver longtemps cette foule de princes, dont l'ambition, les dépenses,

les caprices et les discordes opprimaient les villes. Une population nombreuse, qui occupe un territoire étendu, sent la nécessité d'une grande force pour la contenir et la diriger. Elle peut d'ailleurs, sans se ruiner, pourvoir à l'éclat du monarque et de sa famille ; enfin, dans de pareils pays, les intérêts sont trop épars, et toute réunion est trop difficile pour qu'on puisse fréquemment renverser l'autorité établie. Mais, dans une cité où tous les citoyens se connaissent, où l'injure faite à l'un est promptement sentie par l'autre, où toutes les dépenses excessives du trône sont un fardeau insupportable pour les sujets, au milieu d'une population resserrée qui peut se réunir à toute heure et à tout instant, la tyrannie ne peut durer, et la liberté doit y être plus ardemment désirée, plus facilement établie, plus courageusement surveillée et défendue.

On ne sait pas précisément quel fut le peuple qui le premier établit en Grèce la liberté sur les ruines de la monarchie. La première république dont l'histoire nous a fait connaître les institutions est celle de Sparte. Athènes ne reçut les lois de Dracon et de Solon qu'environ deux siècles après la promulgation des ordonnances de Lycurgue à Lacédémone.

Nous n'examinerons avec détail que ces deux législations ; elles ont été mieux connues que toutes les autres, et d'ailleurs Athènes et Sparte ont dû à leurs lois un tel éclat et une telle puissance, qu'on peut regarder ces deux peuples comme les pivots sur lesquels ont tourné toutes les affaires de la Grèce, qui ne fut forte que par leur union et déchirée que par leurs querelles.

En écrivant ainsi l'histoire de Sparte et d'Athènes, on fait connaître celle de tous les Grecs, jusqu'au moment où la ville de Thèbes, ensuite les rois de Macédoine, et enfin la ligue des Achéens, rivalisèrent et remplacèrent leur influence.

Nous avons vu qu'après la prise de Troie, la maison

d'Argos s'était souillée par des forfaits. Agamemnon, revenant à Mycène, trouva son trône et son lit profanés ; Égisthe, fils de Thyeste, avait séduit Clytemnestre et gouvernait l'Argolide. Tous deux assassinèrent Agamemnon et régnèrent à sa place.

Bientôt Oreste, son fils, parut, le vengea et reprit son trône. La mort de Clytemnestre, sa mère, remplit son cœur de remords ; ce qui fit dire aux poëtes qu'il était poursuivi par les Furies. Ce roi malheureux et coupable avait aussi tué Pyrrhus, fils d'Achille, qui lui avait enlevé Hermione, fille d'Hélène.

Quelques auteurs prétendent qu'il mourut dans une course de chars, d'autres par la morsure d'un serpent.

Tisamène, son fils, fut renversé du trône par les Héraclides.

Hercule, descendant de Danaüs, étant persécuté par Eurysthée, n'avait pu faire valoir ses droits au trône contre la maison de Pélops. Il les transmit à ses fils, qui furent bannis du Péloponèse, et qui tentèrent plusieurs fois sans succès d'y rentrer. On regarda leurs prétentions comme criminelles tant qu'on respecta le nom de Pélops ; mais les crimes des Atrides ayant excité la haine et le mépris, les Héraclides en profitèrent pour réveiller en leur faveur l'attachement des peuples du Péloponèse.

Leurs chefs étaient trois frères, Témène, Cresphonte, Aristodème. Soutenus par les Doriens, ils entrèrent dans la presqu'île : tout le pays se déclara pour eux. Les descendants d'Agamemnon et de Nestor se réfugièrent avec les Achéens et les Ioniens, qui voulurent les suivre dans l'Attique, d'où, peu de temps après, ils partirent pour l'Asie.

Les Héraclides, maîtres du Péloponèse, le partagèrent entre eux ; Argos échut à Témène ; la Messénie à Cresphonte ; Eurysthène et Proclès, fils d'Aristodème, qui était mort pendant cette expédition, régnèrent tous deux à Lacédémone. Depuis ce temps, elle eut toujours deux rois.

Les Héraclides devinrent bientôt jaloux de la puissance des Athéniens, qui s'augmentait rapidement par le grand nombre des bannis du Péloponèse, que le roi Codrus protégeait et attirait dans l'Attique; ils firent donc la guerre au roi d'Athènes, et quoique vaincus dans un combat, ils demeurèrent maîtres de la Mégaride, où ils bâtirent Mégare.

Ils établirent en ce pays les Doriens à la place des Ioniens. Ces Doriens, après la mort de Codrus, passèrent les uns en Crète et les autres dans l'Asie Mineure. Ainsi, cette révolution qui détruisit la maison d'Argos peupla l'Asie Mineure de Grecs.

Les Achéens y fondèrent Smyrne et onze autres villes; les Ioniens bâtirent Éphèse, Clazomène et Samos; les Éoliens, plusieurs villes dans l'île de Lesbos; les Doriens, Halicarnasse, Gnide et d'autres villes; ils s'établirent aussi dans les îles de Rhodes et de Cos.

Eurysthène et Proclès eurent pour successeurs leurs enfants, Agis et Soiès. Ce fut sous leur règne que l'esclavage parut à Sparte. Les habitants de la ville d'Ilos avaient refusé de payer les contributions imposées par Agis. Le roi assiégea leur ville, la prit, et réduisit tous les habitants en servitude; ils furent condamnés aux fonctions les plus pénibles. Dans la suite, les Lacédémoniens occupèrent les Ilotes à labourer leurs champs, sans les affranchir de leur esclavage.

Tandis que, dans les autres contrées de la Grèce, la tyrannie des princes faisait naître l'amour de la liberté, elle naquit chez les Spartiates de la faiblesse d'un de leurs rois, nommé Eurypon: le peuple en abusa; l'autorité monarchique s'établit, et le désordre la remplaça.

Son successeur, le roi Eunome, laissa en mourant deux fils qu'il avait eus de différents lits; l'un s'appelait Polydecte, l'autre fut le célèbre Lycurgue. Polydecte mourut sans enfants; mais sa femme était enceinte. Lycurgue déclara que la royauté appartiendrait à l'enfant qui devait

naître, si c'était un fils ; il ne voulut gouverner le royaume qu'en qualité de tuteur.

Cependant la reine lui fit dire secrètement que, s'il voulait lui promettre de l'épouser quand il serait roi, elle ferait périr son fruit. Cette odieuse proposition fit frémir Lycurgue ; mais il dissimula l'horreur qu'elle lui causait, différa de répondre, et gagna si bien le temps par ses artifices, qu'il la trompa jusqu'au terme de sa grossesse.

Quand l'enfant fut né, on l'apporta promptement à Lycurgue, ainsi qu'il l'avait ordonné : il le déclara publiquement roi, le nomma Charilaüs, le fit nourrir avec soin, et confia son éducation à des hommes qui pouvaient répondre de sa sûreté.

Cependant le plus grand désordre régnait dans l'État ; l'autorité des rois était de jour en jour plus méprisée, et le frein des lois ne pouvait plus réprimer la turbulence du peuple. Loin de rendre justice à la vertu de Lycurgue, la multitude, égarée par la reine qui le haïssait, l'accusa de tramer une conspiration.

Il en méditait en effet une bien glorieuse, la régénération des lois et la réforme des mœurs.

Plein de cette grande idée, et voulant acquérir les lumières qui lui manquaient pour exécuter ce vaste dessein, il s'éloigna de Sparte et voyagea en Crète et en Égypte, afin d'étudier la législation des deux pays les plus célèbres alors par la sagesse de leurs lois.

Il parcourut aussi l'Asie, où il rassembla les ouvrages d'Homère, alors dispersés par fragments et chantés dans les villes d'Ionie par quelques musiciens qu'on appelait *rhapsodes*.

Après avoir examiné les règlements et les coutumes de tant de contrées diverses, il créa un système de gouvernement si extraordinaire et si impraticable en apparence, qu'on croirait qu'il n'a jamais pu subsister, si son existence pendant sept siècles n'était pas attestée par tous les auteurs de l'antiquité.

On ne peut concevoir comment un homme seul parvint à établir sans violence, au milieu d'un peuple où la licence régnait, une législation austère qui révoltait les esprits, détruisait les propriétés, abaissait l'orgueil, comprimait les rois, condamnait les plaisirs et enchaînait toutes les passions, hors celle de la gloire et de la liberté.

Tandis que Lycurgue parcourait la terre en méditant ses lois, le peuple de Sparte se souleva et massacra le jeune roi Charilaüs. La ville, éprouvant tous les maux de l'anarchie, sentit la nécessité d'un gouvernement; on envoya des députés à Lycurgue pour hâter son retour. Il revint; mais il connaissait son siècle et savait qu'il était nécessaire de donner à l'autorité des lois l'appui de celle des dieux. Il partit donc pour Delphes, consulta Apollon, et reçut cet oracle célèbre qui l'appelait « ami des dieux, et dieu plutôt qu'homme. »

L'oracle déclarait de plus qu'Apollon avait exaucé ses prières, et que la république qu'il allait établir serait la plus sage, la plus glorieuse et la plus florissante qui eût jamais existé.

Revenu à Lacédémone, il communiqua son plan aux principales personnes de la ville, et, lorsqu'il se fut assuré de leur consentement, il parut dans la place publique, accompagné de gens armés, pour intimider ceux qui voudraient s'opposer à son entreprise. Là, en présence du peuple, il lut, proclama ses lois, et en ordonna l'exécution. Nous allons entrer dans quelques détails pour faire connaître cette étonnante législation.

LÉGISLATION DE LYCURGUE.

(An du monde 3100. — Avant Jésus-Christ 904.)

Création d'un sénat. — Pouvoir des éphores créés par le roi Théopompe. — Règlements sur les biens, les monnaies et les manufactures. — Repas publics. — Blessure de Lycurgue dans une révolte. — Éducation des enfants. — Éducation des femmes. — Départ de Lycurgue pour Delphes. — Réponse de l'oracle de Delphes. — Mort de Lycurgue.

L'idée principale du législateur de Sparte, en formant son nouveau gouvernement, fut de donner aux Lacédémoniens une constitution mixte qui réunît les avantages de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie. Il pensa que la création d'un sénat, revêtu d'une grande autorité, tempérerait la puissance des rois, qui penchaient souvent vers la tyrannie, et contiendrait la turbulence du peuple, dont les passions précipitaient l'État dans l'anarchie. La durée de ses institutions en prouva la sagesse.

Les deux rois, tirés des deux branches de la maison des Héraclides, continuèrent à occuper le trône. Ils joignaient aux honneurs de la royauté ceux du grand sacerdoce ; ils commandaient les armées et présidaient le sénat. Les sénateurs étaient au nombre de trente, en comptant les deux princes ; on les nommait à vie. Toutes les lois, toutes les ordonnances étaient examinées, discutées et proposées par le sénat. Le peuple approuvait ou rejetait ses propositions, sans pouvoir les discuter ni les modifier.

Cinq autres magistrats, nommés *éphores*, choisis par le peuple pour empêcher les rois et le sénat d'étendre leur autorité au delà de leurs attributions, avaient le droit de destituer, d'emprisonner les sénateurs et de les condamner à mort ; ils pouvaient même faire arrêter les rois et les suspendre de leurs fonctions jusqu'au moment où l'oracle consulté ordonnait leur rétablissement.

Hérodote et Xénophon attribuent à Lycurgue la création des éphores ; Aristote et Plutarque disent au contraire que

ce fut un roi nommé Théopompe qui les établit cent trente ans après la mort de Lycurgue, dans le dessein de réprimer l'ambition du sénat.

On peut, je crois, concilier ces opinions contradictoires avec le respect inviolable qu'on gardait à Sparte pour les lois de Lycurgue, en disant que ce législateur avait conçu l'idée de l'établissement des éphores, et en avait ordonné l'élection dans le cas où il s'élèverait quelque mésintelligence entre le sénat et les rois.

On rapporte un mot du roi Théopompe lorsqu'il fit nommer les éphores. Sa femme lui reprochait cette démarche, qui devait laisser à ses enfants une autorité plus faible que celle qu'il avait reçue de ses pères; il répondit: « Je la leur laisserai plus grande, car elle sera plus durable. »

Lycurgue avait créé une constitution plus sage et plus solide que toutes celles qui existaient dans la Grèce: c'était, pour ainsi dire, un traité entre les passions qui troublent le repos des États, puisqu'elle assurait l'éclat du trône et la liberté du peuple, en les tempérant par la sagesse et par la puissance d'un sénat.

Une constitution capable de maintenir si longtemps l'équilibre entre tous les pouvoirs était, certes, l'œuvre d'un grand génie; mais ce qui peut paraître encore plus étonnant, c'est la hardiesse avec laquelle Lycurgue entreprit de faire venir les mœurs au secours et à l'appui de ses lois.

Ses idées, supérieures aux vues ordinaires de la politique, avaient pour objet de fonder la force de l'État sur la vertu; et cependant plusieurs de ses lois sont évidemment contraires aux principes de la justice et aux maximes d'une saine morale.

Pour tarir dans sa république les deux sources les plus communes de la corruption, la pauvreté et la richesse, il mit, pour ainsi dire, les biens en commun, et partagea également toutes les terres, qu'il distribua en trente-neuf

mille parts : neuf mille furent données aux citoyens de Sparte, et trente mille aux habitants de la campagne.

Voulant parvenir à établir la même égalité dans les propriétés mobilières, et bannir toute espèce de luxe, il abolit les monnaies d'or et d'argent, et en créa une de fer, si pesante et de si bas prix, qu'il fallait une charrette à deux bœufs pour porter une somme de cinq cents francs.

Ce règlement pouvait le dispenser de chasser de sa ville les manufactures de luxe et les arts frivoles ; cependant il les bannit par une ordonnance formelle, pour éloigner tout ce qui pourrait amollir les mœurs.

Le même amour de la pauvreté et de l'égalité lui fit prescrire les repas publics : tous les citoyens mangeaient ensemble ; leur nourriture était réglée par la loi, et il était défendu à tout citoyen de dîner en particulier chez lui.

Cette défense fut si sévèrement observée, que, longtemps après, le roi Agis, au retour d'une campagne glorieuse, se vit réprimandé et puni parce qu'il avait dîné avec la reine, au lieu de se rendre au repas public.

Chacun apportait à ces banquets un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues, un peu de monnaie pour faire apprêter et assaisonner les vivres.

Le plus connu de tous leurs mets, et celui qu'ils préféraient, était le brouet noir. Denys le Tyran, d'autres disent le roi de Pont, voulut goûter de ce mets qu'il fit apprêter par un cuisinier lacédémonien : il lui parut détestable. Mais le cuisinier lui dit : « Seigneur, pour trouver ce mets bon, il faut avant s'être baigné dans l'Eu-« rotas ; car l'exercice et la faim, voilà ce qui assaisonne « tous nos mets. »

On amenait les enfants même à ce repas : ils se formaient à la tempérance, et s'instruisaient en écoutant des entretiens graves. Lorsqu'ils entraient dans la salle,

un vieillard leur disait, en leur montrant la porte : « Rien « de tout ce qui se dit ici ne sort par là. »

Il est difficile de concevoir comment Lycurgue osa et put renverser toutes les fortunes, et dépouiller tous les citoyens de leurs propriétés. Il est vrai qu'autrefois les Héraclides avaient fait un partage égal des terres de la Laconie, et que le législateur ne faisait ainsi que revenir à cette égalité primitive ; de plus, on doit dire que la prodigalité des uns, l'avarice des autres et diverses circonstances avaient amené un tel état de choses, qu'un petit nombre de citoyens possédaient toutes les terres, tandis que le peuple était dans la plus affreuse pauvreté. Cette extrême misère de la plus grande partie de la nation, la portait souvent à des émeutes, et plaçait les citoyens riches dans une situation périlleuse : la haine de la multitude contre eux et les dangers qu'ils couraient les déterminèrent à se soumettre aux lois de Lycurgue.

Cependant ce ne fut pas sans quelque résistance : ils soulevèrent d'abord leurs partisans, et excitèrent un tumulte au milieu duquel un jeune homme nommé Alcandre frappa Lycurgue d'un coup de bâton et lui creva l'œil. Le peuple indigné saisit le coupable et le livra au roi, qui, loin de s'en venger, le prit sous sa protection, et par sa bonté changea totalement le caractère de ce jeune homme.

Lycurgue, voulant former des hommes et des citoyens, ne laissa point aux pères la propriété de leurs enfants : dès qu'ils étaient nés, les anciens de leurs tribus les visitaient ; l'enfant qu'on trouvait trop faible était condamné à périr : loi sauvage et aussi contraire à la raison qu'à la nature.

A sept ans les enfants quittaient leur mère : on les distribuait en classes ; leur tête était rasée, ils marchaient nu-pieds ; on les accoutumait à braver l'intempérie des saisons.

A douze ans ils apprenaient les lois, et s'habituaient à

l'obéissance qu'exigeaient les magistrats, et au respect qu'on doit à la vieillesse.

Formés à la lutte, instruits à manier le glaive, à lancer le javelot, on les faisait battre les uns contre les autres, et si vivement qu'ils y perdaient quelquefois des membres et même la vie.

Dans le dessein de les former aux ruses de la guerre, on leur permettait de voler quelques fruits ; ces vols n'étaient punis que lorsqu'ils se laissaient surprendre.

A la fête de Diane, on les battait de verges pour exercer leur patience et leur courage : ceux qui montraient le plus de constance étaient les plus estimés.

Lycurgue les rendait durs et braves pour qu'ils ne fussent jamais conquis ; mais il les faisait pauvres et ennemis du luxe pour qu'ils ne fussent jamais conquérants. L'expérience ne prouva que trop l'impossibilité de rendre un peuple guerrier et de l'empêcher d'être ambitieux.

La jeunesse s'instruisait par la conversation, et non par la lecture. La musique guerrière était en honneur à Sparte, où l'on proscrivait toute musique tendre et voluptueuse.

Les Lacédémoniens ne connaissaient d'autre éloquence que la concision ; ils voulaient que la parole fût rapide comme la pensée ; et l'ornement de l'esprit leur semblait aussi frivole que celui du corps.

On a souvent admiré la brièveté de leurs réponses. Les ambassadeurs d'un peuple étranger leur dirent un jour : « Nous mettrons tout à feu et à sang dans votre pays, si « nous y entrons. » Le sénat répondit : « Si. »

Le premier objet du législateur était d'inspirer aux citoyens un amour ardent pour la patrie : ils devaient la préférer à tout ; cet amour était la première des vertus. S'ils faisaient la guerre, *vaincre ou mourir* devenait leur devise : quel que fût le nombre des ennemis, il était défendu de fuir. Chaque citoyen avait le droit d'insulter impunément le lâche. Le soldat devait, comme le dit une

femme spartiate à son fils, se défendre jusqu'à la mort, *et revenir sur ou sous son bouclier.*

L'éducation des femmes était presque aussi sévère que celle des hommes : elles s'exerçaient à la lutte, à la course, à lancer le javelot ; elles se montraient nues sur l'arène. On parait leur âme et non leur corps, et leur vertu, disait-on, rendait la pudeur inutile.

Cet usage, qui blessait la modestie, s'opposait plutôt à l'amour qu'au vice. Lycurgue voulait que les femmes de Sparte fussent plus citoyennes que mères et qu'épouses : en élevant leur courage, il endurcit leur cœur. Lorsqu'on rapportait un Lacédémonien tué sur le champ de bataille, sa femme ou sa mère, avant de le pleurer, examinait ses blessures pour voir s'il les avait reçues à la poitrine ou au dos, si elles étaient honorables ou honteuses.

Enfin le législateur, sacrifiant tous les intérêts privés à l'intérêt public, et les sentiments de la nature à l'amour de la patrie, permit aux vieillards et aux hommes valétudinaires de céder leurs femmes aux jeunes gens qui pouvaient faire naître d'elles des enfants robustes.

Tous ces règlements firent des Lacédémoniens un peuple à part, une espèce de communauté politique et guerrière, qui étonna son siècle et la postérité par l'austérité de ses mœurs, par l'indépendance de ses habitants, par l'intrépidité de ses guerriers. Mais cette nation, admirable quand on la considère dans l'éloignement, devait offrir un triste spectacle à ceux qui venaient la visiter. Lacédémone était un temple dédié à la gloire et à la liberté, dont les prêtres fanatiques avaient banni les arts, les lettres, l'amour, l'amitié, l'aisance, les plaisirs, et jusqu'aux liens les plus doux qui attachent les familles : ce peuple était fait pour être célèbre et non pour être heureux.

Toutes les lois de Lycurgue entourèrent les hommes de tant de chaînes, et par le moyen de l'éducation publique se gravèrent si profondément dans les âmes, qu'on ne vit à Sparte, pendant plusieurs siècles, aucune sédition po-

pulaire, aucune violence privée, aucun empiètement de la part de l'autorité royale.

Cette discipline austère, cette vertu publique donnèrent aux Lacédémoniens un empire d'estime sur les Grecs; mais cet empire, trop dur et trop étranger à leurs mœurs, les fatigua bientôt; et la brillante Athènes, rivale de Sparte, profita, pour étendre son influence, de la haine qu'inspirait le joug pesant des Lacédémoniens.

Quoique le législateur de Sparte eût tendu constamment au double but d'assurer la liberté du peuple et de le mettre à l'abri des attaques de l'étranger, plusieurs de ses concitoyens hasardèrent de lui faire quelques observations critiques sur ses lois.

L'un d'eux, effrayé de la puissance du trône et de celle du sénat, lui proposait d'établir dans l'État une égalité absolue, il répondit : « Essaie-la toi-même dans ta maison. »

Un autre lui demandait d'indiquer aux Spartiates les meilleurs moyens à prendre pour se défendre contre leurs ennemis, il dit : « C'est de demeurer pauvre. »

On lui proposait d'environner la ville de murailles. « J'aime mieux, dit-il, qu'elle soit entourée d'hommes. »

Ce qui est certain, c'est que sa république fut puissante et florissante jusqu'au moment où Lysandre y introduisit à la fois les trésors et les vices des peuples vaincus.

Après avoir achevé cette grande entreprise, Lycurgue déclara qu'il allait consulter l'oracle d'Apollon, et fit jurer à ses concitoyens qu'ils exécuteraient ses lois inviolablement jusqu'à son retour.

Arrivé à Delphes, il fit un sacrifice à Apollon; l'oracle déclara que Sparte serait la cité la plus illustre et la plus heureuse tant qu'elle observerait ses lois. Lycurgue envoya cette réponse à Sparte, et se laissa ensuite mourir de faim pour que ses concitoyens, qui avaient fait serment d'exécuter ses règlements jusqu'à son retour, n'eussent aucun prétexte pour les enfreindre.

Les anciens auteurs ne sont pas d'accord sur le temps où vécut Lycurgue : Aristote le fait naître à l'époque où régnait Iphitus ; Xénophon plaça sa naissance quelques années après l'établissement des Héraclides dans le Péloponèse ; Eutichidès dit qu'il était le onzième descendant d'Hercule.

Il connut le sage Thalès en Crète ; il prit en Égypte l'idée de la séparation des citoyens en classes. Les assemblées du peuple se tenaient par ses ordres en plein champ. Craignant la séduction de l'éloquence, il ne voulut ni juges ni tribunaux, et il ordonna que les différends des citoyens seraient jugés par des arbitres.

Malgré l'austérité de ses décrets contre les arts, le luxe et la volupté, il voulait que la jeunesse spartiate fût gaie, et l'on vit avec surprise que le plus sévère de tous les législateurs fût le seul qui eût élevé un autel au Rire.

On peut se faire une idée de la poésie permise à Sparte par cette chanson lacédémonienne que Plutarque nous a conservée, et qui fut traduite par Amyot.

CHOEUR DES VIEILLARDS.

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillants et hardis.

CHOEUR DES JEUNES GENS.

Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

CHOEUR DES ENFANTS.

Et nous un jour le serons,
Qui tous vous surpasserons.

Les femmes lacédémoniennes, dont les mœurs étaient aussi mâles que celles de leurs maris, ne plaçaient leur amour-propre que dans la gloire de leurs époux et de leurs enfants ; elles exaltaient leur courage, et ils avaient pour elles le plus grand respect. Une étrangère disait à la

femme de Léonidas : « Vous êtes les seules femmes qui « commandiez aux hommes. — Aussi, répondit la reine de « Sparte, sommes-nous les seules qui fassions des « hommes. »

Une mère, pour consoler son fils qu'une blessure rendait boiteux, lui dit : « Chacun de tes pas te rappellera ta valeur. »

Le célibat était méprisé. Un jeune Spartiate, refusant de se lever devant un illustre capitaine qui n'était pas marié, lui dit : « Tu n'as point d'enfants qui puissent me rendre un jour cet honneur. »

Le respect pour la vieillesse était un devoir; on vit même un jour au spectacle d'Athènes les ambassadeurs de Lacédémone céder leurs places à un vieillard qui n'en pouvait pas trouver parmi ses compatriotes.

L'amour du bien public fut la vertu qui distingua le plus les Lacédémoniens : un d'eux, nommé Pédarède, n'ayant pas été admis au nombre des trois cents membres du conseil de la république, témoigna sa joie de ce que Sparte avait trouvé trois cents citoyens qui valaient mieux que lui.

Leurs prières étaient brèves comme leurs discours; ils demandaient seulement aux dieux de *favoriser les gens de bien*. Socrate préférait cette oraison aux riches offrandes et aux cérémonies pompeuses de l'Attique.

Ce peuple belliqueux voulait que, chez lui, toutes les statues des divinités fussent armées, même celles de Vénus. Cependant ces citoyens intrépides connaissaient la peur : c'était celle des lois.

Sparte avait un temple consacré à la crainte ; on l'avait placé près du lieu où se rassemblaient les éphores. Les Lacédémoniens pensaient, comme Plutarque, que le citoyen qui craint le plus les lois est celui qui redoute le moins l'ennemi : ils disaient que la crainte du blâme empêche la crainte de la mort.

PREMIÈRES GUERRES DE SPARTE.

(An du monde 3261. — Avant Jésus-Christ 743.)

Guerre entre les Lacédémoniens et les Argiens. — Combat et mort de six cents guerriers. — Création des éphores. — Cause de la guerre en Messénie. — Retraite des Messéniens dans la ville d'Ithome. — Renouvellement de la guerre. — Origine des Parthéniens. — Blocus et prise d'Ithome. — Révolte des Messéniens. — Leur entière défaite. — Messine bâtie par eux.

Peu de temps après la mort de Lycurgue, les Lacédémoniens, sous le règne de Théopompe, firent la guerre aux Argiens, qui leur disputaient la possession d'un petit pays nommé Thyréa. Les deux peuples, voulant épargner le sang de leurs concitoyens, nommèrent de chaque côté trois cents champions pour décider cette querelle : presque tous périrent dans le combat; il ne resta que deux Argiens et un Lacédémonien, nommé Othriades. Chaque peuple s'attribua la victoire; le combat continua : les deux Argiens périrent. Mais Othriades, vainqueur, ne voulant pas survivre à ses compagnons d'armes, se tua lui-même sur le champ de bataille.

Ce fut après cette guerre que le roi Théopompe, jaloux du sénat, et profitant des sujets de plainte que ce corps avait donnés au peuple, créa cinq nouveaux magistrats, nommés *éphores*, qui devaient surveiller la conduite des sénateurs et même celle des rois. On les élisait pour un an; leur autorité, fort étendue tant que la guerre durait, était très-bornée pendant la paix.

Le ravissement d'Hélène avait causé la ruine de Troie; une injure faite à quelques femmes de Sparte fut l'origine d'une longue guerre qui détruisit le royaume des Messéniens.

Suivant un antique usage, les habitants de Sparte venaient offrir des sacrifices aux dieux dans un temple situé sur la frontière de la Laconie et de la Messénie. Les Messéniens, au milieu des fêtes qui suivirent ce sacrifice, enlevèrent quelques filles lacédémoniennes. Alcmène, roi

de Sparte, pour se venger de cet outrage, entra en Messénie sans déclarer la guerre, surprit de nuit la ville d'Amphée, et massacra tous ses habitants.

Quatre mois après, les Messéniens pénétrèrent à leur tour en Laconie sous la conduite de Phaès, leur roi. Les deux armées se livrèrent bataille; le combat dura toute une journée, et la victoire resta indécise.

L'année suivante, l'armée lacédémonienne, en quittant Sparte, jura de n'y pas revenir avant d'avoir conquis la Messénie. Une nouvelle bataille eut lieu sans qu'aucun parti pût s'attribuer la victoire. Mais une maladie contagieuse, s'étant répandue dans le camp des Messéniens, diminua leurs forces à un tel point qu'ils se virent obligés de se retirer et de se renfermer dans la ville d'Ithome, située sur une haute montagne.

L'oracle de Delphes, consulté par eux, déclara qu'ils devaient, pour s'assurer la faveur des dieux, leur offrir en holocauste une de leurs princesses. Aristodème, prince du sang royal, sacrifia sa fille.

Bientôt après, les Lacédémoniens s'approchèrent d'Ithome. Les Messéniens vinrent à leur rencontre : le combat fut opiniâtre et sanglant. Euphraès, roi de Messène, tomba percé de coups; la mêlée fut terrible autour de lui. Aristodème l'enleva des mains des Spartiates et le ramena dans Ithome, où il mourut de ses blessures.

La valeur brillante d'Aristodème lui mérita la couronne : les suffrages unanimes de son peuple la lui donnèrent. Profitant habilement de leur confiance et de leur ardeur, il marcha contre les ennemis, les battit, prit le roi Théopompe, et le fit mourir avec trois cents Spartiates.

Cette guerre se prolongeait toujours et semblait interminable. Les Lacédémoniens, qui avaient juré de ne pas revenir chez eux avant d'avoir subjugué leurs ennemis, commencèrent à craindre qu'une si longue absence ne causât l'extinction de leurs familles. Ils envoyèrent à

Sparte les jeunes soldats nouvellement enrôlés, et qui n'étaient pas liés comme eux par un serment : ils leur cédèrent tous leurs femmes, et les enfants qui naquirent de ces mariages illicites s'appelèrent Parthéniens. Dans la suite, honteux de leur origine, ils se bannirent eux-mêmes, et allèrent s'établir à Tarente, en Italie, où ils fondèrent une colonie.

La guerre dura encore quatre années. Enfin, après une longue vicissitude d'échecs et de succès, les Spartiates bloquèrent la ville d'Ithome. Les Messéniens résistèrent longtemps, mais leurs vivres étant épuisés, ils se rendirent. Aristodème se tua sur le tombeau de sa fille, Ithome fut rasée, et le peuple messénien se vit réduit en servitude. Cette première guerre avait duré vingt ans.

Trente ans après, les Messéniens se révoltèrent sous la conduite d'un de leurs princes, nommé Aristomène, qui défit pendant plusieurs fois complétement les Spartiates (av. J.-C. 684). Ceux-ci consultèrent l'oracle, qui leur ordonna de demander un général à la ville d'Athènes.

Les Athéniens, jaloux de Lacédémone, et désirant plutôt sa perte que ses succès, lui envoyèrent, avec une sorte de dérision, un poëte nommé Tyrtée, qui était petit et contrefait. Ce nouveau général n'avait jamais porté les armes; son inexpérience lui attira des revers; il fut vaincu trois fois. Les Spartiates, découragés, voulaient abandonner le camp et retourner dans leurs foyers. Mais Tyrtée, plus habile en poésie qu'en tactique, composa des chants dont la verve et l'harmonie transportèrent les Lacédémoniens d'une telle ardeur, qu'ils lui demandèrent de les mener sur-le-champ à l'ennemi. Tyrtée, répondant à leurs vœux, défit complétement les Messéniens, qui se retirèrent sur le mont Ira. Après une défense opiniâtre, Aristomène périt, et les Messéniens cessèrent d'exister : les uns furent pris et réduits à la condition des Ilotes; les autres, cherchant leur salut dans la fuite, renoncèrent à leur patrie, et s'établirent en Sicile, où ils bâtirent la ville de Messine.

Avant de parler d'une autre guerre que la république de Sparte soutint contre les Athéniens, nous allons faire connaître les révolutions qui étaient survenues dans la ville d'Athènes depuis la mort du roi Codrus.

RÉVOLUTIONS D'ATHÈNES.

Gouvernement des archontes. — Dracon. — Législation de Dracon. — Son exil et sa mort. — Gouvernement d'Épiménide. — Son départ. — Solon. — Élection de Solon. — Prise de Salamine par la ruse de Solon. — Pouvoirs de l'aréopage. — Lois de Solon. — Son départ. — Son retour. — Pisistrate. — Son ambition. — Sa politique astucieuse. — Son respect pour Solon et ses lois. — Mort de Solon. — Exil de Pisistrate. — Son retour. — Son nouveau gouvernement. — Sa mort. — Hipparque et Hippias, ses fils, chefs de la république. — Injustice d'Hipparque. — Sa mort. — Tyrannie d'Hippias — Son abdication. — Son exil. — Liberté d'Athènes. — Courage d'une courtisane. — Faction de Clysthène et d'Isagoras. — Loi de l'ostracisme. — Origine de la guerre entre les Perses et les Grecs.

Après la mort de Codrus, les Athéniens pensèrent qu'aucun homme ne pouvait jamais être digne de remplacer un roi qui avait porté son dévouement au peuple jusqu'au point de se livrer à la mort pour lui ; ils adoptèrent le gouvernement républicain, et donnèrent la présidence des archontes qui les gouvernaient à Médon, fils de Codrus.

Cette magistrature devait d'abord être perpétuelle ; dans la suite, après la mort d'Alcméon, le peuple augmenta le nombre des archontes, et décida qu'ils ne resteraient en place que dix ans : peu de temps après, on réduisit cette durée à un an.

Le premier archonte se nommait *archonte-éponyme ;* on datait les actes de son nom, le second se nommait *archonte-roi ;* le troisième *archonte-polémarque ;* et les autres *archontes-thesmothètes.*

Cette forme de gouvernement ne tarda pas à dégénérer en anarchie. L'État était déchiré par trois factions : les habitants des montagnes, pauvres et indépendants, voulaient la démocratie ; les riches, qui possédaient la plaine,

tendaient à l'oligarchie; tous ceux qui étaient distribués sur les côtes désiraient un gouvernement mixte qui garantît les propriétés, et qui pût maintenir l'ordre sans nuire à la liberté.

L'inégalité des fortunes s'était considérablement accrue. Les riches opprimaient les pauvres : ceux-ci, accablés de dettes, se voyaient obligés, pour les acquitter, de vendre eux ou leurs enfants. La crainte d'une éternelle servitude les portait souvent à la révolte. La licence était impunie ou réprimée arbitrairement.

Les anciennes lois royales incomplètes ne suffisaient plus à un pays qui, par les progrès de sa civilisation, avait acquis une nouvelle industrie, de nouveaux besoins et de nouveaux vices.

DRACON.

(An du monde 3381. — Avant Jésus-Christ 623.)

Las de cette anarchie, le peuple choisit pour législateur l'homme qu'il croyait le plus éclairé, le plus vertueux et le plus sévère; il s'appelait Dracon, et se trouvait alors au nombre des archontes. Ce magistrat fit un code de morale et de lois pénales.

Sans toucher à la forme du gouvernement, il prescrivit aux hommes leurs devoirs à toutes les époques de leur vie, il régla leur nourriture, leur éducation; il espérait faire de bons citoyens, et ne fit que des mécontents. La sévérité de ses principes révolta les passions, et il se vit obligé de s'exiler dans l'île d'Égine, où il mourut.

La dureté de son caractère était peinte dans ses lois. Ne connaissant point de nuances entre les fautes, toute déviation de la vertu lui semblait un crime; il punissait de mort le moindre délit; l'oisiveté même attirait cette peine.

Après son départ, la confusion augmenta. Un des principaux citoyens, nommé Cylon, appuyé d'un grand nom-

bre de partisans, voulut s'emparer de l'autorité. Le peuple l'assiégea dans la citadelle : Cylon, voyant que sa résistance était inutile, évita la mort par la fuite.

Ses amis se réfugièrent dans le temple de Minerve : ils en furent arrachés, et on les massacra. Cette cruauté impie excita l'indignation générale, qui fut suivie d'une grande consternation, parce qu'on apprit en même temps que les Mégariens s'étaient emparés de la ville de Nisée et de Salamine.

Une maladie contagieuse se répandit dans Athènes. La superstition augmenta la crainte et troubla les esprits; partout on crut voir des spectres ; on disait que Minerve voulait venger la profanation de ses autels.

Les prêtres, les devins profitaient de ces désordres : l'ambiguïté des oracles répandait et augmentait la terreur; tous les vœux se tournèrent alors vers Épiménide, qui était en Crète, et qu'on regardait généralement comme un homme favorisé des dieux.

On vantait partout son habileté pour lire dans l'avenir et pour expliquer les songes, les pressentiments et les oracles. La sévérité de ses mœurs le faisait respecter; son éloquence était persuasive. Les Crétois prétendaient qu'il avait dormi pendant quarante ans dans une caverne, et qu'après son réveil, exilé comme un imposteur, il eut besoin d'accumuler les preuves les plus frappantes de la vérité de son récit pour parvenir à se faire reconnaître.

Ce qu'on doit croire de cette fable, c'est qu'Épiménide vécut longtemps solitaire, et que l'étude, la méditation, jointes à une imagination vive, lui donnèrent les moyens de connaître et de dominer les hommes.

Ce qui est certain, c'est que sa sagesse, sa piété étaient si révérées, que les peuples imploraient son secours dans les calamités publiques, et s'adressaient à lui pour purifier leurs villes et pour expier leurs crimes.

Athènes l'appela et le reçut avec transport. Il purifia les temples, immola des victimes, dressa de nouveaux autels,

composa des cantiques, régla les cérémonies religieuses, calma les imaginations troublées, et, par une piété douce, ramena pour quelque temps le peuple à des principes d'ordre et de vertu.

Le respect qu'il inspirait commanda l'obéissance : tant qu'il resta dans la ville, la paix y régna. Il partit emportant l'amour du peuple, qui voulut le combler de présents. Il les refusa, et ne demanda pour lui qu'une branche de l'olivier consacré à Minerve, et pour Gnosse, sa patrie, l'amitié des Athéniens.

Après son départ, la fureur des factions se réveilla ; et, comme il arrive lorsque les désordres populaires sont au comble, on sentit qu'un pouvoir unique devenait le seul remède aux maux de l'État.

SOLON.

(An du monde 3412. — Avant Jésus-Christ 592.)

Solon, de la race des rois, attira tous les regards ; on le choisit pour législateur et pour premier magistrat ; le peuple voulait même le faire roi : mais le précipice qui entourait le trône l'effraya ; il accepta le gouvernement de la république et refusa le sceptre.

Solon avait beaucoup voyagé. Dans ces temps on trouvait en Grèce, en Asie, en Afrique, plusieurs hommes éclairés et vertueux, qui recueillaient les vérités reconnues en morale et en politique, et les réduisaient en maximes courtes et claires, qui frappaient les esprits et se gravaient dans la mémoire : ils avaient mérité le beau titre de sages. On admirait la profondeur et la concision de leurs questions et de leurs réponses. Liés entre eux par une amitié que ne troublait point la jalousie, ils se réunissaient quelquefois pour s'éclairer réciproquement.

Les plus célèbres de ces sages étaient alors Thalès de Milet, Pittacus de Mitylène, Bias de Priène, Cléobule de

Linde, dans l'île de Rhodes, Myson et Chilon de Lacédémone, le Scythe Anacharsis et Solon d'Athènes.

Solon joignait à ses connaissances en philosophie et en politique le talent de la poésie. Il avait fait des hymnes pour les dieux; on admirait deux poëmes qu'il avait composés, l'un sur les révolutions du globe, l'autre sur une ancienne guerre des Grecs contre les habitants d'une île atlantique, située au delà des colonnes d'Hercule, et que les flots avaient engloutie.

Les lumières des sages, l'étude des lois d'Égypte avaient mûri son imagination; et, s'il n'avait pas cette austérité de mœurs qu'on attend d'un homme appelé pour réformer une nation, on trouvait en lui la justice qui inspire la confiance, le talent qui persuade, la science qui éclaire, et une douceur de caractère propre à concilier les intérêts et à calmer les passions.

Sa douceur n'était pas sans courage, et le commencement de son administration fut marqué par un acte de vigueur. Les Athéniens, craignant, dans l'état de confusion où ils se trouvaient, qu'une guerre entreprise imprudemment ne consommât leur ruine, avaient défendu, sous des peines sévères, à leurs orateurs de parler de la perte de Salamine. Solon brava le défense, proposa au peuple de réparer ce honteux échec, le détermina à reprendre cette île, et en fit la conquête.

Plutarque dit que ce fut par ruse qu'il s'en empara. Apprenant que les Mégariens voulaient enlever les jeunes filles grecques qui dansaient sur le rivage de l'île, il fit prendre à de jeunes Athéniens des habits de femme. Ils cachèrent des armes sous leurs robes, attaquèrent les Mégariens, les tuèrent presque tous, et se rendirent maîtres de Salamine.

Le plus grand malheur de l'État était alors la guerre des pauvres contre les riches : les premiers demandaient hautement l'abolition des dettes et un nouveau partage des terres; les seconds s'y opposaient avec opiniâtreté.

Solon refusa le partage des propriétés ; mais il abolit les dettes et rendit la liberté aux citoyens que leurs créanciers retenaient en prison.

Le mécontentement fut d'abord extrême dans les deux partis; mais bientôt les propriétaires, se voyant à l'abri des tumultes qui troublaient leurs possessions, et les pauvres se sentant affranchis de toute crainte de servitude, se livrèrent tranquillement à des travaux qui firent renaître l'industrie et le commerce : la confiance se rétablit ; les éloges succédèrent aux plaintes, et le peuple revêtit Solon d'une autorité absolue.

Il corrigea les lois de Dracon, conserva celle qui punissait l'homicide, et adoucit les autres.

Solon disait lui-même qu'il ne pouvait pas faire de lois parfaites, mais qu'il devait seulement donner aux Athéniens la meilleure législation dont ce peuple fût susceptible.

La majorité des habitants d'Athènes voulait la démocratie ; le législateur conserva cette forme de gouvernement, et se contenta de remédier autant que possible à ses inconvénients.

Il établit donc que la puissance souveraine existerait dans l'assemblée du peuple, qui devait statuer sur la paix, sur la guerre, sur les lois et sur tous les grands intérêts du pays.

Tout citoyen avait le droit d'assister à cette assemblée ; mais, après avoir fait cette concession à l'esprit populaire, voulant prévenir les écarts d'une multitude ignorante, éclairer sa volonté et diriger ses décisions, il forma un sénat de quatre cents personnes qui devaient examiner et discuter toutes les propositions avant qu'elles fussent soumises au peuple. Il exigea de plus qu'aucun orateur ne pût se mêler des affaires publiques, sans avoir subi un examen de sa conduite et de ses mœurs.

Il ordonna que les hommes âgés de plus de cinquante ans opineraient toujours les premiers dans les assemblées du peuple.

Les riches seuls pouvaient être sénateurs et magistrats, mais ils étaient élus par le peuple, et lui rendaient compte de leur administration.

Toutes les magistratures administratives étaient annuelles, les unes éligibles, les autres tirées au sort.

Les juges étaient pris indifféremment dans toutes les classes de citoyens; le sort les nommait.

L'aréopage, composé des hommes les plus vénérés, fut chargé de veiller au maintien des lois et des mœurs. Cette charge était conférée pour la vie. L'aréopage avait le droit de censure, et l'exerçait sur les magistrats comme sur les particuliers. On appelait à l'aéropage de toutes les décisions des tribunaux. Cette puissance supérieure devait ramener constamment les autorités aux principes de la constitution, et les particuliers aux règles de la morale. Les archontes, en sortant de place, devaient, après un sévère examen, être inscrits au nombre des membres de l'aréopage.

Solon avait remarqué que, dans les troubles publics, un petit nombre de méchants et de factieux profitaient avec audace, pour dominer, de l'inaction des gens de bien, et de leur amour pour le repos : afin d'éviter cet inconvénient, il décréta des peines graves contre tout citoyen qui, dans un temps de troubles, ne se déclarerait pas ouvertement pour un des partis. Cette loi, longtemps admirée et rarement suivie, forçait la vertu au courage.

Une autre loi condamnait à mort tout citoyen qui voudrait s'emparer de l'autorité souveraine : elle permettait à chacun de tuer un tyran et ses complices, et même tout magistrat qui aurait continué ses fonctions sous la tyrannie.

Tel était l'esprit de ses lois générales. Celles qui concernaient les particuliers regardaient le citoyen, dans sa personne, comme portion de l'État; dans ses obligations, comme membre d'une famille qui appartient à l'État; dans sa conduite, comme faisant partie d'une société dont les mœurs doivent constituer la force.

Une des maximes de Solon était qu'il n'y aurait point d'injustice dans une ville, si chaque citoyen regardait comme personnelle à lui toute injure faite à un autre citoyen; aussi la loi, voulant protéger les faibles et les pauvres contre les puissants et les riches, permettait et prescrivait même à tout Athénien d'attaquer et de poursuivre en justice quiconque aurait insulté un enfant, une femme, un homme libre ou même un esclave.

Personne ne pouvait engager sa liberté pour dettes, ni disposer de celle de ses enfants; le citoyen pouvait cependant vendre sa fille ou sa sœur dans le cas où elle se serait déshonorée.

Le suicide était mutilé et flétri. La loi gardait le silence sur le parricide : Solon le supposait impossible.

La calomnie était soumise à des peines graves : chacun pouvait arrêter un homme en l'accusant de vol; mais, s'il ne pouvait pas prouver le crime, il payait une forte amende. Si ce risque effrayait les pauvres, ils pouvaient dénoncer le vol à des arbitres : la cause devenait alors civile, et n'entraînait pas d'amende. Les citoyens étaient partagés en quatre classes, réglées par la quotité de leur fortune. Les étrangers n'obtenaient la naturalisation que sous des conditions difficiles à remplir.

La patrie n'étant composée que de familles, la loi veillait à leur conservation. Un chef de maison devait toujours être représenté par un enfant légitime ou adoptif. Dans le cas de décès sans postérité, on obligeait juridiquement un des héritiers à prendre le nom du mort et à perpétuer sa famille.

Le plus proche parent d'une fille unique avait droit de l'épouser.

Solon, pour éviter la concentration des biens territoriaux, avait limité les acquisitions permises aux particuliers : nul ne pouvait vendre ses terres, hors le cas d'une extrême nécessité.

Le législateur, voulant que la jeunesse soignât la vieil-

lesse, permit aux citoyens de disposer par testament d'une partie de leurs biens, pourvu que la force et la liberté de leur raison fussent prouvées. Cette institution, nouvelle alors, fut applaudie.

Conformément aux lois égyptiennes, tout particulier fut obligé de rendre compte à l'aréopage de sa fortune et de ses ressources. L'oisiveté était notée d'infamie. La loi réglait l'éducation des enfants, les études des écoles et les exercices du gymnase.

On élevait aux dépens du public les enfants des citoyens morts au champ d'honneur. Les grands services rendus à l'État étaient récompensés par des couronnes. Les lâches étaient punis par un jugement qui les déclarait infâmes.

Tout homme de mauvaises mœurs se voyait exclu des fonctions publiques et des assemblées du peuple.

Le fils devait nourrir son père dans sa vieillesse. L'enfant né d'une courtisane était dispensé de ce devoir.

On punissait de mort le magistrat qui paraissait ivre en public.

La législation politique de Solon ne prévint pas les révolutions : les passions du peuple furent plus fortes que sa raison ; mais ses lois civiles et criminelles, respectées constamment par les Athéniens comme des oracles, furent prises pour modèle par les autres peuples : la plupart des villes grecques les adoptèrent; et Rome, tourmentée par l'anarchie, les invoqua comme un remède salutaire contre les maux qui la déchiraient.

Les magistrats et le peuple athénien jurèrent d'observer ces lois pendant un siècle; on les inscrivit sur des rouleaux qu'on attachait aux bâtiments publics. Solon, importuné par la foule des gens qui s'adressaient à lui pour demander des interprétations ou des modifications de son code, laissa au temps le soin de consolider son ouvrage, et s'absenta pour dix ans, après avoir fait promettre aux Athéniens de ne rien changer à ses lois jusqu'à son retour.

Il parcourut encore l'Égypte, et voyagea en Crète. Il donna sa législation à un canton de cette île, et son nom à une ville dont ses règlements assurèrent le bonheur.

A son retour dans Athènes, il trouva la république déchirée de nouveau par les factions : elles voulaient toutes changer la constitution, et ne pouvaient s'accorder sur ce qu'on devait lui substituer.

Solon, voulant apaiser ces troubles, se crut d'abord secondé par Pisistrate, qui était à la tête de la faction la plus populaire; mais il dut bientôt s'apercevoir que cet homme ambitieux ne s'était fait démagogue que pour devenir tyran.

PISISTRATE.

(An du monde 3443. — Avant Jésus-Christ 561.)

La multitude est toujours facilement trompée par celui qui la flatte. Aucun ambitieux ne fût jamais plus propre à la dominer que Pisistrate: secourable pour les pauvres, affectant un grand amour pour la démocratie, prodigue de ses richesses, nul ne parla plus éloquemment de la liberté en marchant à la tyrannie. Ses amis comptaient sur son zèle; ses ennemis se reposaient sur sa douceur; et son ambition avait si bien pris les dehors de la vertu, qu'adoré par son parti, il se faisait respecter par les autres.

Lycurgue, à la tête des habitants de la plaine, et Mégaclès, fils d'Alcméon, que les riches regardaient comme leur chef, augmentaient l'autorité de Pisistrate en la combattant.

Ne pénétrant point ses desseins secrets, ils lui reprochaient son zèle pour l'égalité et pour la liberté, et renforçaient ainsi l'amour que le peuple lui portait.

Cependant Mégaclès avait un parti considérable. Son père ayant rendu d'importants services à Crésus, roi de Lydie, et, comblé de biens par ce monarque, était devenu lui-même possesseur d'une fortune immense en épou-

sant Agariste, fille du Clysthène, prince de Sicyone.

Cette opulence le mettait à portée de s'attacher les principaux citoyens et de solder les plus corrompus.

Lorsque Pisistrate se fut bien assuré de l'affection du peuple en défendant ses droits contre les partisans de l'oligarchie, il se blessa lui-même et parut sur la place publique, faisant entendre à la multitude que les riches et les grands l'avaient ainsi maltraité, et qu'il était victime de son zèle pour la liberté.

Le peuple, indigné, se rassembla; et, sans avoir égard aux déclamations de Lycurgue, aux menaces de Mégaclès et aux sages remontrances de Solon, on accorda à Pisistrate une garde de cinquante hommes pour la sûreté de sa personne. Il en accrut bientôt le nombre en y recevant tous ceux qui lui offraient leurs services, et, avec leurs secours, il se rendit maître de la citadelle.

Tous ses ennemis alors prirent la fuite. Les amis des lois étaient consternés; chacun tremblait dans la ville, excepté Solon, qui reprochait hautement aux Athéniens leur lâcheté et au tyran sa perfidie.

Il osait rappeler au peuple sa propre loi qui ordonnait à tous les citoyens d'arracher la vie à celui qui voudrait usurper l'autorité; et, comme on lui demandait ce qui pouvait lui donner une telle audace, il répondit: « Ma vieillesse. »

Pisistrate était trop habile pour répandre le sang d'un homme aussi respecté que Solon; il trouvait bien plus avantageux pour lui de le gagner que de le punir: unis tous deux par les liens du sang, ils l'avaient été davantage par une amitié longue et si vive, que les détracteurs de Solon en avaient blâmé l'excès.

L'adroit tyran n'ignorait pas les moyens qui pouvaient séduire un vieillard; il ne l'abordait qu'avec respect, témoignait pour lui la plus tendre amitié, vantait sans cesse ses lois, les faisait exécuter, et les observait toutes rigoureusement lui-même, hors celle qui lui refusait le rang suprême.

Solon, trompé par cette fausse déférence et plus encore sans doute par son amour-propre, crut qu'il pourrait vaincre l'ambition par la sagesse; il se rapprocha de Pisistrate, répondit à sa confiance, entra dans son conseil, et conçut l'espoir d'adoucir une domination qu'il n'avait pu renverser.

Le chagrin que lui donna l'inutilité de ses efforts termina ses jours; il ne survécut pas deux ans à la liberté de sa patrie. Solon mourut âgé de quatre-vingts ans, sous l'archonte Hégestratus, la seconde année de la cinquante-unième olympiade.

Pisistrate ne jouit pas d'abord tranquillement de son autorité; les regrets excités par la mort de Solon avaient réveillé l'amour de l'indépendance : les partis de Lycurgue et de Mégaclès, réunis, chassèrent le tyran d'Athènes. Mais les grands suivent plutôt leurs intérêts que leurs opinions : Mégaclès, jaloux de Lycurgue, dont le crédit faisait des progrès, promit à Pisistrate de le rétablir sur le trône s'il voulait épouser sa fille. Il y consentit. Leurs partisans, ralliés, chassèrent Lycurgue, et, pour gagner l'esprit du peuple, on aposta une femme d'une grande beauté, qui parut tout à coup au milieu d'Athènes sur un char magnifique, et telle qu'on représente Minerve. Elle annonça hautement que les dieux ramenaient Pisistrate. Le peuple, croyant obéir à la divinité, reçut avec transport le tyran.

Ses fils, Hipparque et Hippias, craignaient que des enfants d'un second lit ne leur enlevassent l'amitié et l'héritage de leur père; ils parvinrent à lui inspirer une forte aversion pour sa nouvelle épouse. Mégaclès irrité prit le parti de sa fille : il prodigua ses richesses pour gagner les Athéniens, et les excita à la révolte. Pisistrate fut obligé de se sauver une seconde fois d'Athènes, et de se retirer dans l'île d'Eubée.

Après onze ans d'exil, plusieurs villes maritimes s'étant déclarées pour lui, il rassembla quelques troupes, surprit la ville d'Athènes, et y rentra en vainqueur.

Dans les premiers moments de son triomphe, il fit périr Mégaclès, Lycurgue et leurs principaux partisans. Sa justice fit depuis oublier sa cruauté.

L'adresse, l'audace et l'artifice lui avaient donné le trône ; la modération le lui conserva. Tout le peuple obéit aux lois, parce qu'il s'y soumettait lui-même le premier : il n'abusa jamais de son pouvoir ; et, comme le dit Rollin, la douceur de sa domination fit honte à plus d'un souverain légitime.

Actif et populaire, en protégeant l'industrie et l'agriculture, il attira dans les campagnes une foule de pauvres citoyens qui ne servaient dans la ville qu'à entretenir les factions.

Les temples, les bâtiments publics et les fontaines, dont il enrichit Athènes, occupèrent l'oisiveté d'un peuple indocile.

Il publia une nouvelle édition d'Homère, et fit présent aux Athéniens d'une bibliothèque.

Abordable pour tous les citoyens, il donnait aux uns, prêtait aux autres, et offrait l'espérance à tous ; ses jardins, son palais étaient ouverts au public : il souffrait les reproches, et ne se vengeait pas des injures.

Un jour quelques jeunes gens ivres avaient insulté sa femme : ils vinrent, en larmes, demander un pardon aussi difficile à espérer qu'à accorder : « Vous vous trompez, « leur dit Pisistrate ; ma femme ne sortit point hier de « toute la journée. »

Un jeune homme avait voulu enlever sa fille ; sa famille l'excitait à la vengeance : « Si nous haïssons, dit-il, « ceux qui nous aiment trop, que ferons-nous à ceux « qui nous haïssent ? » Et ce jeune homme devint son gendre.

Quelques-uns de ses anciens amis, voulant secouer son joug, s'étaient révoltés et retirés dans un fort. Il alla les trouver seul, sans gardes et avec son bagage. « Je viens, « leur dit-il, pour que vous me persuadiez de rester avec

« vous, si je ne puis pas vous déterminer à revenir avec « moi. »

Il fallait que l'esprit de la liberté fût bien fortement imprimé dans l'âme des Athéniens, pour qu'une si douce servitude ne les fit pas revenir à l'amour de la monarchie.

Son règne fut long et tranquille; il mourut trente-trois ans après son usurpation, dont dix-sept années s'étaient écoulées dans la plus profonde paix. Il transmit son pouvoir à ses enfants Hipparque et Hippias.

HIPPARQUE ET HIPPIAS.

(An du monde 3448. — Avant Jésus-Christ 526.)

Les fils de Pisistrate, moins habiles que leur père, gouvernèrent cependant avec la même sagesse. Ils aimaient tous deux les lettres: deux poëtes fameux, Anacréon et Simonide, furent attirés par eux dans Athènes, et en reçurent beaucoup d'honneurs et de présents. Comme ils croyaient avec raison qu'on ne peut adoucir les mœurs des peuples qu'en les éclairant, ils s'occupèrent beaucoup de l'instruction publique, répandirent partout les œuvres d'Homère, et firent inscrire sur le piédestal des statues de Mercure, placées dans les lieux publics, des maximes qui faisaient connaître à la multitude les pensées des sages et les éléments de la morale.

Leur tyrannie ne ressemblait point à celle des autres usurpateurs du pouvoir suprême: imitant la modestie de Pisistrate, ils ne prirent point le titre de rois, se contentèrent d'être les premiers citoyens de la république, et ne portèrent aucune atteinte aux lois de Solon. Pisistrate même, étant accusé d'un meurtre, s'était soumis au jugement de l'aréopage.

Quoiqu'ils se crussent descendus des anciens rois d'Athènes, ils laissèrent aux magistrats leurs prérogatives. Ils levèrent un impôt d'un vingtième sur les terres; mais le produit en fut consacré aux besoins publics plus qu'à leurs

dépenses personnelles. Leur pouvoir était absolu, mais ils le cachaient sous les formes légales.

On accusait Hipparque d'être trop adonné aux voluptés; ce penchant aurait plutôt corrompu que révolté le peuple; mais il commit une injustice; elle excita la haine contre lui, et causa sa perte.

Deux jeunes citoyens d'Athènes, Harmodius et Aristogiton, unis tous deux par une tendre amitié et plus encore par une ardente passion pour la liberté, projetèrent la mort des deux tyrans. Leur but était de rétablir la liberté publique, et de venger la sœur d'Harmodius d'un affront qu'Hipparque lui avait fait en la chassant d'une cérémonie publique: pour exécuter cette entreprise, ils cachent leurs poignards sous des branches de myrte, et entrent dans le temple de Minerve, où les princes offraient un sacrifice. Ils devaient y attendre la réunion de leurs amis; mais, voyant Hippias qui parlait tout bas à l'un des conjurés, ils se croient trahis, n'écoutent que leur fureur, se jettent sur Hipparque qui se trouvait près d'eux, et lui plongent leur poignard dans le sein. La garde massacra dans l'instant même Harmodius; Aristogiton fut arrêté. On le mit à la torture; mais au lieu de nommer ses complices, il accusa les propres amis d'Hippias: celui-ci, sans examen, les fit mourir. « As-tu encore d'autres scélérats à me faire con-« naître? dit le tyran. — Non, répondit le jeune homme « en expirant; il ne reste plus que toi. J'emporte au tom-« beau le plaisir de t'avoir trompé et de t'avoir fait égor-« ger tes meilleurs amis. »

Depuis ce temps Hippias, n'écoutant que la peur, le plus funeste des conseillers, se fit détester par ses injustices et par ses cruautés. Tout ce qui est violent ne peut durer; au bout de trois ans il fut renversé, malgré l'appui qu'il avait cru se donner en mariant sa fille au fils du tyran de Lampsaque.

Les Alcméonides, famille puissante dans Athènes, en avaient été exilés par les Pisistratides. Pendant leur exil,

Clystène, leur chef, obtint des Amphictyons la direction des travaux entrepris pour construire un nouveau temple à Delphes. Les Alcméonides employèrent leurs richesses à embellir cet édifice ; par cette magnificence ils gagnèrent la prêtresse d'Apollon, qui faisait parler ce dieu comme ils le voulaient. Aussi, toutes les fois que Sparte l'envoyait consulter, l'oracle ne promettait aux Lacédémoniens l'assistance divine que lorsqu'ils auraient délivré Athènes du joug de la tyrannie.

Cette ruse eut une pleine réussite ; Lacédémone donna des troupes aux Alcméonides pour rentrer dans leur patrie. Leur première tentative n'eut pas de succès : Hippias les battit ; mais dans une seconde invasion, ses enfants ayant été pris, il fut obligé, pour racheter leur liberté, d'abdiquer et de sortir de l'Attique.

Son règne avait duré dix-huit ans. Il s'exila en Asie et s'établit à Sigée, ville phrygienne sur les bords du Scamandre.

Athènes chassa ainsi ses tyrans à la même époque où les rois furent bannis de Rome (an du monde 3496. — Av. J.-C. 508). Les Athéniens, délivrés de leurs princes, rendirent les plus grands honneurs à la mémoire d'Harmodius et d'Aristogiton, qu'on révéra longtemps après comme des dieux. Leurs statues, érigées dans la place publique, entretenaient dans l'esprit des citoyens la haine de la tyrannie et l'amour de la liberté, dont ils avaient été les martyrs. Dans les fêtes publiques on chantait en leur honneur un hymne qu'Athénée nous a transmis. Nous le rapportons comme un monument de l'esprit et des mœurs de ce siècle :

« Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, « comme firent Harmodius et Aristogiton quand ils tuèrent « le tyran, et qu'ils établirent dans Athènes l'égalité des « lois.

« Cher Harmodius, vous n'êtes point encore mort ; on « dit que vous êtes dans les îles des bienheureux, où sont

« Achille aux pieds légers, et Diomède, ce vaillant fils de « Tydée.

« Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, « comme firent Harmodius et Aristogiton lorsqu'ils tuè- « rent le tyran Hipparque dans le temple des Panathé- « nées.

« Que votre gloire soit éternelle, cher Harmodius, cher « Aristogiton, parce que vous avez tué le tyran et établi « dans Athènes l'égalité des lois ! »

Athènes immortalisa aussi l'action d'une femme qui avait signalé son courage dans le temps de la conjuration ; c'était une courtisane nommée Lionne. Elle avait gagné le cœur d'Harmodius et d'Aristogiton par ses charmes et par ses talents. Le tyran, connaissant leur intimité, fit mettre cette femme à la torture pour apprendre le nom des conjurés. Elle opposa une constance invincible aux plus affreux tourments, et se coupa la langue, afin que la violence de la douleur ne lui arrachât aucune parole indiscrète. Pour conserver le souvenir de cette mort glorieuse, les Athéniens, n'osant décerner une statue à une courtisane, firent sculpter une lionne sans langue.

Enfin longtemps après, ayant su qu'une petite-fille d'Aristogiton vivait à Lemnos dans la misère, le peuple la fit venir à Athènes, la dota et la maria à un des hommes les plus riches de la ville.

On ne peut trop condamner toute usurpation, et trop louer l'amour des lois, de la patrie et de la liberté. Cependant l'histoire, attentive à ne jamais séparer la gloire de la morale, commet, je crois, une faute dangereuse lorsqu'elle ne fait pas sentir à la jeunesse que l'excès des éloges donnés par l'enthousiasme à des actions que la vertu réprouve est également contraire à la raison et à l'humanité.

Celui qui combat un tyran peut acquérir une gloire pure ; mais cacher ses poignards sous des myrtes, assassiner au lieu de vaincre, dénoncer des innocents, ce sont des

actes auxquels nous donnerons justement le nom de crimes; malgré les louanges éloquentes de tous les auteurs anciens et modernes, jamais un noble but ne peut justifier des moyens coupables.

Athènes avait recouvré sa liberté, mais non sa tranquillité. Clysthène et Isagoras, à la tête de deux factions, se disputaient l'autorité; le premier l'emporta et fit quelques changements à la constitution. Il établit la loi de l'ostracisme. Elle donnait le droit au peuple de bannir pour dix ans les citoyens qui lui faisaient ombrage par leurs richesses ou par leur mérite. On avait donné ce nom à cette sorte de jugement, parce que les citoyens écrivaient sur une coquille le nom de l'accusé qu'ils voulaient bannir.

Isagoras implora l'appui des Lacédémoniens; Cléomène, roi de Sparte, vint à son secours, força Clysthène de sortir de la ville avec les Alcméonides et sept cents familles attachées à son parti.

Ces bannis furent vainqueurs à leur tour, rentrèrent dans la ville, et reprirent leur rang et leurs biens.

Sur ces entrefaites, les Lacédémoniens découvrirent la fourberie de Clysthène pour faire parler l'oracle de Delphes. Irrités de cette supercherie et jaloux d'Athènes, dont la liberté pouvait augmenter la puissance, ils formèrent le projet de relever le trône des Pisistratides.

Hippias, appelé par eux, vint de Sigée à Sparte; mais on ne pouvait exécuter un tel dessein sans l'aveu et le secours des peuples alliés. Leurs députés s'assemblèrent : l'éloquence de Cléomène ébranla d'abord les esprits; mais un député de Corinthe nommé Sosicle, prenant la parole, reprocha hautement aux Lacédémoniens de vouloir établir dans Athènes la tyrannie qu'ils détestaient à Sparte. Il fit le tableau des malheurs que la domination d'un tyran avait récemment fait éprouver à sa patrie; il conjura les peuples libres de renoncer à l'injuste projet d'asservir un autre peuple.

Tous les alliés se rangèrent à son avis, et ce projet des

Lacédémoniens n'eut d'autre résultat que dévoiler leur jalousie et leur ambition.

Hippias retourna en Asie, chez Artapherne, satrape de Lydie. Cet ambitieux, rompant tous les liens qui l'attachaient à son pays, employa son adresse et sa coupable éloquence pour déterminer le roi de Perse à prendre son parti et à se rendre maître d'Athènes, dont la possession lui soumettrait toute la Grèce. L'orgueilleux satrape ordonna aux Athéniens de rappeler Hippias et de lui rendre son autorité. La république refusa avec mépris de se soumettre à une influence étrangère : telle fut l'origine de la guerre qui ne tarda pas à éclater entre les Perses et les Grecs.

BÉOTIE.

Origine du nom de cette contrée. — Caractère des Béotiens. — Leur gouvernement. — Combat singulier entre le roi de Thèbes et Mélanthus.

Avant de terminer l'histoire de ce second âge, il est nécessaire de faire connaître, en peu de mots, la situation où se trouvaient quelques cités et quelques peuples remarquables par leur puissance, sans être aussi fameux que les Athéniens et les Lacédémoniens par leur législation et par leurs lumières.

Soixante ans après la guerre de Troie, les Béotiens, descendant des montagnes de Thessalie, marchèrent contre la ville de Thèbes et se joignirent aux habitants de la campagne, qui avaient une origine commune avec eux : ils détrônèrent la famille de Cadmus, et conquirent toute la province, à laquelle ils donnèrent leur nom.

La grossièreté de ces montagnards les rendit, pendant longtemps, l'objet de la raillerie des Athéniens et des Spartiates, qui les trouvaient lourds et peu spirituels ; mais à la guerre on admirait leur courage. Ils étaient plus habiles dans l'art militaire que dans celui de la législation ; aussi

ils détruisirent facilement chez eux la tyrannie et ne surent pas bien y établir la liberté.

Leur constitution était trop militaire et leur gouvernement trop concentré pour former une bonne république. Tout citoyen était soldat et soumis à la discipline, dans la ville comme dans les camps.

Quatre magistrats les gouvernaient; quelquefois ils furent portés au nombre de sept: on les élisait pour un an; leur autorité était semblable à celle des rois. Ces magistrats s'appelaient *Béotarques*. Les conseils et les tribunaux conduisaient et jugeaient les affaires sous leur surveillance. Dans les occasions extraordinaires, les petites villes de Béotie envoyaient des députés à Thèbes. Les Béotarques présidaient leur assemblée.

Cette république fut troublée, comme presque toutes les autres, par deux factions, dont l'une soutenait la démocratie et l'autre l'oligarchie.

Avant de chasser ses rois, Thèbes fut souvent en guerre contre Athènes. Lorsque le dernier prince de la famille de Thésée commandait l'armée athénienne, le roi des Thébains lui proposa de vider leur querelle par un combat singulier. Thymèthes, se trouvant trop vieux, refusa cette proposition; mais, comme elle était agréable aux deux peuples, dont elle épargnait le sang, Mélanthus, prince messénien, chassé de son pays par les Héraclides, s'offrit pour champion aux Athéniens. Il fut accepté, combattit, tua le roi de Thèbes, et obtint le sceptre d'Athènes après l'abdication de Thymèthes. Mélanthus laissa le trône à son fils Codrus.

ARCADIE.

Gouvernement des Arcadiens. — Leurs mœurs et leur caractère. — Beauté de ce pays. — Trahison et mort d'Aristocrate, dernier roi.

Cette nation, divisée en peuples peu nombreux, conser-

va longtemps les petits rois qui les gouvernaient; mais enfin la nécessité de se défendre contre des États plus puissants les força de se réunir et de se former en république. Leurs villes les plus célèbres furent Tégée et Mantinée. Leurs mœurs étaient douces, et leur vie pastorale : courageux comme les autres Grecs, mais moins ambitieux, ils défendaient plutôt leur honneur que leur gloire.

A l'honneur de passer pour les plus anciens habitants de la Grèce, ils joignaient celui d'être regardés comme les plus invincibles.

L'oracle avait déclaré aux Lacédémoniens qu'avec le secours des dieux mêmes ils ne pourraient soumettre un peuple aussi frugal.

Le tableau riant que présentaient les plaines fertiles, les fraîches vallées, les sources limpides et les riches troupeaux de l'Arcadie, fut souvent tracé par les peintres les plus habiles et par les poëtes les plus célèbres. On admirait les autres peuples; on aimait les Arcadiens.

En décrivant les danses de leurs bergers, leurs fêtes champêtres, en répétant leurs chansons pastorales, on éprouvait, on inspirait le désir d'habiter ce beau pays, qu'on pouvait nommer le temple de la nature et des vrais plaisirs. Le voyageur qui s'en éloignait en conservait un doux souvenir, et répétait ces mots, inscrits par un peintre ancien sur le tombeau d'une jeune bergère : « Et moi « aussi j'ai vécu en Arcadie ! »

Ce peuple hospitalier et vertueux était sévère contre le crime. Le dernier roi d'Arcadie, nommé Aristocrate, trahit les Messéniens, ses alliés, et les livra aux Spartiates. Les Arcadiens le firent mourir, jetèrent son corps hors de leurs limites, et placèrent sur une colonne cette inscription : « Le lâche, en trahissant les Messéniens, a mérité « son sort : la perfidie n'échappe point au châtiment. »

ÉLIDE.

Sa renommée pour les jeux olympiques. — Son gouvernement. — Prise et destruction de la ville de Pise. — Fondation des jeux olympiques par Pélops. — Leur description. — Force de Milon de Crotone. — Sa mort.

La religion rendait le territoire de l'Élide sacré pour tous les peuples de la Grèce : les jeux olympiques s'y célébraient. De toutes parts on voyait accourir à Olympie les rois, les sages, les poëtes et les guerriers. Tout homme doué d'un rare talent, d'une grande force ou d'une extrême légèreté ; tout écuyer habile dans l'art de conduire des chars et de dompter des coursiers, venait en Élide disputer une couronne qui donnait l'immortalité et qu'on croyait recevoir de la main des dieux; car l'imagination vive des Grecs les portait à penser que toutes les divinités de l'Olympe, partageant leurs passions, quittaient leurs célestes demeures pour présider aux jeux qu'on célébrait sur les rives de l'Alphée.

Ainsi l'Élide ne devait ressembler à aucun pays du monde : la guerre ne pouvait la troubler; chacun déposait les armes en entrant sur ce territoire sacré. La politique de son gouvernement n'avait ni invasions à craindre ni alliances à rechercher.

Tous les autres peuples augmentaient les richesses de ce pays par les tributs qu'y versait l'ambition des prétendants à la gloire olympique.

Cette nation paisible conserva longtemps des rois de la race d'Iphitus ; mais l'exemple des autres contrées et l'esprit général de la Grèce y établirent enfin la démocratie. L'État connut alors les dissensions intestines; chaque ville soutint ses prétentions à la supériorité ; celle d'Élis obtint la suprématie ; mais les habitants de Pise, située au nord de l'Alphée, prétendaient à la garde d'Olympie et à la surintendance des fêtes. Les habitants d'Élis la lui disputaient : cette querelle amena la guerre. Phédon, tyran d'Argos, profitant de ces troubles, s'arrogea, comme des-

cendant d'Hercule, la garde du temple qui lui était dédié. Après sa mort, les habitants de Pise s'en emparèrent; mais, au bout de quelques olympiades, les troupes d'Élis assiégèrent Pise et la détruisirent de fond en comble.

Depuis ce temps, la république fut paisible, et les peuples de l'Élide ne se mêlèrent qu'aux guerres de religion, qui troublèrent rarement la Grèce.

Pélops était le fondateur des jeux olympiques. Leur célébration n'eut point d'abord d'époque déterminée. Iphitus, roi d'Élis, ordonna qu'ils auraient lieu tous les cinq ans. Cette loi fut donnée l'an du monde 3288 (av. J.-C. 716). Depuis, on réduisit cet espace à quatre ans. Le nombre des olympiades était la grande chaîne de la chronologie grecque. Cette ère ne commença que la première année de la vingt-huitième olympiade.

Les jeux olympiques étaient consacrés à Jupiter; les vainqueurs, couverts de gloire, se voyaient presque divinisés : on datait l'année par leurs noms; les poëtes les chantaient, et chacun admirait avec un respect mêlé d'envie la couronne de laurier qui couvrait leur front. Le premier prix était celui de la course, qui se faisait dans un lieu appelé *stade*. Il y avait plusieurs genres de courses : la course à pied, la course à cheval, la course des chars; cette dernière était la plus renommée. Gélon, Hiéron, rois de Sicile; Philippe, roi de Macédoine, s'enorgueillirent d'y remporter le prix. Les chars étaient attelés de deux ou de quatre chevaux de front. Lorsque Alcibiade fut proclamé vainqueur, il donna un festin où tout le peuple de la ville et tous les étrangers furent invités. Après ces courses, les athlètes combattaient : leurs différents jeux s'appelaient le *pugilat*, la *lutte*, le *disque* et le *saut*. Plusieurs beaux génies de la Grèce lisaient leurs ouvrages au milieu de l'assemblée olympique. Hérodote y fit entendre son Histoire : chacun des livres qui la composaient reçut le nom d'une muse. Lysias y lut une harangue sur la chute de Denys le Tyran.

Un des plus habiles athlètes de la Grèce fut Milon de Crotone. On le vit remporter six victoires aux jeux olympiques : il porta sur ses épaules, dans toute la longueur d'un stade, un bœuf de quatre ans, l'assomma d'un coup de poing, et le mangea tout entier. La force qui avait fait sa gloire causa sa mort : ayant voulu ouvrir entièrement un tronc de chêne qui était fendu, ses mains se trouvèrent tellement prises et serrées, qu'il devint la proie des animaux féroces qui le surprirent dans cet état et le dévorèrent.

TABLEAU DES MŒURS, DU CULTE ET DES LUMIÈRES DE LA GRÈCE.

Argos. — Crète. — Thessalie. — Phocide. — Mœurs des Grecs. — Doctrine d'Orphée. — Religion des Grecs. — Croyance à l'immortalité de l'âme. — Erreurs dans la religion des Grecs. — Lumières de la Grèce. — Ses poëtes et ses philosophes. — Linus, Musée, Orphée, Hésiode. — Homère. — Archiloque. — Sapho. — Thespis. — Simonide. — Anacréon. — Thalès. — Solon. — Chilon. — Bias. — Cléobule. — Anacharsis. — Ésope. — Banquet de sept sages.

La capitale du royaume d'Agamemnon, qui avait si longtemps dominé la Grèce, perdit sa gloire avec ses rois. La république d'Argos, déchirée par des factions, tomba sous le joug du fameux tyran Phédon, de la race d'Hercule : son pouvoir finit avec lui.

Les Argiens, mal gouvernés, furent malheureux au dedans et sans influence au dehors. Mycène, Asinée, Nauplie se rendirent indépendantes ; Hermione, Épidaure formèrent des républiques séparées. Tyrrhée et quelques autres conquêtes restèrent aux Lacédémoniens.

Le royaume de Crète, après la mort d'Idoménée, fut entraîné par l'esprit général de la Grèce ; on abolit la royauté. Les Crétois, sous le gouvernement républicain, conservèrent une grande réputation militaire ; leurs archers passaient pour les meilleurs du monde. Mais la législation de Minos, qui avait servi de modèle à celle de Solon et de Lycurgue, fut abolie ; et le peuple crétois, malheureux chez lui et méprisé par les étrangers, se déconsidéra par sa

mauvaise foi, tellement que son nom devint une injure.

La Thessalie, aussi favorisée par la nature que l'Arcadie, ne jouit pas, comme elle, des douceurs de la paix. La délicieuse vallée de Tempé ne garantissait pas ses bergers de la fureur de la guerre, elle en fut souvent le théâtre et la proie. La patrie d'Achille devait être guerrière, et cependant la cavalerie thessalienne, qui faisait la force principale des armées grecques, contribua moins à la gloire du pays qu'à celle des autres peuples qu'elle servait tour à tour.

Les Phocéens, voisins de la Thessalie, furent continuellement en guerre avec elle. Dans leurs plaines, les Thessaliens avaient l'avantage; mais les montagnes de la Phocide leur opposaient des obstacles qu'ils ne pouvaient vaincre. Ces indociles montagnards résistèrent même à toute la Grèce, qui voulait les punir d'avoir labouré un terrain consacré à Apollon. Possédant au milieu de leur pays le temple de Delphes, ils ne surent point tirer parti de cet avantage, qui pouvait rendre leur territoire inviolable et sacré. La religion aurait fait leur sûreté; une avidité impie leur attira le courroux des autres peuples de la Grèce. Leur opiniâtreté devint célèbre sous le nom de *désespoir phocéen,* parce qu'ils prouvèrent, dans plusieurs occasions, qu'ils aimèrent mieux périr avec leurs familles et leurs biens, que de céder aux lois d'un vainqueur.

Telle était, à la fin du second âge de la Grèce, la situation de ces différents peuples, tous gouvernés en république, tous passionnés pour la gloire et la liberté. Ces deux nobles sentiments, agitant tous les esprits, électrisèrent toutes les âmes, peuplèrent en peu de temps cette petite contrée de tant d'hommes de talent et de génie, qu'elle occupe plus de place dans l'histoire que les grands empires, et remplit encore le monde, après trois mille ans, des plus grands et des plus brillants souvenirs.

Dans le premier âge, à cette époque où les Pélages reçurent d'Égypte les premiers principes de la civilisation, la lumière pénétra lentement dans ces esprits sauvages, et les

mœurs conservèrent longtemps une antique grossièreté. La force tenait lieu de tout mérite et de tout droit ; ils ignoraient jusqu'au mot de *vertu* : celui dont ils se servaient pour l'exprimer était *arêtê* (bravoure). On traitait les vaincus avec férocité : l'esclavage fut regardé comme un adoucissement de cette politique barbare, puisqu'il préservait les prisonniers de la mort.

Les Grecs furent longtemps guerriers avant de connaître les éléments de la guerre : la force de corps faisait tout : une bataille n'était que l'ensemble de plusieurs duels. Les Thessaliens, qui les premiers domptèrent des chevaux, furent presque divinisés ; on les nomma *Centaures*. Le cheval de Troie fut la première machine de guerre. Le principal objet de la guerre était le pillage. Les vaisseaux grecs n'étaient que des canots sauvages. Ignorants en astronomie, ils avaient des années de trois, de quatre et de six mois. La sûreté individuelle n'avait aucune garantie contre l'homme enrichi par le pillage.

Le ravisseur, l'adultère et le meurtrier n'étaient punis que par une amende. Les mœurs des princes n'étaient guère moins cruelles que celles de leurs sujets : ils injuriaient leurs adversaires avant de les combattre, et outrageaient leurs corps après les avoir vaincus. Les princesses lavaient elles-mêmes leurs vêtements. On voyait Agamemnon, le roi des rois, assommer un taureau, le rôtir, le découper et en servir le dos à son convive Ajax.

Les Grecs, établis dans l'Asie Mineure, s'éclairèrent les premiers ; ceux d'Europe ne marchèrent que lentement sur leurs pas. Ce ne fut qu'environ trois cents ans après la guerre de Troie que l'illustre Homère fut connu des Spartiates et des Athéniens. Mais le beau ciel de la Grèce ne devait pas éclairer toujours une grossière population ; ce pays, où la diversité des aspects et des saisons présente sans cesse un tableau mouvant et varié, n'attendait qu'un rayon de lumière pour réveiller l'imagination de ses habitants et pour la rendre plus riante, plus active et plus

riche que celle de tous les autres peuples du monde.

Les Grecs, sortant de leurs sombres forêts, se réunirent dans les plaines, se répandirent sur les fleuves et se rassemblèrent dans les villes. La douce chaleur de leur climat électrisa leur esprit, colora leurs idées et orna leur langage d'expressions figurées.

Charmés de la beauté du tableau que présentait à leurs yeux une si délicieuse contrée, ils adorèrent la cause qui produisait tant de merveilles. L'admiration et la reconnaissance donnèrent la première idée d'un dieu, ou plutôt en rappelèrent le souvenir effacé ; car nos auteurs modernes se trompent en croyant que notre religion et celle des Juifs ont fait connaître au genre humain l'Être suprême. Aristote dit formellement qu'une tradition, reçue par les plus anciens des hommes, nous apprend « que Dieu est le « créateur et le conservateur de toutes choses ; qu'il n'y a « rien dans la nature qui puisse maintenir sa propre exis- « tence sans la protection constante de ce Dieu : de là, di- « sait-il, on a conclu que l'univers était plein de dieux « qui voyaient, entendaient et surveillaient tout. Cette « opinion est conforme à la puissance et non à la nature « de la divinité. Dieu, étant un, a reçu plusieurs noms « relatifs à la variété des effets dont il est la cause. »

Orphée avait enseigné cette théologie sublime. Les fables des autres poëtes firent oublier depuis cette doctrine simple et vraie ; on n'en a gardé que ce passage, cité par Proclus : « Tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui « sera, était contenu dans le sein fécond de Jupiter. Jupi- « ter est le premier et le dernier, le commencement et la « fin ; de lui dérivent tous les êtres. »

L'imagination grecque, voulant donner une âme à chaque objet, écoutant plus les poëtes que les sages, et le sentiment que la raison, peupla la terre de dieux et le ciel de passions. « Alors, comme le dit l'abbé Barthélemy, se « forma cette philosophie ou plutôt cette religion païenne, « mélange confus de vérités et de mensonges, de tradi-

« tions respectables et de fictions riantes : système qui « flatte les sens et révolte l'esprit, qui respire le plaisir en « préconisant la vertu. »

Ainsi on divinisa la nature, et les fables d'Hésiode et d'Homère devinrent la religion des Grecs. Selon cette croyance, une puissance infinie, une lumière pure, un amour divin qui établissait partout l'harmonie, tira l'univers du chaos, et créa les dieux et les hommes. Ils se disputèrent l'empire. La Terre fit la guerre au Ciel. Les Titans attaquèrent les dieux; ceux-ci furent vainqueurs et nous soumirent pour toujours.

La race immortelle se multiplia; Saturne, né du Ciel et de la Terre, eut trois fils qui se partagèrent l'univers. Jupiter gouverna le ciel; Neptune régna sur les mers, et Pluton dans les enfers.

Tous les autres dieux exécutaient leurs ordres : Vulcain présidait au feu, Cérès aux moissons, Mars à la guerre; Vénus inspirait les tendres passions; Minerve donnait la sagesse; Mercure conduisait les orateurs à la tribune et les ombres dans le Tartare; Thémis tenait les balances de la justice; Jupiter lançait la foudre pour effrayer le crime : sa cour, centre de la lumière éternelle, était le séjour du bonheur. Chaque fleuve avait sa divinité, chaque fontaine sa naïade. Bacchus animait la gaieté des vendangeurs; les Grâces répandaient leurs charmes sur les traits de la beauté, sur les écrits des poëtes; Apollon et les Muses électrisaient tous les talents; Vulcain forgeait des armes; la gaieté même était protégée par Momus et par la Folie; les rayons de Diane éclairaient doucement l'obscurité des nuits, et les pavots rafraîchissants de Morphée faisaient oublier aux mortels leurs travaux, leurs fatigues et toutes leurs douleurs, excepté celle du remords.

Les hommes recevaient des dieux tous les biens et les accusaient d'être les auteurs de leurs maux. La divinité punissait les fautes par le malheur.

Les Grecs croyant les dieux semblables aux hommes,

leur créaient un bonheur pareil à celui qui était l'objet de leurs désirs.

Le ciel avait ses fêtes et ses banquets. La jeunesse, sous les traits d'Hébé, distribuait l'ambroisie et versait le nectar. La lyre d'Apollon faisait retentir de son harmonie les voûtes de l'Olympe. Dès le matin, l'Aurore ouvrait les portes du ciel et répandait sur la terre la fraîcheur de l'air et le double parfum de Flore, déesse des fleurs, de Pomone, déesse des fruits. Phébus, montant sur le char du soleil, inondait le monde de torrents de lumière ; et lorsque Éole, dieu des vents, rassemblant les orages en furie, avait épouvanté les dryades et les sylvains, divinités des bois, la brillante messagère de Junon, la légère Iris, annonçait à la terre, par la trace vivement colorée de ses pas, le retour du calme et de la paix des cieux.

Les dieux, toujours présents, inspirent les vertus et les vices, dirigent tous les penchants des hommes, sont témoins de toutes leurs actions, et lisent dans leurs pensées.

Ainsi des milliers de divinités combattent dans le cœur des mortels. Si les unes les égarent, si d'autres s'efforcent de les mener à la vertu, la Mort et les Parques terminent ce débat : son inexorable faux et leurs ciseaux cruels tranchent les destinées humaines. Alors Mercure ne protége plus le larcin ; Vénus ne sourit plus à la volupté ; le terrible Mars n'excite plus au carnage : les lois de Jupiter s'exécutent. L'homme a passé le Styx dans la barque du vieux Caron ; il entre dans le sombre empire de Pluton. Minos, Éaque et Rhadamante le jugent à l'inflexible tribunal des enfers. S'il a fait du bien pendant sa vie, il est conduit dans les bosquets charmants de l'Élysée, où il jouit d'une paix constante, d'un printemps éternel, au milieu des héros vertueux, des beautés fidèles, des rois bienfaisants, des sages respectés, des orateurs et des poëtes célèbres ; et là, il retrouve, sans nuages et sans mélange, les douceurs d'un chaste hymen, les épanchements d'une tendre amitié, les affections innocentes, les jeux, les occupations, les

exercices et tous les plaisirs qui faisaient le charme de sa vie. Mais s'il a commis des crimes, l'implacable Némésis, divinité vengeresse, s'empare de son cœur; les noires Furies le frappent de leurs fouets, le déchirent par leurs serpents, le traînent dans les gouffres de l'Averne, et là le livrent aux plus affreux supplices.

On voit que les Grecs, élevés par les Égyptiens, croyaient à l'immortalité de l'âme.

Dans leur opinion, l'âme spirituelle, ou l'entendement, était, pendant la vie, enveloppée d'une âme sensitive, matière subtile et lumineuse, image parfaite, et, pour ainsi dire, ombre de notre corps. Après la mort, l'âme intellectuelle rejoignait dans le ciel la lumière céleste dont elle était émanée; et l'âme sensitive, conduite par Mercure, descendait dans les enfers pour y recevoir le prix de ses vertus ou le châtiment de ses forfaits.

Plusieurs pensaient qu'au bout d'un certain nombre de siècles les ombres buvaient l'onde du fleuve d'oubli ou Léthé, et qu'alors elles revenaient sur la terre reprendre une nouvelle vie.

Tout était sensuel dans cette religion, les peines comme les récompenses. Les dieux mêmes éprouvaient les passions des hommes : la Discorde les divisait, l'Amour les blessait de ses flèches, et les portait souvent à revêtir une forme humaine pour s'unir à de simples mortelles.

Jupiter séduisait Danaé, poursuivait Io, enlevait Europe, faisait naître Hercule du sein de la belle Alcmène. La jalousie portait Junon à la vengeance; Vulcain était trahi par Vénus, qui se livrait au dieu de la guerre, et la chaste Diane elle-même se laissait toucher par les charmes du bel Endymion.

Les guerres de la terre se répétaient dans les cieux. Minerve, Apollon, Mars et Junon combattaient, les uns pour détruire, les autres pour sauver Troie, jusqu'au moment où Jupiter, monarque de l'univers, dont un signe faisait trembler la terre et les cieux, rassemblait son im-

mense et céleste conseil, prononçait l'arrêt dicté par le Destin, et forçait toutes les autres divinités à s'y soumettre.

Ainsi la religion des Grecs, inconséquente dans son système, mêlait une foule d'erreurs funestes à un petit nombre de vérités utiles. Elle animait, mais elle altérait tout; et si, d'un côté, elle enseignait l'existence des dieux et l'immortalité de l'âme, si elle promettait des récompenses à la vertu et des punitions au crime, de l'autre elle favorisait les passions coupables et divinisait les vices.

Ce culte imparfait ne pouvait donner qu'une morale relâchée; mais il présentait à la politique de grands moyens pour profiter de la crédulité des peuples. On les occupait par des fêtes, on leur imposait par des mystères; on les effrayait, on les rassurait par des oracles, par des augures. L'imagination, que ne réglait aucun principe certain, ne connaissait aucunes bornes. Rien n'était raisonnable, tout était merveilleux, et ces nations héroïques ressemblaient à des enfants brillants et crédules, amusés par des contes, élevés par des fables et gouvernés par une religion poétique.

L'histoire n'était pour eux qu'un drame, dont l'intrigue merveilleuse et remplie de miracles était tracée par la destinée et dénouée par l'intervention de quelque divinité de l'Olympe.

Ce tableau, ou plutôt cette esquisse de la religion des Grecs, fait comprendre l'influence qu'elle dut avoir sur leur caractère et sur leurs actions.

Les peuples, gouvernés par des principes si contradictoires, livrés à leur imagination qu'égaraient tant de fables, vivaient dans un monde de prestiges, et devaient nécessairement nous offrir ce mélange de lumières et d'ignorance, de sagesse et de folie, d'héroïsme et de superstition, de vertus et de passions, qui plaît encore à notre esprit, même en choquant notre raison, et qui, dans la maturité des siècles, malgré la sévérité d'une religion vraie et d'une

morale éclairée, exalte encore notre pensée, se reproduit sous le pinceau de nos peintres, dans les chants de nos poëtes, et charme toujours nos souvenirs, comme dans la vieillesse nous aimons à nous rappeler les fables qui entouraient notre berceau et les jeux qui amusaient notre enfance.

Quelques sages, abandonnant au peuple les fables et les prodiges, étudiaient la nature et cherchaient la vérité. Personne, dans les temps modernes, ne les a encore surpassés dans cette partie de la morale qui enseigne à maintenir l'âme dans un état calme et à placer le bonheur loin des excès. Leurs écrits sont une source féconde où puisent avec fruit tous les moralistes qui veulent peindre et combattre les passions. Mais leur métaphysique, leurs explications de la création, de la destinée et des phénomènes de notre nature intellectuelle, ne reposent sur aucun principe certain, sont souvent dénuées de raison, quoique brillantes d'esprit; et leurs rêves philosophiques sont tout aussi peu sages que cette théogonie poétique et cette mythologie populaire, objet de leur culte public et de leur secret mépris.

Trois siècles après la ruine de Troie, il ne restait plus dans la Grèce aucune trace de barbarie; la civilisation, les lettres, les arts avaient fait les plus rapides progrès : partout on voyait des villes bâties, des temples élevés, des codes de lois établis; les autels fumaient de sacrifices; de pompeuses cérémonies, des jeux célèbres attiraient de toutes parts les étrangers. La liberté fortifiait les âmes; les arts adoucissaient les mœurs; la tribune retentissait de discours éloquents; les écrits ingénieux de plusieurs philosophes célèbres se lisaient dans toutes les écoles, et donnaient à la jeunesse le goût de l'éloquence et des lettres.

Les édifices publics étaient ornés des images des dieux et des héros, qui animaient le marbre et la toile; et la Grèce, en peu de siècles, devint, sous l'empire d'un doux

climat et d'une imagination riante, un pays enchanté, un tableau magique où se réunissait tout ce qui peut échauffer l'âme, exalter l'esprit et charmer les sens.

A la fin des deux premiers âges de son existence, la Grèce comptait déjà plus d'hommes éclairés et célèbres que les vieux empires qui l'avaient tirée de la barbarie.

Nous avons fait connaître les héros des temps fabuleux et ceux de la première époque historique ; mais la Grèce, avant de combattre les Perses, comptait aussi des poëtes fameux et des philosophes célèbres. Le temps ne nous a laissé connaître que les noms de Linus et de Musée, peu de vers d'Orphée ont échappé à ses ravages. Hésiode chanta les campagnes et les travaux de l'agriculture. Nous n'avons de connaissance certaine des dieux de l'Olympe que par la théogonie de ce poëte ; sa description du bouclier d'Hercule fut aussi célèbre que les travaux de ce demi-dieu.

Homère, antérieur à l'ère des Olympiades, fut le premier des grands poëtes, et leur sert encore de modèle. L'*Odyssée* raconte les voyages d'Ulysse après la prise de Troie. Le sujet de l'*Iliade* est la colère d'Achille, si funeste aux Grecs. Alexandre le Grand regardait ces deux poëmes comme les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Cicéron place Homère au nombre des plus grands peintres ; Horace le préfère aux plus profonds philosophes ; Quintilien le met au-dessus des plus illustres orateurs.

La ceinture de Vénus, les touchants adieux d'Hector et d'Andromaque, la douleur de Priam dont les larmes fléchissent le courroux d'Achille, les Prières personnifiées dont les pleurs adoucissent la vengeance du maître des dieux, et tant d'autres fictions admirables, ornées d'une éloquence divine dont nous ne pouvons plus apprécier qu'imparfaitement les charmes, méritèrent à cet homme étonnant le beau titre de *prince des poëtes,* qu'aucun génie antique ni moderne n'a pu jusqu'à présent lui disputer.

Homère devint aveugle et vécut pauvre. Tous les siècles ont répété ses vers, et nous ont laissé ignorer le lieu de sa

naissance. Plusieurs villes d'Europe et d'Asie se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour.

Paros se vantait d'avoir vu naître Archiloque, inventeur des vers iambes. Ce poëte était plein de force et de licence.

Alcée honora Mitylène, sa patrie, par ses talents lyriques : passionné pour la liberté, il attaqua par de vives satires le tyran de Lesbos. Quintilien trouvait quelque ressemblance entre son style et celui d'Homère.

Sapho brillait dans le même lieu et dans le même temps; l'amour fit son génie et causa ses malheurs. Nul poëte ne sut mieux peindre la passion; l'excès des siennes ternit sa gloire.

Thespis, contemporain de Solon, inventa la tragédie. Ses acteurs ambulants, et montés sur des tréteaux, intéressèrent par le récit des exploits héroïques, qu'interrompaient des chœurs chantants. Ce fut ainsi que, parcourant la Grèce, il répandit partout les germes et le goût de ces fictions dramatiques qui devinrent la passion des Grecs, influèrent sur leurs mœurs et contribuèrent à leur gloire.

Simonide se distingua presque également par ses vers élégiaques et par sa philosophie. Hiéron lui demandait une définition qui lui fît connaître l'essence de Dieu : Simonide prit un jour pour répondre; ensuite deux, puis quatre, enfin un nombre infini pour prouver l'immensité du sujet proposé à sa méditation. S'étant embarqué avec des marchands, ils s'étonnaient de le voir partir sans bagages. Le vaisseau périt; Simonide leur dit : « Vous « êtes ruinés, et je n'ai rien perdu, car je porte tout avec « moi. »

Anacréon vivait dans la soixante-douzième olympiade; il était de Téos en Ionie. Sa vie était consacrée au plaisir; la volupté fut son but et son étude. Il chanta jusqu'à près de cent ans le vin, l'amour et les plaisirs. Ce poëte aimable fut longtemps l'ornement de la cour de Polycrate, à Samos, et de celle d'Hipparque, tyran d'Athènes.

Tandis que la poésie chantait les merveilles du ciel et

de la terre, la philosophie cherchait à en pénétrer les causes. Les philosophes grecs, parmi lesquels se distinguèrent sept hommes décorés au beau titre de *sages*, s'occupaient à tracer les principes de la politique, les règles de la morale et les éléments de la physique.

Thalès, chef de la secte ionique, regardait l'eau comme un principe universel dont un Dieu suprême et intelligent s'était servi pour tout créer. Thalès était un grand astronome et un bon mathématicien pour son siècle, puisqu'il fixa le cours de l'année solaire, prédit l'éclipse de soleil qui arriva sous le règne d'Astyage, et trouva le moyen de mesurer la hauteur des pyramides par un calcul proportionnel entre leur ombre et celle de son corps. Il remerciait les dieux de trois choses principalement : de l'avoir créé de nature humaine et non animale, de l'avoir fait homme et non femme, Grec et non Barbare.

Sa mère voulait qu'il se mariât : il répondit d'abord qu'il n'était pas temps, et quelque temps après qu'il n'était plus temps. En examinant les astres, il tomba dans un puits; une vieille femme le raillant de cette chute lui dit : « Comment voulez-vous connaître ce qui est dans les cieux, « vous qui ne voyez pas ce qui est à vos pieds? »

Le législateur d'Athènes, Solon, était au nombre des sept sages. Ses reparties ingénieuses et profondes furent presque aussi célèbres que ses lois. Crésus, roi de Lydie, voulut en vain l'éblouir par l'éclat de ses richesses et par le tableau de son bonheur; Solon lui montra son mépris pour l'opulence et ses doutes sur la durée de la félicité humaine. « On ne peut juger, lui dit-il, du malheur ou du « bonheur d'un homme qu'à la fin de sa vie. »

Crésus, vaincu, détrôné et près de mourir, se rappela la maxime de Solon. Ce souvenir frappa Crésus, le désarma, et sauva les jours du roi captif.

Chilon de Lacédémone doutait également du bonheur des mortels. Ésope lui demandait à quoi Jupiter s'occupait, il répondit : « A abaisser ceux qui s'élèvent et à

« élever ceux qui s'abaissent. » Sa prétendue sagesse ne lui avait pas appris à maîtriser ses passions, car il mourut de joie à Pise en voyant le triomphe de son fils, qui avait remporté le prix du pugilat aux jeux olympiques.

Pittacus de Mitylène, banni de Lesbos avec Alcée, chassa le tyran qui opprimait cette île. Quelque temps après, la guerre éclata entre Athènes et Mitylène. Pittacus, pour épargner le sang de ses concitoyens, défia en duel Phrynon, général des Athéniens, et le tua. La reconnaissance des habitants de Lesbos lui décerna la couronne.

Alcée, ennemi de toute tyrannie, l'attaqua et fut fait prisonnier. Pittacus lui rendit la liberté, régna dix ans avec modération, et abdiqua. Il disait qu'un bon gouvernement était, non celui qu'on craignait, mais celui pour lequel on craignait.

Bias, consulté par les sages et les législateurs de son temps, eut la gloire de sauver la ville de Priène, sa patrie, dont il fit lever le siége au roi de Lydie.

Cléobule illustrait l'île de Rhodes. L'histoire ne nous a point conservé ses ouvrages; mais il suffit peut-être à sa gloire de rappeler que ce fut chez lui que Solon chercha un asile lorsqu'il s'exila d'Athènes.

Les mœurs de ce temps peuvent seules expliquer la futilité des questions et des énigmes que les sages et les princes de la Grèce s'amusaient à proposer et à résoudre.

Bias se trouvait à un festin chez Périandre, ce tyran de Corinthe que son habileté fit compter au nombre des sages, malgré son usurpation et ses injustices. Il arriva un courrier d'Amasis, roi d'Égypte, pour demander à Bias comment ce prince répondrait au roi d'Éthiopie, qui lui avait dit : « Buvez toutes les eaux de la mer, et je vous « céderai dix de mes villes, à condition que vous m'en « abandonnerez un égal nombre, si vous ne pouvez y « parvenir. » Bias lui conseilla d'accepter la proposition, pourvu que le roi d'Éthiopie arrêtât la marche de tous les

fleuves, parce qu'il voulait bien boire la mer, mais non les rivières qui s'y jetaient.

Anacharsis, né dans le pays des Scythes, qu'Homère appelait *la nation juste*, fut adopté, malgré son origine, par les sages. Il avait composé un poëme sur l'art militaire, et une histoire des rois de Scythie. Un Athénien lui reprochait d'avoir vu le jour dans un pays barbare. « Si ma « patrie, répliqua le Scythe, me fait peu d'honneur, vous, « vous en faites peu à la vôtre. » Il plaisantait Solon sur ses lois. « Elles ressembleront, disait-il, aux toiles d'arai- « gnées, qui arrêtent les petites mouches et laissent passer « les grosses. »

Crésus voulait le combler de présents ; il les refusa, disant qu'il ne voyageait pas pour augmenter sa fortune, mais pour enrichir son esprit.

Le Phrygien Ésope fut le père de la fable : il était esclave. La servitude devait inventer l'apologue, ayant besoin de voiler la vérité pour la faire écouter par la puissance.

Il était si laid qu'on ne pouvait trouver à le vendre. Xanthus l'acheta : un philosophe seul pouvait faire une pareille acquisition et en sentir le prix. Son maître lui dit un jour de prendre au marché tout ce qu'il trouverait de meilleur pour sa table. Tout le dîner fut composé de langues apprêtées de différentes manières. Xanthus paraissant surpris, Ésope lui dit : « La langue est tout ce que je « connais de meilleur : c'est le lien de la vie civile, la clef « des sciences, l'organe de la vérité ; par elle on s'in- « struit, on gouverne les hommes et on loue les dieux. » Le lendemain Xanthus lui commanda d'acheter ce qu'il trouverait de plus mauvais. Le dîner fut encore le même. La surprise du maître redoubla. « De quoi vous étonnez- « vous ? dit le Phrygien. La langue est ce qu'il y a de pire « au monde : c'est la mère des disputes, la nourrice des « procès, la source des guerres, l'organe du mensonge, « de la calomnie et du blasphème. »

Devenu libre, il parut à la cour de Crésus; sa figure lui attira d'abord des mépris; mais il fit bientôt comprendre qu'on devait considérer, non la forme du vase, mais la liqueur qu'il contenait.

Plusieurs princes le chargèrent de leurs affaires. Il vint à Athènes pendant la tyrannie de Pisistrate. Les Athéniens étaient agités ; il les exhorta à la résignation, en leur racontant la fable des grenouilles, qui demandèrent un roi à Jupiter. Crésus l'avait chargé de porter de l'argent à Delphes, mais il le lui renvoya, parce qu'il trouvait ce peuple turbulent et corrompu, indigne d'un tel présent. Les habitants furieux le précipitèrent du haut d'un rocher. Les dieux parurent venger sa mort en répandant sur la contrée les fléaux de la peste et de la famine.

Ces sages, qui portaient partout la lumière, se réunissaient quelquefois pour s'éclairer réciproquement. On nous a conservé le souvenir de ce banquet fameux qui eut lieu chez Périandre, où les sept sages étaient rassemblés. La question principale qu'ils agitèrent fut celle-ci : « Quel « est le gouvernement le plus parfait? » Solon répondit : « Celui où l'injure faite à un particulier intéresse tous les « citoyens. » Bias : « Celui où la loi tient lieu de roi. » Thalès : « Celui où les habitants ne sont ni trop riches ni « trop pauvres. » Anacharsis : « Celui où la vertu est en « honneur et le vice flétri. » Pittacus : « Celui où les « emplois sont donnés aux gens de bien et jamais aux « méchants. » Cléobule : « Celui où les citoyens crai- « gnent plus le blâme que la loi. » Chilon : « Celui où la « loi est plus écoutée que les orateurs. » Périandre : « Celui où l'autorité est entre les mains d'un petit nombre « d'hommes vertueux. »

Nous avons suivi l'enfance et l'éducation de la Grèce dans ses deux premiers âges; le troisième va nous la montrer dans sa force, développant tous ses moyens, tout son courage, tous ses talents, et remplissant l'Europe, l'Asie, l'Afrique du bruit de sa gloire.

TROISIÈME AGE DE LA GRÈCE.

(An du monde 3483. — Avant Jésus-Christ 521.)

PREMIÈRE GUERRE CONTRE LES PERSES.

Cause de cette guerre. — Expédition de Démocède. — Siége de Naxos. — Révolte en Ionie. — Incendie de la ville de Sardes. — Haine de Darius contre les Grecs. — Prise de Milet. — Échecs de la flotte et de l'armée de Darius. — Soumission d'Égine aux Perses. — Époque de Miltiade, d'Aristide et de Thémistocle. — Ambassade des hérauts de Darius. — Leur mort. — Magnanimité de Xerxès. — Nouvelles entreprises de Darius contre Athènes. — Commandement de Miltiade. — Bataille de Marathon. — Victoire de Miltiade. — Défaite des Perses. — Trait de bravoure de Cynégire. — Courage d'un soldat. — Prompt retour de Miltiade à Athènes. — Les Lacédémoniens jaloux de la victoire de Marathon. — Conquêtes de Miltiade. — Sa condamnation. Sa mort. — Exil d'Aristide. Caractère de cet illustre banni. — Préparatifs de guerre de Darius. — Sa mort. — Règne de son fils Xerxès.

Cyrus avait fondé dans l'Orient un empire immense, que sa famille ne sut pas longtemps conserver : les folies et les vices de ses successeurs les renversèrent du trône élevé par le génie de ce grand homme.

Un mage imposteur l'occupa sous le nom de Smerdis; mais il fut bientôt démasqué et massacré par les grands de la Perse, qui élurent pour roi Darius, fils d'Hystaspe.

Son empire comprenait toute l'étendue de la Perse moderne et de la Turquie d'Asie. Il était maître de la Thrace, dominait en Phénicie et en Palestine, et possédait même quelques parties de la Macédoine.

Pour rendre sa puissance plus respectable aux yeux des peuples, il avait épousé Atossa, fille de Cyrus. Cette femme ambitieuse et vaine fut trompée par un médecin grec nommé Démocède, que le roi retenait malgré lui en Perse, et qui cherchait les moyens d'échapper à sa tyrannie.

Cette légère intrigue devint une des causes de la guerre qui éclata bientôt entre l'Asie et l'Europe. Darius voulait combattre les Scythes : la reine voyait avec peine une en-

treprise qui n'offrait que des dangers et ne promettait que des déserts. Démocède lui dit qu'elle devait engager son époux à tourner plutôt ses armes contre la Grèce, dont la conquête serait facile, lucrative et glorieuse. Il flatta surtout sa vanité par l'espoir d'avoir à son service des femmes de Corinthe et d'Athènes, dont on vantait partout la beauté, l'esprit et les talents.

Darius aimait la gloire, et ne croyait pas qu'une si petite contrée divisée en tant d'États faibles pût lui opposer une grande résistance. Il chargea Démocède de parcourir la Grèce et l'Italie, et de reconnaître la force des différentes républiques et les dispositions des esprits. Quinze officiers perses l'accompagnèrent dans cette expédition ; ils furent arrêtés à Tarente comme espions. Démocède trouva le moyen de s'échapper et de se retirer à Crotone, sa patrie, qui refusa de le livrer à Darius.

Un événement plus important acheva bientôt d'aigrir les esprits, et alluma cette forte haine qui devait ensanglanter tout l'Orient.

L'île de Naxos, l'une des Cyclades, se voyait agitée par des troubles qu'excitait dans toutes les républiques grecques la querelle interminable de la pauvreté contre la richesse, de la démocratie contre l'aristocratie. Le peuple l'emporta et bannit de Naxos les citoyens les plus opulents. Ils se réfugièrent à Milet, où commandait Aristagore, et implorèrent son secours pour rentrer dans leur patrie.

Aristagore courut à Sardes, où résidait le satrape Artapherne, frère du roi de Perse : il lui fit entrevoir que la conquête de Naxos serait facile, que sa chute ferait tomber l'île d'Eubée (aujourd'hui Négrepont), et ouvrirait un libre passage en Grèce.

Darius, informé par son frère de cette proposition, l'accueillit avidement, et chargea un de ses parents, nommé Mégabaze, de commander l'expédition sous la direction d'Aristagore. L'entreprise n'eut point de succès : Méga-

baze souffrait avec impatience qu'on soumît un prince tel que lui aux ordres d'un Grec, d'un Ionien ; il avertit secrètement le gouvernement de Naxos de l'attaque qui allait être dirigée contre lui. Les Naxiens, qu'on croyait surprendre, se défendirent avec opiniâtreté : après quatre mois de siége, les Perses furent obligés de se retirer.

Mégabaze attribua son échec à une trahison d'Aristagore, et l'accusa devant Artapherne, qui jura sa perte.

Aristagore chercha son salut dans la révolte : il parcourut l'Ionie pour la soulever : cette province était remplie de colonies fondées par les Grecs que les Héraclides avaient chassés du Péloponèse. Aristagore sut réveiller leur amour pour leur ancienne patrie, et leur persuada facilement de faire cause commune avec les Grecs. Les Ioniens, convaincus que la servitude deviendrait leur partage s'ils laissaient asservir la Grèce, coururent aux armes, cessèrent de reconnaître l'autorité du roi de Perse, chassèrent ses troupes de leurs villes et s'emparèrent des vaisseaux qui se trouvaient dans leurs ports.

Aristagore se rendit à Sparte. Cléomène y régnait : il lui représenta qu'il était digne d'un peuple libre d'affranchir les Ioniens d'un joug honteux et pesant, de faire échouer les projets de Darius en les prévenant, et de porter la guerre au sein de la Perse, au lieu de l'attendre dans la Grèce.

Quelques auteurs prétendent que Cléomène, persuadé par ces raisons, et gagné par le don de cinquante talents, promit de s'allier aux Ioniens ; d'autres disent, et cette version est plus croyable et plus conforme aux mœurs de Sparte, qu'il chassa Aristagore de la ville. On raconte même que Gorgo, fille de Cléomène, et âgée de huit ans, témoin de cet entretien, s'écria : « Mon père, fuyez cet « étranger ; il vous corrompra. » Ce qui est certain, c'est qu'Aristagore, sans avoir obtenu de secours de Lacédémone, vint dans Athènes, où il fut beaucoup mieux accueilli. Les Athéniens, inquiets de la mission de Démo-

cède, alarmés de l'expédition de Naxos, étaient violemment irrités des menaces d'Artapherne, qui voulait les forcer à se remettre sous le joug d'Hippias. Ils donnèrent vingt vaisseaux à Aristagore, qui les réunit aux forces de l'Ionie soulevée

Sans perdre de temps, il marcha sur la ville de Sardes : Artapherne surpris l'évacua, n'ayant pu la mettre en état de défense. Un soldat ionien mit le feu à une maison : comme toutes étaient bâties en bois, l'incendie fit des progrès rapides, et toute la ville fut réduite en cendres.

Des troupes perses, réunies, arrivèrent trop tard pour sauver Sardes ; mais elles défirent les Ioniens, et les forcèrent à se retirer.

Lorsque Darius apprit que les Athéniens, par leurs secours, avaient contribué à la ruine d'une de ses plus belles villes, il entra en fureur, jura de se venger des Grecs, et voulut que tous les jours, à table, un de ses officiers lui criât : « Seigneur, souvenez-vous des Athéniens. »

Aristagore, ne pouvant résister aux forces d'Artapherne, porta ses armes contre Byzance ; mais les Perses le battirent et le tuèrent. Ils se réunirent tous ensuite pour attaquer Milet. Les Ioniens et leurs alliés leur opposèrent des forces considérables et trois cent cinquante vaisseaux.

Les peuples libres, invincibles quand ils sont unis, sont perdus dès qu'ils se divisent. Les intrigues de la cour de Perse et de trompeuses insinuations séparèrent les intérêts et rompirent la ligue des alliés. Le roi de Perse, profitant de cette discorde, s'empara de Milet et en passa les habitants au fil de l'épée.

Hystiée, oncle d'Aristagore et prince de Milet, avait, peu de temps avant, rendu un grand service à Darius, et sauvé son armée en empêchant les Thraces de couper un pont dont la rupture aurait privé le roi de tous moyens de retraite, lorsqu'il était poursuivi par les Scythes. Aussi, malgré tous les efforts d'Artapherne pour perdre Hystiée, le roi, même en le combattant, lui avait toujours conservé quel-

que bienveillance. Après la ruine de Milet, Hystiée, à la tête de quelques troupes ioniennes, entra en Mysie. Le satrape Harpagus le défit, le prit et le livra à Artapherne, qui, sans attendre aucun ordre, le fit périr et envoya sa tête au roi.

La révolte d'Ionie, la destruction de Sardes, et la résolution de rétablir la tyrannie d'Hippias, rendaient la guerre inévitable et toute conciliation impossible. Darius crut qu'un seul effort lui suffirait pour écraser les Grecs : il rassembla trois cents vaisseaux et une forte armée de terre, et en donna le commandement à Mardonius, son gendre, prince rempli d'orgueil, général sans talents et sans expérience.

La flotte, en doublant le mont Athos, fut détruite par une tempête. Mardonius, arrivé en Thrace, négligea de se garder ; les Thraces surprirent de nuit son camp et y firent un grand carnage. Le général s'enfuit précipitamment en Perse avec les débris de son armée, et termina ainsi honteusement cette première campagne.

Un tel échec affaiblit la terreur qu'inspirait la puissance colossale des Perses, et fit entrevoir aux Athéniens la possibilité de leur résister.

Les habitants de la ville d'Égine, située sur la côte du Péloponèse, non loin d'Athènes, s'étaient hâtés de se soumettre aux Perses. Les Lacédémoniens indignés envoyèrent Cléomène à Égine pour enlever les magistrats coupables de cette lâcheté. Les Éginètes refusèrent de les livrer, sous prétexte que Cléomène parlait seul, et était arrivé sans son collègue Démarate. Celui-ci fut accusé de leur avoir suggéré cette défaite : comme sa naissance était illégitime, on voulut le faire descendre du trône. Cléomène avait gagné la prêtresse de Delphes ; elle rendit un oracle d'après lequel Démarate fut déposé. Il chercha un asile en Perse, et s'y fit aimer et respecter sans jamais trahir sa patrie.

Son successeur, Leutichydes, d'accord avec Cléomène, enleva dix citoyens d'Égine et les livra aux Athéniens. Ceux-

ci, ne voulant pas borner là leur vengeance, attaquèrent par mer les Éginètes : il y eut de part et d'autre plusieurs combats dont le succès demeura incertain. Mais si cette guerre n'amena pas de succès décisif, elle eut pour les Athéniens l'avantage d'exercer leur marine, et de la préparer à résister aux Perses.

Depuis l'exclusion des Pisistratides, la république d'Athènes était heureuse, florissante : l'amour de la gloire et de la liberté y faisait éclore de grands talents. Trois hommes, remarquables par leur génie, y jetaient alors le plus vif éclat : Miltiade, Aristide et Thémistocle.

Miltiade joignait à une grande valeur et à un caractère ferme l'expérience de la guerre et des affaires. Héritant de la fortune d'une partie de sa famille établie en Thrace, il était devenu prince d'un canton de cette contrée. Après une vive résistance, Mardonius et les Perses l'avaient chassé de son trône. Sa haine contre eux et son habileté portèrent les Athéniens à lui donner un commandement dans leur armée.

Thémistocle, éloquent, brave, adroit, ambitieux, insinuant, populaire, savait tous les noms des citoyens d'Athènes, s'occupait de leurs intérêts, pour qu'ils servissent les siens. Aucun homme n'aima plus la gloire et ne fut plus indifférent sur les moyens honnêtes ou illicites d'y arriver. Jaloux de tous ses rivaux, il avouait que les exploits de Miltiade l'empêchaient de dormir.

Aristide, aussi vaillant, aussi habile que ses deux émules, les surpassait en vertu : aristocrate parce qu'il aimait l'ordre, partisan des lois de Lycurgue, conformes à ses mœurs, sévère et inébranlable dans ses principes, il ne cherchait à plaire à personne, n'aimait que la justice et ne servait que sa patrie. Formé par les leçons de Clysthène, qui chassa les Pisistratides, Athènes trouvait en lui le plus implacable ennemi de la tyrannie et le plus ferme soutien de la liberté.

Darius, déterminé à subjuguer la Grèce, envoya des hé-

rauts dans toutes les villes pour demander la terre et l'eau (c'était la formule antique pour ordonner de reconnaître son autorité). Égine, Thèbes, la Béotie et presque toutes les cités grecques tremblèrent, se soumirent ou gardèrent le silence. Elles redoutaient la nombreuse population des Perses et les invasions qui se renouvelleraient sans cesse. La guerre ne leur paraissait pas juste, parce qu'Athènes, en détruisant Sardes, avait offensé Darius. L'hommage que ce monarque demandait n'était pas, disait-on, une servitude, puisque, sous sa protection, les colonies grecques d'Ionie, même après leur révolte, conservaient leurs lois, leur culte, leur liberté et leurs propriétés. Enfin la crainte suggérait à la faiblesse tous les prétextes qui pouvaient colorer la lâcheté; et, sans les vertus inspirées à deux peuples par Lycurgue et par Solon, la Grèce, vaincue sans combattre, serait tombée sans gloire, et aurait grossi le nombre des petites provinces de l'empire de Perse, dont les noms sont à peine venus jusqu'à nous.

Athènes et Sparte repoussèrent avec mépris les propositions insolentes de Darius. Érétrie et Platée suivirent leur exemple. Mais l'esprit humain ne sait jamais rester dans de justes bornes : ces peuples libres et fiers, n'écoutant que leur indignation, violèrent le droit des gens, et jetèrent les hérauts de Darius dans des puits, leur disant ironiquement d'y prendre *la terre et l'eau* que demandait leur maître.

Le ministère des hérauts fut toujours inviolable et sacré dans l'antiquité : on avait même divinisé Taltybius, héraut d'Agamemnon. Dans la suite, plusieurs malheurs arrivés en Grèce firent croire que le dieu Taltybius voulait venger les hérauts immolés; et plusieurs citoyens distingués de Sparte et d'Athènes se rendirent en Asie, et livrèrent leur tête à Xerxès en réparation de cette injure et de cette impiété. Le roi, plus généreux que ses ennemis, ne leur fit aucun mal, et les renvoya dans leur patrie.

Darius, instruit de l'effroi de tous les Grecs, et voyant

que trois petites républiques osaient seules lui résister, dut compter sur une conquête facile; il rassembla cinq cents vaisseaux et une forte armée, que quelques auteurs portent à cinq cent mille et d'autres à cent mille hommes; il les envoya en Grèce sous les ordres d'Artapherne et de Datis; l'ambitieux Hippias leur servait de guide Tout céda aux premiers efforts des Perses; ils conquirent les îles de la mer Égée, s'emparèrent de l'Eubée, réduisirent en cendres la ville d'Érétrie, qui, la première, avait bravé la puissance du roi. Ils entrèrent ensuite dans l'Attique, campèrent à Marathon, sur le bord de la mer, et menacèrent Athènes du sort d'Érétrie.

Lacédémone avait promis un secours de trois mille hommes; mais une antique superstition défendait aux Spartiates de partir pour la guerre au commencement de la pleine lune. Leur départ fut retardé et ils n'arrivèrent qu'après la bataille. Platée envoya mille soldats. Le reste de la Grèce, immobile, attendait dans la stupeur l'événement qui devait décider de sa destinée.

Les Athéniens, déterminés à vaincre ou à périr, armèrent tout ce qui pouvait combattre, et jusqu'aux esclaves. Leurs forces ne montaient pas à plus de dix mille hommes, soumis aux ordres de dix chefs qui commandaient chacun à leur tour.

Ce changement continuel de chefs pouvait compromettre le salut de l'armée; mais le défaut des peuples libres est d'écouter plus souvent la méfiance et la jalousie que la raison. Dans cette circonstance critique, Aristide, sacrifiant son amour-propre à sa patrie, céda à Miltiade, comme au plus habile, l'honneur du commandement; les autres généraux imitèrent son exemple.

Il fallait décider si on attendrait l'ennemi derrière les remparts ou si on l'attaquerait. Miltiade, voyant que les Perses s'étaient placés dans une position resserrée par une montagne, entre la mer et le marais de Marathon, et qu'ils ne pouvaient, dans un lieu si étroit, déployer leur immense

cavalerie, voulait qu'on profitât de cette faute pour les déconcerter par une attaque audacieuse et prompte. Aristide appuyait son avis; d'autres généraux pensaient qu'il était téméraire et presque insensé d'abandonner les murs de la ville, et de courir à une perte certaine en se jetant avec dix mille hommes au milieu d'une armée innombrable qui devait les écraser.

Les opinions étaient partagées; Miltiade, s'adressant avec chaleur au polémarque Callimaque, lui dit : « Vous voyez « notre incertitude. Athènes attend de vous seul l'arrêt « qui fera sa destinée ; elle va devenir la plus glorieuse ville « du monde ou l'esclave de Darius et la proie d'Hippias. Si « nous laissons refroidir l'ardeur de nos concitoyens, ils « compteront les ennemis et se courberont sous leur joug ; « si nous les entraînons rapidement au combat, notre au« dace protégée par les dieux nous donnera la victoire. « Un seul mot de vous, Callimaque, va nous condamner à « la servitude ou consolider notre liberté. » Callimaque opina pour le combat, et il fut résolu.

Miltiade craignait de rendre ses collègues responsables de l'événement ; il ne voulut pas profiter d'une générosité que le peuple, en cas de malheur, leur aurait reprochée ; et il attendit le jour où le commandement lui appartenait de droit.

Dès l'aurore de ce jour propice, il rangea son armée en bataille à huit cents toises de l'ennemi (environ huit stades). Callimaque commandait l'aile droite ; les Platéens formaient l'aile gauche ; Aristide et Thémistocle conduisaient le centre. Miltiade devait se porter partout où sa présence serait nécessaire. Pour éviter d'être entouré, il avait adossé ses troupes à une montagne, et une grande quantité d'arbres parsemés dans la plaine garantissaient ses ailes des efforts de la cavalerie ennemie.

Miltiade avait laissé peu de monde à son corps de bataille, et porté la plus grande partie de ses forces aux deux ailes. Lorsque le signal fut donné, les Grecs, au lieu de

marcher contre les Perses, se précipitèrent sur eux à toute course. Les ennemis, surpris de ce nouveau genre d'attaque, cédèrent d'abord à cette impétuosité ; mais leurs forces, sans cesse renouvelées, rétablirent bientôt le combat; et, malgré le courage de Thémistocle et d'Aristide, le centre des Grecs, après quelques heures d'une résistance opiniâtre, fut obligé de reculer devant la masse des Perses qui s'accumulait contre eux.

Miltiade profita de cet instant critique pour décider la victoire. Voyant que tous les efforts des Perses se dirigeaient sur son centre, il fit avancer rapidement ses deux ailes, qui prirent les ennemis en flanc, les culbutèrent et les poussèrent sur un marais dans lequel la plupart périrent.

Aristide et Thémistocle, dégagés par cette attaque, enfoncèrent à leur tour le corps d'élite que Datis dirigeait contre eux; la déroute devint générale. Les Perses, battus et dispersés, coururent au rivage pour chercher un asile sur leur flotte. Les Athéniens les poursuivirent, les prévinrent, prirent, brûlèrent et coulèrent à fond plusieurs vaisseaux; le reste trouva son salut dans la fuite.

L'Athénien Cynégire, frère du poëte Eschyle, voyant qu'une galère persane voulait quitter le rivage, retint son câble de la main droite; on la lui coupa. Il le prit de la gauche, qui fut tranchée; enfin, l'ayant saisi avec ses dents, il fut percé de coups, et périt sans le lâcher.

L'armée des Perses perdit dans cette journée sept mille hommes, et celle d'Athènes deux cents guerriers. Miltiade reçut une blessure; Stésilée et Callimaque, généraux athéniens, périrent glorieusement. Hippias y termina sa honte et sa vie.

Un soldat athénien, malgré la fatigue d'un si long combat, voulait porter le premier à ses concitoyens la nouvelle de leur salut : il vole, arrive devant les archontes, annonce la victoire et meurt à leurs pieds.

Datis, éloigné de la côte, espéra réparer sa défaite et sur-

prendre Athènes qui était sans défense. Sa flotte, favorisée par les vents, doublait le cap Sunium. Mais Miltiade, qui n'était ni enivré ni endormi par la victoire, ne laissa que mille hommes à Marathon, sous les ordres d'Aristide, et, franchissant avec son infatigable armée les quinze lieues qui le séparaient d'Athènes, il arriva le même jour dans la ville, et força l'ennemi déconcerté à se retirer en Asie.

Cette bataille célèbre eut lieu la troisième année de la soixante-douzième olympiade, quatre cent quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ.

Les Spartiates arrivèrent le lendemain du combat : ils avaient parcouru quarante-six lieues en trois jours; ils trouvèrent Aristide sur le théâtre de sa gloire, entouré de prisonniers chargés de fer, et d'un immense butin que sa sévérité avait garanti du pillage.

Les Lacédémoniens rendirent aux vainqueurs un hommage public, et conçurent une jalousie secrète, qui fit naître par la suite de longues querelles et de grands malheurs.

On éleva dans la plaine des demi-colonnes sur lesquelles furent gravés les noms des guerriers d'Athènes morts au champ d'honneur.

Dans les intervalles de ces colonnes brillaient des trophées formés avec les armes des vaincus. On devait une récompense à Miltiade; il en obtint une digne de lui par sa noble simplicité. Les Athéniens placèrent sous un de leurs portiques un tableau qui représentait la bataille de Marathon : on y voyait Miltiade, à la tête des généraux, haranguant les troupes qu'il allait conduire à la victoire.

Cette bataille, qui décida du sort de la Grèce, apprit au monde que la victoire ne dépend pas du grand nombre, que la faiblesse courageuse peut résister à la puissance, et qu'un peuple qui sait vouloir être libre est invincible.

Les Athéniens s'étaient vus abandonnés dans un si grand péril par plusieurs peuples qui auraient dû concourir à la défense commune; ils chargèrent Miltiade de partir avec

soixante-dix vaisseaux et de punir les îles grecques soumises aux Perses.

Il en conquit plusieurs; mais Paros lui opposa une vive résistance. Blessé devant les murs de cette ville, et trompé par un faux bruit qui annonçait l'arrivée des Perses, il leva le siége et revint à Athènes avec sa flotte.

Les peuples sont souvent aussi injustes que les rois. La blessure de Miltiade l'empêchait de paraître en public : l'envie, toujours irritée contre sa gloire, l'accusa de s'être laissé gagner par Darius. La multitude, qui croit ce qu'elle craint, repoussa toutes les objections de la raison, et le peuple condamna à mort le héros qui l'avait sauvé.

Tous les citoyens vertueux gémissaient en vain de cette atrocité ; en vain ils s'écriaient : « Athéniens, souvenez-« vous de Marathon ! » ils n'obtinrent qu'une commutation de la peine de mort; elle fut remplacée par une amende de cinquante talents. Miltiade, hors d'état de la payer, resta en prison : le chagrin irrita sa blessure et termina ses jours. Cimon, son fils, héritier de ses vertus et de ses talents, obtint de ses amis l'argent nécessaire pour faire ensevelir son père et pour payer l'amende à laquelle il avait été condamné.

Les Athéniens honorèrent la mémoire de ce grand homme par des regrets tardifs, par d'inutiles larmes. Mais bientôt ils donnèrent à la Grèce une nouvelle preuve de leur ingratitude et de leur légèreté. Thémistocle aimait plus la gloire que sa patrie; jaloux de la vertu d'Aristide, il craignait de voir cet homme sévère porté par l'estime publique au gouvernement de l'État : son adresse trouva le moyen d'exciter la méfiance du peuple; mais, ne pouvant accuser d'aucun crime avec vraisemblance un homme si juste, il décida les Athéniens à exécuter contre lui la loi qui permettait d'exiler tout citoyen dont le mérite pouvait porter ombrage aux amis inquiets et jaloux de la liberté.

Le vertueux Aristide fut banni. Un citoyen de la basse classe, qui ne le connaissait pas, vint s'adresser à lui-même

et le pria de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. « Quel mal vous a fait cet homme, dit le noble accusé, « pour le condamner ainsi ? — Aucun, répondit le citoyen; « mais je suis ennuyé de l'entendre toujours appeler *le « juste*. » Aristide, sans répliquer, écrivit son nom.

En partant pour son exil, il pria les dieux de préserver sa patrie de tout malheur qui pourrait la forcer à le rappeler.

Cet homme rare, comme nous l'avons dit plus haut, s'était formé à la vertu par les leçons de Clysthène. Une sage coutume voulait, dans ces temps anciens, que les jeunes gens s'attachassent aux vieillards les plus considérés. C'est ainsi qu'Aristide fut élevé par Clysthène, Cimon par Aristide, Polybe par Philopœmen. Le peuple athénien avait souvent reçu de ce magistrat de justes reproches sur son inconséquence. Ayant été nommé trésorier de la république, il administra avec intégrité et découvrit sans ménagements les infidélités de ses prédécesseurs, et même de Thémistocle ; il s'attira par là beaucoup d'ennemis qui, sous un faux prétexte, l'accusèrent : on le condamna à une amende. L'intrigue fut découverte; on le dispensa du payement, et ses amis le firent même renommer trésorier.

Se montrant alors plus facile, il ne parut point exercer une surveillance si rigide : tous ceux qui voulaient malverser le comblèrent d'éloges, et firent tant par leurs brigues, qu'à la fin de l'année tous les suffrages se déclarèrent unanimement pour lui. Aristide alors se leva et dit : « Athé« niens, j'ai administré comme un homme de bien; vous « m'avez abreuvé d'affronts : aujourd'hui, quand je parais « fermer les yeux sur les vols publics, vous me regardez « comme le plus admirable des administrateurs. L'année « dernière, je m'honorais de votre condamnation; j'ai « honte aujourd'hui de vos éloges. Je vois qu'il est plus « glorieux chez vous de ménager les méchants que d'épar« gner les trésors de l'État. »

Cette réprimande augmenta l'estime publique pour Aris-

tide. La réputation de sa justice était telle qu'on désertait les tribunaux pour recourir à son arbitrage.

Un jour, lorsqu'on jouait à Athènes une tragédie d'Eschyle, dans laquelle le poëte, en parlant d'Amphiaraüs, dit : « Il veut être juste et non le paraître, » tous les spectateurs, entendant ce vers, se tournèrent du côté d'Aristide avec de grands applaudissements.

Cet enthousiasme populaire fut un des principaux griefs de la faction de Thémistocle; elle trouvait son pouvoir d'autant plus redoutable qu'il avait pour base l'amour du peuple.

Si Thémistocle était trop ambitieux, il faut convenir que cette ambition tournait presque toujours à l'avantage de la république.

Tandis que les Athéniens ne songeaient qu'à jouir de leurs triomphes, Thémistocle, prévoyant le nouvel orage qui se formait contre la Grèce, persuada au peuple d'employer à construire des vaisseaux le revenu des mines, qui jusque-là avait été partagé annuellement entre tous les citoyens.

L'événement prouva bientôt la sagesse de ce conseil, puisque Athènes, attaquée de nouveau, ne dut son salut qu'à sa flotte.

Darius, furieux de la défaite de ses armées, méditait une vengeance éclatante : il employa trois années à faire les préparatifs d'une invasion plus formidable que les précédentes et qu'il voulait diriger lui-même; la mort l'arrêta dans ses projets. Son fils Xerxès hérita de son trône, de ses passions, mais non des vertus qui le distinguaient. Sa violence menaça la Grèce d'une ruine totale; et le monde, qu'il voulait remplir de sa gloire, ne retentit que du bruit de sa honte et de ses folies.

SECONDE GUERRE CONTRE LES PERSES.

(An du monde 3520. — Avant Jésus-Christ 484.)

Expédition de Xerxès. — Force de son armée de terre et de mer. — Flotte athénienne de deux cents vaisseaux. — Eurybiade nommé généralissime. — Jonction des Thessaliens aux Perses. — Combat des Thermopyles. — Mort de Léonidas et de trois cents Spartiates. — Échec de la flotte des Perses. — Retraite de Thémistocle à Salamine. — Évacuation de la ville d'Athènes. — Mort du chien de Xantippe. — Incendie d'Athènes. — Querelle de Thémistocle et d'Eurybiade. — Incertitude de Xerxès. — Combat naval à Salamine. — Défaite de la flotte de Xerxès. — Courage et stratagème d'Artémise. — Retraite de Xerxès. — Mardonius à la tête de trois cent mille hommes. — Fuite de Xerxès dans une barque. — Honneurs rendus à Thémistocle. — Propositions de Mardonius faites par Alexandre aux Athéniens. — Déclaration d'Aristide à Mardonius et à Alexandre. — Préparatifs de guerre. — Force des deux armées. — Trahison d'Alexandre. — Bataille de Platée. — Mort de Mardonius. — Victoire complète. — Prise de Thèbes. — Flotte des Perses brûlée par Leutichyde. — Vengeance de Xerxès.

L'effrayant orage qui devait fondre sur la Grèce ne tarda pas à éclater et à justifier la prévoyance de Thémistocle. Les préparatifs commencés par Darius étaient achevés; Xerxès venait de subjuguer l'Égypte, dont il avait confié le gouvernement à son frère Achéménès : cet orgueilleux roi, défendant qu'on lui achetât dorénavant des figues de l'Attique, disait qu'il les cueillerait bientôt lui-même dans Athènes.

Mardonius, dont les fautes n'avaient pas éclairé la vanité, flattait les passions de Xerxès qui, malgré les sages avis d'Artabaze, son oncle, se décida à exécuter les projets de son ambition.

On prétend qu'il y fut déterminé principalement par l'apparition répétée d'un fantôme qui le poussait à la guerre; c'était probablement le rêve de l'orgueil ou le produit de la supercherie des mages, qui détestaient la religion des Grecs et voulaient la détruire.

Ce fut cette même année que naquit Hérodote à Halicarnasse : ainsi la vie de ce célèbre historien commença avec les événements qu'il devait raconter.

Le roi de Perse fit alliance avec les Carthaginois, qui lui

promirent d'attaquer les Grecs en Sicile et en Italie. La folie de son caractère se montra dès ses premiers pas : il fit percer le mont Athos, et lui écrivit une lette injurieuse. Arrivé sur l'Hellespont, il fit fouetter la mer qui avait emporté un de ses ponts. La bassesse de ses courtisans, qui le traitaient comme un dieu, lui faisait croire qu'il devait commander aux éléments : la flatterie est de tous les poisons celui qui donne le plus de vertiges.

Un empire immense, cédant à tous ses caprices, semblait assurer par ses efforts l'entier succès de cette invasion : un seul prince de Lydie, Pithius de Célène, lui offrit quarante millions.

Mille de ses vaisseaux couvraient la mer. Quelle que soit la diversité du calcul des historiens, son armée de terre se montait à trois ou quatre millions d'hommes.

Il envoya par toute la Grèce des hérauts, excepté à Athènes et à Sparte, pour demander la terre et l'eau. L'effroi fit des traîtres ; plusieurs villes se soumirent, et plus de cinquante mille Grecs combattirent honteusement dans les rangs des Perses.

Cependant le souvenir de Marathon rendit cette fois la terreur moins générale, et la gloire d'Athènes et de Sparte leur valut des alliés.

Tout néanmoins promettait la victoire à Xerxès. Fier de ses forces, il demandait ironiquement à son oncle Artabaze ce qui pouvait encore l'effrayer. « C'est précisément, « lui répondit ce prince sage, la terre et l'eau que vous « demandez. Je ne connais point de terre capable de nour« rir une si nombreuse armée, ni de port assez large pour « mettre tant de vaisseaux à l'abri des vents. »

Xerxès voulait que le roi lacédémonien Démarate lui dît s'il croyait que les Grecs oseraient l'attendre. Celui-ci lui répondit : « La Grèce est pauvre en métaux, mais riche « en vertus ; elle aime ses lois, elle déteste toute in« fluence étrangère. Les Lacédémoniens seront plutôt « morts qu'esclaves ; quand ils seraient réduits à mille, ils

« viendraient au-devant de vous : la loi le veut ; ils la crai-
« gnent plus que vos sujets ne vous redoutent. »

Ce roi, déposé et banni, mais toujours digne de Sparte, loin d'assister ses ennemis, informa secrètement les éphores de toutes les dispositions des Perses.

Gélon, roi de Syracuse, avait promis vingt-quatre mille hommes aux Athéniens, et deux cents vaisseaux ; mais il voulait être généralissime. Athènes le refusa, aimant mieux être privée de secours que d'avoir un tyran.

Les Crétois supposèrent un oracle pour rester neutres : Argos disputa le commandement pour ne point combattre : Corcyre promit des troupes, mais attendit l'événement.

Thespies, Tégée, Platée firent de francs et vigoureux efforts pour la liberté publique.

Dans une circonstance si critique, les Athéniens, éblouis par la richesse, par les libéralités et par la jactance d'un de leurs concitoyens nommé Épicyde, homme vain et malhabile, se montraient disposés à lui donner le commandement de leurs troupes ; mais Thémistocle l'écarta en achetant les suffrages, rappela les bannis pour augmenter les forces de la république, et consentit même au retour de son rival Aristide.

La prévoyance de Thémistocle fut le salut des Grecs : ils avaient tous, et Miltiade lui-même, considéré la bataille de Marathon comme la fin des périls ; lui seul l'avait regardée comme le commencement de la guerre, et par ses soins Athènes possédait deux cents vaisseaux, lorsque la Grèce, endormie dans une fausse sécurité, se trouvait sans flottes. Thémistocle fit encore plus pour sa patrie ; il lui sacrifia son amour-propre, et, pour satisfaire la fierté lacédémonienne, il eut la modestie de céder le commandement au Spartiate Eurybiade, qui fut nommé généralissime.

Comme les alliés délibéraient pour savoir si on attendrait les Perses, ou si l'on irait au-devant d'eux, les Thessaliens déclarèrent qu'ils se soumettraient à Xerxès si on

les abandonnait. On envoya donc dix mille hommes pour garder le passage qui sépare la Macédoine de la Thessalie, près du fleuve Pénée, entre le mont Olympe et le mont Ossa. Mais le roi de Macédoine, Alexandre, fils d'Amyntas, avertit Eurybiade que ce poste serait tourné, et qu'il n'était pas susceptible de défense. D'après cet avis, on se retira aux Thermopyles, et les Thessaliens prirent le parti des Perses.

Les Thermopyles, immortalisées par la valeur lacédémonienne, sont un défilé du mont Œta, entre la Thessalie et la Phocide; il n'a pas plus de vingt-cinq pieds de largeur. Le roi de Sparte, Léonidas, s'y arrêta avec quatre mille hommes; les sept autres mille hommes de l'armée des Grecs se retirèrent en Attique.

Cependant Xerxès s'avançait rapidement, répandant partout la dévastation, le carnage et l'effroi. Sa flotte suivait la côte, et portait toutes les denrées d'Europe et d'Asie à son armée, qui dévorait tous les fruits, tous les troupeaux et toutes les moissons de la Grèce.

Un seul prince de Thrace refusa d'obéir. Six de ses fils se rendirent malgré lui au camp des Perses ; à leur retour, ce père inhumain leur fit crever les yeux.

Le roi, arrivé aux Thermopyles, vit avec surprise que quatre mille Grecs osaient disputer le passage à trois millions d'hommes. Il tenta d'abord de corrompre Léonidas, et lui promit l'empire de la Grèce s'il voulait reconnaître son autorité : celui-ci lui répondit qu'il aimait mieux l'estime de sa patrie que de l'asservir. Xerxès alors lui ordonna de rendre les armes : « Viens les prendre, » répliqua le fier Spartiate.

Les Mèdes s'avancèrent les premiers pour forcer le défilé. Les Grecs, serrés en masse, les enfoncèrent, les mirent en déroute et en firent un grand carnage. Les dix mille immortels qui les suivirent n'eurent pas un meilleur succès ; leur impétueuse valeur échoua contre le courage ferme et discipliné des Lacédémoniens.

Le roi de Perse était découragé par tant d'efforts inutiles, lorsqu'un habitant du pays lui découvrit un sentier par lequel il franchit la montagne et tourna la position des Grecs. Léonidas alors, voyant le mal sans remède, renvoya les alliés, et resta seul sur la montagne avec trois cents Spartiates, décidés comme lui à périr dans le poste dont la défense leur avait été confiée. Avant de combattre il dîna gaiement avec eux, en leur annonçant qu'ils souperaient tous ensemble le soir même chez Pluton.

Ces intrépides guerriers virent bientôt fondre sur eux la foule innombrable des Perses. Léonidas succomba le premier, après avoir immolé un grand nombre d'ennemis. Ils tombèrent tous percés de coups. Un seul, Aristomène, se sauva et arriva à Sparte : il y fut traité comme un lâche, et répara depuis sa honte par une mort glorieuse à la bataille de Platée.

Les Amphictyons firent placer des inscriptions aux Thermopyles : l'une disait que quatre mille Grecs avaient résisté à trois millions de Perses. On lisait sur l'autre deux vers de Simonide, qu'on peut traduire ainsi :

> Passant, va dire à Sparte, aux éphores, aux rois,
> Que nous sommes tous morts pour défendre nos lois.

Plusieurs années après, Pausanias fit transporter à Sparte les os de Léonidas. On lui éleva un superbe tombeau, et sa mémoire fut honorée par des jeux funèbres. Xerxès avait perdu dans ces deux combats vingt mille hommes, et les avait tous enterrés, ne laissant que mille morts sur le champ de bataille : il espérait que la terre couvrirait ainsi la gloire des Grecs et la honte des Perses.

Démarate augmenta son inquiétude, en lui disant que Sparte seule contenait encore plus de huit mille guerriers prêts à égaler le courage et le dévouement des trois cents qui avaient péri aux Thermopyles.

La détermination héroïque de Léonidas ne venait pas d'une folle témérité ; elle avait un grand but politique : il

voulait prouver à l'Europe et à l'Asie jusqu'à quel point le courage pouvait braver le nombre, et la liberté la puissance. Aussi, lorsque les éphores lui représentèrent qu'il choisissait trop peu de braves, il répondit : « Sparte ne « doit pas faire un plus grand sacrifice. Si dans cette « guerre il était question du nombre d'hommes, la Grèce « ne pourrait me fournir assez de soldats; mais, pour « prouver en mourant ce que peut l'amour de la liberté, « mes trois cents hommes sont plus que suffisants. »

Il prévoyait si bien leur destinée, qu'avant de partir de Sparte il fit célébrer pour eux des jeux funèbres. Son généreux dessein eut tout le succès qu'entrevoyait son âme héroïque; et ce fut aux Thermopyles que la Grèce apprit qu'elle pourrait un jour faire trembler le grand roi sur les remparts de Suze et dans les murs de Babylone.

La flotte des Perses, maltraitée par une tempête, venait de perdre quatre cents vaisseaux : celle des Grecs l'attaqua près d'Artémise et du promontoire de l'Eubée; la victoire resta indécise après trois jours de combats. Cependant les vents, toujours funestes à Xerxès, détruisirent sur la côte deux cents de ses navires; ce qui fit dire depuis à Hérodote que les dieux avaient voulu égaliser les forces des deux partis.

Thémistocle, qui commandait la flotte athénienne, ayant appris sur ces entrefaites la mort de Léonidas et la marche de Xerxès au delà des Thermopyles, fit sa retraite sur Salamine; mais pendant sa route il écrivit sur les rochers qui bordaient la côte : « Ioniens, souvenez-vous de vos « pères; prenez le parti de la Grèce et de la liberté, ou, « si vous ne le pouvez pas ouvertement, jetez la confusion « parmi les Perses, et faites-leur dans la mêlée le plus « de mal que vous pourrez. »

Xerxès, ne trouvant plus d'obstacle devant lui, traversa et saccagea la Doride et la Phocide.

Les peuples du Péloponèse, effrayés et ne songeant qu'à défendre leur presqu'île, abandonnèrent les Athéniens.

L'oracle de Delphes avait dit qu'Athènes ne trouverait son salut que dans des murailles de bois: les uns pensaient qu'il voulait parler de la citadelle, entourée de palissades; Thémistocle soutenait que l'oracle désignait les vaisseaux comme seul refuge pour la liberté: il voulait qu'on évacuât la ville, et qu'on la livrât déserte à l'ennemi. Le peuple s'y opposait vivement.

La lutte fut violente; mais l'éloquence de Thémistocle triompha. Un décret plaça la ville sous la sauvegarde de Minerve, et ordonna que tous les hommes en état de porter les armes se retireraient sur les vaisseaux. Les autres devaient se sauver, eux et leur famille, comme ils le pourraient.

Au milieu de la consternation générale, Cimon, fils de Miltiade, jeune encore, ranima les esprits en montant gaiement à la citadelle avec quelques jeunes Athéniens qui parcouraient la rue du Céramique, pour consacrer dans le temple de Minerve un mors de bride qu'il portait à la main, montrant par là qu'il ne s'agissait plus de combattre sur la terre, et que la mer était désormais leur seule ressource.

Rien ne peut peindre le désespoir des femmes, des vieillards, des enfants, lorsqu'ils virent cette jeunesse guerrière s'embarquer et s'éloigner d'eux. L'air retentit de leurs gémissements, et les cris des animaux domestiques mêmes se confondaient avec leurs sanglots. Le chien de Xantippe, père de Périclès, ne pouvant se séparer de son maître, suivit à la nage son vaisseau, et mourut en arrivant sur le rivage de Salamine.

Toute la population d'Athènes qui ne faisait point partie de l'armée courut chercher un asile à Trézène, où elle fut accueillie et nourrie généreusement.

Tandis que le grand roi jouissait de la terreur qu'il répandait, et croyait la Grèce aux abois et prête à recevoir son joug, il apprit avec étonnement que les jeux d'Olympie se célébraient avec la tranquillité, l'affluence, les

solennités ordinaires, et que les Grecs semblaient s'occuper moins de ses menaces que des couronnes d'olivier qu'ils se disputaient. « Quels ennemis m'a-t-on conseillé « d'attaquer ? dit le monarque consterné; ils méprisent « l'argent, et n'aiment que l'honneur. »

Dans ce même temps, sa cupidité lui fit entreprendre de piller le temple de Delphes : mais une tempête horrible s'éleva tout à coup ; des rochers énormes écrasèrent en tombant un grand nombre de Perses.

Ce désastre augmenta la superstition, ranima la confiance des Grecs et força les Perses à se désister de cette entreprise.

Le roi, voulant assouvir sa vengeance, entra dans Athènes ; il y mit le feu. Quelques vieillards, qui avaient voulu y mourir, défendirent bravement les restes de leur vie, et périrent dans les flammes. La ville et la citadelle furent réduites en cendres.

Xerxès, n'ayant pu enchaîner des hommes libres, envoya à Suze les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, qui avaient péri pour la liberté.

Après la ruine d'Athènes, il s'éleva parmi les alliés une vive discussion sur le parti qu'on devait prendre. Eurybiade voulait que la flotte s'approchât de Corinthe et de l'armée de terre commandée par Cléombrote, frère de Léonidas, afin de défendre le Péloponèse, puisque l'Attique était perdue sans ressource.

Thémistocle insistait pour qu'on n'abandonnât pas le poste avantageux de Salamine. La dispute fut vive, à tel point qu'Eurybiade, dans un mouvement de colère, leva son bâton sur Thémistocle. L'Athénien, sans s'émouvoir, dit : « Frappe, mais écoute. » Il prouva ensuite que, si on se séparait des Athéniens, qui ne voulaient pas quitter leur patrie, la Grèce serait sans flottes ; que chacun se disperserait dans ses foyers, et que le Péloponèse, qu'on prétendait défendre, serait bientôt la proie de l'ennemi.

Eurybiade, vaincu par tant de sang-froid et d'éloquence, se rendit à son avis.

Dans le camp des Perses, on délibérait avec autant de chaleur sur une autre question.

Xerxès avait rassemblé son conseil pour décider s'il fallait temporiser ou combattre. Mardonius, les rois de Sidon, de Tyr, de Cilicie et de Chypre, voulaient qu'on finît promptement la guerre par un combat. Artémise, reine d'Halicarnasse, s'opposait à cette précipitation. « Seigneur, dit-elle à Xerxès, la marine grecque est plus « exercée que la vôtre; une bataille peut compromettre « le succès de la guerre. Vous êtes maître d'Athènes, et « vous le serez bientôt de la Grèce si vous savez attendre, « car la flotte ennemie ne peut renouveler ses vivres à « Salamine. Envoyez quelques vaisseaux sur la côte du « Péloponèse; chacun, tremblant pour sa cité, y retour- « nera, et la confédération dispersée ne vous opposera « plus de résistance. »

Le présomptueux Mardonius répliquait que l'inaction serait honteuse, découragerait les Perses et inspirerait une funeste confiance aux Grecs. Xerxès se décida à combattre; mais en même temps il suivit le conseil d'Artémise, et envoya quelques vaisseaux vers le Péloponèse.

Cette opération fut au moment d'amener la dispersion des confédérés, qui revenaient déjà à l'avis d'Eurybiade et voulaient courir au secours de leurs foyers.

Thémistocle, instruit de cette disposition, fit passer secrètement à Xerxès un faux avis qui l'engagea à hâter le combat. La flotte des Perses entoura la rade, et n'en permit plus la sortie à aucun navire.

Dans le même moment, Aristide arrivait d'Égine. Ce vertueux citoyen, sacrifiant de justes ressentiments, vint trouver Thémistocle et lui dit : « Oublions nos dissensions; « nous ne devons avoir qu'un seul intérêt; sauvons la « Grèce, vous en donnant des ordres, et moi en vous « obéissant. Avertissez le conseil que toute délibération

« pour la fuite est inutile, que les Perses sont maîtres de « tous les passages, et qu'il n'y a plus de salut que dans « la victoire. »

Thémistocle, touché de sa générosité, lui avoua le stratagème dont il s'était servi, le fit entrer au conseil, et tous deux d'accord firent les dispositions du combat.

On attendit pourtant, d'après l'avis de Thémistocle, l'heure à laquelle devait s'élever un vent favorable aux Grecs; alors on donna le signal : le choc fut violent; mais la brise, contraire aux Perses, porta le désordre dans leurs vaisseaux.

La trahison des Ioniens augmenta la confusion; la valeur athénienne et spartiate fit le reste.

Xerxès, témoin du combat, qu'il regardait du haut d'une montagne, vit bientôt sa flotte battue, ses bâtiments pris ou coulés à fond, et ses alliés mis en fuite. Artémise seule opposa une résistance opiniâtre. Le roi dit lui-même que dans cette bataille une femme s'était conduite en homme.

Cependant, restée sans secours au milieu des ennemis, elle courait le plus grand danger, car sa vie était mise à prix. Un stratagème la sauva; elle fit arborer le pavillon grec sur son vaisseau, attaqua un bâtiment perse, le coula à fond, et, à la faveur de cette ruse, s'éloigna sans être poursuivie par les Grecs, qui prirent son navire pour un des leurs.

Xerxès, malgré ses défaites, pouvait encore en peu de temps réunir des forces navales, et son armée de terre, intacte, devait lui laisser l'espoir d'écraser et de subjuguer la Grèce; mais les hommes les plus présomptueux avant le péril sont les plus lâches après un échec; la terreur qu'avait voulut inspirer Xerxès était entrée dans son âme.

Thémistocle, jugeant bien de son caractère, le fit avertir secrètement que la flotte grecque voulait partir pour rompre les ponts et lui couper tout moyen de retraite.

Le roi résolut alors de se retirer avec la plus grande partie de ses troupes. Ses flatteurs lui dirent qu'il suffisait

de laisser Mardonius en Grèce avec trois cent mille hommes : « Si ce général, disaient-ils, soumet les Grecs, vous « aurez l'honneur du succès ; s'il échoue, lui seul en aura « la honte. »

Le grand roi, déterminé par ce conseil, se retira ou plutôt s'enfuit, emmenant avec lui cette foule d'esclaves qu'une poignée d'hommes libres avait vaincue, et laissant sur les côtes de Salamine les débris de deux cents de ses vaisseaux détruits ou brûlés.

En arrivant sur l'Hellespont, il apprit qu'une tempête venait de renverser ses ponts ; et n'osant point attendre les bâtiments nécessaires pour l'embarquement de ses troupes, ce fier monarque, qui avait récemment menacé la Grèce du poids de l'Asie entière, se vit obligé de passer seul la mer, sur une petite barque, comme un obscur banni.

Cette célèbre bataille de Salamine commença la gloire de Cimon, qui s'y distingua par une valeur brillante.

Une antique coutume voulait qu'après la victoire chaque capitaine écrivît sur un billet le nom du guerrier qui lui semblait mériter le prix du courage ; chacun ne manqua pas de s'assigner à lui-même le premier rang ; mais tous donnèrent sur leur billet le second rang à Thémistocle. Ainsi, chacun d'eux eut pour lui la voix de la vanité, et Thémistocle celle de la justice.

La république de Lacédémone décerna le prix de la valeur à Eurybiade, et celui de la sagesse à Thémistocle.

Lorsque le héros athénien parut aux jeux olympiques, tout le monde se leva pour lui faire honneur ; et il avoua que ce triomphe avait été le plus beau de sa vie.

Athènes le chargea, pour réparer ses pertes, de parcourir les îles de la Grèce avec quelques vaisseaux et de leur demander des contributions au nom de deux divinités, la Persuasion et la Force.

Les habitants d'Andros refusèrent d'obéir, au nom de la Pauvreté et de l'Impuissance.

Malgré la ruine presque générale des Grecs, ils déposèrent au temple de Delphes tout le butin fait sur les Perses. Ce grand désastre apprit au monde que l'Asie produisait des hommes, et la Grèce des soldats.

Les Thermopyles assurèrent à Sparte une gloire éternelle: chacun citait en Europe et en Asie les moindres mots de Léonidas et de ses braves compagnons; on rapportait qu'un Thessalien étant venu l'avertir que les Perses étaient près de lui, il répliqua: « Dites plutôt que nous sommes près d'eux. » Un prisonnier disait aux Spartiates que le nombre des flèches des Perses suffirait pour obscurcir le soleil. « Tant mieux, répondit Dénécès : nous combattrons à l'ombre. »

Cependant, malgré le mauvais succès de cette invasion, la présence de Mardonius, avec trois cent mille hommes d'élite, effrayait et trompait encore quelques esprits timides; et la crainte de ses vengeances retenait dans son parti les Béotiens et les Thessaliens, qui redoutaient aussi le juste ressentiment de leurs compatriotes qu'ils avaient trahis.

Mardonius passa l'hiver en Thessalie. Avant d'ouvrir la campagne il essaya la voie des négociations. Alexandre, roi de Macédoine, vint, par ses ordres, proposer aux Athéniens d'éviter leur destruction totale, et de se soumettre à l'autorité d'un monarque dont les forces inépuisables se renouvelaient sans cesse; et il leur promit, s'ils voulaient se séparer de la confédération, de rebâtir leurs temples, leurs villes, d'accroître leur territoire, et d'étendre leur domination sur tous les autres peuples de la Grèce.

Les ambassadeurs de Lacédémone prirent la parole après Alexandre et s'efforcèrent de démontrer aux Athéniens qu'ils se déshonoreraient en trahissant la cause commune; que leur ruine serait la suite de cette faiblesse; et que, ne pouvant pas les vaincre réunis, on cherchait à les diviser pour les détruire plus facilement.

Aristide, qui gouvernait alors la république, reprocha

aux Lacédémoniens leur harangue inutile et leurs soupçons injurieux à la foi d'Athènes. Il déclara à Mardonius que le peuple athénien poursuivrait sa vengeance contre les Perses tant que le soleil continuerait sa marche ordinaire : il avertit le roi Alexandre que, s'il se chargeait encore de messages si peu convenables à son caractère et à son rang, on ne respecterait plus en lui les droits du trône ni ceux de l'hospitalité.

Enfin on rendit un décret solennel pour dévouer aux dieux infernaux tous ceux qui entretiendraient quelque intelligence avec les Perses, ou qui proposeraient de traiter avec eux.

Mardonius, irrité de cette réponse altière, entra dans l'Attique, et renouvela ses propositions, qu'il accompagna de violentes menaces. Un membre de l'aréopage, Licidas, proposa de négocier ; le peuple furieux le lapida, et enveloppa dans son aveugle vengeance ses enfants et sa emme.

Les Athéniens se retirèrent de nouveau à Salamine : Mardonius entra dans la ville, qu'il trouva déserte, détruisit ce que les flammes avaient épargné l'année précédente, et envoya un courrier à Suze pour annoncer, comme un triomphe, cette stérile victoire sur des débris. Il se retira ensuite prudemment en Béotie, où les plaines étaient plus favorables au développement de ses forces et de sa cavalerie.

Les alliés d'Athènes, au lieu de presser les secours promis, s'occupaient à fortifier l'isthme de Corinthe. Les ambassadeurs de l'Attique reprochèrent vivement à Sparte sa lenteur : on différa huit jours de leur répondre, afin d'achever les fortifications commencées.

Le soir du dernier jour, Pausanias partit pour la Béotie avec sept mille Spartiates, accompagnés chacun de cinq Ilotes armés ; et le lendemain on déclara aux ambassadeurs athéniens que leurs plaintes étaient sans fondement, et que le secours promis était déjà sorti de la presqu'île.

Mardonius campait dans la plaine de Thèbes, le long du fleuve Asopus. Les Grecs occupèrent une position peu éloignée de son camp, au mont Cythéron.

Aristide commandait les Athéniens, et Pausanias toute l'armée. Ces deux généraux firent prêter à tous les Grecs un serment qui exprimait les sentiments unanimes : « Je « préférerai, disait chacun de ces guerriers, je préférerai « la mort à l'esclavage ; je n'abandonnerai pas mes chefs, « même après leur mort; j'honorerai la mémoire des « alliés qui périront au champ d'honneur ; je n'attaquerai « aucune ville qui aura combattu pour nous ; je décimerai « toutes celles qui se seront soumises à l'ennemi. Je ne veux « pas qu'on rebâtisse nos temples ; il faut que leurs ruines « rappellent sans cesse à nos neveux la fureur des Barba- « res, et rallument leur juste haine contre eux. »

L'armée des Perses était de trois cent mille hommes ; cinquante mille Béotiens et Thessaliens combattaient avec eux.

Les forces des alliés montaient à cent dix mille hommes, car les victoires de Marathon et de Salamine avaient enfin décidé les timides à se joindre aux vaillants.

Mardonius, instruit de l'approche des Grecs, envoya contre eux sa nombreuse cavalerie, espérant les accabler par cette seule attaque. Les piques serrées des Athéniens et des Spartiates arrêtèrent l'impétuosité des Barbares. Masysthius, qui les commandait, fut tué ; sa troupe se débanda et ce premier échec présagea le triomphe de la liberté.

Cependant les Grecs, craignant de s'exposer à être enveloppés, se retranchèrent dans leurs positions, et y attendirent tranquillement l'ennemi.

On resta huit jours en présence. L'orgueil de Mardonius lui faisait regarder la prudence des alliés comme une lâcheté, et il les provoquait tous les jours par des insultes. Sa cavalerie s'empara d'un grand convoi. Artabaze lui conseillait d'attendre sans combattre, près de Thèbes,

l'immanquable dispersion des alliés, que le défaut de subsistances devait bientôt forcer à se désunir.

Mardonius, toujours présomptueux, ne sentit pas la sagesse de cet avis, et résolut d'attaquer le lendemain. Au milieu de la nuit un cavalier arrive dans le camp des Grecs, appelle Aristide et lui dit : « Malgré le silence des « oracles et le conseil des généraux les plus sages, Mardo- « nius veut combattre ; il vous attaquera demain à la pointe « du jour. Souvenez-vous, après la victoire, que j'ai risqué « ma vie pour vous avertir : je suis Alexandre, roi de Ma- « cédoine. »

La plupart des historiens citent ce trait sans le blâmer, comme si la trahison, dans quelque circonstance que ce soit, pouvait jamais cesser d'être infâme.

Au moment où cet avis parvint aux généraux, les Grecs, étant privés d'eau, parce que les Perses avaient comblé les fontaines, changeaient de position ; les Lacédémoniens, qui commandaient l'aile droite, s'approchaient déjà de Platée, les Athéniens et la gauche de l'armée marchaient pour les suivre.

Mardonius, informé de ce mouvement, opposa les Béotiens et les Thessaliens aux troupes d'Athènes pour les arrêter et les couper. Il se mit ensuite lui-même à la tête de sa cavalerie, poursuivit les Lacédémoniens, les atteignit, et leur reprocha de manquer aux lois de Lycurgue en se retirant devant l'ennemi.

Les Spartiates, mécontents des auspices, se laissèrent quelque temps insulter et tuer sans combattre, tant était grand chez eux l'empire de la superstition. Mais enfin les Tégéates les entraînèrent ; ils se précipitèrent sur les Barbares. La mêlée devint furieuse : Mardonius y fut tué, et sa mort jeta le désordre parmi les Perses, qui prirent la fuite pour regagner leur camp.

Les Athéniens, de leur côté, battirent les Thessaliens et les Béotiens qui leur étaient opposés ; ils atteignirent ensuite les Lacédémoniens.

Ceux-ci, très-braves dans les combats de plaine, étaient malhabiles pour forcer des retranchements, et attaquaient avec mollesse ceux des Perses. Aristide, à la tête des Athéniens, franchit les fossés et les remparts, et pénétra dans le camp des ennemis, qui se laissèrent égorger comme des victimes.

Tout y périt, excepté quatre mille hommes. Artabaze, apprenant la mort de Mardonius, s'était déjà retiré sur Byzance avec un corps de quarante mille Perses.

Cette victoire complète assura la liberté de la Grèce, et depuis la bataille de Platée, aucune armée persane ne se montra en deçà de l'Hellespont.

Les Éginètes voulaient que Pausanias fît attacher le corps de Mardonius à une potence ; il répondit qu'il préférait l'estime de sa patrie à la vengeance, et que les mânes de Léonidas étaient suffisamment apaisées par la mort de deux cent mille Perses.

Peu de jours après, ce général fit préparer deux repas, l'un brillant de toute la magnificence asiatique, l'autre apprêté avec toute la simplicité spartiate. «Voyez, dit-il, combien Mardonius, accoutumé à de telles voluptés, était « insensé en espérant vaincre des hommes qui savent se « passer de tout ! »

Les Lacédémoniens et les Athéniens se disputèrent l'honneur de cette grande journée. Un tel débat aurait pu avoir les résultats les plus funestes pour la paix publique ; la sagesse d'Aristide en prévint les suites. D'après son avis, on s'en rapporta aux alliés, et on prit pour arbitres Cléocrite de Corinthe et Théogiton de Mégare, qui donnèrent le prix aux Platéens.

Le camp des Perses laissait à la merci du vainqueur un immense butin et toutes les richesses de l'Orient : on en consacra la dixième partie au temple de Delphes ; le reste, partagé entre les villes grecques, y répandit l'amour de l'or et les germes de la corruption.

La bataille de Platée se donna la seconde année de la

soixante-quinzième olympiade, quatre cent soixante-dix-neuf ans avant Jésus-Christ.

Après la victoire, les alliés, voulant se venger des Grecs, déserteurs de leur cause, assiégèrent Thèbes, la prirent et firent périr les béotarques qui avaient conseillé cette défection.

Le même jour qui éclaira le défaite de Mardonius fut témoin d'un autre triomphe de la Grèce. La flotte des alliés, commandée par Leutichyde, roi de Sparte, et par l'Athénien Xantippe, poursuivait celle de Xerxès. Les Perses, s'étant retirés à Cumes, près du promontoire de Mycale, avaient, suivant une ancienne coutume, traîné leurs navires sur la terre; ils y étaient à l'abri d'un bon rempart, et défendus par cent mille hommes revenus en Asie avec le roi.

Leutichyde, secondé par les Ioniens, enflamma l'esprit de ses troupes en faisant courir le bruit de la défaite de Mardonius, quoiqu'il l'ignorât encore; profitant de leur enthousiasme, il força les retranchements, extermina un grand nombre de Perses, mit le reste en fuite, et brûla leur flotte.

Xerxès, apprenant à Sardes tous ces désastres, déchargea son inutile fureur sur les temples des villes grecques; il les détruisit d'après le conseil des mages, qui attribuaient ses malheurs à sa tolérance pour le culte ennemi. Il se retira ensuite à Suze, dévoré de honte et de regrets.

SUITE DE LA GUERRE CONTRE LES PERSES.

Reconstruction de la ville d'Athènes. — Ambassade de Thémistocle. — Sa déclaration au sénat de Sparte. — Son projet rejeté par les Athéniens. — Victoire de la flotte grecque. — Cupidité de Pausanias. — Sa disgrâce. — Sa trahison. — Son accusation. — Son emprisonnement. — Sa mort. — Disgrâce de Thémistocle. — Son arrêt. — Sa fuite. — Administration d'Aristide. — Haine d'Artaxerce contre Thémistocle. — Fuite de ce proscrit. — Son déguisement. — Générosité d'Artaxerce envers lui. — Administration de Cimon. — Ses exploits. — Sa protection pour les arts et les lettres. — Rivalité d'Eschyle et de Sophocle. — Mort d'Eschyle. — Poli-

tique et ruse de Cimon envers les alliés. — Armement d'Artaxerce. — Victoires de Cimon. — Courage des habitants de l'île de Thase, assiégée. — Accusation contre Cimon. — Nouvelle tentative d'Artaxerce. — Mort de Thémistocle. — Révolte des Égyptiens contre les Perses. — Victoires de Charitimes sur les Perses. — Nouvelle armée envoyée en Égypte par Artaxerce. — Retraite et défense courageuse des Athéniens. — Époque de Périclès. — Son gouvernement. — Retour de Cimon en Attique. — Désastre à Sparte par un tremblement de terre. — Révolte et armement des Ilotes.—Exil de Cimon.—Haine entre Sparte et Athènes. — Guerre entre ces deux républiques.—Rappel de Cimon.—Ses victoires sur les Perses.—Traité entre les Grecs et les Perses. — Mort de Cimon. — Puissance de Périclès. — Bannissement de Thucydide par l'ostracisme. — Victoires de Périclès. — Trêve entre Athènes et Lacédémone. — Guerre entre Corcyre et Corinthe. — Défaite des Corinthiens. — Ambassade de Corinthe. — Délibérations à Sparte. — La guerre est résolue. — Ambassade à Athènes. — Déclaration de guerre par Périclès. — Vengeance des ennemis de Périclès. — Jugement et mort de Phidias, ami de Périclès. — Fuite d'Anaxagore. — Aspasie défendue par Périclès. — Tableau d'Athènes et de ses grands hommes. — Anaxagore. — Pindare. — Eschyle. — Sophocle. — Euripide. — Aristophane. — Hérodote. — Thucydide. — Xénophon. — Isocrate. — Phidias. — Zeuxis. — Parrhasius. — Timante. — Empédocle. — Pythagore. — Zéleucus et Carondas.

Les Athéniens, délivrés des Perses, rebâtirent leur ville, relevèrent leurs temples, travaillèrent avec activité à fortifier la citadelle et à entourer Athènes de fortes murailles. Mais les Lacédémoniens virent avec peine ces travaux. Leur vaillance et leur vertu avaient porté tous les peuples de la Grèce à reconnaître leur supériorité et à leur céder le commandement de la confédération : toujours on avait nommé pour généralissime un Spartiate. C'était assez pour l'honneur, mais non pour l'orgueil : il est insatiable ; il ne se contente pas d'être au-dessus, il veut être seul.

L'éclat d'Athènes blessait Sparte, et cette fière république espérait que sa rivale ne relèverait jamais ses murs, abattus par Xerxès. Elle envoya donc des ambassadeurs à Athènes ; ils représentèrent au sénat et au peuple le danger de construire, hors du Péloponèse, une forteresse qui pourrait servir de place d'armes aux Perses, s'ils renouvelaient leur invasion. Ils annoncèrent avec fierté l'intention de s'opposer à l'achèvement des travaux commencés.

Thémistocle occupait alors une des premières charges de

l'État ; cet adroit politique sentit que, dans la position des Athéniens, ils ne pouvaient pas encore opposer la force à l'insolence ; il répondit avec adresse, obtint des délais, représenta la nécessité de délibérer mûrement sur une affaire d'une si grande importance pour Athènes et pour toute la Grèce. Il proposa modestement de décider cette grande question à Lacédémone. Les Athéniens nommèrent des députés : Thémistocle, nommé le premier, précéda ses collègues, et partit pour Sparte avec les ambassadeurs de cette république. Lorsqu'il y fut arrivé, il différa de jour en jour la discussion, sous prétexte qu'il ne pouvait rien prendre sur lui dans l'absence de ses collègues qu'il attendait, et dont il avait secrètement retardé le départ.

Pendant ce temps, tout le peuple d'Athènes, jusqu'aux femmes et jusqu'aux enfants, travaillait sans relâche aux fortifications. La nouvelle en vint à Sparte : les éphores se plaignirent de la lenteur affectée de Thémistocle et de l'activité des Athéniens.

Thémistocle soutint qu'ils étaient mal informés, qu'ils prenaient mal à propos l'alarme sur un faux bruit. Il leur proposa d'envoyer des députés pour s'assurer de la vérité de ces nouvelles.

Enfin, ses collègues arrivèrent ; mais les travaux étaient achevés : alors, levant le masque, il déclara en plein sénat qu'Athènes avait résolu de veiller à sa sûreté ; qu'aucun des alliés ne pouvait, avec justice, la priver de son indépendance ; que les Lacédémoniens voulaient à tort fonder leur force sur la faiblesse des autres peuples de la Grèce ; qu'au reste, les ouvrages étaient finis, et que les Athéniens sauraient les défendre contre tous ceux qui voudraient les attaquer.

Sparte, étonnée, se tut, et n'eut d'autre résultat de ses mauvais desseins que d'avoir dévoilé sa jalousie et son ambition.

Athènes, ayant fortifié ses ports, les remplit avec activité, et ordonna de construire tous les ans vingt vaisseaux.

Thémistocle, qui combattait avec tant de raison l'ambition de Sparte, n'en avait pas une moindre pour sa patrie : il déclara au peuple qu'il avait conçu un projet d'une haute importance; mais qu'il ne pouvait l'expliquer publiquement, puisque son succès exigeait le plus profond secret. Les Athéniens lui dirent de le confier à Aristide seul : alors Thémistocle, le prenant à part, lui avoua que son dessein était de rendre Athènes maîtresse de la Grèce en brûlant toute la flotte grecque, qui se trouvait dans un port voisin. Aristide revint à l'assemblée, et dit : « Rien n'est plus « utile pour Athènes que le projet de Thémistocle; mais « rien n'est plus injuste. »

Cet arrêt d'un homme vertueux suffit pour décider les Athéniens à rejeter la proposition. Athènes alors méritait sa gloire et sa puissance; cependant, on pourrait dire que la distinction d'Aristide n'était pas exacte, car ce qui est injuste ne peut jamais être utile.

Quelque temps après, Lacédémone proposa au conseil des amphictyons d'exclure de l'alliance générale les villes qui n'avaient point contribué par leurs secours aux victoires remportées sur les Perses. Par ce moyen, la confédération aurait été réduite à trente villes d'une médiocre puissance, et l'exclusion d'Argos et de Thèbes aurait assuré la domination des Lacédémoniens. Thémistocle rompit ce projet en prouvant que cette rigueur exciterait la discorde, donnerait des alliés aux ennemis, et qu'il fallait fortifier la confédération au lieu de l'affaiblir.

Le peuple d'Athènes, inclinant toujours vers la démocratie, voyait avec peine les priviléges que les lois assuraient à l'opulence : il fallait avoir un revenu de cinq cents médimnes pour être éligible aux places d'archontes. La ville était au moment de se voir la proie des dissensions civiles; Aristide, plus vertueux que politique, fit rendre un décret qui accordait à tous les citoyens le droit d'être élu : cette loi, trop populaire, préparait de longs troubles pour obtenir un calme passager.

Après avoir repoussé si glorieusement l'invasion des Perses, les Grecs voulurent se venger des maux qu'ils avaient soufferts : leur flotte, commandée par Pausanias de Sparte, par Aristide et par Cimon d'Athènes, partit dans le dessein de rendre la liberté aux villes grecques de l'Asie Mineure ; elle rencontra, près de l'île de Chypre, l'armée navale des Perses, la battit complétement, en détruisit une partie, prit toutes les villes de la côte d'Asie, et s'empara même de Byzance.

Dans cette dernière ville, on trouva un butin immense, et on fit beaucoup de riches satrapes prisonniers ; mais, gagné par leurs présents, le généralissime Pausanias les laissa échapper.

Le héros de Platée ne put défendre sa vertu contre les piéges de la fortune et de l'ambition, et la rigide Sparte donna le premier exemple aux Grecs de la trahison et de la cupidité.

La hauteur et les injustices de ce général excitaient les plaintes des alliés ; ils le dépouillèrent du commandement pour le donner à Aristide. Ainsi, la vertu d'un Athénien et la corruption d'un Spartiate firent passer dans les mains d'Athènes l'autorité dont Lacédémone avait joui jusqu'alors dans la Grèce.

Cependant, Pausanias, qui n'était plus généralissime, mais qui commandait encore les Lacédémoniens, irrité de l'affront qu'il avait reçu, oublia ce qu'il devait à sa patrie, et n'écouta plus que son ressentiment et son ambition. Il écrivit à Xerxès, et offrit de lui livrer Sparte et toute la Grèce, s'il voulait lui accorder sa fille en mariage. Le roi lui fit de riches présents, lui laissa l'espoir d'obtenir ce qu'il désirait, et donna le gouvernement de l'Asie Mineure à Artabaze, afin de le mettre à portée de suivre cette négociation.

Ces messages, qu'envoyait et que recevait Pausanias, inspirèrent des soupçons. Sa hauteur avec les Grecs, le mépris qu'il montrait pour leurs mœurs, jusqu'au point

de prendre l'habillement et le faste des Perses, présentaient un contraste choquant avec la modestie d'Aristide et de Cimon. Une haine générale éclata contre lui; il fut appelé à Sparte, accusé, et absous faute de preuves.

Étant retourné en Asie pour suivre ses projets, un nouvel ordre le ramena à Lacédémone. On le mit en prison; mais son crédit était considérable; il était tuteur du jeune roi Plistarque, fils de Léonidas; les éphores, quoique convaincus de son crime, ne purent le prouver, et se virent contraints de lui rendre la liberté.

Sur ces entrefaites, un de ses esclaves, nommé l'Argilien, remarquant que tous ceux que son maître envoyait en Asie n'en revenaient jamais, soupçonna qu'on les y tuait pour assurer le secret de leur mission. Chargé à son tour, par son maître, d'y porter une lettre, au lieu de partir, il la remit aux éphores, et se retira à Ténare, dans le temple de Neptune. Pausanias, apprenant que son esclave s'était réfugié dans ce temple, y courut. Les éphores et quelques citoyens s'y tenaient cachés. L'esclave avoua à son maître que, craignant la mort, il avait ouvert la lettre. Pausanias, voyant son secret compromis, fit beaucoup de promesses à l'Argilien pour l'engager à le garder, le mit totalement dans sa confidence et le quitta. Les éphores, armés de toutes les preuves nécessaires, rendirent un décret pour l'arrêter et le punir. Instruit de cet ordre, il se retira dans le temple de Pallas. La sainteté de cet asile empêchait de l'en arracher; mais le peuple furieux en mura l'entrée : on dit que sa mère y porta la première pierre. On découvrit le toit de cet édifice, pour qu'il n'eût aucun abri, et il y mourut de faim, exposé aux injures de l'air.

Le peuple craignait d'avoir offensé la divinité, et l'oracle de Delphes ordonna, pour apaiser la déesse, d'ériger dans son temple une statue à Pausanias. La lecture des lettres interceptées donna quelques soupçons sur la fidélité de Thémistocle : il avait refusé de seconder l'entreprise du

perfide Spartiate, mais il en avait reçu la confidence, et les Lacédémoniens, irrités depuis longtemps contre lui, et jaloux de sa gloire, le discréditèrent à Athènes. Sa vanité, qui blessait ses concitoyens, seconda ses ennemis. Il avait bâti près de sa maison un temple à Diane, et y avait placé sa propre statue; elle existait encore du temps de Plutarque. Il rabaissait le mérite des autres généraux, et se vantait à tout propos de ses services. Comme on lui reprochait un jour d'en trop parler : « Athéniens, dit-il, « vous vous lassez d'entendre dire du bien de moi; mais « vous ne vous lassez pas d'en recevoir. »

Toujours opposé à Aristide, il soutenait les grands et les riches contre le peuple, dont il s'attirait l'animadversion. Comme il s'était montré peu scrupuleux dans l'administration des finances, on se plaisait à vanter devant lui l'incorruptibilité d'Aristide ; « Je n'y vois, répondit-il, « d'autre mérite que celui d'un coffre-fort qui garde ce « qu'on lui confie. — Thémistocle doit pourtant savoir, « répliqua Aristide, que ce n'est pas un mérite commun « d'avoir les mains pures et nettes. »

Dans cette disposition des esprits, ses ennemis obtinrent facilement son exil. Les Lacédémoniens ne s'en contentèrent pas, et produisirent des lettres équivoques de Pausanias qui promettait au roi de Perse de l'engager dans son parti.

Thémistocle écrivit avec force pour réfuter ces calomnies; mais on donna l'ordre de le poursuivre, de l'arrêter et de le faire périr. Il en fut instruit; il se sauva d'abord à Corcyre et de là en Épire : ne trouvant de sûreté dans aucun de ces asiles, il eut l'audace de se réfugier chez Admète, roi des Molosses, dont il avait autrefois combattu les intérêts.

Ce monarque était absent : la reine l'accueillit avec bienveillance. Il prit dans ses bras le fils du roi, s'assit près de ses dieux domestiques, et, le voyant arriver, il se leva et lui dit qu'il venait remettre sa vie entre ses mains.

Le généreux Admète lui accorda l'hospitalité, et refusa de le livrer aux Athéniens. Peu de temps après, un de ses amis enleva d'Athènes sa femme et ses enfants, et les lui amena avec une faible partie de ses biens ; le reste fut confisqué. Thémistocle dut se souvenir alors des paroles de son père, qui, lui montrant, dans son enfance, une vieille galère brisée et abandonnée sur le rivage, lui dit : « Voilà comme le peuple traite ses serviteurs, lorsqu'il « croit n'avoir plus besoin de leurs services. »

Athènes succédait alors totalement à Sparte dans le commandement de la Grèce. La sévérité spartiate avait rendu son joug trop pesant ; celui d'Athènes parut d'abord plus léger. Les Lacédémoniens voulaient trop favoriser partout l'aristocratie, et dans toutes les villes grecques le parti populaire se déclarait pour les Athéniens : les contributions sur les alliés avaient été réglées d'une manière illégale et arbitraire ; on établit une taxe juste et proportionnelle. Le trésor commun fut placé dans l'île de Délos ; il fallait trouver un homme intègre pour administrer les revenus de la confédération ; tous les alliés choisirent unanimement Aristide : éclatant et juste hommage rendu à sa probité. Aussi Plutarque disait : « Thémistocle, Cimon « et Périclès ont rempli Athènes de monuments et de « richesses, Aristide l'a remplie de vertus. » La sagesse de son administration justifia ce choix.

On ignore le lieu, le genre et le temps de la mort de ce grand homme ; ce qu'on sait, c'est qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Callias, son parent, homme très-opulent, fut accusé de n'avoir pas secouru sa pauvreté ; mais il prouva qu'Aristide avait refusé tous les dons qu'il avait voulu lui faire. Lysimaque, son fils, fut nourri au Prytanée ; sa fille fut dotée par l'État. Le plus beau des titres de la gloire humaine, le surnom de *juste*, est resté inséparablement attaché au nom d'Aristide.

La cour de Perse, qui avait voulu bouleverser l'Europe, était devenue le théâtre des plus sanglantes révolutions.

Les folies et les crimes de Xerxès lui aliénaient le cœur de ses sujets. Artabane, l'un des grands du royaume, l'assassina, attribua son crime à Darius, fils de ce malheureux roi, et le fit tuer par son frère Artaxerce. Ce prince, découvrant la vérité et de nouveaux complots d'Artabane, s'affermit sur le trône par sa mort.

Artaxerce hérita de la haine de son père contre les Grecs, et ne fut pas plus heureux que lui. Il haïssait surtout Thémistocle, qu'il regardait comme le principal auteur des désastres éprouvés par les Perses en Europe et en Asie; et, croyant qu'il pourrait être forcé de se réfugier dans quelque pays de sa dépendance, il fit mettre partout sa tête à prix.

Cependant les Athéniens poursuivaient toujours leurs projets de vengeance contre cet illustre proscrit, et menaçaient Admète de lui faire la guerre s'il continuait de le protéger. Thémistocle, ne voulant pas que ce prince fût puni de sa générosité, sortit de ses États, et vint en Éolie, où il se cacha chez un Grec, nommé Nicogène: là il apprit que le roi de Perse avait promis deux cents talents à celui qui le tuerait; mais il savait que, dans les extrêmes périls, il n'y a souvent de remède qu'une extrême audace. S'étant déguisé en femme, il se rendit à Suze dans une voiture couverte, et se fit annoncer au roi de Perse comme un Grec obscur, mais qui voulait lui parler d'une affaire importante. Admis à l'audience, il dit avec une noble hardiesse: « Seigneur, je suis Thémistocle; banni par les « Athéniens, je cherche un asile ou la mort; vous pouvez « sauver un suppliant, ou faire périr un homme regardé « par les Grecs comme leur plus grand ennemi. »

Le roi ne lui fit d'abord aucune réponse; mais, dans les transports de la joie que lui causait la possession d'un si redoutable adversaire, on l'entendit plusieurs fois s'écrier la nuit: « Enfin, j'ai Thémistocle l'Athénien! » Le lendemain il lui fit donner les deux cents talents promis à celui qui lui livrerait sa tête, lui assura un état splendide, assi-

gna plusieurs villes à son entretien et à sa nourriture, lui fit épouser une des plus riches femmes de la Perse, et le combla de faveurs.

Dans cette prospérité inattendue, Thémistocle disait quelquefois à ses enfants, en leur faisant entrevoir les malheurs auxquels ils auraient été exposés dans Athènes : « Mes amis, nous périssions si nous n'eussions péri. »

Cimon, qui s'était formé aux vertus et à la gloire sous la conduite d'Aristide, hérita de son crédit et administra la république. Sa jeunesse orageuse n'avait annoncé que des vices ; ils disparurent et firent place à toutes les grandes qualités qu'on peut désirer dans un homme d'État : on retrouva en lui le courage de Miltiade, la prudence de Thémistocle et la justice d'Aristide. Chef de l'armée et de la flotte athéniennes, il fit la conquête d'Éione sur le Strymon, d'Amphipolis et d'une partie de la Thrace : il y plaça une colonie de dix mille Athéniens. Quelques-uns de ses succès furent vivement disputés : car, malgré la supériorité des Lacédémoniens et des Athéniens, l'esprit et le courage grecs se retrouvaient partout, même en servant contre leur patrie.

Quelques Perses rivalisaient de dévouement avec les Grecs : Bogès, gouverneur d'Éione, après une longue défense, jeta dans le Strymon toutes les richesses de la ville, poignarda sa femme, ses enfants, et périt dans les flammes de leur bûcher.

Cimon rapporta de Scyros à Athènes les os de Thésée, et lui fit rendre de grands honneurs : les héros ne sont jamais mieux honorés que par ceux qui les imitent. Cimon ne se contentait pas d'illustrer sa patrie par ses exploits ; il protégeait et encourageait les beaux-arts et les lettres qui commençaient à faire une grande partie de la gloire d'Athènes. Eschyle jusqu'alors avait été le premier des auteurs tragiques ; Sophocle lui disputa la palme du théâtre. Les suffrages se partagèrent entre eux : on prit pour juge Cimon et quelques généraux ses collègues, aussi

éclairés que vaillants : ils donnèrent le prix au jeune Sophocle. Eschyle ne put supporter cette disgrâce ; il s'exila en Sicile et y mourut, tant était violent chez les Athéniens l'amour de toute espèce de triomphe.

Jusque-là on avait exigé avec rigueur des alliés les troupes qu'ils devaient fournir pour leur contingent. Cimon, plus habile que ses prédécesseurs, ne leur demanda que de l'argent, afin qu'ils perdissent le goût des armes : ils s'amollirent dans la paix, de sorte qu'au lieu d'alliés ils devinrent presque sujets des Athéniens.

Cet infatigable guerrier, commandant deux cents voiles, poursuivait toujours les Perses, épuisait leurs ressources, minait leurs forces, et détachait beaucoup de villes de leur alliance ; en peu de temps il ne laissa pas au grand roi une seule possession dans l'Asie Mineure, depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphilie.

Après la prise de Sestos et de Byzance, il s'était élevé parmi les alliés une contestation sur le partage du butin et des captifs. Cimon, plus fin que ses adversaires, leur donna le butin, et garda pour Athènes les prisonniers. On le railla d'abord sur un partage qui semblait si désavantageux ; mais enfin les rançons des prisonniers arrivèrent, et leur produit surpassa tellement celui du butin, qu'Athènes en retira les sommes nécessaires pour entretenir sa flotte et son armée pendant quatre mois.

Artaxerce, irrité de tant de revers, et décidé à tenter un grand effort, avait rassemblé toutes ses forces maritimes, composées de trois cent cinquante voiles : elles se réunirent à l'embouchure de l'Eurymédon. Une armée de terre les soutenait. Cimon défit la flotte, prit deux cents vaisseaux, et en coula bas un grand nombre. Il descendit ensuite à terre, mit les Perses en déroute, en fit un grand carnage, et rapporta un butin immense. Apprenant en même temps qu'une flotte phénicienne de quatre-vingts voiles arrivait de Chypre, il courut au-devant d'elle et la détruisit presque totalement.

Après ces victoires, que la renommée égale à celles de Salamine et de Platée, il revint triomphant dans Athènes.

Toutes les richesses qu'il avait conquises furent employées à l'embellissement de la ville et aux fortifications du port. L'année suivante, il marcha vers l'Hellespont, chassa les Perses de la Chersonèse de Thrace, et, quoique son père en eût été souverain, il la donna à Athènes. Les habitants de l'île de Thase se révoltèrent: Cimon détruisit leur flotte et assiégea leur ville. Ce siége dura trois ans. Les assiégés s'opiniâtraient à la résistance; les femmes mêmes combattaeint et faisaient des cordes pour les machines avec les tresses de leurs cheveux. La plus affreuse famine se joignit enfin à tous les maux de la guerre; tout allait périr, et aucun n'osait élever la voix pour la paix, parce qu'une loi menaçait de la mort tout homme qui parlerait de traiter.

Dans cette extrémité, un citoyen, nommé Hégétoride, s'étant attaché une corde au cou, proposa de capituler pour sauver le peuple: ce courageux dévouement toucha et changea les esprits; on capitula; les Athéniens épargnèreut la ville et se contentèrent de la démanteler.

Cimon enrichit encore Athènes par la conquête de toute la Thrace, très-abondante en mines. Les Athéniens, enorgueillis par toutes ces victoires, espéraient que la Macédoine serait aussi conquise; mais Cimon s'arrêta aux frontières de ce royaume.

L'ingratitude populaire oublie les services et n'épargne aucune vertu pour peu qu'elle croie ses intérêts blessés: Cimon fut accusé de s'être laissé corrompre par le roi de Macédoine. Il se justifia en rappelant la conduite d'Alexandre, qui avait été constamment amicale et pacifique. Il représenta aux Athéniens qu'ils soulèveraient toute la terre contre eux s'ils portaient leurs armes contre les princes et les peuples qui ne les avaient point attaqués. Le reproche de corruption parut improbable; la vie entière de Cimon plaidait pour lui.

Cependant Artaxerce, effrayé de la gloire d'Athènes, voulait encore tenter une invasion et détruire un peuple qui lui faisait tant de mal : il ordonna à Thémistocle de prendre le commandement de son armée, et de marcher contre les Athéniens. Cet illustre citoyen résolut de mourir pour éviter d'être ingrat ou traître : il offrit un sacrifice solennel aux dieux, donna un grand festin à ses amis, leur fit de touchants adieux, et s'empoisonna. La ville de Magnésie lui éleva une statue.

Thucydide nie ce fait, et prétend que sa mort fut naturelle. Son refus de servir contre sa patrie n'en serait que plus noble s'il n'avait pas taché l'héroïsme de cette action par le suicide. Ce qui est certain, c'est qu'à la fin de sa carrière, Thémistocle, corrigé de son orgueil et de sa cupidité, ne montra plus que des vertus.

Sa fille était recherchée par un citoyen pauvre et vertueux et par un homme opulent, mais de mauvaises mœurs ; il préféra le mérite sans biens à la richesse sans mérite.

L'entreprise que méditait Artaxerce contre la Grèce fut arrêtée par une puissante diversion qui donna aux Athéniens de nouveaux moyens de vengeance.

Les Égyptiens, souffrant impatiemment le joug des Perses, se révoltèrent et prirent pour roi Inarus, prince de Libye. Athènes envoya au secours d'Inarus une flotte et une armée : Charitimes les commandait. Ce général détruisit, à l'embouchure du Nil, cinquante vaisseaux perses, remonta le fleuve, débarqua, et, s'étant joint à Inarus, attaqua le prince Achéménides, frère d'Artaxerce, qui était entré en Égypte à la tête de trois cent mille hommes.

La bataille fut longue et sanglante : les Perses vaincus y perdirent cent mille guerriers ; le reste de leur armée se réfugia dans Memphis, et s'y défendit trois ans.

Artaxerce voulut en vain gagner les Lacédémoniens, et les engager à faire la guerre aux Athéniens. La jalousie qui existait entre ces deux républiques ne les avait pas

encore aveuglées, comme elle le fit depuis, sur leurs intérêts communs.

Le roi de Perse, renonçant pour le moment à l'espoir de diviser les Grecs, envoya en Égypte une nouvelle armée sous les ordres d'Artabaze et de Mégabyse. Ces généraux, plus habiles ou plus heureux que leurs prédécesseurs, forcèrent les alliés à lever le siége de Memphis. Inarus fut battu : les Athéniens, forcés à la retraite, se renfermèrent dans l'île de Prosopytis, qu'entouraient deux bras du Nil. Ils s'y défendirent dix-huit mois, et restèrent ainsi seuls en armes après que l'Égypte se fut soumise aux Perses.

Les généraux d'Artaxerce creusèrent des canaux et mirent à sec les bras du Nil. Six mille Athéniens, restés sans défense, voulurent égaler la gloire des Lacédémoniens aux Thermopyles : ils brûlèrent leurs vaisseaux, et se montrèrent décidés à subir plutôt la mort que la captivité.

Cette résolution courageuse imposa aux Perses, qui leur permirent de retourner librement à Athènes.

Ce fut à cette époque qu'Artaxerce fit partir Esdras pour Jérusalem, en le chargeant d'y rétablir la loi de Moïse et le temple de Salomon. Dans ce même temps, Rome rendit un éclatant hommage aux lumières et aux vertus de la Grèce, en envoyant demander à l'aréopage les lois qui devaient la gouverner.

Périclès commençait alors à prendre part aux affaires publiques. Cet homme fameux, qui donna son nom à son siècle, était destiné à répandre à la fois sur sa patrie le plus grand éclat et les germes de la corruption qui causa sa décadence.

Il était fils de Xantippe, le vainqueur de Mycale, et, par sa mère, il descendait de Clysthène. Son instituteur fut Anaxagore de Clazomène, ce sage philosophe auquel on avait donné le surnom d'*intelligence*, parce qu'il attribuait à un seul Dieu la création et le gouvernement du monde.

Périclès était armé de la force la plus puissante dans les républiques, celle de l'éloquence : la sienne était si séduisante qu'on disait que les grâces et la persuasion résidaient sur ses lèvres, et quelquefois elle paraissait si forte qu'on la comparait à la foudre. Son rival Thucydide, qui lutta longtemps contre lui dans les combats de la tribune, disait : « Quand j'ai renversé Périclès par terre, son éloquence est « si adroite qu'elle prouve aux assistants que c'est moi « qui suis tombé. »

Jamais homme ne connut mieux son temps et son pays. Avant d'élever la voix, on tient de lui-même qu'il se disait toujours : « Songe, Périclès, que tu vas parler à des « hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens. » Et il priait les dieux de le préserver de toute inconvenance et de toute pensée contraire à la dignité et au bonheur de sa patrie.

On trouvait dans sa jeunesse qu'il ressemblait à Pisistrate ; ce qui était d'un bon augure pour son ambition, mais très-dangereux chez un peuple jaloux de sa liberté. Cachant adroitement l'amour du pouvoir sous les dehors de la popularité, il évita soigneusement d'abord tout ce qui pouvait donner de l'ombrage ; il parut pendant plusieurs années livré aux plaisirs, aux lettres, aux arts et aux sciences ; et, lorsque les devoirs de citoyen l'appelèrent à la guerre, il sut cacher son ambition tout en montrant sa bravoure.

Ayant peu à peu gagné les affections du peuple, l'absence de Cimon lui parut enfin une circonstance favorable pour marcher à son but : alors il changea tout à coup de formes : il devint grave, sévère, se mêla activement des affaires publiques, évitant avec soin, d'une part, l'orgueil choquant de Thémistocle, et, de l'autre, cette familiarité qui diminue le respect. On le voyait rarement en public. Ses amis et ses confidents se chargeaient sous sa direction des affaires de détail : pour lui, semblable à Jupiter, il ne s'occupait que des plus importantes ; mais alors son élo-

quence entraînante soumettait le peuple à ses volontés.

On le porta rapidement aux plus hautes magistratures. La confiance devint une habitude et se changea en obéissance, de sorte qu'au milieu d'une république, il devint presque monarque. Habile à lire au fond du cœur des hommes, il satisfaisait le peuple par le partage des terres conquises, payait les spectacles avec les deniers publics, amollissait les mœurs des Athéniens pour les gouverner plus facilement, et se servait des jeux, des arts, des talents et des plaisirs pour les éloigner des affaires.

Souffrant la licence à la comédie, il permettait sans se fâcher qu'on le jouât sur la scène : il ôtait ainsi la liberté réelle au peuple dans l'administration, et lui en laissait le fantôme au théâtre. Le sort ne l'avait nommé ni archonte ni polémarque, et il fallait avoir occupé ces emplois pour être membre de l'aréopage. Ne pouvant donc entrer dans ce corps auguste et sévère dont il redoutait l'autorité, il lui enleva peu à peu ses plus importantes attributions et les donna aux tribunaux inférieurs qu'il gouvernait. Ce fut ainsi qu'il se rendit le maître de la république.

Cimon revint alors dans l'Attique et voulut rétablir l'aristocratie pour renverser le pouvoir populaire qui faisait la base de l'autorité de Périclès; mais son opposition balança seulement la puissance de son rival sans pouvoir la détruire.

La vertu de Cimon faisait la gloire de son pays ; mais son austérité déplaisait aux Athéniens : partisan déclaré des lois de Lycurgue, il vantait toujours Sparte aux dépens d'Athènes, et par cette partialité il choquait la vanité de ses concitoyens.

La république de Lacédémone éprouva dans ce temps de grands malheurs et se vit au moment d'une ruine totale : un affreux tremblement de terre renversa toutes les maisons de Sparte ; il n'y en eut que cinq qui échappèrent à ce fléau. Le sommet du mont Taygète, arraché de ses fondements, s'écroula, tomba sur la ville et l'écrasa.

Les Ilotes, profitant de ce malheur public, brisèrent leurs chaînes et prirent les armes dans l'espoir de détruire les habitants dispersés. Mais le roi Archidamus avait rassemblé les citoyens, il repoussa les Ilotes. Ceux-ci appelèrent les Messéniens, qui les appuyèrent de toutes leurs forces.

Dans ce danger pressant, les Lacédémoniens demandèrent des secours à Athènes. Le peuple s'assembla : Éphialte, ami et confident de Périclès, voulait qu'on refusât toute assistance, et qu'on laissât périr une république dont la seule rivalité empêchait Athènes de dominer la Grèce. Mais le vertueux Cimon représenta avec tant de force la lâcheté de cet abandon, il fit sentir avec tant de sagesse qu'on ne devait pas laisser « la Grèce boiteuse et Athènes sans contre-poids, » qu'il entraîna tous les suffrages. L'antique générosité l'emporta sur une politique ambitieuse : les secours furent accordés : Cimon marcha avec quatre mille hommes en Laconie, et délivra Sparte du péril qui la menaçait.

Peu de temps après, les Messéniens et les Ilotes recommencèrent la guerre. Cimon entra de nouveau dans le Péloponèse : mais les Lacédémoniens, trouvant cette fois leurs forces suffisantes pour battre seuls les ennemis, prirent ombrage du secours qu'on leur offrait, le refusèrent et le renvoyèrent en Attique. Les Athéniens, irrités de cette injure, regardèrent Cimon comme la cause de l'affront qu'ils avaient reçu, et le bannirent pour dix ans.

Délivré d'un rival si redoutable, Périclès devint plus puissant que jamais. Les Spartiates vainquirent leurs ennemis et subjuguèrent totalement Ithone et la Messénie; Mégare, qui depuis quelque temps subissait l'influence d'Athènes, se rangea sous celle de Sparte. La jalousie des deux républiques, si utile à la gloire commune tant qu'elle n'avait été qu'une noble émulation, devint une haine violente qui s'aigrissait de jour en jour : chacune, prévoyant une rupture prochaine, cherchait et trouvait des alliés.

Si la Grèce avait été autrefois fatiguée de la dure autorité de Lacédémone, elle ne l'était pas moins alors de l'ambition turbulente des Athéniens.

Tandis que Cimon combattait les Perses, Myronide et d'autres généraux d'Athènes attaquaient en Europe Corinthe, Épidaure, Thèbes; ils démolissaient Égine et brûlaient ses vaisseaux. Leurs armes avaient conquis la Thessalie et forcé ses habitants à rentrer sous le joug d'Oreste.

Tant qu'Athènes eut à craindre l'invasion des Perses, elle montra toutes les vertus qui font le salut et la gloire des républiques: la pudeur, la modestie, le désintéressement y régnaient, et les plus héroïques travaux n'avaient d'autre but, d'autre prix que l'estime publique. On n'accorda des statues à Harmodius et à Aristogiton qu'après leur mort; Aristide et Thémistocle n'obtinrent pas même une couronne de laurier: Miltiade en demanda une après la bataille de Marathon: un simple citoyen lui répondit: « Vous ne l'obtiendrez que lorsque vous aurez battu tout « seul les ennemis. »

Les inscriptions destinées à perpétuer le souvenir des victoires de Cimon donnaient de grands éloges aux troupes, mais n'en accordaient à personne en particulier.

La défaite des Perses, en laissant aux Athéniens une grande sécurité, leur fit perdre une partie de leurs vertus. Leur flotte nombreuse, qui avait d'abord fait leur salut, les corrompit ensuite en étendant leur puissance et en accroissant leurs richesses. On s'était armé dans le principe pour défendre la liberté; par la suite on ne combattit que pour piller. Enfin le décret de Thémistocle, en appelant une foule d'étrangers dans Athènes pour en augmenter la population, y changea les mœurs en mêlant la mollesse asiatique à la simplicité grecque.

Sparte, plus sévère, avait un peu mieux résisté à la séduction des richesses; mais les victoires enflèrent son orgueil, et si elle n'égalait pas Athènes en cupidité, elle la surpassait peut-être en ambition.

La guerre ne tarda pas à éclater entre les deux républiques. Un corps de Lacédémoniens rencontra des troupes athéniennes à Tanagre en Béotie, les attaqua et les battit. Cimon, quoique exilé, se trouvant près du lieu du combat, voulut y prendre part: on refusa les services de ce généreux citoyen. En s'éloignant, il exhorta les compagnons qu'il avait amenés à remplir leur devoir; ils obéirent et se firent tous tuer.

Les mobiles Athéniens, inquiets des suites de cette guerre, commencèrent à se plaindre de Périclès et à regretter Cimon. Périclès, trop adroit pour irriter le peuple par une résistance intempestive, fit lui-même ce qu'il ne pouvait empêcher, et provoqua le décret qui rappelait son rival.

Cimon, de retour et se trouvant de nouveau à la tête du gouvernement, conçut la grande idée d'éloigner la discorde de la Grèce, en occupant ses armes contre l'ennemi commun; il envoya cinquante vaisseaux au secours d'Amyrthée, chef d'une nouvelle révolte en Égypte, et marcha lui-même avec deux cents voiles contre Artabaze, qui était alors près de l'île de Chypre. Il attaqua l'armée des Perses: la victoire lui fut fidèle; il prit cent vaisseaux aux ennemis et en détruisit un grand nombre. Étant ensuite débarqué en Cilicie, il attaqua Mégabyse, le battit et détruisit une partie de son armée. Son projet était de passer de là en Égypte; mais il voulut auparavant s'emparer de l'île de Chypre: il y descendit et assiégea Sicyone.

Cependant l'orgueil d'Artaxerce, abaissé par tant [illegible]-faites, s'humilia devant la fortune des Grecs; et, [illegible]-gnant de voir l'Asie consumée par le feu qu'il avait voulu porter en Europe, il envoya Mégabyse et Artabaze à Athènes pour demander la paix. L'Athénien Gallias fut chargé par les alliés de conduire cette négociation: elle fut prompte, et se termina par un traité aussi glorieux pour les Grecs qu'humiliant pour les Perses.

La liberté fut assurée à toutes les villes de l'Asie Mineure;

les Perses promirent qu'aucun vaisseau de leur nation ne paraîtrait sur la mer depuis le Pont-Euxin jusqu'aux côtes de Pamphilie, et il fut défendu à toutes les troupes du roi de Perse d'approcher à plus de trois journées des côtes de l'Ionie et de l'Hellespont.

Telle fut la fin de la guerre des Perses, qui avait duré cinquante et un ans.

Tandis qu'on négociait ce traité, Cimon mourut d'une blessure qu'il avait reçue à Sicyone. Par ses ordres, ses officiers cachèrent sa mort aux ennemis, et ramenèrent à Athènes sa flotte victorieuse, que son ombre et son nom commandaient encore.

Périclès, délivré de ce rival, affermit de jour en jour sa puissance, malgré les efforts de l'aristocratie qui lui opposa vainement Thucydide, beau-frère de Cimon.

Maître de l'État, il gouvernait avec beaucoup de prudence une si nombreuse et si active population; équipant tous les ans soixante vaisseaux, il soudoyait et occupait un grand nombre de pauvres.

Athènes envoya plusieurs colonies dans la Chersonèse, dans l'Archipel, en Thrace et en Italie, où les colons bâtirent la ville de Thurium. Protecteur éclairé des lettres, des sciences et des arts, Périclès remplit la ville de statues, de tableaux et de monuments : sa magnificence, son urbanité attiraient une foule d'étrangers qui venaient verser les richesses du monde dans les murs d'Athènes.

On l'accusa enfin de tyrannie : on prétendit qu'il prodiguait arbitrairement l'argent des étrangers pour la construction dispendieuse de tant d'édifices publics. Périclès offrit de payer de ses deniers tous ces monuments, pourvu qu'on inscrivît sur leurs colonnes que lui seul les avait érigés. La vanité athénienne refusa cette offre, et laissa tomber cette accusation.

Phidias, le plus célèbre des sculpteurs, avait fait une statue de Pallas, d'ivoire et d'or, et haute de trente-neuf pieds. L'Odéon, théâtre immense, fut construit sur le modèle du

magnifique pavillon dressé pour Xerxès sur la montagne d'où il vit la défaite de son armée à Salamine.

Périclès, éblouissant ainsi le peuple athénien par l'éclat qu'il répandait sur lui, ne tarda pas à triompher de l'opposition de Thucydide, et le fit bannir par l'ostracisme. Voulant étendre de plus en plus la domination de sa patrie, il proposa aux amphictyons un décret pour engager toutes les villes grecques d'Europe et d'Asie à envoyer des députés à Athènes, afin d'y délibérer sur les moyens de réparer les maux, les dommages de la guerre, et de relever les temples détruits. Sparte aperçut le but de ce projet, et le déjoua en faisant sentir que son exécution rendrait Athènes la capitale et la souveraine de la Grèce.

Périclès ne tarda pas à s'apercevoir que la tranquillité extérieure porterait l'activité des Athéniens à s'occuper de leur administration et de leur liberté : il vit qu'il fallait les faire combattre pour les gouverner, et qu'il devait ajouter à sa considération la gloire des armes. L'ambition du peuple favorisait ses intentions ; il fit la guerre avec succès en Thrace, porta la terreur sur les côtes du Péloponèse, pénétra dans le Pont, et menaça de ses armes l'Égypte, la Sicile et Carthage.

Une guerre, qu'on appela *sacrée*, éclata bientôt dans la Grèce. Sparte avait enlevé la surveillance du temple de Delphes aux Phocéens ; Périclès les y rétablit : l'Eubée s'était révoltée, il y marcha et la soumit. Sparte, appuyée de l'alliance de Mégare, attaqua l'Attique. Périclès remporta une victoire sur les Spartiates, et conclut, entre Athènes et Lacédémone, une trêve qui devait durer trente ans. Mais l'ambition et l'animosité des deux peuples ne tardèrent pas à la rompre, et à recommencer cette longue et fatale guerre, appelée la guerre du Péloponèse.

Tous les alliés d'Athènes se plaignaient de Périclès, et l'accusaient d'employer le trésor public aux monuments dont il décorait sa patrie. Sans s'effrayer de ces reproches, il leur opposait les succès de la confédération, et préten-

dait qu'il ne devait à la Grèce aucun compte des contributions, lorsqu'il prouvait suffisamment que l'objet pour lequel elles avaient été levées se trouvait si glorieusement rempli. Son éloquence terrassa ses adversaires, et son armée triompha de ses ennemis.

Il ferma d'une forte muraille l'isthme de Corinthe, pour le défendre des attaques des Thraces. Partout, sous son administration (on pourrait presque dire sous son règne) la puissance d'Athènes fut respectée. Pour étendre sa domination, il profita habilement des discordes des pays voisins. Samos et Milet étaient en guerre : Périclès prit le parti des Milésiens, entra deux fois dans Samos, et y établit deux fois le gouvernement démocratique. Une flotte phénicienne, qui voulait s'opposer à cette entreprise, fut battue et presque détruite.

Une querelle plus difficile à terminer, et dont les suites furent longues et plus funestes, eut lieu entre Corcyre et Corinthe, son ancienne métropole. Les Athéniens se déclarèrent pour Corcyre, et livrèrent aux Corinthiens plusieurs combats dont le succès fut indécis.

La ville de Potidée était alors une colonie corinthienne ; Athènes voulut qu'elle démolit ses murs, et chassât ses magistrats nommés par Corinthe. Une bataille eut lieu près des murs de Potidée : les Corinthiens furent vaincus. Le sage Socrate, qui s'était couvert de gloire dans ce combat, fit adjuger le prix de la valeur au jeune Alcibiade, dont il présageait les hautes destinées.

Sparte, jalouse de cette victoire, embrassa la défense de Potidée, et engagea Perdiccas, roi de Macédoine, dans son parti.

Les deux armées se rencontrèrent, et l'infanterie macédonienne fut mise en déroute par les Athéniens, qui assiégèrent ensuite Potidée.

Cet événement porta au plus haut point la haine de la plus grande partie des Grecs contre Athènes : ils l'accusaient de s'attribuer tout l'honneur de leurs triomphes

communs, et lui reprochaient surtout d'attenter à l'indépendance des autres peuples.

Corinthe, qui avait déjà déclaré l'alliance rompue, envoya des ambassadeurs à Lacédémone pour invoquer la vengeance publique contre les Athéniens. On délibéra dans le sénat de Sparte, et ensuite en présence du peuple, sur cette grande affaire, dont la décision était si importante, d'une part pour le repos, et de l'autre pour la liberté de la Grèce.

Les Corinthiens et leurs alliés exposaient leurs griefs et demandaient la guerre. Les députés d'Athènes rappelaient les services rendus à la cause commune, et citaient avec orgueil leur dévouement, leur ville abandonnée, leurs murs détruits, et les victoires de Marathon et de Salamine.

Le roi de Sparte, Archidamus, conseillait la paix, et faisait prévoir tous les malheurs d'une longue guerre qui déchirerait la Grèce, et laisserait respirer l'ennemi commun.

Les émissaires du roi de Perse soufflaient le feu de la discorde : l'orgueil blessé parlait pour eux; la guerre fut résolue. Cependant, avant de combattre, on envoya à Athènes des ambassadeurs qui exigèrent que cette république remît en pleine liberté toutes les villes grecques qui étaient sous sa domination ou sous son influence; on demandait particulièrement la révocation d'un décret qui interdisait à la ville de Mégare tout commerce avec Athènes.

Les plus riches et les plus sages des Athéniens voulaient que la république consentît à des sacrifices; ils craignaient la ruine de leurs propriétés en Attique, et voyaient avec effroi tous les maux que cette guerre intestine devait attirer sur la Grèce. Mais, malgré les efforts de Thucydide et de son parti, le système dominateur de Périclès prévalut. Il flatta la vanité du peuple en lui rappelant ses trophées, en lui présentant un tableau séduisant des forces militaires et de l'état des finances.

Athènes avait alors trois cents galères, trente mille hommes de troupes, et, dans le trésor, neuf mille six cents ta-

lents, ou vingt-huit millions. Les contributions des alliés se montaient à quinze cent mille francs par an. Il rassura les citoyens sur les ravages que l'Attique pouvait avoir à redouter. « Ce serait, dit-il, un mal passager. Abandonnez « la campagne à l'ennemi, ne défendez que la ville; vos « flottes et vos troupes iront porter la terreur dans les « foyers de vos ennemis, qui seront obligés de rappeler « leurs armées pour se défendre contre des attaques mul- « tipliées que la rapidité de nos voiles dirigera de tous « côtés. L'orgueil de Sparte vaincu ne pourra vous résister, « et il cessera de vous disputer l'empire qui vous est dû, « et que vous avez si glorieusement mérité. »

Sûr des dispositions de ses concitoyens, et chargé de répondre pour eux, il rétorqua tous les arguments des ambassadeurs de Lacédémone, en leur reprochant d'avoir fait peser sur la Grèce un joug bien plus dur et beaucoup moins populaire que celui d'Athènes. Enfin, il déclara qu'Athènes ne consentirait à se départir de son autorité sur les villes qui reconnaissaient sa domination, que si Sparte en donnait l'exemple en rendant la liberté aux Ilotes, aux Messéniens et à toutes les villes qui gémissaient sous sa puissance.

Aucun des deux partis ne voulait sincèrement la liberté. Sparte et Athènes prétendaient réellement à la domination : aussi les discours n'étaient que de vaines formes, et le glaive seul pouvait décider cette question. La guerre fut donc définitivement déclarée.

Elle était nécessaire au repos de Périclès, comme à son ambition; car ses ennemis s'agitaient sans cesse pour détruire son autorité. N'osant l'accuser directement, ils attaquèrent les objets qui lui étaient les plus chers : ils mirent en jugement le célèbre Phidias, son ami. On lui reprochait d'avoir dérobé une partie de l'or destiné à la statue de Minerve, et d'avoir commis une impiété en plaçant le portrait de Périclès sur le bouclier de Pallas. Phidias se disculpa du vol; mais, convaincu de l'autre délit, il fut jeté en prison et y mourut.

Anaxagore, accusé également d'impiété, savait que la raison ne peut résister au fanatisme; il se déroba par la fuite aux passions du peuple.

Aspasie était également célèbre par sa beauté, par sa science, par son esprit et par sa galanterie. Le sage Socrate disait qu'il avait appris d'elle la rhétorique. Les plus illustres philosophes, les plus respectables magistrats écoutaient ses leçons et suivaient ses conseils. Périclès prétendait lui devoir son éloquence. Il l'avait épousée. il plaida sa cause, et quelques auteurs disent qu'il entraîna les juges, moins par la force de son discours, que par la puissance des charmes d'Aspasie, qu'il fit paraître sans voile à leurs yeux.

Athènes alors offrait le plus singulier et le plus brillant mélange de sagesse et de folie, d'enthousiasme et d'ingratitude, de lumières et de superstitions, de cruauté et d'urbanité, de vertus publiques et de licence privée : on y voyait à la fois de sages politiques, des orateurs turbulents, des guerriers vaillants et généreux, une population insolente et timide, des épouses pudiques et laborieuses, des courtisanes spirituelles et corruptrices, des artistes et des poëtes célèbres, déchirés par une foule de sophistes et de satiriques obscurs et envieux, enfin, des philosophes éloquents et sévères, entourés d'une jeunesse ardente et légère, qui n'écoutait leurs leçons que pour orner son esprit, sans les graver dans son cœur constamment livré à l'ambition et aux voluptés. Ainsi, à cette époque mémorable, se trouvaient réunis tous les éléments de gloire et de corruption qui annoncent à un peuple qu'il est au faîte de sa grandeur, et qu'il touche au premier degré de sa décadence.

Parmi les principaux personnages qui illustraient alors Athènes était Anaxagore, l'instituteur, l'ami, le conseiller de Périclès. Il avait renoncé à la fortune pour s'adonner à la philosophie. Ferme dans le dogme de l'immortalité de l'âme, et croyant tout soumis aux lois d'une intelligence suprême, il regardait le ciel comme sa vraie patrie,

et s'occupait si peu de la terre, qu'il finit à Lampsaque ses jours dans la misère. Les habitants de cette ville le priant de leur faire connaître ce qu'il désirait d'eux après sa mort, il demanda un jour de congé pour les jeunes gens.

Périclès l'avait laissé sans secours : l'ambition fait oublier l'amitié. Apprenant qu'il touchait à sa fin, il lui fit des offres tardives ; le philosophe répondit : « Il n'est plus « temps ; vous deviez savoir que lorsqu'on aime sa lampe, « on y verse de l'huile. »

Pindare, né à Thèbes, brillait alors : on le regarde comme le premier des poëtes lyriques. Horace avertit les poëtes qu'on ne peut sans folie prétendre l'égaler.

Le poëte Eschyle, fondateur du théâtre d'Athènes, donna aux acteurs la robe, le brodequin, le cothurne, les masques. Il posa les règles antiques de la tragédie. Il plaça les chœurs entre les actes. On admirait la gravité de son style. Il savait exciter la terreur, émouvoir la pitié. Avant de chanter les héros, il les avait imités, et s'était distingué par sa valeur à Marathon et à Salamine.

Sophocle, né à Colone, fut le rival d'Eschyle : plus éloquent, plus doux, plus harmonieux, on lui donna le surnom d'*abeille*. Couronné vingt fois, et presque centenaire, il mourut de joie d'un dernier succès.

Euripide de Salamine, moins hardi, moins élevé que les deux premiers, avait un style encore plus parfait et plus généralement admiré. On comparait sa poésie à la marche noble et douce d'une fleuve, et celle de Sophocle à la course d'un torrent. Euripide, philosophe dans ses écrits, parlait à la raison comme à l'âme. Pendant la guerre de Sicile, quelques Athéniens captifs obtinrent leur liberté en récitant ses vers.

Aristophane fut le plus célèbre des poëtes comiques. Son style était élégant, ses plaisanteries mordantes, ses bouffonneries grossières. Il frondait sans crainte le gouvernement et ridiculisait sans pudeur sur la scène les plus graves personnages.

Hérodote d'Halicarnasse est regardé comme le père de l'histoire. Son dialecte était l'ionique. Il composa l'histoire des Grecs, des Perses et des Égyptiens. Trop admirateur des poëtes, il mêla trop la fable à la vérité. Son ouvrage, lu aux jeux olympiques, excita un enthousiasme général. Thucydide avoue qu'il en pleura d'admiration. Chacun de ses livres reçut le nom d'une muse. Un long exil à Samos mûrit son talent : les disgrâces de la fortune sont aussi utiles à l'esprit qu'au caractère.

Thucydide, guerrier vaillant, orateur estimé, rival de Périclès, fut banni vingt ans. Nous devons à cet exil l'histoire de la guerre du Péloponèse, écrite dans le dialecte attique. Cet ouvrage, très-estimé pour son exactitude, et très-détaillé, fait mieux connaître qu'aucun autre les mœurs, les lois et la politique du temps. Il est peut-être trop rempli de harangues ; mais plusieurs sont des modèles de logique et d'éloquence. Le style en est véhément, mâle et sévère. L'histoire de Thucydide, selon l'opinion commune, fut achevée par Théopompe et Xénophon.

Xénophon, Athénien, aussi célèbre comme historien que comme général, dirigea la fameuse retraite de dix mille Grecs qui avaient voulu placer le jeune Cyrus sur le trône. Son estime trop hautement avouée pour les lois et pour les mœurs de Sparte, lui attira la haine des Athéniens : il fut banni, et composa dans son exil la *Cyropédie*, ainsi que l'histoire de la guerre du Péloponèse, depuis le retour d'Alcibiade jusqu'à la bataille de Mantinée. Cicéron dit qu'en lisant ses écrits, on croit entendre les muses.

Isocrate se faisait admirer, comme orateur, par une éloquence douce, agréable, brillante, et par une morale pure. Il introduisit, le premier, la cadence et l'harmonie dans la prose : on le trouvait plus propre à flatter l'oreille qu'à convaincre les esprits. Plutarque lui reprochait d'arranger mieux les phrases que les affaires. Nicoclès, roi de Chypre, le combla de présents. Il se lia imprudemment avec Philippe, roi de Macédoine, ne pénétra pas son ambition, qui

devait asservir la Grèce, et mourut de chagrin après la bataille de Chéronée.

Phidias s'immortalisa par ses ouvrages. La statue de Minerve fit sa gloire et ses malheurs. Son Jupiter Olympien, haut de soixante pieds, fut mis au nombre des sept merveilles du monde. Il excellait aussi dans la peinture. Myron acquit également comme sculpteur beaucoup de gloire : sa vache en cuivre fut son chef-d'œuvre.

Zeuxis, peintre fameux, se distinguait pas la vivacité de son coloris. On dit que les oiseaux venaient becqueter les raisins de ses tableaux.

Parrhasius, peintre d'Éphèse, fit illusion à Zeuxis lui-même par un rideau si bien peint, que celui-ci lui dit de le tirer pour découvrir le tableau.

Timante de Sicyone était célèbre par l'esprit de ses compositions. Dans le tableau qui représentait le sacrifice d'Iphigénie, sentant que le génie même ne pouvait exprimer la douleur d'un père qui voit immoler sa fille, il peignit Agamemnon se couvrant la tête de son manteau.

Dans le même temps, Empédocle d'Agrigente jouit par ses talents d'une grande autorité dans sa patrie, et d'une juste estime dans la Grèce. On chantait aux jeux olympiques ses vers sur les devoirs de la vie civile. On raconte que, voulant passer pour un dieu, il disparut aux yeux de ses concitoyens, et se précipita dans les gouffres de l'Etna. Aristote le nie ; il le fait mourir tranquillement dans le Péloponèse. Il était de la secte de Pythagore, qui avait illustré l'Italie six cents ans avant Jésus-Christ.

Pythagore, né à Samos, était le fils d'un sculpteur. Sa force physique égala sa force morale, car il fit d'abord le métier d'athlète. Les leçons de Phérécide sur l'immortalité de l'âme le portèrent à la philosophie. Il quitta ses biens et sa famille pour se livrer à l'étude des sciences et des hommes. Il parcourut l'Égypte et l'Asie. La tyrannie de Polycrate lui fit abandonner Samos. Il se fixa enfin dans la grande Grèce, à Tarente, et surtout à Crotone. Sa secte fut

appelée *l'italique*. Il eut quatre ou cinq cents disciples qui subissaient un noviciat de deux jusqu'à cinq ans, pendant lequel on les obligeait à observer un silence absolu. Son éloquence était entraînante et ses mœurs fort sévères. Il pacifia les peuples d'Italie, et réforma les mœurs dans plusieurs villes. Les magistrats écoutaient et suivaient ses conseils avec vénération.

On prétend qu'il s'enferma longtemps dans une caverne, et qu'il fit croire au peuple qu'il avait été dans les enfers. Il interdisait à sa secte la nourriture des fèves; on ignore le motif de cette singularité.

Zéleucus et Charondas, qui devinrent par la suite des législateurs fameux, furent ses principaux disciples. Savant pour son temps, dans les mathématiques, il trouva les démonstrations du carré de l'hypothénuse: et, dans la joie de cette découverte, il offrit une hécatombe aux dieux.

On lui attribue le système de la métempsycose, c'est-à-dire de la transmigration des âmes. Il prétendait avoir vécu dans le temps du siége de Troie, sous le nom et les traits de cet Euphorbe qui fut blessé par Ménélas. M. l'abbé Barthélemy croit que Pythagore n'admettait ce dogme que comme une image symbolique des reproductions et des métamorphoses des trois règnes de la nature. Dans son système, l'âme de l'homme était une intelligence émanée de l'intelligence suprême, à laquelle elle se réunissait quand elle était dégagée du corps. L'harmonie du monde lui paraissant un résultat des proportions qui existaient entre ses parties, il attachait une grande importance à la connaissance des nombres. Cette science lui semblait celle de Dieu même, et le plus puissant de ses moyens pour créer et conserver ses œuvres.

Ce philosophe disait qu'il ne fallait faire la guerre qu'à cinq choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, à la discorde des familles.

Il présentait sa morale sous le voile des allégories : par

exemple, pour conseiller une activité continuelle, il disait : « Ne tuez jamais le coq ; » pour préserver des vœux et des serments téméraires : « Ne portez pas au doigt la bague qui « vous gêne ; » pour détourner d'irriter un homme déjà en colère ; « N'attisez pas le feu avec votre épée. »

On croit qu'il mourut tranquillement à Métaponte, âgé de quatre-vingt-dix ans. Il fut honoré après sa mort comme un dieu. Ses disciples avaient tant de foi à ses paroles, qu'ils se contentaient de répondre à leurs adversaires : « Le maître l'a dit. »

Les Grecs firent sur lui, comme sur tous leurs grands hommes, beaucoup de fables : on raconte qu'il parut avec une cuisse d'or aux jeux olympiques, qu'il possédait des secrets magiques et prédisait l'avenir, qu'il arrêta le vol d'un aigle, et qu'on le vit le même jour et à la même heure à Crotone et à Métaponte.

GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

(An du monde 3574. — Avant Jésus-Christ 430.)

Armement de la Grèce pour la liberté. — Forces militaires de la Grèce. — Commencement des hostilités. — Expédition de Périclès. — Éclipse de soleil. — Honneurs funèbres après la première campagne. — Peste dans l'Attique. — Description de cette peste. — Courage d'Hippocrate. — Disgrâce de Périclès. — Mort de son fils Xantippe. — Rappel de Périclès. — Sa mort. — Gouvernement de Cléon et de Nicias. — Renouvellement de la guerre. — Siége et reddition de Mitylène et de Platée. — Guerre civile à Corcyre. — Expédition de Démosthène. — — Proposition de paix rejetée à Athènes. — Défaite des Spartiates. — Expédition de Nicias. — Révolte à Mégare. — Bannissement de Thucydide. — Défaite et mort de Cléon. — Gouvernement de Nicias. — Trêve de cinquante ans troublée par Alcibiade.

Riche de talents, de sciences, d'arts et de grands hommes, la Grèce aurait pu jouir en paix de sa splendeur, et devenir par son urbanité le centre du monde civilisé. L'empire des lumières est le plus doux à conquérir et le plus facile à conserver ; mais l'ambition des armes et du pouvoir égara tous les esprits : plus dangereuse que les Perses,

elle brisa le faisceau qui avait résisté à l'Asie, et prépara la ruine des peuples qui se livrèrent à ses illusions. Jamais une guerre n'éclata dans un moment qui dût faire prévoir plus de passions et de désastres. L'amour de la liberté avait armé toute la Grèce ; la nécessité d'opposer l'héroïsme au nombre, et de vaincre ou de périr sous la masse des Perses, avait électrisé toutes les âmes.

Après la victoire, la jalousie des villes les unes contre les autres alimenta le feu qu'une longue guerre aurait pu éteindre. L'esprit guerrier se soutint et changea seulement de direction. On n'avait plus à combattre pour l'indépendance, on courait aux armes pour se disputer la prééminence, et les plus petites cités, ne pouvant prétendre, comme Athènes et Sparte, à dominer la Grèce, se groupaient autour de ces deux villes, et leur prêtaient des armes pour déchirer la commune patrie.

Thèbes seule souffrait impatiemment cette suprématie, et leur disputa bientôt le premier rang. Nous avons présenté plus haut le tableau des forces d'Athènes. Sparte pouvait armer huit mille citoyens, dont chacun se faisait suivre par plusieurs Ilotes armés. On faisait combattre les esclaves dans une extrême nécessité.

Dans toute la Grèce, les citoyens étaient conscrits et obligés de servir depuis l'âge de trente ans jusqu'à celui de soixante.

L'infanterie pesante portait de grands boucliers, des lances, des javelots et des sabres. L'infanterie légère combattait avec l'arc et la fronde : ces troupes étaient divisées en corps de cinq cents hommes, et chacun de ces corps en quatre compagnies. On voyait dans ces armées peu de cavalerie ; les plus riches citoyens la composaient.

La marine consistait en vaisseaux de charge allant à la voile, et en vaisseaux de guerre ou galères allant à la rame. Ces galères étaient appelées *birèmes, trirèmes, quinquérèmes,* suivant le nombre des rangs de rames. Les rameurs étaient disposés obliquement par rang et par étage. On ap-

pelait *éperon* une poutre armée d'une pointe de fer, et placée à la proue du vaisseau pour enfoncer les vaisseaux ennemis.

Les matelots, rameurs et soldats, recevaient une paye de cinq sous par jour : on en donnait une plus forte au pilote. Les plus riches citoyens armaient ces vaisseaux.

Démosthène fit ordonner que tout citoyen possédant dix talents équiperait une galère. Celui qui la commandait s'appelait *triérarque.*

La jeunesse se préparait aux travaux de la guerre, dans les gymnases, par des exercices qui donnaient à la fois de la force et de la grâce au corps. La musique était fort honorée : on l'employait, pendant la guerre, à exciter les courages; elle servait, pendant la paix, à calmer les passions, à rendre les fêtes plus augustes, les festins plus joyeux, les mœurs plus douces. Le théâtre la corrompit en s'en servant presque exclusivement pour peindre et pour inspirer l'amour et la volupté.

Jaloux de tout genre de gloire, les jeunes gens étudiaient les arts, récitaient des vers, s'appliquaient à l'étude de la philosophie, et cultivaient surtout l'éloquence, qui, dans ces anciens temps, pouvait ouvrir la porte des plus grands emplois, et placer à la tête du gouvernement ceux qui en étaient doués.

Toutes les écoles étaient tenues par différents maîtres, qu'on appela *sophistes*, nom qu'ils devaient justifier par une grande sagesse; mais la présomption, la subtilité, les paradoxes et la cupidité de la plupart d'entre eux, justement tournés en ridicule par Socrate, firent depuis regarder le nom de *sophiste* comme une injure.

Les hostilités ne tardèrent pas à suivre la rupture entre Athènes et Sparte. Les Lacédémoniens avaient pour eux toutes les villes du Péloponèse, excepté Argos, et, hors de la presqu'île, les Mégariens, les Locriens et les Béotiens.

Athènes avait pour elle Chio, Lesbos, Platée, l'Ionie, les peuples de l'Hellespont, les villes de la Thrace.

Une armée béotienne attaqua la ville de Platée; les troupes athéniennes marchèrent à son secours. Archidamus, roi de Sparte, vint à Corinthe, où il rassembla une armée, que les secours de ses alliés portèrent au nombre de soixante mille hommes. Il envoya encore un député à Athènes pour engager la république à renoncer à ses prétentions; il fut congédié sans être entendu.

Les Spartiates et leurs alliés entrèrent dans l'Attique. Les Athéniens n'avaient que dix-huit mille hommes à leur opposer; mais trois cents galères faisaient à la fois leur force et leur espérance.

On suivit le plan de Périclès, et, sans opposer dans la plaine une résistance inutile, tous les habitants de la campagne se réfugièrent dans la ville.

Les Spartiates firent le siége d'une forteresse nommée Ænoé; mais la résistance des assiégés trompa leurs efforts: ils renoncèrent à cette entreprise, ravagèrent sans obstacle l'Attique, et vinrent camper à une demi-lieue d'Athènes. De là ils provoquèrent les Athéniens par des railleries insultantes, se moquant de la timidité qui les retenait derrière leurs murailles.

Périclès eut besoin de tout son talent pour apaiser les murmures et contenir l'indignation du peuple. Bravant les outrages de l'ennemi, il poursuivit tranquillement son plan, mena sa flotte sur les côtes de la Laconie, y fit une descente, ravagea le territoire de Sparte, et, comme il l'avait prédit, il obligea par ce moyen les Lacédémoniens à se retirer de l'Attique.

Pendant qu'il dirigeait cette expédition, il survint une éclipse de soleil qui effraya les matelots. Le pilote de Périclès, consterné, quittait le gouvernail: celui-ci, pour dissiper son effroi et lui expliquer ce phénomène, lui jeta son manteau sur les yeux en lui disant que la lune s'interposait ainsi entre nous et le soleil, ce qui nous privait momentanément de sa lumière.

Les Athéniens, délivrés de leurs ennemis, ordonnèrent

par un décret qu'on mettrait toujours en réserve cent talents et cent vaisseaux, et défendirent, sous peine de mort, de s'en servir hors le cas d'une nouvelle invasion.

Ces premiers succès leur donnèrent des alliés : ils conclurent un traité avec les rois de Thrace et de Macédoine, s'emparèrent de Céphalonie, du port de Nisée, et ravagèrent le territoire de Mégare.

Tels furent les événements de la première campagne. On rendit de grands honneurs aux guerriers qui avaient péri : leurs os, rassemblés sous une tente, furent couverts de fleurs ; on les porta ensuite au monument élevé dans le Céramique et destiné à les conserver. Périclès, pour immortaliser la mémoire de ces généreux citoyens, prononça une oraison funèbre que Thucydide nous a transmise.

L'année suivante, l'Attique se vit une seconde fois ravagée. Périclès conduisit de nouveau quatre mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux dans le Péloponèse, qu'il dévasta, et l'Attique fut encore évacuée. On proposa la paix aux Lacédémoniens, qui la refusèrent. Pendant cette campagne, la peste se joignit à tous les malheurs de la guerre. Jamais ce fléau terrible n'étendit si loin ses ravages : sorti de l'Éthiopie, après avoir parcouru l'Afrique et l'Asie, il vint dépeupler la Grèce.

Thucydide nous en a laissé une horrible description. Ce mal attaquait successivement tous les organes ; ses symptômes inspiraient l'effroi ; ses rapides progrès étaient presque toujours suivis de la mort. Dès la première atteinte, l'âme était accablée ; le corps semblait redoubler de forces pour sentir plus vivement la douleur. Les malades, tourmentés par de violentes convulsions que ne calmait aucun repos, faisaient retentir l'air de leurs cris. Les ulcères de leur corps, la couleur sanglante de leurs yeux frappaient d'horreur. Un feu cruel déchirait leurs entrailles ; une odeur fétide s'exhalait de leur bouche, et éloignait les secours qu'elle invoquait ; ils se traînaient en gémis-

sant dans les rues, et se précipitaient dans les puits et dans les rivières pour éteindre la soif qui les dévorait.

D'abord l'amour et l'amitié se dévouèrent pour arracher des victimes à ce fléau; mais une prompte mort qui suivait ces sacrifices les rendit bientôt trop rares : la terreur l'emporta sur tout autre sentiment; les plus doux et les plus forts liens de la nature furent rompus : la mort fit un désert autour d'elle, et la plupart des mourants expirèrent au sein de leur patrie dans la plus affreuse solitude.

Non-seulement la peur éteignit la pitié, mais elle eut encore des suites plus funestes : elle corrompit les cœurs : on ne crut plus à la justice des dieux qui frappaient également le vice et la vertu; et les hommes, voyant que leur nature était si fragile et leur vie si courte, en conclurent qu'ils devaient se hâter de jouir et de livrer sans contrainte à toutes leurs passions les courts moments de leur existence.

Le célèbre Hippocrate, dont tous les médecins modernes suivent encore les leçons, et qu'aucun n'a encore surpassé, existait alors à Cos. Le roi de Perse invoqua ses secours et lui offrit ses trésors. Hippocrate répondit qu'il devait ses services à ses concitoyens plutôt qu'à leurs ennemis, et il partit pour Athènes, où sa présence fut regardée comme l'apparition d'un dieu.

Luttant sans relâche contre l'horrible fléau, il exposait sans crainte sa vie pour lui arracher quelques victimes, et il ne quitta l'Attique qu'après la cessation de la peste. Le peuple athénien lui décerna le droit de citoyen, une couronne d'or de cinq mille livres, et on ordonna qu'il serait entretenu aux dépens du Prytanée.

Cependant l'Attique ravagée, les pertes causées par la guerre, la dépopulation effrayante qu'augmentait sans cesse la contagion, avaient dissipé les illusions des citoyens les plus ambitieux : le peuple regrettait les douceurs de la paix et accusait Périclès de l'avoir rompue. Il fut mis en jugement, condamné à une amende et privé de ses emplois.

Tout se réunissait alors pour l'accabler : son fils Xantippe, qu'il chérissait malgré ses vices et son ingratitude, fut enlevé par la peste ; la plupart de ses amis périrent victimes de ce fléau, et l'injustice de ses concitoyens ne laissait aucune consolation à son cœur. Mais bientôt les Athéniens, attaqués de nouveau par leurs ennemis, sentirent vivement combien les lumières de Périclès leur étaient nécessaires : ce peuple inconstant le rappela avec enthousiasme, comme il l'avait chassé avec légèreté.

La prise de Potidée couronna encore cette année les armes d'Athènes. A l'ouverture de la troisième campagne, les Lacédémoniens attaquèrent la ville de Platée, qui se signala par une défense digne de sa réputation : on put reconnaître pendant ce siége les progrès des Grecs dans l'art militaire ; les assiégeants et les assiégés déployèrent pour l'attaque et pour la défense une grande industrie, et employèrent un grand nombre de machines.

Les habitants de Chalcis, attaqués par les Athéniens, les battirent et les poursuivirent jusqu'aux portes d'Athènes.

Sparte et ses alliés, voulant garantir le Péloponèse des ravages auxquels la marine athénienne l'exposait annuellement, venaient de créer une armée navale forte de quarante-six vaisseaux. La flotte des Athéniens, commandée par Phormion, mit en déroute celle du Péloponèse, et lui prit douze navires.

Cette victoire fut le dernier triomphe qui signala l'administration de Périclès : ce grand homme mourut, selon Plutarque, de la peste, et, selon d'autres, de la consomption. La fin de sa vie avait été troublée par de grands chagrins : la contagion, qui s'était renouvelée, avait enlevé toute sa famille et une grande partie de ses amis ; victime de l'ingratitude d'un peuple auquel il avait consacré ses jours, il s'était vu dégradé par lui et condamné à une amende. Le repentir tardif de cette nation légère l'avait rappelé ; mais, s'il pardonna à ses concitoyens leur injus-

tice, il ne put reprendre avec le commandement son ancienne confiance et ses premières illusions. Aux portes de la mort, et respirant à peine, il entendait les magistrats d'Athènes, près de son lit, exhaler leur douleur, rappeler les actes de son administration, et compter ses nombreux trophées : « Mes victoires, dit-il en faisant un dernier « effort, sont l'ouvrage de ma fortune et la gloire de mes « compagnons d'armes : le mérite dont je m'honore le « plus est celui de n'avoir fait prendre le deuil à aucun « citoyen. »

Tant il est vrai qu'à l'heure dernière le prestige des actions éclatantes disparaît : le cœur ne conserve que le souvenir des bienfaits, et la vertu reste seule pour consoler la gloire.

Périclès avait gouverné quarante ans le plus inconstant des peuples ; Athènes fut florissante tant qu'il dirigea ses conseils. On peut le regarder comme un des plus célèbres orateurs, puisque Cicéron, qui leur sert de modèle, dit qu'il donna le goût de la parfaite éloquence. Sa politique sage était plus adroite qu'audacieuse : économe dans son intérieur, fastueux pour l'État, il n'employa les richesses qu'il avait conquises qu'à l'accroissement des forces de la république et à l'embellissement d'Athènes. Il la remplit de monuments magnifiques, et elle devint, par ses soins, l'ornement et la merveille du monde.

La renommée des grands hommes s'augmente par la médiocrité de leurs successeurs : l'envie se tait alors, et laisse sentir plus vivement leur perte. Après la mort de Périclès, deux citoyens se disputèrent l'autorité, et prirent tour à tour les rênes du gouvernement.

L'un était Cléon, homme vain, téméraire et agréable au peuple, parce qu'il parlait à ses passions et les partageait. Il exaltait toujours la puissance d'Athènes et méprisait celle de Lacédémone. La liberté, la justice, étaient toujours sur ses lèvres, l'injustice et la cupidité dans son cœur.

L'aristocratie lui opposait Nicias, qui avait commandé les armées avec quelque succès. Ses libéralités captivaient pour un temps la multitude, mais sa raison et ses talents étaient éclipsés par la timidité de son caractère. Le peuple veut être fortement ému, et le froid langage de Nicias pouvait rarement le retenir et le détourner des entreprises téméraires où Cléon l'entraînait par la violence de ses déclamations.

Les sages conseils de Périclès furent oubliés : si on les avait suivis, le Péloponèse, toujours attaqué par la flotte athénienne, se serait vu forcé de reconnaître la supériorité d'Athènes. Mais, ne se bornant plus à une défense légitime, la république révolta ses voisins par son ambition, sacrifia sa sûreté à des projets de conquêtes, et prépara sa ruine en voulant porter trop loin ses armes et sa domination; car, en fait de puissance, tout ce qui se divise et s'étend trop s'affaiblit.

L'Attique se vit ravagée une troisième fois : Lesbos se révolta; une victoire des Athéniens sur la flotte de Mitylène amena une suspension d'armes. On envoya de part et d'autre des députés aux jeux olympiques : les ambassadeurs athéniens n'y montrèrent que leur injustice, opposant sans pudeur l'intérêt à la raison, et le droit de la force au droit des gens.

Lesbos entra dans l'alliance de Sparte. Un grand armement des Athéniens répandit l'effroi dans le Péloponèse. Mitylène fut assiégée : les secours n'arrivèrent point à temps; elle se rendit. On prit mille des principaux citoyens de cette ville malheureuse, et le peuple athénien, abusant de sa victoire, les mit à mort; un décret barbare ordonna même le massacre du reste des habitants : on le révoqua au moment de l'exécution, mais le territoire de Lesbos fut partagé entre les citoyens d'Athènes.

Les Lacédémoniens ne montrèrent pas plus de générosité pour leurs ennemis : ils assiégeaient depuis longtemps Platée : cette place, dénuée de vivres, ne pouvait plus

prolonger sa défense ; une partie de ses habitants chercha son salut dans la fuite, le reste se rendit aux Spartiates, qui les firent égorger, emmenèrent leurs femmes en captivité, et détruisirent de fond en comble une ville dont le nom sacré rappelait la défaite des Perses et la gloire de la Grèce.

Corcyre fut dans ce temps le théâtre de pareilles horreurs. Les magistrats et les plus riches citoyens de cette ville avaient pris le parti de Corinthe : le peuple, voyant arriver soixante vaisseaux athéniens, massacra tous les partisans de l'aristocratie ; pendant un jour entier on se battit, on se tua dans toutes les maisons, et le sang coula jusqu'au pied des autels.

La cinquième et la sixième année de la guerre furent marquées par plusieurs incursions des Spartiates dans l'Attique et des Athéniens dans le Péloponèse. Athènes envoya Démosthène avec trente vaisseaux en Étolie : il y fut d'abord battu ; mais, revenant avec de nouvelles forces, il s'empara de Pyle en Messénie.

Les Lacédémoniens l'y attaquèrent par terre et par mer. Un corps considérable, composé de l'élite des citoyens de Sparte, descendit imprudemment dans la petite île de Sphactérie. Il y fut bloqué par les forces athéniennes. Les Lacédémoniens, sans vivres et sans espoir de secours, se virent contraints, pour sauver l'élite de Sparte, d'envoyer demander la paix à Athènes : c'était le moment le plus glorieux pour cette république ; elle pouvait consolider sa puissance, et terminer les maux de la Grèce. Nicias voulait qu'on signât la paix : l'impétuosité de Cléon entraîna le peuple, et la fit refuser.

Lacédémone, au désespoir, arma toute sa population et même les esclaves pour secourir les assiégés. Cléon se joignit à Démosthène, et entra dans Sphactérie. Les Spartiates se défendirent avec un courage digne de leur nom : mais on est toujours trahi par ceux qu'on opprime. Les Messéniens, leurs tributaires, les prirent à dos, et ils

furent enfin obligés d'abaisser leurs boucliers et de se rendre.

Les Athéniens dressèrent un trophée, et le souillèrent en massacrant cent vingt-huit des braves guerriers qu'ils avaient vaincus. Les autres furent conduits à Athènes et gardés en otage.

Ce fut dans ce temps qu'Artaxerce mourut. Xerxès II lui succéda, et fut bientôt tué par Sogdien. Celui-ci se rendit, par ses vices, l'objet de la haine de ses sujets : on l'égorgea. Ochus, son frère, monta sur le trône, et prit le nom de Darius Nothus. Sous son règne, la Perse perdit son éclat et son repos : les eunuques gouvernèrent, les troubles éclatèrent de toutes parts, l'Égypte se révolta, et les Perses en furent chassés.

Depuis huit ans, la Grèce, déchirée par la guerre intestine, était loin encore d'en prévoir la fin. Nicias, à la tête des forces athéniennes, s'empara de Cythère, de Thyrée, et mit à mort les Éginètes qui s'y étaient réfugiés. On peut dater de cette époque le commencement de la guerre de Sicile.

Les habitants de Léontium avaient envoyé demander des secours à Athènes contre Syracuse : on leur envoya vingt vaisseaux. Mais les Grecs de Sicile, craignant que des alliés si puissants ne devinssent leurs maîtres, prévinrent ce danger en faisant la paix.

Il s'était élevé dans Mégare un parti en faveur des Athéniens : le peuple soulevé voulait leur ouvrir ses portes. Brasidas, l'un des meilleurs généraux de Sparte, accéléra sa marche, et arriva dans Mégare assez promptement pour réprimer cette sédition et en prévenir les suites funestes. Il prit ensuite plusieurs villes de Thrace, et s'empara d'Amphipolis.

Thucydide, envoyé par Athènes pour la sauver, arriva trop tard. Cléon lui en fit un crime, et obtint son bannissement.

Les Athéniens éprouvèrent encore un autre échec. Les

généraux Démosthène et Hippocrate se laissèrent battre près de Délie par les Thébains, qui se rendirent maîtres de cette place.

Les trois années suivantes furent marquées par des pertes réciproques et des avantages balancés. Cette égalité de position porta les deux républiques à conclure une trêve d'un an. La paix aurait pu la suivre; mais l'orgueil des deux peuples, les prétentions des alliés, et surtout l'ambition de Brasidas et de Cléon firent recommencer la guerre. Cléon marcha avec une armée pour reprendre Amphipolis. Brasidas, qui connaissait son impétuosité, tendit un piége à son imprudence, l'attira dans une embuscade, le surprit, tomba sur son aile gauche, le mit en déroute, et lui tua six cents hommes. Cléon, obligé de prendre la fuite, fut atteint et tué par l'ennemi.

La victoire des Spartiates leur coûta peu d'hommes, mais ils firent une grande perte : Brasidas périt dans le combat. Sa mémoire fut honorée par des regrets universels; on le vantait comme héros devant sa mère : « Oui, dit cette « femme plus citoyenne que mère, mon fils avait du cou« rage ; mais Sparte a beaucoup de citoyens aussi braves « que lui. »

Les Spartiates donnèrent dans ce temps un affreux exemple de la dureté de leurs mœurs. La population des Ilotes augmentait et leur donnait de l'ombrage : ils firent appeler à Sparte les plus braves d'entre eux, sous prétexte de les mettre en liberté, et les égorgèrent sans pitié.

La mort de Cléon avait placé Nicias à la tête de l'administration : ses talents pour la guerre ne l'empêchaient pas d'aimer la paix. Les conjonctures étaient favorables à ses vues; Lacédémone voulait rendre la liberté à ses principaux citoyens pris à Sphactérie. La vanité des Athéniens était abattue par la victoire de Brasidas. Dans ces dispositions on négocia, et Nicias parvint à conclure un traité de paix et d'alliance pour cinquante ans : mais ce calme ne fut que passager; et l'ambition du jeune Alcibiade, trou-

blant bientôt la tranquillité publique, devint la cause d'une nouvelle guerre et de la ruine de sa patrie.

SUITE DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

(An du monde 3582. — Avant Jésus-Christ 422.)

Repos et allégresse des Athéniens. — Caractère d'Alcibiade. — Entretien de Socrate et d'Alcibiade. — Rupture de la paix par les intrigues et la ruse d'Alcibiade. — Bannissement d'Hyperbolus. — Députation des Éginètes à Athènes. — Armement en leur faveur. — Sacrilége attribué à Alcibiade. — Départ de l'armée athénienne. — Jugement d'Alcibiade en son absence. — Sa condamnation à mort. — Sa trahison envers sa patrie. — Siége de Syracuse. — Tableau de cette ville. — Commandement d'Hermocrate. — Siége de Syracuse. — Arrivée d'Alcibiade en Laconie. — Commandement de Gylippe. — Victoire d'Hermocrate. — Victoire de Nicias. — Son échec. — Sa demande de secours à Athènes. — Disette dans cette ville. — Nouvelle victoire de Gylippe et d'Hermocrate. — Arrivée de Démosthène avec des secours. — Défaite des Athéniens. — Leur retraite. — Reddition de Démosthène et de Nicias — Leur mort. — Intrigues d'Alcibiade. — Sa fuite à Sardes. — Révolution dans Athènes. — Rappel d'Alcibiade. — Il bat les Lacédémoniens. — Son arrestation à Sardes. — Sa fuite. — Sa victoire sur Tissapherne. — Il rentre dans Athènes. — Sa nomination de généralissime. — Marche religieuse en présence de l'ennemi. — Commandement de Lysandre. — Échec de la flotte athénienne. — Accusation de Thrasybule. — Bannissement d'Alcibiade. — Disgrâce de Lysandre. — Commandement de Callicratidas. — Vingt-sixième année de la guerre du Péloponèse. — Mort de Callicratidas. — Rappel de Lysandre. — Conseil d'Alcibiade. — Prise de la flotte athénienne. — Massacre de trois mille prisonniers. — Siége d'Athènes. — Traité de paix. — Fin de la guerre du Péloponèse. — Exil de Gylippe. — Honneurs rendus à Lysandre.

En ne consultant que les intérêts des peuples, on aurait cru qu'éclairés par de si longs malheurs, ils ne renouvelleraient jamais cette guerre désastreuse. La cessation de ce fléau portait le calme et la joie dans toutes les familles; on célébrait cette pacification sur tous les théâtres; les Athéniens faisaient dire aux chœurs de leurs tragédies que désormais les araignées fileraient leurs toiles sur leurs lances et sur leurs boucliers : mais l'amour-propre et l'ambition n'égarent pas moins les nations que les particuliers, et sont la source de presque toutes leurs fautes et de toutes leurs calamités.

Les armes étaient posées; mais le principe de la guerre

istait toujours : l'orgueil de Sparte et la vanité d'Athènes leur permettaient pas de renoncer au désir de la domination; et, malgré les efforts des citoyens prévoyants et ges, tels que Nicias, Socrate et Pausanias, l'ambition et s passions du jeune Alcibiade troublèrent continuellement paix par des querelles, des intrigues et des hostilités, et nouvelèrent bientôt l'embrasement général.

Alcibiade, cet homme trop célèbre pour le malheur de n pays, porta au plus haut degré beaucoup de vices et ielques vertus. Il était fils de Clinias; il descendait par n père d'Ajax et par sa mère d'Alcméon. Dès son enfance montra le courage d'un homme. On lui reprochait un ur d'avoir, en luttant, mordu comme une femme son lversaire; il répondit : « Je l'ai mordu, non comme une femme, mais comme un lion. »

Dans sa première jeunesse, son audace annonçait sa stinée : il bravait les mœurs et les lois comme les ennes. Étant entré dans une école, il demanda un ouvrage Homère; le maître lui ayant dit qu'il n'en avait pas, il i donna un soufflet. Entrant chez un autre professeur, pédant se vanta d'avoir un Homère corrigé de sa main : le maltraita encore plus, en lui disant qu'un homme qui iseignait les premières lettres aux enfants ne devait point r l'insolence de corriger le prince des poëtes.

Ses folles débauches, ses dépenses sans mesure, ses andaleusès amours faisaient le malheur de sa femme yparète : elle se retira chez ses parents, et s'adressa aux agistrats pour divorcer. Alcibiade, en plein jour, viola n asile, la prit dans ses bras, et l'emporta en traversant place publique sans que personne osât l'arrêter.

Mais s'il bravait l'opinion pour satisfaire ses passions, savait vaincre la volupté et changer ses mœurs quand ntérêt de son ambition l'exigeait : il couchait sur la ire et se nourrissait de brouet noir avec les Spartes; il passait les jours à cheval et les nuits à boire ec les Thraces; en Perse, il éclipsait les satrapes par

sa magnificence, et surpassait les Ioniens en mollesse.

Sa principale passion fut le désir de dominer : l'éclat de sa naissance et de ses richesses, les grâces de sa figure, la chaleur et l'adresse de son éloquence, son courage et ses talents pour la guerre, ses prodigalités surtout lui donnaient tous les moyens d'éblouir les esprits et de maîtriser les penchants d'un peuple dont il était l'idole. Comment n'aurait-il pas séduit la Grèce, puisqu'il séduisit le plus sage des hommes, Socrate?

Ce grand philosophe fit de vains efforts pour conduire à la sagesse cet indomptable caractère : il éclaira son esprit sans pouvoir réformer son cœur. Il connaissait tous ses vices, et prévoyait, dès la bataille de Potidée, qu'il ferait à la fois la gloire et le malheur d'Athènes; mais il ne put résister au charme que répandaient sur son élève tant de talents, d'éloquence, de grâces, de courage, d'esprit et de gaieté.

Il le fit souvent pleurer sur ses erreurs, mais sans pouvoir l'empêcher d'y retomber. Platon nous a conservé un de ses entretiens, dans lequel il cherchait à corriger la présomption de ce jeune ambitieux. Alcibiade, enivré de ses premiers exploits, se croyait déjà propre à commander l'armée : à peine sorti de l'enfance, il parlait de la conquête de la Perse, de la Sicile et de Carthage. Socrate, suivant son usage, après avoir caressé ironiquement son amour-propre, le força, par plusieurs questions, à avouer son ignorance complète sur les moyens de faire subsister une armée, sur les principes et les détails de l'administration et de la politique; et le voyant déconcerté : « Que penserait, lui dit-il, la reine de Perse, la fière Amestris, si on « lui disait qu'il existe dans Athènes un citoyen qui veut « lui faire déclarer la guerre et détrôner son fils? Elle « croirait sans doute que c'est un homme d'État habile, « un vieux général, intrépide et consommé, qui a mûri « tous ses plans, qui a prévu toutes les difficultés, et dont « les moyens sont tout prêts. Mais combien ne rirait-elle

« pas si elle apprenait que l'auteur de ce vaste projet est « un jeune homme de vingt ans, fier de sa bravoure, qui « ignore les éléments de la tactique et de l'administration, « et qui croit que le gouvernement des peuples est une « science infuse qu'on possède sans l'avoir apprise ! »

Alcibiade, humilié, mais non découragé, ajourna les projets de son ambition, étudia, travailla sans relâche, apprit l'art de tout vaincre, excepté lui-même, et devint aussi habile que dangereux. Dès qu'il parut dans les assemblées du peuple, il y fut écouté avec beaucoup de faveur. Mais l'expérience et la sagesse de Nicias balançaient son crédit et traversaient ses desseins : cet ancien capitaine détestait la guerre, quoiqu'il l'eût faite avec succès ; tous ses efforts tendaient au maintien de la paix. Alcibiade voulait la guerre, parce qu'elle lui offrait seule des moyens de gloire et d'autorité. Il parvint, par ses intrigues, à détacher les Argiens et les Éléens de l'alliance de Lacédémone. Athènes les soutint, et dès ce premier manque de foi et ces hostilités indirectes, on put regarder la paix comme rompue.

Sparte lui fournit bientôt un meilleur prétexte pour faire éclater la rupture. Les Lacédémoniens avaient promis de rendre le fort de Panacte : ils exécutèrent cette clause du traité, mais ils rendirent ce fort après l'avoir démoli. Les Athéniens en furent irrités. Alcibiade aigrissait le mécontentement ; mais Sparte envoya des ambassadeurs à Athènes pour terminer ce différend.

Nicias parvenait à calmer les esprits, quand une ruse d'Alcibiade fit tout échouer. Paraissant tout à coup changer de sentiment, il accueillit avec amitié les ambassadeurs de Lacédémone, s'attira leur confiance, et promit de les appuyer.

Ils lui apprirent qu'ils avaient de pleins pouvoirs pour signer un traité. Alcibiade, les trompant alors, leur dit : « Vous ne connaissez pas le peuple athénien ; s'il sait que « vous avez de pleins pouvoirs pour conclure, il pensera

« que vous voulez la paix à tout prix, et se croira en droit « d'exiger de dures conditions. Croyez-moi, soyez plus « prudents, et demain, dans l'assemblée du peuple, mon- « trez un simple désir de pacification; faites quelques « ouvertures comme de vous-mêmes, et prévenez le peuple « que vous n'avez point d'autorisation pour signer. Je « seconderai de mon mieux vos propositions. »

Ils le crurent, et le lendemain ils firent les ouvertures dont ils étaient convenus. Nicias ne manqua pas d'exhorter le peuple à la paix, de vanter la loyauté de Sparte, qui voulait prévenir la guerre par des conditions raisonnables que ses députés étaient autorisés à accepter.

Les ambassadeurs alors, suivant le conseil qui leur avait été donné, déclarèrent qu'ils n'avaient point de pleins pouvoirs pour terminer. Alcibiade, montant à la tribune, s'emporta contre eux, et leur reprocha d'être venus pour amuser les Athéniens par de fausses démonstrations et par des paroles de paix sans vouloir la conclure.

Les députés confus ne pouvaient plus rétracter ce qu'ils avaient dit publiquement. Nicias, déconcerté, croyait qu'ils l'avaient trompé. Le peuple était furieux : la conférence fut rompue; on renvoya les ambassadeurs, et la guerre recommença.

Les Athéniens se liguèrent avec les villes de Mantinée et d'Élée. Alcibiade, nommé général, fit des dégâts dans la Laconie. Cette campagne se passa en petits combats qui n'amenèrent aucun événement décisif.

Cependant les plus sages citoyens d'Athènes regrettaient la paix. Nicias leur déplaisait par le peu de force que montrait sa vertu, car il était austère dans ses principes et timide dans sa conduite. On craignait la témérité d'Alcibiade, et on lui reprochait la dissolution de ses mœurs.

Un citoyen ambitieux et méchant, nommé Hyperbolus, connaissant cette disposition des esprits, crut le moment favorable pour les perdre tous deux et s'élever sur leur ruine; mais les deux partis se réunirent contre lui, et le

firent bannir par l'ostracisme. Cette loi, créée pour écarter les hommes dont le grand mérite pourrait faire ombrage, tomba en désuétude dès qu'on l'eut appliquée à un citoyen aussi obscur qu'Hyperbolus.

Alcibiade prêtait trop, par sa conduite, par ses intrigues et par ses débauches, aux reproches de l'opinion publique pour ne point craindre les dispositions que montrait le peuple à s'occuper de ses moindres actions. Ce fut alors qu'il se servit, pour faire diversion aux attaques de ses ennemis, d'un moyen puéril en apparence, mais qui prouve à quel point il connaissait la légèreté des Athéniens : il avait un chien superbe et de grand prix ; il lui fit couper la queue ; et comme on lui disait qu'il était blâmé généralement pour avoir si ridiculement mutilé ce bel animal : « J'aime mieux, répondit-il, puisque le peuple s'occupe « de moi, qu'il me raille de cette action, et qu'il se taise « sur le reste. » Au surplus, il donna bientôt à ses compatriotes des matières plus graves d'intérêt et de critique.

Les Éginètes, peuple de Sicile, envoyèrent des députés à Athènes pour demander des secours contre la ville de Sélinonte, alliée de Syracuse : ils offraient de payer les troupes qu'on leur prêterait.

Cette demande augmenta la division des partis dans Athènes. Tous les hommes sages voulaient qu'on refusât les secours demandés. Nicias s'efforça de prouver au peuple toutes les difficultés et tous les dangers de cette expédition ; il lui annonça qu'elle aurait les suites les plus funestes : « Si nos armes sont heureures, disait-il, leur succès même « excitera la jalousie des autres nations, donnera des alliés « à Sparte, et fera réunir contre vous tant de forces qu'elles « renverseront votre puissance ; d'un autre côté, si le sort « nous est contraire, vous serez affaiblis par vos pertes, « vous ne pourrez résister à l'ennemi, qui est près de vous, « et vous aurez préparé votre destruction de votre propre « main. Pourquoi aller chercher si loin des maux dont à « peine on est guéri ? Faut-il enfin ruiner la république

« pour payer les profusions d'Alcibiade, les sept attelages « qu'il envoie aux jeux olympiques, les meubles de son « palais et le luxe de sa table royale? La guerre qu'on « vous propose est injuste; elle n'est ni utile ni nécessaire, « et je n'y vois d'autre avantage que celui de relever la « fortune épuisée d'Alcibiade. »

« Je n'ai point mérité, répondit le fils de Clinias, les re- « proches qu'on m'adresse. Ma vie a été dévouée jusqu'ici « à mes concitoyens; elle le sera toujours. Depuis le combat « de Potidée, il n'est pas de champ de bataille où je n'aie « versé mon sang pour ma patrie : je n'ai d'ambition que « pour elle, et je mets ma gloire à augmenter sa force, sa « puissance et sa renommée. On veut me faire un crime « de mes richesses : tout ce que j'ai est à mes concitoyens; « ma maison est la leur; ma table leur est ouverte; ma « fortune est un souvenir des victoires d'Athènes et le fruit « des services de mes ancêtres. Si l'on m'accuse d'un peu « de faste, j'ai toujours pensé, je l'avoue, que la magni- « ficence des particuliers faisait une partie de la gloire de « l'État : le luxe et l'urbanité d'Athènes lui ont attiré au- « tant d'amis que Sparte s'est fait d'ennemis par sa dure, « insolente et triste austérité. J'appuie la proposition des « Éginètes, et je conseille la guerre, parce qu'elle est tou- « jours juste lorsqu'elle est entreprise pour la liberté contre « la tyrannie.

« Cette guerre sera utile à votre fortune comme à votre « gloire : elle ne me fait point craindre les difficultés dont « on vous effraie; toutes les villes de Sicile, lasses de leurs « princes et de l'ambition de Syracuse, vous attendent, « vous ouvrent leurs portes, et vous recevront comme des « libérateurs.

« C'est en étendant au loin le bruit de vos armes, c'est « en prouvant jusqu'à l'extrémité de l'Europe votre puis- « sance sur les mers, que vous effraierez vos ennemis les « plus proches. Ce n'est point la pâle lumière d'une fausse « sagesse et d'une timidité déguisée en prudence, c'est

« l'éclat de la victoire qui peut seul frapper les yeux de « vos rivaux, et les forcer à reconnaître votre domination. « Enfin, puisque vous m'avez nommé général, si l'on craint « que l'ardeur de ma jeunesse ne me porte dans cette « entreprise à quelque démarche imprudente, associez-« moi Nicias, et vous n'aurez plus rien à redouter lorsque « mon courage sera éclairé par la prudence d'un guerrier « consommé, qui jusqu'à présent a réussi dans toutes ses « entreprises. »

Le peuple, insensible aux froids raisonnements de Nicias, et enthousiasmé par les flatteries et par l'éloquence d'Alcibiade, accéda aux demandes des Éginètes, ordonna l'armement destiné à les secourir, et nomma pour généraux Nicias, Alcibiade et Lamachus.

On fit avec célérité tous les préparatifs nécessaires; mais le jour fixé pour le départ de la flotte se montrait sous un sinistre augure; il coïncidait avec les fêtes de la mort d'Adonis. Toutes les femmes athéniennes, pour rappeler la douleur de Vénus, remplissaient la ville de leurs gémissements, et semblaient prédire les désastres dont Athènes était menacée.

Au moment où le peuple s'attristait déjà du choix qu'on avait fait par mégarde d'un jour si fatal, il apprit avec consternation que les statues de Mercure, placées aux portes des maisons, venaient d'être toutes mutilées dans la nuit. Les magistrats, excités par la clameur publique, firent de diligentes recherches pour découvrir l'auteur de ce sacrilége. Un esclave leur déclara qu'Alcibiade, plongé dans l'ivresse, avait commis cette impiété. Ils voulaient l'arrêter et le mettre en jugement; mais les matelots et les soldats, soulevés, jurèrent qu'ils ne partiraient pas sans lui.

Alcibiade demandait hautement qu'on lui fît son procès, protestant de son innocence, et représentant combien il serait injuste d'exiger qu'un citoyen sous le poids et l'inquiétude d'une accusation se chargeât de la conduite

d'une entreprise qui demandait d'une part tant de confiance, et de l'autre tant de liberté d'esprit. Mais le peuple, ne voulant pas différer le départ de l'armée, ajourna le jugement d'Alcibiade jusqu'à son retour.

La vanité des Athéniens eut une grande jouissance au départ de la flotte. L'armée était composée de six à sept mille hommes d'élite, portés sur cent trente-six vaisseaux de guerre; près de mille bâtiments marchands les suivaient. L'audace d'Alcibiade animait toutes ses troupes : leur ardeur, leur hilarité, leurs chants de guerre, qu'accompagnait le son des instruments, donnaient à ce spectacle l'air d'un triomphe. On était loin de prévoir que tous ces guerriers ne trouveraient en Sicile que leurs tombeaux, et que le rêve de la conquête de Syracuse serait terminé par la ruine d'Athènes.

L'armée arriva à Rhège : on n'y trouva pas l'argent promis par les Éginètes. Nicias, mécontent, voulait négocier au lieu de combattre. Lamachus prétendait qu'on pouvait terminer la guerre promptement, en profitant du premier effroi des ennemis et en marchant droit à Syracuse. Alcibiade proposa de s'étendre en Sicile pour grossir ses forces par le secours des Grecs établis dans cette île. Son avis l'emporta : il débarqua le premier, et par une attaque vive il se rendit maître de Catane.

Mais ses plus redoutables ennemis n'étaient pas en Sicile ; ceux qu'il laissait dans Athènes profitaient de son absence pour le perdre. Les magistrats poursuivaient toujours leurs informations sur le sacrilége. Plusieurs esclaves déposèrent qu'avant de mutiler les statues de Mercure, Alcibiade, à la suite d'un festin, avait parodié les mystères de Cérès ; que, dans cette scène scandaleuse, il remplissait les fonctions de prêtre, ordonnant à Théodore de faire les proclamations sacrées, et à Polysion de porter la torche.

Ces aveux, arrachés par les tortures ou payés par la haine, étaient reçus par la crédulité. Cependant un des

amis de l'accusé demandant à ces esclaves comment, dans l'obscurité de la nuit, ils avaient pu voir les coupables, ils prétendirent les avoir reconnus à la clarté de la lune. Il se trouva précisément qu'il n'y en avait pas eu à cette époque. L'imposture était évidente ; mais en vain la raison voulut la prouver : on n'écoute plus sa voix dès que celle du fanatisme se fait entendre.

Le peuple était furieux ; il voulait impatiemment une victime, et la galère de Salamine fut expédiée en Sicile pour ramener Alcibiade.

Il feignit d'obéir, demanda seulement de faire la traversée sur un bâtiment qui lui appartenait, arriva à Thurium, s'y cacha, et y trouva le moyen d'échapper aux poursuites de ses ennemis.

On raconte que, lorsqu'il marchait déguisé dans cette ville, un Athénien le reconnut et lui dit : « Eh quoi ! Alci-
« biade, tu ne te fies pas à la justice de ton pays ? — Je le
« ferais, répondit-il, s'il était question de toute autre chose ;
« mais pour ma vie je ne m'en fierais pas à ma propre
« mère, craignant que, par mégarde, elle ne mît dans
« l'urne la fève noire au lieu de la blanche. »

Lorsque le peuple athénien apprit sa fuite, la fureur fut au comble. On le condamna à mort, on confisqua ses biens, on ordonna à tous les prêtres et à toutes les prêtresses de le maudire. Une seule, nommée Théano, plus digne que les autres du sacerdoce, s'y refusa, disant « qu'elle était prêtresse des dieux pour faire des prières et non des imprécations, pour bénir les hommes et non pour les maudire. »

Alcibiade s'était réfugié dans Argos. Lorsqu'il apprit son arrêt, il dit : « Je saurai bien prouver aux Athéniens que
« je suis encore en vie. »

Il ne remplit que trop cette fatale promesse, et pour se venger d'une injuste condamnation, il commit le plus grand des crimes, celui de trahir sa patrie, et s'associa à ses ennemis pour sa ruine.

Comme l'élévation de son âme venait d'orgueil et non de vertu, il était loin de sentir que se venger de l'injustice de son pays, c'est la justifier.

La lenteur de Nicias, n'étant plus aiguillonnée par l'activité d'Alcibiade, lui fit perdre un temps précieux à Catane, et laissa renaître la confiance des ennemis, que l'arrivée de forces si imposantes avait d'abord troublés.

La campagne se passa en incursions et en petits combats sans importance. Les Syracusains, rassurés, attaquaient eux-mêmes les Athéniens, les provoquaient, et se moquaient de leur apparente timidité. Nicias, piqué de leurs railleries, s'irrita enfin, marcha avec toutes ses forces, et fit le siége de Syracuse.

Cette ville fameuse, située sur la côte orientale de Sicile, avait été fondée par Archias de Corinthe; sa population était nombreuse, son commerce étendu, ses troupes aguerries. Dans sa naissance elle avait été gouvernée républicainement; l'industrie et le courage de ses concitoyens étendirent peu à peu sa puissance.

Gélon, qui s'illustra d'abord par ses exploits, s'empara de l'autorité, se fit pardonner son usurpation par ses vertus et par la douceur de son règne; il étendit sa domination sur plusieurs contrées voisines, et consolida sa gloire par sa sagesse.

Ses successeurs ne l'imitèrent pas; ils firent haïr la tyrannie, et Syracuse reprit sa liberté. Lorsque les Athéniens l'attaquèrent, Hermocrate brillait dans son sénat et commandait ses troupes. Il se montra par ses talents et par son courage, dans cette grande circonstance, digne de sa place et de la confiance de sa patrie.

En admirant les merveilles que produisait l'esprit inventif des Grecs, leur amour pour la gloire et leur courage héroïque, on ne peut que déplorer l'aveuglement des hommes; ils abusent des dons les plus précieux, et, aveuglés par leurs passions, ils se servent de leurs propres armes pour se détruire.

La Grèce, si riche en talents, en législateurs, en sages, en héros, délivrée de Xerxès, faisait trembler l'Asie, et semblait devoir éclairer l'Europe qu'elle couvrait de ses brillantes colonies. Une partie de l'Italie et toute la Sicile étaient devenues grecques; les arts et la liberté se répandaient partout: leur union devait consolider ces conquêtes de la civilisation; mais l'ambition, la discorde et le luxe détruisirent l'ouvrage des lumières, introduisirent dans un lieu la mollesse, dans l'autre la tyrannie, partout l'égoïsme, et préparèrent de loin le triomphe de la puissance romaine, qui soumit successivement à son joug tous ces peuples divisés.

Nous avons vu que Syracuse, ne mettant point de bornes à son ambition, voulait assujettir Léontium, Égeste et toute la Sicile, et qu'elle avait attiré par là dans son sein les armes d'Athènes. Elle n'avait point de secours à espérer des Grecs de l'Italie, moins ambitieux, mais dont la force était perdue et minée par les voluptés.

La célèbre Sybaris, fondée par les Achéens, dominant autrefois sur vingt-cinq villes, s'était laissé corrompre par la richesse. Son seul nom est resté immortalisé par ses vices; sa mollesse fut telle, qu'on y décernait des prix à ceux qui inventaient de nouvelles voluptés. Ses lâches habitants, facilement vaincus par les Crotoniates, virent leur cité détruite. Les Athéniens bâtirent sur ses débris la ville de Thurium, qui reçut ses lois de Charondas, disciple de Pythagore.

La morale de ce législateur était très-sévère: il excluait du sénat tout homme qui se serait marié deux fois; la calomnie était soumise à des peines infamantes; on punissait d'une amende toute liaison avec les méchants; les poltrons étaient condamnés à paraître en public avec des habits de femme. Charondas, frappé du danger des innovations et des révolutions, avait ordonné que tout homme qui voudrait proposer une nouvelle loi se présentât dans l'assemblée du peuple une corde au cou; et on le pendait si la

loi n'était pas jugée bonne, nécessaire et adoptée. Revenant un jour de poursuivre des voleurs, il entra, par mégarde, tout armé dans l'assemblée du peuple, ce qui était défendu. Les citoyens lui reprochèrent d'enfreindre lui-même ses lois. « Loin de les violer, répondit-il, je les scel« lerai de mon sang. » Et il se tua.

Thurium relâcha peu à peu les liens de cette législation rigide; ses mœurs s'amollirent; mais elle conserva longtemps la haine des innovations, l'amour de la paix, et resta tranquille au milieu des querelles qui agitaient les peuples voisins.

Un autre disciple de Pythagore, Zéleucus, avait été le législateur des Locriens. Conduisant les hommes à la connaissance de la Divinité par la contemplation de ses œuvres et par l'admiration de l'ordre qui règne dans l'univers, il prescrivait, pour honorer les dieux, plus de vertus que de sacrifices. Son code de lois était un code de morale. Voulant éteindre l'esprit de haine qui éternise les discordes civiles, il recommandait à ses concitoyens de se conduire à l'égard de leurs ennemis comme devant les avoir bientôt pour amis. Pour bannir le luxe de la république, il ne le permit qu'aux courtisanes.

Tous les peuples de la grande Grèce vivant dans ces dispositions pacifiques, les Syracusains ne devaient en attendre aucun secours considérable. Ils pouvaient en espérer davantage de quelques peuples de la Sicile; mais, s'ils y trouvaient des alliés, ils y trouvaient aussi des ennemis que leur esprit de domination avait irrités. D'ailleurs les colonies grecques, en Sicile, suivaient assez ordinairement les passions de leurs métropoles : la discorde, qui agitait celles-ci dans la Grèce, et qui les rangeait dans le parti de Sparte ou d'Athènes, s'étendait au loin, et portait en Sicile les mêmes dissentiments et des haines pareilles.

Les anciens habitants de la Sicile furent les Lestrigons et les Cyclopes. Quelques Troyens y fondèrent la ville d'Égeste, que les Latins nomment Ségeste. Les Phéniciens éta-

blirent des colonies sur la côte qui regarde Carthage ; ce qui donna dans la suite de grands moyens aux Carthaginois pour étendre leur puissance dans cette île.

Les premiers Grecs établis en Sicile furent les Chalcidiens, de l'Eubée, qui fondèrent Naxos, Léontium et Catane. Les Corinthiens, comme nous l'avons vu, jetèrent les fondements de Syracuse. Les Mégariens bâtirent Mégare ou Hybla, dont le miel était si renommé, et ensuite Sélinonte et Agrigente. Les Messéniens fondèrent la ville de Messine, et les Syracusains celles d'Acre, de Clazomène et de Camarine.

On peut juger par ce tableau que Syracuse, ayant à ses portes moins d'alliés que d'ennemis, se trouvait livrée à ses propres forces, et devait s'attendre à succomber sous la puissance d'Athènes, si Sparte ne lui envoyait un prompt secours.

Cependant sa nombreuse population, la force de ses remparts, une armée aguerrie et une flotte nombreuse, présentaient aux efforts de Nicias des obstacles imposants, et qui exigeaient de ce général beaucoup d'activité et de courage. La ville était divisée en trois quartiers ; celui qu'on appelait l'Ile, situé au midi, communiquait au continent par un pont ; les maisons de l'Achradine se prolongeaient sur le bord de la mer ; derrière ce quartier, celui d'Étique s'étendait parallèlement. Tous deux étaient défendus par de hautes murailles flanquées de tours et par des fossés profonds. Syracuse avait deux ports ; le circuit du plus grand avait une étendue de deux lieues. Nicias, ayant par une fausse attaque attiré l'ennemi du côté de Catane, débarqua à Olympie, et arriva sans obstacles devant les murs de Syracuse. Mais bientôt les Syracusains, réunissant toutes leurs forces, sortirent de leurs ports, et livrèrent bataille à Nicias : elle fut longue et sanglante : les Athéniens remportèrent la victoire, et forcèrent les ennemis à se renfermer dans leurs murs.

Nicias, au lieu de profiter de l'épouvante que cette dé-

faite répandait dans la ville, se retira à Catane pour y réparer ses forces, et envoya demander à Athènes de l'argent et des vivres.

Cette lenteur laissa aux Syracusains le temps de se rassurer. Leur général, Hermocrate, raffermit leur courage, et l'on fit partir des députés pour implorer le secours de Sparte et de Corinthe. Le moment était favorable. Alcibiade, enflammé du désir de la vengeance, avait quitté Argos pour offrir ses services à Lacédémone contre sa patrie; arrivé en Laconie, il acquit bientôt un inconcevable crédit sur les Lacédémoniens, dont il prit les mœurs. Ce n'était plus ce brillant Athénien, entouré de courtisanes dans un palais somptueux, éblouissant les regards par sa parure, passant les nuits dans des festins; mais un dur Spartiate, vêtu grossièrement, nourri de brouet, luttant avec la jeunesse, méditant avec les vieillards, grave dans son maintien, laconique dans ses discours, et plus animé contre Athènes que ses vieux ennemis.

Il persuada aux Lacédémoniens d'envoyer promptement une armée en Sicile sous le commandement de Gylippe, d'attaquer en même temps Athènes, et, pour ne point rendre cette invasion aussi infructueuse que les précédentes, de fortifier le poste de Décélie, dont il connaissait mieux que personne la position.

Ce fut ainsi que sa funeste et perfide habileté prépara et décida la ruine d'Athènes; il y contribua même par ses armes comme par ses conseils.

Les Syracusains, ranimés par l'espoir d'être secourus, redoublèrent d'activité, et, tandis que leurs travailleurs ajoutaient des fortifications nouvelles aux anciennes, Hermocrate exécuta une vive attaque contre les Athéniens près de Catane, les surprit et brûla leur camp.

Il ne fallait rien moins qu'un pareil échec pour tirer Nicias de sa léthargie. Ce général, toujours lent à se décider, mais ardent dès qu'il était en action, réunit ses forces, repoussa les ennemis, marcha sur Syracuse, établit sa flotte

à Thapsa près de cette ville, livra une nouvelle bataille, défit les ennemis, éleva un trophée, et entoura Syracuse de retranchements qui la privaient de toute communication avec le dehors.

Continuant à pousser ses avantages, il s'empara du fort de l'Épipode, situé sur une montagne qui dominait la ville. En vain les Syracusains voulurent le reprendre; il repoussa leurs efforts. Les deux flottes se battirent : Lamachus périt dans ce combat; mais les Athéniens furent vainqueurs, et Nicias se rendit maître du grand port.

Le succès décide les faibles; la victoire trouve toujours des alliés : plusieurs peuples de Sicile vinrent augmenter les forces des assiégeants. Syracuse, consternée et se croyant perdue, demanda à capituler. Les articles étaient réglés ; on était près de les signer, lorsque tout à coup Gylippe parut avec l'armée lacédémonienne.

Nicias avait négligé d'opposer des obstacles à leur débarquement : l'ardeur et le courage des Syracusains se ranimèrent à la vue de leurs libérateurs : ils sortirent en foule de leurs murs, renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent sur leur passage, et se réunirent aux Spartiates : alors tous ensemble marchèrent avec impétuosité contre l'Épipode et le prirent d'assaut.

Nicias perdit beaucoup de monde dans ce combat, et se retira sur le cap de Plemmyre, qu'il fortifia. Les flottes se livrèrent bientôt deux batailles sanglantes. Dans un premier combat, les Athéniens eurent l'avantage; mais dans le second leur aile gauche fut enfoncée et mise en déroute.

Malheureusement la morale est presque toujours exclue de la politique, et les États se croient plus dispensés que les particuliers de garder leur foi. La victoire de Gylippe changea les dispositions des peuples de Sicile, et la plupart des alliés d'Athènes, passant dans le parti de Sparte, se déclarèrent pour Syracuse.

Nicias écrivit des lettres pressantes à Athènes pour demander son rappel ou du secours : on refusa sa démission.

Ménandre et Euthydème partirent pour le soulager dans ses travaux. Eurymédon lui amena dix galères chargées de vivres et d'argent : enfin on annonça que Démosthène, destiné à remplacer Lamachus, allait partir incessamment avec des forces considérables.

Cependant Agis, roi de Sparte, suivant les conseils d'Alcibiade, entra dans l'Attique, la ravagea, fortifia Décélie à six lieues d'Athènes, et, dans cette position, ôta aux Athéniens toute possibilité de recevoir les produits de leurs mines et les revenus de leurs terres.

Athènes souffrit tous les maux de la plus extrême disette. Les esclaves désertaient en foule; le peuple éclatait en plaintes; l'ennemi menaçant la ville par des attaques continuelles, les citoyens se voyaient obligés de monter la garde jour et nuit.

Pendant ce temps, Gylippe et ses alliés redoublèrent d'efforts contre Nicias. Ils attaquèrent d'abord Plemmyre avec quatre-vingts galères: elles soutinrent un grand combat qui ne fut point encore décisif; mais le lendemain Gylippe prit le fort d'assaut, et s'empara de tout l'argent et des munitions qu'il renfermait.

Les Athéniens se vengèrent de cet échec en détruisant onze galères ennemies, et se retirèrent dans une petite île près de la côte. Le moment qui devait décider du sort d'Athènes et de Syracuse était arrivé. Hermocrate, Gylippe et leurs alliés, ayant réuni toutes leurs forces, vinrent présenter la bataille aux Athéniens. Nicias voulait attendre l'arrivée des secours promis : pour cette fois, la temporisation était sage; mais la jalousie de Ménandre et d'Euthidème les porta à s'opposer à son avis. L'impatience athénienne les seconda : Nicias se vit forcé de combattre. Il fut défait, perdit ses galères, et sa flotte découragée prit la fuite. Le lendemain celle de Démosthène parut; il amenait soixante-treize galères et huit mille hommes.

Syracuse, effrayée, se montrait disposée à traiter : Nicias l'apprit par des intelligences qu'il avait dans la ville;

il conseilla d'attendre et de négocier. Mais Démosthène ne voulait pas être venu de si loin sans combattre; il reprocha à Nicias sa timidité, enflamma par sa véhémence les esprits de l'armée, et fit décider l'assaut.

On enfonça d'abord les ennemis; mais au moment où l'on se croyait sûr de la victoire, les troupes de Thèbes survinrent et rétablirent le combat. Une terreur panique s'empara des Athéniens; la nuit augmenta le désordre; ce ne fut plus qu'une déroute: les soldats, poursuivis par l'ennemi, jetaient leurs armes et se laissaient massacrer sans résistance. Le carnage fut affreux: la perte se monta à plus de huit mille hommes: le reste de l'armée se sauva dans des marais.

Un nouveau secours, arrivé à Gylippe sur ces entrefaites, augmenta le découragement. On voulait se retirer; mais les Syracusains coupaient la retraite par terre et par mer. Eurymédon périt en livrant un combat; ses galères échouèrent dans le fond du golfe.

L'intrépidité de Nicias redoublait avec le péril; il repoussa les efforts de Gylippe. Cependant, pour lui enlever sa dernière ressource, les Syracusains avaient fermé le grand port avec des chaînes de fer. Les Athéniens, se voyant investis et sans vivres, se déterminèrent à livrer un dernier combat. Nicias remplit cent dix galères de soldats, et jeta le reste de ses troupes sur le rivage.

Les galères athéniennes se précipitèrent sur les chaînes pour les briser; celles de Syracuse accoururent pour s'y opposer. Les deux armées se mêlèrent et s'entassèrent tellement dans un lieu étroit que toute manœuvre devint alors impossible: on se joignait bord à bord, on combattait corps à corps comme sur terre.

Après plusieurs heures d'une mêlée furieuse et d'une lutte opiniâtre, la flotte des Athéniens, battue, fut repoussée et poursuivie sur le rivage, où ils abandonnèrent tous leurs vaisseaux.

L'armée voulut alors se retirer par terre; mais on prit

trop tardivement ce parti; tous les passages étaient gardés. Bravant ces obstacles, après avoir abandonné en gémissant les malades et les blessés à la fureur de l'ennemi, on se mit en marche : malgré la consternation que causait cet affreux désastre, la retraite se fit d'abord en bon ordre, quoiqu'on fût toujours harcelé par la cavalerie.

La nuit, on crut devoir changer de route : l'arrière-garde, commandée par Démosthène, s'égara dans l'obscurité; elle fut attaquée, investie; et, après une longue défense, Démosthène se vit contraint de se rendre avec les six mille hommes qu'il conduisait.

Nicias, poursuivant sa marche, traversa une rivière et établit son camp sur une hauteur. Bientôt, entouré par des forces ennemies, il négocia, offrit de payer les frais de la guerre, et de donner des otages. Pour toute réponse on l'attaqua : ne cherchant plus de salut que dans son courage, il enfonça les ennemis, et se retira sur les bords du fleuve Asinare.

Là, les soldats, accablés de fatigue et de soif, voulant se désaltérer, furent massacrés en grand nombre dans le fleuve par les Syracusains qui les pousuivaient. Nicias, ne pouvant plus rétablir l'ordre, se rendit à Gylippe, à condition qu'on épargnerait le reste des troupes.

Le nombre des prisonniers était prodigieux. Les Syracusains retournèrent en triomphe dans leur capitale : tous les arbres de la route furent érigés en trophées et chargés des armes des vaincus.

Le sénat et le peuple de Syracuse délibérèrent sur leur sort. La foule demandait la mort des captifs : Nicolaüs, vieillard vénérable, fit un discours touchant pour prouver aux Syracusains qu'une vengeance si atroce déshonorerait leur victoire. Dioclès entraîna les suffrages, et fit envoyer au supplice Nicias et Démosthène.

On renferma les autres captifs dans de vastes carrières, où ils ne recevaient pour toute nourriture qu'un peu de fa-

rine et d'eau. La plus grande partie mourut de misère ; on vendit le reste comme esclaves.

Tel fut le dénoûment de cette fatale guerre, conseillée par la vanité d'Alcibiade, et rendue si funeste par sa trahison. Elle ne justifia que trop le mot de Timon, fameux par sa haine contre les homme. Ce misanthrope farouche, voyant les progrès du crédit d'Alcibiade dans sa patrie, lui dit un jour : « Courage, mon fils, continue de t'agrandir, « et je te devrai la perte des Athéniens ! »

Au moment où Athènes voyait ses campagnes ravagées, ses mines envahies, ses murs menacés par les Spartiates, elle apprit la mort de Nicias, de Démosthène, et la destruction totale de ses flottes et de ses armées.

Le peuple, consterné, sans galères, sans argent, sans soldats, ne pouvait compter sur l'appui de ses alliés, qui n'avaient subi que forcément son joug, et qui n'étaient attachés qu'à sa fortune : aussi ils abandonnèrent Athènes dès qu'ils la virent vaincue. Les peuples de Thrace, d'Ionie, ceux de l'Eubée, de Chio, de Lesbos, se mirent sous la protection de Lacédémone, et trouvèrent son parti le plus juste, parce qu'il devenait le plus fort.

Quelques villes d'Asie, plus courageuses et plus clairvoyantes, demeurèrent fidèles.

Tissapherne, gouverneur de Lydie pour le roi de Perse, et Pharnabaze, satrape de l'Hellespont, promirent des subsides aux Spartiates s'ils voulaient les aider à priver ces villes de leur liberté, et détruire ainsi les derniers alliés d'Athènes.

Sparte y consentit au mépris des lois de Lycurgue : le désir de dominer lui fit recevoir l'or étranger, et elle s'arma contre la liberté grecque. C'est ainsi que la cour de Perse, vaincue par les armes de la Grèce, mais triomphante par l'intrigue, profita des divisions de ses ennemis pour les corrompre et les abaisser.

Alcibiade se voyait plus vengé qu'il ne l'avait espéré : la vengeance n'est une jouissance que dans l'éloignement ;

dès qu'elle est satisfaite, elle déchire l'âme dans laquelle elle n'a pas effacé toute trace de vertu.

Dès qu'Alcibiade vit Athènes au bord de sa ruine, son amour pour son pays se réveilla : pour empêcher le triomphe complet de Sparte, il traversa les négociations de Tissapherne, et multiplia les intrigues pour en retarder le succès. Il y serait peut-être parvenu, tant il avait de crédit sur le peuple lacédémonien ; mais il s'était attiré la haine d'Agis, roi de Sparte, dont il avait séduit la femme, Timéa. Cette reine, trop passionnée pour être prudente, fit éclater cette coupable liaison : son scandaleux aveuglement fut tel, que, devant ses amis, elle donnait à son enfant, Léotychide, le nom de son amant. Agis, justement irrité, profita pour perdre Alcibiade de ces imprudences et de l'enthousiasme que le peuple montrait pour lui : il parvint à exciter la jalousie du sénat, celle des éphores, et prit avec eux des mesures pour se défaire d'un homme si remuant.

Alcibiade, averti du danger qui le menaçait, se sauva à Sardes, et changeant tout à coup de système, de mœurs, de costume et de langage, il devint en peu de temps le favori de Tissapherne.

Maître de l'esprit de ce satrape, il l'engagea à tenir la balance entre Athènes et Sparte, en lui prouvant que la ruine d'une de ces villes mettrait l'autre en état de disposer de toute la Grèce contre la Perse.

Ces intrigues laissant aux Athéniens le temps de respirer, ils levèrent des soldats, construisirent des galères, et firent rentrer plusieurs villes dans l'obéissance. Ils apprirent alors que Tissapherne faisait venir cent cinquante vaisseaux phéniciens pour les joindre à la flotte persane : une force si considérable pouvait, suivant le parti que prendrait le satrape, écraser Athènes ou la délivrer des Lacédémoniens.

Le peuple athénien se repentit alors d'avoir maltraité Alcibiade, dont il redoutait la dangereuse influence. Celui-

ci profita de cette circonstance, et fit dire sécrètement à ses concitoyens qu'il leur procurerait l'alliance de Tissapherne, pourvu qu'on détruisît la démocratie dans Athènes.

Le peuple, indigné, s'opposa d'abord vivement à cette révolution; mais le danger était imminent, les ressources nulles. Le parti démocratique fut obligé de consentir à tout pour sauver l'État.

On envoya Pisandre et dix députés à Sardes pour traiter avec Tissapherne et avec Alcibiade. Le satrape exigeait impérieusement qu'Athènes abandonnât toute l'Ionie : les Athéniens n'y voulaient pas consentir. Fatigué de ces lenteurs, Tissapherne conclut une alliance avec Lacédémone, qui promit formellement de céder au roi de Perse les provinces grecques d'Asie.

Cependant la révolution commencée dans Athènes s'acheva : la démocratie fit place à l'oligarchie, et le gouvernement de la république fut confié, avec un pouvoir absolu, à quatre cents citoyens pris dans la classe la plus opulente. Le sénat résistait encore ; mais les quatre cents magistrats nommés entrèrent dans le lieu des séances, armés de poignards, et forcèrent les sénateurs à se disperser.

Cet acte de violence fut suivi d'une cruelle proscription : on emprisonnait, on égorgeait les partisans de la démocratie, on pillait leurs biens, et les nouveaux magistrats se montraient plus cruels pour le peuple que ses ennemis.

L'armée, qui était à Samos, apprenant ces atrocités, se révolta, déposa ses chefs, et mit à leur place Thazile et Thrasybule. Ils rappelèrent Alcibiade, qu'ils nommèrent leur général.

Les Lacédémoniens, au lieu de profiter de ces troubles et d'attaquer promptement Athènes, portèrent leurs armes dans l'Eubée, et s'en emparèrent. Cette faute sauva pour le moment les Athéniens ; ils reprirent courage, con-

firmèrent le rappel d'Alcibiade, et déposèrent les quatre cents magistrats qui avaient tant abusé de leur pouvoir précaire.

Alcibiade ne voulut point rentrer dans Athènes avant d'avoir réparé ses torts par des services, et ses trahisons par des victoires : à la tête de quelques vaisseaux ioniens, il se joignit à la flotte athénienne, attaqua impétueusement les Lacédémoniens près d'Abydos, les défit complétement, et leur prit plus de trente vaisseaux.

Après cette victoire, il courut à Sardes avec son audace et son imprudence accoutumées, pour voir Tissapherne, et pour jouir devant lui de son triomphe. Le satrape le fit arrêter ; mais il corrompit quelques gardes, en tua d'autres, se sauva, remonta sur sa flotte, et, après s'être réuni à Théramène et à Thrasybule, il marcha vers Cyzique avec quarante vaisseaux.

Le satrape Pharnabaze et Mindare de Sparte commandaient dans ces parages des forces très-supérieures aux siennes. Il n'approcha d'abord des ennemis qu'avec la moitié de ses vaisseaux, pour les attirer loin de la côte en leur inspirant une trompeuse confiance.

Ce qu'il avait prévu arriva : voyant le petit nombre de ses bâtiments, ils coururent sur lui en désordre, comptant sur une victoire prompte et facile ; mais peu de temps après que le combat fut commencé, le reste de la flotte athénienne parut, tomba sur les Perses et les Spartiates, et les mit en fuite. Profitant de cet avantage, Alcibiade débarqua promptement sur la côte, battit Pharnabaze, fit un grand carnage des ennemis, et tua de sa propre main Mindare, général des Lacédémoniens.

Cependant le roi Agis s'était avancé avec une flotte près d'Athènes. Thrasile le combattit et le força à se retirer. Mais, quelque temps après, la flotte de Tissapherne lui fit éprouver un échec, et il prit le parti de rejoindre Alcibiade ; dans sa route, il s'empara de quatre vaisseaux syracusains.

Alcibiade, ayant ainsi réuni toutes les forces d'Athènes, marcha contre Tissapherne, et lui livra une grande bataille ; l'armé persane et phénicienne fut battue et presque détruite.

Cette victoire rendit les Athéniens maîtres de la mer de l'Hellespont, et répandit un tel effroi dans Lacédémone qu'elle demanda la paix.

La haine des Athéniens était trop animée pour être prudente ; ils manquèrent cette occasion de relever solidement leur puissance, et refusèrent toute négociation.

L'année suivante, Alcibiade fit la conquête de Chalcédoine, de plusieurs autres places, battit encore Pharnabaze, et revint enfin à Athènes avec des vaisseaux chargés de lauriers, de captifs et de butin.

Rien ne peut se comparer à l'éclat de cette entrée triomphale. Athènes, qui s'était crue perdue, se retrouvait victorieuse : les hommes faisaient éclater violemment leurs transports par des cris ; les femmes, les vieillards, les enfants exprimaient leur joie par des larmes. Alcibiade fut reçu comme un héros, comme un libérateur, et presque comme un dieu.

Rassemblant le peuple, il voulut se justifier de l'ancienne accusation portée contre lui ; mais la fortune l'avait absous ; on cassa le décret qu'il l'avait banni, et on ordonna aux prêtres de révoquer leurs malédictions. Un seul s'y refusa, disant qu'il n'avait maudit qu'un sacrilége, et que, si Alcibiade était innocent, l'anathème ne tombait pas sur lui.

Le peuple, dans son ivresse, ne se contenta pas de rendre au vainqueur ses droits et ses biens, oubliant que Miltiade n'avait pu obtenir une couronne de laurier, il donna au banni une couronne d'or, et lui confia le commandement général des forces de terre et de mer.

L'enthousiasme pour Alcibiade allait toujours croissant : on pensait à le faire roi ; mais les plus sages citoyens, redoutant cette nouvelle tyrannie qui détruirait à

jamais leur liberté, pressèrent le départ des cent vaisseaux qu'il commandait. Comme il aimait encore plus la gloire que l'autorité, il obéit; mais avant de s'embarquer, il fit une action digne de son audace et très-agréable aux Athéniens.

Depuis longtemps les Lacédémoniens occupaient la campagne ; on était obligé de se rendre par mer à Éleusis pour y célébrer les mystères : l'époque de ces fêtes arrivée, Alcibiade, bravant les ennemis, voulut qu'on suivît l'ancienne coutume, et fit passer dans la plaine les pontifes, le peuple et le cortége au milieu d'une haie de soldats. Cette pompe religieuse et cette témérité guerrière imposèrent aux Spartiates, qui n'osèrent ni interrompre la marche, ni troubler la cérémonie.

Une si heureuse hardiesse redoubla l'enthousiasme du peuple pour son héros ; mais il ne tarda pas à éprouver de nouveau l'inconstance de ce peuple frivole, qui passait si rapidement de la colère à la tendresse et de l'amour à la haine.

Lacédémone, menacée de se voir attaquée à son tour, voulut opposer à Alcibiade un adversaire digne de lui, et donna le commandement de ses flottes à Lysandre, de la famille des Héraclides.

Lysandre était brave, habile, ambitieux, insinuant, et fait pour arriver au plus haut degré de gloire, si ses vertus avaient égalé ses talents.

Dans ce temps le roi de Perse, Darius, animé contre Athènes, envoya son fils, le jeune Cyrus, à Sardes, avec l'ordre de surveiller la conduite de Tissapherne, dont le sytème tendait à protéger tantôt Sparte, tantôt Athènes, afin de prolonger leur division pour augmenter leur faiblesse.

Lysandre, informé de ces circonstances, arriva à Sardes, flatta l'amour-propre du jeune Cyrus, et gagna sa faveur par son adresse. Le prince, qui voulait s'assurer d'un appui pour monter au trône, se déclara ouvertement en fa-

veur de Sparte, et prodigua ses trésors, afin d'augmenter la paye de l'armée de Lysandre.

Cette augmentation de solde lui attira beaucoup de monde, et fit même déserter un grand nombre de matelots athéniens.

Lysandre, trouvant de cette sorte en Asie toutes les ressources nécessaires, établit son arsenal à Éphèse.

Alcibiade, obligé de chercher des secours, débarqua en Ionie pour y ramasser quelque argent; et comme il laissait le commandement de la flotte à Antiochus, dont les talents lui inspiraient peu de confiance, il lui défendit de combattre pendant son absence. Antiochus n'exécuta point cet ordre; il s'approcha avec sa galère des Lacédémoniens et les provoqua par des railleries et des menaces: ils sortirent de la rade et coururent sur lui. Ses vaisseaux marchèrent à son secours; l'affaire devint générale : il fut battu et perdit quinze galères.

Alcibiade, irrité de cet échec, voulut prendre sa revanche, rassembla des vaisseaux à Samos, et présenta la bataille à Lysandre, qui l'évita avec prudence. Les ennemis d'Alcibiade, dans Athènes, n'avaient été que comprimés; leur haine profita de la défaite de la flotte pour éclater : Thrasybule l'accusa devant le peuple; il lui reprocha d'avoir abandonné ses vaisseaux, et d'entretenir des intelligences coupables avec les satrapes.

Le peuple, toujours crédule quand l'envie parle, et toujours sévère contre le malheur, condamna de nouveau au bannissement le guerrier qu'il avait voulu, peu de temps auparavant, porter au trône. On refusa d'entendre sa défense, et il fut obligé de se réfugier dans la Chersonèse.

Lysandre profita de cet événement, conquit plusieurs villes et y établit le gouvernement aristocratique. Ses services furent presque aussi mal récompensés à Sparte que ceux d'Alcibiade l'avaient été à Athènes. Les républiques sont ingrates, parce qu'elles craignent tout ce qui s'élève.

Le commandement de la flotte lui fut ôté et donné à Callicratidas. Les Athéniens remplacèrent Alcibiade par Conon. Lysandre se vengea bassement de l'injustice qu'il éprouvait, et renvoya dans la ville de Sardes tout ce qui restait d'argent pour la paye des troupes. Cyrus l'approuva, comme s'il avait prêté ce secours à un homme et non à la république. En vain Callicratidas voulut lui faire des représentations, le prince les rejeta avec une hauteur humiliante. Callicratidas, blessé par l'orgueil persan, forma le projet de réconcilier les Grecs, afin de tourner leurs armes contre l'ennemi commun. Mais il faut plus de temps et d'efforts pour éteindre la haine que pour l'allumer, et le sort ne lui permit pas de consommer cette heureuse révolution.

La vingt-sixième année de la guerre du Péloponèse commença. Conon se vit bloqué par Callicratidas dans la baie de Mytilène. Athènes envoya à son secours cent cinquante vaisseaux. Callicratidas, quoique beaucoup moins fort, les attaqua : son premier choc fut si impétueux qu'il en coula bas plusieurs ; mais le sien se trouvant accroché par celui du fils de Périclès, il fut entouré et tué après avoir fait des prodiges de valeur.

Sa mort découragea ses troupes : le désordre se mit dans l'armée lacédémonienne ; elle prit la fuite après avoir perdu cinquante vaisseaux.

Ce combat, donné près des Arginuses, releva les espérances des Athéniens : ils dressèrent un trophée sur la côte. Leurs généraux, trop pressés de suivre les opérations, négligèrent d'exécuter les ordres de Conon et d'enterrer les morts. Le peuple d'Athènes, à la fois léger, superstitieux et cruel, mit en jugement ces braves guerriers, et dix d'entre eux furent condamnés à mort.

Sparte se consola de sa défaite par la gloire que ses guerriers s'étaient acquise en combattant hardiment des forces aussi supérieures en nombre.

Avant la bataille, quelques amis de Callicratidas le blâ-

maient de ne pas se retirer au lieu de combattre; il leur répondit : « La perte d'une flotte est un mal que Sparte « peut réparer ; mais la fuite serait une honte irréparable « pour elle et pour moi. »

Lysandre n'avait pas cette antique rudesse : une de ses maximes était qu'il fallait coudre la peau du renard où la peau du lion ne pouvait suffire.

Ses talents devenant plus nécessaires que jamais, on lui rendit le commandement. Il obtint de Cyrus tout l'argent et les secours qu'il désirait; ouvrit la campagne avec activité, s'empara de Lampsaque et la livra au pillage.

L'armée athénienne, qui marchait pour la secourir, arriva trop tard à Ægos-Potamos, près de cette ville. Alcibiade, qui habitait dans le voisinage, vint trouver secrètement les généraux, et les avertit des dangers qu'ils couraient s'ils voulaient combattre dans une position si désavantageuse : il leur conseilla d'attendre, et leur offrit d'attaquer lui-même, par terre, l'ennemi avec des troupes de Thrace qui étaient à sa disposition.

On méprisa ses conseils et on refusa ses offres. Lysandre, dissimulant ses desseins, semblait éviter le combat : son apparente timidité inspira une funeste confiance aux Athéniens; leurs équipages quittèrent leurs vaisseaux et descendirent à terre pour se livrer au repos et aux plaisirs. Lysandre, saisissant le moment favorable, attaqua la flotte à l'improviste et s'en empara. Conon put à peine se sauver avec neuf galères. Les Lacédémoniens étant débarqués forcèrent le camp, le pillèrent, et firent prisonniers les généraux et trois mille Athéniens, dont Sparte ordonna sans pitié le massacre.

La suite du désastre d'Ægos-Potamos fut terrible. Lysandre s'empara de toutes les villes maritimes, et vint bloquer le port du Pirée. Agis et Pausanias assiégèrent Athènes. Cette malheureuse ville, cernée de tous côtés et ne pouvant réparer la destruction de sa flotte et de son armée, proposa d'abandonner ses prétentions, ses droits,

ses alliés et l'Attique même, pourvu qu'on laissât le port libre et la ville indépendante; mais les éphores exigèrent qu'on la démantelât.

Théramène, envoyé par les Athéniens pour négocier avec Lysandre, ne put rien conclure: le sort de cette république fut soumis dans Sparte à la décision du sénat et du peuple.

Les Thébains demandaient vivement sa ruine: Lysandre s'y opposa, et prétendit « qu'en détruisant cette superbe « ville, on crevait un des yeux de la Grèce. » Enfin la paix fut accordée aux conditions suivantes: les fortifications devaient être démolies; on ne laissait à Athènes que douze galères; elle rendait la liberté à toutes les villes qui étaient sous sa dépendance, et se soumettait elle-même aux Lacédémoniens en promettant de les servir dans toutes leurs guerres.

La famine força les Athéniens de ratifier ce honteux traité. Lysandre, arrivant en vainqueur dans le Pirée, en fit raser les fortifications au bruit des instruments; entrant ensuite dans Athènes, il y parla en maître, obligea le peuple à dissoudre l'oligarchie, et nomma pour gouverner la république trente archontes qui méritèrent, par leurs crimes, une funeste immortalité sous le nom des *trente tyrans*.

Après ce traité, qui termina la guerre du Péloponèse, Sparte, sans rivale, ne trouva plus d'ennemis dans la Grèce: toutes les îles se soumirent. Lysandre, ne rencontrant aucun obstacle dans sa marche, n'eut qu'à paraître devant les villes; elles lui ouvrirent leurs portes et reçurent ses lois. Il en changea le gouvernement à son gré, abolit la démocratie, et établit partout des décemvirs de son choix et qui lui étaient dévoués. Il ordonna ensuite à Gylippe de le précéder et de porter à Sparte des sommes immenses d'or et d'argent, fruit de ses conquêtes.

Le héros de la Sicile, qui avait triomphé des plus illustres généraux d'Athènes, vaincu par l'avarice, ne put

résister à l'appât de l'or, et déroba, pendant la nuit, un cinquième des trésors qui lui étaient confiés. Ce vol fut découvert; et Gylippe, sans attendre son jugement, se condamna lui-même à l'exil.

Cependant on délibérait à Sparte si l'on recevrait dans la ville ces richesses proscrites par les lois. Les débats furent vifs entre la morale et la cupidité: les éphores, invoquant l'ombre de Lycurgue, voulaient qu'on refusât ces funestes présents. Tout autre ennemi aurait été repoussé avec fierté; mais on capitula avec l'or.

Le peuple décida qu'il serait reçu, mais non partagé; que les particuliers ne pourraient en faire aucun usage, et qu'on ne l'emploierait qu'aux dépenses publiques.

C'est ainsi que la richesse pénétra dans les murs de Sparte. Bientôt elle changea ses mœurs; et Lysandre fut à la fois le destructeur d'Athènes et le corrupteur de Lacédémone.

La faiblesse est toujours condamnée, et la force déifiée; les Grecs accablèrent d'éloges le victorieux Lysandre; leur flatterie lui dressa des autels. Enivré d'orgueil, il s'érigea lui-même une statue. Les poëtes chantaient ses louanges; et, sur tous les théâtres, les peuples subjugués par lui célébraient ses triomphes, qui avaient délivré la Grèce de l'ambition d'Athènes.

Il est vrai que les Athéniens déguisaient si peu leurs désirs immodérés de domination, que dans le bourg d'Agraule ils faisaient faire serment à la jeunesse d'étendre partout la puissance d'Athènes, et de ne reconnaître d'autres bornes à la république que celles des pays où l'on ne trouverait ni vignes, ni grains, ni oliviers. Mais si Athènes était ambitieuse, Sparte n'était pas plus modeste, et tout prouva bientôt qu'on n'avait fait que changer de maître.

NOUVEAUX ÉVÉNEMENTS DANS LES RÉPUBLIQUES D'ATHÈNES ET DE SPARTE.

(An du monde 3600. — Avant Jésus-Christ 404.)

Athènes est gouvernée par trente archontes. — Leur tyrannie. — Mort de l'archonte Théramène. — Mort courageuse d'Alcibiade. — Dévouement de Thrasybule. — Les archontes sont renversés et remplacés par des décemvirs. — Chute et mort des décemvirs. — Tyrannie de Lysandre. — Son rappel, sa disgrâce et son exil. — Il rentre à Lacédémone. — Expédition de Cyrus contre son frère Artaxerce. — Force de son armée. — Force de l'armée d'Artaxerce. — Bataille de Cunaxa. — Mort de Cyrus. — Défaite de son armée. — Résistance des Grecs. — Perfidie d'Artaxerce envers eux. — Harangue de Xénophon. — Fameuse retraite des Grecs. — Tableau de la vie de Socrate. — Accusation de Mélitus envers Socrate. — Défense de ce sage. — Sa condamnation et sa mort. — Repentir des Athéniens. — Mort de Mélitus.

Les trente archontes, nommés par Lysandre pour gouverner Athènes, éprouvèrent promptement la crainte qui accompagne toute domination établie contre l'opinion publique par une force étrangère.

Dans de pareilles circonstances, le génie seul sait se mettre au-dessus du danger; il parvient par la douceur à se faire pardonner l'usurpation. Les hommes vulgaires se font tyrans pour rester maîtres; ils veulent inspirer la peur qu'ils éprouvent, s'entourent de gardes, parce qu'ils sont environnés d'ennemis, et ne se rassurent que par des supplices. Dès que le gouvernement montre sa crainte, les citoyens pervers en profitent pour marcher au pouvoir et à la fortune; les délations se multiplient, et les proscriptions s'accumulent; chaque acte de rigueur, produisant de nouveaux mécontents, inspire de nouvelles terreurs, et nécessite de nouvelles cruautés; alors la tyrannie, entraînée par un mouvement rapide, ne peut plus s'arrêter qu'à sa chute.

Tel fut en effet le sort des trente archontes et le malheur d'Athènes : ces magistrats tremblants et cruels s'étaient, pour ainsi dire, associé trois mille hommes sans pudeur et sans réputation, qui leur semblaient d'autant plus dévoués qu'ils étaient plus violents.

Cette tourbe, avide d'emplois et de fortune, épiait les écrits, les paroles, les regards et jusqu'au silence : à leurs yeux, la richesse était un délit et la vertu un crime. Le sang coulait dans toutes les rues ; le deuil était dans toutes les maisons. Critias, le plus fougueux des trente archontes, ne mit bientôt plus de bornes à ses fureurs, et n'épargna pas même ses collègues. L'un d'eux, Théramène, osa élever sa voix pour la justice et pour la pitié. Il fut accusé de trahison ; et Critias, voyant les juges balancer, les environna d'hommes armés et les menaça de son poignard.

Dans la consternation universelle, Socrate seul eut l'audace de plaider pour Théramène. Son éloquence fut inutile : les juges condamnèrent l'accusé à mort, et comme ils craignaient la contagion de la vertu, ils défendirent à Socrate de donner des leçons à la jeunesse.

Théramène soutint son sort avec courage ; et, après avoir bu la plus grande partie de la ciguë qu'on lui présentait, imitant les libations qu'on faisait dans les festins, il jeta le reste du poison, et dit : « Ceci est pour l'illustre « Critias. »

Accablée de tant de calamités, Athènes, repentante de ses injustices, portait ses tristes regards sur les lieux qu'habitait Alcibiade, et concevait un faible espoir de lui devoir sa délivrance ; mais sa destinée lui enleva bientôt cette dernière ressource.

Le roi de Perse, Darius Nothus, venait de mourir : vainement sa femme Parysatis avait voulu lui faire désigner pour successeur Cyrus, le deuxième de ses enfants ; Arsame, l'aîné de ses fils, monta sur le trône, et régna sous le nom d'Artaxerce Mnémon.

Cyrus, furieux de voir ses prétentions trompées, voulut assassiner son frère. Le complot fut découvert : un juste supplice attendait le coupable ; mais Parysatis eut encore le crédit d'obtenir sa grâce. Artaxerce ajouta à sa générosité l'imprudence de lui donner le gouvernement de Sardes.

Cyrus profita de sa confiance pour le trahir : à peine arrivé dans son gouvernement, il prétexta la nécessité de soumettre quelques peuples voisins, et engagea Cléarque à lever pour lui un corps de troupes grecques. En même temps, il gagna Lysandre par ses largesses, et s'assura son appui.

Alcibiade, retiré en Phrygie, pénétra promptement les vues secrètes du prince, et se rendit dans la province où commandait Pharnabaze, afin d'instruire Artaxerce des mesures que Cyrus prenait pour le détrôner. Il espérait qu'en reconnaissance de ce service, le roi de Perse lui donnerait les moyens de délivrer Athènes de la tyrannie des archontes et du joug de Lacédémone. Mais ses intelligences avec sa patrie ne furent pas assez secrètes : les opprimés ne savent pas dissimuler leurs espérances. Les tyrans, alarmés, écrivirent à Lysandre que le fruit de ses victoires serait perdu s'il ne traversait promptement les projets d'Alcibiade.

Lysandre partagea leurs craintes, et exigea de Pharnabaze la mort de ce héros.

Le satrape obéissant envoya des gardes dans la maison qu'il habitait. Sa gloire était sa seule défense; mais elle imposait encore à ses ennemis : ils n'osèrent l'attaquer ouvertement; ils entourèrent sa maison, et y mirent le feu. L'intrépide Alcibiade s'élança du milieu des flammes l'épée à la main, se précipita sur les Barbares, en tua plusieurs, épouvanta le reste, qui ne put soutenir sa vue; mais tous, en fuyant, lui lancèrent leurs dards et le tuèrent.

Ainsi mourut, à quarante ans, cet homme célèbre qui fut tour à tour la gloire et le fléau de sa patrie.

Les Athéniens, privés de son bras et désolés de sa perte, tombaient sans force et sans espoir sous les coups des tyrans. Au milieu de cette ville épouvantée, Socrate seul bravait les assassins et consolait les victimes.

Les citoyens les plus distingués et les plus courageux

se dispersèrent dans la Grèce; mais l'implacable Sparte, les poursuivant partout, les faisait chasser des villes soumises à son influence, voulait les forcer à rentrer dans les murs d'Athènes et dans les cachots qui les attendaient. Mégare et Thèbes osèrent seules donner asile aux bannis. Thrasybule les y rassembla. L'orateur Lysias leva à ses dépens cinq cents soldats; tous jurèrent de mourir ou de délivrer leur pays.

Thrasybule, à la tête de cette poignée de guerriers intrépides, attaqua sans hésiter trois mille hommes commandés par les archontes, les enfonça, les mit en déroute, et extermina un corps de Spartiates qui défendaient le poste de Phyle.

Ce premier succès réveilla les courages et ranima les espérances: sept cents hommes vinrent augmenter ses forces. Les tyrans, craignant une défection générale, massacrèrent dans la ville les jeunes citoyens en état de porter les armes, qui refusaient de suivre leurs drapeaux. En même temps, joignant la ruse à la violence, ils essayèrent de négocier avec Thrasybule, et lui proposèrent de l'associer à leur pouvoir.

Il refusa leurs propositions avec mépris. A la tête de mille hommes il entra dans la Pirée, força les ennemis à la fuite, et tua Critias dans le combat.

En poursuivant ses concitoyens, il leur reprochait de servir la tyrannie qui les égorgeait. Enfin sa voix fut écoutée: le peuple soulevé déposa et chassa les archontes: mais, pour plaire à Sparte, il nomma à leur place des décemvirs qui suivirent le système de leurs prédécesseurs, et voulurent chasser Thrasybule du Pirée, où il s'était retranché.

Lysandre et Pausanias accoururent pour appuyer les décemvirs, battirent quelques corps athéniens venus audevant d'eux, et les forcèrent à rentrer dans la ville.

Thrasybule, qu'aucun danger n'arrêtait, parut tout à coup au milieu du peuple. Au lieu de plaindre ses mal-

heurs, il lui reprocha sa faiblesse. Sa véhémente éloquence fit sentir à ses concitoyens qu'on n'était opprimé que parce qu'on était lâche, que Sparte et la tyrannie ne restaient puissantes que parce qu'on leur obéissait, et que pour qu'un peuple fût libre, il suffisait de le vouloir.

Toutes les passions parlaient pour lui; elles n'attendaient qu'une étincelle pour s'enflammer : on courut de toutes parts aux armes, on rétablit la démocratie, on poursuivit les restes de la faction des trente jusqu'à Éleusis, où ils se renfermèrent.

Les archontes, attirés à une conférence, y furent immolés. Leurs crimes, qui méritaient la mort, ne peuvent justifier cette trahison.

Thrasybule, ayant détruit les tyrans, rétabli l'ancien gouvernement, et repoussé les Spartiates, fit encore plus pour sa gloire et pour le bonheur de son pays. Abjurant tout sentiment de haine et de vengeance, il publia une franche amnistie, exigea de tous les citoyens le serment d'oublier le passé, et par ce moyen, le seul que le génie emploie et que la faiblesse ne peut concevoir, il éteignit le flambeau de la discorde et consolida le bonheur de sa patrie.

Peu d'hommes sont assez grands pour supporter dignement les faveurs de la fortune; Lysandre abusait de plus en plus de la sienne. Milet avait résisté à ses ordres: il en fit égorger les principaux habitants. Sa présence était partout accompagnée de pillages et d'excès : loin de respecter le droit des peuples, il cassait dans toutes les villes les élections, et nommait les magistrats qui lui plaisaient.

Le satrape Pharnabaze, recevant de tous côtés des plaintes contre lui, écrivit à Sparte pour l'accuser. Les éphores le rappelèrent; il se défendit sans pouvoir se justifier. Ses victoires passées, le crédit dont il jouissait comme tuteur du jeune roi Léotychide, lui épargnèrent une condamnation qu'il n'avait que trop méritée; mais on lui ôta ses emplois, et il crut convenable de s'exiler lui-même.

Les rois et le sénat de Sparte, accueillant alors les réclamations des villes grecques, y établirent la démocratie qu'elles redemandaient, et chassèrent les magistrats placés par leur superbe vainqueur. Mais, peu de temps après, lorsqu'on apprit que la révolution de Thrasybule était consommée, qu'Athènes, délivrée de ses tyrans, secouait le joug des Lacédémoniens et reprenait une attitude menaçante, Lysandre crut les circonstances favorables à son retour; il revint à Lacédémone, y reprit quelque influence, et voulut engager la république à remettre Athènes dans sa dépendance.

Cet avis flattait assez les passions du peuple; mais la sagesse de Pausanias prévalut, et fit avorter ses desseins : il fit sentir au sénat la nécessité de maintenir la paix, et de modérer une ambition qui finirait par réunir contre Sparte toute le Grèce.

Ce fut dans ce temps que le jeune Cyrus exécuta le projet qu'il avait conçu d'attaquer son frère et de lui ravir le trône de Perse.

Cyrus, comme tous les hommes qu'une grande ambition destine à répandre beaucoup d'éclat sur leur vie et beaucoup de malheurs sur la terre, offrait un rare mélange de vices et de vertus. Sa hauteur asiatique était telle, qu'il fit périr des princes de sa famille, parce qu'ils avaient paru devant lui sans suivre l'étiquette qui exigeait que leurs mains fussent couvertes par les manches de leur robe.

Son ambition n'avait point de bornes, et pour la satisfaire on le trouvait toujours prêt à violer les serments les plus saints et à commettre les plus grands crimes. La volonté de son père, les lois de l'empire, étaient des liens trop faibles pour l'arrêter, et le poignard avait été le premier moyen dont il avait voulu se servir pour arracher le sceptre à son frère. Mais, d'un autre côté, personne ne réunissait plus de qualités propres à gagner les cœurs qu'il voulait séduire : son esprit était fin, étendu, ses formes attrayantes; il était instruit, éloquent, généreux, habile

dans tous les exercices; sa valeur héroïque enflammait le cœur des soldats; ses éloges excitaient l'ardeur des officiers, et personne ne savait mieux que lui pénétrer les desseins des autres et cacher les siens; son adroite politique avait l'art de gagner également les Grecs et les Barbares. L'Ionie espérait lui devoir sa liberté; Sparte comptait sur son appui; Athènes même pensait qu'il lui serait favorable; et les peuples qu'il gouvernait, croyant revoir en lui le grand Cyrus, se flattaient déjà qu'il rendrait à l'empire son antique force et son premier éclat.

Lorsqu'il crut avoir assez grossi son parti pour exécuter avec succès sa vaste entreprise, il réunit les troupes qui lui étaient dévouées, et treize mille Grecs que le Lacédémonien Cléarque avait rassemblés pour lui.

A la tête de ces forces, qui montaient à cent treize mille hommes, et secouru par une flotte que Sparte lui avait prêtée, il s'empara de plusieurs villes du gouvernement de Tissapherne, et écrivit à Suze pour accuser ce satrape de concussion et de rébellion.

Son langage et sa conduite voilaient tellement ses vues, qu'Artaxerce, sans défiance, approuva ses premières opérations, et ne se mit point en garde contre lui.

Cyrus, devenu maître des contrées voisines de son gouvernement, s'en éloigna et arriva à Tarse après avoir franchi le pas de Cilicie. Jusque-là, Cléarque avait été seul dans la confidence de ses desseins secrets; mais il n'était plus possible de déguiser aux troupes le but d'une marche si longue, et qui semblait les diriger au centre de l'Asie. Il déclara donc ouvertement à l'armée qu'il allait combattre Artaxerce. Cette étrange nouvelle troubla tous les esprits : chacun mesurait avec effroi les dangers de l'entreprise, et bientôt des murmures on passa à la révolte ouverte; mais le prince et Cléarque, employant tour à tour la prière, la menace et les plus magnifiques promesses, parvinrent à calmer l'émeute. L'ordre se rétablit, et l'on se remit en marche. Cependant Tissapherne

était arrivé à Suze : les yeux du roi s'étaient ouverts ; il rassembla promptement une armée de douze cent mille hommes. Tissapherne, Gobryas et Arsace la commandaient sous lui ; et, à la tête de cette masse redoutable, il s'avança pour combattre son frère.

Les deux armées se rencontrèrent à Cunaxa, dans les plaines de la Babylonie.

Cléarque pria instamment Cyrus de ne point compromettre sa fortune en risquant sa vie dans la mêlée ; mais ce jeune prince, qui aurait mérité par sa valeur un meilleur sort si sa cause eût été plus juste, lui répondit : « Comment voulez-vous que, par une honteuse timidité, je me montre indigne du trône que je viens ici disputer ? »

Le choc fut terrible ; mais, malgré la supériorité du nombre, l'infanterie d'Artaxerce, enfoncée par les Grecs, prit la fuite. Cet événement pouvait décider de l'empire ; l'ardeur bouillante de Cyrus trompa la fortune qui le favorisait.

Ce prince, impatient et téméraire, poursuivant les fuyards, découvre le roi son frère qui se retirait, entouré des immortels, l'élite des guerriers de la Perse ; il fond sur lui avec six cents chevaux, écarte tout ce qui s'oppose à son passage, et tue le cheval du roi. Le monarque se relève et s'élance sur un autre coursier. Cyrus le blesse encore ; mais Artaxerce lui lance son javelot et le renverse. Mérabate alors se précipite sur le prince et lui tranche la tête. Son armée, consternée, se disperse et se dérobe par la fuite à la vengeance du vainqueur. Les Grecs seuls restent serrés, résistent intrépidement à toutes les attaques, et se retirent en bon ordre au delà d'un fleuve.

Artaxerce les atteignit bientôt, les entoura, leur demanda de livrer leurs armes : ils refusèrent, préférant la mort à la honte.

Étonné de cette fierté, Artaxerce se souvint des Thermopyles, où trois cents Grecs avaient fait payer leur trépas par la mort de vingt mille Perses : il résolut de détruire par la

ruse ceux qu'avec douze cent mille hommes il n'osait attaquer de vive force ; il négocia avec eux, et promit de les laisser retourner dans leur pays.

Conformément à cette capitulation, il les fit conduire dans les villages où ils trouvèrent des vivres en abondance ; peu de jours après ils se mirent en marche. Tissapherne était chargé ostensiblement de favoriser leur retour, et secrètement de les perdre.

Dès qu'on fut dans les déserts de la Médie, on s'aperçut de sa mauvaise foi : les subsistances manquaient ; les manœuvres des Perses et la hauteur de leur langage annonçaient de sinistres projets ; l'inquiétude se répandit dans les troupes. Cléarque s'étant rendu à la tente de Tissapherne avec Ménon, Proxène, Agias, Socrate et tous les principaux officiers de l'armée, le perfide satrape les fit égorger.

L'armée, abattue, sans chefs, isolée, au milieu d'un monde ennemi, à six cents lieues de la Grèce, se livrait au découragement : chacun, n'écoutant que son désespoir, voulait chercher son salut dans une fuite impossible.

Xénophon servait alors dans ces troupes comme simple volontaire ; rien ne pouvait étonner son intrépide courage. Dans les grandes crises, les grands caractères prennent l'autorité : Xénophon rassemble les soldats, réveille leur valeur, ranime leur espoir ; dans sa harangue il leur rappela Marathon, Salamine, Platée ; et, par un de ces miracles que produit le génie d'un grand homme, ces fugitifs dispersés, que les Perses allaient égorger comme de vils troupeaux, se transformèrent tout à coup en héros invincibles, dont la fierté fait trembler leurs ennemis. L'ordre est rétabli ; on nomme de nouveaux officiers ; on brûle les tentes, les bagages ; on se forme en bataillon carré pour faire face partout. Les Grecs poursuivent alors tranquillement leur retraite. Tissapherne tente en vain quelques attaques ; il est repoussé avec perte, et après avoir harcelé quelques jours leurs phalanges intrépides, les trou-

vant partout inébranlables, il se décide à les abandonner.

Ces braves guerriers, délivrés de l'armée qui les poursuivait, devaient encore surmonter des obstacles innombrables pour rentrer dans leur patrie.

Le Tigre arrêta d'abord leur marche ; ils furent obligés de faire un grand détour, et de traverser pendant cinq jours les défilés des montagnes des Carduques, défendus par une population belliqueuse. Enfin ils passèrent ce fleuve près de sa source, et défirent les troupes d'un satrape qui voulait les surprendre et les détruire après leur avoir offert des vivres pour les tromper.

Ayant traversé l'Euphrate, ils se trouvèrent dans une contrée couverte de neige ; la rigueur du froid leur enleva beaucoup d'hommes. Après avoir pris quelque repos dans des maisons bâties sous terre par des espèces de sauvages plus hospitaliers que les peuples civilisés, ils passèrent le Phase, combattirent les Chalybes, franchirent les montagnes de la Colchide, trouvèrent dans la plaine les vivres et les secours dont ils étaient privés depuis longtemps, découvrirent enfin la mer tant désirée, et arrivèrent à Trébizonde, colonie grecque, où ils retrouvèrent avec transport le langage de leur patrie, le culte de leurs dieux et les soins de l'amitié.

Après avoir exprimé leur reconnaissance par des sacrifices, ils goûtèrent un mois de repos acheté par tant de fatigues et de dangers. On embarqua ensuite les vieillards et les infirmes ; le reste continua sa route par terre jusqu'à Cérase, et de là à Cotyore. Arrivés dans cette ville, ils y trouvèrent des vaisseaux qui les conduisirent à Sinope, colonie de Milet, dans la Paphlagonie.

Pendant toute leur marche, ils avaient été gouvernés républicainement par un conseil, mais à Sinope ils voulurent nommer un général en chef : tous les suffrages élurent Xénophon. Cet Athénien, aussi modeste que courageux, refusa cet honneur, et fit tomber le choix de l'armée sur Chrysophore de Lacédémone.

Celui-ci maintint dans sa troupe une exacte discipline, et l'empêcha de commettre aucun désordre dans les colonies grecques qui leur donnaient asile.

Quelque temps après ils se divisèrent en trois corps : Lycon et Callimaque commandèrent le premier, Chrysophore le second, Xénophon le troisième ; ils s'embarquèrent sur des vaisseaux d'Héraclée, et arrivèrent à Byzance. La richesse de cette ville tenta leur cupidité et fut l'écueil de leur gloire : ils voulaient la piller ; l'éloquence et la fermeté de Xénophon les préservèrent de cette honte.

Il les conduisit en Thrace, où ils rétablirent sur son trône le prince Ceuthe, qui les avait appelés à son secours. Ce prince ingrat leur manqua de foi et s'exposait à leur vengeance ; mais Xénophon, ayant appris que Tissapherne et Pharnabaze voulaient punir les villes d'Ionie qui avaient pris le parti de Cyrus, et que Sparte venait de déclarer la guerre à ces deux satrapes, décida ses infatigables compagnons à rejoindre l'armée lacédémonienne.

Ils se rendirent par Lampsaque à Pergame, et de là à Parthénie, où le général spartiate, Thymbron, les reçut avec l'enthousiasme qu'inspiraient universellement leur constance et leur valeur.

Le sort des combats, les fatigues de la route, la rigueur des éléments avaient moissonné une grande partie de ces dix mille héros ; six mille guerriers, échappés à tous ces dangers, purent seuls jouir de la gloire de leurs exploits et de la reconnaissance de leur patrie.

Ainsi finit cette fameuse retraite ; elle avait duré dix-neuf mois, pendant lesquels ils avaient fait une marche de six cents lieues.

Dans le temps que ces dix mille héros accroissaient la renommé de la Grèce, Athènes flétrit la sienne par la mort de Socrate.

Cet homme illustre, que l'oracle de Delphes avait déclaré le plus sage des mortels, ne dut point sa célébrité, comme la foule des grands hommes, à des exploits san-

glants, à une science vaine, à une éloquence éclatante, au pouvoir d'un rang illustre, aux triomphes d'Olympie ni aux applaudissements des théâtres ; la morale la plus pure fut son seul titre à l'immortalité, et il dut toute sa gloire à sa vertu.

Socrate naquit l'an du monde 3533; il était fils d'un sculpteur. Le philosophe Criton voulut lui enseigner l'astronomie ; mais il préféra l'étude du cœur humain à toutes les autres ; il apprit et enseigna la morale. Cette science, qui devrait être la première de toutes, parut moins austère quand il la professa : il tempérait la gravité du sujet par l'enjouement de son esprit, et semait de fleurs le chemin de la vertu pour la faire aimer. Loin d'imiter les déclamations, le ton tranchant et l'arrogance des sophistes qu'il tournait en ridicule, ses leçons se passaient en entretiens ; s'abaissant modestement au niveau du disciple qu'il éclairait, il avait l'air de s'instruire lui-même en enseignant.

Il interrogeait ses interlocuteurs, les conduisait doucement de question en question à des conclusions absurdes qui leur faisaient sentir la fausseté de leurs principes et la sottise de leurs paradoxes.

Plusieurs sectes de philosophie prirent naissance dans son école : Xénophon, Aristippe et Platon furent ses principaux disciples.

Socrate donna l'exemple de toutes les vertu qu'il enseignait. Intrépide guerrier, il se distingua au combat de Potidée et dans plusieurs autres batailles ; citoyen courageux, il défendit les opprimés et résista ouvertement à la tyrannie ; sobre et tempérant, au lieu d'envier la fortune et le luxe d'autrui, il ne sentait que le bonheur de pouvoir s'en passer.

Une médiocre somme d'argent avait été son seul héritage; il la prêta à un ami et la perdit sans regrets. Archélaüs, roi de Macédoine, voulut le combler de présents; il refusa ses dons, leur préférant l'indépendance. Sa vertu

fut d'autant plus admirable qu'elle se montra toujours simple, enjouée, exempte de tout orgueil et de toute affectation. Le but de sa philosophie était de maintenir l'âme dans un calme parfait : il y parvint, et conserva l'égalité de son humeur dans les circonstances les plus critiques.

Souvent le courage, qui résiste avec fierté aux grands malheurs, cède aux contrariétés journalières et s'aigrit par les chagrins domestiques : Xantippe, femme de Socrate, était capricieuse et violente; elle exerça sa patience sans la lasser.

Il prétendait avoir un esprit familier qui l'avertissait des dangers qu'il pouvait courir, et de ce qu'il devait faire et éviter : ce génie était probablement une conscience droite et un esprit juste.

Quoiqu'il fût disgracié par la nature et extrêmement laid, la beauté de son âme faisait oublier sa figure. La foule, empressée de l'entendre, le suivait partout; et dans les promenades publiques on voyait la plus brillante jeunesse quitter les plaisirs pour écouter ses leçons.

Tant de vertus ne pouvaient échapper à la haine des hommes qui n'en avaient pas : il devint l'objet de la satire des écrivains sans mœurs et de la persécution des hypocrites sans piété.

Aristophane le traduisit en ridicule sur la scène dans la comédie des *Nuées*, et fit sortir d'une bouche si pure des obscénités et des blasphèmes. Socrate avait une âme trop élevée pour qu'elle ne s'approchât pas de l'Être suprême : il croyait à un Dieu unique, et méprisait les fables des poëtes, la superstition des peuples et les divinités de son temps. Nous en trouvons la preuve dans son entretien avec Euthydème sur la Providence, qui nous a été conservé par Xénophon.

Son amour pour la vérité fut regardé par ses ennemis comme un crime. Mélitus l'accusa devant l'aréopage de ne pas croire aux dieux de la Grèce, de vouloir introduire un culte nouveau, et de corrompre l'esprit de la jeunesse,

L'orateur Lysias composa un éloquent discours pour sa défense; mais il refusa cette apologie, disant qu'il ne voulait pas emprunter les secours de l'art pour émouvoir en sa faveur. Sa défense fut simple comme sa vertu, et ses réponses claires comme son innocence.

Il dit qu'on ne pouvait lui reprocher de manquer de respect aux lois religieuses, puisqu'il sacrifiait dans les temples; qu'on ne pouvait lui faire un crime de croire à un esprit familier dans un pays où tous les peuples ajoutaient foi à la divination, aux auspices et aux augures; que, loin de corrompre les mœurs, tout Athènes était témoin que la doctrine qu'il soutenait se réduisait à ces deux principes : « Il faut préférer l'âme au corps, et la vertu aux richesses. »

« Vous me reprochez, disait-il, de manquer à mes de« voirs de citoyen, et de ne point opiner dans les assem« blées du peuple : demandez aux guerriers qui combat« taient à Potidée, à Amphipolis, à Délium, si j'ai servi « ma patrie; interrogez les chefs du sénat : ils vous diront « si je ne me suis pas opposé fermement à la mort des dix « capitaines vainqueurs aux Arginuses, et victimes de vos « injustes rigueurs. Il est vrai que mon esprit familier m'a « depuis longtemps empêché de me mêler des affaires pu« bliques : si je ne lui avais pas obéi, je serais mort de« puis longtemps, car j'ai trop appris qu'un homme seul « ne s'oppose pas impunément aux injustices d'un peuple « entier. On m'accuse d'impiété : examinez ma vie, mes ac« tions et mes discours, et vous serez convaincus que je « crois plus à la divinité que mes accusateurs. On blâme« ra peut-être aussi mon orgueil en voyant que je ne me « conforme pas à l'usage, et que je n'adresse pas de sup« plications à mes juges; mais si je m'en abstiens, ce « n'est point par fierté, c'est par principes : je pense que « la justice doit obéir non à la prière, mais aux lois.

« D'ailleurs, je ne regarde pas la mort comme un mal, « et à mon âge je ne veux point, pour l'éviter, démentir

« les leçons que j'ai données pour apprendre à la mé-
« priser. »

Cicéron, en admirant ce noble plaidoyer, dit que Socrate se montra au tribunal non comme un accusé, mais comme le juge de ses juges.

La haine l'emporta sur la justice ; le sage fut condamné : l'arrêt ne statuait pas la peine qu'il devait subir, et, suivant l'usage dans ce cas, l'accusé pouvait choisir lui-même, et se condamner à la prison ou à l'amende.

Socrate ne voulut pas obéir à cet arrêt : « Je ne puis, « dit-il, me reconnaître coupable; et, puisqu'on veut que « je prononce sur le sort que je mérite, je déclare qu'ayant « consacré ma vie à la patrie et à la vertu, je me condamne à être nourri le reste de mes jours aux dépens de la « république. »

Les juges, irrités de cette fierté, ordonnèrent qu'il boirait la ciguë.

Socrate, après avoir entendu sa sentence, dit aux juges : « La nature, avant vous, m'avait condamné à la mort; « mais la vérité condamne vous et mes accusateurs à des « remords éternels. »

Il demeura trente jours en prison avant de subir sa sentence : son courage ne parut pas un instant ébranlé, ni son humeur altérée : ses amis l'entouraient; il montrait toujours, en causant avec eux, le même enjouement et la même douceur.

Criton, étant parvenu à gagner le geôlier, voulut l'engager à s'échapper de sa prison; mais Socrate soutint que l'iniquité d'un arrêt n'autorisait pas un citoyen à se dérober aux lois et à la justice de son pays.

Il employa son dernier jour à s'entretenir avec ses amis sur l'immortalité de l'âme. Platon nous a conservé, dans le dialogue qu'on appelle *le Phédon*, les principaux arguments qu'employait Socrate pour prouver que l'âme est immortelle, et pour réfuter les objections des matérialistes.

Lorsque le moment fatal fut arrivé, le courageux philo-

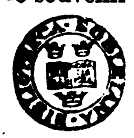
sophe, tenant à sa main la coupe funeste, dit à ses amis : « Je regarde la mort non comme une violence qu'on me « fait, mais comme un moyen que me donne la Provi« dence pour monter au ciel : en sortant de la vie on trouve « deux chemins, dont l'un conduit la vertu dans le centre « du bonheur et l'autre entraîne le crime dans un lieu de « supplices. »

Après avoir dit ces mots, et ordonné, sans doute ironiquement, de sacrifier un coq à Esculape, il embrassa ses enfants, et pria la Divinité de rendre son dernier voyage heureux.

Lorsqu'il sentit l'effet du poison, il se coucha et mourut paisiblement, après avoir reproché à ses amis de gémir sur son repos.

L'envie meurt avec les grands hommes qu'elle a poursuivis ; mais ils sont toujours vengés d'un peuple ingrat par une reconnaissance tardive.

Les Athéniens passèrent bientôt de la fureur au repentir ; ils proclamèrent l'innocence de Socrate, révoquèrent l'arrêt qui l'avait condamné, envoyèrent à la mort Mélitus, et bannirent ses autres accusateurs. Enfin le célèbre Lysippe lui éleva une statue de bronze, moins durable que le souvenir de sa vertu.

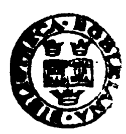


FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

PEUPLES D'ASIE.



Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

